

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01876458 9





ST. BASIL'S SEMINARY
TORONTO, CANADA

LIBRARY

GIFT OF
St. Michael's College.

TRANSFERRED

TRANSFERRED





OEUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR M. L'ABBÉ BAREILLE

CHANOINE HONORAIRE

VOLUME XV



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

1865

*A. F. Simard
4 Dec.
1899*

3

MAR 18 1958

INTRODUCTION

AU

SYMBOLE DE LA FOI.

TROISIÈME PARTIE,

OU L'ON TRAITE DU MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION : ON Y DÉMONTRE A QUEL POINT LE MOYEN CHOISI PAR LA SAGESSE ET LA MISÉRICORDE DIVINES, POUR LE SALUT DU GENRE HUMAIN, EST EN RAPPORT AVEC CE BUT. CETTE PARTIE SE DIVISE EN TROIS TRAITÉS : IL EST PARLÉ DANS LE PREMIER DES FRUITS DE L'ARBRE DE LA CROIX ; DANS LE DEUXIÈME, DES FIGURES DU MYSTÈRE DU CHRIST ; ET DANS LE TROISIÈME, ON RÉPOND EN FORME DE DIALOGUE AUX QUESTIONS QU'ON PEUT SOULEVER TOUCHANT CE MYSTÈRE.

PROLOGUE,

Où sont exposés les fruits précieux et les avantages qu'obtiennent ceux qui méditent avec piété le mystère de notre rédemption.

« J'ai dit : Je monterai sur le palmier et j'en cueillerai les fruits. » *Cant.* VII, 8. Ces paroles sont de l'Épouse des Cantiques, et je les prends pour texte de cette troisième partie, où je vais parler, avec le secours de la grâce, du bienfait et du mystère de notre rédemption, et spécialement des fruits de ce palmier glorieux qui n'est autre que l'arbre de la croix. L'excellence et l'utilité d'un semblable sujet dépassent tout ce qu'on pourrait en dire. On ne saurait douter, en effet, que parmi les œuvres admirables de Dieu, celle-là ne soit la plus admirable ; qu'elle ne l'emporte en élévation sur les plus élevées, en utilité sur les plus avantageuses, en douceur sur les plus suaves. Il est également

constant que, de toutes les opérations de la grâce, c'est la plus grande; de tous les bienfaits divins, le plus sublime; de tous les sacrés mystères, le plus profond. C'est pour cela que l'Apôtre la nomme un sacrement caché pour tous les siècles. *Coloss.* I, 26. Ailleurs il s'exprime ainsi : « A moi, le dernier de tous les saints, a été donnée cette grâce d'annoncer aux nations les incompréhensibles richesses du Christ, et d'éclairer tous les hommes sur l'économie du sacrement caché depuis l'origine des siècles dans le sein de Dieu, créateur de toutes choses. » *Ephes.* III, 8, 9. C'est parce qu'il était si profondément caché, que ce mystère n'a pas été connu du monde, que le monde l'a même traité de déraison et de folie. Les démons ne l'ont pas connu : sans quoi, jamais ils n'auraient été les auteurs de la mort de Jésus-Christ; les anges eux-mêmes, à l'exception de ceux que Dieu choisit pour ses instruments et ses ministres dans l'accomplissement de cette œuvre souveraine, les anges eux-mêmes ne l'ont compris que lorsqu'il plut à Dieu de le leur révéler, selon l'opinion de saint Thomas. C'est de ce mystère que parle l'Apôtre quand il dit : « Nous parlons de la sagesse avec les parfaits, non pas de la sagesse du siècle, ni de celle des princes de ce monde, toujours bien vaine et bien étroite, mais nous prêchons la profonde sagesse de Dieu, renfermée dans le mystère de la rédemption des hommes, et prédestinée par lui avant tous les siècles pour notre glorification. Les princes de ce monde, c'est-à-dire les sages et les puissants de la terre, l'ont toujours ignorée, car s'ils l'eussent connue, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire. » *I Cor.* II, 6-8.

Voilà pourquoi Jésus-Christ parle si souvent, dans l'Évangile, de la venue du Saint-Esprit comme du complément de la sienne et comme du seul moyen de donner au monde, par la bouche des apôtres, l'intelligence de ce mystère, qu'aucune doctrine humaine ne pouvait atteindre et expliquer. Quelle créature pourrait s'imaginer en effet que Dieu, pour racheter l'homme, pût consentir à donner au monde son Fils unique, en le revêtant de toutes nos faiblesses? Qui aurait pu penser que, de tous les moyens que Dieu avait en son pouvoir pour opérer cette répa-

ration merveilleuse, celui-là serait choisi? Qui jamais aurait compris que sous cette humanité sacrée, mais infirme et débile, résidait « ce puissant géant, qui, s'élançant du haut des cieux, » *Ps.* XVIII, 6, est venu sur la terre combattre avec le fort armé, c'est-à-dire avec le démon, prince et chef du monde, et triompher de cet ennemi redoutable en le dépouillant de sa puissance et de son empire, par ses propres forces et par sa mort? Quel entendement, si puissant qu'il pût être, aurait découvert, sous cette chair sacrée, cette puissance divine qui venait arracher à la mer de ce monde ce Léviathan, cet antique serpent, ce dragon couvert d'écaillés, auteur et consommateur de la ruine du genre humain? Comment penser que la mort pût devenir le principe de la vie, l'ignominie la source de la gloire, la prison l'origine de la liberté, et la croix le gage du royaume éternel? Ah! que l'Apôtre avait raison de dire « que ce qui est ignorance aux yeux des hommes dépasse la plus haute sagesse, et que ce qu'ils estiment faiblesse en Dieu est une chose plus forte et plus puissante que la force et la puissance de tous les hommes. » *I Cor.* 1, 25.

Mais, pour reprendre mon sujet, ce palmier, signe de triomphe, est l'image de l'arbre de la croix sur lequel le Sauveur a triomphé de toute la puissance du démon et du monde, comme il l'a prophétisé lui-même dans ces paroles : « Quand je serai élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. » *Joann.* XII, 22. C'est sur ce palmier triomphal et glorieux que l'épouse, c'est-à-dire l'âme pieuse et dévouée au céleste Époux, se propose de monter par la considération du mystère de la croix, afin d'y goûter les fruits délicieux qu'il produit et de faire des progrès nouveaux dans l'amour d'un Seigneur si généreux et si dévoué.

Tels sont les fruits de l'arbre sacré de la croix, qu'il ne suffit pas de le comparer à ce palmier commun qui pousse dans nos contrées, où il est l'emblème de la victoire. Il faut, pour n'être pas trop éloigné de la vérité, le mettre en parallèle avec un autre arbre du même genre, originaire de l'Inde-Orientale, dont la fécondité est si merveilleuse, qu'on chargerait un grand navire avec ses liqueurs et ses fruits. Cet arbre suffit à construire le navire et à l'équiper avec tous ses cordages, sans qu'il soit néces-

saire d'employer aucune autre matière : merveilleuse figure de l'arbre de la croix par sa fertilité, sa richesse et l'abondance innumérable des fruits qu'il produit!

Saint Jean aperçut en esprit, dans l'Apocalypse, l'étonnante fécondité de cet arbre divin, lorsqu'il raconte « qu'il vit jaillir près du trône de Dieu et de l'Agneau, un ruisseau d'eau limpide comme le cristal; au milieu de la cité céleste et sur les deux rives du ruisseau poussait un arbre fécond qui produisait douze sortes de fruits, un pour chaque mois de l'année, et dont les feuilles servaient à guérir les nations. » *Apoc.* xxii, 1-2. Quel est cet arbre si fertile, planté au milieu de la cité de Dieu pour l'usage de tous, et dont les feuilles possédaient la propriété merveilleuse de guérir les peuples, sinon le Christ, véritable arbre de vie planté au milieu de l'Eglise, arrosé par les eaux abondantes et limpides de toutes les grâces qui se confondent en lui comme à leur source commune, et dont les feuilles, c'est-à-dire la parole et la doctrine, ont été le remède en même temps que le salut et la lumière du monde? Les fruits de cet arbre sont au nombre de douze, comme les mois de l'année; ce nombre de douze, composé de deux fois le nombre six, le plus parfait de tous, au rapport des mathématiciens, représente l'excellence et la multitude des fruits produits par cet arbre sacré, c'est-à-dire par le Christ crucifié.

Une des figures de l'Ancien Testament qui nous représentent le plus parfaitement la vertu merveilleuse de la croix et l'abondance de ses biens, est la verge de Moïse. Dieu, ayant résolu d'arracher son peuple à la captivité des Egyptiens, ordonna à ce prophète de prendre un bâton, ou, ce qui revient au même, une verge à la main. *Exod.* iv. Il lui promit en même temps que cette verge serait entre ses mains un instrument miraculeux qui produirait tous les fléaux et toutes les plaies propres à contraindre les Egyptiens de laisser sortir son peuple de la terre d'exil, et à l'introduire dans la terre promise. C'est cette verge qui, ayant touché les eaux des rivières d'Egypte, les changea en sang. *Ibid.* vii. Moïse en frappe la terre, et aussitôt on voit paraître un nombre infini de mouches qui piquent et blessent cruellement les hommes; *ibid.* viii; il l'élève vers le ciel, et le tonnerre gronde,

les éclairs sillonnent la nue; une grêle épaisse mêlée de feu tombe sur la terre, détruit tous les fruits de la campagne, et met à mort les hommes et les bêtes qui s'y rencontrent; *ibid.* ix; il touche de nouveau la terre avec cette verge miraculeuse, et Dieu suscite un vent brûlant qui fit éclore une telle quantité de sauterelles, qu'elles achevèrent de détruire et de dévorer tout ce que la grêle et la tempête passées avaient épargné. *Ibid.* xiv. C'est avec cette verge que Moïse ouvrit les flots de la mer Rouge et traça, à travers les eaux, un chemin par où le peuple hébreu put passer à pied sec; c'est encore par elle qu'il réunit les flots séparés et engloutit l'armée de Pharaon lancée à sa poursuite. Que dire encore? N'est-ce pas avec cette verge qu'il toucha le rocher et fit jaillir du sein de la pierre une source d'eau pour désaltérer les ardeurs des Israélites? *Num.* 20. Et quand il eut gravi la montagne, tandis que son peuple combattait dans la plaine contre les Amalécites, n'est-ce pas à la puissance merveilleuse de cette verge et de sa prière que fut accordée la victoire remportée sur ses ennemis? Où est l'homme assez ignorant pour supposer que tout cela s'est passé sans un dessein particulier de Dieu? Quel rapport existe naturellement entre cette simple verge et les merveilles qu'elle enfanta? Est-ce que le créateur de tout ce qui existe ne pouvait pas opérer ces miracles par une seule parole tombée de sa bouche? Mais, de même que dans toutes les œuvres de la nature, Dieu ne fait rien d'inutile ou de superflu, de même, et à plus forte raison, il ne fait rien sans un dessein particulier dans l'ordre de la grâce.

Plus les moyens et les instruments qu'il emploie sont disproportionnés avec ce qu'il se propose de faire, plus nous sommes portés à comprendre qu'il faut chercher dans l'esprit et la signification des choses la raison et la convenance qu'on ne trouve pas dans les choses elles-mêmes. En appliquant cette règle, voici ce que nous découvrirons : la délivrance de la captivité d'Égypte fut la figure de cette délivrance plus universelle de la captivité dans laquelle le péché retenait le monde; ainsi la verge miraculeuse qui facilita à Moïse le moyen d'opérer la délivrance des Juifs, figure admirablement le bois sacré de la croix dont s'est

servi et se servira toujours le Sauveur pour assurer votre liberté et opérer votre salut. C'est dans la croix que résident le salut et la paix, la liberté véritable, la vie, la grâce, la sagesse, la justice, la sanctification du genre humain, et finalement le remède universel de tous les maux passés, présents et futurs. L'âme pieuse trouve en elle un baume pour ses blessures, une consolation dans ses douleurs, un encouragement dans ses peines, un bouclier contre ses tentations, une arme contre ses ennemis, des exemples de toutes les vertus, et un remède commun pour toutes ses maladies. Les pierres précieuses et les perles ont des propriétés particulières et peuvent servir de remède dans certaines maladies; mais Jésus-Christ, cette pierre très-précieuse, contient en lui seul des soutiens pour tous les maux, ou du moins communique à tous ceux qui se reposent en lui, sa fermeté inébranlable. L'Épouse des Cantiques, *Cant.* II, cherchait un refuge dans les trous de ce rocher. « Quels sont les trous de cette pierre, s'écrie à ce sujet saint Bernard, sinon les plaies de Jésus-Christ? Tous les biens ne sont-ils pas renfermés en elle? Dans cette pierre nous trouvons toute force, tout soutien, toute protection, toute noblesse? Où donc iront s'abriter les âmes faibles, si ce n'est dans les plaies sacrées du Sauveur? Pour moi, je me cache en lui avec d'autant plus d'assurance, que je le sais plus puissant pour me sauver. Le monde crie, la chair se révolte, le démon me poursuit; mais je demeurerai toujours inébranlable, appuyé que je suis sur cette pierre qui me sert de soutien. J'ai péché, ma conscience s'en alarme; mais elle n'en est point abattue tant qu'elle peut trouver un remède dans le souvenir des plaies de mon Sauveur. » *Bern. Serm. LXI sup. Cant.*

Mais la suavité des fruits de cet arbre sacré, qui pourra l'expliquer? Les âmes fidèles qui aiment à méditer souvent sur la passion de Jésus-Christ en font seules chaque jour l'expérience; elles trouvent une douceur plus grande que celle du miel, dans cette boisson amère qu'il plut au Seigneur de prendre pour elles; les douleurs de l'Homme-Dieu leur sont un grand sujet de consolation, et elles font leurs délices de se reposer dans les plaies sacrées, qui sont comme autant de portes par où elles peuvent

apercevoir les entrailles de la charité du Sauveur, sa bonté, son amour, les trésors et les richesses des âmes, les gages de leur félicité. Cette considération salutaire les réjouit, les apaise, les console. Pour jouir de ces avantages et goûter tous ces fruits, il suffit de savoir contempler avec les yeux de la foi cet agneau sans tache immolé sur la croix. C'est là un don que le ciel accorda quelquefois aux saints, et en particulier au bienheureux saint Augustin, dont il est écrit qu'au commencement de sa conversion, il ne pouvait se lasser de considérer, avec un plaisir souverain, la grandeur et la sagesse des desseins de Dieu, qui avait résolu de sauver le monde par l'incarnation et la passion de son Fils unique.

L'apôtre saint Paul était favorisé de cette même lumière quand il s'écriait : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais l'esprit d'en haut pour apprécier et estimer les bienfaits de Dieu. » I *Cor.* II, 12. C'est encore ce même regard pénétrant qui découvrit à l'Apôtre la splendeur et la beauté cachées sous l'humilité et les bassesses de la croix. « Nous prêchons, disait-il, Jésus crucifié, dont la croix est un scandale pour les Juifs, une folie pour les Gentils, mais aussi le plus grand témoignage et la preuve la plus éclatante de la puissance et de la sagesse de Dieu pour ceux qui ont été appelés à la foi parmi ces deux peuples. Car ce qui paraît folie en Dieu est plus sage que la sagesse des hommes, et ce qui est faiblesse en lui aux yeux des infidèles est la plus grande de toutes les forces. » I *Cor.* I, 23-25. Ah! que ne savons-nous imiter le grand Apôtre! Si nous pouvions jeter sur la croix de Jésus-Christ des regards aussi clairvoyants que les siens, si nous avions le courage de soulever ces apparences d'abattement et de faiblesse, ces dehors repoussants et tristes, que de merveilles nous découvririons! Que de gloire sous cette bassesse! Quels trésors de grâce et de force dans ce dénuement et cette pauvreté! La mort nous cache ici la vie et la victoire qui l'a domptée! Ce que le monde estime folie contient la plus haute philosophie que Dieu ait jamais enseignée aux hommes, et là où les yeux de la chair ne voient que faiblesse et impuissance, la foi découvre la plus grande manifestation de la puissance et de la force de Dieu! Sans

doute Dieu déploya une grande puissance dans la création du monde, mais plus grande est encore celle dont il eut besoin pour le régénérer! Témoin le courage et la constance de cette légion innombrable de martyrs, parmi lesquels on compte de pauvres et simples femmes, des vierges timides, qui triomphaient des assauts des princes de ce monde et de tous les efforts de l'enfer. Or, le secret de leur force réside tout entier dans la faiblesse de la croix.

Mais il faut demander à Dieu la grâce de pénétrer, comme ces saints, les richesses et les merveilles renfermées sous l'humble figure de la croix. La rédemption est la plus belle de toutes les œuvres que Dieu a opérées et qu'il opérera jamais en ce monde. Or Dieu, toujours incompréhensible dans son essence et dans ses œuvres, doit l'être, s'il se peut, davantage dans celle-ci, qui est la plus élevée et la plus admirable de celles qu'il a faites. S'il faut en croire les philosophes, les œuvres de Dieu sont toutes si magnifiques, et notre entendement est si faible, que nous sommes aussi incapables de les comprendre que le hibou est impuissant à contempler les splendeurs du soleil. Est-il possible, après cela, d'avoir de la rédemption l'idée qu'elle doit faire naître dans nos âmes, si nous ne l'étudions à la clarté de la lumière divine? Nous en avons un exemple célèbre dans les disciples d'Emmaüs : ils avaient déjà vieilli à l'école du divin Maître, entendu ses enseignements, aperçu les exemples merveilleux de son humilité, de sa patience, de sa pauvreté, contemplé sa vie divine si éloignée des maximes et de la vanité du monde; et cependant ils ne comprenaient rien au mystère de la croix. Le Seigneur cherchait vainement à le leur expliquer dans des termes d'une touchante clarté; leurs sens ne voulaient jamais l'entendre, tant ils jugeaient l'humilité de la croix indigne d'une si auguste personne. Mais quand il mourut, leur aveuglement augmenta encore, et à partir de ce moment, ils refusèrent de le reconnaître comme le rédempteur d'Israël, n'estimant pas qu'on pût attendre de grandes choses d'un homme crucifié.

Il faut donc, pour retirer quelque fruit de la contemplation de ce mystère, se dépouiller en quelque sorte de soi-même, c'est-à-

dire de tous les sentiments de la chair et du sang, et entrer dans ce sanctuaire sacré avec esprit de foi, d'humilité, de charité et de sainte simplicité. Moïse, gardant ses troupeaux au désert, aperçut un buisson ardent qui brûlait sans se consumer, et il se dit : « J'irai et je verrai cette merveille. » *Exod.* 11, 3. Mais Dieu lui apparut aussitôt : « Ote tes souliers, lui dit-il, le sol que tu foules est sacré! » *Ibid.* 5. Que celui qui désire jouir de cette grande vision d'un Dieu descendu du ciel pour délivrer son peuple des chaînes de l'esclavage, revêtu des apparences de la chair et vivant toujours au sein des plus pénibles travaux, que celui-là déchausse ses souliers qui sont des peaux de bêtes mortes, et, pour parler sans figure, qu'il se dépouille de tout ce qu'il y a en lui de périssable et de mortel, qu'il prenne l'esprit de Dieu et qu'il pèse cette grande œuvre de la rédemption, non plus au poids de la sagesse humaine, mais dans la balance de la bonté souveraine et incompréhensible de Dieu. Ces dispositions prépareront l'âme, dans la mesure de sa foi et de sa piété, à découvrir les trésors que l'Apôtre sut apercevoir dans le mystère de la croix.

Encore que nous ayons parlé souvent dans d'autres ouvrages du grand bienfait de notre rédemption, ce mystère est si grand, si fécond en miracles de toute nature, que mille livres ne suffiraient pas pour en donner une juste idée. L'apôtre saint Paul, cet homme sublime, depositaire de tous les trésors de la sagesse divine, qu'il avait apprise, dans les ravissements de l'extase, de la bouche même de Jésus-Christ, saint Paul reconnaissait bien la profondeur de ce mystère quand il disait « ne savoir autre chose que Jésus crucifié, mais posséder en lui toute science. » *I Cor.* 11, 2. Saint Thomas nous apprend à son tour qu'il suffit de contempler ce mystère avec les yeux de la foi pour y découvrir sans cesse de nouvelles merveilles, et sentir sa foi affermie, sa charité vivifiée, sa vertu et sa piété sensiblement accrues. C'est à l'effet de cette méditation que l'Apôtre célébrait en ces termes : « Il est vraiment grand ce mystère d'amour manifesté sous les dehors de la chair, approuvé par le Saint-Esprit, aperçu par les anges, prêché aux nations, connu et accepté par les hommes, et finalement élevé à la gloire. » *1 Tim.* 11, 16.

Quel profit devons-nous retirer de tout ce qui précède? L'âme religieuse conservera ce mystère tellement gravé au fond de son cœur, que dans toutes ses actions, dans tous ses mouvements, elle ne perde jamais de vue le souvenir de la croix. Si vous mangez, dit un docteur, trempez votre nourriture dans le cœur de Jésus; pensez en buvant à son sang qu'il vous a donné en breuvage; si vous dormez, reposez votre tête sur la couronne d'épines et votre corps sur l'arbre de la croix. En un mot, pour tout résumer dans cette parole, souvenez-vous toujours des douleurs et des amertumes de la vie et de la mort de Jésus-Christ; songez qu'il les a supportées toutes pour vous, et écriez-vous avec l'Épouse des Cantiques : « Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe, je le porterai dans mon sein. » *Cant.* 1, 12. Mais je ne veux pas prolonger cette introduction. J'en ai dit assez pour que le lecteur pieux comprenne les fruits qu'il peut retirer de ce mystère et la manière de se les approprier.

PREMIER TRAITÉ.

DES CONVENANCES QUE LA RAISON DÉCOUVRE DANS LE MYSTÈRE
DE LA RÉDEMPTION, ET DES FRUITS QU'ON PEUT RETIRER
DE L'ARBRE DE LA CROIX.

CHAPITRE PREMIER.

Méthode suivie dans cette troisième partie.

Au commencement du dernier livre, je disais que l'intelligence du chrétien est éclairée par une double lumière : la lumière de la foi lui est donnée en tant que chrétien; la lumière de la raison lui appartient en tant qu'homme. La raison n'est autre chose qu'un écoulement de la lumière infinie dans nos âmes, et c'est par elle que se forme et se perfectionne en nous l'image de Dieu. Plus

notre vie est pure, plus sont vifs et pénétrants en nous les rayons de ce soleil merveilleux. Or, il existe entre ces deux sources de lumière des différences notables, et pour ne signaler que la plus évidente de toutes, remarquons que les vérités de la foi sont fermes, certaines et infaillibles, parce qu'elles reposent sur le témoignage infaillible de Dieu; l'obscurité qui leur est inhérente est une conséquence naturelle des choses qui sont le sujet de la foi. Les vérités que la raison découvre n'ont pas la même certitude ni la même infaillibilité; elles sont néanmoins plus claires quand elles sont en harmonie parfaite avec ce que la foi nous enseigne. L'immortalité de l'âme, la providence de Dieu, les peines ou les récompenses éternelles sont des vérités que la foi nous ordonne de croire; mais la raison jette sur elles un reflet nouveau, et telle est la clarté dont elle les entoure, qu'un grand nombre de philosophes, parmi lesquels on en comptait de très-illustres, Socrate, Platon, Plutarque, les ont découvertes par les propres forces de leur esprit. Cette harmonie de la raison et de la foi, qui se produit quand ces deux lumières éclairent le même objet et nous le découvrent dans une évidence entière, réjouit l'âme, la console, l'affermnit de plus en plus dans la foi, parce que deux lumières éclairent toujours beaucoup plus qu'une seule d'entre elles.

Or, dans cette troisième partie, je veux montrer que l'enseignement de la foi touchant le mystère de la rédemption, loin d'être opposé à la raison, lui est entièrement conforme. Dans ce but, voici trois choses qu'il est essentiel de bien établir : 1° la raison confirme ce que la foi nous apprend sur le péché originel; 2° il convenait à la miséricorde et à la bonté de Dieu de venir au secours de l'homme déchu, alors surtout que celui-ci portait le châtement d'une faute dont il n'avait pas été personnellement coupable; 3° Dieu ne pouvait rien imaginer de plus conforme à sa gloire et aux besoins de l'homme que le mystère de l'Incarnation et la passion de notre Seigneur. La plus grande partie de ce livre sera consacrée à exposer cette grande vérité; à la fin seulement nous répondrons aux principales difficultés qu'on peut faire sur ce mystère.

Mais pour traiter convenablement de ce mystère par la voie que nous avons en vue, il est nécessaire d'observer ici ce qui servira de fondement au livre suivant, à savoir : que Dieu, dont la bonté est infinie, a créé l'homme pour le rendre participant de sa gloire, qu'il l'a enrichi de tous les dons et de toutes les facultés surnaturelles, qu'il lui a donné la justice originelle et la grâce afin de lui faire atteindre sa fin glorieuse, et enfin que le premier homme perdit par sa désobéissance, pour lui et pour ses descendants, tous les bienfaits du ciel. Adam, en effet, nous a transmis sa nature telle qu'elle était après la chute; pécheur, il nous a engendré dans le péché mortel; nu et faible, il nous a communiqué sa mortalité, sa nudité et son penchant au mal. Que le péché originel soit la racine de tous ces maux, c'est un des dogmes fondamentaux de la foi qu'il nous fallait rappeler avant d'aller plus loin. La chute et ses conséquences funestes supposées, nous pouvons entrer dans l'exposition des remèdes employés pour les guérir.

CHAPITRE II.

La doctrine catholique sur le péché originel est conforme à la raison.

Parlons maintenant du péché originel, et afin que le lecteur pieux profite davantage de ces réflexions et les lise avec plus d'attention, disons tout d'abord combien elles sont utiles et les fruits qu'on en peut retirer. La doctrine du péché originel bien entendue donne l'intelligence du mystère de la rédemption, et fait comprendre la nécessité d'un rédempteur et d'un médecin pour guérir les plaies de l'humanité. Elle nous éclaire encore sur cette philosophie si célèbre que les anciens résommaient dans la connaissance de soi-même, principe et fondement de l'humilité et de toute vertu. Le malade qui connaît son mal cherche à le guérir; celui qui l'ignore s'en préoccupe peu et s'expose aussi aux plus grands dangers. Les saints ont fidèlement appliqué ce remède à leurs maux; en s'examinant eux-mêmes ils reconnaissaient combien étaient pervers et dépravés les penchants de leur nature, ils travaillaient dès lors à les redresser, à les purifier par

les jeûnes, les prières, les saintes lectures, l'usage fréquent des sacrements, tout autant de remèdes spirituels que Jésus-Christ, ce médecin spirituel descendu du ciel pour guérir nos âmes, a lui-même ordonnés. A ces pratiques extérieures, les saints joignaient la fuite scrupuleuse des occasions de péché, cherchant ainsi à ne pas donner à leurs inclinations intérieures un accroissement nouveau et de nouvelles forces. C'est pourquoi nous devons regarder comme très-utiles les développements qui vont suivre, et ne pas estimer perdu le temps que nous emploierons à les exposer.

I.

Pour bien entendre la doctrine du péché originel, il faut supposer comme une chose de foi que Dieu ne créa pas l'homme avec toutes les imperfections que nous apercevons maintenant dans son corps et dans son âme. Mais sans recourir à la foi, n'est-il pas possible de rendre cette vérité sensible et pour ainsi dire palpable? Nous croyons qu'on y peut parvenir. Pour cela établissons deux choses préliminaires. Dieu pouvait créer l'homme *in puris naturalibus*, comme disent les théologiens, et l'assujettir dès le premier moment de sa création à toutes les imperfections dont il est aujourd'hui affligé; mais il ne convenait pas à la magnificence de sa bonté d'agir de la sorte. Car la nature humaine encore innocente ne devait pas être traitée avec rigueur, comme si elle eût été coupable. En second lieu, toutes les œuvres de Dieu sont parfaites, chacune dans leur nature; toutes sont achevées, de telle sorte qu'on ne découvre en elles aucun désordre, aucune imperfection, rien qui leur manque, rien qui soit superflu. Entendons là-dessus les paroles de Salomon : « On ne peut rien ajouter, rien retrancher aux œuvres que Dieu a opérées dans sa sagesse et sa providence pour se faire connaître et se faire adorer. » *Eccli.* III, 14. Au livre de la Sagesse, il confessait encore que Dieu a tout fait avec nombre, poids et mesure, *Sap.* II, indiquant par ces paroles la perfection de tout ce qui est sorti des mains de cet artiste suprême et universel. Les corps, en effet, s'apprécient ou par leur nombre, ou par leur

pois ou par leurs dimensions, et le Sage en unissant ces trois choses en une a voulu nous découvrir la perfection suprême des œuvres divines. Le livre de la Genèse nous fournit un témoignage non moins éclatant de cette vérité. Il y est rapporté qu'après la création du monde, Dieu jetant les yeux sur son ouvrage des six jours vit que toutes ses œuvres était très-bonnes; et, remarquons-le bien, Dieu ne se contente pas de dire de ses œuvres qu'elles sont bonnes, il ajoute à dessein pour nous mieux faire entendre leur perfection, qu'elles sont toutes très-bonnes. Et la philosophie humaine elle-même ne nous enseigne-t-elle pas à chaque instant que l'Auteur de la nature agit toujours pour le mieux et le plus parfaitement possible? La raison confirme cette vérité; car l'imperfection de l'œuvre accuse l'imperfection de l'ouvrier, et nul ne saurait sans blasphème attribuer la plus légère imperfection à la sagesse du Tout-Puissant.

Ces deux vérités fondamentales supposées, nous établirons combien il était indigne de Dieu de créer l'homme avec les imperfections et les défauts qui l'accompagnent dès le sein de sa mère. Nous exposerons ensuite les désordres principaux de la vie humaine, ceux qu'on y rencontre le plus ordinairement, et nous terminerons en montrant qu'ils ont tous leur racine et leur source dans le péché originel.

Et d'abord, s'il est une vérité constante, c'est que l'homme est une créature raisonnable, attribut essentiel qui le distingue des autres créatures inférieures. Il semble dès lors avec vérité que ce qu'il y a de plus naturel à l'homme, c'est de vivre conformément à la raison, c'est-à-dire de pratiquer la vertu, si étroitement unie à la raison, que d'après Aristote celle-ci est toujours la règle de celle-là. Toutefois, en est-il ainsi? Il s'en faut bien, et l'expérience nous apprend que les hommes, loin d'obéir à la raison et de pratiquer la vertu, se laissent emporter par leurs appétits et leurs désirs. D'où vient cela? Evidemment, il le faut avouer, la nature humaine est dépravée et corrompue, puisqu'elle viole aussi facilement les lois qui la constituent. Quand nous voyons un cheval qui ne peut courir, un poisson qui ne nage pas, un oiseau impuissant à voler, nous disons aussitôt que ces

animaux sont sous le coup d'une infirmité qui les empêche de faire des actions si conformes à leur nature. En serait-il autrement pour l'homme? Et puisqu'il lui est plus naturel de vivre selon les inspirations de la raison et de la vertu qu'il ne l'est aux animaux dont nous venons de parler, de marcher, de nager ou de voler, ne faut-il pas conclure à une faiblesse générale de la nature humaine, à une dépravation universelle qui la détourne et l'empêche de se conformer à ses lois.

C'est encore un principe généralement accepté par tous les philosophes, que toutes les œuvres de la nature sont agréables; leurs charmes nous excitent à les rechercher, nos yeux prennent plaisir à les voir, nos oreilles à les entendre, notre bouche à les goûter, tous nos sens enfin à jouir d'elles, selon leur propriété. Or, puisqu'il est si conforme à la nature de la créature raisonnable de vivre selon les lois de la raison et de la vertu, les actions vertueuses doivent nous être agréables, et les œuvres criminelles pénibles. Mais que l'expérience est loin de confirmer cette observation! Il en coûte toujours beaucoup au commun des hommes de pratiquer la vertu, tandis qu'ils éprouvent je ne sais quelle joie à se livrer au vice. De là on peut conclure que la nature, sujette à un si grand désordre, est malade et dépravée.

Mais le désordre de nos appétits est une preuve nouvelle de cette vérité : L'homme est composé de deux parties très-inégaux entre elles, le corps et l'âme. Le corps est mortel, l'âme est immortelle; le corps est terrestre, l'âme vient du ciel; le premier est semblable aux animaux, la seconde ressemble aux anges. Chacune de ces deux parties a ses privilèges et ses biens particuliers. Ceux du corps sont la santé, la force, l'agilité, les richesses et la beauté; l'âme possède aussi les mêmes biens, entendus seulement dans un sens spirituel : ses biens à elle, ce sont la santé et la bonne disposition de l'esprit, la force pour résister au vice, l'agilité pour s'avancer dans le chemin de la vertu, les richesses de la grâce, tous les trésors spirituels. Si les avantages des biens de l'âme l'emportent d'autant sur ceux du corps que celle-là est plus excellente que celui-ci, qui ne voit dès lors combien il serait conforme au bon ordre de notre volonté et

de nos appétits, d'estimer, d'aimer et de rechercher davantage ce qui a plus de prix? D'ordinaire les hommes nous donnent un autre spectacle : ils aiment de préférence les biens du corps ; ils consument à se les procurer tous leurs efforts, tellement que c'est là le sujet unique de leurs préoccupations : jour et nuit ils pensent aux moyens de les acquérir. Ils ne cherchent, ils ne demandent que cela ; ils ne songent pas à autre chose : rien ne les en détourne, rien ne les épouvante, ni les périls de la mer, ni les dangers de la terre, ni le feu, ni l'eau, ni les lances et les épées. Mais les biens de l'âme, ces biens spirituels et divins, mille fois plus excellents sans contredit que ceux du corps, qui veut les acquérir? Qui s'en met en peine? Qui expose pour les gagner et son sang et sa vie? Ah! c'est que nos goûts sont dépravés, nos appétits corrompus, et de là le peu de cas que nous faisons des biens de l'âme, tandis que nous prenons tant de soins et de peines pour nous procurer les biens du corps, en eux-mêmes si méprisables. Mais voici un exemple non moins frappant de cette vérité. Nous connaissons par un sens particulier qu'on appelle le sens du goût la saveur des aliments, leur douceur et leur amertume, le plus ou moins de charmes qu'ils peuvent avoir : ainsi jugeons-nous par l'appétit de notre volonté du bien ou du mal, qu'il peut apprécier, comme notre goût apprécie la douceur et l'amertume des corps. Quand la bouche ne juge pas sainement des goûts, quand elle prend ce qui est doux pour amer, ce qui est savoureux pour désagréable, ce qui est insipide et mauvais pour savoureux, comme ces femmes qu'on a vues manger de la terre ou des morceaux de briques mal cuites, nous comprenons que le corps est malade et le palais corrompu. Pourquoi ne pas user du même procédé lorsqu'il s'agit de l'âme? Est-il possible, devant le désordre manifeste de la volonté dans les recherches des vrais biens, en présence du mépris qu'elle affecte pour les biens spirituels et divins et de la fureur avec laquelle elle court après les biens de la chair, est-il possible de ne pas reconnaître dans notre nature une corruption profonde et une déchéance certaine du premier état dans lequel le Créateur avait dû la former?

II.

Poursuivant nos réflexions, nous allons nous appuyer sur ce que nous venons de dire au sujet de l'excellence de notre âme et de l'infériorité de notre corps. Les philosophies divine et humaine enseignent également que l'âme est dans l'homme, par sa nature même, comme une reine dont la mission est de commander, tandis que le corps doit obéir et se montrer soumis. Ainsi en est-il dans les républiques bien ordonnées : aux plus nobles appartiennent le commandement, la direction des affaires; l'obéissance, au contraire, est le devoir du peuple. La nature ayant elle-même établi cette loi et ces rapports entre les deux parties de l'homme, le corps devrait obéir à l'âme et trouver dans cette soumission joie et bonheur, comme les membres d'un même corps, toute proportion gardée néanmoins, se servent les uns les autres. Mais que les choses se passent autrement ! A chaque instant la chair se révolte contre l'esprit, et il existe entre eux une guerre presque continuelle. L'Apôtre la ressentait au dedans de lui lorsqu'il disait : « Je sens une loi dans mes membres contraire à la loi de mon âme, dont la violence me captive et m'assujettit sous le joug du péché qui est ma chair. » *Rom. VII, 23.* C'est là un grand désordre; cette répugnance dont je parle est si profonde qu'elle établit comme un schisme entre les deux parties qui forment la nature humaine. Comment supposer raisonnablement après cela que Dieu, cet artiste souverain et parfait, ait créé l'homme en lutte avec lui-même et portant au dedans de lui ce principe de division et de contrariété qui est le principal obstacle à toute sorte d'honnêteté et de vertu ?

III.

A ce qui précède, ajoutons l'étrange oubli qui détourne les hommes de rechercher la dernière fin pour laquelle ils ont été créés, oubli d'autant plus étrange qu'il n'est pas imité par les plus vils animaux. Ceux-ci, en effet, sont tout entiers occupés à

se procurer ce qui est nécessaire à la vie et à la conservation de leurs corps, en quoi ils accomplissent la loi de leur nature qui leur a déterminé cette fin comme la seule et la plus élevée qu'ils pussent atteindre. Mais la fin de l'homme est autrement digne et noble; elle est plus en rapport avec son état. L'homme, en effet, n'a-t-il pas au dedans de lui, dans sa raison, un rayon de lumière divine, qui fait dire de lui en toute vérité qu'il a été créé à l'image de Dieu et qui lui donne la puissance de voler au-dessus des cieux et de se reposer aux pieds du Créateur lui-même? Dès lors sa fin est plus sublime, et elle n'est autre, à nous en rapporter au témoignage même d'Aristote et de Platon, que la contemplation et l'amour du bien souverain, c'est-à-dire de Dieu. Mais le meilleur moyen et la voie la plus sûre de s'élever jusqu'à ce but sublime consistent dans la possession des vertus morales; par elles s'éteint en nous le feu des passions qui nous rivent à la terre et nous séparent du ciel; par elles la vue de l'âme, se purifiant et se ravivant, nous permet de fixer cette lumière et cette beauté infinies. Nous n'avons pas reçu pour d'autres raisons l'intelligence, car elle a deux facultés principales : la première consiste à nous procurer la vertu et à ordonner sagement notre vie; la seconde a pour but de nous élever à l'étude et à la contemplation des choses spirituelles et divines. Ces deux facultés ont été appelées par les philosophes et les théologiens entendement spéculatif et entendement pratique; ce n'est pas qu'ils soient distincts l'un de l'autre, loin de là; ces deux entendements ne sont qu'un seul et même principe, se présentant à nous sous deux aspects désignés par les deux noms précédents. S'il en est ainsi, la nature ne semble-t-elle pas exiger que, de même que les animaux emploient toute leur activité à se procurer et à chercher ce que réclament la perfection et la conservation de leur être, qui sont leur fin particulière, l'homme travaille aussi à acquérir dans son espèce la perfection de sa nature, c'est-à-dire sa véritable fin? Mais, hélas! c'est tout le contraire qui se passe en général parmi les hommes, et ce qui devrait être l'objet constant de leur préoccupation est peut-être ce qui les occupe le moins et les trouve plus indifférents.

Quoi! ils ont tellement déparé la générosité de leur nature,

foulé aux pieds leur propre noblesse, qu'ils n'ont, comme les animaux, d'autre souci que de courir après la possession des biens du corps, et qu'ils consomment leurs jours et leurs nuits à s'en assurer le tranquille usage. Cependant, peut-on imaginer une pareille bassesse, une blessure plus profonde, une plus dangereuse maladie? L'homme, cette créature si noble, faite pour jouir éternellement de la félicité et de la gloire de Dieu, se rend ainsi semblable aux bêtes et ne cherche pas une autre fin que la leur. Est-ce dans ce but que l'homme reçut du ciel ce rayon de la lumière divine, cette raison sublime qui est son apanage particulier et le distingue des animaux en le rendant semblable à Dieu? Mais, chose plus étonnante et plus digne d'admiration, la plupart des hommes ne s'en tiennent pas là. Non-seulement ils négligent de travailler à s'affermir dans la vertu et à contempler les choses divines, mais cet entendement, qui devrait être en eux le principe de toute vertu, ils le condamnent à une si grande apostasie, qu'il devient l'auteur et l'instigateur de tous les vices. N'est-ce pas lui qui a découvert tant de différentes sortes de sauces et de ragoûts, tant de gourmandises et tant de débauches? N'est-il pas l'auteur de ces formes d'habits si variés, de cette recherche et de ce luxe dans les édifices? Ne lui doit-on pas encore tous ces jeux si multipliés de cartes, de dés, etc.? A qui attribuer aussi tant et de si grandes guerres, tant de sortes d'armes, et cette artillerie avec laquelle les hommes semblent vouloir imiter la puissance de Dieu, simuler le tonnerre, envoyer des éclairs et lancer des foudres; inventions redoutables et meurtrières qui tendent uniquement à la ruine du genre humain, et semblent n'avoir d'autre but que de ne laisser aucun lieu de la terre, aucune partie de la mer qui ne fussent abreuvés de sang humain? Il est donc bien vrai, l'homme ne se contente pas de descendre au niveau des animaux, il devient encore pire qu'eux, et ce n'est pas étonnant, si l'on songe à ce que peut le mal quand il est éclairé et dirigé par la raison. Je comprends après cela cette parole de ce philosophe de l'antiquité qui prétendait qu'il n'y a rien de plus dangereux pour le genre humain que la mauvaise volonté soutenue et encouragée par les inspirations de la raison. Qui ne

versera des larmes sur une si grande misère? Qui ne sera effrayé à la vue de la perversité de l'homme et de l'apostasie de cette âme que Dieu avait mise en lui? Ah! il est impossible de nier en voyant cela la dépravation dont la nature humaine est atteinte; il est surtout impossible de supposer qu'il sortit des mains d'un artiste souverain un ouvrage aussi déréglé et aussi imparfait que l'homme?

IV.

Telle est l'étendue du désordre que je viens de signaler, telle est notre opposition à la rectitude ordinaire, à l'ordre de la nature, que les philosophes étonnés se sont laissés aller à de grandes extravagances. Les uns, frappés de la régularité avec laquelle les animaux savaient pourvoir à la conservation de leur vie, et du désordre et de la confusion des choses humaines, prétendaient que Dieu s'occupait des animaux, mais que sa providence n'avait aucun souci des hommes. Peut-on dire rien de plus injuste, rien de moins raisonnable? D'autres poussant la folie plus loin encore, enseignèrent que Dieu n'avait pas pu créer l'homme avec des inclinations aussi dépravées; dans l'ignorance où ils étaient du péché originel, source première de tous ces maux, ils attribuaient au démon la création de l'homme et de toutes les choses d'ici-bas. Ils reconnaissaient par là deux principes, deux auteurs de la création : Dieu d'abord, auteur et principe des choses invisibles; le démon ensuite, auteur de tout ce que nous voyons. Cette erreur était enseignée par Manès, et elle avait infecté l'esprit du grand saint Augustin, qui ne put s'en débarrasser avant sa trentième année. Il faut l'entendre lui-même reconnaître en toute vérité que, n'ayant alors aucune connaissance du péché originel et ne pouvant s'expliquer les désordres inconcevables auxquels l'homme était livré, il ne pouvait en attribuer la création à Dieu, le plus sage et le plus saint des êtres.

Qu'on ouvre le livre de ses *Confessions*, et l'on sera témoin des inquiétudes auxquelles son esprit était en proie, tandis qu'il cherchait la cause de ses maux. « Dieu est bon et toutes ses œuvres sont bonnes, s'écrie-t-il au livre septième de cet ouvrage.

D'où est donc venu le mal et par quelle porte est-il entré dans le monde? Quelle fut sa racine? Où a-t-il eu sa semence? Mais peut-être qu'il n'y a point de mal? Pourquoi craindre alors ce qui n'existe pas? Et si nous le craignons vainement, déjà notre crainte est mauvaise, puisqu'elle existe sans motif. D'où vient donc le mal encore une fois, puisque Dieu a fait toutes choses bonnes, comme lui-même est bon? Où peut se trouver son origine? Est-ce que par hasard la matière serait naturellement mauvaise, que Dieu n'en aurait rectifié qu'une partie et qu'il n'aurait pas voulu convertir le reste en bien? Mais pourquoi aurait-il laissé subsister ce reste de mal? Pourquoi n'aurait-il pas détruit cette matière, ou pourquoi ne l'aurait-il pas toute convertie en bien, lui qui est tout puissant? Voilà les pensées qui obsédaient inutilement mon esprit; misérable que j'étais, et vivement frappé de la crainte de la mort, je ne parvenais jamais à connaître la vérité sur tout cela. » *Conf.* VII, 5. Le même saint ajoute un peu plus bas : « Quels étaient, ô mon Dieu, les tourments de mon âme ! Quelles étaient les douleurs de l'enfantement de mon cœur ! Vous seul savez ce que j'ai souffert sans qu'aucun homme eût part à mes douleurs, car je n'avais ni le temps, ni la puissance de déclarer mes tourments à mes amis. » Saint Augustin nous apprend dans ces paroles les tortures que son âme endurait pour n'avoir pas encore élevé ses pensées jusqu'à la connaissance du péché originel.

Mais la lumière du christianisme, maître de la vérité, dissipe toutes ces perplexités et éclaire ces erreurs. Par elle nous savons que les difformités de la nature humaine ne sont pas l'œuvre de Dieu, comme nous l'avons clairement prouvé au commencement de ce chapitre, mais que le péché seul fut l'origine et la source de toutes nos infirmités.

Pour conclure et résumer un discours si étendu, disons donc que l'origine et le principe de tous ces maux, est le péché originel dans lequel nous sommes tous conçus. Que si on en demande la preuve, la voici : Dès leur âge le plus tendre, avant même qu'ils puissent pécher, les enfants laissent voir les germes de ces maux ; déjà se révèlent en eux les passions les plus vives, la colère,

l'envie, la haine, la fureur, le désir de la vengeance, qui ne sauraient être la conséquence de leurs péchés, puisqu'ils n'en ont point encore commis. Avouons-le donc, si tous les hommes portent en naissant des inclinations mauvaises, si ces inclinations ne sont pas la conséquence de leurs péchés actuels, il faut le reconnaître, il a dû y avoir dans le premier homme, dans le père du genre humain, quelque faute particulière qui a été la cause de la condamnation qui a pesé sur lui et sur sa postérité.

Je ne parle pas de la mort, qui fut une punition du péché, ni des infirmités et des misères du corps humain, mon but principal étant de traiter ici des maux spirituels de l'âme, auxquels le mystère de la rédemption, qui fait l'objet spécial de ce traité, est destiné à porter remède. Si j'ai donné quelque étendue aux considérations précédentes, c'est pour faire connaître aussi clairement que possible les défauts de la nature humaine et le besoin qu'elle avait d'un puissant remède. Plus nous connaîtrons la grandeur du mal, mieux aussi nous saurons combien nous sommes redevables envers ce Rédempteur généreux qui a daigné se sacrifier lui-même pour notre propre bien. J'espère, encore que cette observation ne soit pas ici bien à sa place, avoir donné au chrétien désireux de se sauver une connaissance profonde de ses mauvaises inclinations. Puisse-t-il juger par là de la circonspection et de la crainte dans lesquelles il doit vivre! Puisse-t-il user de tous les remèdes salutaires dont il a été question dans ce discours! Puisse-t-il surtout fuir les occasions de péché et se préserver ainsi des encouragements que les suggestions de la chair recevraient des occasions extérieures! Après avoir fait connaître la maladie générale du genre humain, parlons maintenant du remède.

CHAPITRE III.

*Pourquoi il a plu à la bonté de Dieu de secourir l'homme,
et de laisser le démon dans son péché.*

Nous avons vu dans le chapitre précédent à quel état le péché a réduit l'homme. Le saint concile de Trente nous apprend qu'il

s'opéra au dedans et au dehors de lui un changement profond : son corps fut sujet à la mort, à la maladie et à d'innombrables misères ; son âme perdit l'équilibre naturel de ses facultés, et il s'opéra en elles un trouble universel, comme nous l'avons déjà expliqué. Telle fut la condition de l'homme après sa faute, telle est notre propre condition, et saint Augustin nous en donne la raison quand il nous dit que le genre humain se perdit quand tomba celui en qui il était tout entier contenu comme dans sa source.

L'homme dans ce triste état n'avait rien à attendre de la bonté de Dieu ; il demeurait entre les bras de sa justice, qui pouvait l'abandonner et le punir, comme elle avait fait pour le démon. Nul n'avait le droit de demander compte au Seigneur de sa conduite, ni de réclamer un traitement plus équitable. « Qui vous blâmera, Seigneur, dit le Sage, ou qui vous accusera, quand même toutes les nations du monde périraient? » *Sap. XII, 12*. Dira-t-on que Dieu avait besoin des adorations et du service de l'homme ? Mais lui, qui se suffisait dans son éternité, alors que l'homme n'était pas encore, pouvait bien continuer de trouver son bonheur dans sa propre gloire et sa propre félicité ! Il ne tient, en effet, son être de personne, pas plus que son bonheur. De même qu'il existe par lui-même, il est aussi heureux par lui-même ; car en lui tout se résume dans un seul acte, et il n'y a pas de distinction entre être et être heureux. Est-ce que par hasard les mérites des hommes l'auraient obligé à leur porter secours ? C'est encore impossible ; car l'homme, devenu par le péché l'ennemi de Dieu, ne pouvait rien faire qui lui fût agréable. Dieu n'était contraint à relever l'humanité déchuë, ni pour des motifs d'intérêt personnel, ni à cause des mérites de l'homme, et s'il faut chercher des raisons de sa conduite, on les trouve seulement dans les trésors de sa bonté et de sa miséricorde. Ah ! saint Augustin a bien raison de dire que ce ne sont pas nos mérites, mais nos fautes qui ont fait descendre Jésus-Christ du ciel ! D'ailleurs le Seigneur nous l'a appris lui-même en disant par la bouche d'Isaïe : « Tu ne m'as pas appelé, ô Jacob ! et tu n'as pas travaillé à mon service, ô Israël ! Tu ne m'as pas offert de bélier en holocauste, et tes sacrifices ne m'ont jamais

glorifié... Néanmoins tu m'as fait servir à tes péchés, et tu m'as rendu difficile le secours que j'ai voulu porter à tes fautes... Ah! c'est moi, oui, c'est moi qui veux bien pardonner tes fautes pour l'amour de moi et en perdre à jamais le souvenir. Voyons, comptons ensemble, et dis-moi s'il y a quelque chose dans ton âme qui puisse sans ma bonté mériter ta justification. » *Isa. XLIII, 22-27*. Les paroles d'Isaïe sont encore confirmées par le témoignage de l'apôtre saint Paul : « La bonté et l'humanité de Dieu, notre Sauveur, se sont manifestées de nos jours d'une manière éclatante, non pas à cause des œuvres de justice que nous avons faites, mais seulement par un effet de cette miséricorde avec laquelle il a dessein de nous sauver. » *Tit. III, 4, 5*.

Mais on dira peut-être : Quoi! l'ange a péché, l'homme a péché; d'où vient donc que Dieu abandonne l'ange à la perdition, tandis qu'il porte remède à la faute de l'homme? Il suffirait pour répondre chrétiennement à cette objection d'alléguer la souveraine volonté de Dieu qui l'a ainsi déterminé; car, comme le remarque Salvien, l'autorité de Dieu étant supérieure à toute raison, nous devons nous contenter de connaître sa volonté, et cette détermination doit nous satisfaire plus que toute autre explication. Toutefois les raisons ne manquent pas, et nous allons en citer quelques-unes. Et d'abord, remarquons avec saint Thomas que la providence pourvoit ses créatures de tout ce dont elles ont besoin pour conserver leur nature, et qu'elle les maintient toujours telles qu'il les a créées. Or, si on admet l'opinion du même docteur, il est dans la nature des anges de demeurer fixée à la détermination qu'elle a prise en un instant. Ces créatures comprennent tout ce qu'elles peuvent comprendre et s'attachent d'une manière fixe et constante à leur première volonté. Il n'en est pas de même de l'homme, qui, par sa nature, est essentiellement changeant et variable : aujourd'hui il comprend une chose, il la comprendra autrement le lendemain; il prend aujourd'hui une résolution qu'il rejettera demain; il propose enfin une chose, et demain il s'en repent et en propose une autre. Cette mobilité et cette incertitude rendent l'homme capable de se repentir et de faire pénitence, ce que l'ange ne saurait réaliser. C'est pourquoi

les maux de l'homme peuvent être guéris, tandis que ceux de l'ange ne peuvent recevoir de soulagement. Ajoutons à cela que l'ange ne peut attribuer sa chute qu'à la perversité de sa volonté, rien n'étant capable de le tenter ni de le solliciter à mal faire; l'homme, au contraire, rencontra dans son ennemi des tentations et des embûches. N'est-il pas convenable que celui qui avait été sollicité à faire le mal fût aidé et excité à faire le bien, et que celui qui avait été séduit par des conseillers pervers trouvât dans un modèle irréprochable un encouragement à se relever de son péché? Il fallait qu'après être tombé par trahison dans le chemin de la vertu, une main amie lui fût tendue pour guérir sa chute; car il n'est pas raisonnable qu'une créature de Dieu soit plus fortement incliné au mal qu'au bien, et si elle a été excitée à pécher, il faut aussi qu'elle le soit à pratiquer la vertu.

De plus, remarquons-le bien, voici une autre considération très-importante et très-utile. L'ange est tombé par un péché personnel; sa faute, il l'a commise lui-même, et le péché d'autrui ne lui a porté aucun préjudice. La postérité d'Adam est coupable en naissant; elle naît souillée du péché originel; nous sommes tous dès le berceau des enfants de colère, et cela à cause d'un péché qui devient, il est vrai, notre propre péché, mais que nous n'avons pas commis nous-mêmes. C'était donc une chose raisonnable et juste, si la faute d'autrui avait pu damner l'homme, que la sainteté d'autrui pût aussi le sauver; et ne pourrait-on pas sans cela accuser Dieu d'avoir créé l'homme plus capable d'opérer le mal que de faire le bien, puisque, perdu par la malice d'autrui, il n'aurait pu se régénérer que par sa propre vertu? Dans ce cas, la justice de Dieu aurait été plus grande que sa miséricorde; la première châtiât dans les hommes une faute dont ils n'étaient qu'indirectement coupables, la seconde étant impuissante à les sauver par des mérites autres que les leurs. Mais supposez le règne de la miséricorde de Dieu aussi étendu que celui de sa justice, et l'ordre se rétablit. L'homme perd tout sujet d'accuser Dieu; il n'a plus aucune raison de se dresser contre lui et de lui dire : Quel mal ai-je donc commis, ô mon Dieu, dans le sein de ma mère pour naître sous le joug du péché? — De quoi vous

plaignez-vous, pourrait-on lui répondre, et vous, qu'aviez-vous fait pour être justifié de votre péché? Vous ne savez pourquoi vous avez été livré au pouvoir de votre ennemi! Mais savez-vous ce qui vous a mérité d'être délivré de sa tyrannie? Ah! c'est bien en vous que se vérifie cette parole du Prophète : « Vous avez été vendu pour rien, et pour rien vous serez rachetés. » *Isa. LI, 3.*

Finissons par une dernière raison aussi digne que les précédentes d'être fortement remarquée. Quand le démon cherchait à séduire l'homme, c'était moins pour le faire tomber dans l'abîme de la damnation que pour faire la guerre à Dieu dans la personne de sa créature, en la détournant de sa véritable fin. C'était triompher indirectement de Dieu lui-même et empêcher sa création d'atteindre le but pour lequel elle avait été faite. La gloire de Dieu était donc intéressée en ceci, et il importait que le démon ne pût se glorifier d'avoir prévalu contre le Tout-Puissant, en mettant un obstacle insurmontable à ses conseils et à ses décrets divins. Dieu devait à son honneur de tout disposer de manière à assurer le dessein qu'il avait eu de s'unir l'homme; il devait même faire plus et consommer cette union jusque dans sa plus entière perfection. Nous savons que Dieu n'y manqua pas, et tandis qu'il avait d'abord résolu de s'unir à l'homme par la grâce, il en vint à ne plus faire avec lui qu'une même personne, union si étroite qu'on n'en peut imaginer de plus intime. C'est ainsi que Dieu a coutume de triompher de ses ennemis : les moyens dont ils se servent pour entraver ses desseins deviennent entre ses mains les instruments des plus grandes merveilles.

CHAPITRE IV.

Qu'aucune créature, si parfaite fût-elle, ne pouvait payer à Dieu la dette commune du genre humain.

Après avoir montré qu'il convenait à la bonté de Dieu de venir au secours de l'homme déchu, nous allons voir de quel remède il lui a plu de se servir dans cette régénération sublime. Observons d'abord que Dieu n'use pas indifféremment de son pouvoir

absolu dans toutes les œuvres qu'il opère; sa perfection souveraine, il la communique à toutes ses œuvres, et il garde toujours, en les produisant, cet ordre et cette rectitude si conformes à sa sagesse et à sa justice. C'est ce que le Sage nous apprend, quand il dit : « Que Dieu dispose tout avec douceur et modération, et qu'il proportionne toujours les moyens à leur fin. » *Sap. vii, 1.* Si Dieu est attentif à garder cet ordre dans toutes ses œuvres, combien plus devait-il l'observer dans l'œuvre de notre rédemption, la plus magnifique des œuvres divines, la seule qui ait mérité d'être appelée par le Sauveur lui-même l'œuvre de Dieu par excellence? C'est ce qu'il a fait, car il s'est servi pour l'accomplir du meilleur de tous les moyens. Le Seigneur garde aussi le même ordre et la même sagesse dans les œuvres de la nature, encore qu'elles soient bien viles en comparaison de celle-ci. De là cette opinion universellement reçue chez les philosophes, que la nature, c'est-à-dire son auteur, tend toujours à faire ce qu'il y a de meilleur et de plus parfait; si quelquefois il se produit en elle des choses qui paraissent monstrueuses, c'est pour la plus grande perfection de l'univers, c'est pour mieux faire ressortir par le contraste l'ordre et la beauté qui y règnent. Poussant aussi loin que possible les conséquences de ce principe, ils affirmaient que dans l'œuvre de la génération humaine la nature d'elle-même cherche à produire un homme, comme étant ce qu'elle peut engendrer de plus parfait, et qu'il faut seulement attribuer à des accidents pour ainsi dire étrangers à sa puissance et résidant soit dans la matière, soit dans la force agissante, la naissance des femmes. Quoi! cet artiste suprême aurait poussé si loin le souci qu'il a pris des œuvres de la nature, qui n'ont pour fin qu'un simple être naturel et corruptible, et il se serait moins préoccupé des œuvres de la grâce dont la fin est surnaturelle et divine? La raison se refuse à le croire. Quand les hommes veulent faire un travail, ils ont soin d'en examiner la nature et le prix, et s'il dépasse leurs forces ou leurs ressources, ils agissent dans l'étendue de leur puissance et sacrifient la perfection qu'ils ne peuvent atteindre; car, d'après le proverbe, le roi va où il peut et non pas où il veut. Mais en Dieu il en est tout

autrement! Dieu étant infini en puissance et en richesse agit comme il lui plaît, et il fait les choses aussi parfaites qu'il convient à sa bonté et à sa sagesse souveraines. Nous en avons un exemple mémorable dans l'œuvre de la rédemption : telle est, en effet, la perfection, tel est l'ordre de cette œuvre admirable qu'elle dépasse tout ce que nous en pouvons penser et dire, et qu'elle est éminemment propre à obtenir la gloire de Dieu et notre propre sanctification, double fin que Dieu se propose toujours dans tous ses ouvrages. C'est à ce point que l'intelligence des anges et des hommes réunie ne saurait trouver un moyen plus convenable à la fin dont nous parlons.

Ces observations que j'estime inébranlables sont une réponse aux objections de ces hommes ignorants qui ne cessent de répéter : Eh quoi! Dieu ne pouvait-il pas racheter le genre humain sans s'imposer de si grandes peines et de si pénibles travaux? Oui, s'il l'eût voulu, rien ne l'empêchait d'atteindre ce but par mille autres moyens. Ne pouvait-il pas en un instant élever jusqu'au ciel ceux qui sont plongés dans les abîmes de l'enfer? Mais son pouvoir absolu n'est pas la règle de ses actions; il agit toujours d'une manière conforme à sa dignité et aux exigences de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice et de sa miséricorde. Or, dans cette hypothèse, il n'était pas possible d'employer un autre moyen que celui dont il use. Eusèbe d'Emèse enseigne clairement cette vérité dans ces paroles : « Le premier homme avait péché par sa faute, et sa désobéissance devait être reprochée à sa propre volonté; sans doute le démon avait été l'occasion de sa chute, mais il ne pouvait rien sans le concours de l'homme. C'est pourquoi la miséricorde pouvait racheter l'homme, quoiqu'il ne convînt pas que la puissance de Dieu le traitât comme un innocent. Dieu n'usant pas dans cette œuvre de son pouvoir, mais de sa justice, il fallait pour expier la faute d'un homme coupable, un homme pur et saint, tout-à-fait exempt de péché. Comment plongé dans le péché l'homme aurait-il pu l'effacer? Comment aurait-il brisé les liens de l'esclavage du monde, celui qui a lui-même porté des chaînes? Mais où trouver dans la région d'iniquité où nous vivons un homme aussi pur de tout péché et aussi

affranchi de ses liens? Ce rédempteur devait donc être un envoyé du ciel, afin d'offrir à Dieu une satisfaction suffisante; homme libre, il venait pour affranchir le débiteur; juste, il venait délivrer des coupables; innocent, il venait réconcilier des pécheurs; tendre agneau, il avait à réconcilier les boucs. Semblable en tout au pécheur, mais d'une autre condition que lui, son égal par la qualité de sa substance, mais non par la pureté de sa vie, il voulait emprunter à notre nature de quoi satisfaire pour nous et tirer de sa personne le mérite et la valeur de sa satisfaction. Ainsi nous devenions tous en lui la matière du sacrifice, mais lui seul nous donnait la grâce du pardon. » *Euseb. Emis. hom. vii, de Symb.*

Un peu plus loin, dans une autre homélie sur le même mystère, voici comment s'exprime ce docteur : « Le Sauveur ne connut pas les atteintes du péché originel; sa naissance échappa aux lois qui humilient la nôtre. Il a donc pu détruire la mort réservée à tous les hommes, en souffrant volontairement celle qu'il ne méritait pas, et sa passion ignominieuse a été une expiation des péchés du genre humain, puisqu'il n'en avait personnellement aucun à effacer. C'est ainsi que la justice fut satisfaite dans cette grande lutte contre l'ennemi de l'humanité. L'homme s'était livré au démon par le péché, il était devenu son esclave; et le démon, d'après l'habitude qu'il avait d'étendre sur tous les hommes pécheurs sa main meurtrière, fit aussi périr l'innocent; mais aussitôt il perdit tout pouvoir sur le coupable, et, en attaquant une créature sur laquelle il n'avait pas de droits, il se dépouilla de ceux qu'il possédait sur d'autres créatures. » Ces paroles du grand docteur contiennent en substance le mystère qui nous occupe.

Mais entrons plus avant dans ce mystère et donnons quelques nouveaux détails. D'après la doctrine du saint que nous venons de citer, aucune créature, si parfaite qu'elle fût, ni les anges, ni les hommes ne pouvaient par voie de justice offrir à Dieu une satisfaction suffisante pour la faute originelle de la nature humaine. C'est, en effet, un principe universellement admis que la dignité de la personne offensée augmente l'offense, et que

plus elle est noble, plus grande est aussi l'étendue de l'injure qu'on lui fait. Puisqu'il est constant que la majesté de Dieu est infinie, il est clair aussi que l'offense commise contre lui participe à la grandeur de son être, et dès lors on comprend qu'en toute rigueur de justice aucune créature ne puisse lui offrir une satisfaction digne d'elle, tout leur pouvoir étant essentiellement fini et limité. Ajoutons à cela une autre sorte d'infinité, qui est celle des hommes infectés de cette tache originelle; sans doute, à parler strictement, le nombre des hommes n'est pas infini; néanmoins il semble l'être, eu égard à l'espèce humaine, qui peut se multiplier sans mesure. Ah! si tous les hommes naissent sous le coup du péché, où trouver parmi eux une victime capable d'expier toutes leurs fautes? Et ici, qu'on le remarque bien, il ne s'agit pas seulement du péché originel; l'expiation devait s'étendre aux péchés actuels, qui sont et plus nombreux et plus coupables. Non, l'homme qui ne peut jamais avoir qu'un mérite personnel, ne pouvait satisfaire à Dieu pour cette dette universelle.

De plus, toutes les créatures, les anges comme les hommes, ont reçu de Dieu tous les biens qu'elles possèdent. « Qu'avez-vous que vous n'avez reçu? » s'écrie l'Apôtre. I *Cor.* iv, 7. Dès lors, tout ce que les créatures ont, elles le doivent en toute justice à Celui de qui elles le tiennent. Que reste-t-il en elles après cela pour payer à Dieu une nouvelle dette? Tout ce qu'elles peuvent offrir à Dieu ne lui est-il pas dû à un autre titre? Un esclave qui a volé cent ducats à son maître ne peut le satisfaire par tous les services qu'il lui rend, puisque toutes ces bonnes actions appartiennent déjà à celui dont il est l'esclave.

Il est encore vrai de dire que par le péché l'homme était devenu odieux à Dieu et son ennemi déclaré, et qu'en cet état il ne pouvait rien faire qui lui fût agréable, car Dieu n'accepte pas les services de ses ennemis, ni les œuvres opérées par les seules forces de la nature; ceux-là seuls lui sont chers qui n'ont pas perdu son amitié et qui lui offrent des œuvres sanctifiées par la grâce. Aussi l'homme, qui put offenser Dieu et lui déplaire par ses actes, n'a pas pu de lui-même se rendre agréable à Dieu; si la nature suffisait pour pécher, la grâce était nécessaire pour se

réhabiliter. Soutenir le contraire serait une grossière erreur. L'homme a bien assez de pouvoir pour se nuire à lui-même ; il est impuissant à guérir le mal qu'il s'est fait : il peut se donner la mort, mais il ne se donne jamais de nouveau la vie. Ainsi eût-il la puissance de commettre le péché, tandis qu'il n'aurait jamais eu, sans le concours et l'assistance divine, celle de se dégager de ses liens et de son esclavage.

Ce qui augmente encore l'insuffisance de la satisfaction chez l'homme, c'est la bassesse de sa condition, si nous la comparons à celle des anges. Plus sa condition est vile, plus grande est l'énormité de sa faute, plus inefficace aussi le repentir qu'il peut concevoir de son péché. La bassesse de la personne rend l'offense plus grande et la satisfaction moins méritoire. Qu'un homme de basse extraction donne un soufflet à un personnage considérable, celui-ci s'en tiendra pour très-offensé. Il le serait moins si cette injure lui avait été faite par un homme d'une condition égale à la sienne. D'ailleurs la satisfaction offerte par le coupable à la personne offensée aura d'autant moins de valeur qu'il est plus vil et dans une position plus obscure.

Mais que parlé-je de la satisfaction de l'homme coupable, lorsque tout ce qui a été créé, l'humanité sacrée de Jésus-Christ exceptée, ne pouvait en toute rigueur de justice satisfaire à Dieu pour l'offense commise envers la majesté divine ? Saint Anselme nous explique ingénieusement cette vérité, en disant que pécher, en tant qu'on regarde seulement la désobéissance que contient cette action, c'est mépriser Dieu, ce que l'homme devrait toujours éviter au prix des plus grands sacrifices, quand même il devrait perdre tous ses biens, excepté Dieu qui est la plus grande et la plus précieuse de toutes nos richesses. La raison et la justice exigeraient que le pécheur offrît pour la satisfaction de sa faute une chose plus grande que n'était celle pour laquelle il ne devait pas offenser Dieu, c'est-à-dire tout ce qui a été créé. Mais l'homme était incapable d'une aussi grande satisfaction ; comme il n'était qu'une partie de ce grand tout, il lui devenait impossible, à cause de sa petitesse et de sa pauvreté, de solder à Dieu une si grande dette.

Cependant, Dieu ne pouvait-il pas envoyer un de ses anges et accepter la satisfaction qu'il lui aurait offerte? Non, quelque excellente qu'on suppose la nature de cet envoyé céleste, on n'aurait pas davantage compris cette conduite. Les raisons que nous avons données pour l'homme s'appliquent aussi aux anges, et, s'il se peut, d'une manière plus étroite encore, car il eût été peu convenable que le péché commis par la nature humaine fût expié par la nature angélique. De plus, comme le dit Eusèbe d'Émissène, *hom. xi, de Paschale*, c'eût été un grand désordre que la créature vint réparer l'œuvre du Créateur. Que si on veut ne parler que de la justice et ne chercher qu'elle seule dans cette réparation, on verra que la personne de l'ange n'était pas capable de sauver le monde, et qu'il était impossible à une créature sortie des mains de Dieu de remplir l'office de Dieu lui-même. Le Dieu de tous les siècles pouvait seul les racheter tous et étendre ses bienfaits à toutes les générations présentes, passées et futures. Il ne convenait point à la gloire de Dieu d'accepter un ange pour rédempteur, pas plus que cela n'était conforme à la dignité humaine. N'aurait-ce pas été une chose étrange, en effet, que l'homme eût été créé par Dieu et racheté par l'ange? Eh quoi! ne savons-nous pas que la rédemption surpasse la création autant que Dieu est au-dessus de l'homme? Et si le comble de la félicité humaine consiste dans la possession de l'éternité bienheureuse, l'homme ne doit-il pas une plus grande reconnaissance à celui qui lui ouvre les portes de cette éternelle vie qu'à celui qui le place dans cette vallée de larmes? Supposez qu'un ange nous ait racheté et que Dieu se soit contenté de nous faire naître à cette vie malheureuse, il s'ensuivra que nous serons redevables à l'ange du plus précieux de nos biens, tandis que nous ne tiendrions de Dieu qu'un bienfait équivoque et dangereux. N'y a-t-il pas en cela quelque chose de révoltant? « Seigneur, s'écriait à ce sujet saint Augustin, si c'est de vous que je tiens l'existence, qui a pu me rendre bon, si ce n'est vous? Si de vous je tenais l'être et d'un autre le bienfait d'être heureux, celui qui m'aurait donné le bonheur serait plus excellent et meilleur que celui qui m'aurait simplement donné l'être. » Quelque différence qu'il y ait entre

ces deux biens, nous les tenons l'un et l'autre de la main de Dieu. Quand il créa l'homme, il le fit seul et pour lui seul : « Faisons l'homme, dit-il, à notre image et à notre ressemblance. » *Gen.* 1. Est-il vraisemblable qu'après avoir été seul l'auteur de sa création, il ait confié à d'autres celui de sa rédemption? Non, certes, et si sa gloire éclate d'une façon signalée dans la création de l'homme, elle se manifeste d'une manière encore plus vive dans la rédemption. Non, il n'était pas raisonnable que ce commun Seigneur se dépouillât de sa gloire et la donnât à ses créatures; car il a dit lui-même par la bouche de son prophète, qu'il était le seul et vrai Dieu et qu'il ne cédaît son honneur à personne. *Isa.* XLII. Celui qui nous avait créés devait donc nous racheter, afin qu'il possédât à la fois et toute sa gloire et tout notre amour. Saint Anselme a divinement expliqué cette vérité en peu de mots : « Le Seigneur, pour vous empêcher de partager votre amour entre le Créateur et le Rédempteur, a voulu prendre ces deux titres pour lui, et après vous avoir créés, il a daigné vous racheter.

CHAPITRE V.

Que le Fils de Dieu pouvait seul satisfaire à son Père pour les péchés des hommes : convenance de son incarnation.

De ce que nous venons de dire, il résulte clairement que ni l'homme, ni l'ange, ni aucune autre créature n'avaient assez de grâce et de vertu pour racheter le genre humain; c'était une œuvre qui ne pouvait être accomplie que par le Créateur lui-même. Entrant maintenant plus profondément dans la nature de ce mystère, nous croyons devoir exposer l'ordre et les conseils admirables de la providence dans l'accomplissement de cette œuvre magnifique.

Et d'abord, il plut à Dieu de réparer notre faute en suivant une voie toute contraire à celle que le pécheur avait suivie pour la commettre. Un homme pécheur perdit le monde, un homme juste devait le sauver; la mort et le péché étaient entrés dans le monde par la faute d'un seul homme, les mérites d'un seul devaient nous assurer la vie en nous faisant recouvrer la justice : le péché d'un

homme s'était répandu dans l'humanité tout entière; tous devaient participer à la sainteté d'un seul, sans autre obstacle que leur propre malice. Le droit et la justice exigeaient ce genre de satisfaction; Dieu n'y était pas moins tenu à cause de l'ordre qu'il garde ordinairement dans toutes les œuvres naturelles. Nous voyons, en effet, qu'après avoir partagé toutes les créatures en races et en familles, il a mis dans chacune d'elles une créature plus noble et plus élevée, pour qu'elle en fût pour ainsi dire le chef, et que sa noblesse rejaillit sur tous les êtres placés au-dessous d'elle. Donnons-en quelques exemples. Parmi les corps qui se meuvent, le plus noble est le premier ciel, autrement appelé premier mobile, car il est la cause générale de tous les mouvements corporels qui se produisent sur la terre. Le soleil est aussi le roi de tous les corps lumineux qui brillent au firmament; Dieu l'a créé plus resplendissant que toutes les étoiles, que tous les astres; bien plus, ceux-ci tiennent de lui toute leur splendeur et tout leur éclat. Dieu suivit la même loi quand il voulut peupler et orner le ciel et la terre de justes et de saints; il envoya sur la terre une âme pure et sainte, éminente par sa vertu, qui brilla comme un soleil et illumina des rayons de sa sainteté tous les autres justes. On devait l'appeler le *Saint des saints*, non pas tant pour marquer qu'il était le plus excellent d'entre eux, que pour faire voir qu'il était pour eux le principe de toute sanctification. C'est pour cette raison que ce Seigneur est appelé le soleil de justice, car toute justice et toute grâce rayonne de lui; c'est encore pour cela que saint Jean nous enseigne que de la plénitude et de l'abondance de ses mérites nous avons tous reçu la grâce. Si donc nous sentons au dedans de nous-mêmes quelques étincelles de grâce, de dévotion ou de sainteté, sachons bien de qui nous les tenons et à qui nous devons en être reconnaissants. Les membres ne sont rien que par le chef, les branches de l'arbre doivent toute leur beauté à leur tronc, les étoiles tiennent du soleil tout leur éclat : ainsi les justes sont redevables de leur sainteté à l'auteur de leur justification.

Cette conduite de Dieu était un moyen admirable de subvenir à nos nécessités et de guérir tous nos maux. Notre premier besoin,

le plus pressant de tous, était de renouer avec le Créateur cette ancienne alliance que le péché avait brisée, et de recouvrer ses faveurs que nous avions perdues en devenant à jamais ses ennemis, car, d'après le témoignage de l'Apôtre, « nous naissons tous enfants de colère. » *Ephes.* 11, 3. L'amitié de Dieu est pour les créatures la cause première de tous leurs biens; en perdant cette amitié, elles perdent aussi tous les bienfaits qui en découlent. C'est ce qui faisait dire à Isaïe parlant au nom de Dieu : « Vos péchés ont mis entre vous et moi une inimitié profonde; ils m'ont lié les mains et m'ont empêché de vous faire aucun bien. *Isa.* LIX, 2.

Si tels étaient les rapports de l'homme avec son Seigneur et son Roi, il fallait nécessairement, comme il arrive d'ordinaire lorsqu'il y a mésintelligence entre les parties, qu'un médiateur souverain vînt faire revivre entre eux la paix et l'amour. Nul n'était plus propre à remplir cette mission que le Fils de Dieu fait homme? Ce médiateur devait, en effet, exercer sur l'homme et sur Dieu un pouvoir suffisant, et sa justice, à l'abri de tout soupçon, devait traiter cette grande affaire avec toute la fidélité possible. Qui était plus capable d'arriver à ce but qu'un Dieu, prenant la nature humaine et devenant ainsi médiateur entre Dieu et les hommes? Qui donc pouvait être plus fidèle envers Dieu que Dieu lui-même, et plus dévoué à l'homme que celui qui était homme? Qui pouvait être plus ami des deux natures que celui qui les avait étroitement unies l'une à l'autre? Les droits et les besoins de ces deux natures devenaient ainsi ses propres droits et ses propres besoins; il faisait des uns et des autres ses affaires propres : étant Dieu, il sauvait les droits de Dieu; étant homme, il pourvoyait aux besoins de l'homme. Non, en vérité, on ne pouvait ni rien faire, ni rien imaginer de plus opportun.

Il fallait de plus que ce médiateur fût ami de Dieu et agréable à ses yeux. Lui qui venait faire revivre de si grandes et de si générales amitiés, apaiser le feu de la haine, réconcilier avec Dieu toutes les générations qui ont été ou qui seront sur la terre, devait nécessairement être aimé de Dieu et volontairement accepté de lui. Sa grâce devait être très-abondante pour effacer tant de

disgraces, et son amitié bien vive pour faire oublier de si profondes inimitiés. Le sel ne saurait donner à tous les aliments leur saveur, s'il n'en contenait en lui-même le principe et la surabondance; le soleil ne donne aux astres leur éclat que parce qu'il est lui-même le principe de toute lumière; de même le médiateur, appelé à rendre aux hommes l'amitié et les faveurs divines, devait être le premier très-agréable à Dieu. Qui pourra donc réaliser plus parfaitement cette mission que le Fils unique de Dieu, infiniment aimé de son Père éternel? C'est lui que la bonté de Dieu nous a envoyé comme médiateur universel et réconciliateur suprême. L'Apôtre nous l'apprend dans ces paroles : « Dieu a réconcilié le monde avec lui-même en Jésus-Christ, et il a mis sur nos lèvres la parole de la réconciliation. C'est pourquoi, nous qui sommes ses ambassadeurs fidèles, nous vous conjurons de vous réconcilier avec Dieu. Quoique offensé, il vous invite le premier à la paix; il va même plus loin, et il vous offre dans le sacrifice de son Fils, la satisfaction de l'outrage que vous lui avez fait. » *II Cor. v, 19-21.* « C'est donc par ce moyen, comme le dit le même Apôtre, que le Père éternel nous a fait participer au royaume de son Fils bien-aimé, qu'il nous a donné la hardiesse et le pouvoir d'approcher de lui et de lui demander ses grâces par l'entremise de ce médiateur. » *Coloss. 1, 13.* Le Médiateur l'a d'ailleurs confirmé à ses disciples quand il leur dit : « Je ne vous dis pas seulement que je prierai mon Père pour vous, mais que vous le prierez vous aussi et qu'il vous écoutera comme il m'écoute moi-même. Car mon Père vous aime, parce que vous m'aimez et que vous me regardez comme son envoyé. » *Joann. xvi, 26-27.* N'est-ce pas comme s'il leur disait clairement : Telle sera la paix que je mettrai entre mon Père et vous, que vous obtiendrez la grâce de mon Père non-seulement par mon intercession, mais encore par vos prières. C'est là le sens de ces paroles où l'Apôtre nous dit « que nous sommes devenus agréables à Dieu le Père par le moyen des mérites de son Fils bien-aimé qui nous a obtenu la remission et le pardon de nos péchés. » *Ephes. 1, 6.*

Il est important de remarquer ici que Dieu, faisant toujours

concourir sa miséricorde et sa justice dans toutes ses œuvres, devait faire éclater ces deux attributs dans l'œuvre de la justification, qui est la plus considérable de toutes celles qu'il a opérées, et pardonner le péché à condition que l'offense serait satisfaite. L'Apôtre nous l'enseigne admirablement, lorsqu'après les paroles déjà citées où il dit que Dieu résidait dans le Christ, se réconciliant avec le monde et pardonnant les péchés des hommes, il ajoute aussitôt : « Celui qui ne connaissait pas le péché s'est fait péché pour nous, afin que nous fussions tous justifiés en lui. » *II Cor. v, 21*. Comme s'il disait : Cette innocente victime qui ne savait pas ce que c'était que le péché, a daigné se faire péché, c'est-à-dire se sacrifier pour les pécheurs, apaiser par les mérites de son sacrifice la colère de Dieu, satisfaire aux exigences de la Majesté divine outragée, et réunir ainsi dans un ineffable embrassement ses attributs inséparables, la miséricorde et la justice. La miséricorde de Dieu s'exerça en pardonnant aux hommes; sa justice ne fut pas néanmoins sacrifiée, car il n'accorda ce pardon qu'aux mérites satisfaisants de son Fils, qui, n'étant point sujet à la mort, parce qu'il n'avait point péché, l'accepta volontairement pour délivrer le monde de celle à laquelle il était condamné. Ainsi fut pardonné l'homme, ainsi fut expié le péché, et il fut vrai de dire avec le Psalmiste : « La miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées. » *Ps. LXXXIV, 11*. Elles qui vivaient auparavant dans la plus entière désunion, vivent maintenant comme deux sœurs amies. Ce ne fut pas la plus petite merveille que Dieu opéra dans ce mystère, de n'y sacrifier ni la miséricorde, ni la justice, quoique l'une et l'autre demandassent des choses opposées. Si la miséricorde exigeait que Dieu pardonnât à l'homme, la justice voulait qu'il tirât vengeance de sa faute. Or, la sagesse divine a merveilleusement pourvu à ces diverses exigences en ne sacrifiant ni l'un ni l'autre de ses attributs : peut-on concevoir, en effet, une miséricorde plus ineffable que celle qui porta Dieu à sacrifier son Fils unique pour sauver le genre humain? et la justice pouvait-elle trouver une satisfaction plus rigoureuse du péché de l'homme que le sacrifice d'un Dieu fait homme. Mais Dieu ne s'est pas

contenté de cela; ces deux attributs dont nous parlons, en apparence si contraires, il en a tellement ménagé la manifestation dans ce mystère que, loin de se nuire l'un l'autre, ils se soutiennent et grandissent en même temps. Plus a été grande la justice de Dieu envers son Fils innocent, plus touchante aussi fut sa miséricorde envers l'homme coupable, tellement qu'on ne peut imaginer un prodige plus parfait de miséricorde et de justice.

Ces deux attributs, que Dieu unit si bien dans toutes ses œuvres, ne sont pas les seuls motifs qui l'aient dirigé dans l'œuvre admirable de la rédemption; il avait encore en vue sa propre gloire et les besoins de l'homme. Dieu fut, en effet, souverainement glorifié par le sacrifice magnifique de son divin Fils, et l'homme, comme nous le verrons plus loin, en retira des avantages signalés.

Mais quelqu'un me dira peut-être : De quelle justice entendez-vous donc parler? Est-il juste que l'innocent meure pour le coupable? et, si le juge suprême ne peut laisser le crime impuni, peut-il voir d'un œil indifférent la vertu malheureuse? Non, Dieu ne se plaît pas aux souffrances d'un innocent; ce qu'il aime, c'est la charité et la miséricorde d'une victime sans tache, qui s'immole volontairement pour les péchés d'autrui. Ainsi serions-nous touchés en voyant un homme de bien se dévouer pour un malheureux, et, touché de compassion pour lui, prendre à sa charge ses dettes et sa prison; devant un pareil dévouement on ne pourrait que pardonner au débiteur à cause de la caution qui répondrait pour lui. Que si cela se pratique entre les hommes, combien plus cela doit-il avoir lieu dans les œuvres magnifiques de Dieu, qui cherche toujours une occasion de manifester sa bonté et sa clémence infinies. C'est d'ailleurs ainsi qu'il en a usé envers un grand nombre de saints, en récompensant en eux par ses grâces moins leurs mérites que ceux d'autrui. Il oublia les égarements d'Ismaël en faveur de son père Abraham, et ceux d'Esau à cause de son amour pour Jacob. Il donna ses grâces aux fils de Loth, malgré leur idolâtrie, en considération des mérites de leur père, et sa bonté conserva toujours intacte pour eux, ainsi que pour les descendants d'Esau, la terre qu'il leur avait une première fois

donnée. Que de fois n'a-t-il pas oublié les crimes des rois de Juda à cause de David, leur père? Quoi! ne nous apprend-il pas lui-même que lorsque son peuple avait mérité par ses infidélités quelque grand châtement, il suscitait au milieu de lui un homme de bien dont les prières et les mérites apaisaient sa colère et détournaient de la tête des coupables le châtement qu'ils avaient mérité? Moïse parvint de cette sorte à calmer son courroux; il jeûna quarante jours et offrit à Dieu ses prières pour les péchés du peuple. Si telle est la nature de la bonté souveraine et sa manière d'agir, pouvait-on rien imaginer de plus conforme à ses desseins que ce pardon accordé à l'homme par le sacrifice volontaire du Fils unique, se dévouant pour les péchés du genre humain avec toute l'ardeur de son amour et de la compassion qu'excitait en lui la vue de nos misères? D'ailleurs, comme nous l'avons déjà observé, ce remède convenait à la nature du mal auquel il s'appliquait; car le genre humain, portant le poids de la faute d'autrui, pouvait et devait en quelque sorte être absous par les mérites et la sainteté d'un autre.

CHAPITRE VI.

Que la satisfaction de notre Seigneur est conforme aux lois de la justice.

La justice divine ne se contenta pas d'envoyer, pour expier une faute infinie, une personne d'un mérite infini, elle voulut encore établir une exacte proportion entre la satisfaction et la faute. Pour bien comprendre ceci, il faut supposer deux choses. Et d'abord, comme on guérit en médecine un mal par son contraire, le froid par le chaud, le chaud par le froid, ainsi devait-on satisfaire à des fautes par des vertus opposées : il fallait guérir l'orgueil par l'humilité, l'avarice par le désintéressement, la gourmandise par l'abstinence, etc. Or, le péché du premier homme présente une double malice. Il contient premièrement un excès d'orgueil qu'on ne peut bien apprécier qu'en songeant qu'un simple homme voulut usurper la ressemblance divine.

Au moins la femme, trompée par le serpent, conçut-elle un moment ce malheureux dessein. Quel meilleur moyen de porter remède à ce premier venin du péché, qu'une humilité aussi excellente que l'orgueil avait été criminel? Ah! si l'homme osa concevoir le dessein d'usurper la ressemblance divine, l'humilité devait descendre aux limites opposées, et celui qui était le vrai Fils de Dieu pouvait s'abaisser jusqu'à prendre la ressemblance et la forme des hommes, mystère profond de puissance et d'amour qui ne pouvait être accompli, et qui n'a été réalisé que par ce Seigneur de qui l'Apôtre a dit : « Qu'ayant la forme de Dieu, et étant Dieu par nature et par sa propre dignité, il a daigné se faire homme et prendre véritablement les apparences de cette nouvelle nature. » *Philip.* II, 6.

Mais dans cet orgueil du premier homme nous trouvons un autre désordre non moins éclatant. Lui, que sa nature et la justice rendaient totalement esclave et sujet de son Créateur, s'affranchit de cette juridiction et devint ainsi maître absolu de lui-même, opposant sa propre volonté aux désirs clairement manifestés de son véritable Seigneur et Maître. Il fallait donc, pour expier ce péché, que celui qui était véritablement maître en vint à prendre la forme de l'esclave et à en accepter toutes les conditions. Cet excès d'humilité pouvait seul faire contre-poids à cet excès d'orgueil, puisque seul il descendait aussi bas que l'autre s'était élevé haut. Mais celui-là seul pouvait l'expier qui, étant le Maître souverain de l'univers, s'est abaissé jusqu'à prendre la forme d'un esclave, comme le dit l'Apôtre. Au reste, le Sauveur reconnaît lui-même que telle est sa mission : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, » *Matth.* xx, 28, dit-il quelque part dans son Evangile; et ailleurs il dit encore dans le même sens : « Je suis au milieu de vous non pas comme le maître assis à sa table, mais comme un ministre dont la fonction est de servir. » *Luc.* xxii, 27.

Il faut remarquer, en second lieu, que le premier péché contient une désobéissance manifeste de l'homme envers Dieu, au mépris des obligations que sa nature même lui impose envers son Créateur et son Maître. Or, cette désobéissance n'avait rien

de plus contraire que la soumission absolue de ce divin Seigneur, qui, étant par lui-même exempt de toute sujétion, a consenti à devenir obéissant jusqu'à la mort. Et comme la désobéissance avait poussé l'homme à porter la main sur l'arbre défendu, l'obéissance du Rédempteur le poussa à étendre la sienne sur l'arbre de la croix par les ordres du Père éternel, afin que le monde, qui avait trouvé la mort dans un arbre, puisât la vie dans un autre, et que le démon trouvât dans l'instrument de sa victoire celui de sa défaite. Il suit de là que l'Apôtre a pu dire de la satisfaction entière de cette obéissance, que « de même que la désobéissance d'un seul homme avait été cause du péché de plusieurs, l'obéissance du Christ avait fait naître dans le monde une foule de justes. » *Rom. v, 19.*

Saint Augustin, dans son livre intitulé : *Cur Deus homo* (pourquoi Dieu s'est-il fait homme?), ajoute à toutes ces convenances de la rédemption une raison nouvelle qu'il développe avec un talent merveilleux, et que je vais rapporter ici pour la plus grande consolation des fidèles. Il se demande pourquoi Dieu exigea de Jésus-Christ une satisfaction aussi rigoureuse, pourquoi sa justice ne fut contente qu'au prix de la mort de son Fils et de toutes les souffrances de la passion? Voici ce qu'il répond : « Le premier homme tomba dans le péché à cause de la suavité du fruit qu'il mangea; mais ce péché devait être expié par des dégoûts et des amertumes, et l'homme, vaincu par le démon et si facilement séparé de son Dieu par sa faute, devait être rendu à l'amitié de Dieu par la souffrance que Jésus-Christ supporta pour glorifier son père et lui obéir. L'homme ne pouvait rien de plus pour la gloire de Dieu que de mourir volontairement sans y être tenu à aucun titre; il ne pouvait lui offrir rien de plus agréable que ce genre de mort. Nous comprenons tous combien fut grande l'offrande que le Fils de Dieu fit à son Père de sa propre personne, et s'il est vrai qu'une si précieuse offrande ne doive pas manquer de récompense, il fallait que le Père éternel accordât à son Fils l'objet ainsi demandé. Supposer le contraire, serait accuser Dieu d'injustice ou de faiblesse; car il serait injuste s'il ne voulait pas pardonner à son Fils, il serait impuissant s'il ne

le pouvait pas. Or, ni l'une ni l'autre chose ne peuvent se supposer en lui.

On ne conçoit que deux manières de reconnaître un bienfait : donner à la personne qu'on veut récompenser quelque chose qu'elle n'avait pas, ou lui remettre entièrement sa dette. Il n'y avait pas lieu d'en agir ainsi avec la personne du Christ, car en lui on ne saurait rien concevoir de nouveau, si ce n'est la gloire de son corps et de son nom sacré ; on ne trouverait pas davantage de péché à pardonner, puisqu'il n'en commit jamais aucun. Quelle récompense accorder à cette richesse infinie ? Quel péché remettre et pardonner à cette sainteté sans bornes ? Il y a donc, d'un côté, obligation de récompenser, de l'autre, impossibilité de le faire. Et cependant, si cette récompense si justement méritée par le Fils ne lui est point accordée et ne retombe pas sur d'autres en sa considération, il semble que l'offrande qu'il a faite à son Père soit vaine et inutile. Pour que la justice fût strictement gardée, Dieu devait donner aux autres la récompense due aux mérites de Jésus-Christ, mais que sa nature parfaite ne pouvait en aucune manière recevoir. Que si le Fils veut faire don de ce qui lui est dû à titre de justice, le Père peut-il refuser à son Fils ce que celui-ci lui demande ? Le Père est donc obligé d'appliquer à ceux que le Fils désigne les mérites de ses œuvres ; et à qui le Fils peut-il appliquer plus convenablement le fruit et la récompense de sa mort qu'à ceux pour lesquels il daigna se faire homme, et donner en mourant l'exemple de se sacrifier pour la justice ? Aussi, vainement imiteraient-ils l'exemple de Jésus-Christ, s'ils ne participaient d'abord à ses mérites ? A qui Jésus-Christ peut-il d'ailleurs mieux céder ses propres mérites qu'à ceux qui, ayant été ses frères, sont chargés de dettes et ensevelis au plus profond de la misère ? N'est-ce pas là le meilleur moyen de pardonner à l'homme le péché qu'il avait commis ? Non, on ne pourrait annoncer au monde rien de plus conforme à la raison, rien de plus doux, rien de plus désirable. Quel sujet de confiance pour l'homme ! Ah ! il peut puiser là une foi inébranlable, et espérer en toute assurance que le Père éternel ne rejettera loin de lui aucun de ceux qui se présenteront appuyés sur ce nom sacré.

pourvu qu'ils ne mettent de leur côté, par leurs mauvaises dispositions, aucun obstacle à la communication de la grâce. Rendons grâces à Dieu pour tant de merveilles; si notre chute a été profonde, notre réhabilitation a été éclatante et signalée, et la miséricorde qui nous a été accordée par les mérites de la mort du Médiateur dépasse toutes nos dettes. Quelle plus grande miséricorde, en effet, que celle dont Dieu a usé envers le pécheur condamné à d'éternels supplices? « Prends mon Fils, a-t-il dit à l'homme, et offre-le-moi pour tes péchés. — Prends-moi tout entier, lui a dit le Fils, et donne-moi à ta place. » *Cur Deus homo*, ix. Ce langage de saint Augustin doit être pour nous un grand motif d'espérance; mais, comme notre espérance doit toujours être mêlée de crainte, remarquons les dernières paroles du passage cité plus haut, où ce grand saint nous avertit de la correspondance que nous devons apporter à la bonté de Dieu, en nous rendant dignes de participer à sa grâce par une vie pénitente et toujours de plus en plus vertueuse.

Or, telle fut l'efficacité de ce sacrifice pour réparer la faute de l'homme et acquitter la dette du genre humain, que l'obéissance de son Fils fut plus agréable au Père éternel que la désobéissance du premier homme et de toute sa race ne lui avait été pénible. Il retira plus de gloire de l'obéissance de la croix qu'il n'avait trouvé d'outrages dans tous les péchés du monde, et la bonne odeur du sacrifice souverain offert sur l'autel de la croix, par la charité la plus ardente, lui fit oublier toute la prévarication du genre humain. Tous les sacrifices de l'ancienne loi étaient la figure de ce sacrifice suprême, et tiraient de là toute leur vertu. Sans doute il est écrit qu'il s'exhalait de ces sacrifices un parfum très-agréable en la présence de Dieu; mais qui croira jamais que les victimes immolées rendaient d'elles-mêmes une odeur si suave? Evidemment elles tiraient toute leur valeur des mérites de Jésus-Christ, qui offrit à Dieu le plus excellent des sacrifices, puisque partant d'une personne riche en vertus, il s'adressait au Seigneur de toutes les vertus.

I.

Caractères et surabondance de la satisfaction de Jésus-Christ.

Ce qui précède suffit pour nous convaincre de la proportion admirable qui existe entre le moyen choisi par Dieu pour expier le péché, c'est-à-dire entre le sacrifice et la passion du Rédempteur et la satisfaction entière de la première faute, source et principe de tous nos maux. Certes, il y avait là une compensation plus que suffisante du péché du premier homme, et notre divin Sauveur rendit par son sacrifice, à son Père éternel, plus que le premier homme ne lui avait enlevé par son orgueil et sa désobéissance. C'est aussi pour cela que le prophète Isaïe, au nom du monde racheté, rend grâce à Dieu dans ces paroles : « Je vous louerai, Seigneur, et je célébrerai vos bienfaits; vous étiez irrité contre moi, et, votre fureur s'étant changée en miséricorde, il vous a plu de me consoler. Voici mon Dieu et mon Sauveur; je mettrai maintenant en lui toute ma confiance et je n'aurai plus aucun sujet de crainte, parce que le Seigneur est ma force et ma louange, et qu'il s'est fait mon salut. » *Isa.* xli, 2. David emprunte le même langage pour remercier Dieu : « Seigneur, s'écrie-t-il, vous avez béni la terre et vous avez délivré Jacob de sa captivité. Vous avez oublié la malice de votre peuple et pardonné toutes ses iniquités. Vous avez adouci pour nous les rigueurs de votre colère et vous ne nous avez pas fait sentir le poids de votre indignation. » *Ps.* lxxxiv, 3. C'était justice; car après le sacrifice de Jésus-Christ il n'y avait plus de place pour la colère que Dieu avait conçue à cause du péché, et il n'y avait pas de raison pour que son courroux ne se convertît pas en miséricorde.

Mais qui dira jamais combien ce sacrifice fut agréable au Père éternel? Pour nous en faire une idée, nous devons savoir qu'il n'y a rien au ciel ni sur la terre de plus agréable à Dieu et de plus précieux à ses yeux que la justice et la sainteté; rien qu'il ait plus en abomination que le péché et sa malice.

S'il en est ainsi, quel prix, quelle beauté ne doit pas avoir à ses yeux le sacrifice sanglant de son Fils unique, dans lequel brillent, pour ainsi dire, d'un éclat souverain toutes les vertus?

On y admire, en effet, et l'entière soumission du Fils au Père, l'obéissance du Sauveur jusqu'à la mort et à la mort de la croix, et son zèle pour les intérêts de la gloire divine, zèle qu'il manifeste en versant son sang en expiation des outrages commis envers cette Majesté suprême. Que dire encore de l'humilité profonde avec laquelle ce divin agneau se laissa traîner devant les tribunaux comme un malfaiteur, et supporta héroïquement le mépris qu'on fait de sa sainteté en lui préférant Barrabas? Que penser de sa patience, de sa résignation aux plus atroces douleurs? N'est-ce pas pour cette raison que Jésus-Christ a été figuré « par ce rocher d'où jaillit au milieu du désert une fontaine abondante? » comme nous l'enseigne l'Apôtre, *I Cor. x, 4*. Comment célébrer dignement la douceur de cet agneau sans tache qui ne trouve pas une parole de blâme pour ses persécuteurs et ses bourreaux? Tandis qu'ils blasphémaient et secouaient la tête en signe de mépris, lui se sentait plus vivement affligé à la pensée de leur forfait que par ses propres douleurs. *Matth. xxvii*; *Luc. xxxiii*. Le courage avec lequel il va au-devant de ses ennemis est au-dessus de tout éloge; il eut sa figure prophétique dans le sacrifice de l'agneau pascal : on devait, en effet, prendre garde, en immolant et en consumant cette victime, de ne rompre aucun de ses os. Quelle autre raison peut-on donner de cette prescription de la loi, sinon que Dieu voulait nous représenter par là la constance inébranlable du Sauveur au milieu des plus vives douleurs et des plus cruelles souffrances? La pauvreté évangélique, enfin, où brille-t-elle d'une manière plus touchante? Ne voyons-nous pas ce divin Sauveur expirer nu sur la croix et son cadavre recueilli par l'aumône, enseveli dans un sépulcre étranger?

N'oublions pas non plus la persévérance assidue avec laquelle le Sauveur, comme un géant plein de force, poursuit l'affaire de notre salut et ne l'abandonne pas avant qu'elle soit entièrement consommée : il l'entame à la crèche, il la négocie encore sur le Calvaire, où il veut mourir crucifié, malgré les sollicitations hypocrites des Juifs qui lui crient : « S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. » *Matth. xv, 22*.

Cette volonté persévérante de nous sauver ne l'abandonne pas même sur la croix, et il la conserve encore par-delà les portes du tombeau ; le voilà qui pénètre, en effet, jusqu'aux entrailles de la terre, c'est-à-dire dans les limbes, en retire ses élus, les amène avec lui, et ne regarde sa mission comme accomplie qu'autant qu'il a ouvert à ses saints les portes du ciel, les a présentés à son Père éternel et leur a donné les trônes magnifiques préparés aux élus de toute éternité. Ainsi s'accomplit la promesse par laquelle il s'était engagé à faire asseoir ses saints à sa table et à leur préparer de ses propres mains la nourriture de l'éternelle félicité. Ainsi fut encore accomplie cette prophétie de Zacharie : « Seigneur, par le sang de votre Testament, vous avez délivré vos élus de ce lac où on ne trouve point d'eau. » *Zach. ix, 11*. Ces paroles désignent évidemment les limbes, où les anciens patriarches attendaient dans la plus grande impatience l'heure de leur délivrance. Le sang de Jésus-Christ y est désigné sous le nom de sang du Testament, et le Sauveur ne l'appela pas lui-même autrement plus tard. *Matth. xxvi, Marc. xiv*, parce que Dieu cimentait irrévocablement par l'effusion de son sang les promesses qu'il nous avait faites. Nous traiterons comme il convient de toutes ces vertus en un endroit plus opportun.

Mais au-dessus de toutes ces vertus, éclate plus vivement encore, s'il est possible, la charité, qui n'est autre dans le Sauveur que l'amour qu'il eut pour le salut du monde et la gloire de son Père, souverainement honoré et justifié par ce sacrifice suprême. C'était lui, en effet, qui devait enfanter cette multitude innombrable de saints, de confesseurs, de religieux, de vierges et surtout ces légions intrépides de martyrs qui, encouragés et soutenus par l'exemple de la croix, devaient glorifier Dieu par leur mort. Et gardons-nous de regarder toutes ces merveilles comme l'œuvre du hasard ; notre divin Sauveur les avait prévues, et j'ose dire que c'est pour les opérer qu'il a souffert. N'est-ce pas d'ailleurs ce que veut exprimer l'Apôtre, quand il dit « que le Sauveur, en apercevant d'un coup d'œil les fruits admirables de la croix, embrassa cet arbre avec joie, oubliant dès lors la honte et le déshonneur qui y étaient vulgairement attachés. »

II.

Que la satisfaction de Jésus-Christ fut digne du Père éternel.

D'après tout ce qui précède, qu'a donc été le sacrifice de Jésus-Christ, sinon un banquet magnifique et un festin royal offert par ce divin Rédempteur à la très-sainte Trinité, et dans lequel on peut compter autant de mets précieux qu'il y brille de vertus? Mais ce qui rehausse le plus la valeur de ce banquet mystérieux, c'est la dignité éminente de la personne qui l'offre, personne sublime qui n'est autre que le Fils même de Dieu en tout égal à son Père éternel. Et ne nous arrêtons pas à dire que Jésus-Christ ne pouvait souffrir puisqu'il était Dieu. Sans doute la nature divine est impassible; mais son union avec son humanité sacrée fut si étroite qu'on attribue à la divinité tout ce que l'humanité a souffert. Ce festin spirituel avait été figuré dans l'ancien Testament par cet autre banquet auquel Abraham convia ces trois personnages qui représentaient la sainte Trinité. A peine le saint patriarche eut-il aperçu les trois voyageurs, qu'il se prosterna la face contre terre, et qu'après les avoir adorés, il les engagea à venir chez lui réparer leurs forces dans un repas qu'ils acceptèrent de bon cœur. Il courut en toute hâte vers Sara, son épouse, et lui ordonna de préparer trois pains de farine et de les faire cuire sous la cendre; lui-même choisit dans son troupeau un bel agneau, qu'il donna à ses serviteurs avec ordre de le préparer au plus vite. Il joignit à ces apprêts du beurre et du lait, et quand tout fut préparé, il invita ses convives à s'asseoir à sa table. Après le repas, les trois voyageurs promirent au patriarche la naissance d'un fils, et leur promesse se réalisa quelque temps après. Qu'est-ce à dire? Est-ce que ces trois personnages, Dieu ou anges, se nourrissaient d'une nourriture corporelle? Evidemment non. S'ils acceptèrent donc le festin qu'on leur offrait, s'ils mangèrent des mets qu'on leur servait, n'est-ce pas pour signifier avec quel plaisir la Trinité sainte devait accepter le banquet dans lequel lui serait offert Jésus-Christ, cet agneau sans tache, immolé sur la croix et consumé au feu de l'amour, c'est-à-dire par la mort qu'il

voulut souffrir sur l'arbre sacré de la croix pour obéir à son Père et le glorifier?

Considérons maintenant les circonstances dont il a plu au Sauveur d'environner sa mort. On a coutume d'orner les mets qu'on présente aux rois, dans les festins extraordinaires, de roses et de fleurs odoriférantes pour en faire plus vivement ressortir la beauté. Telle fut la conduite du Fils de Dieu dans l'offrande magnifique qu'il fit de sa vie au Père éternel; il ne se contenta pas de souffrir la mort qu'on lui demandait : il voulut encore en rehausser l'éclat et le mérite, en la présentant à son Père, embaumée par la bonne odeur de roses et de fleurs suaves. Quelles ont été ces fleurs? Les soufflets, les crachats, les coups de verges. les épines, les mépris, les outrages et les affronts innombrables auxquels le Sauveur s'est volontairement soumis. Par là il a montré le dévouement et la joie avec lesquels il acceptait la mort de la croix, et en l'embellissant de tant de mérites, qu'a-t-il voulu. sinon la rendre agréable aux yeux de son Père? Mais voici la récompense : de même qu'Isaac, et par Isaac une postérité nombreuse, fut promis au patriarche Abraham après le banquet qu'il offrit à ses hôtes, ainsi fut promis à Jésus-Christ, en retour de son sacrifice, un autre fils, plus spirituel que le fils d'Abraham, je veux dire le peuple chrétien destiné à couvrir le monde entier.

Mais là ne se bornent pas toutes les richesses du festin spirituel offert par le Fils de Dieu à son Père. Parmi toutes les vertus qui le composaient, il y en avait une plus douce et plus suave que toutes les autres, qui fut la promptitude et la joie avec lesquelles il accepta toutes les ignominies de la croix pour la gloire de son Père et pour le salut du monde. Telle fut la grandeur de ces vertus, qu'elles échappent à l'intelligence des hommes et des anges. Ce qu'on peut savoir seulement, c'est qu'il aurait souffert, s'il l'eût fallu, mille morts et mille martyres comme ceux qu'il supporta, avec la même joie et le même empressement, car il avait dans son cœur assez de grâce et assez d'amour pour se résigner à ces cruelles tortures. Il est donc vrai, la volonté du Christ pouvait offrir à Dieu un banquet mille fois plus excellent.

Les souffrances du Sauveur ne nous donnent pas la mesure de son amour; car il était prêt à souffrir bien davantage si nos intérêts l'eussent exigé. Aux yeux de Dieu, qui regarde surtout les volontés et les cœurs, le sacrifice intérieur de Jésus-Christ dut être infiniment plus agréable que sa passion sainte; les douleurs intimes du Sauveur dépassèrent tellement la douleur de sa chair sacrée qu'il est impossible de les comparer entre elles. L'holocauste de la croix renferme donc deux sacrifices : l'un visible, l'autre invisible; et ce dernier ne fut autre que la soumission et l'empressement avec lesquels la victime sainte se résigna à la mort et à toutes les souffrances qu'il eût été nécessaire de supporter pour nous sauver. Quels titres à notre amour! et comme nous sommes tenus de témoigner à ce divin agneau notre reconnaissance pour de si grands bienfaits!

CHAPITRE VII.

Des fruits que le monde retira de l'arbre de la croix.

Le péché, qui était un mur de division entre le ciel et la terre, et une cause d'inimitié entre Dieu et les hommes, étant détruit, et par conséquent l'homme étant réconcilié de nouveau avec Dieu, que devait-il arriver? Dieu ne pouvait plus qu'user de bonté avec l'homme, lui ouvrir les trésors de ses richesses, faire participer le genre humain tout entier à ses bienfaits, et traiter comme des fils bien-aimés ceux qui jusque-là avaient été l'objet de sa haine. Il le fit, et pour inaugurer ses grâces, il ouvrit à tous les hommes les portes du ciel si étroitement fermées depuis le commencement du monde, sans en exclure même les voleurs. Bientôt après il envoie son Saint-Esprit au monde sous la forme sensible de langues de feu pour purifier, échauffer et fortifier par les flammes de la charité les cœurs de ses disciples; il donne à ses apôtres le don des langues, et leur confie la mission de prêcher à toutes les nations la bonne nouvelle de l'Évangile. Écoutez les ordres que leur donne le Sauveur lui-même : « Allez par tout le monde, dit-il, et prêchez l'Évangile à toute créature. »

Marc. xvi, 15. Il fallait donc que le Seigneur, adoré seulement dans un coin de la Judée, fût connu et prêché dans l'univers entier, de telle sorte qu'il n'y eût plus une seule créature privée de ce bienfait. Dans saint Matthieu, Jésus-Christ répète à ses apôtres le même commandement d'une manière plus explicite. Pour les préparer au précepte qu'il va leur donner, il leur annonce « que toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre, » *Matth.* xxviii, 18, voulant les fortifier par cette promesse contre les tentations du monde et aussi contre la nouveauté et les difficultés de leur entreprise. Que ne pouvait pas sur eux, en effet, la pensée qu'ils seraient soutenus dans leur œuvre par Celui qui tient dans ses mains toute puissance sur la terre et dans le ciel? Afin de ne pas leur laisser croire que ce secours ne durerait qu'un temps, il ajoute aussitôt ces paroles si consolantes et si propres à ranimer leur confiance : « Allez, voilà que je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » *Ibid.* 20. Quand les apôtres, rassurés par ces promesses, furent prêts à remplir leur mission, il les envoya par le monde, et leur ordonna d'annoncer la bonne parole à toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Or, cette grâce est une des plus grandes que la miséricorde de Dieu puisse nous accorder. Telle est, en effet, l'efficacité de ces dernières paroles, que jointes à la douleur des péchés passés, sans aucun autre signe de pénitence, elles peuvent absoudre le baptisé de tous les péchés de sa vie, quant à la coulpe et quant à la peine, quelque grands et quelque énormes qu'on les suppose; et dès lors Dieu le reçoit au nombre de ses enfants, lui communique l'esprit de son Fils et le fait héritier de son royaume. Cette grâce donnée inopinément à toutes les nations, le monde en est redevable aux mérites de la satisfaction de Jésus-Christ, qui « voulut payer, selon le langage du Prophète, ce qu'il n'avait point dérobé. » *Ps.* lxxviii, 5. Mais là ne s'arrêtèrent pas ses bienfaits, et sans aucun retard, le jour même de sa résurrection, il apparaît sur le soir à ses disciples et leur donne, à eux et à tous les prêtres en leur personne, l'autorité et le pouvoir de remettre les péchés : « Recevez le Saint-Esprit, leur dit-il, les péchés seront remis à ceux à qui vous les

remettez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » *Joann.* xx, 22-23. Puis il recommande par trois fois d'une manière spéciale son Eglise à saint Pierre, prince des apôtres, et lui confie ces clefs toutes puissantes qu'il lui avait promises avant sa passion, en lui disant : « Je mettrai dans tes mains les clefs du royaume des cieus, tu seras fort et puissant, tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » *Matth.* xvi, 19. Pouvait-on donner à une créature plus d'autorité et plus d'empire? N'est-ce pas en quelque sorte diviniser l'homme et l'établir seigneur du royaume des cieus?

Mais, remarquons-le bien, notre Seigneur, en confiant à ses disciples, avant sa passion, le soin de prêcher l'Évangile, leur ordonnait de s'éloigner des villes des Gentils, et d'aller seulement vers les brebis égarées de la maison d'Israël. Qu'il en est autrement après la consommation du grand sacrifice! Il les envoie alors par tout le monde et chez tous les peuples, Juifs et Gentils, Barbares et Scythes, sans distinction de races et de pays, pour les faire tous participer à cette grâce, et annoncer à tous la bonne nouvelle. Entendons l'Apôtre expliquer cette conduite : « Dieu serait-il par hasard seulement le Seigneur des Juifs? N'est-il pas encore le Dieu des Gentils? Oui, certainement, il l'est; c'est lui qui justifie les circoncis et les incirconcis par la foi. » *Rom.* iii, 29, 30. Quoique les Gentils fussent plongés dans toute sorte de vices et d'horribles cruautés, quoiqu'ils fussent encore enfoncés jusqu'aux yeux dans la boue de leurs impudicités, l'Esprit-Saint ne se rebute pas, et sa grâce ne cesse point d'habiter dans le cœur des hommes dépravés, parce que par les mérites du sacrifice de Jésus-Christ, elle pouvait changer en anges ces monstres abominables; et c'est pourquoi saint Jean Chrysostome nous apprend que les femmes publiques devinrent plus pures que les étoiles du ciel.

Cette conversion miraculeuse, Dieu l'avait merveilleusement figurée à l'apôtre saint Pierre. Il est raconté aux Actes des apôtres que Dieu voulant l'envoyer prêcher à une tribu de Gentils, pour vaincre la répugnance que son apôtre éprouvait en face

de cette nation abominable, lui montra en songe un linceul qui descendait du ciel, et dans lequel s'agitaient des couleuvres, des vipères et d'autres animaux immondes; puis il lui commanda de les tuer et de s'en nourrir. Mais comme cet ordre paraissait dur à l'apôtre, qui s'en défendait au nom de la loi : « Prends, lui fut-il répondu; ce que Dieu a sanctifié, garde-toi de l'appeler immonde, » *Act. x, 13*, afin qu'il comprit par là l'efficacité de la grâce divine, qui pouvait changer les loups en agneaux et les serpents en colombes, et convertissait, quand elle voulait, les pécheurs en grands saints. Quand ces paroles furent prononcées, le linceul remonta au ciel d'où il était descendu. Trois fois cette vision se renouvela. Par là, saint Pierre comprit l'étendue de la miséricorde et de la magnificence de Dieu, répandues par les mérites de Jésus-Christ sur tous les peuples du monde même les plus barbares, les plus féroces et les plus abominables; tel était, en effet, le sang précieux de cet agneau divin qu'il pouvait changer en agneaux les plus cruels animaux. Ces faveurs et ces grâces, jusque-là inconnues dans le monde, à qui donc les attribuer sinon au sacrifice divin et sublime de Jésus-Christ? Sacrifice magnifique à raison de la dignité de la personne qui l'offre et des circonstances qui l'ont accompagné; sacrifice infiniment agréable aux yeux du Père éternel et suffisant pour racheter, non pas un seul mais plusieurs mondes. C'est ainsi que les mérites de Jésus-Christ effacèrent les péchés du monde, et ce fut là le premier et le plus excellent des fruits de l'arbre de la croix, celui dont tous les autres devaient découler.

CHAPITRE VIII.

Second fruit de l'arbre de la croix : la dignité et la gloire qu'il nous a procurées.

Le premier fruit de l'arbre de la croix fut donc de porter remède au plus grand de tous nos besoins en nous réconciliant avec le Père éternel, par les mérites infinis de son Fils unique. En voici un second qui découle naturellement du premier, je veux dire la

réhabilitation de l'homme dans la dignité et l'honneur de son premier état. Ce glorieux privilège, nous le devons à la sainteté éminente du Fils de Dieu, qui voulut bien prendre notre nature et nous élever par là même au-dessus des anges, auxquels cette gloire, comme nous l'explique l'Apôtre, ne fut pas accordée. *Hebr. II*. Quand un grand roi choisit son épouse parmi les femmes simples et obscures, tous les proches de la nouvelle reine se sentent honorés et ennoblis par cette union. Or, voilà le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs qui s'unit à la nature humaine par des liens étroits et indestructibles, qui ne peuvent être brisés ni dans la vie ni dans la mort, puisque les deux natures ne font plus qu'une seule personne; quel honneur dès lors pour la nature humaine! quelle gloire! quelle dignité dans cette parenté sublime du Fils de Dieu! Ah! l'homme peut bien s'écrier avec David : « Vous êtes ma gloire, ô mon Dieu, et c'est vous qui m'avez fait lever la tête! » *Ps. III, 3*. Par le péché, j'étais enseveli au plus profond des abîmes. Mais par ce mystère, vous m'avez étroitement uni à vous; je suis devenu votre ami, votre frère, votre héritier, et je puis vous dire comme Miphiboseth à David : « Vous m'avez donné place à votre banquet, au milieu de vos convives, qui sont les anges, et vous m'avez fait leur égal. » *II Reg. XIX, 28*. C'est pourquoi, au jour de la naissance du Sauveur, les anges, qui chantaient à Dieu des hymnes de reconnaissance, saluaient aussi les hommes comme participant à cette gloire. « Paix aux hommes de bonne volonté, » s'écrient-ils, *Luc. II, 14*, reconnaissant en eux les frères du nouveau-né, les compagnons de sa gloire, les citoyens d'un même royaume, les fils d'un même père, les parties principales d'une même république.

Et non-seulement la nature humaine, dont il plut au Christ de se revêtir, honora l'homme; mais celui-ci se trouva encore exalté par la valeur de la rançon offerte pour le délivrer. « Nous n'avons pas été rachetés à prix d'or ou d'argent, dit l'apôtre saint Pierre, mais par le sang précieux de cet agneau très-pur et très-innocent, connu de Dieu avant la création du monde et manifesté seulement dans ces derniers temps. » *I Petr. I, 18, 20*. Ce qui fait dire à saint Bernard : « Quelle bonté de la part de Dieu d'aller

pour ainsi dire au devant de l'homme ! Quel honneur pour l'homme d'être l'objet des poursuites amoureuses de Dieu ! Ah ! il peut, si bon lui semble, se glorifier avec raison, non pas de ses propres mérites, mais de l'estime que son rédempteur a faite de lui en daignant le racheter par son sang. L'apôtre saint Pierre nous a expliqué cette dignité quand il nous a dit : « Que nous tous, fidèles, nous étions appelés à recevoir sur nous la rosée mystérieuse du sang de Jésus-Christ, » 1 *Petr.* 1, 10 ; c'est-à-dire à communier à la dignité et aux fruits admirables que l'effusion du sang précieux nous a mérités.

Que résulte-t-il de là ? C'est que l'homme se voyant élevé à cette noblesse et à cette dignité nouvelle ne doit plus se laisser aller à des actions viles et grossières, indignes de sa nouvelle condition, qui le sacre frère de Jésus-Christ et l'incorpore à son être divin. « Connais ce que tu vauds, ô homme ! s'écrie saint Augustin. Connais aussi ce que tu dois, et en considérant à quel haut prix tu as été racheté, ne t'estime pas assez peu pour t'abaisser jusqu'aux vils plaisirs du monde. Si tu souillais ton âme purifiée par le sang du Sauveur, si tu la ravalais en descendant dans les boues immondes du péché, si tu l'accoutumais aux plaisirs sensuels, tu deviendrais coupable et criminel, tu serais débiteur, non pas d'une chose de vil prix, mais du propre sang de Jésus-Christ. Cette dignité que tu ignores, apprends à l'apprécier par ce qu'elle a coûté et ne va pas l'échanger à vil prix. Quoi ! ce marchand divin, descendu tout exprès du ciel pour racheter ces âmes dont il connaissait toute la valeur, n'hésita pas à les payer de son sang, et toi, tu serais assez téméraire pour la vendre de nouveau, et la livrer une seconde fois au pouvoir de l'ennemi pour un petit intérêt matériel ou pour satisfaire un plaisir brutal ! » Cette considération a détourné tous les saints de l'avilissement du péché ; ils ont pris garde à ne pas se laisser aller aux joies flétrissantes du vice pour ne point ternir la gloire et la dignité qui leur étaient communiquées par ce mystère ; ils s'estimaient indignes de la faveur qu'ils avaient reçue en étant élevés à la dignité de fils de Dieu et de membres de Jésus-Christ ; ils auraient rougi de retomber sous le joug de Satan en redevenant ses esclaves et ses

membres, et de perdre pour l'ombre d'un faux plaisir ce qui avait été si chèrement acheté.

CHAPITRE IX.

Troisième fruit de l'arbre de la croix : un souverain prêtre intercède sans cesse pour nous auprès du Père éternel.

Ajoutons à ce qui précède que nous avons surtout besoin d'un avocat fidèle et d'un souverain prêtre qui plaidât notre cause auprès du Père éternel, et qui obtint de lui pour nous de quoi porter remède aux nécessités dont notre âme et notre corps sont assaillis en ce monde. Les infirmités du corps, ses besoins, ses misères sont innombrables. Et qui peut, tant qu'il est dans cette vallée de larmes, se flatter d'en être entièrement exempt? Ceux-là, moins que les autres, qui vivent dans l'état de mariage, puisque l'Apôtre nous apprend qu'ils sont sujets à de plus grands ennuis et à de plus continuelles sollicitudes, I *Cor.* vii, ayant à se mettre en peine d'eux-mêmes d'abord, et aussi de leurs fils, de leur épouse et de leur mari, dont les intérêts souvent les touchent plus que les leurs.

Voilà les misères qui regardent les corps; mais qui dira l'intensité de celles qui regardent nos âmes? Comment faire connaître la force de nos passions et nos appétits déréglés? A toute heure ils déchirent nos cœurs, jettent sur notre vie l'inquiétude et l'ennui, affaiblissent nos forces, enchaînent nos désirs, nous embarrassent de mille soins, troublent la paix de nos cœurs, nous privent de la vraie liberté, nous rendent esclaves de la chair, mais surtout nous séparent de notre légitime et véritable maître. C'est par là que Dieu punit nos fautes, et telle est la vengeance qu'il tire de nos péchés. « Vous l'avez voulu, Seigneur, s'écrie à ce sujet, saint Augustin, et votre volonté s'exécute fidèlement : l'âme qui vous oublie trouve en elle-même son propre tourment. » Qu'ajouter enfin sur les pièges et les tentations de notre ennemi commun? Les énumérer est chose impossible, car il tourne toujours autour de nous, comme un lion rugissant, pour nous faire tomber dans ses embûches.

Or, si telles étaient les misères de cette vie et ses continuelles tristesses, n'est-il pas vrai que nous avons besoin d'un avocat et d'un souverain prêtre qui intercédât sans cesse auprès du Père éternel en faveur de nos besoins et de nos faiblesses, d'un médiateur puissant et agréable dont la prière ne fut jamais rejetée? Cet intercesseur ne pouvait être que le Fils de Dieu lui-même, infiniment aimé de son Père; et c'est bien lui, en effet, qui prie toujours pour nous, en montrant à son Père ses plaies sacrées et l'humanité sainte dont il a voulu se revêtir pour notre amour. Cette offrande continuelle est une continuelle intercession qui plaide notre cause aux yeux de Dieu.

Non content de nous avoir donné un si puissant intercesseur, le Père éternel, pour fortifier notre confiance, nous garantit la perpétuité de cette faveur, et s'engage même par un serment solennel à tenir sa promesse. « Dieu l'a juré, dit le Prophète, et il ne rétractera pas son serment : Vous êtes le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech. » *Ps. cix, 5*. Quelle est donc cette importante affaire qui se négocie avec tant de solennité? Je ne parle pas ici du mystère représenté dans ce nouveau sacerdoce de Melchisédech, si fort estimé de l'Apôtre, et sur lequel il nous a laissé de si sublimes enseignements. Seulement je me demande pourquoi le Prophète dit de Dieu qu'il a juré. Ne suffisait-il pas, en effet, de dire que Dieu avait promis sans mettre dans sa bouche le serment? Est-ce que le serment ajoute quelque chose à la parole de Celui qui est la vérité même? Quoi! n'est-ce pas assez de dire que Dieu a juré; pourquoi ajouter encore que Dieu ne rétractera pas son serment, puisque Dieu ne saurait jamais se repentir de ce qu'il dit ou de ce qu'il fait? Ah! c'est que tout cela était nécessaire pour nous faire comprendre combien lui était agréable ce souverain prêtre, et aussi pour ranimer et fortifier notre confiance. Il pouvait arriver, en effet, qu'après avoir souvent demandé pardon à Dieu par Jésus-Christ de tant de fautes amoncelées pendant notre vie les unes sur les autres, après avoir sollicité de Dieu par la même entremise un remède à nos besoins et à nos misères, nous fussions tombés dans le découragement en nous disant : J'ai déjà si souvent invoqué le ciel au nom du Fils

de Dieu, j'ai tant de fois lassé la patience de mon Dieu. irrité sa colère, importuné sa miséricorde, qu'il n'y a pas de mérites capables de contrebalancer la profusion continuelle qu'on fait de ses grâces, et de suffire aux prières continuelles qui se font par l'intercession du nom sacré de Jésus-Christ. Prêtez l'oreille aux paroles qui se prononcent sur tous les autels, et dans tous les offices divins, et vous entendrez l'Eglise terminer toujours ses prières par cette belle invocation : Nous le demandons par notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils; ce qui n'est autre chose que solliciter du Père éternel des grâces et des remèdes par les mérites de son Fils unique. Un esprit faible, pesant les choses de Dieu au poids des choses du monde, s'imaginerait peut-être facilement que cette répétition si fréquente des mêmes paroles et du même nom fatiguerait Dieu. Mais voici que Dieu, dans sa sagesse et sa bonté, s'attendrit sur notre simplicité, et qu'il ajoute cette parole qui, loin d'être superflue, devient grandement significative : « Le Seigneur l'a juré, et il ne se repentira pas de son serment. » Dieu nous apprend par là qu'il ne se lassera jamais d'entendre nos prières, quelque fréquentes, quelque multipliées qu'elles soient, fussent-elles aussi nombreuses que les grains de sable de la mer, quand elles seront faites au nom de Jésus-Christ; car, si nombreuses qu'on les suppose, leur nombre est fini, tandis que les mérites de ce souverain prêtre ne connaissent pas de bornes. Ajoutons encore que les hommes se repentent souvent de ce qu'ils ont promis, surtout quand l'expérience leur apprend qu'ils ont contracté des obligations au-dessus de leurs ressources, ignorance qui ne se peut supposer dans la Sagesse suprême. Jamais Dieu ne rétractera ses serments et ne se repentira de ses promesses, parce qu'il connaît toujours l'étendue de ses engagements et ceux envers lesquels il les contracte. Bénie soit donc une bonté si généreuse! Bénie ce prêtre souverain! Bénie enfin cette providence si attentive à toutes nos misères! Mais en retour, maudites soient et notre défiance et notre tiédeur! Que nous sommes coupables, ayant une telle caution, un tel intercesseur et un tel avocat, de laisser tant de biens inutiles et de perdre les faveurs que sa médiation nous pourrait obtenir! Dieu nous ouvre les

trésors de sa miséricorde, et il en donne les clefs à un Seigneur, qui est son Fils ; mais ce Fils est aussi notre frère, notre chair et notre sang ; il a reçu de son Père le pouvoir de répartir ces richesses entre ceux d'entre nous qui ne mettront pas d'obstacle à cette effusion toute puissante.

CHAPITRE X.

Quatrième fruit de l'arbre de la croix : connaissance de Dieu et de tout ce qui concerne notre salut.

En observant plus profondément les besoins de l'homme et les remèdes les plus propres à les guérir, nous voyons qu'il manquait surtout de la connaissance de Dieu, source et principe de tous les progrès qu'on peut faire dans la vie spirituelle. La connaissance de Dieu est, en effet, la première roue de cette horloge, le fondement de l'édifice spirituel des vertus ; elle est comme le premier ciel auquel se rattache, comme à sa cause, le mouvement de tous les autres cieux. Or, qui ne le sait, l'homme perdit par le péché cette connaissance parfaite, et c'est cette privation qui a donné naissance à toutes les erreurs idolâtres, sectes et hérésies qui ont été répandues dans le monde. Quand les Philistins se furent emparés de Samson, ils ne surent rien faire de plus pressé que de lui crever les yeux, après quoi ils disposèrent de lui comme ils l'entendirent : ainsi fait le démon sur une âme dont il veut se rendre maître ; il la plonge d'abord dans une entière cécité spirituelle, et son œuvre, ainsi commencée, ne peut qu'être conduite à bonne fin ; toutefois, il respecte la foi de cette âme et se garde de l'en priver si elle ne fait elle-même des actes contraires à cette même foi. Pour éclairer cette ignorance, Dieu a créé le monde, qui rend continuellement témoignage de la grandeur de Dieu, selon cette parole du Psalmiste : « Les cieux publient la gloire de Dieu, etc. » *Ps. xviii, 1.*

Plusieurs grands hommes de l'antiquité, en lisant dans le livre de la nature, se sont élevés jusqu'à la connaissance d'un Dieu créateur des magnificences dont ils étaient témoins, encore qu'ils

ignorassent quels étaient ses attributs. C'est là qu'ont étudié ces philosophes illustres qui ont consumé leurs forces à pénétrer les œuvres admirables de l'univers, pour s'élever par là jusqu'à la connaissance de la première cause qui les a produites. Mais leurs recherches les servirent imparfaitement; ils n'eurent jamais de Dieu qu'une connaissance restreinte et peu profonde; et, quoique le spectacle de la création leur ait donné quelque idée de la toute-puissance, de la sagesse et de la beauté de Dieu, ils comprirent à peine toutes ses autres perfections. Les uns ont méconnu sa providence, soutenant qu'il était indigne d'une substance si pure de prendre soin des choses humaines. La négation de la Providence les amenait forcément à ne rien voir à sa justice et à sa miséricorde, à sa bonté et à sa charité envers les hommes; et toutefois rien de plus propre à pénétrer l'homme d'une religion plus profonde et d'un plus filial respect envers Dieu. La connaissance de la bonté et de la charité de Dieu pour nous, nous excite à l'aimer; sa justice nous porte à le craindre; sa miséricorde à espérer en lui; sa providence, enfin, à rendre obéissance et respect à ce Maître suprême qui s'occupe si activement de ses créatures. On le voit, la connaissance de Dieu est la source de toute religion et de toute justice, et c'est parce que les philosophes ont très-peu connu Dieu qu'ils ont fait si peu de compte de sa divinité. C'est pourquoi l'Apôtre nous enseigne que « le monde n'ayant pas reconnu Dieu dans l'œuvre de la création, où il fait éclater si merveilleusement sa sagesse, il s'est déterminé à en faire une autre qui paraîtrait une folie aux yeux du monde, » I *Cor.* 1, 21, mais qui nous devait donner une grande connaissance de toutes les perfections divines, et particulièrement de celles qui nous étaient plus utiles et que nous ne pouvions mieux connaître par aucune autre voie. Et en vérité, si tous les hommes réunis pour se demander par quel moyen Dieu pourrait nous révéler d'une manière plus excellente les quatre perfections qui sont en lui, ils n'auraient su en trouver de plus efficace que son incarnation et sa passion. La bonté de Dieu le pousse à se communiquer à ses créatures; mais y a-t-il une communication plus intime que celle par laquelle Dieu unit sa propre personne à la nature humaine

d'une manière si étroite qu'on peut dire en toute vérité que l'homme est Dieu et que Dieu est homme. Alors surtout que par l'effet de cette union tous les mérites du Sauveur, tous les travaux de sa vie et de sa mort leur deviennent communs, aussi bien que la gloire éternelle qu'ils nous ont acquise. Pouvait-on désirer une communication de biens plus généreuse? Et si la miséricorde consiste à compatir aux misères d'autrui, qui plus que le Sauveur a été miséricordieux, lui qui, tout en demeurant Fils de Dieu, a pris sur lui les dettes de tout le genre humain, prêt à lui servir de caution en payant ce qu'il devait à Dieu? Le prophète Isaïe nous l'avait prédit longtemps auparavant dans ces paroles : « Nous allions tous comme des brebis égarées dans des chemins perdus. Mais le Seigneur a pris sur lui tous nos maux. » *Isa.* LIII, 6.

Mais la justice n'éclate pas moins que la miséricorde dans ce mystère, quoiqu'elles semblent l'une et l'autre avoir des exigences opposées. La justice, pour être entière, doit tirer satisfaction des fautes commises, il est vrai; mais où trouver une satisfaction plus généreuse que celle qui fut volontairement offerte sur la croix par notre tout puissant Rédempteur? La mort d'un Dieu est d'une valeur infiniment supérieure à la mort éternelle de tous les hommes, et la satisfaction obtenue par la vie d'un Dieu dépasse sans mesure celle que pouvaient offrir les vies de tous les humains. Si c'est le propre de la Providence de choisir les meilleurs moyens de conduire les hommes à leur fin, où se manifesta-t-elle avec plus d'éclat qu'en cette œuvre sublime? Non content de la préparer par ses patriarches, ses prophètes, ses anges, Dieu voulut descendre lui-même du ciel sur la terre sous la pauvre apparence de notre nature, courir pendant les trente années de sa vie mortelle après les brebis perdues, n'épargnant ni peines, ni fatigues, jusqu'à ce qu'il les eût retrouvées, et consommant sa mission en répandant son sang pour guérir leurs blessures.

Et non-seulement la croix nous donne cette profonde connaissance des perfections de Dieu, elle nous révèle aussi bien d'autres choses qui se rapportent à notre salut. Voulez-vous savoir combien sera grande la gloire réservée aux saints dans le ciel? Con-

templez le Sauveur durant sa vie et surtout à ce moment suprême où il répand sur la croix jusqu'à la dernière goutte de son sang : ce spectacle vous instruira et vous apprendra la grandeur du bien qui s'achète au prix de ce sang divin dont une seule goutte valait plus que mille mondes. Jusque-là les portes du ciel avaient été rigoureusement fermées à tous les justes ; mais dorés et déjà en retour de cette rançon toute puissante tous les obstacles sont renversés, et les portes du ciel sont ouvertes non plus aux justes seulement, mais encore aux larrons eux-mêmes.

Voulez-vous aussi connaître combien seront grands les châtimens des damnés? Ah! la croix vous l'apprendra encore : jetez les yeux sur elle, et songez que le Seigneur qui y expire, touché de compassion à la vue des tourmens réservés à nos fautes, malgré l'inimitié qui nous séparait de lui et nous rendait indignes de sa miséricorde, accepta volontairement le calice de sa passion pour satisfaire autant qu'il était en lui aux rigueurs de la justice divine plutôt que de nous voir condamnés à de si durs supplices. Qu'ils devaient être rigoureux ces châtimens, puisque le Fils de Dieu seul pouvait nous en délivrer en supportant dans son corps et dans son âme les plus vives souffrances qu'on puisse imaginer!

En raisonnant ainsi, nous pouvons comprendre le prix et la valeur des biens spirituels, et acquérir cette science dont Sénèque lui-même faisait un si grand cas, comme nous l'indiquent ces paroles : « Y a-t-il rien de plus nécessaire que de connaître le véritable prix des choses et de savoir quelle est leur valeur, afin de ne pas mépriser des biens en eux-mêmes fort précieux! » Voici la croix qui révèle à l'homme le prix de son âme, l'excellence de la grâce, la beauté de la vertu, la laideur du péché et tant d'autres choses dont nous avons parlé ailleurs avec plus d'étendue. Grâces immortelles soient rendues à notre Seigneur de ce qu'il a pu résumer dans une œuvre, dans une parole, un enseignement si sublime, et donner par elle aux plus simples l'intelligence des plus grands et des plus profonds mystères! Ah! ce n'est pas en vain que l'Apôtre a dit de Jésus-Christ « qu'il était toute notre science, » 1 Cor. ii, 24, puisque c'est par lui et en lui

que nous savons toutes choses. Ce n'est pas en vain que le même Apôtre, lui dont le ministère fut si glorieux qu'on l'appela la lumière du monde, le docteur des nations, le secrétaire de Dieu dans le récit des merveilles du troisième ciel où il avait appris l'Évangile, osa proclamer malgré tout « qu'il ne savait qu'une chose, Jésus-Christ et Jésus crucifié, mais qu'en lui il savait tout. » *I Cor.* II, 2. Et le prophète Isaïe disait aussi en vue de cet excellent moyen qui nous est donné pour connaître Dieu « que lorsque le Sauveur viendrait, la terre serait inondée de sagesse, comme quand les eaux de la mer, rompant leurs digues, se répandent de tous côtés sur les rivages. » *Isa.* XI, 9.

Ainsi le Sauveur, usant d'un stratagème admirable, s'est caché pour mieux se faire connaître. Il a voilé la gloire de sa divinité sous le manteau de notre humanité, et c'est par là qu'il a donné au monde une idée de sa bonté et de ses perfections. Nous ne pouvions fixer l'éclat de sa divinité, enveloppée qu'elle était d'une lumière inaccessible ; mais à travers son humanité il nous a été permis de la contempler. Tel apparut Moïse aux yeux des Hébreux, comme une figure véritable de ce mystère ; après avoir conversé quarante jours avec Dieu sur la montagne, il descendit vers le peuple, mais tellement resplendissant de lumière que les enfants d'Israël ne pouvaient fixer son visage. Moïse couvrit alors sa face d'un voile épais, et de cette manière le peuple put le voir et lui parler. *Exod.* XXXIV. Le Fils de Dieu n'agit pas autrement avec nous, et sa bonté a voulu que nos yeux obscurcis, qui ne pouvaient le voir sous sa forme propre, le vissent couvert d'un voile qui cachait sa nature.

CHAPITRE XI.

Cinquième fruit de l'arbre de la croix : la grâce divine.

Il ne suffit pas de connaître la vertu et tout ce qui s'y rapporte, pour la mettre en pratique, il faut encore que la volonté s'attache et se conforme aux lumières de l'entendement : nous savons, en effet, que les hommes pèchent plus souvent par faiblesse et par

malice que par ignorance de leurs devoirs. Pour rétablir l'homme dans son premier état, il fallait donc éclairer d'abord son entendement; mais ceci n'aurait pas suffi si l'on n'eût en même temps disposé sa volonté, en la fortifiant, à mettre plus facilement en pratique les conseils de l'entendement. Voilà le but que se propose d'atteindre la grâce au moyen des vertus qu'elle engendre et qui nous sont toutes acquises par les mérites de la passion du Sauveur. C'est pourquoi saint Jean nous enseigne que « la loi nous fut donnée par Moïse, et la grâce et la vérité par notre Seigneur Jésus-Christ. » *Joann.* 1, 17. Voilà pourquoi la nouvelle loi s'appelle la loi de grâce. Car, d'après saint Thomas, les choses prennent leurs noms et leurs titres de ce qu'elles renferment de plus important. Or, Moïse nous enseigna ce que nous devons faire, mais Jésus-Christ nous donne la force d'accomplir fidèlement ces commandements. Et saint Augustin nous dit aussi que « la loi fut donnée aux hommes afin qu'ils recherchassent la grâce, et la grâce pour qu'ils missent la loi en pratique. » Ailleurs il dit encore : « La loi commande, la foi obtient, mais la grâce exécute les préceptes de la loi. » La grâce, voilà donc la source de tous nos remèdes; car, nous l'avons déjà vu, les hommes commettent moins le mal par l'ignorance de l'entendement que par la corruption de leurs appétits, et cette parole du poète est saisissante de vérité : Je vois le bien et je l'approuve, et cependant je fais le mal. C'est cette dépravation de notre nature qui fut, comme dit saint Augustin, mise au jour par la loi et guérie par la grâce.

Comment énumérer les fruits et les effets de la grâce? Contentons-nous d'en signaler trois principaux, qui sont comme la source et le principe de tous les autres. Le premier est le pardon des péchés; de même que sous les premiers feux de l'aurore, les ténèbres de la nuit se dissipent, ainsi les premiers jours de la grâce qui réchauffent une âme mettent en fuite les ténèbres épaisses du péché qui obscurcissaient son éclat. Le second effet de la grâce est de rendre nos âmes belles et agréables aux yeux de Dieu. C'est, à proprement parler, son principal effet; elle efface la tache des péchés qui souillent et ternissent nos âmes, et

elle en fait pour Dieu des objets pleins de candeur et de beauté. Nos âmes deviennent aussitôt les temples du Saint-Esprit; le Père éternel les choisit aussi pour ses filles et les fait en cette qualité les héritières de sa gloire. Le troisième effet de la grâce, et par grâce j'entends ici non-seulement les vertus infuses qui découlent d'elle, mais encore tous les secours et toutes les faveurs qui nous sont donnés par Jésus-Christ; le troisième effet de la grâce, dis-je, est de sanctifier nos âmes et de leur donner de nouvelles forces pour vaincre toutes les difficultés qu'elles rencontrent dans le chemin de la vertu; c'est surtout de les fortifier contre les révoltes des passions et contre les mauvaises inclinations qui troublent la paix et le repos des consciences, et sont pour les âmes un obstacle véritable à l'acquisition de la vertu.

Que ce bienfait est grand! et comment en mesurer l'étendue? Pour s'en faire une idée il faudrait connaître les ravages que les passions font dans le monde, lorsque, comme un torrent impétueux, elles sortent de leur lit et désolent les rivages. Mais comment énumérer ces ravages et les apprécier? De quel autre principe découlent toutes ces guerres et toutes ces grandes effusions de sang qui ont désolé le monde? N'est-ce pas d'elles que sont sorties tant de combats et tant de morts violentes sur le théâtre plus obscur de la vie privée? Les passions! Mais n'est-ce pas nommer les adultères, les incestes, les sacrilèges, les vols et tant d'autres crimes; l'ambition et l'orgueil, l'avarice et l'envie, les excès dans le boire et dans le manger, et ces fautes innombrables que nous commettons si souvent? D'où peut venir enfin cette grande difficulté que nous éprouvons à pratiquer la vertu, sinon de cette pépinière de tous nos maux, je veux dire de nos passions, lorsque, secouant le joug de la crainte de Dieu, elles refusent d'obéir à la raison? Et les angoisses secrètes dont l'homme est intérieurement déchiré, et ces désirs toujours renaissans et jamais assouvis, et cette guerre intérieure, suscitée sur ce théâtre intérieur de notre âme par des désirs contraires qui se combattent les uns les autres; ces soins et ces inquiétudes, ces craintes et ces tristesses désordonnées, tous ces ennuis ont-ils en nous d'autre principe que les passions?

Ah ! je ne m'étonne pas si l'Apôtre, après avoir parlé de la révolte furieuse des passions dans son propre cœur sous la figure de l'homme pécheur, s'écriait : « Malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps qui est cause de la mort de mon âme ? » *Rom.* VII, 24. Mais il reprend aussitôt : « La grâce qui nous est acquise par Jésus-Christ, » *Ibid.*, 25, nous délivre de tous ces maux. Jésus-Christ en effet, par les mérites de son sacrifice, ne nous a pas seulement obtenu le pardon de nos fautes, nous lui devons encore la force et la grâce nécessaires pour les éviter et pour mortifier au dedans de nous, dans un superbe triomphe, les bêtes farouches et cruelles qui nous font la guerre et cherchent à nous perdre.

Nous avons une figure exacte de ces merveilles dans le sacrifice de Gédéon. Un ange lui apparut, tandis qu'il offrait le sacrifice, et lui promit qu'il serait victorieux des Madianites. Gédéon, croyant voir dans cet ange quelque saint personnage, lui offrit un chevreau cuit; mais l'ange refusa d'y toucher, et donna ordre à Gédéon de le poser sur une pierre et de verser le jus des chairs par-dessus. Gédéon obéit. L'ange touche alors la pierre avec la verge qu'il portait à la main, et aussitôt du sein de la pierre s'échappent de vives flammes qui consomment le chevreau et le jus qui l'entourait. Quelle était donc cette pierre enflammée dont l'ardeur consuma ce sacrifice, sinon notre divin Sauveur Jésus-Christ, la pierre angulaire et fondamentale de l'Eglise, dont le sacrifice sanglant sur la croix consuma, non plus seulement les péchés représentés par le chevreau, mais encore les appétits de notre chair, figurée, d'après saint Ambroise, par les apprêts que Gédéon répandit autour de la victime? C'est ce que veut exprimer saint Paul quand il dit que notre vieil homme, c'est-à-dire les appétits de la chair, a été crucifié avec Jésus-Christ, en ce sens que par les mérites de la croix les fidèles obtiennent un secours suffisant pour éviter le péché et pour détruire dans leur âme les racines qu'il y pousse, et qui ne sont autres que notre vieil homme. Le jus qui entourait le chevreau faisait en quelque sorte partie de sa substance; de même les passions ont avec nos péchés une certaine alliance et comme une parenté, puisqu'elles sont à la fois et la cause et l'effet du péché.

Mais le feu qui consuma tous ces maux ne jaillit de la pierre que lorsque l'ange l'eut touchée de sa verge. Qu'est-ce à dire et que signifie cette nécessité où l'ange se trouve de toucher la pierre pour en tirer le feu, sinon l'attouchement merveilleux de la verge dont la justice de Dieu était armée. qui, en frappant cette pierre mystique, qui n'est autre que le Christ, consuma toutes nos fautes et tous nos crimes? C'est bien là ce que veut exprimer le Père éternel lorsqu'il dit par le prophète Isaïe, en parlant de son Fils unique, qu'il *l'avait frappé pour les péchés de son peuple*, c'est-à-dire qu'il l'avait livré à la mort.

Encore qu'on pût tirer de cette figure de nombreux enseignements, je ne l'ai néanmoins exposée ici que pour montrer comment les mérites du sacrifice de Jésus-Christ nous obtenaient non-seulement le pardon de nos péchés. mais encore la grâce pour les arracher de notre cœur jusque dans leurs plus profondes racines. Quand notre âme en est là, quand ces principes de nos fautes sont extirpés et détruits, il en résulte pour nous une quiétude, une tranquillité admirables, et cette paix intérieure, qui, selon le témoignage de l'Apôtre, « dépasse toutes les idées que l'entendement humain peut s'en faire, » *Philip. iv, 7*, ou bien, en empruntant le langage d'Isaïe, qui est « comme un ruisseau limpide, » *Isa. XLVIII, 18*, dont les eaux arrosent et rafraîchissent toutes les puissances de notre âme en lui procurant une joie et un repos que personne ne peut connaître s'il ne les a éprouvés.

Celui qui en est arrivé là, celui qui est en possession de cette paix dont je parle, celui qui a échappé à la servitude horrible de ces monstres qui exercent dans nos cœurs de si terribles ravages, et pour mieux exprimer ma pensée, celui qui est débarrassé de tous ces désirs violents qui nous portent vers les plaisirs, les honneurs, les richesses, les dignités, les faveurs, l'élévation, et tant d'autres choses semblables, foule aux pieds tous ces biens comme indignes de lui, et n'y voit qu'un foyer continu de soucis et de peines, des pièges et des filets propres à enchaîner les âmes, des obstacles sans cesse dressés contre la paix et le bonheur véritables; celui-là. dis-je, comprendra l'étendue du

bienfait que Jésus-Christ nous a obtenu dans sa rédemption; celui-là, libre de tout joug et complètement affranchi de la servitude dans laquelle il gémissait, proclamera en toute vérité que le Christ est le rédempteur du genre humain.

Nous ne pouvons, il est vrai, connaître parfaitement l'efficacité de la rédemption qu'en l'autre vie, lorsque nos âmes, ayant échappé pour toujours aux châtimens éternels, seront mises en possession du bonheur souverain; et néanmoins, dès ce monde, nous pouvons en avoir quelque idée quand nous sommes délivrés de nos passions, ces tyrans redoutables et cruels. Qu'on me donne une âme qui soit dans cet état, et j'affirme qu'il s'échappera de son sein des actions de grâces envers le Rédempteur! Oui, cette âme remerciera le ciel d'un si grand bienfait, comme fit saint Augustin, lorsque, se trouvant libre de toutes les passions qui jusqu'à ce jour avaient pesé sur son âme, il s'écriait : « Seigneur, vous avez brisé mes liens, je vous offrirai un sacrifice de louange et je louerai votre saint nom. » *Conf. ix, 1.*

Or, ce grand bienfait et une foule d'autres, le monde les obtint en vertu de la grâce que mérita au monde le sacrifice divin de la passion du Rédempteur, et que Jésus-Christ nous communique d'une multitude de manières. Et d'abord Jésus-Christ nous a mérité la première grâce, la grâce de la conversion qui nous justifie, c'est-à-dire qui nous rend saints de pécheurs que nous étions, et nous mérite le titre d'enfans de Dieu et d'héritiers de son royaume. L'homme, dans l'état de péché, est complètement disgracié de Dieu, et ne pouvant dès lors rien faire qui lui soit agréable, il ne saurait obtenir la délivrance de ce malheureux état. Mais voici Jésus qui vient à son secours, et ce que l'homme pécheur ne pouvait mériter par lui-même, le Fils de Dieu le mérite par son obéissance sur la croix; c'est à ces mérites, en effet, que le Père éternel a égard quand il prévient, par une grâce spéciale, ceux qu'il lui plaît de délivrer du péché. Certes, ce premier effet de la passion de Jésus-Christ est un bienfait signalé, et cependant c'est encore par elle que nous sont données toutes les grâces utiles à notre salut, de telle sorte que jamais le Père éternel ne pourra donner la moindre grâce aux hommes, si petite soit-

elle, qui n'ait été comme conquise par les mérites de la passion de son Fils unique.

Voilà des moyens généraux d'obtenir la grâce ; mais il y a plusieurs autres grâces que nous obtenons par les sept sacrements de la nouvelle loi. Ces sacrements produisent tous des effets particuliers appropriés aux différentes nécessités de nos âmes ; tous néanmoins n'ont qu'un but, ils ne produisent qu'un effet commun, qui est de donner la grâce à ceux qui ne mettent pas d'obstacle à sa réception. Nous traiterons de cette matière au chapitre suivant.

Mais non content de nous avoir mérité la grâce par le sacrifice de sa passion, Jésus nous l'obtient encore au ciel par son intercession toute puissante. Par tous ces moyens, la grâce nous est communiquée avec une abondance telle qu'Isaïe appelait l'Eglise « le lieu des fleuves très-abondants et ouvert à tous. » *Isa. xxxiii.* Les richesses de cette grâce sont infinies, et nul ne peut se plaindre d'être privé de ce secours puissant ; le contraire arriverait plutôt, et saint Bernard nous dit avec raison que la grâce pourrait plutôt se plaindre de nous que nous d'elle.

CHAPITRE XII.

Sixième fruit de l'arbre de la croix : les sacrements de la loi nouvelle.

La fécondité de l'arbre de la croix n'est pas épuisée, et voici, comme nous l'avons insinué déjà, le sixième de ses fruits ; nous voulons parler des sept sacrements de la loi de grâce, qui sont comme des canaux par lesquels les bienfaits de la passion du Sauveur arrivent dans nos âmes. Or, remarquons-le bien pour entendre ceci, les causes générales ne produisent leurs effets que par l'entremise des causes plus particulières : et pour en donner un exemple, le soleil, qui fait éclore et germer tout ce qui naît et croît sur la terre, resterait impuissant à produire le froment si le laboureur ne l'avait semé ; il en est ainsi de toutes les autres plantes. Dans l'ordre des biens spirituels, la passion du Sauveur

est une cause universelle et générale; elle a donc besoin, pour produire son effet, des sacrements qui sont comme des causes particulières au moyen desquelles la cause universelle agit dans les âmes dignement préparées à recevoir son action.

Nous parlerons ailleurs avec toute l'étendue convenable de ces sacrements. Qu'il nous suffise de dire maintenant que les sept sacrements sont ces fontaines d'eau vive qui s'élèvent jusqu'à la vie éternelle et dont le Prophète a pu dire : « Vous puiserez abondamment et avec allégresse dans les fontaines du Sauveur. » *Isa.* xii, 3. Pourquoi dans les fontaines et non dans la fontaine, sinon pour marquer que les sacrements sont au nombre de sept, que de chacun d'eux, comme d'une fontaine spéciale, découle une grâce particulière, et que ces sept grâces correspondent aux différentes faiblesses et maladies de nos âmes? Ces sacrements sont comme sept planètes dont l'influence conduit et gouverne ce nouveau monde de l'Eglise; on peut encore les comparer à des canaux mystérieux dans lesquels l'eau de la grâce, jaillissant du côté de notre Seigneur, circule et parvient jusqu'à nous.

Parmi ces sacrements, le plus grand est celui du corps et du sang de notre Seigneur, où il est contenu tout entier avec son corps, son âme et sa divinité; mais le premier qu'on reçoit, celui qui est comme la porte de tous les autres, est le sacrement de baptême. Dans l'administration de ces deux sacrements, nous apercevons facilement que la grâce qu'ils confèrent découle tout entière de la passion du Sauveur. Et en effet, au sacrement de l'autel, on offre la chair et le sang de Jésus-Christ, ce qui nous indique clairement la grâce qui nous est communiquée en vertu du sacrifice si méritoire de ce même corps et de ce même sang. La passion est encore et aussi vivement représentée dans le sacrement de baptême. Que signifie, en effet, cette cérémonie qui consiste à prendre la créature et à la mettre dans l'eau, sinon, comme nous l'enseigne l'Apôtre, la mort et la sépulture de Jésus-Christ? Et telle est l'efficacité de cette mort mystique que par elle tous les péchés de la vie passée sont détruits, sans que Dieu exige en retour aucune peine ni aucune satisfaction.

Les Egyptiens poursuivant les Hébreux à leur sortie d'Egypte

et ensevelis sous les flots de la mer Rouge, nous représentent encore ce qui advient de nos péchés, ces cruels ennemis de l'âme, qui sont entièrement submergés et détruits par les eaux saintes du baptême. Ces enfants d'Israël, naguère si timides et si craintifs devant les ennemis, sont maintenant armés d'un nouveau courage, et ils peuvent apercevoir les dépouilles des Égyptiens gisant sur le rivage, sans être saisis de crainte; loin de là, le sentiment de leur délivrance les pénètre d'une foi et d'une reconnaissance profondes. Aussi commencent-ils à louer Dieu dans ce cantique magnifique : « Chantons au Seigneur des actions de grâces, car il s'est couvert de gloire. » Telle est aussi la vertu du baptême; il engloutit à jamais nos péchés, et ces fautes qui avant d'être pardonnées étaient pour nous un sujet de crainte, ne sont plus après leur submersion qu'un motif continuuel d'allégresse et de louange. Voilà l'effet propre de ce sacrement, et quoique, à proprement parler, nul ne puisse savoir en toute certitude s'il est en état de grâce, chacun peut arriver à le savoir à quelque chose près.

Que veut dire encore cette eau qui sortit du côté du Sauveur quand un soldat le perça de sa lance? Si Jésus-Christ a voulu supporter cette blessure et toutes celles de sa passion, ce fut sans doute pour nous faire connaître que c'est en elles que prend sa source l'eau sainte qui lave et purifie nos âmes dans le baptême, ainsi que celle par laquelle nos âmes reçoivent la grâce dans les autres sacrements, et par la grâce un principe nouveau de guérison. Dieu voulut encore nous donner le même enseignement dans la formation de la première femme, qu'il tira d'une des côtes d'Adam; à l'exemple de cette première création, il tira aussi du côté du second Adam, tandis qu'il était plongé dans le sommeil de la mort, son Epouse, c'est-à-dire l'Eglise. Car c'est de là que découle, comme d'une fontaine très-abondante, la grâce des sacrements, qui confère à l'Eglise sa dignité spirituelle d'Epouse de Jésus-Christ. C'est pour cette raison que Jésus-Christ est réputé avoir tiré son Epouse de son côté; car c'est en lui que prennent naissance les sacrements qui nous confèrent un nouvel être et une dignité nouvelle. Le baptême est donc avec les autres sacrements un des fruits principaux de l'arbre de la croix; par

eux, les âmes sont soulagées, guéries, fortifiées et soutenues dans la vie spirituelle. Aussi l'Épouse des Cantiques, parlant de ce fruit, s'écriait : « Je me suis assise à l'ombre de Celui que mon âme désirait. et son fruit a été fort doux à ma bouche. » *Cant. II.*

CHAPITRE XIII.

Septième fruit de l'arbre de la croix : l'horreur du péché et l'amour de la vertu.

Parlons maintenant en particulier de la justice, de ses devoirs et de ses diverses parties. La justice dont il s'agit ici se divise en deux parties principales, la fuite du mal et la pratique du bien, ce qui revient à la haine du péché et à l'amour de la vertu. Certes, la première de ces deux choses, la fuite du péché, le mystère de la croix nous est d'un tel secours pour l'obtenir, que si les hommes avaient voulu se demander ce que Dieu pourrait faire pour nous découvrir la malice et la laideur du péché, ils n'auraient rien imaginé de plus efficace que ce sacrifice tout puissant. Et que pouvait faire de plus le Seigneur pour nous manifester cette haine que de livrer son Fils unique à la mort? Nos péchés ont été la cause de cette mort; car rien au monde ne pouvait, en dehors de ces péchés, faire peser sur les épaules du Sauveur de pareils tourments. Ainsi, à bien considérer toutes choses, nos péchés furent les auteurs de tous ces maux. Quoi! et ceci est digne d'attention, notre Seigneur ne fut maltraité qu'une seule fois par ses ennemis, et tous les jours, à chaque instant, pour le plus frivole motif, Jésus est maltraité par nous. C'est donc nous qui l'avons vendu et souvent à moindre prix que Judas; c'est nous qui l'avons abandonné et renié, non pas pour éviter la mort comme les apôtres et saint Pierre, mais pour un intérêt fragile, pour un plaisir charnel, pour échapper aux douleurs d'un jeûne, et souvent sans raison et par la seule habitude de mal vivre; c'est nous qui l'avons méprisé, en ne faisant aucun cas de ses commandements et de sa doctrine; c'est nous qui le clouons sur la croix toutes les fois que nous désobéissons aux préceptes auxquels il a

donné une autorité nouvelle par son sang et par sa mort ; c'est nous qui l'avons injurié en déguisant nos fautes sous de bonnes paroles, en raillant et en méprisant ceux qui, en son nom, cherchent à nous éloigner du péché ; c'est nous, enfin, qui lui donnons la mort et qui l'ensevelissons au dedans de nous-mêmes quand nous oublions l'amour et le respect que nous lui devons. Voilà les bourreaux qui ont maltraité et crucifié le Sauveur ; car pour détruire la mort le Père éternel a livré son Fils unique aux souffrances de la croix, nous donnant ainsi une preuve évidente de la haine qu'il porte au péché. Cette haine est si grande qu'elle le pousse à laisser en expiation de ce mal horrible son Fils bien-aimé sous les coups de la mort. Dieu savait qu'il n'y avait pas de moyen plus convenable pour tirer du péché une vengeance légitime et pour délivrer le monde de ce fléau ; aussi consentit-il à la mort de son Fils, qui pouvait seule triompher d'un pareil adversaire. Oh ! dites-moi après cela comment Dieu traitera l'homme qui se rend le serviteur et l'esclave du péché, puisqu'il a traité avec tant de rigueur son propre Fils, parce qu'il s'était chargé des péchés du monde ?

Le Fils de Dieu n'eut pas moins d'horreur pour ce monstre cruel ; pour nous donner la force d'en triompher, il consentit volontairement à souffrir de la part des hommes et des démons les plus cruels tourments, et à assumer sur lui tous les fléaux de l'indignation divine mérités par le péché. Et non-seulement les souffrances de sa passion, mais encore tout ce qu'il a dit et fait dans le monde tend à ce but suprême ; c'est pourquoi Isaïe a pu dire en toute vérité : « Que le fruit de tous les travaux de Jésus-Christ était de chasser et d'extirper le péché du monde. » *Isa. xxvii.* Encore donc que les fruits de l'incarnation et de la rédemption du Fils de Dieu soient innombrables, celui dont nous parlons ici, c'est-à-dire la destruction et la rémission des péchés, est si essentiel, que l'Écriture le cite toujours comme le plus important, celui qui est comme la racine et la source de tous les autres. Écoutons le Sauveur à sa dernière cène, consacrant son sang précieux : « Ceci, dit-il, est le calice de mon sang, qui sera répandu pour vous et pour plusieurs en rémission des péchés. »

Matth. xxvi, 28. Un autre jour, il venait de donner à ses disciples l'intelligence des écritures qui parlaient de lui, lorsqu'il ajouta : « Tout était écrit, et il fallait que le Christ souffrît et ressuscitât, et qu'aussitôt la pénitence et le pardon des péchés fussent prêchés par tout le monde, en commençant par Jérusalem. » *Luc.* xxiv, 25. Ne lisons-nous pas aux Actes des apôtres que saint Pierre, annonçant l'Evangile au centurion Corneille et à sa famille, disait : « Que tous les prophètes annonçaient la rémission des péchés qui devait être accordée aux hommes par les mérites de la passion du Sauveur. » *Act.* x, 43. Le prophète Michée nous apprend à son tour que le Sauveur devait nous délivrer de toutes nos iniquités et jeter nos péchés au fond de l'abîme. Enfin, le divin Précurseur, voyant passer un jour le Christ devant lui, ne s'écria-t-il pas : « Voilà l'Agneau de Dieu, voilà Celui qui ôte les péchés du monde. » *Joann.* 1, 36. De tout cela ne résulte-t-il pas que la principale cause du sacrifice de la croix fut la victoire qu'il fallait remporter sur le péché, et le Fils de Dieu voulut-il autre chose par ce même sacrifice que payer au prix de ses douleurs les dettes que nos péchés avaient contractées, et nous mériter la grâce et la force de triompher à jamais de son influence? S'il en est ainsi, reconnaissons la malice de ce monstre, qui n'a pu être chassé du monde que par tant d'efforts et de peines.

Dieu, ce juge souverain, nous a montré par des châtiments signalés la haine qu'il porte au péché; ouvrons l'Écriture et nous en verrons des exemples à chaque page; au reste, il nous suffit de dire que les supplices de l'enfer sont proprement et surtout la peine du péché. Et cependant, quelque grands que paraissent ces tourments, nul ne nous fait aussi bien connaître la grandeur de cette haine, comme la vengeance que Dieu tire du péché en livrant à la mort son propre Fils, uniquement pour avoir pris sur lui les iniquités du monde entier. Ah! que c'est avec raison que le Seigneur se plaint de l'ingratitude du pécheur, qui, après avoir été racheté à un si haut prix, ose encore retourner à ses iniquités! « N'ai-je pas assez souffert pour tes péchés? lui dit-il par la bouche de saint Bernard. Pourquoi contrister encore mon cœur et accroître mon affliction? Car, apprends-le, je souffre bien

plus des blessures que me font les péchés que des plaies de mon corps? »

S'il en est ainsi, qui donc oserait commettre un seul péché? Qui ne tremblerait à ce seul nom? Qui ne gémirait de vivre dans un monde si mauvais, dans un corps si fragile où les motifs et les occasions de péché sont si nombreux et si puissants? Quel est l'homme surtout qui, croyant et comprenant ces mystères, ne serait indigné à la vue de la facilité avec laquelle les hommes commettent le péché, lorsque Dieu pour le punir ou l'effacer a submergé le monde, changé les anges en démons, et, chose plus étonnante encore, livré son propre Fils à la mort? Elle est donc bien vive la lumière que nous donne ce mystère pour comprendre la malice du péché et nous en faire concevoir une haine profonde.

Mais si ce mystère nous fait détester le péché, il ne nous excite pas moins à l'amour de la vertu et de la justice, d'où dépend notre salut. Aussi le prophète Daniel nous apprend-il que la venue du Sauveur sur la terre avait deux motifs principaux, qui étaient « de mettre fin au péché et d'introduire dans le monde la justice et la sainteté. » *Dan.* ix, 24. Oh! que la justice doit être d'un grand prix, puisque le Sauveur a tant fait pour nous l'obtenir, et qu'il a voulu venir lui-même en personne la demander pour nous et nous la procurer! On peut suffisamment connaître l'excellence d'une cause qui a pour la négocier un orateur et un ministre d'une si haute dignité. Quand Dieu voulut créer le monde, il n'eut besoin que d'une seule parole; qui pourrait compter celles qu'il prononça pour le sauver? Que de travaux, que de souffrances n'endura-t-il pas? Comment ne pas estimer une affaire dont Dieu a pris tant de soin! Les hommes estiment en général très-peu la vertu, et c'est souvent le dernier bien qu'ils recherchent, jugeant tous les autres supérieurs à celui-là: qu'ils apprennent donc à lui rendre sa véritable place et à l'estimer le plus important de tous, puisque, si le Fils de Dieu est venu au monde, s'il a souffert de si longs et de si durs tourments, ç'a été surtout pour nous faire aimer la vertu. Saint Augustin le reconnaît dans ces belles paroles: « Vous êtes venue au monde,

Ô ma vie! pour détruire ma mort par votre vie; votre voix a éclaté dans l'univers comme un tonnerre; vous nous avez appelés par vos paroles et par vos œuvres, par votre mort et par votre vie; en descendant du ciel et en y remontant, vous nous criez de nous tourner vers vous, ce que nous ne pouvons faire, Seigneur, qu'en marchant dans le chemin de la vertu. » Peut-il y avoir rien de plus cher que ce qui nous est recommandé si vivement et de tant de manières? Si nous voyons un homme sage engagé dans un procès faire souvent le voyage de Rome, nous estimerions, par ces voyages fréquents et pénibles, que l'affaire qu'il traite est de la plus grande importance. Or, voici le Fils de Dieu, la sagesse même, qui, pour nous faire aimer la vertu, entreprend aussi un dur et pénible voyage; il descend du ciel sur la terre, et poursuit sa route jusqu'à la crèche, jusqu'à la croix, jusqu'au sépulcre, jusqu'aux enfers même; qu'elle doit donc être importante l'affaire pour laquelle il ne ménage ni ses peines, ni ses travaux! Que si cette affaire n'intéressait en rien le Seigneur, s'il ne l'a ainsi ardemment poursuivie que par amour pour toi, ô homme, toi que ces choses regardent, toi dont les intérêts sont ici en cause, combien tu la devrais estimer! Ce mystère, comme on le voit, nous fait connaître le prix et la valeur de la vertu, et en nous suggérant les raisons de son excellence, nous impose l'obligation de l'estimer et de l'aimer.

CHAPITRE XIV.

Huitième fruit de l'arbre de la croix : la charité.

Après avoir traité en général de la haine du péché et de l'amour de la vertu, il nous reste à parler de quelques vertus en particulier, auxquelles nous serons vivement excités par des exemples et des motifs tirés des mystères de la croix. On a coutume de le dire avec juste raison : la morale traitée en général est d'une utilité très-équivoque; il faut descendre aux détails pour en tirer quelque profit. C'est ce que nous ferons en parlant des vertus, et pour commencer par la plus grande de toutes, nous traiterons

d'abord de la charité; j'en ai déjà longuement parlé dans deux livres que j'ai écrits sur l'amour de Dieu et auxquels je renvoie le lecteur chrétien. J'ajouterai seulement ici que la charité est la reine et la maîtresse de toutes les vertus; elle leur donne la vie, la forme, la grâce et la beauté; sans elle, comme dit l'Apôtre, ni la foi, ni l'espérance, ni la prophétie, ni le martyre, ni le don de parler les langues des hommes et des anges, ni aucune autre vertu n'a de prix et de valeur aux yeux de Dieu: c'est elle enfin qui nous donne la force et le courage de faire de bonnes œuvres. C'est le propre de l'amour, en effet, de grandir les forces de l'homme, quand il s'agit de se dévouer à l'objet aimé; celui qui aime l'argent va, pour s'en procurer, jusqu'aux bouts du monde, et défie en passant le courroux des mers et les périls de la terre; le père souffre avec joie pour ses enfants, et se dépouille volontiers de tout ce qu'il possède pour subvenir à leurs besoins; pour eux, il entreprend de longs voyages; pour eux, il est généreux et compatissant; il prête ses épaules aux plus lourds fardeaux; il est leur force et leur courage dans les périls où ils sont engagés. Or, deux obstacles en apparence infranchissables semblaient empêcher l'homme d'arriver à la possession de cette vertu: sa bassesse d'abord, et ensuite l'excellence de la nature divine. L'esprit de l'homme, en effet, enchaîné et comme emprisonné dans un corps matériel, ne comprend jamais rien que par les sens, et s'élève par conséquent très-difficilement à l'amour des choses spirituelles; les choses sensibles l'emportent dans ses affections sur les choses spirituelles, qui, quoique plus nobles en elles-mêmes, échappent à ses efforts. Dieu n'est-il pas le plus élevé et le plus pur des esprits? Sa nature le place au-dessus des plus parfaites créatures; il a une manière d'être qui le distingue de tout ce qui existe en dehors de lui. Aussi parut-il à l'homme ignorant et grossier qu'il n'y avait aucune sorte de proportion entre Dieu et lui, et que dès lors il ne pouvait aimer Dieu comme il le méritait, puisque, contrairement à tout ce qu'il aimait sur la terre, il ne pouvait voir cet objet de son amour, ni se faire de lui une juste idée. Erreur funeste, reproduite dans la vie d'un pauvre ermite, qui partageait l'opinion de ceux qui croient que Dieu a

un corps et des membres comme les nôtres. On parvint à le guérir de ces superstitions grossières ; mais lui, se représentant toujours Dieu sous les mêmes formes, ne cessait de répéter : Ah ! pourquoi m'avez-vous ravi mon Dieu !

Comment porter remède à cette grossièreté de notre esprit ? La sagesse divine y a merveilleusement pourvu par le mystère de l'Incarnation, qui n'est autre que le mystère du Fils de Dieu revêtu de notre chair et conversant sur la terre avec les hommes. L'homme charnel, incapable de porter son amour ailleurs que sur les choses sensibles, trouve ainsi son Dieu rendu visible et couvert du manteau de sa propre nature. Le Fils de Dieu, pur esprit, se fait homme pour se laisser aimer des hommes, qui ne savaient aimer que les choses extérieures et sensibles. Merveilleux abaissement de Dieu ! qui fut figuré, comme nous le verrons plus loin, par cette chaleur vivifiante que communiqua aux membres de l'enfant mort le contact d'Elisée, quand le prophète daigna se faire petit pour appliquer ses membres sur ceux de cet enfant.

IV Reg. iv.

I.

Dieu, pour se faire aimer de nous, nous découvre ses amabilités infinies dans le mystère de la croix.

Et puisque nous parlons de l'amour de Dieu, voici une chose bien digne de remarque. Le principal obstacle qui empêchait l'homme de s'élever jusqu'à l'amour de cet esprit souverain, c'était l'ignorance où il était de ses attributs et de la conduite qu'il tenait avec les hommes, tant cette substance suprême était infiniment élevée au-dessus de notre nature, tant il semblait difficile de supposer en elle des propriétés proportionnées à notre amour ! Mais voici que le Fils de Dieu lui-même vient au secours de notre faiblesse et renverse cet obstacle ! Il quitte le sein de son Père pour venir dans ce monde ; il converse avec les hommes ; et telle est l'ardeur de sa charité, telles sa miséricorde et son humilité, sa bonté et sa douceur, sa tendresse et sa compassion en présence des misères humaines, tel enfin son zèle pour le salut des âmes, qu'il emploie sa vie tout entière à soulager les infirmités de nos

corps et à procurer surtout le bonheur éternel de nos âmes. Ah! que dire en effet de sa bonté envers la cité de Jérusalem, lorsque, se trouvant en présence de cette ville, il versait des larmes et s'apitoyait sur sa chute? *Luc. ix.* Ses premières paroles sur la croix ne furent-elles pas encore une prière en faveur de ces coupables qui, à cet instant même, non contents de le voir souffrir, ajoutaient l'insulte à l'indifférence et au mépris? Que dire aussi de son humilité, et notamment de celle qu'il fit paraître au jour de sa résurrection, lorsque, rencontrant Marie-Madeleine, il l'envoya vers ses disciples en lui disant : « Allez vers mes frères, et dites-leur que je m'en vais à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu. » *Joann. xx, 17.* O prodige de bonté et de douceur! Le Maître de l'univers daigne donner le nom de frères à de pauvres pêcheurs, à des hommes ignorants et pusillanimes qui, il y a deux jours à peine, au milieu des douleurs de sa passion, se sont enfuis et l'ont abandonné aux insultes de ses ennemis! Aussi, pour témoigner de la douceur, de la tendresse et de la miséricorde qu'il montrait avec les pêcheurs, surtout aux jours de son premier avènement, à chaque page de l'ancien et du nouveau Testament, je le vois toujours désigné sous le tendre nom d'*Agneau*. C'est ainsi que l'appellent, en effet, et le prophète Isaïe, et le divin Précurseur, et saint Jean l'Évangéliste dans son Apocalypse.

Un autre caractère distinctif de cette bonté infinie de Dieu, c'est l'amour qu'il porte aux bons et l'horreur profonde que lui inspirent les méchants, en tant que méchants. Il fit clairement paraître cet amour, un jour qu'un homme s'adressant à lui, lui disait que sa mère et ses frères le cherchaient : « Qui est mon père, et quels sont mes frères? » répondit-il. Puis tendant sa main vers ses disciples, il ajouta : « Voilà ma mère et voilà mes frères; car quiconque fera la volonté de mon Père, celui-là sera et mon frère, et ma sœur, et ma mère. » *Matth. xii, 47-50.* Dieu pouvait-il mieux exalter la dignité des bons et la grandeur de l'amour qu'il leur porte? Son horreur pour les méchants éclate aussi d'une manière irréfutable dans les reproches si sévères qu'il adressait ouvertement à l'hypocrite ferveur, à l'ambition, à l'avarice et aux su-

perstitutions des Pharisiens et des princes des prêtres; aussi, pour se venger, ceux-ci se mirent à le poursuivre sans relâche, et n'eurent point de trêve jusqu'à ce qu'ils l'eussent fait clouer à la croix, où ils ne cessaient de l'outrager et de l'insulter. Jésus-Christ n'a-t-il pas une autre fois donné un magnifique exemple de cette haine sainte? Il entra un jour dans le temple, où étaient étalés des tables, de l'argent et des troupeaux dont on faisait le trafic; il fait un fouet avec des cordes qu'il trouve sous sa main, et, l'indignation augmentant sa fureur, il chasse à coups de fouet les marchands hors du temple, il renverse leurs tables et leurs tréteaux, et disperse de tous côtés l'argent qu'elles supportaient. *Matth.* XXI. Quel châtement sévère, et qu'il nous indique bien la haine que les méchants inspirent au Seigneur! Néanmoins, sa charité ne repousse pas entièrement les méchants, elle se porte sur les bons et sur eux, et je n'en veux d'autre exemple que ces paroles qu'il adresse aux justes et aux pécheurs dans son ineffable tendresse : « Venez à moi, leur dit-il, vous tous qui êtes épuisés de travail et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » *Matth.* XI, 28. Nous ne finirions pas si nous voulions faire connaître en détail les vertus et les grandeurs de la vie de ce Seigneur tout élément. Du reste, pour connaître les attributs de Dieu et sa manière d'agir avec les hommes, il suffit de jeter les yeux sur cette image et ce portrait du Père; là sont reproduites, comme en un miroir fidèle, la bonté et la grandeur de ce Seigneur que nous devons aimer. Tel est le Père, tel le Fils; car le Fils est sorti du sein du Père, comme il le dit un jour lui-même à Philippe : « Philippe, qui me voit, voit mon Père. » *Joann.* XIV, 9. Si donc le Fils, revêtu de notre chair, a su nous montrer tant de bonté, jugeons par là de celle du Père, qui lui ressemble, quoiqu'il n'ait pas pris notre propre nature. L'Apôtre avait donc raison de dire « qu'il était grand le sacrement qui s'était manifesté sous les apparences de la chair. » I *Tim.* III, 16. Ce que quelques-uns traduisent par ces mots : « Dieu s'est manifesté dans la chair. » Et, en effet, parmi tout ce que Dieu a fait, rien ne manifeste, rien ne découvre mieux au monde son être et ses propriétés que cet acte par lequel il envoie au monde, sous des apparences sensibles, son propre Fils

sorti de son sein, afin que, par la connaissance qu'il nous donne de lui sous ces formes visibles, nous élevions nos cœurs à l'amour des choses invisibles.

Voilà de grands motifs d'aimer Dieu, tous tirés du mystère de l'incarnation; mais le mystère de la passion nous en fournit de plus grands encore. Trois choses sont propres, par dessus toutes, à nous inspirer de l'amour pour une personne : sa bonté d'abord; ses bienfaits ensuite; enfin, et surtout l'affection que cette personne nous porte. La bonté, en effet, dépend aussi étroitement de la volonté que la couleur de la vue, et notre volonté ne peut aimer que le bien, ou ce qui a les apparences du bien. Telle est aussi l'efficacité d'un bienfait pour engendrer l'amour, que les animaux féroces y sont eux-mêmes sensibles, comme nous le voyons par de nombreux exemples rapportés dans l'histoire. L'amour à son tour réclame l'amour, et difficilement nous n'aimerons pas qui nous aime. Pourquoi? C'est que l'amour est le premier, le plus grand, et comme le principe de tous les autres bienfaits; par l'amour, l'homme se donne lui-même et donne tout ce qu'il possède, et, comme on le dit souvent, tout est commun entre amis. Or, ces trois motifs d'amour se rencontrent excellemment dans le mystère de la croix, et il semble que Dieu ne pouvait donner un témoignage plus magnifique de sa bonté et de sa charité, ni un plus grand bienfait. Nous allons traiter successivement de ces trois motifs, encore que nous nous proposons de parler plus loin, avec plus d'étendue, de la bonté de Dieu. Commençons par les bienfaits que nous avons reçus dans la passion du Sauveur.

II.

Des grands bienfaits et des richesses inestimables qui nous sont communiqués par le mystère de la croix.

Pour bien apprécier la grandeur du bienfait de la croix, il faut connaître la nature des biens qu'il nous donne, la manière dont ce don nous est fait, et surtout la raison pour laquelle il nous est fait. Or, l'Apôtre nous apprend que les biens qui nous sont donnés dans le mystère de la croix sont « des biens incompréhensibles. » « Moi, dit-il, le plus indigne de tous les saints, j'ai reçu de Dieu

la grâce d'annoncer aux nations les richesses incompréhensibles du Christ, afin de rendre manifeste aux yeux de tous la dispensation de ce mystère caché dans tous les siècles au sein du Dieu vivant, le créateur de tout ce qui existe. » *Ephes.* III, 9-10. Un peu plus haut, le même Apôtre avait spécifié d'une manière plus particulière la grandeur de ces richesses en ces termes : « Dieu, qui est riche en miséricorde, poussé par l'ardeur de sa charité et de son amour, a eu pitié de notre état de mort et nous a rendu la vie par Jésus-Christ, à la grâce duquel nous devons notre salut ; il nous a aussi ressuscités avec lui, il nous a fait asseoir sur des trônes célestes pour montrer à tous les siècles futurs la magnificence et les richesses de la grâce et de la bonté dont il use avec nous par Jésus-Christ son fils. » *Ephes.* II, 4-7. Dans ces paroles, l'Apôtre exalte magnifiquement la résurrection de l'homme déchu, puisque d'esclave de Satan qu'il était, il nous est là représenté comme frère du Christ, en tout semblable à lui ; avec Jésus il reçoit la vie, avec lui il ressuscite, avec lui il entre dans la gloire ; car tous ces bienfaits, les élus les recevront par les mérites de la croix. Pour tout résumer en un mot, ce mystère nous obtient et la grâce, et la gloire, les deux plus grands biens que la munificence de Dieu puisse accorder à une créature. Cette grâce, que les saints appellent une gloire commencée, nous est donnée avec une telle abondance que le même Seigneur qui nous l'a acquise dit en son Evangile : « Je suis la porte pour aller au Père : si quelqu'un entre ou sort par cette porte, il sauvera son âme et trouvera d'abondants pâturages. Le voleur n'entre dans la bergerie que pour dérober, tuer et détruire le troupeau ; quant à moi, je viens pour donner la vie à mes brebis, non plus en les laissant dans de maigres pâturages, mais en leur donnant en abondance tout ce qui leur est nécessaire. » *Joann.* X, 9-10. L'abondance que promet ici le Sauveur n'est autre que les grâces et les dons merveilleux du Saint-Esprit, qu'il nous a lui-même acquis par son sang et qui furent autrefois figurés par les richesses du temple de Salomon, « où l'argent n'était pas plus ménagé que la pierre, les cèdres, que les figiers sauvages qui naissent dans les champs. » *III Reg.* X, 27. Cette profusion de richesses

temporelles fut entre les mains du Saint-Esprit un moyen de nous représenter les richesses spirituelles de la grâce qu'il devait nous donner aux jours du règne du véritable Salomon, qui est Jésus-Christ; et nous voyons toutes ces choses amplement réalisées dans la grâce que les sacrements confèrent à ceux qui les reçoivent dignement, surtout dans le sacrement de l'autel, le plus grand et le plus noble de tous.

III.

Ce que le Fils de Dieu a souffert pour nous donner ces richesses spirituelles.

Considérons maintenant par quel moyen, c'est-à-dire par quels travaux le Fils de Dieu nous a mérité cette abondance de biens spirituels, considération qui faisait sur le cœur des saints une vive impression et qui excitait en eux de profonds sentiments d'amour. Écoutons là dessus le langage de saint Bonaventure : « Considère encore, ô homme, et pèse attentivement les merveilles opérées sur la terre par le Seigneur. Dieu s'est abaissé pour t'honorer; l'innocent a été battu pour consoler le coupable; le juste a été crucifié pour que le pécheur fût absous; l'agneau sans tache est mort pour devenir ta nourriture, et son côté est ouvert pour te fournir un breuvage. » — « Cette majesté souveraine a voulu mourir, poursuit saint Bernard, pour nous donner la vie; se rendre esclave pour nous établir rois; s'exiler pour nous rendre notre patrie; embrasser l'humilité jusqu'aux dernières limites, afin de nous constituer maîtres et seigneurs de tous ses biens. » Saint Augustin à son tour prête au Seigneur ces paroles qui expriment les mêmes idées : « Tu étais ennemi de mon Père, et je t'ai réconcilié avec lui; tu le fuyais, et je t'ai rapproché de lui; tu t'égarais entre les montagnes et les forêts, et je t'ai cherché, je t'ai chargé sur mes épaules et je t'ai porté en sa présence. Pour toi j'ai souffert, pour toi j'ai sué, pour toi j'ai couronné ma tête d'épines, percé mes mains de clous, présenté mes épaules aux fouets de mes bourreaux, donné mon côté à la lance du soldat; pour toi enfin mon sang a coulé tout entier. Mais, hélas! pourquoi pécher et t'éloigner de moi en commettant le mal! » Oh! que pourrai-je donner au Seigneur pour un si grand

bienfait; que lui rendrai-je surtout pour la manière dont il me l'a accordé? C'est bien avec raison que saint Bernard nous conseille de consacrer notre vie à Celui qui a offert pour nous la sienne, à ce Dieu qui, pour nous délivrer de l'éternel supplice, a daigné endurer ici-bas les plus vives tortures.

Eh quoi! l'homme aurait-il le courage de se plaindre que sa vie est dure et pénible, en voyant le plus beau des enfants des hommes crucifié pour son amour? O miséricorde toute gratuite! O bienfait généreux! O amour incompréhensible! O douceur inconcevable! Le roi de gloire mourir sur la croix pour un vil vermisseau! Quel ami généreux tu as en lui, ô homme! Quel puissant soutien! Quel prudent conseiller! Quel amant épris de ta misère, que celui qui montra tant de grandeur en te créant et tant d'humilité en te rachetant! Là si sublime, ici si abaissé, mais toujours également aimable! Là il te fait dans sa puissance de merveilleux présents, ici il s'expose dans sa miséricorde aux plus dures souffrances! Pour guérir ta chute et t'élever jusqu'aux cieux d'où tu étais tombé, il est descendu jusqu'à ta bassesse; pour te rendre ce que tu avais justement perdu par ta faute, il s'est résigné à souffrir à ta place, prenant pour lui la mort à laquelle tu étais condamné. Mais voulons-nous apprécier ce bienfait à sa juste valeur? Jetons les yeux sur l'excellence de l'humanité sacrée de Jésus-Christ, qui en fut l'instrument et que Jésus, aimait et estimait par-dessus toutes les choses créées. Pour le comprendre facilement, songeons au grand amour que notre âme porte à notre corps, au sujet duquel Job disait : « Peau pour peau, c'est-à-dire pièce pour pièce, car l'homme donnerait tout ce qu'il a pour conserver sa vie. » *Job. II, 4.* La raison de cette étroite union c'est que l'âme communiquant au corps la vie qui lui est propre, l'aime et le hérit comme une chose qui lui appartient et qui est sortie d'elle-même. Cela est si vrai que, lorsque l'âme est séparée du corps, le corps perd son être et sa vie. Mais de même que l'âme communique au corps sa propre vie, de même le Verbe, en enlevant à son humanité sainte la personnalité que la nature lui devait donner, lui communique son être divin, quoiqu'il ne soit pas sa forme, comme l'âme l'est du corps;

et de là vient que Jésus-Christ l'aime par-dessus toutes les créatures, d'un incompréhensible amour. Si tel est l'amour que Jésus-Christ porte à son humanité sacrée, qui pourrait dire quel grand bienfait ç'a été de sa part de sacrifier une vie qui lui était si chère pour protéger et réparer notre propre vie? Il suffit de quelques paroles pour énoncer ce mystère, mais il demeurera toujours au-dessus de toutes les intelligences humaines. Cependant tâchons d'éclaircir ceci par un exemple qui le rende plus sensible et qui fasse comprendre à notre ignorance la grandeur de ce bienfait et l'étonnant témoignage de cet amour.

Il est écrit dans la vie de sainte Catherine de Sienne qu'après la mort de son père elle demanda à notre Seigneur de l'exempter des peines du purgatoire. Mais comme le défunt, n'ayant pas encore suffisamment expié ses péchés, devait, d'après les lois de la justice divine, en faire pénitence dans ce lieu d'expiation, il lui fut répondu que sa demande ne pouvait être exaucée qu'à condition qu'elle prendrait sur elle-même cette satisfaction et qu'elle souffrirait toute sa vie une douleur de côté. La vierge accepta de bon cœur cette proposition, et par ses souffrances délivra son père des flammes du purgatoire. Supposons maintenant un homme noble et vertueux, étendu sur son lit par de violentes douleurs de goutte, de pierre, de migraine, d'estomac ou d'autres maux semblables; la douleur lui arrache des cris déchirants et les médecins emploient en vain à le soulager tous les secrets de leur art. Tout à coup, au milieu de l'angoisse de cet homme, partagée par toute sa famille, que la désolation et la vue de ses souffrances contristent et désolent, cette même vierge se présente, et, toute émue par le spectacle qu'elle aperçoit, elle sent son cœur déchiré, se jette à genoux et demande au Seigneur avec instance le soulagement de cet infortuné, ajoutant même qu'elle se dévoue pour lui et qu'elle se résigne à supporter à sa place les mêmes maux et les mêmes souffrances. Si Dieu accueillait sa demande et délivrait à cause de ce dévouement le malade des douleurs qu'il ressent, oh! que ferait, je le demande, que ferait cet homme noble et reconnaissant en se voyant parfaitement guéri? Quelles actions de grâces ne rendrait-il pas à sa libéra-

trice? Que ne ferait-il pas pour elle? Quelles paroles n'emploierait-il pas pour la remercier de son dévouement? Et devant quelles peines ou quelles fatigues, devant quels frais et quelles dépenses pourrait-il reculer pour lui témoigner toute sa reconnaissance? Tous ses biens, ne les mettra-t-il pas entre les mains de la sainte? Sa reconnaissance ne durera-t-elle pas autant que sa vie? Que de larmes de joie tomberont de ses yeux au souvenir de ce bienfait et de cet amour? Quelle compassion surtout, quelle peine ne ressentira-t-il pas en voyant cette vierge en proie aux tourments qu'elle accepta pour lui? O ingratitude humaine, que ces exemples laissent insensible et ne sais pas reconnaître à cette lumière ce que tu dois à ton Rédempteur! Ce bienfait comparé à la rédemption, qu'est-il? Une apparence, une ombre. Le premier peut tout au plus sauver notre corps; le second a sauvé notre âme, et dès lors il est incomparablement plus excellent. L'un entretient notre santé temporelle, l'autre nous procure le salut éternel : là un malade a été délivré de douleurs auxquelles la vie met un terme; ici l'homme a échappé à des tourments qui ne devaient jamais finir : là la pauvre fille d'un teinturier consent à s'offrir comme victime à la place d'un homme riche et puissant, renouvelant un prodige de dévouement assez fréquent dans le monde, où l'on a vu souvent un fidèle vassal se dévouer à la mort pour délivrer son roi; mais ici les rôles sont renversés : le Fils de Dieu, le Roi des rois, le Seigneur de la création tout entière prend sur ses épaules tous les châtimens que son esclave méritait, et, oubliant sa bassesse et son ingratitude, l'arrache à la servitude qui pesait sur lui.

IV.

Grandeur de ce bienfait inestimable.

Une autre circonstance qui suffit seule à plonger nos cœurs dans l'étonnement, et, comme nous l'avons déjà dit, la troisième qui fait briller à nos yeux la grandeur de ce mystère, c'est le motif ou la cause qui a poussé ce divin Seigneur à s'exposer à de si grandes douleurs. Cette cause, ne la cherchons ni dans la nécessité, ni dans une obligation étroite, ni dans les mérites de

l'homme, ni dans la gloire qui pouvait lui revenir de ce sacrifice ; nous n'en trouverions pas d'autres que sa bonté, son amour, sa tendresse, sa miséricorde, sa douceur, sa compassion à la vue de nos misères et le désir qu'il avait d'y porter remède. C'est, comme nous l'enseigne le prophète Zacharie, « par les entrailles de sa miséricorde qu'il est venu nous visiter du haut du ciel, afin d'éclairer ceux qui étaient assis dans les ténèbres de la mort et de guider nos pas dans le chemin de la paix. » *Luc.* 1, 78. Si le prophète parle ici en ces termes de la miséricorde de Dieu, c'est que Dieu a pour ainsi dire ouvert son sein pour nous, semblable à un homme qui, ayant épuisé envers un autre tous ses bienfaits, l'aimerait, pour me servir de l'expression vulgaire, jusqu'à lui donner ses entrailles. Disons-nous donc autre chose lorsque nous répétons chaque jour dans le symbole : Je crois en Jésus-Christ notre Seigneur qui, pour nous et pour notre salut, et non pour son avantage et dans ses intérêts, est descendu du ciel, s'est incarné, a souffert et a été enseveli. Quelle tendresse! quelle bonté! quelle générosité! quelle noblesse! Est-il donc possible d'en imaginer de plus excellentes!

Mais, chose plus admirable encore! tandis que le Sauveur avait mille moyens de venir à notre secours, s'il l'eût voulu, il a préféré celui qui était le plus coûteux, mais aussi celui d'où nous pouvons retirer le plus grand fruit. Et que l'homme ne se croie pas tenu à moins de reconnaissance, parce qu'il ne participe pas seul aux fruits de ce mystère; saint Jean Chrysostome le condamne dans ces paroles : « C'est la marque du vrai serviteur de Dieu d'accepter avec la même reconnaissance les biens accordés à tous, et ceux qui lui sont donnés en propre; il s'estime également débiteur dans les deux cas, puisqu'il jouit également des uns et des autres bienfaits, et que les premiers ne lui sont pas moins utiles parce qu'il n'a pas seul le droit d'en retirer les fruits. Le soleil éclaire tous les hommes, et cependant qui s'aviserait de mépriser le bienfait de sa lumière et de le croire diminué parce que tous les hommes sont appelés à en jouir? »

Ah! s'il en est ainsi, pourquoi tous les hommes ne se consacrent-ils pas au service de Dieu? Comment ne fondent-ils pas tous,

comme la cire devant le feu, sous l'influence de cet amour? Comment ne s'exposent-ils pas à mille martyres pour Celui qui en a tant enduré pour eux? Comment notre cœur peut-il oublier ce bienfait et notre langue ne pas chanter les louanges de Dieu? Comment contenir nos joies et ne pas proférer au dehors ces paroles dans lesquelles Moïse, apercevant sur la montagne la figure de ce mystère, publiait à grands cris la miséricorde infini qui lui fut révélée? Comment ne pas être émus de compassion, en un mot, à la vue de ce Seigneur chargé d'opprobre et de douleur pour notre amour, acceptant pour lui seul la responsabilité de nos crimes, et offrant à son Père dans ses souffrances une rançon qui brisât nos liens? Disons donc tous avec saint Augustin : Réjouissons-nous, admirons, aimons, chantons et adorons le Seigneur. Sa mort nous a fait passer de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière, de l'exil à la patrie, de la corruption à l'incorruption, des larmes à la joie, de l'éternelle misère à la gloire qui ne finira pas. Quel est le cœur assez dur pour résister à la grandeur de ce bienfait et demeurer froid devant les flammes de cet amour? O mon Seigneur Jésus-Christ, puisque vous ne vous êtes pas épargné par amour pour moi, percez, je vous en conjure, percez mon cœur de vos traits divins; inondez-moi de votre sang; que partout où je porte mes regards j'aperçoive votre croix; que tous les biens que je pourrai voir me paraissent obtenus par votre sang précieux, et qu'ainsi transformé tout entier en vous, je ne voie rien hors de vous, je ne voie rien que vous. Ma consolation, ô Seigneur, sera de partager votre croix, et ma plus grande affliction de m'arrêter à quoi que ce soit en dehors de vous.

Cela suffira pour nous donner une idée de la grandeur de ce bienfait et nous faire aimer Celui de qui nous le tenons.

V.

De trois considérations qui peuvent nous faire comprendre la grandeur de l'amour qui éclate dans le mystère de la croix.

Parlons maintenant d'un autre motif d'aimer notre Seigneur. Je veux parler de l'amour inestimable qu'il a lui-même pour

nous. Parmi tous les moyens qui nous découvrent cet amour, un des principaux est la résignation avec laquelle il a souffert tant de travaux et surtout la mort pour l'objet aimé. « Nul n'a une charité plus grande, nous dit-il lui-même, que celui qui donne sa vie pour ceux qu'il aime. » *Joann.* xv, 13. Pour mieux éclaircir ceci, remarquons que les philosophes procèdent de deux manières pour connaître les objets : ou bien ils remontent de la connaissance des effets à celle des causes ; ou bien ils descendent de la connaissance des causes à celle des effets, et cette seconde méthode est incontestablement la plus noble des deux. Nous les emploierons toutes deux, afin d'arriver à connaître la grandeur de l'amour du Sauveur envers nous. Cet amour est si grand que, selon le langage de l'Apôtre, il surpasse l'intelligence des hommes et celle même des anges, *Ephes.* iii, qui, malgré l'élévation de leur esprit, ne peuvent arriver à comprendre l'étendue de cette charité. Or, si l'intelligence des anges ne suffit pas à connaître ce mystère, comment l'esprit de l'homme, si étroit et si borné, pourrait-il se flatter de pénétrer les choses divines ?

Toutefois, pour n'être pas entièrement privés d'une connaissance qui nous est si utile, voici trois considérations à la lumière desquelles nous verrons clairement la grandeur de cet amour et la promptitude avec laquelle le Seigneur se dévoua pour nous à de si pénibles travaux. Et d'abord quelle n'est pas l'étendue de la grâce et de la charité qui lui furent données ! Devant elle la charité et les grâces données aux saints pâlissent, comme pâlissent les étoiles devant l'astre du jour. Que si néanmoins un grand nombre de saints martyrs, avec la charité qui leur fut accordée, s'offrirent avec la joie et le courage que nous savons, aux plus cruels supplices, quelle promptitude, quel courage ne dut pas montrer le Seigneur en face de la mort de la croix, acceptée pour la gloire de son Père et pour notre propre salut, puisqu'il avait au cœur une charité et des grâces mille fois plus étonnantes ? On peut sans doute, à l'aide de ces considérations, se faire une idée quelconque de ces choses ; mais les comprendre entièrement et parvenir à les expliquer sera toujours impossible. Ce qui est possible à l'âme chrétienne, c'est de se plonger dans cet abîme

profond pour y considérer la promptitude et le devouement avec lesquels ce grand Sauveur de l'humanité affronte sans pâlir les orages et les tempêtes que pouvait susciter contre lui la fureur des ministres de Satan.

Considérons en second lieu la grandeur et l'abondance des bienfaits que cette âme sainte reçut au premier moment de sa conception. Nous avons déjà parlé avec quelque étendue de ces choses ; nous nous contenterons d'ajouter ici en deux mots que tous les trésors, toutes les richesses, toutes les grandeurs que Dieu possède, il les avait déposées avant tout mérite dans l'humanité sacrée de son Fils. Après la grâce suprême qu'il lui avait faite de l'unir à son Verbe divin dans l'union d'une même personne, épuisant ainsi d'un seul coup la grandeur de sa puissance, qui pouvait douter encore qu'il ne donnât à cette âme sainte les ornements, les grâces, les richesses qui convenaient à une âme qui n'était plus avec son Fils qu'une même personne ? Or, cette âme favorisée de tant de grâces, enrichie, sans y avoir pour ainsi dire aucun droit, de tant de faveurs, comme elle dut aimer celui qui était pour elle le principe de tous ces biens ! Avec quelle ardeur elle dut désirer de rendre grâces à un tel bienfaiteur et de le glorifier ! Et si elle connut, comme on n'en saurait douter, que la plus grande gloire qu'elle lui pouvait donner, le plus grand service qu'elle lui pouvait rendre, c'était de sanctifier les âmes, en les amenant à le servir et à lui obéir, que d'ailleurs tout cela ne pouvait s'obtenir que par le sacrifice de sa passion, oh ! qu'on juge de la résignation, de l'ardeur, de l'empressement avec lesquels elle alla au-devant de ces souffrances qui devaient honorer son Père d'une manière si éclatante et racheter le genre humain ? Qui donc pourra jamais se faire de ce bienfait une idée raisonnable ?

VI.

Suite du même sujet. — Obéissance du Christ ; satisfaction surabondante.

La troisième considération qui nous aidera à comprendre cet amour, est celle de l'obéissance parfaite de Jésus-Christ en tant qu'homme. Une des vertus qui ont brillé avec le plus d'éclat

dans la vie des saints fut la perfection de leur obéissance. Elle nous est merveilleusement représentée par ces animaux mystérieux du prophète Ezéchiel, qui obéissaient au plus léger souffle, à toute impulsion de l'Esprit; c'est là qu'ils se dirigeaient sans jamais revenir en arrière. C'est ce que nous montre encore la promptitude avec laquelle Abraham obéit au Seigneur. Dès que Dieu lui eut ordonné de sacrifier son fils bien-aimé Isaac, il ne renvoya pas ce sacrifice d'un jour à l'autre : il se leva de grand matin et partit avec son enfant pour la montagne où il devait l'immoler. Si telle a été l'obéissance des saints pour Dieu, quelle a dû être l'obéissance du Saint des saints, dont la grâce et la charité étaient si abondantes? Or, c'est à ce Fils si soumis que le Père éternel ordonne d'aimer les hommes, et de les aimer au point de se charger de leurs dettes et de leurs péchés, et d'offrir sa vie pour eux en sacrifice.

Aussi dit-il en saint Jean : « Je puis donner ma vie, et je puis la reprendre; car tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père. » *Joann.* x, 18. L'obéissance du Christ pour son Père étant si accomplie, avec quelle ardeur ce Fils obéissant a dû nous aimer, avec quel empressement il a dû s'offrir à la mort qui lui était ordonnée!

Plus cette charité est incompréhensible, plus ce Seigneur doit être aimable à nos yeux. Car il ne s'est pas borné au sacrifice d'une mort ordinaire : il a voulu endurer tant de douleurs et d'outrages qu'il n'y eût aucune partie de son corps exempte de tourments, ni à Jérusalem aucune classe de personnes qui ne concourût à sa passion. Le roi Hérode le tourne en dérision; le proconsul le condamne; un disciple le vend; les apôtres l'abandonnent; les prêtres et les Pharisiens l'accusent; les Gentils le flagellent; les clameurs furieuses du peuple le condamnent; les soldats le crucifient. Que dirai-je des tortures infligées à son corps sacré? Cette tête, devant laquelle, selon le langage de saint Bernard, les puissances célestes s'inclinent en tremblant, est percée de cruelles épines, *serm. de pass. Domini*; ce visage, le plus beau des visages des enfants des hommes, est souillé par les crachats de ces bouches infernales; ces yeux, plus brillants que

le soleil, sont obscurcis par l'approche de la mort; ces oreilles, que charment les cantiques des anges, n'entendent que les sarcasmes et les blasphèmes des pécheurs; cette bouche, qui instruit les esprits souverains, est abreuvée de l'amertume du fiel et du vinaigre; ces mains, qui rendaient la santé à tant de malades, sont percées de clous énormes; ces pieds, dont l'escabeau est saint et réclame nos adorations, sont fixés au bois de la croix; cette poitrine sacrée est traversée par le fer d'une lance; ce corps, conçu par l'opération du Saint-Esprit, est exposé nu au froid, à l'air, aux yeux de tout le monde; ses membres ont été si fort tourmentés qu'on en pourrait compter les os les uns après les autres. *Ps. XXI.* O amour qui domptes toutes choses, pourquoi t'acharner ainsi après la source de laquelle tu sors? Jusques à quand poursuivras-tu l'innocent? Jusques à quand toi si doux, si suave pour tous, seras-tu si cruel pour celui qui t'a donné naissance? Mais cette multitude de douleurs, cette grêle de tourments et d'afflictions ne ralentiront pas l'ardeur du doux Jésus à poursuivre l'œuvre commencée. Jamais l'homme le plus attaché à cette vie n'a désiré aussi vivement de vivre comme le Sauveur a désiré de mourir pour rendre le salut et la vie à nos âmes.

Ce ne fut pas assez pour lui des affreuses douleurs de son corps adorable; il ne voulut pas que son âme fût étrangère à sa passion, et pour cela il permit qu'elle fût percée de trois clous les plus déchirants qu'on puisse imaginer. Le premier était sa compassion pour sa très-innocente mère, présente à son supplice; après l'amour qu'il avait pour son Père, l'amour qu'il avait pour sa mère était le plus ardent de son cœur. Il en était aimé de même, et c'est à leur amour réciproque qu'était proportionnée la vivacité de leur douleur. Aussi saint Augustin dit-il que dans ce mystère deux autels attirent nos regards : l'un sur lequel était immolée la chair du Fils; l'autre sur lequel était immolée l'âme de la mère. Le second de ces clous était sa compassion pour tous les hommes qu'il savait devoir abuser en ingrats de ce bienfait et ne pas profiter d'un si grand, d'un si salutaire remède. Le troisième de ces clous était la compassion que lui inspirait l'aveuglement des misérables Juifs qu'il savait devoir être prochainement extermi-

nés sans retour en punition de cet énorme forfait, catastrophe dont il était si péniblement affecté que sa première parole sur la croix fut une prière à son Père en leur faveur, comme s'il était plus sensible à leur anathème qu'à tout autre. *Luc. xxiii.*

Comme nous nous étions servis de tous nos sens et de tous nos membres pour offenser Dieu, et que nous en avons fait autant d'armes au service du péché, selon l'expression de l'Apôtre, *Rom. vi*, le Sauveur a voulu expier en ses membres et en ses sens toutes ces offenses; de la sorte, les tourments de son corps naturel satisfaisaient pour les prévarications des membres de son corps mystique, à savoir, de l'humanité entière. En conséquence, les clous de ses mains payèrent pour les actions mauvaises dont les nôtres sont l'instrument; ses pieds attachés à la croix, pour les pas criminels des nôtres; sa poitrine percée d'une lance, pour l'impureté de nos pensées; ses épaules déchirées par les verges, pour les délicatesses de notre chair; ses yeux baignés de larmes, pour la curiosité et les convoitises des nôtres; sa bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, pour les recherches et les raffinements de notre sensualité; la pourpre dérisoire dont il fut revêtu, pour la vanité de nos parures; les crachats qui souillèrent sa face divine, les épines qui couronnèrent sa tête, pour les artifices en usage chez les femmes afin d'augmenter la séduction des pièges que tend l'ennemi.

VII.

Conclusion de ce chapitre. — Noircœur de notre ingratitude.

Or, le principe de toutes ces souffrances fut, comme nous l'avons dit, la brûlante charité du Sauveur. Elle est figurée par ce vent brûlant que le Seigneur, à la prière de Moïse, fit souffler sur la terre d'Égypte pour emporter les sauterelles qui la dévoiraient et les précipiter dans la mer Rouge. *Exod. x.* Certainement Dieu n'avait pas besoin de recourir à ce moyen pour délivrer cette contrée de ce fléau. Il eût détruit des sauterelles avec autant de facilité qu'il en avait eu à les produire. S'il ne voulut pas en agir de la sorte, ce fut pour nous donner une image de l'ardente charité qui porte le Christ à prendre sur lui les péchés qui, plus

pernicieux que les sauterelles, détruisent la beauté des âmes. Ils ont été aussi précipités dans la mer Rouge, parce qu'ils ont été exterminés par le sacrifice du précieux sang du Sauveur. C'est ce que nous enseigne l'Apôtre en des termes plus clairs, quand il nous dit : « Si le sang des boucs et des taureaux et l'aspersion de l'eau mêlée à la cendre d'une génisse sanctifient ceux qui ont été souillés et purifient leur chair, à plus forte raison le sang du Christ qui par l'Esprit-Saint s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes pour nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant. » *Hebr.* ix, 13-14. Assurément la différence qui existe entre l'un et l'autre sang existe entre l'un et l'autre sacrifice, et par suite elle est au-dessus de toute intelligence.

Cela étant, qui serait assez insensible pour ne pas aimer un Sauveur qui nous aime tant? Qui n'aimerait un tel Rédempteur? Qui aurait un cœur assez dur pour ne pas être amolli par l'ardeur de tant d'amour, quand le feu ramollit les pierres elles-mêmes? Qui refuserait de souffrir pour la gloire de son Maître ce que ce Maître a daigné souffrir pour un misérable serviteur? Qui ne couvrirait de ses baisers et de ses embrassements ces plaies sacrées, et n'adorerait ce sang précieux qui l'a purifié de tous ses péchés! Qui n'aimerait d'un amour pur et sans vue d'intérêt un Dieu qui nous a aimés avec tant de désintéressement, qui a porté remède à nos maux, qui nous a délivrés, nous a comblés d'honneurs, nous a unis à lui, nous a réconciliés avec son Père, nous a rendus à notre patrie? Qui serait assez aveugle pour ne pas apercevoir dans ce qui précède les motifs et les raisons puissantes d'aimer Dieu que nous fournit le mystère de la croix? Qui ne comprend combien le Seigneur avait lieu de dire qu'il était venu apporter le feu sur la terre et qu'il désirait voir se répandre? A cela revient ce qu'il disait dans une autre circonstance : « Lorsque j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai toutes choses à moi. » *Joann.* xii, 32. Et quelle force, quelles chaînes emploieriez-vous? La force de la charité, les chaînes de l'amour, auxquelles rien ne résiste. Aussi saint Bernard a-t-il raison de s'écrier : « O bon Jésus, comme elle a été douce votre conversation avec les

hommes! Avec quelle abondance et quelle libéralité vous leur avez distribué vos largesses? Avec quel courage vous avez enduré pour eux une infinité de souffrances, de cruelles paroles, de traitements plus cruels, et le supplice de la mort plus cruel encore! O fils endureis d'Adam! quoi! vos cœurs ne sont pas attendris par tant de bonté, par les flammes et les ardeurs de tant d'amour, par le dévouement avec lequel ce Sauveur tout aimant n'a pas hésité à sacrifier pour de vils objets des objets si précieux! O bon Jésus, qu'y a-t-il donc de commun entre vous et la mort, entre vous et les fouets? Nous sommes les débiteurs, et c'est vous qui payez; nous sommes les pécheurs, et c'est vous qui souffrez! O œuvre sans précédent, grâce sans mérite préalable, charité sans mesure! Vous vous aimez vous-mêmes après avoir causé votre propre perte; pourquoi, ô homme ingrat, n'aimeriez-vous pas Celui qui vous a sauvé? Si ce Seigneur nous a tant aimés, nous qui ne sommes rien, et qui, en qualité de pécheurs, sommes encore moins que rien, pourquoi ne l'aimerions-nous pas, lui qui est souverainement bon? d'autant plus que son dessein, en nous conférant cet inestimable bienfait, a été de nous embraser de son amour, de nous unir éternellement à lui et de nous rendre enfin participants de sa propre félicité et de sa propre gloire.

Tout ce qui précède est propre à allumer en nos cœurs l'amour d'un Dieu qui nous a fait tant de bien et qui nous a tant aimés, et à nous inspirer la force de supporter quelque peine que ce soit pour l'amour de Celui qui a tant souffert pour nous. Comme le dit saint Grégoire, l'amour de Dieu ne reste jamais oisif; s'il est vraiment amour, il accomplit de grandes choses; s'il n'en accomplit pas, c'est qu'il n'est point amour. Que penser à ce propos de la malice et de la perversité de l'homme qui trouve sujet de s'adonner à l'oisiveté et à la mollesse là où il devrait trouver sujet de déployer plus d'énergie? Mais comme ce mal est l'un des plus graves qu'il y ait au monde, nous le combattons d'une manière toute spéciale dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XV.

Neuvième fruit de l'arbre de la croix : l'espérance.

Outre la charité, nous avons aussi besoin de l'espérance, sa sœur; car, comme nous restons par le péché si dénués et si pauvres, nous n'avions d'autre ressource que de lever les yeux vers Dieu et d'en espérer le remède à tous ces maux, dont plusieurs ne peuvent être guéris que par lui. De sorte que, dans cette vallée de larmes, où nous passons comme voyageurs, et sur cette mer orageuse, où à chaque heure se soulèvent de nouvelles tourmentes, elle est, selon l'expression de l'Apôtre, l'ancre au moyen de laquelle nous devons nous affermir. *Hebr. vi, 19.* Ainsi l'attestent les saintes Ecritures, conformément à ce que le Seigneur dit à son peuple par Isaïe, « que dans la vertu d'espérance serait sa force. » *Isa. xxx, 2.* David dit aussi : « Je dormirai et je reposerai en paix; parce que, Seigneur, vous avez placé mon remède dans l'espérance en votre miséricorde. » *Ps. iv, 9, 10.* Nous trouverions bien d'autres témoignages de ce genre dans les psaumes, car il y en a peu qui ne fassent pas mention de cette vertu.

Il faut observer ici qu'il y a quatre objets principaux de cette espérance : le premier est la future béatitude; le second, le pardon des péchés, qui nous empêchent de recueillir le fruit de cette vertu; le troisième, que nos prières sont écoutées favorablement; le quatrième, que nous sommes secourus et soutenus par Dieu dans tentations et dans nos peines. Cette vertu s'étend à toutes ces choses et à d'autres semblables; or, pour toutes nous trouvons de grands secours et de puissants motifs dans l'arbre de la croix.

Mais la principale de ces espérances est la première, l'espérance de la vie éternelle et de la vision béatifique de Dieu, à laquelle aboutissent toutes les autres espérances. Celle-ci nous est d'une très-grande nécessité; car, ôtez l'espoir d'une récompense, quel sera le motif qui nous excitera à faire de bonnes œuvres? Cette récompense consiste essentiellement dans la vision de l'essence divine. Pour cela, il est nécessaire que Dieu lui-même élève et fortifie l'entendement humain par ce qu'on appelle la lumière de

la gloire ; et que cette même essence divine s'unisse sans autre intermédiaire à notre entendement, qui, défié par elle et fait Dieu en quelque sorte, devient capable de voir Dieu tel qu'il est, dans sa gloire et dans sa beauté, comme le voient les anges. Cette union est une des choses les plus admirables et les plus ineffables, la plus incroyable de toutes pour l'intelligence humaine, à cause de la distance infinie qui existe entre les deux natures divine et humaine, ce qui semble les mettre dans l'impossibilité de s'unir l'une à l'autre, et aussi à cause de la condition et de la bassesse de notre entendement, qui ne peut ni pénétrer l'essence des choses spirituelles, ni comprendre autre chose que les figures et les images des choses corporelles. Puis, parce que, selon la doctrine de saint Thomas, il était difficile d'obtenir que l'homme crût et espérât une union si sublime et si admirable, Dieu en fit une autre plus admirable encore, l'union du Verbe divin avec la nature humaine, afin que l'homme n'hésite pas à croire qu'il peut ne faire qu'une même chose avec Dieu par grâce, alors qu'il voit Dieu fait homme par nature. Car, comme dit saint Jean Chrysostome, *Act. xv. homil. xxxii*, Dieu se faisant homme par nature est un mystère beaucoup plus grand que l'homme devenant Dieu par grâce. Et puisque nous voyons s'accomplir la première union nous devons croire à la seconde, attendu surtout que l'une est la cause de l'autre. En effet, par le mystère de l'union de Dieu avec l'homme, se manifeste à celui-ci l'union de son entendement avec Dieu.

L'espérance, s'appliquant aux autres objets dont nous avons parlé, n'est pas moins difficile. De même, en effet, que l'homme doit faire violence à son entendement pour croire ce qu'il ne voit pas, de même aussi doit-il forcer sa volonté pour espérer ce qu'il ne possède pas, alors surtout que tout appui, tout secours humain disparaît et nous fait défaut, et que d'aucun côté nous n'apercevons ni un rayon de lumière, ni une ressource quelconque. En effet, à notre époque, il est difficile de faire comme Abraham, « qui espéra contre toute espérance, » *Rom. iv, 18*, c'est-à-dire, lorsque la raison et la prudence humaine ne découvrent aucune ressource, il est difficile d'espérer en la seule miséricorde divine. Pour cela,

pouvions-nous recevoir de plus puissants secours que ceux que nous trouvons dans le mystère de la Croix? Car tous les motifs dont nous avons parlé plus haut, qui nous excitent à aimer Dieu, nous portent en même temps à espérer en lui. En qui puis-je espérer avec plus de confiance qu'en un Dieu si bon? en un bienfaiteur si libéral? en un ami si grand? en un Père si riche, si miséricordieux et si puissant? Si un fils ne peut mieux espérer qu'en son père, comment n'espérerai-je pas en celui qui est mon Père à tant de titres, qui m'aime tant, qui est si bon et m'a comblé de si nombreux bienfaits? C'est l'argument que nous présente le Fils même de Dieu dans son Evangile quand il dit : « Si, quoique mauvais, vous savez faire des dons à vos enfants, combien mieux votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il son esprit bon à ceux qui le lui demanderont? » *Luc. XI, 13.* Et que ne peut-on pas espérer d'un Père compatissant jusqu'à nous donner son propre Fils? C'est un autre argument que fait saint Paul quand il dit : « Dieu n'épargna pas même son propre Fils; bien plus, il le livra à la mort pour nous tous; et avec lui ne nous a-t-il pas donné toutes choses? » *Rom. VIII, 32.* Comme s'il avait dit : Celui qui donna plus et infiniment plus, pourquoi ne donnera-t-il pas moins et infiniment moins? Tous les dons, quelque grands qu'ils soient, sont peu de chose, en effet, en comparaison de celui par lequel est donné le Fils de Dieu. Enfin, si ce Maître nous a accordé des faveurs si grandes et si coûteuses pour lui, pourquoi fermera-t-il sa main et la retirera-t-il maintenant que le sacrifice est fait? Voilà le principal appui de notre espérance et la principale richesse de notre héritage. Qui donc sera tellement faible, tellement abattu au milieu de ses tribulations et de ses prières, pour ne pas être réjoui et ranimé par des gages et des garanties si considérables de la miséricorde et de la providence paternelle de Dieu? Celui que cela ne pourra ranimer, par quoi pourra-t-il l'être?

I.

Perversité de ceux qui, se confiant dans la grandeur de ce bienfait, persévèrent dans leurs péchés.

Ici s'offre à nous une chose plus douloureuse : c'est le dérèglement et la perversité du cœur humain, dont nous avons parlé à la fin du dernier chapitre, qui, se confiant en la grandeur de ce bienfait, en profite pour persévérer sans crainte dans son péché. Car si vous demandiez à tous les pécheurs obstinés du monde pourquoi ils persévèrent toute leur vie dans leurs méfaits, et comment ils pensent être sauvés en vivant si mal, ils ont aussitôt recours à la foi en Jésus-Christ et à l'espérance en sa sainte passion. De sorte que, bien qu'elle soit le meilleur stimulant et le plus grand motif de la vertu et de la crainte de Dieu, ils tournent et corrompent ainsi le conseil et le bienfait divins : ils font du remède un poison, un motif de pécher de ce qui devait les engager à aimer et à servir le Seigneur.

C'est ce qui a été et qui est encore un des grands artifices de notre ennemi, qui tâche d'être aussi méchant qu'est grande la divine bonté. Et comme celle-ci a pour fonction de retirer le bien du mal, la perversité de notre ennemi s'efforce au contraire de faire naître le mal du bien. De cette manière il fait que des saintes Ecritures, qui nous furent données pour éclairer et diriger notre vie, sont sorties les hérésies, ténèbres de notre intelligence, corruption de nos mœurs, et cela, en faussant, en mutilant les paroles divines pour établir ses artifices. Avec la même astuce, il a fait que du divin mystère de la croix, qui nous a fourni tant de motifs de pratiquer la vertu, naissent les raisons perverses et les faux arguments en faveur de la persévérance dans le vice. Tous les hommes, en effet, quelque mauvais qu'ils soient, d'un côté désireront se sauver, et, fuyant de l'autre le chemin de la vertu, parce qu'il est contraire à leurs appétits, ont cherché ce moyen pour se consoler et se rassurer dans leur iniquité, en disant que déjà le Christ a payé pour eux, comme si le Fils de Dieu était venu dans ce monde et avait souffert pour rendre les hommes vicieux, inactifs et ennemis de toute œuvre méritoire.

Mais contre cet artifice du démon militent toutes les saintes Ecritures, qui nous excitent si souvent au travail, aux bonnes œuvres, unissant la crainte de Dieu avec l'espérance, pour que l'une soit un correctif de l'autre. Ainsi parlait David : « Sacrifiez le sacrifice de la justice et espérez au Seigneur. » *Ps.* iv, 6. Il dit très-bien sacrifiez, pour signifier le sang et le travail qu'il faut dépenser dans ce mode de sacrifice. Et ailleurs, *Ps.* xxxii, 18 : « Ceux qui le craignent sont agréables au Seigneur, quand à la crainte ils joignent l'espérance en sa miséricorde. » Le Seigneur dans son Evangile nous ordonne de chasser de notre cœur tout découragement et toute crainte touchant les biens temporels, et il finit en ces termes : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné. » *Matth.* vi, 32. De sorte que pour que la confiance soit sûre, il faut qu'elle soit accompagnée de la justice. Dans un autre passage, en parlant de ceux qui, au jour du jugement, allégueront les miracles qu'ils faisaient par la vertu de leur foi, il dit qu'il leur répondra : « Je ne vous connais pas, ni ne sais qui vous êtes ; éloignez-vous de moi vous tous qui opérez l'iniquité. » *Matth.* vii, 23. Puis, dans le décret qui condamnera les méchants et proclamera le salut des bons, qu'est-ce qui sera signalé, si ce n'est les œuvres de miséricorde faites ou négligées ? Quand le Seigneur lui-même nous disait : « Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même, porte sa croix et me suive, » nous exhortait-il par hasard au repos ou bien au travail ? Et pour que personne ne pense qu'il s'adressait seulement à ses disciples, saint Marc, viii, 34, nous dit qu'en parlant dans cette occasion le divin Maître appela le peuple qui se trouvait alors présent et s'adressa à tous.

Dans l'ancien Testament, le Seigneur ne fait aucun cas des sacrifices des méchants, ni de leurs prières, ni de leurs chants, ni des fêtes qu'ils célébraient les jours de sabbat et le premier jour de chaque mois, pas plus que des autres cérémonies de ce genre. Que veut-il donc ? Qu'est-ce qui lui est agréable ? Il nous répond par Isaïe, i, 16-17 : « Lavez-vous, purifiez vos consciences, ôtez de devant mes yeux la malice de vos pensées ; cessez de faire le mal et apprenez à faire le bien. Rendez la justice, secourez

l'opprimé, embrassez la cause de l'orphelin, défendez la veuve; après cela poursuivez-moi, c'est-à-dire assignez-moi, intentez-moi un procès si je ne vous pardonne pas vos péchés. » Le prophète Michée, enseignant aux hommes la manière d'être agréables à leur Créateur, après avoir décrit plusieurs formes de sacrifice, se résume ainsi : « Je dois t'apprendre, ô homme, en quoi consiste le bien et ce que Dieu demande de toi. Ce qu'il te demande, c'est d'agir selon la justice, d'aimer la miséricorde et de suivre ton Dieu sans relâche. » *Mich.* vi, 8. Par cette première parole, agir selon la justice, il veut dire que nous devons vivre non selon les appétits charnels, mais bien selon le jugement de la raison et de la loi divine. Toute l'Écriture sainte élevant la voix et déclarant que le gage du salut consiste dans les bonnes œuvres, et celui de notre damnation dans les mauvaises, comment le démon a-t-il été assez puissant pour aveugler l'esprit des hommes au point de leur faire croire que, par la seule confiance en la passion du Christ, sans mettre la main à la charrue, se tenant au contraire les bras croisés et persévérant dans leurs désordres, ils seraient sauvés? Il a donc pu bouleverser l'entendement humain de manière à lui faire accepter un artifice si diamétralement opposé à toute la sainte Écriture, à la bonté de Dieu, à la lumière de la raison, au sens commun, à tous les exemples que nous ont donnés les saints, et finalement à toutes les lois divines et humaines, qui nous enseignent l'amour de la vertu et l'horreur du vice!

II.

Combien est grande l'erreur de ceux qui, oubliant la justice de Dieu, présument de sa miséricorde.

Voilà pourquoi saint Bernard, entendant, comme nous l'avons dit ailleurs, par les deux pieds du Christ, la miséricorde et la justice, nous conseille de ne pas adorer ni baiser l'un sans l'autre; c'est-à-dire de ne pas embrasser seulement le pied de la justice pour ne pas désespérer, ni non plus uniquement le pied de la miséricorde pour ne pas être présomptueux. Ces deux vertus doivent toujours marcher ensemble, unies comme deux sœurs, parce que d'elles dépend toute la direction de la vie

chrétienne. La crainte du châtement et l'espoir de la récompense sont comme les deux poids d'une horloge, qui tirent de concert, ou comme deux aiguillons, pour nous diriger dans le chemin qui aboutit à la vie.

Si le mystère de la croix nous donne de grands motifs d'espérance, il est aussi pour nous un grand sujet de crainte. Car si la rigueur de la justice divine est toujours à redouter, quelle plus sévère justice que celle que Dieu exerça contre le péché sur les épaules de son propre Fils? Qu'elle doit être grande, puisque ce Fils, agonisant dans le jardin des Olives avant l'heure de sa passion, suant des gouttes de sang, présentant au Père éternel cette inclination de sa chair sacrée, qui naturellement repoussait la mort, et demandant que ce calice d'amertume s'éloignât de lui, ne put rien obtenir de Dieu, qui malgré cela maintint le rigoureux arrêt de sa justice, et ne voulut pardonner à l'homme qu'après avoir reçu une satisfaction telle que celle qu'il obtint par la mort de son Fils!

Si par le mystère de la croix on voit clairement la grandeur de la malice du péché et quelle horreur il inspire à Dieu, ce que nous avons déjà exposé, qui sera assez insensible pour ne pas trembler au seul nom du péché? Si le Père éternel a châtié si rigoureusement son Fils unique, qui ne sut jamais ce qu'était le péché, mais qui s'était offert pour se charger des péchés d'autrui, comment traitera-t-il le mauvais serviteur, dont les péchés ne peuvent être attribués qu'à lui-même? Voilà pourquoi le Seigneur dit aux femmes qui le suivaient en pleurant : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, car le jour viendra où vous direz : Bienheureuses celles qui furent stériles, dont les entrailles n'ont point engendré et dont les mamelles n'ont point allaité. Et alors on commencera à dire aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous. » *Luc. xxiii, 28 et seq.* De plus, si en Dieu toutes les vertus sont égales, puisque toutes en lui sont une même essence, sa justice sera égale à sa miséricorde. Et si sa miséricorde fut aussi grande et aussi admirable que nous le montre le mystère de la croix, quelle ne sera pas sa justice? Car, enfin, de même que

pour avoir la longueur d'un bras nous prenons celle de l'autre, tous deux étant égaux; de même, pour avoir la grandeur de la justice, nous pouvons prendre celle de la miséricorde, puisque toutes deux ont la même mesure. La seule différence qui existe entre elles, c'est que le jour de la miséricorde est déjà passé, dans le premier avènement, et que le jour de la justice n'est pas encore venu, ce sera le jour de la vengeance. De plus, le jour où le Seigneur voulut montrer la grandeur de sa miséricorde, il fit des choses si merveilleuses qu'elles suffirent pour étonner toutes les intelligences créées; quand arrivera le jour de sa seconde venue, où il devra manifester l'étendue de sa justice, que ne fera-t-il pas, bien qu'il soit toujours plus enclin à pardonner qu'à punir? Ce que fera la justice, alors plus rigoureuse, dépassera l'étendue de sa miséricorde. Car ayant accordé aux hommes un si incompréhensible bienfait, les ayant invités à l'aimer par une si grande preuve d'amour, ayant usé envers eux de tant de douceur et de mansuétude, leur ayant ménagé un si grand secours et une si grande facilité pour se sauver, les ayant dotés de tant de lumière, de tant d'exemples, de tant de sacrements, de tant de grâces et de tant d'enseignements, et, malgré cela, les hommes ayant été ingrats pour de tels bienfaits, dédaigneux de tant d'exemples et de secours, leur cause doit en être plus grave et leur conduite plus inexcusable, selon ce que dit le Seigneur, *Joann.* xv, 22 : « Si je n'étais pas venu et ne les avais pas instruits, ils n'eussent pas péché; mais aujourd'hui ils sont inexcusables. » C'est ce que l'Apôtre veut que nous considérions attentivement, quand, après nous avoir montré l'étendue de la grâce qui nous vient par le Christ, il nous avertit de travailler à ne pas en déchoir, parce que si Dieu ordonna, *Hebr.* x, 16, que l'ancienne loi fût rigoureusement observée et que les infracteurs fussent justement châtiés, combien plus le serons-nous, si nous méprisons ce grand moyen de salut? Il reproduit plus bas cette même pensée en ces termes : « Si l'infraction à la loi de Moïse, prouvée par deux ou trois témoins, est punie de mort, quel châtiment ne méritera pas notre mépris envers le Fils de Dieu, la profanation du sang de son testament et l'injure que nous

faisons à l'esprit de la grâce? » *Hebr. x, 28*. La raison en est que, suivant le langage de notre Sauveur, *Luc. xix*, à celui auquel il aura été beaucoup donné, il sera demandé beaucoup. S'il en est ainsi, quel compte n'auront pas à rendre les mauvais chrétiens de tous les biens qu'ils ont reçus, comme la mort et le sang du Fils de Dieu?

Nous nous sommes étendus sur tout ceci pour désabuser les méchants et détruire la vaine confiance qu'ils ont dans leur foi et dans la passion du Christ, tout en persévérant dans leur péché, quoique cette sainte passion soit le plus puissant motif qui doive nous le faire craindre et abhorrer.

CHAPITRE XVI.

Dixième fruit de l'arbre de la croix : la vertu d'humilité.

Nous avons aussi besoin d'une autre vertu, très-élevée et très-nécessaire, bien qu'elle ne soit pas comptée au nombre des vertus théologiques, c'est l'humilité, fondement et gardienne de toutes les autres vertus. Car comme la chute de l'homme était venue de l'orgueil, il fallait que la réparation et le remède vinsent de l'humilité. Par cela même que cette vertu est très-nécessaire, elle est très-difficile à acquérir, non-seulement à cause de la corruption de notre nature, qui, tombée par orgueil, garde toujours quelque trace de cette ancienne infirmité, mais encore à cause d'une très-violente passion qu'il y a en nous, l'amour de notre propre excellence, qui va directement contre l'humilité. Plus cette passion est puissante, plus il est difficile d'acquérir la vertu contraire. De là vient que si peu de personnes sont vraiment humbles. De là aussi naissent la plupart des dissensions et des troubles du monde, les hommes ne voulant jamais rester derrière en voyant les autres marcher devant. Voilà pourquoi le Fils de Dieu, quand il vint dans ce monde, combattit tant l'orgueil et recommanda tellement l'humilité qu'on dirait que tout le mystère de son incarnation et de sa passion fût dirigé vers cette fin, comme s'il n'était venu que pour cela. C'est ce qui fait dire à

saint Grégoire, *lib. IV. epist. Indict. XIII, cap. LXXXII, epist. XXXVIII, circ. med.* : « Le Fils unique de Dieu s'est revêtu pour cela de l'habit de notre mortalité; pour cela, lui qui était invisible, se fit non-seulement visible, mais encore passible; pour cela, il supporta la flétrissure du déshonneur, l'affront des injures et l'opprobre de la flagellation, afin qu'un Dieu humilié apprît à l'homme à n'être point superbe. » Aussi l'Eglise dit-elle, dans l'oraison du dimanche des Rameaux, que Dieu envoya son Fils dans ce monde se revêtir de la nature humaine et mourir sur la croix pour donner au genre humain l'exemple de l'humilité, signalant ce seul motif sans mentionner les autres, afin de donner à comprendre que le Verbe s'est abaissé de la sorte pour guérir cette plaie, comme si c'était là l'unique but de son avènement. En effet, depuis l'instant de sa conception jusqu'à son dernier soupir sur la croix, il nous donna toujours l'exemple d'une profonde humilité. Par humilité, il voulut descendre du ciel sur la terre et pendant neuf mois s'enfermer dans le sein d'une femme. Par humilité, il choisit comme théâtre de l'ignominie de sa mort la ville de Jérusalem, et de la gloire de sa naissance l'étable de Bethléem. Par humilité, il fit choix d'une mère humble, d'une humble étable, d'une crèche humble, d'humbles pasteurs qui vinrent l'adorer, et plus tard, pour l'accompagner, d'apôtres humbles et pêcheurs. Par humilité, il consentit à être circoncis comme pécheur, à fuir en Egypte comme faible, et dans la suite à être baptisé au milieu de pêcheurs et de publicains, comme l'un d'entre eux. De sorte que toute sa vie fut humble et sa mort plus humble encore. Si nous suivons attentivement chaque circonstance de l'histoire lamentable de sa sainte passion, nous n'y trouvons que moqueries, outrages jusqu'alors inouïs, soufflets, coups dont un esclave seul peut recevoir l'empreinte. On lui crache au visage comme à un blasphémateur; il est habillé de blanc comme un fou, de pourpre comme un roi de théâtre; bien plus encore, il subit les tourments de la flagellation, châtement des voleurs et des malfaiteurs, et le supplice de la croix avec des larrons, genre de mort le plus honteux et le plus ignominieux qu'il y eût à cette époque, comme l'est aujourd'hui le supplice de la potence. Après tout

cela, que dire de la comparaison qu'on fit de sa personne avec celle de Barrabas, dans laquelle ce miroir de justice fut jugé le plus coupable et le plus indigne de la vie?

Là nous voyons s'accomplir ce désir qu'éprouvaient les anciens Pères de cette profonde humilité, qui devait guérir et expier l'antique orgueil. Ce désir est manifesté par le prophète Isaïe en ces termes : « Nous l'avons vu, son visage n'était plus le même, et nous avons désiré le voir méprisé et le plus abattu des hommes. » *Isa.* LIII, 2-3. Cette prophétie s'accomplit quand ce Sauveur fut méprisé au point d'être déclaré plus criminel que Barrabas, un des hommes les plus pervers de ces temps-là, car il était voleur, séditieux et tout couvert du sang que ses mains homicides avaient répandu. O Seigneur, roi de gloire, que vous avez voulu abattre notre orgueil et nous faire aimer l'humilité, puisque vous nous avez donné tant d'exemples de cette excellente vertu et tant de motifs de la pratiquer ! Et toi, homme vain et superbe, si tu te sens tenté de vaine gloire, d'ambition ou d'orgueil, lève les yeux sur ton Seigneur, contemple l'état où il se trouve sur cette croix : il n'est pas orné de magnifiques vêtements, mais nu, et le corps tout couvert de blessures ; ses mains ne sont pas chargées d'anneaux, ni de pierres précieuses, mais transpercées de clous ; sa tête n'est pas ceinte d'une guirlande de fleurs, mais ensanglantée et couronnée de rudes épines ; son cou n'est pas entouré d'un collier d'or, mais bien des contusions et des plaies que lui fit la corde noueuse dont il fut garrotté. Loin d'être oints de suaves parfums, ses membres délicats sont couverts de dégoûtants crachats, de meurtrissures et de tumeurs livides. Contemple encore cette face obscurcie, ces yeux larmoyants, ce front ensanglanté, ces joues flétries, cette tête inclinée, ces bras étendus, ce côté ouvert, ces pieds percés. Comprends, orgueilleux mortel, qu'il te prêche l'humilité par chaque partie de son corps. Si ce spectacle ne te rends pas humble, tu es assurément plus dur que les pierres qui se fendirent ce jour-là. Si tu ne ressuscites pas à cette vue, tu es plus mort que les morts, car ils sortirent de leurs tombeaux. Si cet exemple n'ébranle pas ton cœur, tu es plus immobile que la terre, qui trembla dans cette circonstance,

plus insensible que le peuple présent à ce supplice, et qui, à la vue des prodiges qui accompagnèrent cette mort, frappa sa poitrine de douleur et d'épouvante. O homme! si le Fils de Dieu s'humilie de la sorte, pourquoi serais-tu altier? Abats ton misérable orgueil; à son exemple, choisis la dernière place; sois convaincu que jamais tu ne pourras descendre au niveau de ta bassesse. Vile créature, sois confondue de ne pouvoir venir en aide au Christ crucifié pour toi!

L'Apôtre nous exhorte à l'imitation de cette vertu, quand il dit, *Philipp.* II, 5-8 : « Mes frères, sentez en vous-mêmes ce que vous voyez en Jésus-Christ, qui, étant vraiment Dieu, s'abaissa néanmoins jusqu'à prendre la forme de l'esclave, s'humilia jusqu'à se rendre semblable aux hommes, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. » Et si tu regardes comme peu de chose que lui, Dieu et égal à son père, le serve pour toi comme serviteur, vois combien il est allé plus loin, puisqu'il s'est fait le serviteur de son propre serviteur. L'homme fut créé pour servir son Créateur; quoi de plus juste, en effet, que de servir Celui qui nous donna l'être et sans lequel nous ne serions rien? Quoi de plus glorieux que de servir Celui dont il est dit que « le servir c'est régner? » L'orgueilleux dit : Je ne veux pas servir le Créateur. Et le Créateur répond : Et moi, je veux te servir; assieds-toi à table, je te servirai et je te laverai les pieds; repose-toi, je prendrai sur moi ton labeur et tes fautes. Sers-toi de moi dans tous tes besoins et de la manière que tu voudras, comme de ton serviteur ou de ta bête de somme. Quand tu seras fatigué ou chargé, je placerai ton fardeau sur mes épaules pour accomplir le premier ma loi. O dureté du cœur que ne peut toucher un tel exemple! O haïssable orgueil, qui dédaigne de servir son Seigneur!

Cela étant ainsi, ce Seigneur peut dire, à bien juste titre, à tous les hommes, comme un maître accompli : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Il a fait tout cela pour combattre le poison de notre orgueil, qui est tellement grand, que ce remède, composé de substances si salutaires, a suffi à peine pour le guérir dans un grand nombre d'hommes. Et puis, quelle plus

grande dureté de cœur que celle-là? « Je vous en supplie, mes frères, dit saint Bernard, *Serm. 1 in Natali Dom.*, ne souffrez pas qu'il vous ait donné un si précieux exemple, sans vous y conformer, sans réformer votre esprit; travaillez à acquérir l'humilité, qui est la gardienne et le fondement de toutes les vertus. Car, quoi de plus odieux qu'un homme qui, voyant le Dieu du ciel devenu si petit, cherche, lui, à grandir sur la terre? Dieu s'est abaissé et s'est en quelque sorte efforcé de s'anéantir, lui qui a fait toutes choses de rien; et tu penses être quelque chose de toi-même, alors que tu n'es rien? Quand la divine Majesté s'est ainsi voilée, c'est un orgueil intolérable qu'un misérable vermisseau veuille s'enfler et s'enorgueillir. »

Mais il faut bien remarquer ici qu'il est très-nécessaire que la vertu d'humilité fasse alliance avec la force. Sans celle-ci, l'humilité n'aurait plus de ressort et serait imparfaite : comme elle enseigne à l'homme à se défier de lui-même, à se confier uniquement en Dieu, l'homme n'oserait plus entreprendre de grandes choses. De là l'importance de cette union : en s'humiliant, l'homme mérite le secours de la divine grâce; en déployant une sainte énergie, il met la main à l'œuvre. Ni la force alors ne sera présomptueuse, modérée qu'elle est par l'humilité; ni l'humilité ne sera défailante, puisque la force lui prêtera son appui.

CHAPITRE XVII.

Onzième fruit de l'arbre de la croix : la vertu d'obéissance.

Après la vertu d'humilité, vient très à propos l'obéissance, fille légitime et compagne fidèle de cette vertu. En effet, il n'y a pas d'homme véritablement humble, qui ne se soumette et n'obéisse, dit saint Pierre, à toute créature humaine par amour pour Dieu. I *Petr.* II, 13. C'est pour cette raison que l'Apôtre, dans le témoignage que nous avons rapporté plus haut, réunit ces deux vertus, quand il dit que « le Fils de Dieu s'est humilié et fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. » *Philipp.* II, 8. Cette seconde vertu d'ailleurs nous est absolument nécessaire; et

pour l'acquérir, pour la pratiquer, nous ne pouvions avoir d'exemple plus grand, ni de secours plus puissant que le mystère de la croix. Pour le comprendre, il faut savoir qu'aucune langue créée ne saurait expliquer l'obligation où est l'homme de se dévouer à l'obéissance, à l'amour et au service de son Créateur. Il a pour cela sept motifs principaux, que nous allons exposer brièvement. Voici le premier : Le Créateur est Monarque, Seigneur universel et Empereur du monde. Je dis Empereur, non par succession, par droit d'élection, d'héritage ou de force, mais par nature : de même que l'ange est naturellement supérieur à l'homme, et l'homme à la brute; de même, Dieu est par sa propre nature infiniment supérieur à toute créature, et de plus Roi et Seigneur de tout; comme à un roi, on lui doit obéissance et respect.

Dieu, et c'est le second titre, est le principe et la fin de toutes choses; car toutes procèdent de lui, comme de leur premier principe, et toutes concourent à sa gloire comme à leur dernière fin. Et de ce que l'homme particulièrement tient tout son être de Dieu, il s'ensuit que le complément de cet être doit venir de lui; parce qu'en lui seul il trouvera son parfait repos, comme en son propre centre. Le troisième titre consiste en ce qu'il est le donateur universel de tous les biens, tant de la nature que de la grâce, et de ceux que l'on appelle communément de la fortune; de telle sorte que, de toutes les créatures du monde, aucune n'a quelque chose qui ne vienne de lui, comme dit l'Apôtre, *I Cor. iv, 7* : « Qu'avez-vous, que vous ne l'avez reçu ? » Le quatrième titre est qu'il est un océan et un abîme de toutes les grandeurs et de toutes les perfections; un abîme de bonté, de sagesse, de puissance, de beauté, de gloire, de douceur, de miséricorde et des autres perfections infinies. Pour elles seules, quand même nous n'aurions rien reçu, ni n'espérerions rien recevoir de lui, il méritait d'être aimé et servi avec un amour et un respect infinis, si cela nous était possible. Le cinquième titre consiste en ce qu'il est notre Rédempteur. Le sixième, en ce qu'il est notre Sanctificateur. Le septième, en ce qu'il sera notre Glorificateur. Ces trois derniers titres se suivent entre eux; car c'est lui qui nous racheta par son sang, qui nous sanctifie par sa grâce et qui doit nous glorifier

après cette vie dans sa gloire. Ces trois bienfaits, quoiqu'ils paraissent simples dans les termes, sont très-complexes dans la réalité. Le premier, notre rédemption, comprend tout ce que le Fils de Dieu a souffert et accompli pour cette fin. Le second, notre sanctification et notre maintien dans la sainteté, suppose une infinité d'inspirations divines et une préservation continuelle du mal moral, choses nécessaires pour notre persévérance. Pour le troisième, qui est notre glorification, il faut des miséricordes et des grâces innombrables qui le précèdent et le mènent jusqu'au bout. De sorte que ces trois fleuves si riches reçoivent un grand nombre de rivières qui vont y confondre leurs eaux.

L'homme a tellement d'obligations envers Dieu, à ces divers titres, que quand même il aurait plus de vies qu'il n'y a d'étoiles au ciel, il serait en devoir de les offrir toutes en sacrifice pour l'honorer. Et s'il doit tant pour chacun de ces titres en particulier, que ne devra-t-il pas pour tous ensemble? Puisqu'il n'a qu'une seule vie, il est obligé de l'employer tout entière au Seigneur, avec tout ce que la vie comprend, repos, fortune, honneur et tout le reste. La vraie et parfaite obéissance doit aller jusque-là; celle qui n'y arrive pas n'est ni parfaite, ni digne de ce que mérite le Seigneur. Voilà ce qu'il convient le plus à l'homme de savoir. Pour le comprendre, la voie la plus sûre est le mystère de la croix. Le Fils de Dieu obéissant à son Père éternel, jusqu'à subir une mort si ignominieuse, nous enseigne clairement jusqu'où doit aller la parfaite obéissance. De sorte que cette croix est une tribune élevée, une chaire céleste d'où le Fils de Dieu prêche au monde l'obéissance que l'homme doit à son Créateur. Il nous enseigne qu'il faut honorer et servir Dieu, non-seulement par les suaves parfums de l'encens, les révérences et les cérémonies extérieures, qui sont des choses faciles à faire et peu coûteuses, mais bien par notre vie et tout ce qui en dépend.

Cette vertu d'obéissance éclate d'une manière signalée dans le mystère de la croix. Elle est une des quatre vertus avec lesquelles, dit saint Bernard, *Serm. 1. in die S. Pascha*, le Seigneur veut orner et embellir, comme avec quatre pierres précieuses, les quatre extrémités de la croix. La charité est en haut;

l'humilité, racine et fondement des autres vertus, est au bas; la patience à la main gauche, et l'obéissance à la droite.

Il faut remarquer que comme il y a plusieurs degrés dans cette vertu, celui-là est plus parfait qui obéit à des choses plus ardues, plus difficiles et qui répugnent davantage à notre chair. Car une des choses qui augmentent le mérite et la valeur d'une œuvre est la difficulté qui naît, non de nos mauvaises habitudes, mais de la condition même de l'œuvre. Nous avons déjà dit combien difficile et pénible avait été ce qu'il a souffert; c'est dans le chapitre XIV, qui traite des motifs que nous avons de l'aimer, à cause de l'amour qu'il nous porta, et de la grandeur du bienfait qu'il nous fit au prix de tant de pénibles travaux.

Les fidèles ont là un parfait exemple d'obéissance; en le contemplant, ils s'efforcent, eux, ses serviteurs par nature, d'obéir à Dieu dans de petites choses pour leur propre salut, puisque lui, Seigneur et Maître de toutes les créatures, a souffert pour les autres de si grandes choses. Que celui qui est véritablement obéissant sache qu'en renonçant à sa propre volonté pour se conformer à celle de Dieu, il offre un très-grand sacrifice à son Créateur. De toutes les puissances de notre âme, la volonté étant la plus intime et comme la reine et la maîtresse de toutes, celui qui y renonce par amour de Dieu offre ce qu'il y a de meilleur et de plus élevé dans le domaine de son être. En cela, il semble imiter l'obéissance et le sacrifice si célèbres d'Abraham, *Gen. xxii*, qui était disposé à offrir en sacrifice un fils aimé comme l'était Isaac; nous savons, en effet, que ce que les hommes aiment le plus, ont le plus à cœur de faire, c'est leur propre volonté. Ce qui fait dire que la volonté est la vie même que l'homme sacrifie quand il y renonce par amour pour Dieu.

Il me semble qu'il est à propos de dire ici ce que j'ai trouvé dans d'autres écrits, savoir, que ceux qui veulent être agréables au Seigneur doivent se garder de préférer les œuvres de leur dévotion à celles dont l'obéissance leur fait une obligation. Ceci est le plus grand et le plus ordinaire des pièges si subtils de notre adversaire; celui dans lequel il enlace le plus souvent les âmes spirituelles, sous l'apparence de la vertu, pour qu'elles s'en mé-

flent moins. C'est ainsi qu'il leur fait abandonner les choses qui sont de précepte pour celles qui ne sont que de conseil, et qu'ordinairement elles affectionnent davantage comme plus conformes à leur goût. Qui l'ignore? Les hommes préfèrent les choses qui sont de leur volonté propre à celles de la volonté d'autrui. Sachant cela, le démon les séduit avec cette apparence de vertu, afin de leur faire abandonner les œuvres d'obligation pour celles qui sont de pure dévotion. Pour comprendre les conséquences de cela, il suffit de voir l'exemple du malheureux roi Saül. I *Reg.* xv et xxxi. Pour avoir préféré le sacrifice à l'obéissance, il descendit de chute en chute aux plus profonds des malheurs, perdit son royaume, sa vie, son honneur, son âme, et après tout cela détruisit sa postérité. C'est ainsi que la justice divine punit le péché de désobéissance.

CHAPITRE XVIII.

Douzième fruit de l'arbre de la croix : la patience.

Les innombrables occasions d'impatience qui s'offrent à chaque moment de la vie, nous prouvent combien nous est nécessaire la vertu de patience. Cette vie, le saint homme Job, vii, l'appelle un combat continuel ou une tentation incessante. Car, comme nous le lisons dans le livre de la Sagesse, xiv, toutes les créatures sont des pièges pour les hommes ignorants, et toutes paraissent conjurées contre nous. Les hommes, les démons, notre chair elle-même avec le cortège de ses appétits et de ses passions, nous donnent à chaque instant des motifs de peines et de troubles. Le remède à tout cela est en grande partie dans la patience. Voilà pourquoi un sage a dit : La prudence est l'œil de la vie, et la patience en est le bâton. Cette patience consiste tantôt à souffrir les injures, tantôt à supporter les travaux, les infirmités ou les besoins de toute sorte. Pour l'un et l'autre cas, nous trouvons de grands exemples et de puissants secours dans l'arbre de la croix. Si on lève les yeux sur cet arbre divin, on voit que toutes ses branches donnent des fruits de patience. Il faut aussi se persuader que cette

contemplation ne sert pour rien aussi spécialement que pour cette vertu. Le prophète Isaïe loue particulièrement la patience en notre Sauveur par ces paroles : « Comme la brebis qu'on mène à la boucherie, ainsi sera-t-il conduit à la mort ; et comme l'agneau devant celui qui le tond, il se taira et il n'ouvrira point la bouche. » *Isa. l.iii, 7*. Ces paroles du Prophète nous représentent, par cette comparaison de la brebis et de l'agneau, la grande patience, la docilité et le silence du Sauveur au milieu de toutes les tempêtes et des travaux de sa passion. C'est une chose admirable assurément de voir combien il fut maître de lui-même dans son accusation et dans sa condamnation, et combien sa très-sainte âme fut conforme et soumise à la divinité qui était en lui. On voit en cela qu'il ne fut pas conduit forcément à la mort, mais qu'il s'offrit volontairement. Il fut pris et garrotté, accusé par d'abominables calomnies, devant des juges iniques et ses ennemis, au milieu des clameurs répétées de ses accusateurs qui demandaient sa mort ; il fut saisi et emmené violemment, frappé, déchiré ; et cependant quelle modération et quelle dignité ne garda-t-il pas au milieu de tous ces tourments ? On ne le vit ni se plaindre, ni parler, ni verser des larmes de faiblesse, ni défailir dans ses fatigues, ni supplier ses juges, ni demander un adoucissement à ses peines : pas plus qu'il ne s'emporta, ni ne s'indigna contre de si grandes injures et des injustices si flagrantes, ni ne maudit ses accusateurs, ses juges et les ministres de cette cruauté ; en un mot, aucune parole dure ni injurieuse ne sortit de sa bouche sacrée. Il ne dit rien pour faire éclater sa puissance, ni ne fit aucun miracle pour montrer sa divinité, spécialement chez Hérode, qui le désirait ardemment. Il n'usa pas de grands raisonnements pour défendre son innocence. Il ne perdit rien de sa dignité, il n'enleva pas la leur aux juges, conservant toujours une très-grande modération dans cette position difficile et pénible. Quand il vit qu'il n'aboutirait à rien, il se tut ; et quand il fallut répondre aux questions qu'on lui adressait, il dit peu de mots, et avec une admirable modestie, de crainte encore que son silence ne fût attribué à l'obstination. Pour qu'ils ne pussent se faire illusion sur le mal qu'ils faisaient, il leur déclara qu'il était, sans

injurier personne. Lorsqu'il fut conduit au supplice, il ne fit pas de longs discours, pas plus qu'il ne parla du haut de la croix au peuple qui l'entourait, pour déclarer son innocence, pour inculper ses témoins, ses accusateurs ou ses juges. Telle fut la sagesse, la modération, la constance et la retenue qu'il conserva dans cet immense tumulte, au milieu de cette confusion, de cette perturbation de toutes choses. Une telle conduite nous démontre que cette grande œuvre fut régie par le conseil de Dieu, et que le Sauveur avait reçu de son Père éternel un ordre auquel il obéissait avec une profonde humilité, sans contradiction ni répugnance d'aucune sorte.

Nous ne pouvons ici passer sous silence une autre circonstance merveilleuse de la passion : le silence complet du Sauveur au milieu de tant d'accusations et de faux témoignages dans une cause si grave. L'Évangéliste, *Matth. xxvii, 14*, nous dit que le président lui-même en était fort étonné, au point qu'il dit : « Ne vois-tu pas combien de témoignages ils rapportent contre toi? » Mais le Sauveur ne répondit pas un mot. Une autre fois le président lui demanda d'où il était; il ne répondit pas non plus, et le juge, étonné d'un tel silence, lui dit : « Tu ne me réponds pas? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier et de t'absoudre? » *Joann. xix, 9-10*.

Je veux maintenant réfléchir sur ce silence du Sauveur. Pour cela, supposons un instant qu'il ne fût pas ce qu'il était, mais simplement un homme innocent et sans péché. Cet homme donc se voyant accusé faussement, que fera-t-il? que dira-t-il? Ne répondra-t-il pas pour lui-même? Ne niera-t-il pas les faux témoignages? Ne protestera-t-il pas de son innocence par mille serments? Ne récusera-t-il pas les témoins, d'autant mieux que l'envie et la haine de ses accusateurs sont connues du juge lui-même? Ne demandera-t-il pas un délai pour présenter sa défense, attendu qu'on ne vit jamais un homme accusé et condamné dans l'espace d'une demi-journée? N'en appellera-t-il pas à César, comme saint Paul? Ne demandera-t-il pas justice au ciel et à la terre contre une si grande injustice? Tout homme faussement accusé ferait et fait tout cela, et plus encore. Le juge, en homme raisonnable,

comprenant cela, et c'était facile à comprendre, eut bien raison de s'étonner d'un si étrange silence. Il put se dire en lui-même : Quelle est cette nouveauté? Quel silence est celui-ci? Quand a-t-on vu, depuis que le monde existe, qu'un homme faussement accusé d'un crime digne de mort, et d'une telle mort, n'ait pas ouvert la bouche et n'ait pas proféré une parole pour sa défense? Quel est l'homme prudent qui en voyant cela ne pressentirait pas qu'il y a là quelque chose de surhumain?

Si ce silence fut admirable, celui que Jésus garda chez Hérode ne le fut pas moins. *Luc. xxiii.* Il fut interrogé plusieurs fois, il ne répondit jamais, parce que lui qui se présentait pour souffrir volontairement n'avait pas de raison de parler pour entraver sa passion. Faisant le même raisonnement que nous avons fait plus haut, supposons encore que ce Sauveur ne fût pas ce qu'il était, mais bien, comme nous l'avons dit, un homme sans péché, qu'avait-il autre chose à faire, étant traduit et accusé devant son chef naturel, qu'à lui dire : Seigneur, je suis votre sujet et vous êtes mon roi; comme tel il est juste que vous me preniez sous votre protection et que vous me défendiez contre mes ennemis et leurs fausses accusations? La haine et la noire envie qu'ils ont contre moi, parce que je leur reproche leurs vices et leurs méfaits, leur font désirer de boire mon sang. Déjà ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour que Pilate me condamnât; il a vu mon innocence, et, ne voulant pas agir contre la justice dans cette affaire, il s'en est lavé les mains. Voilà pourquoi ils me conduisent devant vous, comme sujet de votre royaume; je vous demande que vous me fassiez justice et que vous ne permettiez pas que la malice prévale contre l'innocence. — Qui niera que ce ne soit là ce que dirait tout homme innocent pour se défendre d'une mort si infâme? Cependant le Sauveur, présenté et accusé à ces deux tribunaux, ne dit ni ne fait rien de tout cela; mais il garde une modération, une gravité, un silence tels qu'on n'en avait jamais vus depuis que Dieu avait créé le monde. C'est pourquoi nous sommes forcés d'avouer qu'il y avait en lui quelque chose de supérieur à l'homme. On voyait là, je le répète, ce qui n'avait jamais été en aucune créature humaine; or il est évident

que des effets différents procèdent de causes différentes; nous devons par conséquent convenir que cette patience n'était pas humaine, mais divine. En vérité, de même que nous avons l'habitude de dire que si Dieu devait venir dans ce monde il devait naître d'une vierge; de même nous pouvons dire que devant souffrir, il devait souffrir de cette manière, et que devant être traduit en jugement, c'était encore ainsi qu'il devait l'être.

L'apôtre saint Pierre veut que nous ayons toujours devant les yeux cette douceur et cette patience inaltérables, pour qu'à la vue d'une telle résignation dans de si grandes épreuves, nous devenions patients dans les petites. Il s'exprime ainsi : « Le Christ a souffert pour nous, nous donnant l'exemple, pour que nous suivions ses pas; quand on le maudissait, il ne maudissait pas; on le chargeait d'outrages, il ne menaçait pas; il se livrait au contraire à celui qui le jugeait injustement, expiant nos péchés sur la croix, afin que, mourant nous-mêmes au péché, nous vivions dans la justice. » I *Petr.* II, 23-24.

Comment cette patience du Christ est un remède universel pour toutes les peines.

L'apôtre saint Paul nous excite et nous instruit par ce même exemple. « Jetez les yeux, nous dit-il, sur ce Seigneur qui a supporté de si grands combats et de si pénibles contradictions de la part des hommes pervers, pour que vos cœurs ne tombent pas dans l'abattement et dans l'inquiétude, puisque vous n'en êtes pas encore venus à verser du sang pour résister au péché. » *Hebr.* XII, 3-4. D'après ce conseil de l'Apôtre, quel autre exemple pourra se proposer celui qui ne veut pas défaillir dans le chemin de la vertu? A quel autre soutien s'appuiera-t-il, si ce n'est à l'arbre sacré de la croix? Là il trouvera un modèle à imiter, un aide qui le fortifiera et un ami qui le consolera dans ses peines et ses afflictions. Ceux qui traitent de la nature des animaux disent que, lorsque la licorne arrive dans des eaux empoisonnées et qu'elle les touche avec la corne qu'elle a sur le nez, tout poison disparaît aussitôt, de sorte que les autres animaux peuvent s'y abreuver impunément. Eh bien! ce que fait la corne de cet

animal, l'arbre de la croix le fait aussi à sa manière : il fait que les eaux de la tribulation et des angoisses, qu'on ne pouvait boire auparavant, deviennent par ce moyen douces et suaves pour les serviteurs de Dieu.

D'ailleurs, quelle autre consolation plus efficace que cet arbre sacré pourraient avoir, dans leurs angoisses, les infirmes, les malheureux, les pauvres et les affligés? En ce Sauveur, en effet, est préparé un remède salulaire pour toutes nos douleurs, une consolation pour toutes les tribulations de cette vie. Ce Maître compatissant éprouva en lui-même le froid, la chaleur, la fatigue, la faim, la soif, la pauvreté, le besoin, les persécutions, le déshonneur, les mépris, les injures, les embûches, la trahison de son disciple, l'abandon des siens, les prisons, les calomnies, les coups de fouet, les moqueries, les soufflets, la nudité, les tourments, la croix, la mort, pour n'avoir après cela qu'une pauvre sépulture. Et malgré tout, quelle patience, quelle égalité d'âme, quelle modestie, quel silence! Mais aussi que cette considération est consolante pour les affligés! Quel frein pour les riches et les puissants; quel enseignement et quelle sagesse pour les uns et les autres!

CHAPITRE XIX.

Treizième fruit de l'arbre de la croix : exemples et motifs pour la pratique de toutes les vertus.

La vie et la mort de notre Sauveur nous fournissent de grands exemples et de pressants motifs pour pratiquer non-seulement les vertus si importantes dont nous avons parlé, mais encore pour toutes les autres. Ces exemples et ces motifs nous excitent à l'imiter et à nous rendre semblables à lui. Pour cela, il faut savoir que le comble de la perfection de l'homme consiste en cette imitation, en cette ressemblance avec Dieu, règle première et mesure de toute perfection. Plus une créature lui ressemble, plus elle est parfaite et plus elle est aimée de lui; car la ressemblance engendre l'amour. Il nous excite lui-même à cette imitation et à cette ressemblance, dans les nombreux passages des saintes

Écritures où il répète : « Soyez saints, parce que je suis saint. » *Levit.* xix, 2, et xx, 7. Le Sauveur dit dans son Évangile : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » *Matth.* v, 48. Et dans un autre endroit : « Soyez, dit-il, miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux. » *Luc.* vi, 36. C'est ce que nous enseignent encore, entre autres philosophes, Platon et Plutarque, qui nous exhortent à imiter Dieu et à lui ressembler.

Nous pourrions demander à ces derniers en quoi les hommes doivent imiter Dieu. Peuvent-ils créer un nouveau monde et le gouverner? Ils répondront : Non ; mais nous devons imiter ses vertus et sa sainteté. Je voudrais, dira l'homme grossier, voir cette vertu d'une manière plus palpable, pour pouvoir l'imiter ; car en Dieu elle est invisible aussi bien que son essence. C'est pour enlever à l'homme ce prétexte que le Sauveur se revêtit de la chair humaine, et l'invisible devint visible, afin que nous pussions voir et imiter les admirables vertus qu'il fit briller dans cette chair mortelle.

Ce divin Maître vint dans le monde, vécut et conversa parmi les hommes avec tant de douceur, de bonté, d'humilité et de sainteté ; il passa sur la terre de ville en ville, de contrée en contrée, comblant les hommes de tant de bienfaits, leur prêchant une si merveilleuse doctrine, leur donnant tant d'exemples de vertu, faisant de si nombreux miracles, instituant tant de sacrements, opérant tant de mystères, souffrant les maux avec tant de patience, réprimant les vices avec tant de sévérité, traitant les bons avec tant de douceur, donnant aux hommes tant de témoignages d'amour, que jamais dans le monde ne parut ni ne paraîtra rien de pareil. Non content de cela, pour mieux nous montrer son amour et sa miséricorde, à la fin de sa vie, après avoir lavé les pieds à ses disciples, après avoir institué cet admirable sacrement de son corps et de son sang adorables pour qu'il fût le soutien et le remède de notre vie, il voulut, pour nous racheter, être attaché sur une croix, et là, comme un très-doux et très-innocent agneau, il s'offrit pour nous en sacrifice, non-seulement pour le rachat de notre captivité, mais encore pour confondre notre orgueil, nous donner l'exemple de l'humilité et

le gage le plus certain de son amour, assurer notre confiance, nous consoler dans nos afflictions, nous exciter aux actions vertueuses et réveiller notre piété.

Pour que nous pussions l'imiter et acquérir cette ressemblance, quel meilleur moyen Dieu pouvait-il prendre que de se faire homme et de converser si saintement avec les hommes? Comme l'homme ne pouvait s'élever à imiter les œuvres de cette majesté souveraine, il fallait que celle-ci s'abaissât à faire dans son humanité des œuvres telles que l'homme ne les rejetât pas comme divines, et ne les trouvât pas impossibles, puisqu'elles étaient humaines. C'est ce que fit le Fils de Dieu avec l'humanité qu'il avait prise et dans laquelle il nous enseigna par ses exemples toutes les vertus dont nous parlons; et de la sorte, ne pouvant pas l'imiter dans les œuvres de sa sagesse et de sa toute-puissance, nous pouvons l'imiter dans sa bonté et dans sa justice. Ses exemples sont pour l'homme les plus efficaces qu'on puisse trouver; car les exemples d'humilité sont d'autant plus efficaces, que la personne qui les donne est plus élevée, et certes il ne pouvait y avoir une personne plus élevée que celle du Fils de Dieu. Ces exemples, outre que ce sont des exemples et de grands exemples, sont aussi des bienfaits, des mystères, des remèdes, des sacrements, des sacrifices, des médicaments pour notre infirmité, des excitants pour notre piété, des stimulants pour notre amour et la matière de sublimes contemplations.

Et maintenant, que nous reste-t-il à faire, sinon de nous écrier avec le bienheureux saint Bernard : « Que ferai-je, Seigneur, et que dirai-je, puisque vous avez voulu être, pour m'engager à bien faire, un miroir où je devais m'étudier sur votre chair? » Il dit très-bien un miroir, qui se compose de verre et de plomb, non d'une seule de ces matières, car le verre est très-transparent et le plomb très-opaque; de sorte que ni l'un ni l'autre séparément n'étaient suffisants pour faire un miroir, mais réunis entre eux il en résulte un miroir parfait. Tel paraît avoir été le dessein de Dieu quand il se détermina à unir la splendeur de sa divinité à l'obscurité de notre humanité, afin que nous, qui ne pouvions pas avoir pour miroir et pour exemple de

notre vie les vertus de la divinité, trop sublimes pour nous, nous eussions celles de l'humanité sacrée, plus conformes à notre nature.

Ce remède fut destiné à guérir notre chute, qui avait été pour l'homme aussi bien que pour l'ange le désir d'égaliser Dieu, égalité promise à la femme par le serpent, quand il lui dit qu'en mangeant du fruit de cet arbre ils seraient, elle et son mari, égaux à Dieu. *Gen. III, 5*. Dieu dit ensuite, écrit saint Bernard, *serm. I de Adventu Dom.* : Cette race se perd pour avoir voulu m'imiter et s'égaliser à moi; eh bien, je veux me rendre tel qu'en m'imitant, loin de se perdre, ils se sauveront. Tu désirais donc, ô homme, être semblable à Dieu, parce que c'est après celle de Dieu la plus grande gloire qu'on puisse acquérir; considère Dieu maintenant sous une figure que tu peux retracer sans danger; il t'est donné désormais d'atteindre à cette ressemblance que tu désires.

Efficacité de l'exemple que nous donne la majesté du Christ dans ce souverain mystère.

C'est là un des principaux fruits de l'arbre de la croix, comme le déclare saint Léon, pape, *serm. XVI, de Pass. Dom., cap. V* : « Deux genres de remèdes, dit-il, nous sont proposés dans la passion du Sauveur : le sacrifice et l'exemple. Par le premier, nous recevons la grâce divine; le second fortifie la nature humaine. De même, en effet, que Dieu est l'auteur de notre justification, de même l'homme lui est redevable de sa piété. » Le même saint ajoute, *cod. serm., cap. VI* : « Par l'œuvre ineffable de notre rédemption, il ne nous reste plus lieu de nous enorgueillir, ni de nous négliger; car de nous-mêmes nous ne possédons rien, nous n'avons que ce que nous avons reçu, et nous sommes en même temps avertis de ne rien négliger pour mettre à profit les dons de grâce que nous avons reçus. C'est avec justice que Dieu nous prévient et nous aide par ses secours, et qu'il nous oblige à garder ses commandements; il nous invite avec douceur à son obéissance, Celui qui nous élève à sa gloire. » Dans ce passage, ce saint nous dit que le Seigneur nous invite avec douceur au travail de l'obéissance, parce que, après de tels

exemples, il nous sera doux de souffrir pour notre propre salut, ce que le Seigneur, Dieu de majesté, a souffert pour le salut d'autrui. Remarquez surtout qu'il n'y a pas d'œuvre bonne capable d'exciter un homme vertueux, pour laquelle il ne soit d'un grand secours de lever les yeux vers le Christ crucifié. Entrons dans quelques détails.

Un pénitent plein de ferveur veut prendre la discipline pour expier ses fautes; sa chair refuse les coups de fouet. Que fait-il alors? Il lève les yeux sur le Seigneur cloué à la croix, les épaules meurtries et déchirées par les coups de fouet pour les fautes et les péchés d'autrui; il est honteux alors de ne pas déchirer les siennes pour ses propres fautes. Ce même pénitent aime pendant le carême, la semaine sainte ou chaque vendredi de l'année, de dormir sur la dure, en mémoire de ce que le Seigneur du monde souffrit ce jour-là pour lui. La chair, amie des délices et des voluptés, s'y refuse. Ce pénitent lève alors les yeux sur la croix de notre Seigneur et considère cette rude couche, si étroite qu'il fut contraint de placer ses pieds l'un sur l'autre. Il n'eut là pour oreiller qu'une couronne d'épines, qui lui ceignait la tête, d'autre lit que ce bois dur. Un autre, en pénitence de ses péchés, veut jeûner un jour au pain et à l'eau. Pour s'y exciter, il considère le repas que fit le Sauveur sur la croix et dont parle le Psalmiste : « Ils me donnèrent du fiel pour nourriture, et, quand j'eus soif, ils me firent boire du vinaigre. » *Ps. LXVIII, 22*. Le même pénitent, à l'imitation de la sainte veuve Judith, veut porter un cilice pour mortifier sa chair, ou, comme sainte Catherine de Sienne et beaucoup d'autres saints, une chaîne de fer autour de ses reins. Pour cela il jette les yeux sur les liens avec lesquels le Roi de gloire fut attaché à la colonne, et conduit, garrotté comme un larron, dans les rues, d'un pontife à l'autre, d'un tribunal à un autre tribunal.

Ces considérations servent pour les œuvres de pénitence, par lesquelles nous voulons satisfaire à la divine justice, et affaiblissent les mauvaises inclinations de notre chair, en débilitant et en affaiblissant la chair elle-même, qui en est la racine.

Passons maintenant à un autre genre de vertu qui ne man-

quent pas non plus de difficulté. Il s'offre à quelqu'un une occasion de s'ôter le pain de la bouche pour secourir la nécessité d'autrui. Alors il considère l'immense libéralité du Sauveur, qui se donna lui-même pour nous, et, selon l'expression de saint Bernard, « nous donna sa chair pour nourriture, son sang pour breuvage, sa vie pour prix de notre rédemption, et l'eau qui coula de son côté, pour laver nos péchés. » *Supr. Cant. serm.* LIV. On soulève un faux témoignage contre vous pour ternir votre réputation, et l'on vous donne l'épithète de malfaiteur; quelle meilleure consolation pouvez-vous avoir, que le souvenir des faux témoignages, des épithètes déshonorantes dont fut flétri le Seigneur, qu'on appela intempérant, buveur de vin, ami des pécheurs et des publicains, samaritain, démoniaque, fou, sorcier, fourbe, malfaiteur et séditieux? Après cela, quel sera le cœur tellement susceptible et tellement impatient qu'il ne puisse supporter les affronts qui lui sont faits, en voyant combien plus grands furent ceux que souffrit ce miroir d'innocence? Un homme a reçu un soufflet d'un autre. Peut-il avoir une consolation plus grande que celle qu'il retirera de la considération des innombrables soufflets que reçut le jour et la nuit de sa passion, le Fils de Dieu, sur cette face que les anges se plaisent à contempler? Il est pénible pour un homme de fléchir le genou et de s'humilier devant un autre homme: quel remède plus efficace contre cet accès d'orgueil, que de voir le Seigneur des anges né dans une étable, couché dans une crèche, prosterné devant d'humbles pêcheurs, leur lavant les pieds avec tant d'humilité, et placé entre deux larrons? Cet homme est saisi de colère et de haine contre ses ennemis: qu'a-t-il de mieux à faire pour mettre un frein à cette passion, si ce n'est de lever les yeux sur ce Sauveur, qui, attaché à la croix, flagellé, couronné d'épines, déchiré, méprisé, oublia en quelque sorte toutes ses douleurs, et dont la première parole, avant même de consoler sa mère si profondément affligée et de recommander son âme à son Père, fut une demande de pardon pour ceux qui le crucifiaient, excusant leur péché, disant qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient? *Luc.* XXIII, 34.

En considérant attentivement toutes ces choses, nous voyons

quel appui et quel secours nous recevons de la croix du Sauveur pour faire le bien. Non-seulement les exemples que nous y voyons nous excitent à souffrir, — et nous avons dit plus haut combien ces exemples étaient grands, — mais encore l'esprit de grâce descend sur ceux qui, avec humilité et dévotion, considèrent ce Seigneur sur la croix, et recourent à ses plaies sacrées.

CHAPITRE XX.

Quatorzième fruit de l'arbre de la croix : de l'austérité et de la pauvreté de la vie évangélique.

La doctrine contenue dans ce chapitre ne s'applique pas à tous les hommes, mais à ceux-là seulement qui aspirent à l'austérité, à la pauvreté et à la perfection de la vie évangélique. Pour atteindre ce degré de perfection, le mystère de la croix nous est d'un grand secours; il paraît même n'avoir été institué que pour cela. Car pour nous élever à un genre de vie qui est tout croix, il ne pouvait y avoir de moyen plus efficace et mieux proportionné que le mystère de la croix. Cet arbre sacré a des rameaux élevés et des rameaux bas, afin que tous, grands et petits, forts et faibles, y trouvent l'enseignement qui regarde chaque état; bien que cependant il serve davantage à ceux qui veulent devenir parfaits, cet arbre sublime; et c'est ce que nous chercherons à démontrer.

Pour cela, il faudra expliquer en quoi consiste la perfection de la vie chrétienne. Et pour le comprendre, il convient de montrer la différence qui existe entre les deux parties principales dont l'homme est composé, le corps et l'âme. Il y a entre ces deux substances une distance telle, que l'une participe à la condition des animaux, mange, boit, dort, souffre et meurt comme eux; tandis que l'autre, l'âme, participe à celle des anges. Par sa propre nature elle ne convoite ni ne recherche aucune des choses corporelles, mais uniquement les choses spirituelles, comme la vertu, la sagesse, la connaissance et l'amour de son Créateur : toutes choses conformes à sa nature, comme les premières le sont

à celle du corps. Or chaque être se plaît avec son semblable, et avec tout ce qui est conforme à sa nature. Ces deux parties si différentes existant dans l'homme, il est libre de choisir celle à laquelle il veut se conformer, puisqu'il a en lui des principes de l'une et de l'autre. S'il choisit de vivre de la vie du corps, il doit devenir semblable aux animaux, qui ne savent que chercher ce qui convient à leur corps, pour son entretien, ses goûts et ses appétits. Si, au contraire, il veut vivre conformément à la condition de son âme, il doit se faire semblable aux anges, dont l'unique soin est de contempler, d'aimer et de servir leur Créateur. C'est ce que déclare saint Augustin, quand il dit : *Sup. Joann. tract. XVIII, de cap. v. Infr. med. et de Civit. Dei, lib. IX, cap. XIII* : « La vie de l'homme tient le milieu entre celle des animaux et celle des anges. » Voilà pourquoi, s'il vit selon les appétits de sa chair, il sera semblable aux bêtes ; tandis que, s'il se conforme aux lois de l'esprit, il prendra place parmi les anges. Arrivant ensuite à notre sujet, nous disons que la perfection de la vie chrétienne consiste à mépriser tous les goûts et les entraînements de la chair, tous ses appétits et ses désirs désordonnés, et à suivre les lois et la condition de l'esprit, embrassant et accomplissant toutes les choses spirituelles dont nous avons parlé ; à imiter la pureté des anges, et à faire sur la terre ce qu'ils font au ciel, c'est-à-dire, aimer, louer leur Créateur, et penser sans relâche à ses merveilles et à ses grandeurs. Telle fut la manière de vivre de tous les saints, et particulièrement de ceux qui se retirèrent dans les déserts, après avoir renoncé à toutes les choses de ce monde pour se contenter de racines et d'herbes, ou de quelqu'autre misérable nourriture, après avoir abandonné la compagnie des hommes, pour employer les jours et les nuits à vivre et à converser avec Dieu.

Mais il faut noter ici que la chair, ennemie de l'esprit, refuse puissamment d'embrasser ce genre de vie, qui la prive de ses goûts et de ses satisfactions, dont elle a une soif et une faim insatiables. Pour cela tous les sens corporels qui aiment naturellement ce qui les flatte viennent en aide à la chair : le goût demande des choses savoureuses, le toucher des choses douces,

les yeux des choses agréables, l'odorat de suaves odeurs. A cela vient se joindre encore la présence des objets de sa convoitise, puissant mobile des cœurs, et avec elle, le bénéfique et l'avantage qu'il en retire, et surtout, notre ennemi commun, qui attise et souffle les feux de nos appétits qu'il embrase. Il fait entendre aux hommes que l'excès et le superflu sont nécessaires. Grâce à ces armes et à ce secours, la chair combat si puissamment contre l'esprit, qu'elle entraîne après elle presque tout le monde. Mais, de son côté, l'esprit de ceux qui aspirent à la perfection de la vie chrétienne, soutenu par la protection et les secours de la grâce, par la présence de l'Esprit-Saint qui habite en eux, combat avec de meilleures armes contre la tyrannie et les mauvaises inclinations de la chair, l'assujettissant et la forçant de se soumettre et d'obéir aux lois de l'esprit, quand elle rejette et contredit ce qu'il ordonne. Non content de cela et en dehors de cette circonstance et de cette nécessité, les justes se soumettent à une vie laborieuse, à toutes sortes de mauvais traitements pour assouplir la chair, la dompter, l'habituer à l'obéissance, et avoir au besoin plus d'empire sur elle. Ceux qui se destinent au métier des armes, ont coutume de s'exercer à les manier; ils se livrent des assauts, prennent part aux joutes et aux tournois, s'exerçant durant la paix et sans voir l'ennemi, dans les manœuvres qu'ils devront exécuter pendant la guerre. Ainsi, ces valeureux chevaliers, pour être plus habiles à résister à la chair quand elle contredira l'esprit, vont plus loin, et, sans attendre cette occasion, la gourmandent et la maltraitent afin d'acquérir par cet exercice cette sainte haine que le Seigneur nous recommande contre elle, *Joann.* XII, 25, et de n'être pas nouveaux et sans expérience quand il faudra lui résister. C'est ce qu'écrivait Théodoret dans l'histoire religieuse particulière de quelques saints, hommes ou femmes, qui portaient de grands poids de fer ou d'autres fardeaux de ce genre. Il en est qui portent toujours des cilices de différentes manières, d'autres qui prennent la discipline tous les jours. Ils traitent leur corps avec cette rigueur, non-seulement quand la tentation l'exige, mais même en dehors de cette nécessité; de sorte qu'ils n'ont aucune peine à lui résister quand la loi de Dieu

ou la raison le demande. Ainsi, par l'habitude de cet exercice et plus encore par le secours de la grâce, la chair parvient peu à peu à s'habituer aux armes, c'est-à-dire à se spiritualiser, à se plier à la volonté de l'esprit et à lui obéir avec moins de peine et de difficulté. Le Sauveur nous exhorte à ce genre de perfection quand il dit : « Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même, prenne sa croix et me suive. » *Marc. VIII, 34.* Ce conseil, quoique adressé par le Seigneur à tous les hommes, parfaits ou imparfaits, d'après le texte de saint Marc, s'applique cependant aux uns et aux autres d'une manière différente, selon la différence de leurs conditions. Cette parole du divin Maître est si profonde qu'un saint homme, qui s'appliquait sans cesse à s'y conformer, avait coutume de dire qu'il devait écrire un livre et que chaque page devait porter cette seule parole, pour nous faire comprendre qu'elle le résumait tout entier. Renoncer à soi-même, c'est dire trop ; car cela signifie la guerre et l'opposition continue que nous devons faire à notre chair. Et ce renoncement ne s'applique pas aux aspirations et aux désirs de l'esprit, parce que naturellement il ne désire pas les choses charnelles, mais les jouissances spirituelles, qui sont conformés à sa nature. Voilà pourquoi ce renoncement à soi-même s'entend uniquement de la partie matérielle de notre être.

Ce renoncement doit être si universel, si nous parlons de la perfection de la vie évangélique, que, à l'exception de ce qui est strictement nécessaire à notre vie, et sans quoi nous ne pourrions vivre, nous devons renoncer à tout le reste. De sorte que renoncer à soi-même, c'est renoncer à sa chair, à ses goûts, à ses plaisirs, à ses jouissances, à sa propre volonté, et la priver de toutes les voluptés déréglées des sens. Tout cela, on doit le refuser à son corps ; et c'est là renoncer à soi-même. Porter sa croix chaque jour, c'est supporter avec patience les misères des infirmités, de la pauvreté, des persécutions, ou les tentations qui nous arrivent par la permission de Dieu ; nous devons nous jeter dans ses mains avec une entière confiance, persuadés qu'il permet et ordonne tout cela pour notre bien, quoique présentement nous ne le voyions pas. Suivre le Christ est aussi une croix, puisque c'est

l'imiter, le suivre sur le chemin qu'il a parcouru, chemin de fatigues, d'obéissance et de patience.

La perfection de la vie évangélique étant telle, qu'est-ce qui pouvait nous y exciter et nous y guider, si ce n'est l'arbre sacré de la croix? Quoi de plus efficace pour former une croix qu'une autre croix, puisque c'est le sentiment des philosophes qu'un semblable engendre son semblable? Qui sera assez dérégulé, assez aveugle, assez ingrat, pour voir avec indifférence le Seigneur de toutes les créatures, celui qui est la splendeur et l'image du Père, celui qui créa toutes choses par sa toute-puissance, les arrangea par sa sagesse et les conserve par sa providence; dont les richesses et le bonheur sont si grands que la possession de tout le monde créé et de mille autres mondes ne pourraient les accroître; qui, malgré toutes ces grandeurs et par sa seule bonté, par pure miséricorde, pour nous faire aimer la vertu, les bonnes œuvres, supporta tant de tourments dans sa mort, tant de fatigues durant sa vie, la faim, la soif, le froid, la chaleur, les veilles, les voyages, et une telle pauvreté qu'il eut besoin, pour s'entretenir, des aumônes des saintes femmes qui le suivaient? Quel sera le serviteur assez dénaturé pour vouloir être plus riche et mieux traité que son maître? Comment ne souffrira-t-il pas pour ses propres fautes ce que le Seigneur a souffert pour celles d'autrui? Comment contentera-t-il une chair portée au mal, en voyant comment ce divin Sauveur traita la sienne pourtant si innocente? Osera-t-il espérer entrer sans peine dans la gloire du Seigneur, à la vue des fatigues qu'endura le Seigneur pour entrer dans sa propre gloire? Qui ne voit, d'après cela, quels motifs, quels secours, quelles consolations dans les peines puisent dans l'arbre de la croix tous ceux qui suivent l'austérité et la pauvreté évangéliques dans toutes les occasions pénibles qu'ils rencontrent?

CHAPITRE XXI.

Quinzième fruit : l'arbre de la croix est la matière de méditations élevées et de sublimes contemplations.

Le Psalmiste, *Ps.* 1, 2, loue l'homme juste de ce que, entre autres choses, il médite jour et nuit la loi du Seigneur. Il exalte en outre le fruit admirable de ce saint exercice, en disant que celui qui agit ainsi sera semblable à l'arbre planté au bord des eaux courantes, qui donne le fruit en son temps, ne perd jamais son feuillage ; et il ajoute que cet homme prospérera dans toutes ses entreprises. De plus magnifiques promesses ne pouvaient être contenues en si peu de mots. Or, par loi de Dieu nous entendons, non-seulement la loi écrite, mais encore et surtout la loi de grâce, et le mystère de la croix qui en est le fondement.

Mais avant de parler de ce genre de méditation, je dirai en peu de mots ce qu'elle est. Méditer, c'est considérer en esprit les choses qui peuvent nous exciter à l'amour et à la crainte de Dieu, ainsi qu'à l'horreur du péché ; c'est encore appliquer notre volonté à sentir et à goûter les choses que l'entendement nous représente pour nous y attacher si elles sont bonnes et les rejeter si elles sont mauvaises. Je dis cela, parce que considérer les choses divines sans cette application de la volonté, c'est étudier ou faire des théories spéculatives plutôt que méditer. Dans cet exercice, la principale partie c'est la volonté, et la moins importante est l'entendement, qui sert à proposer et à présenter à la volonté, faculté aveugle, tout ce qui peut la porter à ces affections et à ces mouvements dont nous avons parlé ; de sorte que l'ardeur et l'affection de la volonté est comme la fin de cet exercice, et la considération comme le moyen pour y arriver. Mais cette matière ayant été traitée dans le livre de l'Oraison, nous n'en dirons plus rien.

Nous disons donc maintenant que, quoiqu'il y ait de nombreux sujets de méditation, puisque pour cela peuvent nous servir toute la sainte Ecriture et toute la création du monde, qui est le livre des créatures ; le plus excellent, le plus avantageux, le plus

doux, le plus pieux, en un mot, le plus efficace pour nous exciter à l'amour et à la crainte de Dieu, à l'étude de toutes les vertus et à l'horreur du péché, c'est le mystère de la croix. On le comprendra facilement par tout ce que nous avons dit jusqu'ici et spécialement dans le chapitre XIX, où nous avons montré comment toutes les vertus brillent dans l'arbre de la croix au plus haut degré de perfection; et sur lesquelles jette les yeux principalement celui qui la contemple avec dévotion. Les saints trouvaient dans cette considération les plus vifs stimulants pour toutes les vertus; c'est là qu'ils puisaient les feux les plus ardents de l'amour, la plus profonde crainte de Dieu et l'horreur du péché; c'est là qu'ils étaient saisis de ces brûlants désirs de pauvreté, d'austérité, de faim, de soif, de dénûment; là qu'ils aspiraient à souffrir les fatigues et même à répandre leur sang pour le Seigneur qui avait versé le sien pour eux. Voilà ce qui leur fait mépriser toutes les pompes, les vanités et les fêtes du monde pour embrasser la croix de la pénitence et une vie austère. Voilà ce qui souvent les jette et les tient suspendus dans l'admiration et l'épouvante, à la vue de l'immense bonté que le Fils de Dieu nous témoigna dans le mystère de la croix, et aussi de la grandeur du conseil divin qui sut trouver un moyen si convenable pour racheter le monde déchu. Souvent ils se sont noyés dans ce profond abîme de la divine bonté, et se sont perdus de vue, s'élevant au-dessus d'eux-mêmes, connaissant, aimant, goûtant et sentant des choses bien supérieures à toute faculté et à tout pouvoir humains.

Le cœur pieux trouve dans ce mystère adorable un sujet de componction, en pensant que ses péchés, joints à ceux de tous les hommes, furent les tourments qui maltraitèrent si cruellement ce divin Maître. Il est aussi pour lui un sujet de joie, quand l'homme se voit si aimé par Dieu, racheté à un si haut prix et enrichi de si grands mérites. Il y trouve encore des motifs de louanges, une double obligation de rendre grâces à ce Rédempteur très-clément pour un si important bienfait. Ce mystère excite aussi en lui une profonde compassion, quand il considère ce qu'eût à souffrir ce corps si innocent et si délicat, le silence et la

douceur de cette auguste victime. Car, outre les coups de fouet, les épines et tous les autres tourments de la passion, ce genre de mort qui fut celle de la croix, est un des plus cruels, parce qu'il ne se termine pas en peu de temps, comme le supplice d'un homme qui meurt décapité, supplice qui n'est, selon quelques-uns, qu'un vent de fer, et moins encore peut-être. En outre, les blessures des clous sont aux pieds et aux mains, parties du corps où il y a le plus de nerfs, qui sont les instruments des sensations, et plus particulièrement sur le dessus du pied, qui en est appelé l'âme comme en étant l'endroit le plus sensible. Et puis on enfonça dans un pied un gros clou à grands coups de marteau; on passa à l'autre de la même manière, et l'on ne cessa que lorsqu'il fut solidement attaché au bois. Sa très-sainte Mère était présente : elle entendait, elle voyait ces coups ! Quelle douleur ne dut pas être la sienne et celle de son Fils, ce corps étant surtout le plus délicat et le plus sensible de tous les corps ? Ensuite, on leva la croix et on la laissa retomber lourdement dans la fosse où elle devait être fixée. Alors le poids du corps, tendant vers la terre, fit déchirer et agrandir les trous des mains et des pieds ; et ce ne fut pas dans l'espace d'un moment, mais bien durant les trois heures qui s'écoulèrent depuis la sixième heure, où le Sauveur fut crucifié, jusqu'à la neuvième, où il mourut : il souffrit des douleurs si atroces qu'elles ne peuvent être exprimées par des paroles.

Pendant cette pieuse considération se forment souvent dans les yeux ces fontaines de pieuses larmes, sources fécondes de compassion et d'amour. Car c'est alors que l'âme dévote, blessée d'une douce flèche, transpercée par l'amour divin, fait entendre ces amoureuses paroles de l'Épouse du Cantique : « Soutenez-moi avec des fleurs, environnez-moi de fruits, car je languis d'amour. » *Cant.* II, 5. Saint Bernard dit sur ces paroles : « L'âme amoureuse contemple le vrai Salomon avec la couronne dont l'orna sa mère ; elle voit le Fils unique du Père charger la croix sur ses épaules ; elle voit blessé et couvert de crachats le Seigneur de toute majesté ; elle voit l'Auteur de la vie et de la gloire transpercé de clous, percé d'une lance, chargé d'opprobres et livrant

pour ses amis cette vie si chère ; elle voit tout cela, et alors l'âme, traversée d'une blessure d'amour, s'écrie avec l'Épouse : « Soutenez-moi avec des fleurs, environnez-moi de fruits, car je languis d'amour. » Telles sont les paroles de saint Bernard. *Tract. de diligendo Deo, paulo post init.* Ces fleurs et ces fruits se cueillent sur l'arbre de la croix : ce sont les vertus qu'il produit avec tant d'abondance, et par lesquelles l'âme religieuse cherche à s'unir aux vertus et aux souffrances du Sauveur.

Qui pourra dire les douceurs et la consolation qu'éprouvent les âmes pieuses dans cette sainte méditation ? Saint Bonaventure, au commencement de son *Aiguillon d'amour*, parlant de lui-même, s'exprime ainsi : « Comme j'entrais un jour les yeux ouverts dans ces plaies, le sang qui s'en échappait obscurcit ma vue, et depuis, ne pouvant voir que du sang, je parvins en tâtonnant dans les entrailles du Sauveur ; j'y séjournai, je me nourris de ces doux aliments, et je ne voudrais pas sortir de ce délicieux séjour et perdre les consolations que j'y goûtais. Mais j'ai la confiance que, puisque ses plaies restent toujours ouvertes, j'y rentrerais par elles, si j'en sortais jamais. » Le même saint dit en cet endroit qu'il aurait désiré être le fer de la lance dont ce divin Maître fut frappé, pour rester toujours dans son cœur sacré ; qu'il aurait voulu être la croix, pour que son Seigneur fût crucifié sur lui, et aussi le sépulcre, pour être enseveli avec Jésus. A la fin il dit que la douceur que reçoivent les âmes dans la considération de ce mystère est si grande, que non-seulement l'esprit, mais même la chair, amie cependant des choses charnelles et ennemie des choses spirituelles, reçoit une part de cette consolation, à cause de la trop grande abondance qui s'écoule de l'esprit sur elle. C'est si vrai, selon lui, que quand arrive un cas où il faille obéir, ou remplir quelque œuvre de charité nécessaire, et que la raison juge qu'il est à propos de laisser l'exercice de la dévotion pour celui de l'obéissance, la chair regrette d'en être privée, tant est grande la consolation qu'elle en reçoit. Ceci nous oblige à rendre grâces à Celui qui du fiel et de l'amertume de ses tourments nous prépara un si doux mets. L'homme qui voudra voir quel grand trésor est pour les âmes ce saint exercice, n'a

qu'à lire une des oraisons de ce saint docteur, qui se trouvent dans le Supplément de notre Mémorial de la vie chrétienne, dans la Vie de Jésus-Christ, placée au commencement de la sainte passion. On verra là ce que je viens de dire.

Et maintenant on comprend pourquoi tous les maîtres de la vie spirituelle, tant religieux que séculiers, imposent, comme premier exercice, à ceux qui commencent de changer de vie, après leur confession générale et les exercices de componction et de pénitence, l'étude de cette sainte méditation, conformément à ce qu'écrivait saint Bernard aux religieux du Mont-de-Dieu, parce qu'ils trouveront là une ample matière de larmes et de componction pour leurs péchés, en considérant que tels furent les tourments qui maltraitèrent si cruellement le Sauveur.

Voilà la route que suivent les novices. Mais ceux qui sont déjà exercés y trouvent des motifs plus appropriés à leur état et à leur avancement : de rendre grâces pour un bienfait si signalé, d'imiter les vertus du Christ, qui brillent dans le mystère de sa sainte passion plus que partout ailleurs, d'accroître leur amour par les sentiments qu'ils y puisent, leur admiration pour la bonté et la charité immenses de Dieu, qui racheta l'homme par ce moyen, et aussi pour la sagesse et le conseil divins, qui éclatent dans le choix d'un remède si proportionné et si convenable; oui, nous trouvons dans la sainte passion des arguments et des motifs pour toutes ces choses et pour beaucoup d'autres encore. Et puisque la manne que Dieu envoya dans le désert avait tous les goûts que désiraient ceux qui la mangeaient, faut-il s'étonner que le Seigneur, figuré par cette manne, possède toutes ces vertus et toutes ces facultés? Nous voyons par là que tous, grands et petits, riches et pauvres, parfaits et imparfaits, trouvent sur cet arbre sacré une nourriture appropriée à chacun.

Les philosophes les plus sages ont compris que la félicité de l'homme consiste dans la contemplation des perfections divines, et ils cherchaient celles-ci dans la connaissance et l'ordre de la création. Mais pour arriver à la parfaite connaissance de cet ordre, il leur fallait étudier toute la philosophie pendant de nombreuses années; et avec tout cela, à peine connaissaient-ils la

sagesse et la toute-puissance du Créateur; un grand nombre même nièrent sa providence et le soin paternel qu'il prend des choses humaines, ce qu'il nous importait néanmoins le plus de savoir, comme nous l'avons démontré plus haut.

C'est pourquoi il a plu à la divine bonté, au lieu du livre de la création, où ne pouvaient lire que les grands philosophes, de nous donner, dans la vie et dans la mort de son Fils, un livre de sagesse, si étendu et si clair, que la pauvre vieille femme et le laboureur illettré peuvent connaître une grande partie des perfections divines : la bonté, la charité, la miséricorde, la justice, la providence, l'amour que le Seigneur a pour les bons, l'horreur qu'il a pour les méchants et leur méchanceté, toutes choses qui sont le fondement de la philosophie chrétienne. Pour y parvenir, il ne faut ni littérature, ni subtilité d'esprit, ni plusieurs années d'études. Au contraire, les personnes les plus simples, qui ont l'esprit le moins cultivé, sont bien souvent plus aptes à ce saint exercice; il demande plutôt une affection et un sentiment pieux de la volonté, que de subtils discours de l'esprit, qui dessèchent ordinairement le cœur; car plus la vertu de l'âme se répand et s'épuise d'un côté, moins elle est abondante d'un autre.

Rendons mille fois grâces à ce souverain Seigneur, qui par ce moyen nous initia à la philosophie de ce mystère, dans lequel, outre les nombreux fruits dont nous avons parlé, nous trouvons si facilement, non-seulement des enseignements très-clairs sur toutes les perfections divines que nous venons d'énumérer, mais encore de puissants motifs et de grands sujets de componction, de joie, d'amour, d'admiration, de dévotion et de compassion. L'histoire de la sainte passion renferme tant de passages si douloureux, qu'il est à croire qu'il n'y aura pas de cœur assez dur pour ne pas compatir et s'émouvoir à la vue des souffrances qu'endura pour notre cause cet innocent agneau. Les tourments et les injures qu'il supporta furent si nombreux et si grands, que nous aurions été touchés de compassion si nous les eussions vu endurer même par un malfaiteur public. A ces affections et à ces sentiments pieux succèdent d'autres non moins salutaires et profitables, dont ceux-là sont le fondement et le principe.

CHAPITRE XXII.

Seizième fruit de l'arbre de la croix : nous avons dans ce mystère le moyen de présenter et d'appuyer devant le Seigneur nos prières et nos demandes.

La prière, comme dit saint Bernard, est la sœur et la compagne de la méditation; car elles n'ont pas de raison d'être l'une sans l'autre. Nous avons dit ailleurs combien cette vertu nous est nécessaire et combien elle convient particulièrement au chrétien. Mais le Sauveur marque à quel point elle doit être persévérante, quand il dit qu'il faut toujours prier et ne jamais cesser. *Luc. xviii, 35.* L'Apôtre nous enseigne aussi, *I Thess. v, 17*, qu'il faut prier sans cesse. C'est encore ce que nous enseigne David par son exemple : « Je lève toujours les yeux vers le Seigneur, dit-il, parce qu'il délivrera mes pas des embûches. » *Ps. xxiv, 15.* Ces passages ne nous ordonnent pas une continuité rigoureuse, mais morale, c'est-à-dire qu'il nous est conseillé de prier aussi souvent qu'il nous sera possible.

Deux raisons principales nous obligent à cette continuité de prières : d'un côté, le grand besoin que nous en avons; de l'autre, la largesse de la divine bonté. D'abord, nous en avons besoin; nous sommes, en effet, fatigués par mille genres de travaux et continuellement assaillis par des tentations et des troubles. Puis la grandeur de la bonté de Dieu nous invite à la prière; car jamais nous ne leverons humblement les yeux vers lui sans recevoir de sa grâce quelque aliment et quelque rafraîchissement. On ne lui demande jamais un bienfait sans l'obtenir de sa miséricorde.

Mais pour que nos prières soient efficaces, elles doivent être accompagnées des autres vertus, et surtout de la ferme confiance qu'elles seront exaucées. Voilà pourquoi le Seigneur nous dit : « Quelque chose que vous demandiez dans vos prières, croyez que vous la recevrez, et elle vous sera donnée. » *Marc. xi, 24.* Cette foi et cette espérance, qui les aura aussi fermes qu'elles nous sont demandées dans ces paroles? Les hommes, ceux surtout

qui sont vraiment humbles, se regardent toujours comme dénués de mérite et chargés de péchés, lesquels sont comme un poids qui pèse sur leur cœur et le plonge dans l'abattement. A ceci nous répondrons que nous ne parlons pas de l'homme enveloppé dans son péché et qui désire y persévérer; mais bien de celui qui en a horreur et en a été absous dans le sacrement de la pénitence. Celui-là, pour remplacer les mérites qui lui manquent, a recours aux mérites du Sauveur, qui, dans son testament, confirmé par sa mort et scellé de son sang, nous constitua héritiers de tous ses mérites et de ses travaux, autant qu'il dépendait de lui. De même qu'il était descendu du ciel sur la terre pour nous, de même tout ce qu'il a souffert dans ce monde, de la crèche à la croix, il le fit pour nous; car dès l'instant de sa conception, il fut aussi riche des biens de la grâce et de la gloire qu'il l'est maintenant dans le ciel. C'est pourquoi, comme pour lui il n'avait aucun besoin de mérites, et qu'il n'avait aucun motif de travailler à en acquérir, il appliqua tous les trésors de ses mérites à la rédemption du genre humain. Tel est le fondement de la foi et de l'espérance, nécessaires dans la prière. Nous sommes donc certains que tout cela est notre héritage, que nous pouvons tout offrir et présenter à notre Créateur, et demander toutes les grâces au Père éternel par son Fils, qui est notre père, notre avocat, notre pontife, notre pasteur et notre roi.

Comme un fils dont le père a rendu à un roi de grands services, sans en avoir été récompensé, demande cette récompense en qualité d'héritier de tous les biens dus à son père; ainsi l'homme peut demander des grâces au Père éternel pour les mérites et les services de Jésus-Christ, puisqu'il est notre Père, comme le dit Isaïe, LXIII, 16, le régénérateur de notre âme, comme l'appelle saint Paul, I *Cor.* xv, 22. Et de même que ce fils énumère dans sa demande toutes les actions et tous les services de son père, pour obliger davantage le roi; de même celui qui prie doit rapporter toutes les œuvres du Fils de Dieu, toutes ses fatigues, ses travaux, ses veilles, ses prières, ses persécutions, la faim, la soif, le froid, la chaleur, la pauvreté, les calomnies, les accusations qu'il eut à supporter, en un mot, tous les tourments et toutes les injures de

sa très-sainte passion, commençant à sa douloureuse sueur de sang, et notant les diverses vicissitudes de sa passion, jusqu'à son dernier soupir sur la croix. De cette manière, l'homme ne pourra pas faiblir à la vue de la riche offrande qu'il peut faire en sa faveur et des titres si justes qui l'autorisent à solliciter pardon et miséricorde. Il remplira, comme on dit, deux messages dans le même voyage, joignant l'exercice de la méditation à celui de la prière, parcourant dévotement tous les passages de la sainte passion, demandant par là même miséricorde au Maître commun.

Ainsi, nous accomplirons encore un autre précepte de la loi de Dieu, à savoir, que nous ne devons jamais paraître devant lui les mains vides. *Exod. xxiii, 15*. Puisque nous lui présentons tous les mérites et les travaux de son Fils bien-aimé et notre Père, qui nous en a faits héritiers, comme nous l'avons exposé, il ne pourra pas nous dire que nous paraissions devant lui les mains vides. Il faut tâcher, par conséquent, d'unir aux actions du Sauveur tout ce que nous aurions fait ou souffert pour lui dans ce monde; car unis à de si grands mérites, les nôtres pourront acquérir par l'efficacité des premiers un prix et une valeur considérables.

Nous voyons par là combien nos prières sont aujourd'hui mieux appuyées que celles des Pères de l'ancienne loi. Pour apaiser Dieu et lui demander des grâces, ils offraient le sang des animaux, tandis que nous offrons le sang du Fils de Dieu; de sorte qu'ils n'avaient que l'ombre et la figure, quand nous avons la réalité. Il existe entre notre offrande et la leur la même distance qu'il y a entre le sang que nous offrons et celui qu'ils offraient. Dans leurs demandes et leurs nécessités, ils invoquaient les mérites des saints patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, comme Moïse l'avait fait pour apaiser Dieu après l'adoration du veau d'or, *Exod. xxxii, 15*; tandis que nous pouvons présenter les mérites du Fils unique de Dieu, qui sont d'un prix et d'une valeur infinis. Que notre condition et notre sort sont préférables aux leurs! Ces patriarches étaient simplement des hommes, et celui-ci est le Fils de Dieu : ceux-là, quoique saints, étaient pécheurs néanmoins; celui-ci fut innocent et sans tache : ceux-là, s'ils méritaient, méritaient pour eux et non pour les autres;

tandis que le Sauveur, qui n'avait besoin de rien, donna à l'Eglise, son épouse, toutes ses actions, ses souffrances et ses mérites.

Avec de tels gages, un tel protecteur et une telle caution, nous pouvons nous présenter en toute confiance devant le trône de la divine miséricorde. Le patriarche Joseph disait à ses frères : « Vous ne verrez pas ma face si vous ne conduisez ici avec vous votre frère Benjamin. » *Genes. XLIII, 3*. Ils l'amènèrent, et ils furent reçus par lui avec de grands honneurs et de nombreuses réjouissances, à cause de leur frère que Joseph aimait beaucoup. Persuadons-nous donc que le Père éternel nous défend de paraître en sa présence sans notre frère, son Fils bien-aimé, et soyons assurés que l'ayant avec nous nous serons très-bien accueillis par lui, et faisons bien attention de ne jamais ouvrir la bouche pour demander à Dieu quelque grâce sans lui présenter son Fils, et le prier en son nom, comme le fait l'Eglise à la fin de chaque oraison. C'est là demander au nom de Jésus-Christ, comme il l'a lui-même ordonné. Et puisque, comme nous l'avons déjà dit, notre prière doit être perpétuelle, il s'ensuit que Jésus doit être sans cesse dans notre bouche et dans notre cœur. Que personne ne se figure que le Père sera importuné et se fatiguera de ce qu'on lui demande toutes les grâces par son Fils; au contraire, si son bonheur pouvait être augmenté, il le serait toutes les fois que nous lui demandons quelque grâce en ce nom sacré. Il en perçoit une sorte de joie, qui pour lui n'a rien de nouveau; elle est, elle fut toujours et elle sera éternelle.

CHAPITRE XXIII.

Dix-septième fruit de l'arbre de la croix : elle est une protection et un secours dans les tentations.

Il est impossible que nous ne soyons pas tentés dans cette vie, attendu que cette même vie tout entière est appelée une tentation. Aussi, de même que nous lisons, *Num. xxxii, 17*, que les enfants d'Israël étaient armés quand ils allaient à la conquête de la terre

promise, de même doivent-ils marcher armés ceux qui veulent conquérir la véritable terre promise, qui est la béatitude de la gloire. Mais les armes de cette milice sont spirituelles et non corporelles, parce que dans ce combat les yeux nous servent plus que les mains. Il ne faut pas s'étonner que, puisqu'il y a des serpents dont le regard tue, nous frappions aussi de mort en les regardant les serpents infernaux. Ce n'est pas la vertu de l'homme qui produit cet effet, mais bien cette figure de serpent que Moïse, par l'ordre de Dieu, plaça dans le désert en un lieu élevé, *Num.* *xxi*, 9, pour que, lorsque les enfants d'Israël seraient mordus par les serpents, qui en cet endroit les blessaient et les faisaient mourir, ils levassent les yeux pour regarder l'image dressée devant eux, et fussent guéris aussitôt. Quand donc nous serons assaillis par l'antique serpent, levons les yeux sur cette figure merveilleuse, qui est le Christ crucifié; il est là sous l'apparence d'un malfaiteur, lui qui est si loin de l'être, et cette vue nous défendra.

Ainsi donc, quand l'homme se sent tourmenté par quelque mauvaise pensée, il doit se hâter de lever les yeux pour considérer la figure lamentable du Sauveur sur la croix, ayant soin de la tenir présente devant lui, admirant dans quel état ce corps si innocent se trouve là, tout ensanglanté, disloqué, défiguré, la face enlaidie et couverte de crachats, la tête entourée d'épines, les épaules meurtries des coups de fouet et les yeux obscurcis par la présence de la mort. Après l'avoir considéré dans cet état, il doit se souvenir que le Seigneur a souffert tout cela pour expier le péché et le faire disparaître du monde; en faisant cette considération, il dira : Seigneur, quelles étranges tortures n'avez-vous pas endurées, afin de satisfaire pour mes fautes et m'en démontrer la gravité? Est-il possible que je sois encore assez attaché au mal pour commettre de nouveau ce qui vous a coûté tant de souffrances? Qu'il plaise à votre infinie miséricorde, Seigneur, de ne jamais le permettre; que plutôt la terre s'entr'ouvre et m'engloutisse. Aidez-moi, mon Seigneur, mon Rédempteur; faites que ce sang sacré n'ait pas été versé en vain pour moi, et que ce que vous avez acheté à un si haut prix ne soit pas perdu!

Tel est le remède le plus commun et le plus efficace qu'aient les serviteurs de Dieu dans leurs tentations. Le Psalmiste nous l'enseigne quand il dit que la pierre devint le refuge des hérissons. *Ps. ciii, 18*. Une autre version remplace les hérissons par des lièvres, qui établissent leurs terriers dans les cavités des rochers, où ils se réfugient avec toute la légèreté possible, quand ils sont poursuivis par les chiens. A cause de cette prudence, Salomon compte cet animal parmi les quatre qu'il dit être plus sages que tous les sages. *Prov. xxx, 24*. Ainsi de ces quatre, il place, immédiatement après la fourmi, qui sait très-bien s'approvisionner dans une saison pour une autre, le lièvre peureux, qui établit son terrier dans les trous de la pierre. Qui représente donc cette pierre, sinon le Christ, notre Sauveur, sur la croix, plus fort que toutes les pierres, pour supporter les tourments? Et quels sont ces trous si ce n'est ses très-saintes plaies, où se réfugient et se protègent les lièvres, c'est-à-dire les âmes timorées, quand elles se voient poursuivies par ces chiens infernaux qui veulent les dévorer?

Voilà le remède général pour toutes les attaques de notre adversaire. Il y en a encore de particuliers dans cet arbre sacré pour toutes les autres tentations, pour chaque vice en particulier. Si vous êtes, en effet, tenté d'ambition et d'orgueil, levez les yeux et contemplez le Créateur des cieux, le Seigneur des anges, Celui qui est la gloire des bienheureux, crucifié entre deux voleurs, disant avec le Prophète : « Je suis un ver et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du monde. » *Ps. xxi, 7*. Si une sordide avarice vous domine et vous serre la main pour vous empêcher de secourir les pauvres, contemplez la générosité du Sauveur, qui verse tout son sang pour remédier à tous nos besoins. Si la honteuse luxure cherche à enlacer votre cœur par la représentation de ses fausses et trompeuses délices, considérez les immenses douleurs que cet innocent agneau supporta dans tous ses membres pour expier les délices des siens. Si la rouille et le ver de l'envie voulaient dévorer votre cœur, pensez à l'immense charité du Seigneur, offrant sa vie, plus précieuse que toutes celles des créatures, pour ses ennemis aussi bien

que pour ses amis. Si la satisfaction de la gourmandise vous attire par le désir du boire et du manger, jetez les yeux sur le breuvage que le monde servit au Seigneur dans un si pressant besoin, breuvage qu'on ne donna jamais à un homme, quelque méchant qu'il fût, et qui se composait de fiel et de vinaigre : du fiel avant le supplice de la croix, du vinaigre quand il y était attaché. Si la colère, cette farouche et mauvaise conseillère de l'homme, excite en vous des désirs de vengeance, considérez la profonde résignation, la grande douceur, l'admirable patience avec lesquelles cet innocent agneau souffrit tant d'injures, sans ouvrir la bouche, si ce n'est pour prier son Père en faveur de ceux qui le traitaient si cruellement. Si la paresse, qui est une tristesse et un dégoût de la vertu et des exercices spirituels, vous engourdit quand il s'agit des affaires de votre salut, voyez la promptitude et le dévouement avec lesquels le Sauveur s'offrit à ses ennemis, allant lui-même à leur rencontre pour vous donner l'exemple. Vous voyez donc combien les secours que nous trouvons dans l'arbre de la croix sont efficaces contre toutes les tentations de notre ennemi.

CHAPITRE XXIV.

Dix-huitième fruit de l'arbre de la croix : les victoires et les triomphes des saints martyrs.

Une des gloires et des preuves les plus grandes de la religion chrétienne, est d'avoir été établie et attestée par le sang de tant de martyrs; et il n'est pas douteux qu'ils n'aient puisé de grands secours dans l'exemple et la vertu de la croix. En effet, il faut reconnaître, comme nous l'avons déjà dit, que tous les saints qui ont existé dans le monde, sont des fruits de cet arbre; c'est pour cela qu'il est écrit que l'Agneau céleste a été crucifié depuis le commencement du monde, *Apoc.* xiii, 8; car dès lors ses mérites commencèrent à opérer dans les justes. Il est certain que les saints martyrs particulièrement en sont les fruits les plus précieux et les plus suaves : ils embrassèrent la croix du Christ, non-seulement par la mortification de leur chair, mais encore

par l'immolation de leur corps et par le sang qu'ils ont versé pour la gloire du Seigneur, qui avait répandu le sien pour eux. Il est également certain que le plus puissant secours que les martyrs eurent dans leurs combats, fut de jeter les yeux sur le Fils de Dieu attaché à la croix, souffrant dans son corps sacré et dans son âme les douleurs les plus grandes qui furent jamais, et cela, non pas pour lui-même, mais pour eux. Encouragés par cette considération, excités par cet exemple, et soutenus par la foi vive en ce mystère, ils s'offraient avec plus de joie et de force à tous les tourments que la cruauté ingénieuse des tyrans, la fureur et la rage des démons pouvaient inventer; ils en sortaient ainsi toujours vainqueurs. Voilà pourquoi ce courageux capitaine voulut qu'il y eût dans sa passion sainte dérisions de toute sorte, outrages, fouets, épines, soufflets, nudité, abandon de ses disciples, renvois d'un juge à l'autre, d'un tribunal à un autre tribunal, afin que pour tous les tourments réservés aux martyrs, il y eut en lui des exemples de patience pour chacun d'eux. Evidemment, de même que l'Eglise tire sa plus grande gloire des victoires des martyrs, qui la défendirent et l'établirent par leur sang, de même, une des principales vues qu'eût dans sa passion l'auteur de notre salut fut de laisser aux martyrs des exemples de patience, et de leur mériter la force de tout souffrir.

Il savait, lui surtout, que la plus grande gloire que les hommes puissent donner à Dieu, était de lui être fidèles au point de se laisser déchirer, maltraiter et tourmenter de toute manière, plutôt que de manquer en rien à la fidélité et à l'obéissance qu'ils lui doivent. De tous les biens de la nature humaine, aidée et fortifiée par tous les secours de la grâce, la créature ne pouvait pas offrir à son Créateur un sacrifice plus grand que celui-là. Aussi, ce ne fut pas sans un dessein profond que le Sauveur s'offrit à de tels tourments; il voulait alléger par son exemple ceux de ces courageux soldats. Ceci était figuré par ce bois qui convertit en eaux douces les eaux amères de Mara. *Exod. xv, 21 et seq.* Après le passage de la mer Rouge, le peuple d'Israël marcha pendant trois jours sans trouver d'autre eau que celle d'une fontaine à laquelle on ne pouvait boire, tant elle était amère. Pressés par

la soif, ils s'écrièrent en s'adressant à Moïse : « Que boirons-nous? Moïse alors adressa une prière au Seigneur, qui lui montra du bois et lui ordonna de le jeter dans l'eau; et d'amère qu'elle était, elle devint douce, de sorte que tout le peuple put en boire. » Qui ne voit ici la figure de la vertu de l'arbre de la croix? Quelle propriété avait un bois sec pour opérer un tel changement? D'ailleurs la parole divine eut suffi. Mais, comme toutes les œuvres de Dieu découlent de son infinie sagesse, qui n'agit jamais sans motif, que peut-il mieux nous représenter par là, que la vertu du bois de la croix, qui fait que les eaux amères des tribulations des martyrs, et de tous les autres saints, quoique dépassant de beaucoup les forces humaines, leur étaient néanmoins d'une grande douceur; et ce qui naturellement était haïssable devint aimable par la puissance de la grâce divine? N'en voyons-nous pas l'exemple, non-seulement dans un grand nombre d'hommes, mais encore dans beaucoup de jeunes filles, qui, volontairement et avec grande joie, s'offrent pour boire les eaux amères de leur martyre, et paraissent les trouver douces par rapport à la cause pour laquelle elles les boivent?

I.

De quelle manière Dieu est le plus souvent glorifié dans ses saints.

Pour que vous voyez plus clairement combien Dieu en retire de gloire, je veux montrer ici les différentes manières dont les hommes peuvent le glorifier.

I. La première et la plus ordinaire consiste à le louer, quand par des psaumes et des hymnes nous louons et nous glorifions notre Créateur, comme l'ordonna de son temps le saint roi David, et comme cela se pratique encore. Notre Seigneur demande ce genre d'hommage dans le psaume XLIX, dans lequel, rejetant les anciens sacrifices d'animaux, il réclame ce sacrifice de louange en ces termes : « Offrez à Dieu un sacrifice de louanges, et accomplissez la promesse que vous avez faite au Très-Haut; appelez-moi au jour de la tribulation, je vous délivrerai, et vous m'honorerez. » A la fin du même psaume, il indique le fruit de ce sacrifice : « Le sacrifice de louanges m'honorera; là est le

chemin par lequel j'enseignerai à l'homme le salut de Dieu, » c'est-à-dire les salut de son âme.

II. La première manière d'honorer Dieu est donc de le louer par de saintes paroles sorties du cœur. Il y en a une autre plus élevée, qui consiste non en paroles, mais en œuvres de vertu et de religion. David honorait Dieu aussi de cette manière. Il disait. *Ps.* cxviii, 7 : « Je me confesse à vous, Seigneur, et je vous parle dans la droiture de mon cœur ; » ce qui signifie avec la rectitude et la pureté de mon âme, en quoi consiste la sainteté de la vie, par laquelle Dieu est plus hautement honoré et glorifié. C'est ainsi que le Seigneur ordonna à ses disciples de glorifier le Père éternel, disant : « Que la lumière de votre vie brille devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.* v, 16. C'est encore ce que conseille l'apôtre saint Pierre aux fidèles de son temps, *I Petr.* ii, 12, leur recommandant beaucoup cette vie religieuse, pour que ceux qui murmuraient à cause d'eux, les regardant comme des malfaiteurs, glorifiasent Dieu à la vue de leurs bonnes œuvres. Une sainte vie, telle est donc la seconde manière de glorifier Dieu ; car, comme elle est l'œuvre de Dieu, celui qui travaille à la réaliser, loue et glorifie son principal autenr, qui est Dieu, comme celui qui loue une œuvre de peinture, loue par cela même le maître qui l'a faite. Le prophète Isaïe, *Lxi*, 3, appelle les bons, à juste titre, une pépinière plantée par Dieu en vue de sa propre gloire.

III. Voici la troisième manière, encore plus sublime, de glorifier Dieu : Quand il s'élève contre la vertu des contradictions et des persécutions, l'homme doit persévérer quand même et rester ferme et inébranlable dans son bon propos. On peut comparer cette conduite à une épée fine, qui, bien qu'on la plie de manière à faire toucher la pointe à la poignée, reste néanmoins aussi droite qu'auparavant. Elle est encore comme un or très-pur qui, jeté dans le feu, n'éprouve aucun changement. Ainsi persévérât Tobie dans ses œuvres de miséricorde, quoique plusieurs vou-lussent l'en détourner, lui montrant les dangers qu'elles pour-raient lui occasionner. *Tob.* ii.

IV. Mais, comme de tous les dangers terrestres, et de tous les malheurs le plus terrible est la mort, d'après Aristote, il en résulte une autre manière de glorifier Dieu : celle dont le glorifient ceux qui sont fidèles à leur Seigneur et constants dans son service, au point d'accepter la mort, plutôt que d'agir en quelque chose contre la fidélité et l'hommage qu'ils lui ont promis. De ce nombre sont les saints martyrs, qui consentirent à perdre leur vie pour ne pas perdre la foi qu'ils devaient à leur légitime Roi et Seigneur. Que ce soit là une des manières les plus élevées de glorifier Dieu, c'est ce que déclare l'Évangéliste bien-aimé, quand il rapporte que le Seigneur dit à saint Pierre, que lorsqu'il serait vieux un autre le ceindrait et le mènerait où il ne voudrait pas aller, signifiant par ces paroles que l'Apôtre mourrait crucifié. L'Évangéliste ajoute : « Le Seigneur dit cela pour marquer le genre de mort par lequel cet apôtre devait glorifier Dieu. » *Joann.* xxi, 19. Ce n'est pas sans intention que l'Évangéliste appelle mourir sur la croix, glorifier Dieu. Comment, en effet, la nature humaine peut-elle glorifier le Seigneur d'une manière plus élevée, qu'en lui montrant par les œuvres qu'elle l'estime, le révère et l'aime par-dessus toutes choses, puisqu'elle aime mieux perdre la vie avec tous les biens temporels, que perdre la foi et manquer à la fidélité qu'elle doit au Seigneur? Quand il est parvenu là, que reste-t-il à faire au serviteur fidèle pour la gloire de son maître? Car, comme dit le Sauveur, *Joann.* xv, 13, « il n'y a pas d'amour plus grand que celui qui livre sa vie pour ses amis. » Non, on n'en peut une meilleure preuve. Voilà pourquoi l'Évangéliste dit avec raison que mourir pour Dieu, c'est le glorifier.

V. Il ne semble pas qu'il puisse y avoir une manière plus élevée de glorifier Dieu. Mais, comme il y a plusieurs genres de mort, celle-là le glorifie davantage dans laquelle on souffre de plus cruels tourments. Ce n'est pas mourir d'une seule mort, comme meurt en un instant celui qui est décapité, mais supporter plusieurs morts et dans un long espace de temps. Et en effet, les tyrans ne voulaient pas tuer d'un coup, mais bien affaiblir à force de tourments la foi des saints martyrs, pour que les martyrs

restassent vivants et vaincus, et les tyrans vainqueurs. Quelle langue pourra énumérer les inventions de cruauté et les tourments inouïs par lesquels ces ministres de Satan prétendaient détourner de leur foi ces glorieux soldats? Voici ce que dit à ce sujet le bienheureux martyr Cyprien contre un détracteur de notre religion : « Aux innocents, aux amis et aux serviteurs de Dieu, tu réserves l'expulsion de leurs demeures, la confiscation de leur patrimoine, les fatigues et le poids des chaînes, l'emprisonnement, les tourments du feu, du fer, des bêtes féroces; tu les soumets à de longs tourments, tu multiplies les plaies sur leurs corps; les tourments ordinaires ne suffisent pas à ton orgueil et à ta cruauté, qui s'applique à inventer toujours de nouveaux supplices. » *Cypr. contr. Demetr.* Entre autres inventions barbares, Eusèbe, *Histor. Eccl. lib. VIII, cap. vi*, raconte que pendant la persécution de Dioclétien on introduisait des fragments de roseaux entre les ongles des doigts d'un grand nombre de martyrs; à d'autres on versait du plomb fondu sur les épaules, et aux femmes on introduisait dans le sein des broches de bois enflammées qui traversaient leurs virginales entrailles. Mais que faire? la parole me manque pour raconter de si horribles méfaits? Cependant la patience ne manquait pas à ces forts et religieux athlètes pour supporter les nouveaux tourments inventés par ces juges prudents et éclairés, qui voulaient exciter par leur sagesse astucieuse l'admiration de leurs contemporains et épouvanter les générations à venir. Puisque nous traitons ce sujet ailleurs, je vais seulement rapporter ici un fragment d'une lettre admirable qu'un saint évêque de Tunis, nommé Philéas, écrivait dans la prison, chargé de chaînes, aux fidèles de son église pour les encourager au martyre par l'exemple des saints qui souffraient avec lui.

Mais avant de rapporter ses paroles, je dirai deux mots de ses vertus et de sa noblesse. Ce pieux pasteur, au rapport d'Eusèbe, tenait du ciel une rare grandeur d'âme; quant à la noblesse du monde, il descendait des anciens Romains, et il avait été revêtu des dignités les plus brillantes et les plus honorables de la république. A cela, il joignait une profonde connaissance des arts et des sciences; et surtout il était imbu de la philosophie de la reli-

gion chrétienne, au point de surpasser tous ceux qui l'avaient précédé dans cette étude. Comme il avait dans la cité beaucoup de parents et de nobles amis, il fut emmené plusieurs fois devant le juge avant sa condamnation; on lui donnait l'occasion et on lui conseillait d'écouter les prières importunes de ses parents, d'avoir égard au veuvage de sa femme, à ses enfants orphelins; et on le suppliait de ne pas persévérer dans son dessein. Mais lui, sans s'émouvoir, rejetait leurs conseils, comme un rocher méprise les eaux d'un faible ruisseau, disant que son but était le ciel. Il se représentait Dieu présent devant lui, et ne connaissait d'autres parents que les saints apôtres et les martyrs ses prédécesseurs. Là se trouvait présent un homme vertueux nommé Philoronome, général de l'armée romaine. Quand il vit Philéas aux prises avec l'habileté du juge et les larmes de ses parents, sans en être touché, il s'écria : Pourquoi tenter en vain la constance de cet homme? Pensez-vous rendre infidèle celui qui a promis hommage à Dieu? Comment espérez-vous lui faire renier Dieu pour adhérer aux hommes? Ne voyez-vous pas que ses oreilles sont fermées à vos paroles et que ses yeux ne voient point vos larmes? Peut-il être touché des larmes charnelles, celui dont les yeux sont fixés au ciel? — En entendant ces paroles, le peuple infidèle demanda que Philoronome fût condamné avec Philéas. Le juge, content de cette demande, les condamna tous deux à être décapités.

II.

Lettre du saint évêque Philéas : cruauté des tyrans et force des martyrs.

Cet homme remarquable, écrivant à son épouse bien-aimée, l'Eglise de Tunis, commence ainsi : « Les saints martyrs qui ont souffert avec nous ont laissé de bien merveilleux travaux. Selon le précepte des saintes Ecritures, ils plaçaient leurs cœurs en Dieu, ils tenaient les yeux au ciel, et pour la défense de leur foi ils méprisaient leur vie. Sans cesse ils considéraient que notre Seigneur Jésus-Christ, fait homme pour nous, nous enseigna par son exemple à combattre avec persévérance jusqu'à la mort contre le péché; puisque lui, égal par nature à la majesté de son

père, s'humilla pour nous, prenant la forme de l'esclave, *Philipp.* II, 8, et sous la figure de l'homme il fut obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Suivant cet exemple, les bienheureux martyrs ont supporté des douleurs et des peines sans nombre, pour ne pas ternir la beauté de leur foi; ils se présentaient courageusement aux tyrans; la parfaite charité qui brûlait dans leur cœur écartait d'eux toute crainte. Je serais impuissant à dépeindre cette force, cette résignation, ce courage et cette constance, qui paraîtraient incroyables à tous ceux qui n'auraient pas été témoins de leurs glorieux triomphes. En public, ils étaient à la merci de tous ceux qui voulaient les tourmenter; et si quelqu'un, pour son agrément, inventait quelque nouveau genre de peine, il lui était permis, honorable même, d'en faire l'expérience sur eux. Les uns les frappaient avec des gaules, d'autres avec des fouets, tenant les uns garrottés avec des cordes, liant les mains aux autres, disloquant leurs os, déchirant leurs membres. Râcler leur chair avec des râpes, était un tourment suranné et léger; et si par hasard on le faisait subir à quelqu'un, on ne se contentait pas de lui déchirer les flancs, comme aux voleurs et aux homicides, mais encore le ventre, les cuisses, les jambes et jusqu'aux ongles des pieds; on n'épargnait pas même la figure et la tête. Et pour complément de cruauté, après avoir maltraité leurs corps avec tant de barbarie, on les laissait sur la place, dépouillés non-seulement de leurs vêtements, mais encore de leur propre peau. Spectacle affreux à voir! Les uns étaient attachés à des colonnes, les autres pendus en l'air; ils restaient tout le jour dans cet état devant le même juge, non-seulement durant leur interrogatoire, mais encore pendant que les juges s'occupaient d'autres affaires; on voulait voir si la douleur ne finirait pas par leur arracher quelque faiblesse. Quand on était fatigué de ce hideux spectacle, on les prenait par les pieds pour les traîner en prison; là on plaçait leurs pieds sous le billot et leurs corps sur des débris de poteries. Ainsi un grand nombre, persévérant avec constance et fermeté jusqu'à la mort, faisaient la honte des inventeurs de leurs tourments. Quelques-uns, remis de leurs blessures, se présentaient de nouveau de leur propre volonté et exci-

taient, en leur montrant leur corps, les ministres de ces exécutions barbares. Ceux-ci, honteux et effrayés d'un tel courage, mettaient fin à la lutte et leur tranchaient la tête. » Telles sont les paroles de ce saint prélat, l'un de ceux dont il écrivait l'histoire, car il fut décapité avec eux.

Qui ne sera effrayé, d'un côté, de la force des saints martyrs, de l'autre, des divers genres de tourments que les hommes inspirés du démon inventaient contre les saints? Si le démon, en effet, n'eût pas été le maître des hommes, il eût été impossible au cœur humain de renfermer tant de férocité et de cruauté. Mais telle est la puissance de la grâce divine, qu'elle a surpassé encore cette force extraordinaire des saints, dans la mort elle-même, aussi bien que dans les circonstances qui l'accompagnèrent. Le courage d'un grand nombre de martyrs fut si grand, qu'ils s'offraient eux-mêmes aux bourreaux pour encourager ceux qui souffraient. D'autres conservaient dans ces tourments un visage calme et joyeux, exempt de toute trace de faiblesse. D'autres encore, plus dignes d'admiration, parlaient aux tyrans avec tant de liberté et de hardiesse, leur reprochant leur cruauté, qu'ils les irritaient et les poussaient à inventer de nouveaux supplices, tant pour venger les injures qu'ils en recevaient, que pour ne pas être vaincus par eux. Saint Laurent, entre autres, parla à l'empereur Dèce avec cette liberté, le traitant de tyran; saint Vincent, martyr, s'adressant à Dacien, le défiait, lui disant de commencer d'agir avec toute la fureur que lui inspirait l'ennemi qu'il portait en lui-même, ajoutant que dans ce combat il verrait par expérience lequel était plus puissant, du patient ou du bourreau. Ce ne fut point là une vaine promesse; car les bourreaux étant à bout de forces, le tyran finit par dire : Nous sommes vaincus. Nous voyons donc maintenant jusqu'où peut arriver la nature humaine aidée par l'abondance de la grâce dans le service de son Créateur. Comment une créature de chair et de sang peut-elle manifester la foi, la fidélité, le respect, l'obéissance et l'amour qu'elle doit à son Dieu mieux que par cette force surprenante? Quel sacrifice est plus agréable à Dieu? Quelle offrande plus précieuse? Quelle chose au monde peut le glorifier davan-

tage que d'avoir des serviteurs assez fidèles pour que toutes les puissances du monde, armées de tant de tourments et de supplices; ne puissent porter la moindre atteinte à leur foi? Qu'est-ce donc, sinon imiter la force du vrai diamant qui, frappé à coups de marteau, pénètre dans le fer plutôt que d'en être entamé? Et puis, un grand nombre de martyrs, non contents de supporter avec patience les tourments, se les attiraient et les embrassaient avec joie. Qu'y a-t-il donc au monde par quoi les hommes puissent mieux glorifier leur Créateur? Les cieux, la terre se taisent; la splendeur du soleil, de la lune et des étoiles se taisent; je dis plus, la gloire que donnent à Dieu les anges, les chérubins et les séraphins se tait : tout cela n'est rien, comparé à la gloire que lui donnent les martyrs. Qu'ont fait toutes ces créatures? Se convertir à Dieu, le reconnaître comme leur Créateur, qui leur a donné tous les biens qu'elles possèdent; et cela, sans qu'une chair rebelle s'y opposât. Par ce seul moyen, elles se sont acquises une couronne éternelle de gloire. Et quoiqu'en elles brillent mieux la bonté, la beauté, la toute-puissance du Créateur qui a pu former de telles intelligences, ce ne fut néanmoins qu'une pure grâce et un don de Dieu, sans fatigue ni travail pour elles, sans mérite par conséquent; tandis que dans les martyrs intervint avec la grâce une force, une patience qu'on ne saurait assez admirer.

III.

Suite du même sujet, avec deux lettres du bienheureux martyr Cyprien.

Le saint martyr Cyprien, amoureux de la beauté de telles âmes. s'écrie avec raison dans une lettre adressée à un autre saint martyr : « Par quelles paroles vous louerai-je, courageux athlètes du Christ? Comment exalterai-je votre force d'âme? Jusqu'à ce que vous êtes parvenus à la gloire vous avez souffert les plus rudes supplices, vous n'en avez pas été vaincus, mais vous en fûtes les vainqueurs. La multitude de ceux qui étaient présents vit ce céleste combat; elle vit les serviteurs du Christ s'y engager avec la voix libre, l'âme pure, la vertu de Dieu, sans armes terrestres, mais armés de celles de la foi. Les victimes furent plus fortes que les bourreaux, et, les membres déchirés, elles vain-

quirent les crocs de fer, qui arrachaient leurs chairs. Leur sang précieux, qui coulait à flots, éteignait les flammes de la persécution aussi bien que celles de l'enfer. Quel beau spectacle pour Dieu! qu'il était grand, élevé, précieux et agréable pour lui! Qu'il fut doux pour Jésus-Christ qui en était témoin! Quelle volonté combattit contre eux et les vainquit! Quel effort puissant! Quel courage dans ces guerriers magnanimes et ces confesseurs de son nom! Lui, qui une fois a vaincu la mort pour nous, est toujours vainqueur en nous! C'est le combat de notre foi annoncé par les prophètes, entrepris par les saints apôtres et les martyrs, et dans lequel nous combattons, nous remportons la victoire et nous sommes couronnés. » *Epist. vi.* Ainsi parle Cyprien.

Dans une autre lettre, le même saint dit à d'autres saints qu'on allait conduire au martyre, *Epist. iv* : « Je vous salue, frères bien-aimés; je voudrais jouir de votre présence si la distance des lieux le permettait. Rien ne saurait être plus doux et plus désirable pour moi que de me trouver au milieu de vous, de baiser ces mains pures et innocentes qui, gardant la foi promise au Seigneur, ont rejeté le sacrilège sacrifice des idoles? Quoi de plus doux que de couvrir de baisers ces bouches qui, par des chants glorieux, ont confessé le Seigneur? Quoi de plus agréable que d'être sous vos yeux, qui, méprisant le siècle, ont mérité de voir Dieu? O bienheureuse prison qui fut honorée par votre présence! Prison bienheureuse qui envoie vers Dieu les hommes de Dieu! O ténèbres plus brillantes que le soleil, où sont maintenant les temples vivants de Dieu, les membres sanctifiés par la confession de la divinité! Je salue aussi les bienheureuses femmes qui sont en votre compagnie, resplendissantes de la gloire de leur confession, et qui, gardant leur fidélité au Seigneur, plus fortes que leur nature même, non-seulement vont recevoir leur couronne, mais encore donnent l'exemple de la force à toutes les autres. Et pour que rien ne manquât à cette compagnie, et que tous les états et tous les âges y fussent représentés pour l'honneur de leur Créateur, la divine miséricorde fit participer de tout petits enfants à la gloire de votre confession; image de ce que firent les

trois illustres jeunes gens, Ananias, Azarias et Misaël, qui, dans la fournaise de Babylone, furent épargnés par le feu, et que les flammes rafraîchirent au lieu de les brûler. » Telles sont encore les paroles de Cyprien. Qui peut lire ce récit sans verser des larmes? Quelle est la dévotion tellement morte qu'elle ne puisse être ressuscitée, réveillée, saisie d'admiration par la considération de cette grande foi, de cette fidélité et de ce respect des créatures pour leur Créateur? Là est véritablement la gloire et l'honneur qu'on peut lui procurer dans le monde, quand ces valeureux soldats se laissent mettre en pièces pour ne pas rendre au démon son ennemi l'honneur qui n'est dû qu'à lui seul.

Qui pourra dire la multitude de personnes de tout état, de tout âge et de toute condition qui ont souffert pour la même cause? Car les empereurs romains étaient les auteurs de ces calamités, et comme ils avaient l'empire du monde, leurs cruels édits étaient publiés dans toutes les villes et toutes les provinces; ainsi s'alluma partout la fureur des infidèles, et partout était répandu le sang des saints. Pouvait-on moins attendre du démon, alors qu'il voyait la guerre que lui faisait l'Évangile du Christ, détruisant ses temples et ses autels? Un seul temple d'Apollon, que le bienheureux saint Benoît consacra au Christ après avoir converti à la foi les peuples voisins, enflamma tellement la rage du démon qui y était adoré, qu'il adressa la parole au bienheureux : Benoît, Benoît, lui dit-il; et comme le saint ne répondait pas, il ajouta : Non pas béni, mais maudit, pourquoi me persécutes-tu? — Ainsi ce malin et furieux dragon, maître du cœur des hommes, souleva cette grande tempête. Mais Dieu la fit tourner à la plus grande confusion de son ennemi, au plus grand mérite des martyrs et à la plus grande gloire de son nom. Tout cela est dû à ce Seigneur qui souffrit sur la croix, et dont la vertu et l'exemple furent le plus puissant secours et la plus douce consolation des saints martyrs dans leurs tortures, comme nous le voyons dans la lettre du saint évêque Philéas que nous venons de rapporter, et où il est dit que l'exemple de leur Maître crucifié les engageait à supporter avec constance la croix de leur martyre.

Terminant ce sujet, je dis que s'il était vrai que le plus grand sacrifice que les hommes pouvaient offrir à Dieu était celui de leur corps déchiré pour son amour ; si c'était là le plus grand témoignage et la preuve la plus ardente du dévouement et de la fidélité qui sont dus à la divine majesté ; si c'était l'œuvre la plus méritoire qu'un homme pût accomplir ; si cette œuvre honorait et glorifiait Dieu plus que toutes celles qu'on peut attendre d'une simple créature ; si c'était l'encens le plus suave, l'holocauste et l'offrande les plus agréables qu'on pût lui offrir, et si les martyrs qui honoraient Dieu de cette manière étaient innombrables, comme nous l'avons dit, qu'y a-t-il de plus digne du Fils de Dieu que d'avoir été la cause, par son exemple et le mérite de sa passion, de cette gloire si grande et si universelle procurée au Souverain de l'univers ? Quoi de plus désirable que d'être par un seul jour de passion la cause de tant de passions, désormais entourées d'un éclat immortel ; qu'un seul jour de tourments ait été la source de tant de joies éternelles, et qu'un seul triomphe sur la mort serve de fondement aux triomphes de tant d'hommes, de femmes, d'enfants et de vierges, qui vainquirent si glorieusement le monde ? Qu'elle fut opportune la mort qui occasionna tant de vies ; glorieuse l'ignominie qui engendra tant de gloire ; précieux ce grain de froment, qui, après être tombé dans la terre et y être mort, donna de si merveilleux fruits ! Et pour dire ma pensée tout entière, j'avoue que cette fidélité, cette foi, cette constance des martyrs est si admirable et si glorieuse pour Dieu que, quand même la venue et la passion du Sauveur n'auraient rapporté d'autre fruit que celui-là, tout ce qu'il fit et tout ce qu'il eut à souffrir aurait été merveilleusement employé, tant furent grandes la gloire qui en résulta pour la majesté de Dieu et la couronne qu'en recueillirent les martyrs eux-mêmes. Il est vrai que le Psalmiste dit, *Ps. xviii, 2*, que les cieux annoncent la gloire de Dieu ; mais ni les cieux, ni la terre, ni la mer, ni tout ce qui y est contenu n'exaltent cette gloire autant que la foi, la fidélité, la constance des martyrs. Cela se comprend plus clairement quand nous parlons de la cruauté des tourments qu'ils subirent, de la foi et de la constance merveilleuses avec lesquelles

ils les supportèrent. Si ce fruit admirable suffisait seul pour nous faire regarder comme bien employée la passion du Sauveur, combien davantage le sera-t-elle si nous joignons à ce fruit la destruction de l'idolâtrie, la vocation des Gentils, la sanctification de tant de millions d'âmes, sanctifiées par ses mérites, et avec tout cela les autres fruits de l'arbre de la croix, dont nous avons parlé plus haut?

CHAPITRE XXV.

Dix-neuvième fruit de l'arbre de la croix : que le monde a été ramené par elle à la foi et à l'obéissance de son légitime Roi et Seigneur.

Il nous reste un autre fruit particulier de l'arbre de la croix, auquel aboutissent tous ceux dont nous avons parlé jusqu'ici; c'est que par elle le monde a été ramené à la foi et à l'obéissance de son légitime et véritable Roi, de son souverain Maître, contre lequel il s'était élevé et révolté. Pour mieux le comprendre, il faut rappeler à la mémoire une chose très-importante, dont j'ai parlé ailleurs; c'est que la création du monde, cette œuvre ravissante de grandeur et de beauté, avec l'immensité des cieux et la multitude des étoiles, qui étonne toutes les intelligences, fut uniquement accomplie pour le service et l'entretien de l'homme. Il n'y avait pas de raison pour qu'elle le fût en faveur des bêtes, qui ne connaissent pas leur Créateur, pas plus que pour les anges, qui sont de purs esprits et n'ont pas besoin par conséquent d'un lieu corporel où ils habitent, ni de fruits servant à les sustenter, bien moins encore pour le Seigneur de tous ces êtres, qui fut de toute éternité, durant une infinité de siècles, sans qu'il existât encore un monde pour l'adorer; ce serait blasphémer que de dire qu'il manquait alors quelque chose à la gloire qu'il a maintenant. Ce fut donc pour le service et l'entretien du corps humain que fut créée et que subsiste toujours cette grande habitation royale. De sorte que le monde fut créé pour l'homme, l'homme pour Dieu. Par le bienfait et l'ordre des créatures, destinées au maintien et au développement de sa vie, la créature

devait connaître son Créateur, le servir et l'aimer comme tel. Ici je dirai en passant une autre chose, bien qu'elle ne se rattache pas aussi directement à ce sujet. Puisque Dieu a estimé le corps de l'homme au point de créer pour lui un si grand et si merveilleux théâtre, qu'il gouverne et maintient depuis tant de milliers d'années, il n'est pas étonnant que pour le bien de son âme, qui est sans contredit bien supérieure au corps, il soit descendu du ciel sur la terre et qu'il ait consacré trente-trois ans à la guérir.

Revenons à notre sujet. Le monde ayant été créé pour servir l'homme, et celui-ci pour servir le Créateur, tant que l'homme accomplissait ce devoir, le monde entier était dans l'ordre, puisqu'il se maintenait dans l'état et l'arrangement que Dieu lui assigna lors de la création. Mais lorsque l'homme, se révoltant contre Dieu, se fit le vassal et l'esclave du démon, tout le monde tomba dans le désordre, puisque les créatures qui devaient servir l'ami et le fils de Dieu servaient son ennemi. Dans ce cas le monde n'avait pas de raison d'être, attendu qu'il n'atteignait pas la fin pour laquelle Dieu l'avait créé. Voilà pourquoi nous avons dit que, l'homme s'étant soulevé et révolté contre Dieu, ce n'était pas l'homme seulement, mais encore le monde entier qui était révolté et dans le désordre. Donnons-en un exemple : Il est évident que si le gouverneur d'une province, nommé par un roi, se révolte contre lui, et que les sujets servent le rebelle et lui obéissent comme à leur véritable seigneur, le suivent à la guerre, nous disons avec raison que toute la province est révoltée, alors qu'elle obéit et sert le tyran qui la gouverne en son propre nom. Nous savons que l'homme a été établi par Dieu comme seigneur des créatures inférieures, d'après ces paroles du Psalmiste : « Vous avez mis, Seigneur, sous les pieds de l'homme toutes les créatures, les brebis, les bœufs et les troupeaux des champs, les oiseaux de l'air et les poissons de la mer. » Tant que ce gouverneur est fidèle et soumis à Dieu, toutes les créatures le sont aussi ; car elles servent celui que Dieu leur a ordonné de servir. Mais, au contraire, si l'homme se révolte, est traître et insoumis au Seigneur commun, c'est une indignité que les créatures de Dieu

servent un traître, ennemi de Dieu; autant qu'il le peut, il les fait participer à sa révolte et les met en opposition avec le Créateur, puisqu'elles servent et combattent sous l'étendard de son ennemi mortel. De plus, le monde persévérant dans cet état, Dieu n'arrive pas à la fin qu'il s'était proposée en le créant, et qui n'était autre que sa gloire au moyen de l'homme. La création du monde, aussi bien que son arrangement, était donc inutile et sans raison d'être. Pour quelle fin, en effet, le Seigneur avait-il ordonné que les cieux se mussent avec tant d'ordre et de régularité, que la terre produisît des fruits, que l'eau la sillonnât en tout sens, que les animaux de la terre, les poissons, les oiseaux obéissent à l'homme, que le soleil, la lune, les étoiles, les pluies et la rosée du ciel le servissent, si tout cela ne devait que fournir des vivres et des armes à l'ennemi de Dieu, à l'allié du démon? Pour ce motif, la création et la conservation du monde ne concouraient pas à glorifier la bonté et la sagesse de Dieu, tant que l'homme persévérerait dans cet état; car, de la part de Dieu, c'était soutenir son ennemi et se faire la guerre à lui-même. D'où il résulte que l'homme étant ramené à l'obéissance et au service de son véritable Roi et Seigneur, le monde entier, comme nous l'avons dit, est réformé et replacé dans l'ordre assigné par le Créateur. J'ajoute à cela qu'alors même qu'il n'y aurait dans le monde qu'un seul homme de bien, le monde aurait encore sa raison d'être, et ce vaste mécanisme continuerait à fonctionner avec utilité. Le juste aurait ainsi de quoi fournir sa course, et peu importe que les méchants jouissent des mêmes bienfaits; la justice mérite un tel honneur et plus encore. Nous voyons dans l'Écriture de quels biens Dieu combla les enfants de Loth et d'Esau, quoiqu'ils fussent idolâtres, par égard pour leurs aïeux. *Deut. II.* L'Apôtre s'était embarqué dans un navire appartenant à des Gentils; le navire fut assailli par une affreuse tempête, et tous se regardaient déjà comme perdus, quand Dieu fit dire par un ange à son serviteur qu'il les sauverait tous par amour pour lui. *Act. XXVII.* Ainsi donc, pour conserver la vie d'un juste, Dieu conserve du même coup celle des méchants.

Résumant ici tout ce que nous avons dit, nous ferons cette

remarque : puisque la rédemption opérée par le Christ a été la source, non d'un bien seul, mais d'un nombre incalculable de biens, signalés plus haut dans cet ouvrage, nous avons le droit d'affirmer que la venue du Sauveur a été la réparation du monde, encore que le monde entier ne serve pas Dieu; il suffit des justes qui ont vécu dans les âges antérieurs et qui vivent à notre époque, pour dire que le monde a été réformé par le Christ; il a ramené l'univers à Dieu en y ramenant l'homme.

Il résulte clairement de là qu'il n'était pas indigne de cette bonté souveraine de faire ce qu'elle a fait pour réparer ce monde si grand et si beau qu'elle avait créé; elle a travaillé pour tous les siècles, sans distinction de passé, de présent et d'avenir, car tous ont leur part de ce merveilleux remède. Nous serons encore plus frappés de cette considération si nous songeons à la dignité de l'homme; tout humble que soit sa condition par la partie matérielle de son être, son âme, par la destinée qu'elle doit accomplir, n'est pas inférieure aux anges, comme nous le dirons plus loin.

CHAPITRE XXVI.

Vingtième fruit de l'arbre de la croix : le bonheur de la gloire.

Nous avons maintenant à signaler le dernier de ces inappréciables fruits : c'est le bonheur de la gloire céleste. A ce but se dirigent tous ceux des vertus que nous avons étudiées jusqu'ici. Ce sont là comme autant de degrés par lesquels nous nous élevons vers l'invisible Jérusalem, conformément à cette parole du Psalmiste : « Ils iront (les justes) de vertu en vertu jusqu'à voir le Dieu des dieux en Sion. » *Ps. lxxxiii, 8.* Ce bien suprême est un fruit aussi de l'arbre de la croix; car il est hors de doute que nous le devons, aussi bien que tous les autres dont il est lui-même le but, aux mérites de notre divin Sauveur, au sacrifice de sa passion et de sa mort. C'est ce qu'atteste l'Apôtre dans son épître aux Ephésiens; et voici ses remarquables paroles : « Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis dans le Christ en tout genre de bénédictions spirituelles, en vue

des biens célestes ; tout comme il nous a choisis par lui avant la création du monde, pour que nous fussions saints et immaculés en sa présence par la charité, lui qui nous a prédestinés à devenir ses enfants par les mérites et dans la personne de son Fils, selon les vues de sa sagesse et de sa bonté, pour l'honneur et la gloire de sa grâce, nous rendant agréables à ses propres yeux par l'intermédiaire de Jésus-Christ, dont le sang a été pour nous la source de la rédemption et de la rémission de nos péchés. » *Ephes.* 1, 3 *et seq.* De semblables paroles nous montrent à découvert que tous les biens nous viennent par ce Médiateur que le Père éternel a voulu nous donner. Par lui, l'œuvre de notre rédemption ; par lui, notre réconciliation avec le Père ; par lui sont acquittées nos dettes ; par lui nos fautes sont pardonnées. C'est lui qui nous a ouvert les portes du ciel, qui a fait tomber des mains de l'archange l'épée par laquelle nous était interdite l'entrée du paradis, qui nous a dérobés à la justice suprême. Grâce à lui, nous fûmes élus avant d'être créés, afin que notre vie s'écoulât pure et sans tache sous le regard de Dieu ; grâce à lui, nous avons été choisis pour enfants et pour héritiers de son royaume ; grâce à lui, nous avons été prédestinés à l'éternelle béatitude ; à lui seul nous devons enfin l'accomplissement de cette prédestination et la prise de possession du royaume céleste. C'est ce que le Sauveur enseignait à Nicodème quand il lui disait : « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi doit être élevé le Fils de l'homme, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas et obtienne la vie éternelle. » *Joann.* III, 14-15.

C'est pour cela que la justice divine ne voulut pas que ces portes fussent ouvertes dans les siècles passés, même pour les fidèles serviteurs de Dieu, pour ses élus, pour ses amis : d'une part, ce grand sacrifice n'étant pas encore offert, la dette du genre humain demeurait toujours la même ; d'autre part, le Père éternel voulait nous faire ainsi comprendre qu'un si grand bien n'avait d'autre source que les mérites de son Fils. Il était juste d'ailleurs que celui qui avait gagné la gloire pour tous, fût le premier de tous à la posséder. De là vient que saint Jean appelle ce divin Sauveur « le premier-né d'entre les morts. » *Apoc.* 1. 5.

Entre tous les mortels, Jésus a été le premier à jouir du fruit de la résurrection. Après lui, sont ressuscités en grand nombre les saints dont les espérances saluaient de loin ce jour heureux. Le Seigneur lui-même l'a dit dans un psaume, en parlant à son Père : « Les justes espèrent en moi, jusqu'à ce que vous m'accordiez ma récompense. » *Psalm. cxli, 8*. C'est que là où se trouvera la tête, se trouveront aussi les membres, « où sera le corps, se réuniront les aigles. » *Matth. xxiv, 28*. C'est encore ainsi que s'accomplira la prière que le Sauveur adresse, selon le témoignage de saint Jean, à son Père éternel : « Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux qu'ils soient là où je serai moi-même, afin qu'ils voient la gloire qui me vient de vous. » *Joann. xvii, 24*. Puisque tel est le fruit inappréciable de l'arbre de la croix, fruit qui consiste dans la possession de la gloire immortelle, qui pourra jamais l'expliquer ? Pouvons-nous ignorer ce que dit l'Apôtre : « Ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, ni le cœur de l'homme ne peut comprendre la grandeur des biens que le Seigneur a préparés à ceux qui l'aiment ? » *I Cor. ii, 9*. Nous pouvons seulement dire que c'est là le bien universel qui réunit d'une manière éminente tous les biens que le cœur humain peut désirer.

Je ne tenterai donc pas de vous en montrer ici la grandeur, me souvenant surtout de l'avoir essayé dans une autre circonstance. Je me borne à vous faire observer que le bienfait de notre rédemption ne saurait être entièrement compris par nous durant la vie présente. Il faut pour cela que nous ayons franchi le seuil de la vie future ; alors que nous posséderons à jamais des biens sans limites, nous verrons clairement ce que nous devons à celui qui nous a mérité, par ses inénarrables douleurs, une telle récompense. Ce qui achèvera de nous éclairer, c'est la vue des précieuses cicatrices que gardent au ciel les pieds, les mains et le côté du Sauveur : impossible d'ignorer, en les contemplant, que ces plaies ont été les véritables portes par lesquelles nous serons entrés dans le royaume des cieux. Mais, en attendant que ce jour se lève sur nos têtes, nous ne devons pas cesser de rendre grâces au Rédempteur pour ce bienfait suprême. Trois choses à consi-

dérer dans ce but : ce qu'il nous a donné, le moyen par lequel il nous a fait ce don, la cause de sa libéralité. Ce qu'il nous a donné, c'est ce bien lui-même, où sont compris tous les biens; le moyen par lequel il nous l'a donné, c'est en l'achetant au prix inestimable de son sang et de tous les labeurs qu'il a supportés en ce monde; la cause de tout cela, nous la trouvons dans les entrailles de sa miséricorde, puisque c'est elle qui l'a fait descendre parmi nous, dans cet humble séjour de notre misère. De là cette parole de saint Augustin : « Ce ne sont pas nos mérites qui l'ont attiré du ciel sur la terre, mais bien nos péchés. » *De verb. Apost.* viii, 7. C'est encore ce que nous représente cette pierre mystérieuse dont parle Daniel, et qui se détacha du haut de la montagne sans le secours d'aucune main, *Dan.* ii, c'est-à-dire sans mérite aucun de notre part.

CONCLUSION DE CE TRAITÉ.

Voilà quels sont, lecteur chrétien, les fruits de l'arbre de la croix, de ce magnifique palmier sur lequel la sainte Epouse, comme nous le disions au début, désirait monter pour y cueillir ces fruits de vie. Mais, outre ceux-là, il en est un nombre incalculable d'autres, que la parole ne saurait jamais exprimer; il n'est pas de bien spirituel, de remède, de secours, de guérison ou de progrès possible pour notre âme, qui ne provienne de cet arbre glorieux. C'est donc avec beaucoup de raison que saint Jean Chrysostome s'écrie dans son sermon sur la croix : « La croix est l'espérance des chrétiens, la résurrection des morts, la lumière des aveugles, le bâton des faibles, la consolation des pauvres, le frein des riches, l'abaissement des orgueilleux, le supplice des méchants, le trophée remporté sur les démons, l'appui de la jeunesse, le gouvernail de la vie, un port dans la tempête, un mur de protection contre le danger. La croix offre un père aux orphelins, un défenseur aux veuves, aux justes un conseiller, aux affligés un consolateur, aux plus petits des hommes un gardien, flambeau qui brille dans les ténèbres, splendeur de la royauté, bouclier de l'indigence, science des ignorants, liberté des esclaves, philosophie de ceux qui commandent aux autres.

La croix est l'illumination des prophètes, la prédication des apôtres, la gloire des martyrs, la mortification des solitaires, la pureté des vierges, la joie des ministres du Seigneur. La croix est le fondement de l'Eglise, la destruction des idoles, le scandale des Juifs, la ruine des pervers, la force des faibles, la guérison des malades, le pain des affamés, une source pour ceux qui ont soif, un vêtement pour ceux qui sont nus. » Tous ces titres si glorieux, le saint docteur les attribue à l'arbre de la croix pour en représenter la féconde puissance.

C'est donc également avec raison que l'Epouse compare cet arbre à celui que l'on nomme nard, et qui produit le baume. En effet, dans ce passage où nous lisons : « Mon bien-aimé est pour moi un raisin de Chypre au milieu des vignes d'Engadi, » *Cant.* 1, saint Ambroise lit nard au lieu de raisin. Le nard est un arbrisseau au milieu de ces vignes, et, comme le remarque ce même saint à propos de ce texte, il a cette propriété que, lorsqu'on le pique, il laisse couler goutte à goutte un baume de la plus suave odeur. Cela s'applique admirablement à Jésus-Christ attaché à la croix : percé par les clous et les épines, déchiré par les fouets, il a versé pour le genre humain le baume si odorant et si suave de la grâce, de la rédemption, du pardon des péchés, de tous les autres fruits de vie que nous avons énumérés plus haut. Aussi le même saint, expliquant le psaume trente-sixième, et rappelant ce mot de saint Jean : « En lui était la vie, » *Joann.* 1, 4, observe que dans le Christ il y a une chose qui n'a pas été faite, sa glorieuse divinité, et une autre qui a été faite, sa sainte humanité. C'est pour cela qu'il ajoute que la vie fut faite en lui ; car sa chair sacrée, c'est la vie ; la mort qu'il a soufferte, c'est la vie ; les blessures qui lui ont été faites, c'est la vie ; les outrages qui lui ont été prodigués, c'est la vie ; le pacte dont il a été l'objet, c'est la vie ; vendu qu'il fut par Judas, acheté par les Juifs, qui voulaient le faire mourir, il nous a rachetés pour nous donner la vie. Voilà la vie qui fut faite, la vie qui s'est manifestée dans le monde ; car celui qui était avant tout commencement, est né dans la suite, pour donner la vie aux mortels. Voilà le grain dont le divin Maître nous dit lui-même : « Si le grain de froment

qui tombe dans la terre ne meurt pas, il reste seul; mais s'il vient à mourir, il en produira beaucoup d'autres; » *Joann.* XII, 24, 25; non un seul, mais tous ceux que nous avons signalés, et une infinité d'autres qui ne sauraient être énumérés par une langue humaine. A ce sujet, Sozomène, l'un des auteurs de l'histoire ecclésiastique, rapporte qu'un personnage de haut rang nommé Probianus, étant affligé de la goutte et ne trouvant aucun remède dans l'art des médecins, se rendit à l'église de saint Michel, où s'opéraient de fréquents miracles, et qu'il fut guéri par l'apparition du glorieux archange. Cet homme qui jusque-là avait vécu dans le paganisme, se convertit, mais non toutefois d'une manière complète. L'archange lui apparut de nouveau tenant à la main une croix, celle-là même qu'on voit encore sur l'autel de la même église, et lui dit que depuis que le Christ avait été crucifié, tous les moyens de salut et tous les remèdes que Dieu a donnés au genre humain, sont dus à la vertu de la croix, digne objet de nos adorations.

Et maintenant que nous reste-t-il à faire, si ce n'est en considérant, d'une part, tous ces admirables fruits qui se recueillent sur l'arbre de la croix, et, de l'autre, l'ineffable bonté du Sauveur qui, par de si profondes humiliations et de si pénibles travaux, nous a fait tant de biens, à consacrer notre vie tout entière à le remercier de ses dons, et beaucoup plus encore du moyen par lequel il nous les a communiqués? Je veux parler des étranges abaissements de cette Majesté souveraine, abaissements que saint Augustin retrace en ces termes : « Il s'est fait homme, Celui qui a fait les hommes; il s'est nourri de lait Celui qui guide le cours des astres; et de la sorte le pain lui-même a connu la faim, et la source la soif, et la lumière le sommeil, et le chemin la fatigue; de faux accusateurs se sont élevés contre la vérité, le Juge suprême des vivants et des morts a subi un jugement inique, l'innocence a été accablée de coups, le raisin a été couronné d'épines; Celui qui était le fondement de l'univers a courbé les épaules sous le poids d'un gibet; et l'on a vu la puissance même de Dieu tomber en défaillance, la force succomber à ses blessures, la vie mourir. » Ainsi s'exprime saint Augustin.

Eusèbe d'Emissène fait ressortir la salutaire vertu de la croix, en comparant le bienfait de la rédemption avec celui de la création; et voici comment il parle : « Le Fils de Dieu est descendu de son trône, qui s'élève dans les hauteurs du ciel, pour venir nous visiter, nous qui demeurions ici-bas sur la terre. Il a pris sur lui nos maux, pour nous faire participer à ses biens. Nous pouvons ainsi comprendre à quel point il devait aimer son serviteur non encore déchu, puisqu'il l'a comblé de tant d'honneur après la chute. La grâce nous a rendu plus que ne nous avait donné la nature. Ce fut certes une grande preuve de l'amour de Dieu pour l'homme, que celui-ci, dès le commencement du monde, ait été marqué du sceau de la ressemblance divine. Ce fut un grand bienfait que le Créateur, dans sa miséricorde, ait lui-même inspiré au corps humain le souffle de la vie. Mais bien plus grande encore est la manifestation de la divine bonté dans le mystère de la rédemption, puisque, non content de nous donner ses biens, Dieu se donne lui-même. C'est de sa part une grande condescendance d'avoir voulu que je sois son œuvre; mais c'en est une plus grande encore que le Seigneur de toute majesté soit devenu le prix de ma rançon; non, l'homme ne pouvait être plus abondamment racheté, puisque c'est Dieu qui s'est donné lui-même en échange. La malice du démon nous avait beaucoup enlevé; mais la grâce du Christ nous a rendu bien davantage. Enfin, grande avait été la largesse du Créateur, lorsque, immédiatement après avoir formé l'homme du limon de la terre, il l'introduisit au sein des délices du paradis; mais bien plus grande a-t-elle été quand le Seigneur a délivré l'homme de l'enfer pour l'élever au royaume des cieux. » Tel est le langage d'Eusèbe.

Comme en définitive, la connaissance de ce bienfait suprême a pour but et doit avoir pour résultat d'allumer en nous et d'exciter de plus en plus l'amour pour Jésus-Christ, sentiment dans lequel se résume tout notre bien, il m'a paru convenable, après avoir traité des fruits de l'arbre de la croix, d'exposer les principales figures au moyen desquelles l'Esprit-Saint, dès l'origine du monde et dans la suite des siècles écoulés, soit par les patriarches, soit par les sacrifices, a voulu nous représenter d'une manière

merveilleuse et comme exquissier d'avance le mystère du Christ. Ces figures servent admirablement à nous faire mieux connaître la grandeur de ce bienfait, et la grandeur aussi de l'amour de ce divin Seigneur pour nous. Plusieurs méritent si bien le nom de figures et représentent ce mystère avec tant de vérité qu'on serait tenté d'y voir moins des figures que des prophéties; on croirait même y lire l'histoire des événements, comme nous pourrions en juger à mesure qu'elles passeront sous nos yeux?

TROISIÈME PARTIE. — DEUXIÈME TRAITÉ.

DES FIGURES DE JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE XXVII.

Des figures qui, dans l'antiquité, représentèrent la venue et le mystère du Christ.

L'Esprit-Saint ne s'est pas borné aux prophéties et aux prodiges qui ont précédé le mystère du Christ; il a voulu encore présenter une image de ce mystère, depuis le commencement du monde, en la personne de tous les patriarches, dans tous les sacrifices et dans toute l'histoire de l'ancien Testament, laquelle, selon le mot de l'Apôtre, n'était qu'une figure des mystères du nouveau. C'est ici un sujet abondant, soit à cause du nombre considérable des figures du Christ, soit à cause des observations intéressantes et instructives que suggère chacune d'elles : si bien que plusieurs personnes pieuses se servent, pour méditer la vie et la parole du Sauveur, de ces figures, véritables rayons dont elles retirent le miel de la piété la plus suave.

Au rapport de Philon, philosophe platonicien remarquable, c'était un des exercices auxquels s'occupaient les fidèles d'Alexandrie, dont la vie était d'une sainteté merveilleuse. S'il faut en croire cet écrivain, ils cherchaient l'intelligence des Ecritures

non-seulement dans la lettre, mais aussi le sens spirituel que la lettre pouvait cacher. Ils comparaient la loi à un animal; et, comme tout animal est formé d'un corps et d'une âme, de même, disaient-ils, la lettre, dans l'Écriture, est en quelque façon le corps qui s'offre à notre vue; mais ce corps a aussi son âme, et son âme est le sens spirituel, dont ils se mettaient en possession en pénétrant d'un regard subtil, comme à travers un cristal, jusqu'aux secrets admirables qu'elle recèle. Notons, à ce propos, une excellence propre à l'Écriture sainte parmi tous les ouvrages écrits : dans les autres ouvrages, ce sont les paroles qui expriment la pensée et les intentions de celui qui parle ou de celui qui écrit; dans la sainte Écriture, non-seulement les paroles ont leur sens, mais les choses que racontent les paroles ont une signification particulière et tout-à-fait différente. Dieu, qui tient entre ses mains le cours et la marche de toutes choses, les a disposées de telle manière qu'elles ont chacune leur vue propre : on s'en convaincra tout à l'heure par les figures suivantes. C'est là ce que nous appelons le sens spirituel.

Observons encore que les figures du Christ, relatives au sens spirituel et nommées allégoriques, représentent communément ce bienfait et le salut dont nous lui sommes redevables : seulement, il en est quelques-unes qui, indépendamment de cela, nous enseignent ce que nous avons à faire de notre côté pour nous appliquer la vertu de ce remède salutaire. C'est pourquoi il convient qu'un lecteur avisé porte ses regards sur ces deux choses : s'il ne songeait qu'à considérer ce remède, il tomberait dans la négligence et la torpeur, il se remettrait du soin de son salut sur les souffrances et les épreuves du Sauveur, et il oublierait qu'il doit lui-même mettre la main à cette œuvre; illusion propre aux hommes corrompus et méchants.

Quoique ces figures ne soient point autant de preuves suffisantes et d'arguments efficaces pour démontrer le mystère du Christ, elles sont néanmoins très-utiles pour nous donner une connaissance plus claire du bienfait inappréciable de la rédemption. Or, plus cette connaissance est parfaite, plus nous sommes encouragés à la pratique des vertus, et en particulier des deux

plus importantes, qui sont l'espérance et l'amour. En qui placeraï-je mon amour, en qui ma confiance, sinon en un Seigneur qui m'a comblé de tant de biens, qui m'a tant aimé, et qui, dans sa bonté et sa miséricorde, est allé jusqu'à mourir pour moi? C'est à cette fin que l'Esprit-Saint a voulu représenter ce bienfait suprême sous toutes ces figures; c'est également à cette fin que nous les exposerons ici.

Ces observations posées, nous ne nous occuperons pas de toutes les figures du Sauveur; ce serait une tâche infinie, puisque l'ancien Testament tout entier est la figure du nouveau; nous ne parlerons que des principales, et cela, dans les plus étroites limites. A vouloir écrire tout ce que suggérerait chaque figure, nous aurions à fournir une longue carrière. Aussi ne ferai-je que désigner brièvement les idées, laissant au pieux et prudent lecteur le soin de les approfondir et de les développer. Et encore que certaines de ces figures aient été par nous expliquées ailleurs, nous n'avons pu nous empêcher d'en parler pareillement ici, afin de ne pas mutiler un tel sujet, et de ne pas y passer sous silence les figures qui, conjointement avec les prophéties, sont en rapport étroit avec ce mystère. Au surplus, quelques-unes d'entre elles en sont une image si frappante qu'on les prendrait plutôt pour des prophéties manifestes que pour de simples figures.

I.

PREMIÈRE FIGURE.

La formation d'Eve.

Parmi ces figures, la première et la plus antique de toutes est la formation de la mère des hommes. Le souverain Seigneur, aux regards duquel toutes choses sont présentes, nous y représenta, avant que le péché fut commis, le remède que le Christ nous devait apporter. Voulant former la femme, Dieu, dit l'Écriture, plongea Adam dans le sommeil, lui tira une côte qu'il remplaça par de la chair, et de cette côte forma la femme et la présenta à Adam; et celui-ci s'écria : « Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair. Pour elle l'homme quittera son père et sa

mère; et il s'attachera à son épouse, et ils seront deux en une seule chair. » *Genes.* II, 23, 24. Quel homme serait assez grossier pour ne pas soupçonner quelque chose de mystérieux dans la formation de la femme? Pourquoi Dieu, qui a formé l'homme d'un peu de terre, n'a-t-il pas de même formé la femme? Supposé qu'il ne le voulût pas, pourquoi l'a-t-il formée d'une côte de l'homme? Supposé qu'il lui eût ôté une côte, pourquoi ne pas remplacer cette côte par une autre, et lui substituer de la chair?

Dieu, étant la sagesse infinie, il est évident que sa conduite n'a point été sans dessein et sans mystère. En agissant de la sorte, il nous a d'abord représenté la formation de l'Eglise, qui est sortie du côté du Christ. Tandis qu'il dormait sur la couche de la croix le sommeil de la mort, on ouvrit son côté divin avec une lance, et il en sortit du sang et de l'eau : du sang comme rançon de notre captivité; de l'eau comme purification de nos âmes; car cette purification s'opère par la vertu des sacrements qui, sortis du côté du Sauveur, donnent à l'Eglise la vie spirituelle qu'elle possède et qui la transforme en Epouse bien-aimée du Christ. Quant à la cause de l'amour que le Christ lui porte, c'est qu'il se découvre lui-même en elle; il voit en elle son propre esprit, sa propre grâce, dont son propre nom a été la source. De même que le premier homme fut pénétré d'un immense amour envers son épouse, ayant compris par révélation divine qu'elle était formée de sa propre substance; ainsi le Christ aime l'Eglise d'un amour incomparable, à cause de sa vie qu'il lui a donnée. Ce n'est point une chose étrangère et distincte de soi qu'il aime en elle, mais une chose sortie de ses entrailles. Nous comprendrons maintenant la grandeur de l'amour que Jésus-Christ a pour son Eglise et pour toutes les âmes en état de grâce. Aussi l'Apôtre, parlant de cette figure, disait-il : « C'est là un grand mystère; je veux dire en Jésus-Christ et en son Eglise. » *Ephes.* v, 32. Une chose bien digne de remarque dans cette formation, c'est l'os avec sa solidité donné à la femme et la chair avec sa faiblesse à l'homme, pour signifier que la force dont l'Eglise est douée, elle la tient du Christ, et que la faiblesse dans le Christ nous a donné des exemples, il la tirait de l'Eglise, c'est-à-dire de notre misérable huma-

nité. C'est aussi parce que le Christ leur en donnait la force que les martyrs marchaient d'un pas ferme au supplice, tandis que le Christ tremblait avant la passion pour nous montrer la faiblesse attachée à notre nature.

II.

De la mort d'Abel.

Après cette première figure se présente celle de la mort de l'innocent Abel, tué par son frère Caïn. Le motif pour lequel Caïn le mit à mort fut que, selon le langage de saint Jean, ses propres œuvres étaient mauvaises et celles de son frère bonnes ; en sorte que la jalousie fut le principe de ce cruel forfait. *Gen. iv ; I Joann. iii.* C'est de la même manière que les Juifs, dont le Christ était frère selon la chair, le mirent à mort, parce que la doctrine du Sauveur et sa vie sainte condamnaient hautement la cruauté et la perversité de ses ennemis. Mais si le sang de l'innocent Abel cria vers Dieu et demanda justice, le sang du Christ, tout en implorant miséricorde en faveur des hommes vraiment pénitents et vraiment humbles, demandait qu'il fût fait justice des incrédules et des rebelles. Voyons quelles ont été la justice et la sentence divines. Dieu avait dit à Caïn : « Tu erreras en fugitif sur cette terre qui a ouvert son sein et qui y a reçu le sang d'Abel que tu as versé. » Or, cette même sentence, nous la voyons mise aujourd'hui à exécution sur les Juifs qui persistent encore dans leur incrédulité. On les voit dispersés et errants chez toutes les nations de la terre, tantôt chez les Turcs, tantôt chez les Maures, tantôt chez les Gentils, tantôt chez les chrétiens. privés de roi, de prêtres, de temples, d'existence politique, et n'ayant aucune contrée qui leur appartienne. C'est l'accomplissement manifeste de cette malédiction dont ils se chargèrent eux-mêmes, lors de la passion du Sauveur : « Que son sang, s'étaient-ils écriés, retombe sur nous et sur nos enfants. » Malédiction qui s'est transformée en une sorte de miracle et de prophétie, dont l'accomplissement traverse tous les temps et tous les siècles. Les autres prophéties se sont accomplies en un temps donné ; mais celle-ci s'accomplit tous les jours.

III.

Noé.

Une autre figure du Sauveur, c'est Noé. Ce patriarche planta la vigne après le déluge ; et, enivré par le vin qu'il en but, il tomba à la renverse dans un état indécent. Le plus jeune de ses fils s'en étant aperçu alla le dire à ses frères, non sans proférer des plaisanteries et des moqueries irrespectueuses envers son vieux père. Mais ses deux frères, prenant un manteau sur leurs épaules, s'avancèrent à reculons vers leur père, et, laissant tomber sur lui leur manteau, couvrirent sa nudité. Noé s'étant réveillé et ayant appris la conduite de ses enfants, maudit le plus jeune qui l'avait tourné en dérision, et bénit ceux qui l'avaient traité avec prudence et respect.

Ce saint homme, qui sauva l'humanité au moyen d'une arche de bois qu'il avait lui-même construite, est l'image du Fils de Dieu sauvant le monde et le rachetant par le bois de la croix. Les parents de Noé avaient dit à sa naissance : « Celui-ci nous soulagera dans les travaux auxquels nous assujettit cette terre maudite par l'Éternel. » *Gen. v, 29.* Parole qui s'applique avec bien plus de justesse au Christ notre Sauveur, notre unique salut, notre unique consolation dans les travaux et les misères de l'exil auquel nous avons été condamnés. Jésus-Christ aussi, Noé spirituel, a planté une vigne. Cette vigne, selon le prophète Isaïe, c'est la maison d'Israël. Elle devait lui donner du raisin et elle ne lui donna que du verjus ; et elle enivra celui qui l'avait plantée du vin de la passion. S'étant endormi sur la croix du sommeil de la mort, le Sauveur y reste dans un état de nudité, sa mort mettant à nu la bassesse de la nature humaine dont il s'était revêtu pour nous. En ce moment, le malheureux Cham, le plus jeune des fils de Noé, image du peuple juif, s'était moqué de son père. Ainsi en agirent les pharisiens et les prêtres. Tandis que Jésus était attaché sans vêtements à la croix, ils branlaient la tête et criaient : « Il en a sauvé d'autres et il ne peut pas se sauver. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix et nous croirons en lui. » *Matth. xxvii, 42.* Mais les autres enfants, à savoir

les Juifs et les Gentils qui reçurent la foi et reconnurent le Seigneur, couvrirent la nudité de leur père; ils crurent et ils proclamèrent que la passion, loin d'être une défaillance, était un remède mystérieux propre à sauver le genre humain. Noé maudit son plus jeune fils : de même les Juifs furent maudits et condamnés à une servitude sans fin. Nous en voyons aujourd'hui l'accomplissement dans la partie de ce peuple qui n'a pas renoncé à l'incrédulité, et qui erre à travers le monde dans la misère et l'asservissement le plus affreux. Quant aux enfants qui avaient traité respectueusement le saint patriarche et qui en furent bénis, ils représentaient la partie fidèle des deux peuples, soit juif, soit gentil; et la bénédiction qui leur a été donnée consiste à jouir dès cette vie des bienfaits de la providence et de la grâce du Sauveur. en attendant la gloire et la félicité éternelles de la vie à venir.

IV.

Du sacrifice d'Abraham.

C'est encore une figure bien frappante que le sacrifice d'Abraham. Sur l'ordre de Dieu, il se dirige vers une montagne où il doit sacrifier son propre fils. Mais au moment de l'immolation, Dieu lui ordonne de retenir son bras, comme étant pleinement satisfait de la perfection de sa vertu et de son obéissance. En récompense de ce sacrifice sublime, Dieu lui promet par un serment solennel une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel ou que le sable de la mer. C'est ainsi que Dieu récompense les services dont il est l'objet. Qu'il est beau ce tableau sur lequel le divin artiste a reproduit les traits du mystère de notre rédemption ! Nous y voyons premièrement qu'en récompense de cette parfaite obéissance, Dieu promet au saint patriarche une postérité si nombreuse; et de même, en vertu du divin sacrifice offert par le Christ sur l'autel de la croix pour obéir à son Père. une postérité innombrable a été assurée au Christ, non selon la chair, mais selon l'esprit, qui, la remplissant de sa force, lui permettrait de retracer la vie pure du Sauveur. C'est ce qu'annonce Isaïe lorsque, après avoir dit que si le Seigneur offre sa vie pour l'expiation des péchés, il verra une postérité durable, c'est à

savoir, des enfants spirituels dans tous les âges du monde, et que par ses mains s'accomplira la volonté du Seigneur. *Isa.* LIII, 10. C'est là le jour du Christ, ce jour qu'Abraham lui-même, selon le mot du Sauveur dans l'Évangile, désirait contempler, et qu'il contempla avec transport, parce qu'il comprit les conséquences inappréciables qui en devaient résulter.

Un sujet non moins touchant de considération, c'est la manière selon laquelle le père et le fils marchaient sur la montagne. Le père portait le feu et le glaive pour le sacrifice; le fils portait le bois sur lequel il devait être immolé. Mais n'est-ce pas là une image de la passion du Sauveur et des causes qui l'ont amenée? Le glaive et le feu, que signifient-ils sinon la justice et l'amour? Ces deux vertus s'entrechoquaient dans le sein du Père éternel. La justice demandait que le pécheur fût châtié; l'amour, qu'il fût pardonné. Le Fils de Dieu a mis fin à ce conflit en offrant une mort qu'il ne devait pas subir, parce que c'est la dette du genre humain, et de cette façon le péché a été puni et le pécheur pardonné. Qu'il est doux à l'âme de voir cet humble jeune homme gravissant les flancs de la montagne, les épaules chargées du bois qui allait servir à son sacrifice, et de découvrir sous cette figure notre innocent et si clément Isaac gravissant le Calvaire, portant sur ses épaules saintes, meurtries par la flagellation, le bois de la croix à laquelle il allait être attaché et dont le poids, selon l'expression de saint Pierre, était augmenté de celui de nos crimes! I *Petr.* II.

V.

Jacob.

Comme son père Isaac, Jacob, le chef des douze tribus, fut une figure du Sauveur. Il vint offrir à son père un ragoût savoureux, vêtu d'habits riches et parfumés, les mains et le cou garnis de peaux de chevreau; il lui offrit du vin en même temps, et il en reçut une abondante bénédiction. En effet, dès que le saint vieillard sentit le parfum qui s'exhalait de ces vêtements, il en fut charmé, et il demanda aussitôt à Dieu pour son fils les biens du ciel et ceux de la terre. *Genes.* XVII. Ses paroles n'exprimaient pas seulement une demande; c'étaient autant de prophéties tou-

chant l'avenir. La bénédiction qu'il lui octroya fut, au reste, si large et si abondante qu'elle s'étendit non-seulement à son fils, mais de plus à tous ceux qui devaient être en rapport d'alliance avec lui. « Béni soit, dit-il, celui qui te bénira; maudit celui qui te maudira. » Telle est l'histoire de cette bénédiction.

Mais dans quel but l'Esprit-Saint révélait-il à Moïse ces détails? Pourquoi a-t-il voulu qu'ils fussent consignés dans la divine Ecriture, sinon pour nous représenter sous cette image la bénédiction octroyée au Christ, qui est la fin de toute l'Ecriture? Et ce ragoût savoureux ne signifie-t-il pas ce festin royal, auquel nulle vertu ne manquait, offert par le Fils de Dieu à son Père sur la table de la croix? Et ce vin précieux, n'est-ce pas la charité par laquelle notre Rédempteur très-clément a voulu satisfaire, en s'immolant sur la croix, pour toutes les dettes de l'humanité? Et le parfum qu'exhalaient les riches habits de Jacob, que nous représente-t-il, sinon combien fut agréable au Père éternel le parfum très-suave des vertus de ce Fils duquel il disait : « Voici mon Fils bien-aimé: en lui j'ai mis toutes mes complaisances. » *Matth.* xvii, 5. Les peaux de chevreau dont Jacob s'était couvert ont aussi leur mystère; car elles nous font entrevoir l'apparence de pécheur sous laquelle le Fils de Dieu cache sa dignité, se montrant comme prévaricateur, lui qui était juste, comme un homme ordinaire, lui qui était Dieu. Aussi cette humilité inconcevable qui le porte à prendre, lui miroir d'innocence, les dehors d'un pécheur, a-t-elle mérité le pardon de tous les pécheurs, pourvu que de leur côté ils se disposent à le recevoir dignement. La bénédiction qu'a reçue le Sauveur, il ne l'a pas reçue pour lui seul; il l'a reçue également pour tous ceux qui observeront ses adorables commandements. C'est l'Apôtre qui nous l'apprend. *Galat.* iii, *Hebr.* v., et c'est une vérité qui résulte des paroles par lesquelles se résume et se conclut la bénédiction : « Béni soit celui qui te bénira; maudit, celui qui te maudira. » Paroles qui certes s'appliquent non à Jacob, mais à celui qui devait naître un jour de lui, au Fils de Dieu. Pour le Fils de Dieu, quiconque l'aimera sera vraiment béni de Dieu; quiconque ne l'aimera pas en sera maudit, comme saint Paul l'assure.

La lutte de Jacob avec l'ange est encore une figure mystérieuse et importante de l'œuvre de la rédemption. *Genes. xxxii.* Nous lisons à ce sujet dans la Genèse que le saint patriarche ayant traversé le Jourdain avec toute sa famille, un homme se montra à lui, avec lequel il dut lutter toute la nuit jusqu'à l'aurore. Cet homme, voyant qu'il ne pouvait le renverser, lui toucha un nerf de la cuisse, ou, selon une autre version, lui prit la cuisse dans le sens de sa largeur; aussitôt le nerf se sécha. Et cet homme lui dit : « Lâche-moi, car le jour va paraître. » Et Jacob répondit : « Je ne vous lâcherai pas, si vous ne me bénissez. » Et son adversaire alors le bénit. Jacob lui demandant ensuite son nom, il lui fut répondu : « Pourquoi me demandes-tu mon nom, lequel est admirable? Et Jacob appela ce lieu *Phanuel*, en disant : J'ai vu le Seigneur face à face, et ma vie a été sauvée. » Quel homme serait assez ignorant pour ne pas apercevoir dans cette histoire une foule de mystères? Tous les mots y ont une signification qui leur est propre. Quel prodige, s'écrie à ce propos Eusèbe d'Emèse! *Homil. viii, de Pasch.* Celui qui a été vaincu, bénit, et celui qui est resté victorieux, perd l'usage d'une jambe. Or, dans Jacob nous découvrons le peuple juif, dont il fut le père, et dans l'ange qui apparut à Jacob, la personne de notre Rédempteur. L'ange, qui représente le Christ, est vaincu, et Jacob, qui représente le peuple juif, sortit de la lutte victorieux. C'est que les Juifs l'emportèrent sur le Christ quand ils le crucifièrent. Néanmoins Jacob, quoique vainqueur, demande à celui qu'il a vaincu sa bénédiction : « Je ne vous lâcherai pas, lui dit-il, si vous ne consentez à me bénir. » N'est-ce pas une chose singulière que le vaincu ait ici le pouvoir de bénir? Figure irrécusable de l'excellence du Christ. Il est crucifié, et pourtant il rachète ceux-là mêmes qui le crucifièrent. De façon qu'il nous bénit, quoique vaincu, qu'il nous affranchit, quoique étant au milieu des supplices, qu'il intercède pour nous, lui qui semble coupable, et qu'il nous absout, lui qui a été condamné.

Mais pourquoi Jacob, la lutte achevée et la bénédiction reçue, reste-t-il boiteux d'une jambe? Cela veut dire que chez le peuple juif, dont Jacob était la figure, une partie devait croire et l'autre

persister dans l'incrédulité. Les paroles de l'ange : « Lâche-moi, car le jour commence à paraître, » nous enseignent que si le Sauveur a été vaincu par la mort, il n'en est point resté captif. C'est pourquoi il annonce qu'à la nuit douloureuse de la passion succédera l'aurore brillante de sa résurrection glorieuse.

VI.

Joseph, fils de Jacob.

Jacob eut douze fils ; parmi ses enfants il y en avait un qu'il aimait d'un amour de prédilection, et dont l'histoire est la vive image de l'histoire du Sauveur. Joseph était jaloux et haï de ses frères, à cause de l'amour que son père lui portait. Comme il venait les voir un jour dans la campagne, ceux-ci résolurent de le mettre à mort. Ils commencèrent par le dépouiller d'une tunique aux couleurs variées que son père lui avait donnée ; puis ils le vendirent au prix de vingt pièces d'argent à des Ismaélites qui traversaient ces contrées. Après quoi ils teignirent la tunique de Joseph dans le sang d'un chevreau, et l'envoyèrent à leur père pour qu'il vît si c'était bien la tunique de son enfant.

Or, tous ces détails et toutes les autres particularités de l'histoire de Joseph s'appliquent admirablement au mystère du Christ notre Sauveur. Les frères de Joseph le vendirent vingt deniers ; Jésus-Christ fut vendu trente deniers par un de ses disciples. Les frères de Joseph le dépouillèrent de la tunique aux riches couleurs que son père lui avait faite ; les Juifs, frères de Jésus-Christ selon la chair, le dépouillèrent de ce vêtement magnifique de son humanité que le Père éternel avait ornée de la beauté et de l'éclat de toutes les vertus. Les frères de Joseph plongèrent sa robe dans le sang d'un chevreau qu'ils égorgèrent ; les Juifs ont teint l'humanité du Christ du sang répandu par lui pour les péchés du monde, sang dont celui du chevreau était la figure. Tandis que Joseph était en prison en compagnie de deux captifs, il prédit la grâce de l'un et la mort de l'autre. *Gen. XL.* Jésus-Christ fixe de même le sort des larrons avec lesquels il a été crucifié. *Luc. xxiii.* Joseph est descendu par ses frères dans une citerne ; Jésus est descendu de la croix et déposé dans un sé-

pulcre. Joseph sort de cette citerne plein de vie; le Christ sort de son sépulcre ressuscité et glorieux. Les Ismaélites achètent Joseph et le conduisent en Egypte; les apôtres qui ont quitté toutes choses pour le Christ l'annoncent dans le monde entier. En Egypte, Joseph est comblé d'honneurs; Jésus conquiert sur la terre la foi des hommes et leurs adorations. Grâce à Joseph, il y eut en Egypte d'abondantes provisions de blé, *Gen. xli*; grâce au Sauveur, le monde est rempli de sa doctrine, pain et nourriture véritable des âmes. Les peuples accouraient de toutes parts chercher du pain en Egypte pour suffire à leurs besoins; de toutes parts les peuples et les nations de l'univers sont venus demander à l'Eglise du Christ sa religion et sa doctrine. Les frères de Joseph, après l'avoir maltraité et vendu, furent obligés de s'incliner devant lui et de reconnaître sa grandeur. *Gen. xlii*. C'est ainsi qu'après la conversion du monde un grand nombre de Juifs embrassèrent la foi du Christ et l'adorèrent. Enfin, les frères de Joseph se résolurent à le vendre pour assurer leur indépendance, et la sagesse divine se servit précisément de ce moyen pour élever Joseph au-dessus d'eux. Pareillement, les princes des prêtres se déterminèrent à condamner le Sauveur pour maintenir leur propre domination, et voilà que Dieu se servit de ce moyen pour la renverser; car ce fut à cause de ce crime qu'elle fut peu après anéantie par les Romains. Il ne manquerait à la perfection de cette merveilleuse figure que la ressemblance du nom de Joseph avec celui du Christ, et cette ressemblance existe, puisque Pharaon, reconnaissant que la prévoyance de Joseph préservait les hommes d'une famine mortelle, lui donna un nom qui, en sa langue, signifiait *sauveur du monde*, nom qui, on le sait, convient admirablement au Christ, notre unique sauveur et réparateur, dont la doctrine, véritable pain spirituel, contient et vivifie les justes; ce qui est encore plus vrai de ce pain suave descendu du ciel et que nous recevons dans le sacrement de l'autel.

VII.

Jonas.

Parmi les prophètes, Jonas nous offre une figure nouvelle de la mort et de la résurrection du Sauveur. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'apprend par ces paroles : « Comme Jonas passa trois jours et trois nuits dans le ventre d'un monstre marin ; ainsi le Fils de l'homme passera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. » *Matth.* xii, 40. Mais examinons cette figure dans ses détails.

Dieu envoie Jonas dans la grande ville de Ninive, pour annoncer à ses habitants que dans quarante jours leur cité serait détruite. *Jon.* i, 1-2. Le Père éternel envoie le Christ dans la grande cité du monde pour nous annoncer et le jour du salut et celui du jugement ; car l'un et l'autre sont, d'après l'Apôtre, l'objet de la prédication évangélique. *Rom.* i. Jonas demande aux matelots de le jeter à la mer, afin que sa mort les sauvât eux-mêmes. Le Christ s'offre volontairement à la mort, afin que, par ses mérites, nous soyons affranchis de la mort et admis à goûter les délices de la vie éternelle. Dans le sein du monstre qui l'a englouti, Jonas parle en ces termes : « Vous m'avez précipité, Seigneur, dans les gouffres de la mer ; les eaux m'ont environné de tous côtés ; tous vos abîmes, tous vos flots ont roulé sur ma tête ; et je me suis écrié : Me voilà désormais rejeté de votre présence. » *Jon.* ii, 3-5. Les flots et les tempêtes de l'indignation soulevée dans le cœur de Dieu par les péchés du monde, se sont précipités avec tant de fureur sur Jésus, que du haut de la croix il laisse tomber de ses lèvres ces mots, semblables à ceux de Jonas : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ! » *Matth.* xxvii, 46. A peine Jonas est-il dans les flots que la tourmente cesse avec toutes ses fureurs. Dès que le Christ a été immolé pour les péchés des hommes, la fureur, dont la justice divine était animée contre eux, s'évanouit sur-le-champ. Telle était la dignité de la personne qui souffrait, que cette seule mort avait pour effacer nos dettes, plus d'efficacité que n'en auraient eu toutes les morts imaginables. — Jonas dans sa prière s'écriait :

« Otez-moi la vie, Seigneur : car il vaut mieux pour moi mourir que de vivre. » *Jon. iv, 3.* Langage qui convenait parfaitement au Sauveur, parce que si, dans sa vie, il n'a pas sauvé un seul peuple, par sa mort il a racheté le genre humain. — Le monstre reçoit Jonas dans son sein et ne le dévore pas. Son estomac contient une proie et il endure la faim, et il est dans l'épouvante de ne pouvoir y toucher. Mais quel est celui qui a pu être saisi par la gueule du monstre affamé, et n'en être pas dévoré? Celui qui est en sûreté au milieu des plus grands périls, qui, dans l'abîme des eaux, respire un air salubre, et qui, devenant la proie de la cruelle mort, cette bête féroce qui ne connaît pas de satiété, la fait trembler de terreur? Oui, la fait trembler de terreur; car bien qu'elle l'ait vu attaché à la croix, elle n'ignorait pas qu'il n'était pas coupable; la faute, et non le supplice, étant le principe de la culpabilité. Quel est celui-là, dis-je, sinon notre Seigneur très-clément? La mort a pu le frapper; mais elle n'a pu le retenir dans son royaume. Au contraire, c'est lui qui, frappé par la mort, l'immole, elle qui n'épargnait personne. Voilà comment des entrailles mêmes de la mort la vie est sortie victorieuse.

C'est encore une figure de la résurrection du Sauveur, que le fer qui surnagea dans les eaux du Jourdain. *IV Rég. vi.* Un des enfants du prophète coupait du bois le long de ce fleuve, lorsque le fer de la cognée se détacha du bois et tomba dans les flots. A cette vue ce jeune homme implore le prophète Elisée, qui était présent; car, dit-il, cette cognée ne lui appartenait pas. Elisée lui ordonna de jeter le manche dans le fleuve; l'ordre exécuté, on vit le fer, qui avait été enseveli dans les flots, revenir à la surface, rejoindre le bois et se remettre dans l'état où il se trouvait précédemment. Ce fait nous représente, lui aussi, le mystère de la sainte résurrection du Sauveur. Quand il expira sur la croix, son âme très-sainte se sépara de son corps sacré; et, tandis que celui-ci reste dans le sépulcre, l'âme unie au Verbe divin va, comme un fer puissant, briser les barrières et les portes de l'enfer, et en retirer les âmes des saints patriarches qui l'attendaient. Après cette expédition glorieuse, l'âme puissante du Sauveur revient, comme le fer de la cognée, se réunir au corps dont elle

s'était séparée; et ce fut là le jour de la triomphante résurrection.

VIII.

Samson.

Parmi les Juges, Samson nous représente de bien des manières le Rédempteur. *Judic.* xiv. D'abord Samson, contrairement à la loi, épouse une femme étrangère, de la race des Philistins. Le Christ choisit pour épouse l'Eglise, qu'il prend dans les rangs des Gentils. — Samson met en pièces un lion. Le Christ détruit le pouvoir du prince de ce monde, que l'on adorait en tous lieux, et qui, semblable à un lion, rôdait de tous côtés, cherchant une proie à dévorer. — Dans la gueule de l'animal qu'il vient de mettre à mort, Samson trouve un rayon de miel, et il en mange avec délices. Le Christ arrache de la gueule de l'ennemi cette glorieuse phalange des patriarches qui étaient retenus dans les enfers, et dont la délivrance et le bonheur furent pour lui plus suaves qu'un rayon de miel. — Au milieu de la nuit, Samson se lève, arrache les barrières de Gaza, et les porte sur la faite d'une montagne. Le Christ se lève du sépulcre vers le milieu de la nuit, et, brisant les portes de l'enfer, monte, au bout de quarante jours, en corps et en âme triomphalement au plus haut des cieux. *Judic.* xvi. Enfin, Samson par sa mort immole plus d'ennemis qu'il n'en avait immolés durant sa vie. De même le Christ, Sauveur par sa mort, extermine la mort et anéantit la puissance des princes de ce monde, nos véritables ennemis.

Gédéon, qui fut encore un des Juges, nous fournit aussi une image de la victoire du Christ. Comme Gédéon avec une toute petite armée remporta la victoire sur la puissante armée des Madianites, ainsi le Christ avec de pauvres pêcheurs a conquis le monde. *Judic.* vii. Mais nous exposerons cette figure merveilleuse avec les développements qui lui conviennent.

Bien des circonstances dans l'histoire de David, qui fut l'un des ancêtres du Christ, ont la même portée mystérieuse. L'une des plus frappantes est le triomphe signalé qu'il remporta sur un géant armé de toutes pièces, n'ayant rien dans sa main qu'un bâton et cinq pierres, ce qui lui suffit néanmoins pour abattre

son ennemi, et il lui coupa la tête avec sa propre épée. I *Reg.* xvii. C'est ainsi que le Christ, avec le bois de la croix et les cinq plaies qu'il y reçut, abattit, renversa le prince de ce monde et le chassa de son royaume. David se sert de l'épée de son ennemi pour lui trancher la tête; le Christ se sert de la mort que nous avait méritée le péché pour détruire le péché. En outre, après un grand nombre de persécutions que lui valut la jalousie, la haine de Saül, il parvint cependant à régner avec gloire et prospérité. I *Reg.* xviii, II *Reg.* xxv. Après les nombreuses persécutions qu'eut à souffrir l'Eglise à ses commencements et qui firent tant de martyrs, le Christ néanmoins ne tarde pas à être reconnu comme le Dieu véritable par ceux-là mêmes qui naguère le persécutaient. — Autour de David se rangèrent des hommes qui étaient accablés de dettes et qui vivaient dans les angoisses et dans l'amertume du cœur. I *Reg.* xxii. Le Christ appelle à lui tous ceux qu'afflige le poids de leurs dettes et de leurs péchés, pour dispenser le pardon et le bonheur à leurs âmes. *Matth.* xi. — David n'a qu'à jouer de la harpe pour calmer les douleurs de Saül tourmenté par l'esprit mauvais. I *Reg.* xvi. Les membres tendus sur la croix, comme le sont les cordes d'une harpe, le Christ devient le soulagement, la consolation, le salut de tous ceux que persécute l'ennemi. — David pleure amèrement la mort de Saül qui lui avait fait tant de mal. II *Reg.* ii. Le Sauveur est si sensible au péché de ceux qui le crucifient que sa première parole sur la croix est d'en implorer le pardon. *Luc.* xxiii.

IX.

L'agneau pascal.

Notre salut ayant pour fondement la connaissance et l'amour du Sauveur, c'est toujours le Sauveur qui est la fin de la loi, des prophètes et de toute l'Écriture. C'est pourquoi l'Esprit-Saint, qui est l'auteur de nos saints Livres, ne s'est pas contenté de faire de la personne des patriarches autant d'images du Christ; il a voulu encore que tous les sacrifices fussent une image et une figure du grand sacrifice qui devait s'offrir sur la croix. Or, de

tous les sacrifices le principal, le plus célèbre, le plus mystérieux est celui de l'agneau pascal; en voici l'histoire.

Dieu avait résolu de délivrer son peuple de la servitude d'Égypte. Après avoir frappé ce pays de plusieurs plaies, il voulut couronner ses coups en immolant en une seule nuit tous les premiers-nés des Égyptiens. *Exod.* vii. Cette plaie fit sur les habitants de l'Égypte une telle impression, qu'ils se hâtèrent d'éloigner de leur pays les enfants d'Israël. Avant cette plaie Dieu ordonna à Moïse d'annoncer aux Hébreux que le dixième jour lunaire de ce mois, chaque famille se procurât un agneau, et que le quatorzième jour elle l'immolât avec certaines cérémonies, dont les unes regardent l'immolation de l'agneau, les autres la manière de le manger. Quant aux premières, le Seigneur veut que l'agneau soit sans tache, mâle, âgé d'un an et absolument sans défaut. Il veut qu'en l'immolant on ne brise aucun de ses os; que l'on teigne de son sang les portes des maisons où l'on doit le manger; qu'on le mange rôti, la nuit, avec du pain sans levain et des laitues sauvages. Il défend d'en rien manger qui soit cru ou bouilli, mais seulement rôti; de plus il ne devait en rien rester pour le lendemain, ni les pieds, ni la tête, ni les entrailles; en sorte que s'il en restait quelque chose il fallait le livrer au feu. *Exod.* xii, 4-10.

Pour la manière de le manger, il la règle comme il suit : « Vous ceindrez vos reins; vous aurez vos souliers à vos pieds, des bâtons en vos mains, et vous mangerez à la hâte. Et le sang de l'agneau sera le signe des maisons où vous serez, et je passerai devant vos portes quand je frapperai la terre d'Égypte, et à la vue du sang je ne vous toucherai pas. » *Exod.* xii, 10-13.

Telles sont les cérémonies que l'Esprit-Saint, dans sa providence, a ordonnées avec tant de soin pour le sacrifice de l'agneau pascal. Qui serait maintenant assez ignorant pour savoir que toutes les choses ont été réglées de la sorte par la sagesse infinie, et ne pas comprendre les mystères qui y sont cachés, ou du moins ne pas les y soupçonner et les conjecturer? Car les choses mêmes qui y sont prescrites, que l'agneau ait un an, qu'on n'en brise point les os, qu'on ne le mange ni bouilli, ni cru, mais

rôti, qu'on n'en laisse rien pour le jour suivant, et que s'il en reste quelques débris, on les consume par le feu; que l'on teigne de son sang les portes des maisons, toutes ces prescriptions, si elles ne contenaient pas quelque mystère, quel caractère de religion et de sainteté auraient-elles, et en quoi seraient-elles dignes de la majesté et de la sagesse de Dieu?

Avant la venue du Sauveur, le sens de ces cérémonies était obscur et caché; depuis sa venue il est plus clair que la lumière du jour. Le Saint-Esprit a voulu par là nous enseigner que si le peuple de Dieu, après le sacrifice de cet agneau matériel, a été délivré de la servitude et de la captivité si dure de Pharaon; de même le genre humain devait être délivré du pouvoir du démon et de la servitude du péché par la vertu de ce grand sacrifice de l'Agneau mystique offert sur l'autel de la croix. C'est ainsi que le nouveau Testament explique les mystères de l'ancien : ce qui nous est représenté par les deux chérubins qui étaient des deux côtés de l'arche d'alliance, image de la concorde et de l'harmonie parfaite de l'un des Testaments avec l'autre.

Pour commencer l'explication de cette figure, disons d'abord que nous voyons dans l'agneau l'image du Sauveur, à qui toutes les Ecritures donnent ce nom à cause de son innocence et de sa douceur. La loi veut que l'agneau pascal soit mâle et non femelle; pour nous enseigner qu'il n'y a eu dans le Sauveur aucune faiblesse, aucune infirmité, mais une vertu et une constance plus que viriles. La loi ordonne que l'agneau pascal ait un an, signe de la perfection de toutes les vertus qui devait caractériser le divin Maître. L'agneau devait être sans tache ni défaut; il n'y a point eu dans le Christ, l'Agneau véritable, la tache du péché; car il venait pour nous guérir tous de nos péchés. Il ne fallait pas qu'en immolant l'agneau pascal on brisât les os; figure de la force inaltérable avec laquelle le saint Agneau a souffert les tortures les plus cruelles qu'ait jamais souffertes un corps mortel, la complexion du corps très-saint du Sauveur étant d'une suprême délicatesse, en tant qu'il avait été formé par l'opération du Saint-Esprit, et que la chair en était toute virginale, puisqu'elle avait été tirée des entrailles très-pures de la vierge Marie. De plus, les

douleurs qu'il ressentait en son âme pour les péchés du monde, objet de ce grand sacrifice, étaient encore incomparablement plus vives. N'importe; malgré toutes ces douleurs, soit du corps, soit de l'âme, au milieu de tant d'épreuves, il n'y eut même pas de sa part une ombre de faiblesse. C'est là ce que le Saint-Esprit voulait nous représenter dans le sacrifice de l'agneau pascal, en ordonnant qu'on ne brisât aucun de ses os.

Mais pourquoi teindre du sang de l'agneau le seuil des portes? La loi dit, pour expliquer cet ordre, que vers le milieu de la nuit Dieu passerait sur la terre d'Égypte, immolerait tous les premiers-nés des Égyptiens, et qu'arrivé devant les maisons des Hébreux, à la vue de ce sang, il ne s'arrêterait pas et ne leur ferait aucun mal. Or, je le demande, quel besoin Dieu, dont la science est infinie, avait-il de ce signe pour savoir que dans telle maison habitait un homme de son peuple? Qui ne découvre en ceci une représentation de la vertu et de l'efficacité du sang du véritable Agneau, qui est le Christ? C'est une parole à considérer que celle-ci : « Je verrai le sang, et je ne toucherai pas à la maison où je l'apercevrai. » Qu'est-ce à dire, sinon que le Père éternel, à la vue du sang précieux de son Fils unique, sent apaiser le courroux dont nos péchés l'avaient pénétré? « Si le sang des taureaux et des boues, dit l'Apôtre; si la cendre d'une génisse immolée étaient capables de purifier les souillures légales, combien plus le sang du Christ, qui s'est offert sans tache à Dieu le Père, par la vertu de l'Esprit-Saint, nous purifiera-t-il de nos péchés? » *Hebr.* ix, 13, 14. Ceci s'applique aux âmes vraiment repentantes.

Il n'était pas non plus sans mystère l'ordre de ne le manger ni cru, ni bouilli, mais rôti seulement. Il était superflu de défendre de le manger cru, car, qui mange de la viande à cette condition, si cette défense n'avait pas eu quelque portée mystérieuse? Ce qui fait dire à Paul que les paroles de la loi, ne pouvant être sans signification sérieuse, nous font passer de la lettre à l'esprit qui les anime. Or, ceux-là mangent cru l'agneau pascal, qui, ne voyant dans le Christ crucifié que l'apparence extérieure, ne veulent pas de lui et l'abandonnent. Ceux-là mangent cet

agneau bouilli, qui, cédant à la curiosité pure, sans charité, sans humilité et sans les lumières de la foi, prétendent, à l'aide de leur raison seule, pénétrer ce mystère. Ainsi firent plusieurs philosophes et hérétiques, qui voulurent en apprécier la grandeur suivant la mesure des forces et de la vertu humaine, et non suivant la grandeur de la bonté divine. Mais ceux-là le mangent rôti, qui, remplis de charité et de dévotion, considèrent ce que le Fils de Dieu, embrasé du même feu, a souffert pour notre salut; car la charité seule est la disposition convenable pour contempler ce que la charité seule a inspiré.

En outre, l'ordre de manger l'agneau pascal tout entier, sans en rien garder, nous apprend que dans l'Agneau mystique il n'y a rien à laisser, que tout y est utile et profitable aux âmes; que la vie, la mort, la doctrine, les exemples, les bienfaits, les miracles, enfin la résurrection et l'ascension glorieuses du Sauveur, ont pour but notre avantage et notre édification. *Greg. sup. Evang., homil. xxii.*

Après cela vient une explication plus détaillée de la manière suivant laquelle il faut manger cet agneau. Il va sans dire que, voyant dans cet agneau le Christ offert sur la croix, nous y voyons par cela même le très-saint Sacrement de l'autel, où réside le même Christ, où s'offre le même sacrifice. Conséquemment, toutes les cérémonies prescrites par Dieu pour la manducation de l'agneau pascal, nous indiquent les dispositions avec lesquelles nous devons recevoir ce sacrement dans lequel réside l'Agneau mystique. Or, la loi dit qu'il faut le manger avec du pain sans levain : cela signifie une conscience pure et exempte de toute corruption et de toute malice. A ce pain doivent être jointes des laitues sauvages : c'est à savoir, que s'il y a dans notre âme quelqu'impureté, il l'en faut bannir par l'amertume et les larmes de la vraie pénitence. Il est encore ordonné de se ceindre les reins. Dieu nous recommande par là le culte de la chasteté, lequel est une des meilleures préparations à recevoir le Sauveur : le Sauveur, étant la source de toute pureté, ne saurait habiter dans une demeure souillée. On dit ensuite de manger l'agneau pascal, ayant des souliers aux pieds et un bâton à la main, dans

l'attitude de véritables voyageurs. C'est que les personnes qui veulent s'approcher dignement de cette table auguste, ne doivent pas se considérer comme des habitants, ni comme des citoyens de ce monde, mais comme des voyageurs, comme des étrangers qui n'ont point ici de cité permanente, qui cherchent la cité à venir; qui, loin de voir en ce monde leur vraie demeure, le regardent comme une demeure empruntée, comme une hôtellerie : d'où il arrive que ceux-là ne s'occupent point à jeter en cette terre de profondes racines, espérant la quitter bientôt, et qu'ils ne songent qu'à leur patrie à venir, dans laquelle ils espèrent habiter pour toujours. Ces personnes accomplissent parfaitement le conseil que l'Apôtre donnait en ces termes :

« Je vous le dis, mes frères : Que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas; que ceux qui pleurent soient comme s'ils ne pleuraient pas; que ceux qui se réjouissent soient comme s'ils ne se réjouissaient pas; ceux qui achètent comme s'ils ne possédaient pas; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas; car la figure de ce monde passe. » I *Cor.* vii, 29, 30. En somme, nous devons estimer les choses de ce monde comme des objets qu'on nous aurait prêtés pour un certain nombre de jours, et non comme une propriété et un héritage que nous ne perdrons jamais.

La loi ne se borne pas à ces prescriptions. Elle dit encore que l'agneau pascal doit être mangé à la hâte. Il semble, en mettant de côté tout sens mystérieux, que c'est là une chose à défendre, et non à ordonner, manger à la hâte étant opposé à la modération et à la gravité de la tempérance. Mais l'auteur de la loi avait en vue la ferveur spirituelle et la dévotion avec lesquelles l'agneau mystique devait être mangé. Ce mets divin, en effet, veut être pris avec faim; je veux dire avec un vif désir du côté de l'âme pieuse, de s'unir à son Rédempteur. D'autant plus qu'il rassasie véritablement les âmes affamées et qu'il les comble de biens; au lieu qu'il renvoie les mains vides les âmes tièdes et dédaigneuses. *S. Thom. de sacr. altar.*

Il est enjoint également de ne rien garder de l'agneau pascal pour le jour suivant, et que s'il en reste quelque chose, on le

livre aux flammes. Que signifie cet ordre, sinon que si, dans le mystère du sacrifice et de la passion du Sauveur, dans le mystère du très-saint Sacrement, il y a quelque point qui dépasse la capacité de notre entendement, nous l'embrassons néanmoins avec une volonté affectueuse, comprenant que plus ce point est incompréhensible, plus il est digne de ce Seigneur dont les œuvres et la nature sont incompréhensibles? Du reste, il nous a tant aimés, il a désiré si fort notre salut, que c'est pour le procurer qu'il a exécuté ces œuvres inaccessibles à notre entendement : aussi devons-nous l'aimer plus à cause de ces œuvres-là, qu'à cause des œuvres dont nous avons l'intelligence.

A toutes ces considérations s'en ajoute une encore plus importante. Pour que rien ne manquât à la figure de ce mystère, la divine sagesse a voulu que non-seulement les cérémonies relatives à la manducation de l'agneau, mais encore le temps où elles devaient s'accomplir convînt à l'Agneau véritable. L'agneau pascal, les Juifs devaient se le procurer le dixième jour de la lune, et l'immoler le quatorzième, jour où s'accomplit leur délivrance de la captivité d'Egypte, ce dont la fête de Pâque était le mémorial. Or, le même jour où l'agneau pascal entrait dans la ville, le véritable Agneau entrait à Jérusalem; et cinq jours après ce jour-là, qui était le dimanche des Rameaux, le vendredi-saint il fut attaché à la croix. Voilà comment l'Esprit de Dieu a réuni en un même temps la figure et la vérité. Alors finirent les mystères de l'ancien Testament, et commencèrent les mystères du nouveau : il n'était pas nécessaire de nous représenter en figures l'histoire de notre rédemption, puisqu'elle venait de s'accomplir.

En voilà, pour le moment, bien assez sur la figure de l'agneau pascal.

X.

Du sacrifice de la génisse rousse.

Outre le sacrifice de l'agneau pascal, deux autres sacrifices figuraient le grand sacrifice de Jésus-Christ, et c'était à ce caractère qu'ils empruntaient leur principale dignité. Mais comme examiner chacun de ces sacrifices en particulier nous entraînerait

trop loin, je ne m'occuperai que d'un sacrifice semblable à celui dont nous venons de parler, et qui, avec des paroles et des cérémonies différentes, exprime en substance les mêmes choses. Par où l'on voit que l'Esprit-Saint ne se lassait pas de nous représenter ce mystère de plusieurs manières; c'est ainsi que l'on sert les mêmes aliments apprêtés de différentes façons, afin de ne pas inspirer de dégoût à ceux qui en mangent.

Mais venons à la figure proposée : Dieu dit à Moïse : « Ordonne aux enfants d'Israël d'amener une vache rousse d'un âge accompli, sans tache et qui n'ait point porté le joug. Et le prêtre Eléazar l'amènera hors du camp et l'immolera en présence de tout le peuple, et trempant le doigt dans son sang, il le répandra par sept fois sur la porte du tabernacle. et il la brûlera de telle sorte que la peau et la chair, les excréments et le sang soient consumés par la flamme. Cela fait, le prêtre qui l'aura immolée lavera ses vêtements et son corps, et viendra ainsi dans le camp, et il restera souillé jusqu'au soir. Et celui qui l'aura brûlée lavera pareillement ses vêtements et son corps, et restera souillé jusqu'au soir. En outre, un homme, pur de toute souillure, recueillera les cendres de la vache et les répandra hors du camp, en un lieu très-pur, où elles resteront pour servir de purification aux enfants d'Israël. Et lorsque les enfants d'Israël auront contracté quelques souillures corporelles touchant la loi, il leur suffira d'être aspergé de l'eau qui aura touché ces cendres pour être purifiés, parce que la vache a été brûlée pour le péché. » *Num. xix, 2-9.*

Telle est la loi par laquelle le Seigneur imposa ce sacrifice et en régla les conditions. Plus les choses dont il s'y occupe paraissent viles et indignes de la majesté du Législateur, plus clairement elles nous font entendre qu'elles recouvrent des mystères dignes de lui. Déchirons donc le voilé de la lettre et nous y verrons une représentation exacte du mystère du Christ. La génisse, avec les conditions exigées par la loi, figure la sainte humanité du Sauveur. Si elle est ainsi représentée, c'est par allusion à la faiblesse de cette chair que le Fils de Dieu a bien voulu prendre pour notre amour. La loi veut de plus que la génisse soit rousse pour nous apprendre par l'éclat de cette couleur la charité ardente

qui a porté le Seigneur à se revêtir de notre humanité ; car c'est sa charité, et non pas notre mérite, qui a pu le faire descendre du ciel sur la terre. Il fallait de plus que cet animal fût d'un âge accompli ; image des vertus et des œuvres du Christ, lesquelles furent toutes accomplies et parfaites. Il fallait encore qu'elle n'eût point de tache et qu'elle n'eût point porté le joug, pour nous faire comprendre la pureté de cette humanité très-sainte en laquelle il n'y eut jamais une ombre de faute, ni sujétion et servitude du péché. Or, cette génisse était offerte non dans le temple comme les autres victimes, mais hors du camp. C'est ainsi que le Christ notre Sauveur a été sacrifié non dans Jérusalem, mais hors de son enceinte, parce qu'il venait racheter non-seulement le peuple juif, mais le monde entier. Le prêtre trempait son doigt dans le sang de la victime et en arrosait jusqu'à sept fois la porte du tabernacle. Ceci nous apprend que si nous voulons obtenir le pardon de nos péchés, et recevoir la grâce et les dons de l'Esprit-Saint, lesquels sont compris dans le nombre de sept dont la signification est l'universalité, nous devons avant toutes choses offrir au Père éternel le sang de son Fils unique, qui a été versé et répandu pour notre salut, parce que ce sang est le sujet et le fondement principal de notre espérance. Nous devons avec ce sang offrir aussi nos larmes et notre repentir, afin qu'ils empruntent à leur union avec ce sang divin un mérite et une valeur considérables. C'est ce que nous représente le prêtre lorsqu'il élève le calice où est contenu le sang du Christ ; ce qu'il fait non-seulement pour que le peuple le voie et l'adore, mais pour qu'il l'offre à la majesté divine. La génisse devait encore être brûlée tout entière avec la peau, les os, et tout ce qu'elle renfermait : circonstance qui nous rappelle la résignation et le dévouement parfaits avec lesquels le Fils de Dieu s'est offert au Père éternel, se remettant tout entier et sans réserve entre ses mains, et s'offrant à le servir, comme nous le montre sa prière au jardin : « Que votre volonté se fasse, lui disait-il, et non pas la mienne. » *Luc.* xxii, 42. « Je suis descendu du ciel, disait-il encore, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. » *Joann.* vi, 38. On conservait la cendre de la génisse en un lieu très-pur, afin qu'elle

communiquât à l'eau, avec laquelle elle était mêlée, la vertu d'effacer les souillures corporelles fixées dans la loi. Par où nous voyons que les mérites de la passion du Sauveur ont été confiés à l'Eglise catholique et communiquent leur vertu à l'eau du saint baptême et aux autres sacrements, lesquels effacent les souillures réelles qu'opère le péché.

Mais que signifie cette circonstance, que les ministres du sacrifice et ceux qui ont brûlé la victime, et ceux qui ont participé à l'immolation de quelque manière, doivent laver leur corps et leurs vêtements et rester souillés jusqu'au soir? Pourquoi les ministres de la pureté doivent-ils rester souillés jusqu'au soir pour une chose si pure? D'après saint Thomas, ce serait une circonstance prophétique du péché des pontifes et des prêtres qui ont causé la mort du Christ. Par là ils se donnèrent à eux-mêmes la mort en même temps que les fidèles recevaient la vie. Ils commettaient un crime, et néanmoins ils nous apportaient le remède qui devait nous sauver. S'ils furent les instruments de leur propre condamnation, ils furent ceux de notre salut. Et jusques à quand cela sera-t-il? Jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée dans l'Eglise. Le peuple d'Israël y entrera avec elles, et il sera ainsi purifié et sauvé.

XI.

De la verge de Moïse.

Mais l'artiste suprême ne s'est pas borné à ces esquisses que nous offrent soit les patriarches, soit les sacrifices de l'ancienne loi. Il en a dessiné bien d'autres avec des matières différentes où il nous offre également les traits du mystère du Christ. Ainsi en est-il de la verge de Moïse, que célèbrent toutes les saintes Ecritures. Dieu chargeant Moïse d'aller trouver en son nom le roi Pharaon pour le sommer de rendre la liberté à son peuple, et Moïse lui objectant que l'on n'ajouterait pas foi à sa parole, Dieu alors garantit à sa véracité des preuves irrécusables. *Exod.* III-IV. Il lui ordonna donc de jeter à terre une verge qu'il portait. A peine eut-elle touché la terre qu'elle fut changée en un serpent, à l'aspect menaçant duquel Moïse prit sur-le-champ la

fuite. Mais Dieu le rappela et lui ordonna de prendre le serpent par la queue, et dès qu'il l'eut pris, le serpent redevint la verge que Moïse tenait auparavant. Or, cette verge nous représente le sceptre royal de notre glorieux Christ, la verge étant un emblème de juridiction et de commandement. Par le serpent, au contraire, animal venimeux, on entend d'ordinaire le pécheur et le péché. Cette verge royale tombe à terre et prend la figure d'un serpent : c'est que, en venant en ce monde et en se revêtant d'une humanité asservie à toutes les peines dont le péché a été la source, et en mourant enfin sur la croix, le Sauveur a pris la figure du serpent, à savoir d'un pécheur et d'un malfaiteur. La fuite de Moïse nous représente l'abaissement de la croix, pierre de scandale pour les Juifs qui en prirent occasion de repousser le Christ. Moïse ayant pris le serpent par la queue, il eut en ses mains la verge qu'il tenait précédemment : nous apprenons par là qu'un jour viendra où ceux qui se sont scandalisés de la croix du Rédempteur, s'inclineront devant son sceptre et sa dignité royale, et l'adoreront comme leur maître et leur monarque légitime. Il faut observer encore que Moïse, ayant opéré ce miracle devant Pharaon, et les enchanteurs ayant métamorphosé de même en serpents leurs verges jetées à terre, le serpent de Moïse dévora les autres serpents. C'est pour nous donner à entendre que le Christ, en prenant l'apparence d'un pécheur, a détruit et exterminé tous nos péchés. L'Apôtre nous l'enseigne en disant que le Christ a détruit le règne du péché, *Rom. VIII*, déclarant par ces paroles qu'en assumant sur lui les peines dues à nos péchés, le Sauveur les a détruits, et a satisfait abondamment pour nous.

XII.

Du serpent d'airain.

Une autre figure célèbre est le serpent d'airain, dont le Sauveur lui-même parle dans l'Évangile. Cette figure s'applique si bien au mystère chrétien, qu'on la prendrait plutôt pour une réalité ou une prophétie que pour une figure. Dieu avait envoyé des serpents venimeux dans le désert contre les Israélites, parce

qu'ils murmuraient contre leurs chefs : ces serpents faisant beaucoup de victimes, Moïse pria le Seigneur de mettre un remède à ce fléau. Dieu lui indiqua ce remède, lequel mérite de fixer notre attention. Il lui ordonna de façonner un serpent d'airain et de le placer sur un lieu élevé, de manière à ce que tous pussent facilement l'apercevoir; il lui ordonna en même temps de recommander aux Hébreux, quand ils se sentiraient mordus par ces serpents, de lever les yeux et de regarder ce serpent d'airain; ils seraient de la sorte guéris sur-le-champ. Avec quel à-propos et quelle fidélité ceci nous représente la vertu de la croix du Christ! Car, si l'Esprit-Saint n'avait pas voulu nous offrir une figure de ce mystère, pourquoi eût-il choisi ce moyen si extraordinaire? A quel titre l'image d'un serpent serait-elle capable de guérir les morsures des serpents véritables? De plus, à quel titre la simple vue de ce serpent posséderait-elle une vertu si merveilleuse? N'eût-il pas été plus aisé et plus naturel de faire mourir les serpents ou de leur ordonner de se retirer, puisqu'on avait pu leur ordonner d'apparaître? Mais Dieu voulait en ce remède extraordinaire nous offrir un portrait fidèle de la croix du Sauveur. Qu'est, en effet, le Christ crucifié entre deux malfaiteurs, sinon l'image d'un serpent, l'image d'un pécheur, un pécheur en apparence, qui ne l'est pas en réalité? Or, le Seigneur qui, étant juste, a revêtu les apparences d'un pécheur, qui, n'étant pas soumis à la loi de la mort, a voulu la souffrir pour nous sauver, nous a obtenu, par le mérite de cette humilité et de cette charité incompréhensibles, le pardon et la guérison de nos péchés.

Mais du côté du pécheur, qu'y a-t-il à faire pour recueillir les fruits de ce remède? Il n'y a qu'à lever les yeux, qu'à regarder le Sauveur attaché à la croix, et offrant l'image du serpent, sans en avoir la réalité. Et de quelle manière devons-nous le regarder? Le mystère lui-même nous l'enseigne : avec des yeux pleins de reconnaissance pour un si grand bienfait, avec des yeux remplis d'humilité et de dévotion, avec des yeux où respirent la foi, la compassion, la componction et l'amour, nous souvenant que nos péchés ont été les véritables bourreaux du Sauveur, qu'ils l'ont attaché à la croix où il a souffert, comme il le dit lui-même, ce

qu'il n'avait pas mérité. *Ps. LXVIII.* Voilà ce que nous représente admirablement la figure de ce serpent.

XIII.

D'Elisée.

Elisée ressuscitant un mort, nous offre de ce mystère une représentation non moins parfaite. La femme, qui recevait le prophète dans sa maison, ayant perdu l'enfant que les prières du prophète lui avait obtenu, accourut en toute hâte vers Elisée, pensant qu'ayant été assez puissant pour lui obtenir le bonheur d'être mère, il le serait assez pour rappeler son enfant à la vie. En voyant cette femme prosternée à ses pieds, ému de compassion, le prophète donne son bâton à son serviteur Giézi, et lui ordonne d'aller le plus promptement possible placer ce bâton sur la figure de l'enfant. Giézi accomplit l'ordre de son maître, et revient lui annoncer que l'enfant n'est pas revenu à la vie. Le prophète se rend alors lui-même à la maison où était le cadavre. Ce qu'il y fit est vraiment surprenant. Il ferme la porte de la chambre où était l'enfant, et commence par prier le Seigneur; après quoi il monte sur le lit du cadavre, s'étend sur lui, place sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains, ses pieds sur ses pieds. Comme l'enfant était d'une taille bien plus petite que celle d'Elisée, celui-ci, au rapport de l'Écriture, se replia sur lui-même pour se mettre à la taille de l'enfant. De cette manière, il revint un peu de chaleur au corps de l'enfant. Ce n'est pas tout : le prophète, descendant de cette chambre, parcourt la maison d'un bout à l'autre, puis remonte à la chambre d'où il était descendu, et s'étend sur le cadavre, comme il venait de le faire. Alors l'enfant bailla sept fois et ouvrit les yeux. *IV Reg. iv.*

Assurément, si nous possédions la lumière et l'esprit que possédaient les saints, nous admirerions en lisant cette histoire, en même temps que ces actes si étranges, les mystères qui y sont contenus, et si bien qu'ils trahirent eux-mêmes leur présence. Comment ces actes pouvaient-ils avoir par eux-mêmes la vertu de rendre la vie à un cadavre? Mais parce qu'à Dieu seul il appar-

tient de ressusciter les morts, de même que cette œuvre est l'effet de sa toute-puissance, de même les circonstances en ont été déterminées par sa souveraine sagesse. Le Père éternel, ayant toujours devant les yeux la rédemption du monde que devait opérer son Fils unique, reproduisait, toutes les fois que rien ne s'y opposait, les trois grands signes de ce mystère ; et voilà ce que nous trouvons dans l'épisode qui nous occupe. Cet enfant mort est l'image du genre humain, qui était condamné à la mort et qui avait subi la mort de toute espèce de péchés. Pour le sauver, le Seigneur envoie d'abord son serviteur Moïse, comme un autre Giézi, la verge de la justice en ses mains, avec la mission de mettre devant les yeux des hommes les menaces et la rigueur de sa justice, et de les intimider de façon à ce qu'ils s'éloignent du péché. C'est ce que Moïse déclare lui-même sur le Sinaï quand il dit au peuple que Dieu a déployé un si terrible appareil afin qu'il ne péchât plus. *Exod.* xx. En outre, dans une foule de lois, la sanction portée contre les transgresseurs était la peine de mort, toujours afin d'assurer l'observation des préceptes divins. *Exod.* xix, xxi, xxii, xxxi ; *Levit.* xx, xxiv. Mais aucun de ces moyens n'a suffi à leur dessiller les yeux et n'a pu les amener à connaître Dieu et à observer ses commandements. Quel moyen donc employer ? Ce que le serviteur n'avait pu faire en recourant à la crainte, le Maître l'a fait par la grandeur de son amour. Ce que les rigueurs de sa justice n'avaient point obtenu a été obtenu par la douceur de sa miséricorde. Ce que ne firent pas ses verges a été opéré par ses bienfaits, et principalement par ce suprême bienfait de Dieu devenu homme, de l'immensité devenue petite, de la divinité devenue en tout semblable à l'homme hormis le péché. C'est ce que nous représente le prophète se rapetissant sur le corps de l'enfant, et s'efforçant de se proportionner à sa taille. Il donne ainsi un peu de chaleur au cadavre. Que signifie cette chaleur donnée au cadavre, sinon que les hommes frappés de la bonté et de la charité incompréhensibles que le Maître de l'univers a déployées en cette œuvre, n'ont pu s'empêcher de s'embraser d'amour pour un Dieu qui les a tous aimés, qui les a tous recherchés ? Que veut dire encore cette course du prophète à

travers la maison pour aller ensuite s'étendre sur l'enfant comme précédemment? Le Sauveur a pris notre ressemblance de deux manières : premièrement, en se faisant homme pour l'amour des hommes par l'incarnation ; secondement, en prenant l'apparence d'un pécheur dans sa passion. Or, l'une et l'autre de ces manières nous est représentée par le prophète, se rapetissant et se mesurant par deux fois à la taille du cadavre. Mais les pas qu'il fit dans l'intervalle indiquent le temps que le Sauveur, après son incarnation, employa avant sa passion sainte à prêcher sa doctrine. Le prophète, plaçant sur la bouche de l'enfant sa propre bouche, ses mains sur ses mains, ses yeux sur ses yeux, et réchauffant le cadavre, nous donne à comprendre que la participation à la grâce du Christ et la communication de ses mérites nous sanctifient et nous rappellent de la mort à la vie. Les sept bâillements de l'enfant représentent la confession des péchés, dont l'effet est de ressusciter les âmes à cause de la vertu communiquée à ce sacrement par les mérites de la passion du Sauveur.

Ces diverses circonstances nous montrent avec quel naturel, quelle harmonie suave, sans forcer l'interprétation de l'Écriture, ce trait s'applique au mystère du Christ, lequel, selon l'Apôtre, est la fin de la loi et des prophètes. Toutes ces circonstances montrent combien le Père éternel tenait à ce que nous eussions sans cesse devant les yeux l'image de la très-clémentie rédemption.

XIV.

De plusieurs autres figures.

Mais les figures précédentes n'ont pas suffi au Seigneur ; il a voulu encore que tous les objets du sanctuaire nous représentassent le Sauveur promis : l'arche d'alliance, comme la manne qu'elle renfermait, comme le propitiatoire dont elle était surmontée, comme les pains dits pains de proposition, l'autel des parfums, le candélabre d'or et le voile du temple. Et qui mérite mieux le nom d'arche d'alliance que cette humanité sainte par les mérites de laquelle nous avons été réconciliés avec Dieu? Quelle manne plus suave, plus variée en saveurs que l'histoire de

la vie et de la mort du Sauveur? Il est également un propitiatoire véritable en Jésus, qui, par le sacrifice de sa passion, apaise son Père, calme son courroux et le rend tous les jours propice aux péchés des hommes? Quel candélabre resplendissant que ce Dieu dont la puissance répandit tout-à-coup la lumière parmi ceux qui habitaient dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort! Quel autel plus propre à recevoir l'encens et l'offrande de nos prières que la sainte humanité du Sauveur, au nom de laquelle nous implorons le pardon de nos fautes et le remède à tous nos besoins? Quel pain plus substantiel et plus capable d'entretenir en nos âmes la vie spirituelle que ce même Sauveur? N'a-t-il pas dit lui-même : « Je suis le pain vivant descendu du ciel; quiconque mangera de ce pain vivra éternellement? » Le voile du temple qui cachait l'entrée du sanctuaire est encore une figure frappante de l'humanité sacrée derrière laquelle en Jésus-Christ se cachait la gloire de la divinité. Aussi, quand le Sauveur expira sur la croix, le voile du temple se déchira-t-il de haut en bas, afin que la figure éprouvât ce qu'éprouvait Celui qui était ainsi figuré. *Matth.* xxvii. Nous n'en dirons pas davantage sur les figures du Christ.

Quant aux fruits que l'on retire de ces figures bien comprises, ce sont les deux plus nobles des vertus théologiques, à savoir, l'espérance et la charité. Après avoir considéré sous ces figures diverses les grands biens que le Seigneur a daigné nous accorder par pure grâce et à un si haut prix de sa part, alors que nous le méritions si peu, l'âme pieuse se sent portée à mettre dans toutes ses nécessités son espérance en Celui qui l'a tant aimée, à adresser ses prières à Celui qui lui a témoigné tant de bonté et de miséricorde et qui l'a comblée de tant de bienfaits. En même temps, elle se sent embrasée d'amour pour cette bonté incompréhensible, pour cette charité capable d'émouvoir un cœur de fer. C'est pourquoi le divin Maître disait qu'il venait apporter le feu sur la terre, parce qu'il venait octroyer aux hommes de tels bienfaits qu'il n'en fallait pas davantage pour allumer en eux le feu de son amour.

Je ne doute pas que plusieurs ne goûtent cette doctrine; car ces deux grandes vertus, l'espérance et l'amour, procurent de

bien douces consolations; et chacun estimera les posséder, et se dira à lui-même qu'il espère véritablement en Dieu et qu'il l'aime. Mais pour se rendre ce témoignage que l'on aime Dieu, il est bon d'examiner si l'on réunit les conditions que suppose d'ordinaire cet amour. Parmi ces conditions, l'une des plus importantes est l'observation des commandements divins, comme l'affirme formellement le Sauveur par ces paroles : « Celui qui accomplit et observe mes commandements, voilà celui qui m'aime. » *Joann.* xiv, 15. « Si quelqu'un m'aime, disait-il encore, il gardera mes commandements. » *Ibid.* 21. Saint Jean écrivait aussi dans une de ses épîtres : « Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu et n'observe pas ses commandements, c'est un menteur. » I *Joann.* II, 4. On connaît le mot de saint Grégoire : « Jamais l'amour divin n'est stérile; s'il mérite le nom d'amour, il produira de grandes choses; du moment où il n'en produit plus, ce n'est plus de l'amour. » *Homil.* xxx *sup. Evangel.* Si l'on veut savoir quels sont les effets et les vertus que l'amour entraîne d'ordinaire à sa suite, saint Paul nous les fera connaître. Voici comment il parle de la charité, qui est la même chose que l'amour : « La charité est patiente, elle est bienveillante, elle n'est point curieuse, elle ne fait point de mal, elle ne s'enfle pas, elle n'est pas ambitieuse, elle ne cherche pas ses propres intérêts, elle ne s'emporte pas, elle ne pense pas de mal, elle ne se réjouit pas de l'iniquité, elle se réjouit au contraire de la vérité, elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. » I *Cor.* xiii, 4 *et seq.*

Telles sont les qualités, telles sont les compagnes de cette vertu. Et de même que nous connaissons les choses de la nature par les propriétés qu'elles possèdent, le feu par sa chaleur, l'eau par sa fraîcheur, ainsi nous devons nous servir de ces qualités pour savoir si nous avons ou non l'amour de Dieu et ne pas nous contenter de simples paroles. De là ce mot du même saint Grégoire, que nous devons, pour savoir si nous aimons Dieu ou si nous ne l'aimons pas, interroger et examiner notre langue, notre âme et notre conduite. Or, dans ce qui précède, tout fidèle chrétien trouvera le moyen de le savoir; ces divers caractères lui permettront de voir s'il possède réellement une vertu aussi importante. C'est

par cet avis essentiel que nous terminerons ce traité sur les figures du Christ.

TROISIÈME PARTIE. — TROISIÈME TRAITÉ.

DIALOGUES OU L'ON SE PROPOSE DE RÉSOUDRE AUSSI CLAIREMENT QUE POSSIBLE TOUTES LES QUESTIONS QUE LA SAGESSE HUMAINE PEUT SUGGÉRER TOUCHANT L'INCARNATION ET LA PASSION DE NOTRE SAUVEUR.

DIALOGUE PREMIER.

De la cause pour laquelle le Fils de Dieu est venu en ce monde.

Le disciple. — Maître, j'ai lu entièrement tout ce que vous avez écrit sur le mystère de notre rédemption, et je ne saurais exprimer en paroles les consolations et l'édification que cette lumière nouvelle a répandues sur mon âme; de même, je ne cesse d'admirer les fruits prodigieux qu'a produits l'arbre sacré de la croix, car il n'y a point d'action vertueuse pour l'accomplissement de laquelle il ne nous offre un modèle et ne nous donne une force admirable. Toutefois, pour mieux saisir et mieux comprendre cette haute philosophie, je désirerais vous soumettre quelques questions dont la solution rendra mes idées plus fermes. J'avoue d'abord que la doctrine précédente résout suffisamment bien des demandes que je pourrais vous proposer sur ce mystère. En effet, vous m'avez montré d'abord par des exemples irrécusables pourquoi la faute et le châtement du premier homme avaient été transmis des pères aux enfants, et comment la nature humaine en avait été souillée.

Vous avez indiqué encore d'excellentes raisons expliquant pourquoi l'ange et l'homme étant tombés également, la divine providence laissa l'ange dans son péché, tandis qu'elle voulut offrir à l'homme un remède. Sur ces deux points, je me déclare satisfait par ce que vous avez dit. Maintenant, comme si je venais d'ouvrir les yeux à la connaissance de Dieu, je vous prierais de faire

ressortir avec clarté l'harmonie de toutes les parties et de toutes les circonstances de ce mystère, et d'établir la convenance de chacune d'elles en particulier, pour que la vérité soit connue d'une manière plus nette et plus distincte.

En premier lieu, je vous demanderai pour quelle cause le Fils de Dieu est venu en ce monde; car il ne manquait assurément pas de serviteurs qui eussent fait tout ce qu'il eût voulu, sans qu'il eût à venir lui-même en personne.

Le maître. — Je suis très-volontiers d'avis d'examiner chaque point de vue de ce mystère en particulier; de la sorte nous éviterons de les confondre les uns avec les autres. Pour satisfaire à votre question, je commencerai par vous prier de supposer au préalable que ce souverain Seigneur et Monarque est la cause efficiente et finale de cet univers. Lui seul l'a voulu, c'est pour lui seul qu'il l'a créé. De même que nul autre que lui ne le pouvait créer, il ne pouvait le créer pour nul autre que pour lui; à savoir, de manière à ce que ce monde fût comme un livre de toutes les perfections divines, à l'aide duquel toutes les créatures intellectuelles, les anges et les hommes, pussent connaître, aimer et glorifier ce souverain Maître et Créateur de toutes choses. Ainsi le monde était en quelque façon un temple, un chœur, une chapelle royale où toutes les créatures devaient, d'une seule voix, proclamer la gloire de leur Maître. Telle est la fin pour laquelle, soit au point de vue de la foi, soit au point de vue de la philosophie naturelle, a été créé le monde.

Cela étant, l'ennemi superbe de Dieu, le prince des ténèbres se présente pour s'emparer de ce royaume, pour imposer à cet univers sa tyrannie, pour usurper la gloire divine et se faire vénérer et adorer en tous lieux comme le Dieu véritable. En conséquence, il dresse partout ses étendards, il y établit ses armes, ses insignes, ses temples, ses sacrifices, ses autels, et obtient des adorations et une obéissance presque universelles. Or, dans ce cas, la vérité d'une providence divine admise, que devait faire le Souverain véritable et légitime de l'univers? Il devait faire, ce semble, ce que font d'ordinaire les rois de la terre lorsqu'une des provinces de leur royaume se soulève : ils envoient

des ambassadeurs, des généraux et des serviteurs, avec l'ordre de ramener cette province sous l'autorité du légitime souverain, et de tirer une justice rigoureuse des insurgés et des rebelles. Si la révolte est organisée sur un pied tel que ces mesures restent impuissantes, alors le roi lui-même marche en personne, ou bien il envoie son propre fils investi d'une autorité et d'un pouvoir sans limites, afin de mener l'affaire à bonne fin, de châtier les sujets révoltés, de récompenser les fidèles, et par un sage emploi de la sévérité et de la douceur, suivant les personnes auxquelles il aura affaire, de rendre à son père la province rebelle. Telle est la marche que l'on suit en ce monde. C'est de cette manière qu'a agi en une pareille circonstance le Monarque de l'univers. A la vue de la tyrannie que le démon imposait à ce monde qu'il avait créé pour sa gloire, Dieu envoya d'abord des ambassadeurs, à savoir, des patriarches, des prophètes, des anges, qui exercèrent les châtimens les plus rigoureux pour ramener le monde sous le joug de son Créateur; au déluge succédèrent plusieurs fléaux, la famine, la peste, le feu du ciel, la captivité, et autres châtimens aussi redoutables. Telle fut la rigueur de la justice divine en ce temps-là, principalement à l'égard du peuple de Dieu, qui était d'autant plus étroitement obligé à le servir qu'il en avait reçu plus de bienfaits; telle fut la rigueur de la justice divine, que le Seigneur disait par l'organe du prophète Isaïe : « Jusques à quand devrai-je vous châtier? car vous devenez pires de jour en jour, et vous ajoutez les iniquités aux iniquités. Des pieds à la tête votre corps n'est qu'une plaie. Il n'y a point de partie que mes coups n'aient déchirée, sans qu'il y ait un appareil pour les guérir, un remède pour les calmer. » *Isa.* 1, 5-6. Dans Ezéchiel, il fait encore mieux ressortir cette opiniâtreté des hommes au milieu des coups dont il les accablait : « Nous avons fait tout ce que nous avons pu; mais la rouille de ce peuple est si tenace que le feu n'a pu la faire disparaître. » *Ezech.* xxiv, 12. Que dirai-je enfin? Les hommes furent si peu disposés à se corriger devant les menaces et les avertissements des prophètes, qu'assaillant avec fureur et frénésie ces mêmes prophètes qui les voulaient guérir, ils les firent périr de diverses manières, lapidant les

uns, faisant scier les autres, perçant les autres de barres de fer. Ce fut là le fruit que les hommes recueillirent de ce remède au moyen duquel Dieu se proposait de fermer les plaies de son peuple.

Que lui restait-il à faire en pareil cas? Devait-il s'arrêter et s'en tenir là? Devait-il accepter cet échec et ne pas arriver au but de ses desseins? Devait-il laisser le démon victorieux, triomphant et se glorifiant de n'avoir pu être défait par Dieu avec toute sa puissance, ni être renversé de son trône? Certes non. Quel moyen alors employer? Ce que ses ministres n'ont pu faire, le Seigneur le pourra; ce que n'a pu la rigueur, la miséricorde l'obtiendra; ce que n'a point accompli la crainte sera accompli par l'amour, selon la promesse formelle du Seigneur à un prophète, promesse assurant que les hommes seraient attirés jusqu'à Dieu par des liens et des chaînes d'amour. C'est pour cette raison si légitime que le souverain Roi résolut d'envoyer son Fils dans le monde; l'œuvre que n'avaient point accomplie les ministres, leur Seigneur venait l'exécuter. Cette résolution du Seigneur, l'Apôtre nous la fait connaître dès le début de son épître aux Hébreux. Après avoir parlé aux anciens Hébreux par l'organe de ses prophètes et de plusieurs autres manières, Dieu, dit-il, s'était déterminé à les entretenir maintenant par la bouche de son Fils, l'héritier, le maître de toutes choses, et par lequel il avait créé l'univers. *Hebr. 1, 1 et seq.*

Mais examinons comment il envoie le nouvel ambassadeur. Il l'a envoyé comme il convenait à la noblesse de sa personne, à la dignité du Fils de Dieu, à savoir, plein de puissance et de grâce : de puissance, pour vaincre les démons; de grâce, pour s'attirer les cœurs des hommes, pour pardonner leurs péchés et les combler de nouvelles faveurs, pour obtenir par des bienfaits ce qu'il n'en avait pas obtenu par des châtimens, pour gagner par des caresses ce que les supplices n'avaient point arraché. Aussi le Fils de Dieu dit-il par l'organe d'Isaïe, qu'il vient annoncer au monde une année de jubilé et un jour de vengeance : le jubilé, pour le pardon des coupables; le jour de vengeance, pour le châtimement des démons. *Isa. LXI.* Dans un autre endroit, le même pro-

phète dit qu'il viendra nous venger et nous sauver, *Isa.* xxxv ; ce qui signifie qu'il agira avec miséricorde et justice : avec miséricorde envers les hommes, avec justice envers les démons ; avec miséricorde envers ceux qui ont été séduits, avec justice envers les séducteurs ; avec miséricorde envers les sujets, avec justice envers le tyran qui s'est insurgé contre lui. C'est ce que le Sauveur annonçait clairement avant sa passion. « Maintenant, disait-il, le monde va être jugé ; maintenant le prince de ce monde va en être chassé. » *Joann.* xii, 31. Il a qualifié le démon de prince de ce monde, non que le démon ait droit à ce titre, mais parce qu'il l'avait tyranniquement usurpé, s'efforçant d'obtenir sur la terre ce qu'il n'avait pu obtenir dans le ciel. Or, c'est le prince du monde que le Fils de Dieu va maintenant juger, qu'il va bannir du monde même et qu'il va dépouiller de tout ce qu'il y avait dérobé. Il est le fort armé dont parlait le Sauveur dans l'Évangile, ce fort armé qui défendait hardiment le poste dont il s'était emparé ; mais un plus fort que lui s'est présenté qui l'a chassé de ce poste et l'a complètement dépouillé de ses armes et de ce qu'il possédait. Or, ce fort armé, c'est-à-dire le démon, s'était emparé du monde, et les sentiments par lesquels, comme par autant de chaînes, il retenait les hommes captifs sous son joug, étaient si puissants que nul pouvoir sur la terre n'avait réussi à les briser jusqu'à ce qu'un pouvoir céleste fût venu vaincre ce tyran et lui enlever tout son butin. Cette victoire remarquable est celle que célèbre le prophète Isaïe, disant que le Seigneur dès ce jour appesantira son glaive sur le fort, sur le dragon Léviathan, et qu'il frappera mortellement le monstre que recèle la mer. *Isa.* xxvii, 1. Le démon était, en effet, le monstre qui dévorait le monde, le dragon tortueux qui, de l'extrémité de sa queue, entraînait la troisième partie des étoiles du ciel et presque les trois parties du monde. *Apoc.* xii, xiii. C'est contre ce monstre énorme que le Fils de Dieu est venu combattre ; c'est la tête que l'épée de son bras a tranchée, après quoi il lui a ravi toutes ses dépouilles et il a renversé ses temples et ses autels. Aussi les hommes qui ont des yeux pour voir la grandeur de cette victoire et qui connaissent par expérience cette nouvelle

liberté que le Fils de Dieu leur a donnée, en les délivrant de la servitude des passions et des péchés sous l'empire desquels ils vivaient, émerveillés de ce triomphe, stupéfaits en présence des débris des temples consacrés à ce tyran qui jonchent la terre, s'écrient-ils avec le prophète Isaïe : « Comment a disparu ce ravisseur; comment a cessé le tribut qu'il exigeait de nous? Le Seigneur a brisé la verge des impies et le sceptre des dominateurs; il a brisé celui qui frappait les peuples d'une plaie incurable, qui commandait aux nations avec colère et qui les persécutait avec cruauté. — Comment, ajoute plus bas le Prophète, comment es-tu tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore? Comment es-tu renversé sur la terre, toi qui frappais les nations? Tu disais en ton cœur : Je monterai au plus haut des cieux; j'établirai mon trône au-dessus des astres; je me reposerai sur la montagne du Testament; je franchirai la hauteur des nuées et je deviendrai semblable au Très-Haut. Et néanmoins tu seras jeté dans l'enfer, au plus profond de l'abîme. » *Isa. xiv, 4-6 et 12-15.*

Alors s'accomplit encore la prophétie de Jérémie : « La perdrix a couvé des œufs qu'elle n'a pas produits. Il a amassé des richesses, mais injustement; c'est pourquoi il les quittera au milieu de ses jours. » *Jerem. xvii, 12.* Prophétie que saint Jérôme expose en ces termes : Les écrivains qui s'occupent d'histoire naturelle prétendent que la perdrix dérobe les œufs d'une autre perdrix, les couve et les fait éclore. Mais quand les petits ont grandi, ils n'entendent pas sitôt la voix de leur véritable mère, qu'ils abandonnent l'autre pour l'aller rejoindre. Cet exemple, le pieux écrivain l'applique avec beaucoup de justice à la conversion des Gentils; en effet, après avoir adoré comme Dieu le démon qui dérobaît de la sorte au Seigneur sa gloire, dès qu'ils entendirent la prédication de l'Évangile et la voix de leur Dieu et Maître légitime, ils abandonnèrent le séducteur pour servir leur Créateur véritable.

Telle a été la cause de la venue du Fils de Dieu sur la terre, à savoir, de briser la tête du serpent, selon la promesse faite dès le principe, de chasser le tyran et de ramener au Souverain légitime de l'univers les adorations et les hommages qui lui étaient dus.

Le disciple. — Je comprends très-bien l'explication que vous me donnez. Le culte des idoles étant le plus grand des maux auxquels l'humanité fût en proie et ayant pour conséquence l'obéissance au démon et le mépris du Créateur, de même que la perte d'une infinité d'âmes, certainement une entreprise comme celle-ci, une entreprise qui tendait à combattre les idées de toutes les nations, de tous les rois et de tous les princes du monde n'était pas indigne du Fils de Dieu; c'était bien à lui qu'il appartenait de mettre ce dessein à exécution. A qui, en effet, convient-il mieux de maintenir l'intégrité du royaume et de l'honneur d'un roi qu'au fils de ce roi, surtout quand il s'agit d'un tel fils?

Le maître. — Ce que vous dites là est très-bien. Mais ce qui précède suffit pour le moment; nous reprendrons plus tard avec détails ce sujet, la victoire remportée sur le monde et sur l'idolâtrie. Avez-vous maintenant quelque autre question à me faire?

Le disciple. — Ce sera, si vous le voulez bien, renvoyé à demain; car c'est une question qui ne pourrait se traiter en quelques paroles.

DIALOGUE II.

Pourquoi le Sauveur, en venant en ce monde, a-t-il pris la nature humaine?

Le disciple. — La première question étant éclaircie, à savoir, pourquoi Dieu s'est-il résolu à venir réparer par lui-même le désordre qui s'était introduit dans le monde qu'il avait créé, abordons le point important de ce mystère. Pourquoi en venant s'est-il revêtu de la nature humaine? Et pour vous soumettre une autre question qui se rattache à celle-ci, Dieu étant résolu à se faire homme, pour quel motif, quand il pouvait se montrer au monde en pleine virilité, a-t-il voulu naître comme naissent les autres enfants?

Le maître. — Et d'abord, une observation. Quoique contenue dans un corps si petit, la divinité ne laissait pas que d'être présente dans tout l'univers comme la cause de laquelle dépendent

toutes les autres causes, comme la cause sans l'assistance et la vertu de laquelle toutes les autres s'arrêteraient sur-le-champ, de même que les roues d'une horloge s'arrêtent dès qu'on leur enlève le poids qui les met en mouvement. Tout en résidant dans l'âme du juste et en lui communiquant la vie spirituelle, Dieu n'en est pas moins présent à toutes les autres créatures; c'est ainsi que, tout en remplissant cette humanité sainte, en lui communiquant un être divin, il n'en est pas moins présent à toutes choses, pour leur donner leur être naturel. Ne voyons-nous pas notre âme intellectuelle, substance spirituelle renfermée dans le corps, parcourir néanmoins le monde entier? A plus forte raison en sera-t-il de même de Dieu, le plus simple, le plus pur des esprits. C'est pour cela que, selon le langage du Prophète, il s'élève et vole au-dessus des chérubins; il vole sur les ailes du vent. *Ps. xvii.* Paroles qui expriment la présence et l'assistance de Dieu: il voit toutes choses, il les pénètre toutes, il les embrasse toutes, il les connaît toutes, il les gouverne et les conduit toutes par sa providence. Si le soleil, qui est une simple créature, remplit par sa vertu le monde de lumière et de chaleur, où s'arrêteraient la vertu et la puissance du Créateur?

Mais ce point est assez facile à comprendre, et je passe à votre question. Pourquoi, demandez-vous, le Seigneur, une fois déterminé à se faire homme, a-t-il voulu prendre les simples traits d'un enfant et d'un enfant venu au monde dans la plus grande humilité et la plus grande détresse? La réponse à cette question veut que vous vous remettiez en mémoire une chose que nous avons dite hier. *D. Thom. iii. P., Quest. xiv, 1 et 2.* Il est venu, disions-nous, comme un vaillant soldat pour briser la tête de l'antique serpent, pour combattre le fort armé, le dépouiller et le chasser du trône et de l'empire du monde, qu'il avait usurpés. Son dessein étant tel, de quelles armes devait-il se servir contre cet ennemi? S'il fût venu avec l'appareil et les armes qui lui convenaient, quelle gloire aurait-il eue à remporter la victoire? Ce n'est pas ainsi que Dieu en use. Il n'a besoin que de quelques mouches pour faire, quand il lui plaît, la guerre aux rois de ce monde. *Exod. viii.* Il se sert de la main d'une faible femme pour

trancher la tête d'Holopherne et mettre en déroute l'armée des Assyriens, choisissant ainsi ce qu'il y a de plus faible au monde pour combattre ce qu'il y a de plus fort. C'est ce que nous apprend l'Apôtre, quand il nous dit que la faiblesse de Dieu laisse bien loin toute la force du monde. I *Cor.* 1.

Voilà de quelle manière il convenait que le Seigneur parût, sa victoire devant être d'autant plus glorieuse qu'il opposerait à son ennemi non la force, mais la faiblesse, non la puissance de sa divinité, mais la bassesse de son humanité, non la vertu de son esprit, mais l'infirmité de son corps, non un corps de géant, mais le corps d'un tout petit enfant, de cet enfant duquel il était écrit qu'avant de savoir parler il renverserait toute la puissance du démon, c'est-à-dire du prince de ce monde. *Isa.* VIII. C'est ainsi que notre David s'est mesuré avec le géant Goliath; il a marché contre lui, non avec les armes d'or de Saül, mais avec une fronde et une pierre, non avec la force de sa divinité, mais encore une fois avec la faiblesse de son humanité. Plus ses armes ont été faibles, plus illustre a été son triomphe. Tel est le premier motif pour lequel il devait paraître sous cette figure. A ce motif se joint celui-ci, que nulle autre forme n'eût mieux convenu à l'exécution de son dessein. Comme il venait réconcilier les hommes avec Dieu et confondre les démons, il convenait qu'il prit une forme sous laquelle il fût plus aimé des hommes et moins connu des démons, de façon à gagner le cœur des premiers tout en déjouant les artifices des seconds; ainsi celui dont la fourberie avait triomphé de l'homme et l'avait séduit, était à son tour vaincu et joué par Dieu même. Par conséquent, pour l'une et pour l'autre de ces fins, aucune figure ne convenait mieux que la figure sous laquelle le Sauveur est apparu.

Le disciple. — Certainement, ce que vous venez de dire là, maître, est admirable, et vos réponses font un grand bien à mon âme. Il m'est bien doux de comprendre la sagesse souveraine et l'ordonnance qui président aux œuvres divines, et de voir la proportion exquise qui existe entre les moyens et la fin. Mais là sans doute ne se bornent pas les raisons pour lesquelles le Seigneur s'est revêtu de notre humanité; il en existe d'autres.

et je voudrais bien les connaître. A regarder ce mystère avec les yeux de la chair, il ne semble pas convenable que cette substance si haute, si simple, si pure, cette substance qui tient la terre entière suspendue à trois de ses doigts, qui a disposé l'assiette des montagnes et des collines avec poids et mesure, ait consenti à se couvrir d'un vêtement aussi vil que la nature humaine.

Isa. XL.

Le maître. — Oh! quel large champ votre question ouvrirait à un homme de génie, et comme il pourrait y déployer toutes les voix de son éloquence! Que de trésors sont cachés dans ce mystère! Mais qui aura la conscience assez pure pour en parler; qui possédera la lumière de l'Esprit-Saint nécessaire pour saisir les merveilles qui y sont renfermées? Cependant, plein de confiance en la bonté de ce Seigneur, qui s'est tant abaissé par amour pour nous, je dirai quelques-unes des choses qui se rapportent à votre demande. Pour procéder avec ordre, j'établirai d'abord que la nature humaine, telle que le Seigneur l'a prise, n'était pas indigne de lui; ce point établi, j'expliquerai combien il convenait que cette bonté suprême se revêtît de notre humanité et quelle gloire elle en a recueillie. Voici pourquoi les infidèles ont regardé comme une chose indigne de la majesté de Dieu qu'il se fit homme; c'est parce qu'ils voyaient en Jésus-Christ un homme en tout semblable aux autres hommes, possédant les mêmes propriétés et les mêmes mérites, et comme ayant été conçu dans le péché où nous naissons, avec ces appétits et ces passions perverses qui, étant la conséquence du péché originel, obscurcissent l'entendement, affaiblissent la volonté, remplissent l'imagination de dissipation et de désordre, rendent l'âme lâche et paresseuse pour le bien, ardente pour le mal, et faible surtout du côté de la chair et des inclinations mauvaises qui s'y rattachent. Tel est l'homme au sortir du ventre de sa mère. Aussi, à prétendre que Dieu ne saurait devenir homme dans ce sens, on ne se trompe pas; car rien ne serait plus indigne de Dieu que de s'unir à la nature humaine telle que nous venons de la décrire.

Le disciple. — Et quelle est donc la nature humaine à laquelle il s'est uni?

Le maître. — O prodige admirable, prodige si doux que l'âme pieuse y pense la nuit et le jour sans en être rassasiée ! O sagesse divine, comme vous savez élever les choses les plus basses, faire grandir les choses les plus petites, ennoblir les choses les plus humbles ! Dieu, après avoir résolu de s'abaisser à prendre notre humanité, s'est fait homme de telle manière pourtant qu'il en résultât pour lui non de l'ignominie, mais la gloire la plus haute. Il dépendait, en effet, de lui de choisir la condition qui lui convenait, sans autre effort qu'un acte de la volonté.

Dans la nature humaine telle qu'on la trouve chez tous les hommes, il y a un élément qui vient de Dieu, ce que l'on appelle à proprement parler la nature, et un élément que le démon y a importé, à savoir, le péché. Or, le Seigneur a pris ce qui vient de Dieu et a laissé ce qui vient du démon ; il a pris la nature et a laissé le péché. Il n'a point non plus été conçu, il n'est pas né comme le reste des hommes ; mais bien d'une façon merveilleuse et digne de sa majesté. Il a été conçu par l'opération du Saint-Esprit, et il est né d'une vierge. A devoir naître il fallait que Dieu naquît d'une vierge ; et, à devoir être mère en même temps que vierge, la vierge devait enfanter un Dieu. Cette conception et cette naissance miraculeuses sont quelque chose de si nouveau, de si glorieux, elles conviennent si bien au Fils de Dieu, que si l'on a vu des princes insensés prendre le titre de dieu et se faire adorer comme tels, on n'a jamais vu qu'ils aient osé s'attribuer un pareil privilège.

Que dire des grâces et des trésors dont cette humanité sainte fut enrichie ? La première et la principale de ces grâces fut d'être unie au Verbe divin, dignité la plus haute que la toute-puissance soit capable de conférer. Par cette dignité, l'humanité du Sauveur a été élevée au-dessus de toutes les créatures présentes ou possibles. Comme le demandait cette dignité suprême, toutes sortes de grâces lui furent octroyées ; elle devint ainsi la tête du genre humain tout entier, et elle fut appelée à communiquer la grâce à tous les descendants et à toute la postérité d'Adam. En cette qualité elle reçut toutes les grâces que les théologiens désignent sous le nom de *gratiæ gratis datæ* ; c'est-à-dire le don de

prophétie, des miracles, le pouvoir de guérir les malades, de commander aux démons, en un mot, toutes les richesses du Saint-Esprit qui établit en l'âme sainte du Sauveur sa demeure. Isaïe nous l'annonçait par ces paroles : « Il sortira une tige de la racine de Juda ; et de cette tige sortira une fleur ; et sur cette fleur l'Esprit du Seigneur se reposera, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et il remplira son âme de l'esprit de crainte de Dieu. » *Isa.* xi, 1-2. Ces dons et une foule d'autres furent répandus par l'Esprit-Saint en cette âme très-pure ; en elle furent déposés tous les trésors de la sagesse et de la science divines, comme le demandait la dignité que lui conférait son union personnelle avec Dieu. Or, dans ces conditions, il n'était pas indigne de la majesté divine de se couvrir d'un vêtement si beau et si riche. Encore que la nature humaine soit par elle-même au-dessous de la nature angélique, la grâce chez le Sauveur l'a élevée à une telle hauteur, qu'elle laisse les anges bien au-dessous d'elle. De l'étoffe la plus grossière, on peut faire, à l'aide de pierreries, de franges et de travaux divers, un vêtement plus précieux que ne le serait un vêtement dont l'étoffe serait d'or, la beauté de la forme et du travail suppléant alors à la dignité de la matière. Le voile du temple, derrière lequel se trouvait l'arche d'alliance, était de diverses couleurs et couvert de broderies, Dieu l'ayant ainsi ordonné. *Exod.* xxvi, xxxvi. Il nous représente l'humanité sainte derrière laquelle, comme derrière un voile, était cachée la gloire de la divinité ; la diversité des couleurs représente le nombre et la diversité des vertus du Sauveur, et les broderies l'art divin avec lequel le Saint-Esprit a orné et embelli son humanité adorable. De là ce mot du Psalmiste, que le Seigneur s'est couvert de la beauté comme d'un vêtement, et qu'il a pris pour ceinture la force. *Psalm.* xcii. C'est pour cela que sa beauté, au langage de la raison, surpasse la beauté de tous les enfants des hommes, à savoir la beauté de tous les saints qui ont existé et qui pourront exister. *Psalm.* xliv. L'Épouse des Cantiques nous le dit également dans ces paroles : « Comme le pommier brille parmi les arbres de la forêt, ainsi mon bien-aimé brille

entre les enfants des hommes. *Cant.* II, 3. Pour la même raison, le Roi-Prophète avance que le Sauveur a reçu de la grâce du Saint-Esprit une onction beaucoup plus abondante que l'onction de tous ses élus. *Psalm.* XLIV. Enfin, tel est le privilège du Sauveur que Daniel l'appelle le Saint des saints. *Dan.* IX.

En outre, les passions naturelles qui chez le reste des hommes se révoltent contre la raison et lui désobéissent, à cause du péché dans lequel nous avons tous été conçus, étaient en l'Homme-Dieu aussi soumises qu'elles l'étaient avant le péché sous l'empire de la justice originelle. Ayant été conçu du Saint-Esprit, le Sauveur avait pris la nature d'Adam sans en connaître la faute : par conséquent, en lui ne se trouvait pas ce ferment empoisonné qui se trouve en chacun de nous. Il ne fallait pas qu'il y eût l'ombre même du péché en celui qui venait guérir les plaies mortelles que le péché nous avait faites. Enfin, la perfection et la beauté de l'humanité sainte du Sauveur étaient si élevées, et les docteurs sont si loin de regarder comme une chose indigne de la majesté divine que le Fils de Dieu soit venu expier ainsi nos prévarications, que, au sentiment de plusieurs théologiens, Dieu se serait incarné quand même il n'y aurait eu ni péché à expier, ni pécheurs à racheter, *Scotus in sentent. distinct.* VII, *quest.* III ; à l'appui de ce sentiment, ils soutiennent qu'une œuvre aussi admirable que celle de l'incarnation, œuvre devant laquelle l'univers lui-même n'est rien, ne pouvait dépendre d'une chose accidentelle et fortuite comme le péché ; ils ajoutent encore entre autres raisons qu'au souverain bien il convenait de se communiquer de cette façon souveraine, et pour nous montrer en cette communication sa grandeur et sa charité incompréhensibles, et pour rehausser la dignité de la création ; car en s'unissant à l'homme, qui est un petit monde, le monde entier se trouvait réuni à son principe, et sa dignité en'était ainsi considérablement augmentée.

I.

De la parfaite convenance des œuvres du Christ avec la dignité de sa personne.

Mais ce n'est pas en cela seulement que consiste la gloire et l'excellence de cette sainte humanité : tout ce qu'il y a eu en elle

a été en rapport avec la dignité souveraine dont elle était redevable à son union avec le Verbe divin. Tout est ordre et proportion dans les œuvres arrêtées par un conseil de Dieu. En conséquence, outre les glorieuses qualités dont nous venons de parler, afin que ce mystère possédât toute sorte d'éclat et de noblesse, longtemps avant la naissance du Sauveur, dès l'origine même du monde, et dans les siècles qui se sont ensuite succédé, il a été promis aux patriarches, prédit par les prophètes, annoncé par les sibylles, figuré dans toutes les cérémonies, dans tous les sacrifices et dans tous les sacrements de l'ancienne loi. Et quand il dut paraître en ce monde, de quelle manière y parut-il? D'une manière digne d'une si haute majesté. Il est annoncé par un ange, conçu par l'opération du Saint-Esprit; il naît d'une vierge; des milliers d'anges chantent et publient sa naissance; les bergers le visitent, les astres publient sa venue, les rois l'adorent, les justes le reconnaissent, Siméon, Anne, Elisabeth, et surtout saint Jean qui, renfermé dans le sein de sa mère, le reconnaît néanmoins et l'adore, témoignage de respect tel qu'on n'en vit jamais de semblable; il le fallait pour la gloire et l'honneur de ce Dieu qui paraissait dans le monde.

Quand le Sauveur eut grandi, l'éclat de sa gloire grandit également. A son baptême, les cieux s'ouvrirent, et l'Esprit-Saint descendit sur sa tête sous la figure d'une colombe, et l'on entendit cette déclaration éclatante du Père : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » *Matth.* vii, *Luc.* iii. Après cela, il se met à courir le monde, à converser avec les hommes, et il opère au milieu d'eux des merveilles en rapport avec sa propre dignité. Quelle œuvre, d'ailleurs, Dieu, descendu du ciel sur la terre sous une forme humaine, devait-il accomplir, sinon les œuvres d'un Dieu? Et ce sont, en effet, des œuvres divines qu'il accomplit; il guérit les malades, rend la vue aux aveugles, purifie les lépreux, chasse les démons, rend la santé aux paralytiques, ressuscite les morts, change le cours naturel des choses, multiplie les pains, marche sur les flots de la mer, commande aux vents, apaise les tempêtes, découvre le secret des cœurs, publie l'avenir, mène la vie la plus sainte,

prêche une doctrine admirable, pardonne les péchés, éclaire et sanctifie les hommes. Chose plus extraordinaire encore, il n'est pas le seul à faire ces prodiges : ceux qui croient en lui en font de pareils et de plus extraordinaires encore, comme il le déclare lui-même. *Joann.* xiv, *Matth.* ix, xiv. Non-seulement il les accomplit par sa parole ; mais il suffit de toucher le bord de sa robe pour recouvrer une santé parfaite. *Marc.* vi. Quoi de plus digne d'un Dieu qu'une telle vie ! Dieu pouvait-il vivre parmi les hommes, sinon pour y manifester ainsi sa grandeur ?

Vint ensuite la mort ; quoique infamante en apparence, elle ne fut pas moins glorieuse que sa vie. La guerre des méchants contre les bons ayant commencé avec le monde par la mort du juste Abel, et s'étant poursuivie dans tous les âges par la mort des prophètes, comment devait agir un monde pervers envers celui qui vivait de cette manière, qui prêchait une telle doctrine, qui rendait des œuvres mauvaises du monde un pareil témoignage, sinon en persécutant celui qui l'attaquait de la sorte, en travaillant à la ruine de celui qui cherchait sa propre ruine, en déclarant une guerre mortelle à celui qui la lui faisait ? Que pouvait faire un monde où tout était chair, sinon de se soulever contre celui qui était tout esprit ? Que pouvait faire le frénétique sinon de s'emporter contre le médecin, le chassieux sinon d'être blessé par l'éclat de la lumière, le larron sinon d'assouvir sa rage sur celui qui mettait à nu ses larcins ?

Comment exprimer ensuite la modération et la résignation sublimes avec lesquelles le Sauveur a souffert la mort ? Il vint lui-même sur le théâtre de sa passion. Le soir qui la précéda, il instruisait et consolait ses disciples, leur lavait les pieds, instituait en leur présence le sacrement merveilleux et divin de son corps et de son sang. Il allait encore au-devant de ceux qui le venaient prendre, et par deux fois il les faisait lever du sol où il les avait renversés. Il blâmait Pierre d'avoir frappé l'un de ses ennemis, et de sa main bénie il guérissait la blessure. Une fois tombé entre les mains de ses ennemis, quelle patience au milieu de tant de tortures, quel silence en présence de tant de fausses accusations, quelle mansuétude parmi tant d'injures, quelle gravité

dans ses réponses, quelle modération devant l'injustice des juges et des tribunaux !

Ce qui n'est pas moins remarquable, ce sont les paroles qu'il prononça sur la croix, paroles si dignes de lui. Il prie pour ceux qui le crucifient et qui l'accablent de blasphèmes ; il offre le paradis au bon larron ; il recommande sa pieuse mère à son disciple chéri, et il remet son âme entre les mains de son Père, consommant ainsi l'œuvre de sa sublime obéissance. Certainement, toutes ces choses étaient autant de témoignages de l'innocence et de la grandeur de l'Homme-Dieu ; mais un témoignage plus éclatant encore fut au moment de sa mort l'émotion de l'univers, l'altération des éléments : les cieux s'obscurcirent, la terre trembla, les pierres se brisèrent, les sépulcres s'ouvrirent, les morts ressuscitèrent, le voile du temple, figure de l'humanité du Sauveur, se déchira, comme il le fallait, durant les souffrances de cette humanité elle-même. Rien de plus raisonnable que cette émotion du monde à l'instant où le Créateur du monde expirait sur la croix.

Ainsi, depuis le commencement jusqu'à la fin, toutes les circonstances de la vie du Sauveur sont en rapport avec sa dignité, sa conception, aussi bien que sa naissance, sa vie et sa mort. Ce n'est pas encore assez pour sa gloire. S'il meurt, il ressuscite le troisième jour en maître et en vainqueur de la mort. Il ressuscite avec lui d'autres morts, il fait le sac de l'enfer et il enchaîne le prince de ce monde. Après cela, il monte par sa propre vertu dans les cieux, frappant ses disciples de stupeur par le spectacle d'un semblable prodige, et il emmène avec lui les prisonniers qu'il a glorieusement délivrés. Du ciel il envoie à ses apôtres le Saint-Esprit, dont la grâce, avec ces pauvres pêcheurs pour instruments, convertit le monde, renverse les autels des idoles, triomphe des empereurs, purifie les martyrs, peuple le désert de solitaires, les lieux habités de vierges, remplit le monde de sagesse, de religion et de la connaissance du vrai Dieu, et remporte sur ses ennemis, sur la puissance du monde, et, ce qui est encore plus remarquable, sur la puissance du péché, un triomphe complet. Quant à ceux qui machinèrent la mort du Fils de Dieu, ils eurent le châtement qu'ils méritaient. Celui qui le trahit alla

se pendre, celui qui le condamna sé donna la mort, ceux qui le livrèrent au dernier supplice eurent en partage la ruine la plus affreuse, et ils virent leur royaume détruit, victimes eux-mêmes d'un carnage et d'une servitude telle que depuis le déluge rien n'avait eu lieu de pareil ; il fallait un semblable châtement à un crime semblable. *Matth. xxvii.*

Revenons cependant à notre sujet : qui regardera comme une chose indigne de la majesté de Dieu qu'il se soit fait homme, quand le cours entier de sa vie, quand sa mort elle-même sont signalés, illustrés par tant de merveilles, et par des merveilles qui s'ordonnent et s'enchaînent si bien ? Comment considérer le concert et la convenance de ces mystères, sans y reconnaître un conseil admirable de la sagesse divine ? Comment de pauvres et grossiers pêcheurs eussent-ils ourdi une trame de cette nature, accompli une œuvre si harmonieuse, sans la vérité même pour guide ? De même donc que les philosophes, à la vue de l'ordre et de l'intelligence que révèle la constitution du monde, ont compris que cette œuvre ne pouvait être l'effet du hasard, et qu'elle supposait la main d'une providence suprême ; de même, à la vue du spectacle merveilleux de la vie du Christ, des circonstances qui l'ont précédée, de celles qui l'ont suivie, de l'enchaînement étroit et de la convenance parfaite de ces mystères, et surtout des grands avantages que le monde en a retirés, les hommes n'ont pas pu ne pas s'incliner devant une œuvre si admirable et ne pas y reconnaître une création digne de la sagesse divine, au lieu d'y voir une invention humaine ; d'autant plus que ce n'est pas là l'unique fondement de notre foi, et qu'une foule de preuves confirment et attestent cette céleste vérité. Aussi le Prophète a-t-il dit avec beaucoup de raison que les mystères « et les témoignages de notre religion ont paru au monde souverainement dignes de foi, à cause des motifs et des raisons excellentes qui les autorisent. » *Psal. xcii.*

Le disciple. — Je ne saurais vous exprimer en paroles, ô mon maître, les consolations qu'ont fait éprouver à mon âme vos considérations si profondes et si douces. Car pour le chrétien dont l'intelligence possède les deux flambeaux de la raison et de la foi,

il n'y a rien de plus consolant que de voir l'harmonie de la lumière de l'une avec celle de l'autre. Maintenant que vous avez prouvé qu'il n'est pas indigne de la majesté du Seigneur de se faire homme dans les conditions indiquées par vous tout à l'heure, veuillez me faire comprendre ce que vous avanciez au commencement, à savoir, qu'il a été extrêmement glorieux pour le Seigneur de se revêtir de notre chair, et qu'il n'y a rien en cela qui ne convienne admirablement à la nature divine. Quel motif, quelle raison de convenance invoquer pour expliquer l'union en une seule personne de deux natures aussi éloignées que la nature divine et la nature humaine?

II.

De l'union de la nature divine avec la nature humaine. Convenance de cette union. Des fruits qui en sont la conséquence.

Le maître. — Pour répondre à votre question, je me servirai d'une raison que donne le Docteur angélique, raison si efficace et si forte à mon sens que toute intelligence saine en sera convaincue. *S. Thom. Summ. p. III, q. 1, art. 4.* Et d'abord, regardons comme évident ce principe, qu'une qualité convient à un être dès qu'elle convient à sa nature. Ainsi nous disons que la lecture, l'étude, la philosophie, la science conviennent à l'homme parce qu'elles conviennent à sa nature, puisqu'il est une créature raisonnable. Voyons donc en quoi consiste la nature de Dieu. Nous avouons tous que Dieu est la bonté par essence ; que sa bonté est le principe de la création, de la direction et du gouvernement de tout ce qui existe. Elle est la perfection à laquelle il paraît attacher le plus de prix et celle qui le glorifie le mieux, de la manière que nous l'avons expliqué ailleurs. Or, je le demande, qu'est-ce qui convient le mieux à la bonté?

Le disciple. — J'entends citer généralement dans les écoles cette pensée de saint Denys, qu'il est dans la nature du bien de se répandre et de se communiquer au dehors : nous le voyons par la plus parfaite des créatures corporelles, par le soleil, qui fait part avec tant de libéralité de sa lumière, de sa chaleur et de sa vertu au reste des créatures visibles.

Le maître. — Vous avez parfaitement répondu. Nous découvrons le même caractère chez les hommes qui sont véritablement bons : ils voudraient, si la chose était possible, communiquer leur propre bonté à tous les hommes et les rendre tels qu'ils sont eux-mêmes. Ainsi le Sage disait qu'il faisait part très-volontiers à tous les hommes de sa propre sagesse, et qu'il n'en cachait à personne l'excellence et la beauté. *Sap.* vii. Puisque tel est le caractère propre de la bonté, plus la bonté aura de perfection, plus elle sera portée à se communiquer elle-même; de même que, étant chose naturelle, par exemple, au feu d'embraser et de consumer, plus le feu est grand, plus il embrase et consume.

Le disciple. — Certainement, personne n'oserait soutenir le contraire.

Le maître. — Pas plus qu'on n'oserait nier la conséquence que voici : Dieu étant non-seulement bon, mais souverainement bon et la bonté même, il s'ensuit qu'il est dans sa nature de se communiquer lui-même souverainement. Or, il ne pouvait se communiquer souverainement à l'homme qu'en lui communiquant l'être qui lui est propre. En se communiquant de la sorte à l'homme, il se communiquait en même temps à toutes les créatures, parce qu'elles se trouvent toutes réunies et présentes dans l'homme, la créature spirituelle aussi bien que les créatures corporelles, l'homme étant composé à la fois d'un corps et d'une âme. C'est là une raison si démonstrative que je ne vois rien qu'on puisse lui opposer. On aurait beau dire que Dieu avait fait part à l'homme de tous les biens de ce monde, en mettant toutes les créatures de l'univers à son service; toutes ces richesses, en comparaison de Dieu, sont tout au plus le centre imperceptible comparé à la circonférence du ciel la plus élevée. Car le monde entier, comme le dit le Sage, n'est en présence de Dieu qu'une goutte de rosée matinale, que l'un des grains que l'on met dans le plateau d'une balance. *Sap.* xi. Isaïe va plus loin encore, et dit que toutes les nations de la terre sont devant lui comme si elles n'étaient pas, et qu'elles n'ont pas plus de valeur en sa présence que le néant. *Isa.* xl. Comment, après cela, verrait-on une communication souveraine de Dieu à l'homme dans le don qu'il

lui fait de ces choses que le Prophète animé d'un esprit divin assimile au néant? La raison de saint Thomas ne souffre donc pas de réplique.

Le disciple. — Je suis ravi de voir par quelle raison courte et péremptoire vous répondez à la question que je vous ai faite. Ce qui, au premier aspect, semblait étranger à la Majesté divine, lui convient au contraire admirablement; votre argumentation l'établit d'une manière inattaquable. Mais que répondre pourtant à ceux qui prétendent qu'il eût été plus convenable à la dignité du Fils de Dieu de se revêtir d'un corps de pure lumière, la lumière étant si belle, que d'une chair venant de la chair d'Adam et de plusieurs autres grands pécheurs que l'on remarque dans la généalogie du Christ, bien que sa chair ait été innocente et exempte de toute souillure?

Le maître. — Je ferai à cette question la brève réponse que faisait à ce propos Eusèbe d'Emèse : ce moyen ne convenait pas à la justice de notre Rédempteur. Est-ce que la lumière avait péché, demande ce docteur? Pourquoi expierait-elle des péchés commis par des corps étrangers? Ainsi, avec un corps de pure lumière, le Fils de Dieu ne pouvait nous accorder ni le prix de sa mort, ni l'exemple de sa résurrection. En outre, je n'eusse jamais eu la confiance de vaincre mon ennemi, si le Sauveur n'en eût triomphé en un corps semblable au mien. Pour quelle raison aurait-il pris un corps de lumière, lui qui venait racheter l'humanité? Il serait bien ignorant le médecin qui traiterait les gens pleins de santé au lieu des malades. C'est au corps affligé par la maladie qu'il faut appliquer le remède.

Le disciple. — Vous avez satisfait à ma demande. Pourriez-vous me résoudre une autre difficulté : aux yeux de la nature il semble indigne de la Majesté souveraine qu'elle se soit revêtue d'une chair?

Le maître. — Je répondrai à cette difficulté ces deux mots : Quoique l'homme, à considérer les misères, les faiblesses et la vileté de sa chair, soit l'une des créatures les plus méprisables et les plus imparfaites de ce monde; si pourtant on considère l'excellence de son âme et de la fin pour laquelle elle a été créée, il

n'a rien à envier, de l'avis de saint Thomas, au plus élevé des séraphins, *Contra Gent.* LIV-V; la fin dernière et la béatitude du séraphin ne sont pas différentes de la fin dernière et de la béatitude de l'homme; l'un et l'autre ayant été créés pour la même gloire. Aussi les saints ont-ils eu sans cesse la pensée de cette gloire présente à leur esprit, afin de ne rien faire qui en soit indigne. L'on écrit à ce sujet que l'un de ces Pères célèbres d'autrefois, nommé Isidore, prenant un jour son repas, se mit tout-à-coup à pleurer. Comme on lui demandait la raison de ces larmes, il répondit : Je pleure de me voir réduit à prendre cette nourriture des animaux, quand je suis appelé par la dignité de mon âme à goûter la nourriture divine du paradis. En effet, quiconque réfléchira sur la haute dignité de la nature humaine, comprendra qu'il n'était point au-dessous de la bonté infinie de pourvoir au salut de cette noble créature.

Le disciple. — Comment ne pas être heureux de cette réponse, puisqu'elle m'est si favorable? Une chose aussi merveilleuse que l'incarnation de Dieu doit aussi sans doute entraîner les conséquences les plus utiles et les plus avantageuses à l'humanité : ne pourriez-vous pas me les faire connaître?

Le maître. — Vous les saisirez aisément si vous vous souvenez des explications qui viennent de vous être données et de la doctrine que vous me dites avoir lue dans le précédent traité. Premièrement, en prenant ce moyen, le Seigneur a provoqué notre amour, car il nous y a déconvert sa bonté sans mesure, motif le plus capable d'enflammer le cœur des hommes. Le caractère propre de la bonté souveraine consistant, ainsi que nous l'avons dit, à se communiquer souverainement, par contre, le fait d'une communication souveraine est la preuve évidente de la souveraineté de la bonté qui se communique de cette manière. Le Seigneur nous a montré également dans le mystère de l'incarnation la grandeur de sa charité, ayant voulu par là devenir notre frère, notre chair, notre sang, autre puissant motif d'amour. Il a aussi fortifié par là notre espérance, et en nous montrant Dieu abaissé jusqu'à se faire homme, il nous a prouvé que l'homme pourrait, avec l'aide de la grâce, en arriver

jusqu'à être semblable à Dieu, la première de ces choses étant beaucoup plus étonnante que la dernière, comme nous l'avons établi dans le précédent traité. Si vous n'avez pas perdu de vue les fruits admirables de l'arbre de la croix, dont nous vous parlions, vous comprendrez que leur racine est l'incarnation. Dieu n'aurait pas pu mourir sur une croix s'il ne s'était pas fait homme; en sorte que nous eussions été privés de tous ces fruits délicieux qui assurent notre salut et notre rédemption.

De plus, en se faisant homme et en menant parmi les hommes une vie d'une telle sainteté, le Seigneur nous a aplani et facilité le chemin de la béatitude par la lumière de sa doctrine; il nous a encouragés à y entrer par la vertu de ses exemples. La première de ces choses était réclamée par notre ignorance, la seconde par notre faiblesse; toutes les deux étaient nécessaires pour être mises en face de la sagesse de la chair et de la puissance du monde. La philosophie de l'Évangile, d'un côté, condamne formellement et publiquement la recherche désordonnée des honneurs, des richesses et des plaisirs sensuels; d'un autre côté, rien n'est plus recherché, généralement parlant, de tous les hommes, des grands et des puissants du siècle, qui, par mer et par terre, par le fer et par le feu, s'efforcent de se procurer ces biens, dans lesquels ils ont placé leur félicité et leur dernière fin. Comment une faible créature telle que l'homme eût-elle pu résister à ce torrent, donner un démenti au monde entier si elle n'avait eu pour elle les exemples et la parole du Christ? Il est facile maintenant de recourir à l'argument qu'expose saint Bernard parlant du dénûment, de l'humilité et des douleurs de Jésus naissant : « Ou ce Sauveur qui a choisi une condition si rude se trompe, ou le monde est dans l'erreur, lui qui recherche tout le contraire. Mais comme il est impossible que la souveraine sagesse se trompe, le monde est par conséquent dans l'erreur. » *D. Bernard., de Natali Dom., serm. III.* C'est avec cet argument que les bons déjouent la puissance et la prudence du monde. C'est encore là un des fruits que le Fils de Dieu a donnés au monde, selon ces paroles de saint Augustin, *de Trinit. IV, 18* : « Afin que les hommes entrassent avec confiance dans le chemin

qui mène à la première et souveraine vérité, à Dieu, la vérité elle-même, revêtue de la nature humaine, est venue établir les fondements de la foi. » Quant au besoin indispensable que la vérité avait de l'autorité d'un tel enseignement, je ne sais quelle lumière l'a découvert au grand philosophe Platon. Il recommandait, en effet, à ses disciples d'observer ces maximes jusqu'à ce que vînt un personnage revêtu d'un caractère plus sacré, lequel leur enseignerait une plus parfaite doctrine.

Le disciple. — Assurément, maître, le Psalmiste avait bien raison de s'écrier : « Que vos paroles, Seigneur, sont douces à mon palais ! Oui, ma bouche les trouve plus suaves que le miel. » *Ps. cxviii, 103.* Je rappelle ces paroles, tant je suis heureux moi-même de ce que je viens d'entendre, surtout quand je considère par combien de moyens et de voies la bonté infinie est venue à notre aide dans le mystère de l'incarnation. Environnés d'infirmités comme nous l'étions, redevables au péché d'origine de tant de penchants mauvais, il nous fallait pour nous guérir un remède universel, et ce remède nous le trouvons en abondance suffisante dans le mystère de la croix, comme le prouvent vos explications actuelles, jointes à la doctrine du traité précédent. Mais ce mystère étant un sujet non moins abondant que profond, j'aurais bien des questions encore à vous faire ; je les réserve pour un autre moment.

Le maître. — Vous avez raison : notre faible entendement saisit mieux les choses qui lui sont expliquées séparément et les unes après les autres, que les choses dont il reçoit l'explication tout à la fois. Il me souvient d'avoir lu dans Quintilien que, pareille à un liquide qui ne pénétrerait pas dans un vase étroit si on l'y versait tout d'un coup, et qui y pénètre parfaitement quand on l'y verse peu à peu, une doctrine difficile et profonde se saisit mieux quand on en expose peu à peu les différentes parties.

DIALOGUE III.

On demande ici pourquoi, du moment où notre Seigneur avait jugé devoir se faire homme, il voulut vivre dans l'obscurité, l'indigence et le travail.

Le disciple. — Le sujet que nous abordons est si suave d'une part, et de l'autre si noble, que j'accueille avec bonheur toute occasion de le traiter. A la question précédente j'en ajoute donc une autre : Je désire savoir la cause pour laquelle le très-auguste Fils de Dieu, ayant résolu dans sa sagesse de se faire homme pour notre salut, a voulu mener sur la terre une vie pauvre, obscure, laborieuse, et supporter tous les labeurs que nous voyons dans son existence et surtout dans sa mort. Le monde ne voit qu'abaissement dans la pauvreté, l'obscurité et le travail ; il tâche de s'en affranchir par tous les moyens possibles ou même impossibles.

Le maître. — Une telle question n'aurait pas lieu si c'étaient des hommes, des sages et des philosophes qui dussent raisonner entre eux. Plusieurs, en effet, sans être éclairés des lumières de la foi, sous la seule impulsion de la raison naturelle, se débarrassèrent de tous ces biens que le monde adore, les regardant comme un fardeau, une source d'ennui et de sollicitude, un obstacle à l'étude de la philosophie qu'ils aimaient tant, la ruine complète de la vraie félicité à laquelle ils aspiraient. Et cela est si certain, que les disciples d'Epicure eux-mêmes, qui faisaient consister la félicité dans le plaisir, rejetaient loin d'eux les biens matériels, persuadés que les charges, les soucis et les inquiétudes qui les accompagnent, empoisonnaient et troublaient les plaisirs que ces philosophes avaient pour unique objet. Les stoïciens ne consentent pas même à donner le nom de biens aux choses de la terre, par la raison qu'elles ne contribuent nullement à rendre bons ceux qui les possèdent ; qu'elles les rendent, au contraire, bien souvent plus vains, plus présomptueux, plus mous, plus inhumains envers les misérables, — la misère ne leur étant pas connue, — et surtout plus impudiques ; car les richesses four-

nissent un aliment à toutes ces passions et à beaucoup d'autres. Mais, puisque le monde est tellement aveugle qu'il ne sait pas distinguer les biens véritables; puisque les Juifs attendent encore un Messie riche et puissant au suprême degré, je montrerai clairement aux uns et aux autres la vanité de leurs idées. Et puisque, dans toutes les choses qui sont dirigées vers une fin, c'est d'après cette fin même qu'on les juge et qu'on les coordonne, dites-moi pour quelle fin le Fils de Dieu devait venir en ce monde?

Le disciple. — Il est évident qu'un événement aussi merveilleux que l'est l'apparition de cet Etre divin revêtu d'une chair humaine, ne pouvait s'accomplir que pour de grandes choses : le monde à renouveler, le genre humain à combler de bienfaits.

Le maître. — Je vous demande maintenant, puisqu'il y a des biens de deux sortes, ceux du corps et ceux de l'âme, quels sont ceux que vous devez tenir pour les plus grands.

Le disciple. — C'est une question que peut résoudre le plus humble et le plus ignorant des villageois. Evidemment, autant l'âme l'emporte sur le corps, autant les biens spirituels l'emportent sur les biens matériels; les uns ont pour but la vie éternelle, les autres ne dépassent pas les bornes de la vie présente. C'est pour nous donner les premiers, à raison de leur excellence, qu'il convenait que le Fils de Dieu vînt dans ce monde. Sans attendre une autre question, j'irai plus loin et je conclurai de ce qui a été dit qu'il en est des maux de l'âme, c'est-à-dire des péchés, comme de ses biens, qu'ils sont de beaucoup plus grands que ceux du corps. C'est à tel point que je me souviens d'avoir lu dans saint Augustin cette remarquable sentence : La perte de toutes les créatures de l'univers serait un moindre mal que l'offense de Dieu par un seul péché véniel. *Cur Deus homo.* Cap. ix.

Le maître. — Ce raisonnement est irréprochable. Nous pouvons inférer de là que le Souverain du monde, venant réformer ce monde qu'il avait créé, devait se proposer deux choses principales : chasser du monde les péchés, qui sont les maux véritables; nous enrichir des véritables biens, qui sont ceux de l'âme. Or, venant dans ce double but, il ne pouvait pas choisir un genre

de vie plus convenable que celui de l'indigence, du travail et de l'humilité.

Le disciple. — C'est ce que je désire apprendre.

Le maître. — Soyez donc attentif, je vais vous l'enseigner. Pour guérir une maladie, les médecins mettent toute leur application à détruire les causes qui l'ont amenée, c'est-à-dire les humeurs malignes qui troublent l'économie du corps humain. C'est la méthode qu'a suivie ce grand Médecin qui nous est venu du ciel : à peine s'est-il montré sur la terre qu'il applique le remède aux causes principales de tous les péchés. Vous comprendrez cela, si vous songez que la source et le principe de tous les maux, c'est l'amour désordonné de soi-même, lequel amour est le premier-né de la faute originelle et le père de toute corruption, le précurseur de l'antechrist; car l'Apôtre déclare qu'à l'avènement de ce dernier les hommes seront pleins d'amour pour eux-mêmes. II *Tim.* III. De cet amour vicieux naissent trois autres amours coupables : l'amour des distinctions, celui des richesses et celui des plaisirs sensuels. Ces trois rameaux qui se détachent d'un tronc empoisonné produisent tous les fruits de mort, tout ce qui corrompt notre vie. Et dès lors nous pouvons dire que, de même qu'après le déluge tout le genre humain descendait de Noé par les trois fils de ce patriarche, Sem, Cham et Japhet; de même tous les vices qui ont infecté l'humanité proviennent de l'amour-propre, comme d'un père commun, par les trois sortes d'amours que nous venons de signaler. Le premier, l'amour désordonné des distinctions, donne naissance à des péchés aussi multiples que divers. Et cela vient de ce que les hommes mettent leur honneur non dans la vertu, qui seule mérite d'être honorée, mais dans une foule de choses vaines que le monde entoure d'un honneur qu'elles ne méritent pas. Pour arriver à la possession de ces choses, il y a beaucoup de moyens pervers et de chemins funestes; les hommes prennent toutes ces directions, emportés qu'ils sont par le désir de la vanité : c'est ainsi qu'ils tombent dans tous les abîmes du péché, négligeant tout ce qui est le plus nécessaire à leur âme, quand ils n'y voient pas une distinction. Voilà pourquoi les Pharisiens, alors même qu'ils étaient témoins des œuvres

merveilleuses du Christ, refusèrent de le suivre et de croire en lui ; ils préférèrent, comme parle saint Jean, la gloire du monde à la gloire de Dieu. *Joann.* xii. Le Seigneur avait déjà dit : « Comment pourriez-vous croire, vous qui cherchez la gloire des hommes et non celle qui vient de Dieu seul? » *Joann.* v, 44. Il existe également plusieurs sortes de richesses et beaucoup de moyens pervers pour les acquérir, c'est-à-dire que le péché se présente encore là sous de nombreuses formes. D'où cette parole de l'Apôtre : « La convoitise est la racine de tous les maux. » I *Tim.* vi, 10.

La concupiscence, en s'appliquant aux voluptés des sens, n'est pas moins féconde en désordres. En effet, les hommes de ce siècle, dédaignant les véritables plaisirs, ceux de la bonne conscience, qui, selon l'expression du Sage, est un banquet perpétuel, *Prov.* xv, ne connaissent d'autres plaisirs que ceux du manger, du boire, du dormir, de l'impureté, des habits somptueux, des couches splendides, des magnifiques demeures, des fêtes et des jeux, et tant d'autres inventés pour satisfaire les appétits charnels. Pour se les procurer, il faut souvent recourir à de mauvais moyens ; et de là des péchés sans nombre ; ajoutez qu'ils rendent les hommes efféminés, lâches et vils, de vrais disciples d'Épicure ou de Mahomet, puisque l'un et l'autre ont divinisé la chair ; ils les rendent de plus et par-dessus tout ennemis de la croix de Jésus-Christ, comme s'exprime l'Apôtre, amis de leurs aises beaucoup plus que de Dieu, victimes de l'idolâtrie, esclaves de leur ventre. *Philip.* iii. Ce funeste amour n'est pas seulement la cause de beaucoup de péchés, mais il est encore le fléau de toutes les vertus ; car celui qui aime le plaisir déteste le travail, et, comme sans travail il n'y a pas de vertu, quand on est ennemi du travail, on l'est également de toute vertu. De là ce mot de Sénèque : Dans le royaume du plaisir, la vertu n'a pas droit de cité. Le même philosophe dit encore que celui-là estime bien peu la vertu, qui tient trop à son corps. Du reste, c'est un principe communément accepté par tous les philosophes que l'amour du plaisir est l'amorce de tous les maux ; ce qui s'applique éminemment aux trois amours que nous avons distingués. Ils sont tel-

lement impétueux, chacun à sa manière, qu'ils fournissent mille occasions de péchés. En effet, ceux que possèdent de telles affections ne tiennent plus compte ni du paradis, ni de l'enfer, ni du jugement, ni de la mort, ni des promesses, ni des menaces, ni d'aucun des bienfaits de Dieu ; ils passent à travers tous ces obstacles, comme à travers des toiles d'araignée, pour voler à l'objet de leurs désirs. Puis donc que ce sont là les trois principales sources de tous les maux, les trois grandes plaies de la nature humaine, c'était chose profondément conforme à la raison que le Maître des cieux, venant ici-bas pour être le Médecin du monde, prît soin surtout de remédier à ces funestes maladies. C'est pour cela que, non content de nous donner dans ce but la grâce et les sacrements, il a voulu que sa vie fût pauvre, humble, laborieuse, et sa mort beaucoup plus encore. S'il venait avec une telle pensée, de quelle autre manière eût-il pu venir ? Devait-il s'entourer des pompes du monde, quand il venait guérir l'orgueil ; se montrer dans l'appareil des richesses, pour en étouffer l'amour dans les cœurs ; donner le spectacle de toutes les délices, comme un autre Salomon, alors qu'il se proposait d'en condamner tous les excès ? Un contraire ne pouvant être corrigé que par son contraire, ne fallait-il pas que le céleste Médecin des vices de l'homme se présentât avec les remèdes des vertus opposées ?

Un tel exemple fut pour tous les saints une raison décisive pour fouler aux pieds le monde et retracer cette même vie qu'avait menée leur divin Maître. En effet, quel est l'homme assez ingrat, assez dénué d'intelligence, pour ne pas s'efforcer d'imiter, au moins en quelque chose, le Créateur des cieux, le Seigneur des anges, Celui qui fait la gloire des élus, en le voyant sous un extérieur et dans un état si misérable ? On le ferait, ne serait-ce que pour ne pas rendre inutile un remède qui a tant coûté. « O remède, s'écrie saint Augustin, qui guérit toutes les maladies, qui rappelle à l'unité toutes les divisions, répare toutes les infirmités et toutes les défaillances, retranche toutes les superfluités, corrige toutes les dépravations ! » *De doct. Christ.* 1, 14. Quel est l'orgueil susceptible de guérison que ne guérira pas cette humilité du Fils de Dieu ? Quelle est l'avarice dont on peut

revenir, et dont n'aura pas raison la pauvreté de ce souverain Seigneur? Et cette divine philosophie, il nous l'enseigne non-seulement par sa mort, mais encore par sa naissance; dès le jour même de son entrée dans ce monde, sans égard aux rigueurs de la saison, il veut avoir une étable pour demeure, une crèche pour berceau, expérimentant déjà les souffrances et les injures de la vie. « Il naît au milieu de l'hiver, comme le remarque saint Bernard, à l'heure la plus froide de la nuit, dans un lieu sans abri; dure est sa couche, pauvres sont ses langes; il n'a pour compagnie que Marie et Joseph. » *De Natal. Dom.*, *serm.* III. Où sont la pauvreté et l'humilité qu'on pourrait comparer à celles-là? Le Seigneur pouvait-il descendre plus bas qu'en naissant dans une étable, en dormant dans une crèche, puisqu'il choisissait ainsi la demeure et la couche des animaux? O roi des anges! ô souverain Maître des cieux! quel séjour avez-vous choisi? Si le ciel est votre trône et la terre le royal escabeau de vos pieds; si vous êtes assis sur les chérubins et de là sondez la profondeur des abîmes, comment avez-vous placé votre siège dans le plus profond de tous? C'est que vous venez porter remède aux désordres de notre vie, et vous enseignez dès l'abord par votre exemple ce qui bientôt sera l'objet de vos discours. La crèche est donc une chaire du haut de laquelle vous nous prêchez, avec une muette mais irrésistible éloquence, le mépris du monde et la philosophie de l'Évangile.

I.

Des biens que le Sauveur nous a communiqués par son humanité sainte.

Le disciple. — La lumière brille à mes yeux; il demeure suffisamment établi que le genre le plus convenable de vie que le Sauveur pouvait suivre est celui-là même qu'il a choisi, puisqu'il venait ôter et déraciner les péchés du monde. Se disposant à lutter contre ces trois redoutables géants, à détruire ces idoles adorées par les nations, à combattre le faste, la vanité, l'orgueil, l'avarice, toutes les voluptés qui régnaient sur la terre, entraînaient les hommes à leur suite, en les éloignant du vrai Dieu, en les enchaînant au service des divinités mensongères; avec quelles autres armes pouvait-il engager et soutenir de tels combats?

Devait-il revêtir une autre forme? Comme vous m'avez dit cependant que ce divin Seigneur était venu, non-seulement pour détruire les maux dont le monde était la victime, mais encore pour nous enrichir des véritables biens, je voudrais savoir aussi de quelle manière cet état d'indigence et d'abaissement servait à ce second but.

Le maître. — C'est ce que je vais vous montrer avec autant d'évidence. Pour cela, posons d'abord en principe que le plus grand bien qu'une créature raisonnable puisse réaliser, c'est de devenir semblable à son Créateur, en imitant, dans les limites de ses forces, cette sainteté, cette pureté suprême. Et nul ne doit penser que c'est de la présomption d'aspirer à cette ressemblance; car ce divin Maître nous y invite fréquemment lui-même, comme quand il dit : « Soyez saints, parce que je suis moi-même saint. » *Levit.* XI, 44; *I Petr.* I, 16. C'est encore l'exhortation que l'Apôtre nous adresse en ces termes : « Le premier homme, qui venait de la terre, était terrestre; le second, qui vient du ciel, est céleste. A celui-là ressemblent ceux qui rampent sur la terre; à celui-ci, ceux qui tendent vers le ciel. Puis donc que nous avons porté les traits de l'homme terrestre, portons désormais la ressemblance de l'homme céleste. » *I Cor.* xv, 47-49. Cette hauteur de vie nous est représentée dans une étonnante comparaison que le Seigneur nous donne par le prophète Ezéchiel. « Je prendrai, dit-il, de la moelle du cèdre élevé et des boutons de ses rameaux; car je dois les planter sur une haute montagne; là ils germeront et produiront leurs fruits. » *Ezech.* xvii, 22-23. Quels sont ce cèdre, cette moelle, ces tendres rejetons? Le cèdre, c'est le Père tout puissant; la moelle, c'est le Fils, qui réside dans le sein du Père; le rejeton, c'est le Saint-Esprit, qui procède de l'un et de l'autre. Or, ce rejeton avec cette moelle a été transplanté sur cette montagne élevée qui est l'Eglise; et là ce divin Esprit a donné des fruits célestes, en formant sur la terre des hommes célestes et divins, en rapport avec la nature de l'arbre transplanté.

C'est donc spécialement dans ce but que le Fils de Dieu est venu sur la terre, qu'il nous a mérité et qu'il a lui-même envoyé l'Esprit-Saint : il voulait spiritualiser et diviniser en quelque

sorte les hommes, les affranchir entièrement de la chair, afin qu'ils pussent vivre de cette vie céleste; laquelle est ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec celle des esprits bienheureux, qui, dégagés qu'ils sont de toutes les choses terrestres, repaissent continuellement leurs yeux du spectacle de la divine beauté, contemplant cette lumière infinie, jouissent de ce bien universel et suprême où sont renfermés tous les biens. C'est là ce que font à leur manière ceux qui, par la grâce de cet Esprit céleste, sont parvenus à réaliser une telle vie, comme l'ont réalisée tous les saints; car, ayant fait divorce avec le monde, ils mettaient tout leur soin et toute leur application à s'absorber en Dieu, à converser avec Dieu : ils ne tenaient à la terre que par le corps; par l'âme, par la pensée, par le sentiment, ils vivaient déjà dans la patrie céleste. Or, le principal auteur de ce genre de vie, c'est Dieu lui-même, comme il s'en glorifie dans ces paroles qu'il adresse au saint homme Job : « Saurais-tu par hasard l'ordre qui règne dans le ciel, et serais-tu assez puissant pour transporter ce même ordre sur la terre? » *Job. xxxviii, 33*. Dieu seul peut accomplir cette merveille; mais à l'homme il appartient d'imiter sur la terre la pureté, l'ordre et les exercices du ciel. C'est le témoignage que l'Apôtre se rendait avec justice à lui-même, en disant que sa conversation était dans les cieux, *Philipp. iii*; car les yeux de son âme étaient fixés sur les choses éternelles qu'on ne saurait voir, et non sur les choses temporelles qui se voient.

Pour aborder cette haute et généreuse entreprise, l'homme doit commencer par dire un irrévocable adieu à toutes les affections désordonnées, à tous les pénibles soucis du monde. Comme il est impossible, en effet, selon la belle parole de saint Jean Climaque, de regarder à la fois le ciel et la terre, la vue ne pouvant embrasser deux termes opposés, il l'est tout aussi bien d'attacher son cœur aux objets terrestres en même temps qu'aux objets célestes; pour vivre aux uns, il faut nécessairement mourir aux autres. Telle est l'abnégation, telle la croix qui nous sont recommandées dans l'Evangile; telle aussi la mortification à laquelle l'Apôtre nous exhorte si souvent, en nous enseignant à mourir aux choses de ce monde, afin de vivre à celles de Dieu. Mais cet

aliment divin nous coûte de grands sacrifices ; car pour nous en nourrir, nous devons, je le répète, débarrasser notre âme de tous les appétits d'ici-bas. Toutes ses affections et toutes ses énergies étant alors concentrées, les flots de son amour, au lieu de se répandre par tant de canaux sur la terre, remonteront vers le ciel et ne formeront plus que l'amour du souverain bien, qui n'est autre que Dieu. Quoiqu'il y ait différents degrés dans la vie évangélique, tous permettant à l'homme d'opérer son salut, comme c'est là le plus élevé, nous disons que c'est principalement pour l'établir sur la terre que le Fils de Dieu est venu ; car une chose se détermine par son point culminant, par ce qu'elle a de plus sublime.

Puisque tel était le but que se proposait, en venant parmi nous, l'homme nouveau, l'homme céleste, comment pouvait-il annoncer et préconiser ce genre de vie, si ce n'est en le glorifiant par son exemple, en le pratiquant le premier ? Le meilleur moyen d'accréditer le remède, n'était-ce pas de l'essayer d'abord sur soi-même ? Qui aurait-il conduit dans cette voie, en suivant une voie contraire ? Eût-il persuadé jamais aux hommes de revêtir l'homme nouveau, s'il avait lui-même porté l'habit usé du vieil homme ? L'eût-on écouté quand il condamnait l'amour désordonné des richesses, des honneurs et des plaisirs, s'il les avait étalés dans sa personne ? Voilà donc comment il devait venir, dénué de tous les biens du corps, riche de tous les biens de l'âme ; humble au dehors, glorieux au dedans ; objet de mépris pour les hommes, grand aux yeux de Dieu. Il devait paraître tel, enfin, qu'il désirait nous voir ; sa vie devait être la fidèle image de sa doctrine. S'il fût venu d'une autre façon, il était en contradiction avec lui-même, sa parole échouait devant sa conduite.

Le disciple. — C'est avec un bonheur indicible que mon âme a goûté vos enseignements. Il n'est pas d'intelligence, pour aveugle qu'elle soit, qui puisse considérer de si profondes harmonies sans courber humblement la tête sous l'empire de la vérité. Non, il ne pouvait pas revêtir une autre forme, embrasser un autre genre de vie, celui qui venait réformer le monde, et faire que les hommes terrestres et charnels devinssent célestes et divins ; car

ceci ne pouvait être si cela ne cessait d'exister. Telle étant la plus haute perfection dont l'homme est capable en ce monde, impossible que celui qui venait l'enseigner en fût lui-même dépourvu.

II.

Combien il convenait que le Christ menât une vie humble et pauvre, vu la fin pour laquelle l'homme avait été créé.

Le maître. — Le sujet qui nous occupe est si vaste et si riche, qu'il nous reste toujours beaucoup plus à dire que nous ne pouvons avoir dit. Quelle est la langue humaine, en effet, capable d'épuiser les pensées et les vues de la Sagesse infinie dans une affaire de cette importance? Et puisque les développements donnés jusqu'ici vous ont procuré tant de consolations, je veux aller plus loin, ou plutôt je reviendrai sur les mêmes considérations, mais par un autre chemin. Faisons d'abord une remarque : en tout ordre de choses, il y a le vrai, il y a le faux, qui souvent se déguise sous les apparences du vrai. La félicité de l'homme n'échappe pas à cette loi : à côté de la vraie félicité, se trouve celle qui n'est qu'apparente; et celle-ci revêt si bien les couleurs de la vérité qu'elle fascine et séduit la majeure partie des hommes. Elle consiste dans l'abondance des richesses, des honneurs et des plaisirs matériels : félicité mensongère, illusoire, éphémère, fragile et caduque, accompagnée de mille soucis, pleine de douleurs et d'angoisses. La vraie félicité consiste, non dans les biens du corps mais dans ceux de l'âme, c'est-à-dire dans les biens spirituels, et spécialement dans la contemplation et l'amour du bien suprême, de l'Être divin, dans lequel l'homme trouve le véritable et parfait repos. Mais, avec tout cela, que fait le démon? Il nous leurre comme des nègres ignorants. Il place devant nous l'image trompeuse du bonheur extérieur et sensible, qui n'a du bonheur que le nom; et nous, comme des nègres sans expérience, comme des sauvages sortant de leurs forêts, nous nous laissons éblouir par cet éclat fantastique; disons mieux, semblables aux bêtes elles-mêmes, nous nous jetons sur cet appât qui flatte nos sens, et nous devenons esclaves, esclaves de nos grossiers appétits. Cette séduction entraîne toutes les autres et

tous les maux de la vie ; car du moment où l'on méconnaît la fin vers laquelle la vie doit être dirigée, tout est bouleversé dans la vie elle-même. L'homme ne voyant plus sa félicité que dans ces sortes de biens, il n'est rien qu'il ne tente pour les chercher et se les procurer, avec le cortège de soucis et de péchés qui les accompagne.

Une pareille séduction étant si fatale et si complète, ne fallait-il pas que nous en fussions délivrés par Celui qui venait du ciel pour être le maître de la vérité, et qu'il nous enseignât la félicité véritable, ainsi que les moyens d'y parvenir? Il nous a donc enseigné que notre félicité consiste dans la contemplation et l'amour du souverain bien, et c'est là le fruit du plus grand don de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire de la sagesse. Et les principaux moyens, il nous les montre dans le mépris de toutes les choses du monde, la mortification de toutes les passions et le retranchement de tous les plaisirs sensuels. Cette doctrine a pour elle, non-seulement les enseignements de la foi, mais encore les lumières de la raison. En effet, de grands philosophes se sont élevés jusque là, et plusieurs ont déclaré qu'une telle sagesse était le souverain bien de l'homme : ce qui n'empêche pas qu'il existe une grande différence entre leur sagesse et la nôtre; car celle-ci nous est donnée par l'Esprit-Saint, et celle-là n'est que le fruit de la raison humaine. Parmi les grands philosophes qui ont professé ce sentiment, il faut surtout distinguer Platon, qui l'exprime de la manière la plus formelle, parlant au nom de Socrate, dans le dialogue intitulé *le Phédon*.

Cette mine d'or, que tant d'autres avaient auparavant cherchée, mais en vain, étant une fois découverte, tous les amis de Socrate le pressent à l'envi de leur enseigner les moyens d'acquérir ce trésor inappréciable. Sa réponse fut qu'on ne pouvait le posséder que dans une autre vie. Et la principale raison qu'il donne de son sentiment, c'est que dans la vie présente l'homme est sujet à une infinité de besoins et de misères, de soucis, d'inquiétudes, de labeurs, de dangers, d'accidents et de désastres, non-seulement en lui-même, mais encore dans la personne de ses proches et de ses amis, dont les malheurs sans nombre ne lui

sont pas moins pénibles que les siens. Et comme l'âme aime le corps d'un amour si nécessaire et lui est si intimement unie, elle ne saurait librement, courbée qu'elle est sous cette lourde charge et sans cesse déchirée par ces cruelles épines, s'élever à la contemplation de cette suprême sagesse, qui réside au sein d'une lumière inaccessible et ne daigne se pencher que vers des âmes pures et débarrassées des soins inutiles de la terre. Les autres sont arrêtées dans leur essor par le poids de la chair et les ronces de la vie. Cet illustre philosophe avait donc bien raison de dire que l'homme ne pouvait pas atteindre à ces sublimes hauteurs et s'y maintenir, tant que l'âme ne serait pas délivrée des entraves corporelles par la main de la mort, seule capable de briser ces liens et de finir cet esclavage; qu'alors seulement il lui serait donné de voler sans obstacle au séjour de la céleste clarté.

Il modifie néanmoins ensuite ce qu'il y a d'absolu dans ce sentiment; car il ajoute que s'il est quelqu'un qui vive sur la terre comme s'il l'avait déjà quittée, qui s'affranchisse des goûts et des misères du corps au point qu'on le prendrait pour une intelligence pure, celui-là est censé déjà mort; et plus il l'est, plus il est apte à contempler les choses divines, ce qui constitue l'office propre de cette sagesse, ainsi que nous l'avons dit. La mort dont parle ici le philosophe, c'est le renoncement à tous les appétits corporels; et, dans le fait, il n'est pas de nom par lequel on puisse mieux le désigner, puisque la mort a lieu quand l'âme se retire du corps. Or, le Sage n'a pas d'autre but que de travailler à cette séparation, dans les limites du possible, c'est-à-dire en retranchant toutes les superfluités, pour ne garder que ce qui est strictement nécessaire à la vie. C'est le principe que les anciens sages élevaient jusqu'au ciel, comme l'atteste saint Jérôme dans l'épigramme de Népotien. Et certes, rien de plus juste, car ce principe, inébranlable en lui-même, vient à l'appui de la perfection enseignée par l'Évangile. Avec deux mots seuls, le Prophète résumait ainsi cette perfection : « Quittez vos travaux, et voyez que je suis Dieu. » *Ps.* XLV, 11. N'est-ce pas là supprimer d'un coup les occupations terrestres pour appliquer l'âme au souverain bien? Et cette suppression doit être si complète qu'elle mérite

réellement le nom de mort, pour la raison que nous avons déjà donnée.

Les philosophes eux-mêmes l'ont ainsi nommée. Arrivés à ce point, ayant déterminé la nature et les conditions de la vraie félicité, ils ont cru posséder la plus haute science rêvée par le génie. Mais alors quelles actions de grâces ne devons-nous pas à ce Maître qui nous est venu du ciel et qui nous a si parfaitement enseigné cette sublime philosophie, qu'une foule innombrable de personnes ignorantes, non-seulement l'ont apprise aussi bien que les philosophes avec tout leur savoir, mais encore l'ont pratiquée dans toute sa perfection, ce qu'ils ne firent jamais. Tels furent, dès l'origine de l'Eglise, les pieux solitaires qui peuplèrent les déserts de l'Egypte : ils étaient plus que morts, si j'ose le dire, au monde et à la chair, puisqu'ils ne se nourrissaient que de légumes et d'herbes sauvages. C'est ce que rapporte saint Jérôme dans une lettre à la vierge Eustochium, où, parlant de la pénitence qu'il pratiquait lui-même dans le désert, il s'exprime en ces termes : « Du boire et du manger, je n'en parle pas ; car les moines, alors même qu'ils sont malades, ne boivent que de l'eau ; manger d'une chose cuite est tenu par eux pour une sensualité. » Affranchis de la sorte des exigences du corps, ils passaient les jours et les nuits dans l'étude et l'exercice de cette divine philosophie ; et cela, avec des consolations et des suavités spirituelles au-dessus de toutes nos pensées. Sans cela, comment auraient-ils pu, composés de chair et d'os comme nous, vivre dans cette solitude et ces privations intolérables, vu que l'homme est de sa nature un animal politique, selon l'expression de l'école, et qui recherche la société ? Le même saint Jérôme disait d'eux dans cette lettre, qu'ils vivaient dans la chair comme s'ils en eussent été dépouillés ; parole qui comprend, sur la mort philosophique, tout ce que nous en avons dit jusqu'ici.

Philon, l'un des plus graves et des plus éloquents philosophes du monde, attribue ce genre de mort, ces études et ces exercices, aux premiers fidèles vivant aux environs d'Alexandrie. Nous le citerons plus au long dans une circonstance plus favorable ; pour le moment, empruntons-lui ce qui se rapporte à notre sujet. Ces

hommes si saints habitaient hors des villes, dans de pauvres cabanes bâties près du lac Marian. Avant tout, ils renonçaient à toute possession temporelle, déracinant ainsi de leur cœur tout attachement aux choses de la terre. Aucun, poursuit cet écrivain, ne mange ni ne boit avant le coucher du soleil. Ils consacrent le jour à cultiver la céleste sagesse, la nuit à pourvoir aux plus pressantes nécessités de la vie. Quelques-uns ne prennent de la nourriture qu'après trois jours, ceux que tourmente le plus la faim de la parole divine. Il en est même qui goûtent avec tant de bonheur les profonds enseignements de l'Écriture, qu'ils oublient tout aliment corporel jusqu'au sixième jour; et même alors ils mangent sans plaisir d'aucune sorte, uniquement pour ne pas mourir d'inanition.

Le disciple. — Je demeure effrayé des traits que vous me rapportez, et sur l'autorité d'un témoin aussi grave que Philon. Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible au corps humain de supporter une aussi longue abstinence, ni que l'âme fût capable de s'absorber ainsi dans l'étude et la contemplation des choses divines. Ah! combien notre philosophie l'emporte sur celle des illustres philosophes que vous avez nommés! Qu'ils étaient loin de concevoir ce qui s'est réalisé parmi nous! Quelle mort plus complète, quelle plus grande séparation entre l'âme et le corps, que de passer six jours sans nourriture? Quelles devaient être les joies, les consolations, les forces d'un esprit qui pouvait soumettre le corps à un tel jeûne? Mais, dites-moi, je vous prie, s'il existe de notre temps quelques restes de ces anciennes vertus.

Le maître. — Il est de foi que l'Esprit-Saint doit rester dans l'Église jusqu'à la fin du monde, et qu'il est le principal auteur et le régulateur de cette vie céleste. Le Sauveur, en se séparant de ses disciples, leur dit : « Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth.* xxviii, 20. D'après cela, jamais il ne cessera d'y avoir dans l'Église des âmes qui, dédaignant les choses de la terre, mettront en Dieu leur bonheur, leur amour et leur espérance. Il est vrai, comme l'observe Cassien, que ces longs jeûnes d'une semaine entière ne sont pas compatibles avec nos tempéraments et notre climat; mais le reste, la pauvreté,

l'austérité de la vie, la persévérance dans l'oraison, la mort spirituelle se retrouvent encore de nos jours au sein du christianisme. Que de monastères, que de provinces où cette sublime philosophie est mieux entendue, mieux pratiquée qu'elle ne le fut par les Socrate et les Platon ! Si ces anciens sages revenaient sur la terre et voyaient les personnes les plus simples réaliser, sans effort, leurs plus hautes conceptions, ravis d'étonnement à ce spectacle, ils reconnaîtraient là le doigt de Dieu et proclameraient la vérité de cette foi qui a popularisé cette divine sagesse.

Pour en revenir maintenant à notre but, puisqu'il est démontré non-seulement par les lumières de la révélation, mais encore par le témoignage de la raison et celui des plus grands philosophes, que la véritable vie consiste dans ce genre de mort, le renoncement aux choses terrestres et l'application constante aux choses divines, que devait être la vie de notre céleste précepteur, si ce n'est pauvre, obscure et laborieuse ? S'il y a, comme on ne saurait en douter, deux sortes de félicité, l'une fausse, qu'on cherche dans les biens du corps, l'autre vraie, qui consiste dans les biens de l'âme, sous quel autre extérieur devait donc se montrer Celui qui venait condamner la première et enseigner la seconde ? On voit par là combien est grande l'erreur des mortels qui poursuivent le vrai bonheur à travers les faux biens de la terre : celui-là ne se tromperait pas davantage qui, voulant aller en Orient, prendrait la route de l'Occident. Entre les deux bonheurs que nous avons distingués, règne la même opposition qu'entre la vérité et le mensonge : impossible de les réunir dans un même sujet.

DIALOGUE IV.

Des causes et des convenances de la mort du Sauveur.

Le disciple. — Il est temps, maître, que nous commençons à nous occuper de la partie la plus noble du mystère de notre rédemption, à savoir, de la croix et de la mort du Fils de Dieu, de cette croix qui, selon l'expression de l'Apôtre, fut un sujet de scandale pour les Juifs et de folie pour les Gentils. I Cor. I. Comme

le dit saint Grégoire, les hommes estimaient une folie que l'auteur de la vie fût mort pour eux; en sorte que l'homme trouva un motif de ne pas croire là où il devait trouver les motifs les plus forts pour aimer. *Homil. vi, sup. Evang.* Puisque Dieu nous a mis à l'abri d'un si grand danger, je désirerais, indépendamment de la foi que Dieu nous a donnée en ce mystère, connaître les convenances et les avantages qu'y trouve la raison humaine éclairée par cette même foi. Pour la prudence du siècle, elle est stupéfaite d'entendre parler de mort quand il s'agit de Dieu.

Le maître. — Si les hommes sont ainsi stupéfaits, c'est parce qu'ils sont charnels, c'est parce qu'ils tiennent peu compte des choses spirituelles, qu'ils ne connaissent de biens et de maux que les biens et les maux du corps, soupirant ardemment après les uns et fuyant à toute voile les autres. Et parce que, entre les maux du corps, la mort est le plus terrible de tous, selon le langage d'Aristote, elle leur inspire une crainte et une horreur si fortes qu'un grand nombre d'entre eux n'oseraient même pas y penser. Mais pour commencer à répondre à votre demande, je vous dirai tout d'abord que si nous confessons, parmi les divers articles de notre foi, la mort et les souffrances d'un Dieu, nous ne prétendons pas que Dieu ait souffert dans sa nature divine; mais bien dans la nature humaine qu'il a prise pour nous. Telle est la simplicité, la pureté et l'immutabilité de cette sublime substance, qu'elle ne saurait être susceptible d'aucune sorte d'accident, de qualité, ni de chose qui lui soit étrangère. En Dieu il n'y a que Dieu; ce qui fait dire à saint Augustin que, un martyr mourant, son corps seul mourait et non son âme : ainsi, quand le Fils de Dieu souffrait, son humanité sainte souffrait; mais pour la divinité, elle était affranchie et au-dessus de toutes souffrances. *De Temp., serm. cxci.* Le mémorable sacrifice d'Abraham nous en offre une figure. *Gen. xxii.* Dieu avait ordonné au saint patriarce d'immoler son fils Isaac. Au moment où Abraham levait le bras pour le mettre à mort, un ange arrêta sa main et lui ordonna de ne point toucher à son fils, vu qu'il avait suffisamment prouvé la perfection de sa foi et de son obéissance. En même temps le patriarce aperçut un bœuf dont les cornes

étaient prises dans un buisson; il l'offrit en sacrifice. De cette façon, Isaac resta plein de vie et le bélier fut seul immolé. Ceci nous montre, au sentiment de saint Ambroise, la nature du sacrifice de notre Rédempteur. Des deux natures que nous confessons et que nous adorons en lui, la nature humaine seule a souffert, mais la nature divine n'a eu, comme Isaac, rien à souffrir. *De Abraham*, I, 8.

Le disciple. — Ce que vous dites là est parfaitement clair; il n'est personne qui ne le comprenne. Cela étant, pourquoi confessons-nous que Dieu soit mort, qu'il ait souffert et qu'il ait été enseveli, puisque chacune de ces choses, loin de s'appliquer à la divinité, ne regarde que l'humanité toute seule?

Le maître. — A ceci je réponds que l'union du Fils de Dieu avec notre humanité a été si étroite que, tout en reconnaissant en lui deux natures parfaites et distinctes, nous ne reconnaissons qu'une seule personne : une seule personne, un seul Christ les supporte toutes deux, et l'union qui en est la conséquence est si intime, que ces deux natures se communiquent l'une à l'autre leurs propriétés; en sorte que les propriétés de la divinité sont attribuées à son humanité sainte, et les propriétés de l'humanité à la divinité. Les mariages nous offrent quelque chose de semblable. Comme les personnes mariées deviennent une seule et même chose, elles se communiquent l'une à l'autre leurs titres et leurs biens. Un roi épouserait-il, par exemple, une femme d'une condition inférieure, comme Assuérus épousa Esther, elle posséderait la royauté et en porterait le titre aussi bien que lui. Or, voilà précisément ce que nous reconnaissons dans cette union spirituelle du Verbe divin avec la nature humaine, et avec d'autant plus de raison que cette union et ce lien sont les plus étroits, les plus admirables et pour ainsi dire les plus divins possible.

Ce principe établi, je vais répondre à la question que vous m'adressez, et cependant je ne puis me défendre d'un sentiment de frayeur en pénétrant dans cet océan si profond, dans cet abîme de grandeurs et de merveilles que la langue même des anges ne saurait exprimer. Mais comme cette sentence d'Aristote est incon-

testable, que les connaissances, si restreintes qu'elles soient, que nous pouvons acquérir des choses les plus sublimes, ont plus de valeur et plus de charme que les connaissances étendues que nous posséderions dans un ordre de choses moins élevé; quelque restreintes que soient dans le cas présent les connaissances que nous acquerrons, comparées à la profondeur de ce mystère, elles ne nous procureront pas moins des jouissances et des avantages inestimables.

Je dis donc que la mort violente offre une particularité que l'on retrouve en un bien petit nombre de choses; elle peut être la plus grande source d'ignominie et de déshonneur, comme d'honneur et de gloire. Qu'un homme soit exécuté en qualité de malfaiteur, sa mort sera la plus infamante de toutes, réunissant deux maux aussi grands que le sont le crime et le supplice. Mais celui qui souffre une mort violente pour sa patrie, pour son prince, pour la foi, pour la chasteté ou pour toute autre vertu, évidemment plus sa mort sera cruelle, douloureuse et ignominieuse, plus elle sera glorieuse et honorable. Aussi, pour juger un trépas, nous considérons non le supplice qui l'accompagne, mais le motif qui l'amène, et c'est en conséquence de ce motif qu'il excite notre blâme ou notre enthousiasme. Ce que nous disons de l'amour, qu'il est en rapport avec l'objet aimé, bon par conséquent si l'objet aimé est bon, et mauvais si l'objet aimé est mauvais, nous le disons aussi de la mort : elle est en rapport avec le motif qui l'amène, et c'est eu égard à ce motif qu'on la qualifiera de bonne ou de mauvaise, d'ignominieuse ou d'honorable. De quels honneurs les Décius ne furent-ils point comblés à Rome, parce qu'ils sacrifièrent leur vie pour la patrie? Quelles n'ont pas été la gloire et la renommée de la mort d'Attilius Régulus? La crainte du dernier supplice ne l'empêcha pas de donner les conseils qui convenaient le mieux à la gloire de sa patrie. Pour tenir la foi et la parole qu'il avait données, il revint à Carthage, où on le punit de son langage par les tortures les plus affreuses.

Mais laissons là les exemples que nous offrent les païens. Qui ne comprend combien a été glorieuse la mort des vierges chrétiennes, Agnès, Marguerite, Dorothee, Agathe et d'une infinité

d'autres, qui, pour sauvegarder leur chasteté, méprisèrent toutes les menaces des tyrans, aussi bien que leurs plus magnifiques promesses? Parmi tous ces exemples, j'en choisirai un qui est moins connu que les autres, et je dirai ce que nous rapportent de la pureté de la vierge Potamienne, soit Pallade, soit Eusèbe, au livre sixième de son histoire ecclésiastique. La grande beauté de cette vierge ayant allumé chez un seigneur au service duquel elle se trouvait une passion criminelle, ni les menaces ni les promesses ne purent venir à bout de sa parfaite chasteté. Son maître cruel la livra alors au préfet d'Alexandrie, le chargeant, si elle refusait de céder à la volonté de son maître, de lui faire subir les plus barbares tourments. Le préfet ayant déclaré à la vierge qu'il la ferait plonger dans un tonneau de poix fondue si elle ne consentait à la passion de son maître, la vierge aima mille fois mieux mourir plutôt que de s'abandonner au crime; seulement elle pria le préfet, par la vie de l'empereur, qu'il ne la dépouillât point de ses vêtements et qu'il la fit plonger telle qu'elle était dans la poix bouillante. Il fut fait selon ses désirs. Elle resta dans le tonneau un peu de temps, et quand la poix arriva jusqu'à sa gorge, son âme très-pure s'envola vers le royaume de l'Époux céleste, triomphant ainsi avec gloire de la chair, de la puissance du monde et des sollicitations du démon. Combien cette mort fut plus glorieuse que la mort de la fameuse Lucrèce! Celle-ci estima plus encore l'honneur que la chasteté, et après avoir commis une faute aussi grande que l'adultère, elle en commit une plus grande encore en se perçant d'un poignard.

Quoique ce trait et ceux que nous rapporterons plus tard suffisent pour établir ce dont il s'agit, je ne résisterai point au désir d'en citer un autre semblable que raconte le même Eusèbe, au huitième livre de son histoire, parce qu'il mérite d'être lu et connu de tous. Cet auteur raconte donc qu'il y avait à Alexandrie une vierge nommée Dorothee, issue d'une race noble, alliée à des familles illustres et possédant une grande fortune; mais elle brillait encore plus par l'éclat de ses vertus, par sa prudence, par ses connaissances variées et par la distinction de son esprit. Telles étaient ses grâces et sa beauté que Dieu semblait avoir

voulu l'élever sous ce rapport au-dessus de toutes les femmes de son temps. Mais comme elle attachait plus de prix à la beauté de l'âme, laquelle consiste dans la pratique de la vertu et de la religion véritable, elle se résolut à consacrer à Dieu, outre son esprit, ce corps dont la beauté attirait tant le regard des hommes, et en conséquence elle fit vœu de perpétuelle virginité. Maximien, dont les instincts charnels et sauvages tendaient à souiller également les choses divines et les choses humaines, ayant remarqué la beauté de cette vierge, mais ne connaissant ni son courage, ni son inébranlable fermeté, forma le dessein de venir à bout de sa chasteté. Apprenant ensuite qu'elle était chrétienne, et voyant que selon les lois elle devait plutôt être punie que recherchée, il fut embarrassé pour savoir de quel côté il pencherait. Dans ce combat, la passion charnelle dont il était l'esclave ne tarda pas à triompher, et quand la vierge s'attendait à être arrêtée pour le martyre, elle vit paraître des envoyés secrets du tyran, chargés de tenter sa virginité. Cette généreuse fille leur adressa ces paroles admirables de sagesse : Dites à ce tyran que je ne tiens pas moins à conserver pour mon Seigneur la pureté de ce temple de mon corps, que la pureté du temple de mon âme. Je regarde comme également déloyal d'accepter la violation du premier de ces temples et de blasphémer le Seigneur en adorant les idoles ; je ne suis pas moins prête à mourir pour garder la chasteté que pour garder ma foi. Dites-lui encore que ce n'est pas à un barbare aussi cruel qu'il appartient d'envoyer ces propositions corruptrices, et que les plaisirs ne sauraient amollir une âme dont le sang humain répandu à flots n'a pu tempérer la dureté.

Cette réponse ne fit qu'augmenter chez Maximien l'ardeur de sa passion ; il conçut le dessein, si elle ne cédait pas, de lui faire violence. La chaste vierge, instruite de cela, abandonne sa famille, sa maison, ses richesses, et, sortant de la ville avec quelques fidèles servantes et sa compagne bien-aimée, la chasteté, à la faveur de la nuit, elle laisse le tyran joué et confondu. Maximien essaya de séduire de la même façon d'autres nobles dames et jeunes filles ; mais encouragées par l'exemple de Dorothée, elles

le méprisèrent avec la même constance, et aimèrent mieux mourir que d'être les misérables esclaves de la luxure. Il leur fit endurer divers genres de supplices ; elles les supportèrent avec d'autant plus de joie qu'elles attendaient du Seigneur une double couronne, une pour leur foi et une pour leur chasteté.

Qui ne comprendrait après cela combien sont glorieuses de telles morts ? Quelles paroles, quel génie, quelle éloquence ne faudrait-il pas pour célébrer dignement une vertu et une constance si frappantes, surtout dans un sexe aussi faible ? On voit clairement par ces exemples comment le motif d'une mort violente en détermine le nom et la qualité, et comment elle peut être honorable ou ignominieuse.

Et la gloire des saints martyrs qui ont bravé avec tant de constance une infinité de tourments et la mort même pour ne manquer en rien à la fidélité et au dévouement qu'ils devaient à leur Roi du ciel, quelle langue suffirait pour la célébrer ? Le but de ces longues considérations est de vous montrer avec clarté la vérité de ce principe que tel est le motif d'une mort, telle est cette mort elle-même.

Le disciple. — Et qui pourrait en douter ? A quoi donc Homère, Virgile, Lucain et une foule d'autres historiens et poètes ont-ils plus consacré la vigueur de leur éloquence qu'à exalter la magnanimité de ceux qui, pour la patrie ou pour la vertu, ne reculaient devant aucun danger ? Platon veut que l'on regarde comme des héros, c'est-à-dire comme des hommes divins, ceux qui meurent pour la défense de leur patrie.

I.

Convenances et gloire du mystère de la croix.

Le maître. — Puisque les choses sont ainsi, veuillez me dire pour quel motif le Seigneur a souffert ? Si vous l'ignorez, demandez-le au prophète Isaïe, et il vous répondra que le Christ, étant le seul des enfants d'Adam qui fût innocent et exempt de tout péché, il a souffert pour acquitter la dette de nos propres fautes, conformément à la volonté du Père éternel. *Isa.* LIII, *Ps.* LXXXIII. En sorte qu'il a souffert non-seulement pour le salut de sa patrie,

mais encore pour celui de toutes les nations du monde et de tous les siècles passés, présents et à venir. Il a souffert pour obéir à son Père éternel et pour le glorifier. Il a souffert pour publier la vérité de sa doctrine et reprendre les vices des pontifes et des prêtres, qui entraînaient les peuples dans l'erreur. Il a souffert pour renouveler et pour réformer l'univers. Il a souffert pour nous délivrer de la tyrannie et de la suggestion du démon et du péché. Il a souffert pour que nous paraissions purs de toute souillure en présence du Seigneur, pour nous ouvrir les portes de son royaume et nous délivrer des peines de l'enfer. Pour tout dire en un mot, il a voulu en souffrant nous communiquer tous ces fruits admirables de l'arbre de la croix, dont il a été précédemment question ; il a voulu nous munir de tous les secours qui nous étaient nécessaires pour mener sur la terre une vie sainte et mériter ensuite le bonheur de l'éternité ! Car, à les bien considérer, tous ces fruits sont autant de secours de la plus grande efficacité pour atteindre cette fin. Ainsi, pour résumer ce que nous avons dit, le mystère de la croix nous a réconciliés avec le Père éternel, et il a fait de nous non-seulement ses amis, mais encore ses enfants. La croix nous a donné une claire connaissance de la bonté, de la charité, de la miséricorde et de la justice de Dieu, de l'excellence de la vertu, de la laideur du péché et de toutes les vérités qu'embrasse la philosophie chrétienne. Par la croix, le Fils de Dieu nous a mérité et la première grâce et toutes celles qui sont nécessaires pour opérer notre salut. De la croix sont sortis les sept sacrements, remèdes souverains à tous nos besoins et à tous nos maux. Que dirai-je encore ? C'est le mystère de la croix qui nous fournit ces motifs puissants dont on vous a parlé pour aimer Dieu, pour espérer en sa miséricorde, pour craindre sa justice et pour haïr le péché, les quatre choses les plus importantes de la vie chrétienne. C'est dans la croix que nous trouvons les exemples qui nous encouragent à la pratique de toutes les vertus ; de l'humilité surtout, de l'obéissance, de la patience, de la mortification, de la pauvreté évangélique, du mépris du monde et de tous les plaisirs sensibles. C'est la croix qui nous console dans nos angoisses et dans nos souffrances ;

c'est la croix qui fournit à nos méditations un aliment abondant et suave, et qui embrase notre cœur de dévotion et d'amour pour un Seigneur qui a tant souffert pour notre salut; c'est la croix qui nous permet d'avoir quelque chose à offrir et à présenter à Dieu, et de ne pas paraître devant lui les mains vides quand, par la prière, nous lui demandons quelque bienfait. Qu'ajouterai-je? je vous avoue que je suis confus de dire si peu de choses de ce mystère, quand il y en aurait tant à dire. Ceci vous permettra de comprendre d'une certaine façon combien de secours et de moyens différents la croix nous a procurés pour pratiquer la vertu. Aussi saint Augustin, frappé de toutes ces choses, s'écriait-il avec beaucoup de raison :

O croix, nom adorable, mystère caché, ineffable bienfait! O croix, qui avez uni l'homme à Dieu et qui l'avez soustrait à l'empire du démon dont il était le captif! O croix, qui chaque jour rappelez aux fidèles les louanges de l'Agneau sans tache, qui paralysez le venin cruel de l'antique serpent par le sang même du Christ, et qui éteignez les flammes de l'épée qui défend l'accès du paradis! O croix, qui tous les jours établissez la paix et la concorde entre les choses de la terre et les choses du ciel, et qui, représentant au Père éternel la mort du Médiateur, le rendez propice aux enfants de l'Eglise! Qu'il est grand et profond le mystère de la croix; qu'il est admirable le lien de charité par lequel il nous a réunis à Dieu! C'est par la croix que Dieu a attiré toutes choses à lui; car la croix est l'arbre de vie qui a renversé la domination de la mort qu'un autre arbre avait introduite sur la terre. — A la croix, dit le même Père dans un autre discours, nous sommes redevables d'une infinité de biens. C'est la croix qui nous a délivrés de l'erreur et qui a porté la lumière dans l'ombre de la mort et dans les ténèbres où nous étions assis! C'est la croix qui a fait de nous, étrangers que nous étions, les enfants de la famille, qui nous a rapprochés quand nous étions loin, et qui, de nous, voyageurs, a fait autant de citoyens du ciel! C'est la croix qui a mis fin à toutes les inimitiés, qui nous a donné une paix inébranlable et nous a mis en possession de toute sorte de biens. Grâce à la croix, nous n'errons plus au hasard

dans le désert, parce qu'avec elle nous avons trouvé le chemin de la vérité. Grâce à la croix, nous ne sommes plus bannis du royaume, dont elle nous a ouvert la porte principale. Nous n'avons plus également à craindre les traits enflammés du démon, car nous avons trouvé la source de vie où ils seront éteints. Grâce à la croix, les âmes ne méritent plus le nom de veuves, parce que l'époux leur est venu du ciel, et nous ne redoutons plus le loup ravissant, parce que nous avons trouvé maintenant le bon Pasteur ! Grâce à la croix, le tyran ne nous inspire plus de frayeur, parce que nous obéissons au Roi légitime.

Le disciple. — Mon âme s'est vivement réjouie à cette magnifique énumération des fruits de la croix. Comme ces fruits constituent les motifs pour lesquels le Sauveur a souffert, puisque telle est la gloire de ces motifs, la passion elle-même du Sauveur n'en sera pas moins glorieuse. C'est pour moi un nouveau sujet d'admirer avec transport la sagesse divine, qui, en une chose si vile aux yeux de la chair que le paraît la mort de la croix, a renfermé tant de trésors et de richesses. Je désire pourtant que vous réfutiez d'une manière satisfaisante l'objection des infidèles qui estiment indigne de la souveraine Majesté de s'être assujettie à des injures et à des moqueries aussi nombreuses, et à un genre de mort au si ignominieux.

Le maître. — Vous voyez déjà quel large champ s'ouvre à l'âme religieuse pour réfléchir tout à son aise aux vérités que nous venons d'exposer. Pour ne pas être trop long, je laisserai ce soin à la piété de chacun. Sachez néanmoins que ce qui précède, comme ce que vous avez lu dans l'autre traité, répond clairement à l'objection des infidèles, et montre que la mort de la croix avec les outrages dont elle a été accompagnée, loin d'être indigne de la majesté souveraine de Dieu, est au contraire, parmi toutes les œuvres qui se sont accomplies ou qui s'accomplissent dans le cours des siècles, la plus glorieuse, la plus honorable et la plus digne du Très-Haut.

Le disciple. — Ce que vous dites là me rend stupéfait. Je voudrais bien voir comment vous tirez cette conclusion des principes déjà établis.

Le maître. — Pour cela, je pars de ce point que nous avons démontré ailleurs, à propos de l'immense bonté de Dieu, à savoir qu'elle est, comme vous l'avez entendu, la raison universelle de toutes les œuvres, soit de la nature, soit de la grâce. C'est ce que l'Esprit-Saint, auteur de l'Écriture, montre d'une façon nouvelle dans le psaume qui commence ainsi : « Chantez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. » Ce psaume renferme vingt-sept versets, dans lesquels le Prophète raconte la grandeur des œuvres divines, soit des œuvres de la nature, soit des œuvres de la grâce ; à la fin de chaque verset, il donne pour cause et pour principe à l'œuvre dont il a parlé la miséricorde de Dieu, qui est un effet de sa bonté, et il répète jusqu'à vingt-sept fois ces mêmes paroles : « Parce que sa miséricorde est éternelle. » *Ps. cxxxv.* Le Saint-Esprit veut ainsi nous faire comprendre que le premier principe de toutes les œuvres de Dieu est sa bonté ou sa miséricorde. Ces deux attributs réclament l'assistance de la sagesse et de la toute-puissance pour mettre en œuvre ce dont la bonté infinie de Dieu a résolu l'exécution. C'est pourquoi toutes les créatures proclament cette bonté ; et l'Écriture sainte, depuis le commencement jusqu'à la fin, la publie et la chante sans interruption. Enfin la bonté est la perfection à laquelle Dieu semble attacher le plus de prix, et pour laquelle il désire être le plus glorifié. Quand le Psalmiste déclare que les miséricordes du Seigneur sont au-dessus de toutes ses œuvres, il déclare par cela même que sa bonté, qui est le principe de la miséricorde, est également au-dessus de tout. Maintenant, laissant à part la procession des personnes divines, je vous demanderai quelle est parmi les œuvres de la bonté de Dieu celle qui lui appartient de plus près et qui convient le mieux à sa nature.

Le disciple. — Mais nous l'avons établi en disant qu'il est dans la nature du bien de se communiquer et de se répandre lui-même.

II.

La bonté se manifeste d'autant plus qu'elle se communique davantage.

Le maître. — Examinons cette vérité d'une façon encore plus particulière. Ce qui en résulte, c'est que la chose la plus naturelle et qui convient le mieux à un homme bon, est de faire du bien aux autres, et de les rendre bons eux-mêmes. Et comme le plus grand bien qu'on puisse faire à un homme est de le rendre bon, tout le reste n'étant pour ainsi dire rien, il s'ensuit que la chose qui convient le mieux à l'homme de bien est de désirer rendre tous ses semblables bons comme il l'est lui-même ; car c'est là se communiquer soi-même. Et cela se présente de telle façon que plus un homme est bon, plus ardent est le désir qu'il en conçoit : plus ce désir lui-même est ardent, plus on sera résolu à braver toutes sortes de dangers et de fatigues, à entreprendre toutes sortes de voyages, faudrait-il aller même jusqu'au bout du monde, pour donner satisfaction à ce désir. Ainsi firent les apôtres et tous leurs successeurs qui, selon que nous l'apprennent les histoires ecclésiastiques, allèrent dans toutes les parties de l'univers pour satisfaire leur désir, quoiqu'ils n'ignorassent pas qu'ils y perdraient la vie. Que de voyages n'a pas entrepris, que de peines saint Paul n'a-t-il pas endurées dans ce but ? Que de fois n'a-t-il pas été persécuté, que de fois flagellé ! Mais s'il est enchaîné, dit-il, sa langue ne l'est pas. Du sein de sa captivité, il envoie à toute l'Eglise ses divines épîtres et il convertit les âmes. C'est en prison, il nous l'apprend lui-même, qu'il convertit un esclave de Philémon. Et si vous demandiez à cet apôtre quelle force le pousse à braver tant de périls, il vous répondra qu'il souffre toutes ces choses pour les élus, pour qu'au moyen de sa doctrine, ils arrivent au salut éternel. Que dirai-je de notre glorieux Père saint Dominique, duquel il est écrit que la pensée des âmes qui périsaient le dévorait comme le feu dévore une torche. Je ne passerai pas non plus sous silence le trait du diacre Benjamin, qui, au rapport de Nicéphore, ayant été enchaîné sur l'ordre du roi de Perse, fut mis en liberté à la demande de l'ambassadeur romain, mais à la condition qu'il ne prêcherait plus le Christ. Benjamin,

n'ayant point accepté la condition, et refusant de la remplir, subit un cruel martyre. On enfonça dans son corps des bâtons garnis de pointes aiguës, et c'est ainsi que ce diacre illustre exhala son âme victorieuse vers les cieux. On pourrait remplir plusieurs volumes de pareils exemples : il suffit de ceux-ci pour comprendre combien les hommes vertueux désirent le bien de leur prochain, et combien ils désirent le rendre bon lui-même, si cher qu'il leur en doive coûter. De là cette conséquence que, plus un homme est parfait en bonté, plus les dangers qu'il bravera rencontreront en lui de courage. De même, plus les dangers qu'il bravera à cet effet seront considérables, mieux il montrera la perfection de sa bonté et plus grande sera la gloire dont il se rendra digne; car c'est à la bonté seule que la gloire est due. Croyez-vous qu'il en soit ainsi?

Le disciple. — Qui pourrait le nier, à moins d'être totalement dépourvu de jugement?

Le maître. — Or, c'est sur ce fondement solide que nous établissons la vérité énoncée plus haut, que la mort de la croix, loin d'être ignominieuse pour le Seigneur, lui procure la gloire la plus grande que nous puissions lui donner. Si parmi les attributs divins la bonté est le plus glorieux, du moins dans le sens que nous avons indiqué; si le caractère propre de la bonté parfaite est de chercher à rendre les autres véritablement bons, et de ne pas hésiter à braver pour cela les plus grandes difficultés et les plus rudes fatigues, le Sauveur ayant souffert pour ce but si excellent les plus horribles traitements qui aient été jamais soufferts, quelle gloire et quelle louange ne lui doivent pas revenir! Il est hors de doute, assurément, que plus ses souffrances ont été grandes, plus a dû être considérable la gloire qui lui revient, et plus est étroite l'obligation que la grandeur de cette dette impose à l'homme de l'aimer.

C'est ce que développe saint Bernard dans un pieux discours, où il dit que le Seigneur est venu répandre le feu sur la terre et l'embraser par la grandeur de ce bienfait; car c'est là qu'il a porté si loin pour notre amour l'abaissement et l'humilité. *Sup. Cant. serm. xi.* « Il s'est humilié jusqu'à la chair, dit ce grand saint,

jusqu'à la mort et jusqu'à la croix. Or, qui se ferait une idée exacte de l'étendue de l'humilité et de la douceur qui a déterminé le Dieu de majesté à se vêtir d'une chair, à se soumettre à une sentence de mort, à subir le déshonneur et l'ignominie de la croix? — Mais, dira quelqu'un, le Créateur ne pouvait-il pas sauver l'homme d'une autre manière? — Certainement, il le pouvait. S'il a préféré le sauver au prix de tous ces outrages, c'est pour l'exciter plus vivement à aimer son bienfaiteur; c'est afin que la rédemption, par ce qu'elle avait coûté, obligeât à une reconnaissance nouvelle celui dont la facilité de la création avait altéré la piété. En effet, l'homme disait dans son ingratitude : Je le vois bien, c'est gratuitement que j'ai été créé, mais sans causer de peines ni de désagréments à mon Créateur. Je n'ai coûté qu'une parole, laquelle a donné l'être à tout ce qui existe. C'est ainsi que la nature humaine affaiblissait le bienfait de la création, et trouvait un sujet d'ingratitude là où elle aurait dû trouver un motif plus puissant d'amour. Mais Dieu a fermé les bouches qui tenaient ce langage, les sacrifices et les souffrances que le Seigneur a supporté pour notre salut étant plus éclatants que la lumière. De maître qu'il était, il se fait esclave; de riche, il se fait pauvre; de Verbe, il se fait chair; de Fils de Dieu, il se fait fils de l'homme. Souviens-toi donc, ô ingrat! que si Dieu t'a créé d'une seule parole, il ne t'a pas racheté d'une seule parole. Il lui a suffi de six jours pour créer l'univers et te créer toi-même; mais, pendant trente ans, il a travaillé à opérer ton salut au milieu de la terre. » Ces paroles de saint Bernard montrent bien quels puissants aiguillons le cœur humain trouve dans ce mystère pour aimer son Rédempteur et pour pratiquer toutes sortes de vertus. Mais là n'est pas le seul secours que nous en recevions; rappelez-vous les dix-sept fruits de l'arbre de la croix dont on vous a précédemment parlé : ce sont autant de secours efficaces pour nous rendre bons et saints. Ce point bien compris, vous ne tarderez pas à voir combien il est glorieux et digne de la bonté infinie d'avoir accompli une œuvre si féconde pour nous en conséquences salutaires.

Le disciple. — Maintenant, je comprends votre dessein et l'ordre

que vous avez suivi en traitant ce sujet ; je comprends pourquoi vous avez d'abord parlé des fruits de l'arbre de la croix. Une fois ce fondement solide établi, il en résultait clairement que rien n'était plus glorieux pour le Seigneur, ni plus digne de sa bonté souveraine, que d'accomplir une œuvre aussi capable de nous rendre hommes de bien.

Le maître. — Telle est la vérité, tel est le fondement principal de cette divine philosophie. Car enfin, dites-moi, si vous entendiez soutenir que le célèbre Appelle a composé un tableau parfait, Démosthènes un admirable discours, Hippocrate un remède efficace pour la guérison de certaines maladies, hésiteriez-vous à le croire ?

Le disciple. — On ne saurait en douter ; ces hommes, que vous venez de nommer, ayant été supérieurs en chacun de ces genres : en sorte qu'il n'y a rien qu'on ne puisse leur attribuer avec plus de raison.

Le maître. — Si l'on ne peut douter que l'on ait raison d'attribuer à ces grands hommes ces diverses œuvres à cause de l'excellence de leur génie, quelle sera l'excellence de la bonté dans la substance divine, la plus noble et la plus haute de toutes ? Y a-t-il une intelligence créée capable de la comprendre ? Après cela, n'appartiendra-t-il pas à plus forte raison à la suprême bonté d'avoir accompli une œuvre si efficace pour nous rendre bons, d'avoir préparé un remède si propre à guérir les maladies de notre âme, maladies qui forment les obstacles principaux que rencontre cette bonté ? Cela est si vrai, qu'il est plus glorieux pour Dieu d'avoir préparé ce remède avec son propre sang, que d'avoir créé les cieux et la terre. Les attributs que l'œuvre de la création a mis en lumière étant la toute-puissance et la sagesse infinie de Dieu, cette œuvre lui procure la gloire qui revient à un être sage et tout puissant. Mais ici c'est sur sa bonté que rejait toute la gloire, c'est-à-dire sur la perfection à laquelle il attache le plus de prix. C'est pourquoi cette œuvre est attribuée à la troisième des personnes divines, au Saint-Esprit, dont le caractère propre est la bonté, parce que cette œuvre a pour principe la bonté souveraine.

Le disciple. — La vertu d'un remède se connaît moins par l'éloge qu'on en fait que par les effets qu'il produit. Enseignez-moi donc les effets qu'a produits ce remède sur le monde?

Le maître. — Vous parlez à merveille. Eh bien, remarquez le changement qui s'est opéré dans le monde depuis que ce remède nous est venu du ciel, ce que du reste nous développerons plus tard avec plus détail, et vous en comprendrez la vertu et l'efficacité. Avant l'ignominie de la croix, Dieu n'était connu que dans un petit coin de la Judée, et encore y était-il mal servi. Depuis, au contraire, il a été prêché et connu dans tout l'univers. Ce que le Seigneur n'avait point obtenu des hommes par le spectacle de la sagesse que ce monde nous présente, par la beauté du soleil, de la lune, des astres et de toutes les autres créatures, il l'a obtenu par les fouets, les épines, les soufflets et l'ignominie de la croix. C'est une chose que le Sauveur indiquait en un seul mot, lorsque s'adressant aux Juifs, il disait : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'Homme, à savoir sur la croix, alors vous connaîtrez qui je je suis. » *Joann.* viii, 28. Ainsi une chose qui, au jugement de la prudence humaine, semblait devoir détourner et empêcher les hommes de croire en Jésus-Christ, Dieu, dans sa puissance et sa sagesse infinie, s'en est servi pour gagner leur amour.

Ce que je viens de dire est encore peu de chose; j'ajouterai une autre observation qui ravira certainement d'admiration, et vous, et quiconque y réfléchira attentivement. Rappelez-vous les prodiges et les merveilles que Dieu accomplit lorsqu'il délivra son peuple de la captivité d'Égypte. Il mit à mort tous les premiers-nés de ce royaume; il fraya aux Hébreux un chemin à travers la mer; il y engloutit les chars et l'armée de Pharaon; il envoya à son peuple la manne du ciel; il fit jaillir pour lui les eaux du rocher; il lui donna une colonne de nuées pour lui servir de guide dans la solitude; il arrêta les flots du Jourdain; il renversa les murailles de Jéricho; il accabla ses ennemis sous une pluie de pierre, et, ce qui surpassa toute admiration, le soleil resta fixe durant trois heures au milieu du ciel, afin que le peuple de Dieu complêtât sa victoire. Enfin, telles étaient ces merveilles, que le Seigneur lui-même annonçait à Moïse qu'il allait accomplir des

prodiges si grands qu'on n'en avait jamais vu de semblables au monde. Or, le but de tous ces prodiges était de révéler au peuple la grandeur de son Dieu, pour lui persuader de le servir, de le respecter, de l'aimer et de lui obéir en conséquence. Savez-vous comment ce peuple répondit à ces merveilles et à l'attente de Dieu?

Le disciple. — Vous le savez bien mieux que moi sans doute; car vous êtes beaucoup plus versé dans la lecture des saintes Ecritures.

Le maître. — Ce qu'elles nous apprennent, c'est que le peuple hébreu servit Dieu tant que vécurent Josué et ces hommes antiques qui avaient vu de leurs propres yeux les œuvres et les merveilles prodigieuses accomplies par Dieu en leur faveur. Mais quand ces hommes furent morts, ce qui arriva en peu de temps, les Israélites, abandonnant leur libérateur et leur maître, embrassèrent le culte des idoles. Ce fut à ce point qu'ils leur sacrifièrent même leurs propres enfants. En même temps, ils se livraient à toutes les abominations et à tous les vices qui marchent à la suite de l'idolâtrie. Ils y étaient du reste si violemment inclinés, que ni tous les miracles passés, ni tous les bienfaits du Seigneur, ni les châtimens présents, n'étaient capables de les arracher à ce crime funeste. Inclination que Dieu compare aux ardeurs sensuelles de l'âne. De même que cet animal, frappé par l'odeur de la femelle, se précipite avec tant d'aveuglement et de furie à sa poursuite que les chasseurs en ce moment s'en emparent sans aucune peine; ainsi le peuple d'Israël courait avec le même emportement et la même démente après l'idolâtrie. *Jerem. II.* Et encore qu'il lui arrivât quelquefois d'y renoncer, lorsque Dieu l'affligeait de châtimens épouvantables, dès qu'il se voyait sauvé par l'assistance divine, il ne tardait pas à y revenir. Cet ordre de choses cependant finit par lasser et par vaincre en quelque sorte la patience du Seigneur. Abandonnées de Dieu, les dix tribus tombèrent sous la domination du roi d'Assyrie, et devinrent la proie d'une captivité perpétuelle. La tribu de Juda fut également transportée en captivité à Babylone. Elle y souffrit soixante-dix ans d'esclavage, durant lesquels il n'y avait à Jérusalem ni temple, ni autel, ni prêtre qui offrit des

sacrifices au Seigneur. Tels ont été les avantages que Dieu a retirés de ces prodiges frappants, qui découvraient avec tant d'éclat sa toute-puissance et sa gloire.

Mais comment exprimer ce qui me reste encore à dire? Assurément c'est un spectacle capable de plonger dans la stupeur non-seulement les hommes, mais encore les anges. Ce Dieu si grand après avoir manifesté par tant de merveilles la puissance sans bornes de sa divinité, et qui se proposait de ramener ainsi son peuple à son service, n'en obtint que ce que vous avez entendu. Et le même Seigneur, arrêté comme un malfaiteur, flagellé, souillé de crachats, meurtri de soufflets, couvert dérisoirement tantôt d'un vêtement de fou, tantôt de la pourpre d'un roi de théâtre, couronné d'épines, abaissé au-dessous de Barrabas, condamné à mourir et à mourir sur la croix, dépouillé de ses vêtements, entre deux larrons, à la face du monde, a exercé sur ce même monde une telle influence que, chez toutes les nations, des milliers d'hommes l'ont adoré et reconnu pour le Dieu véritable, pour le créateur du soleil, des cieux, de la lune et des étoiles, des siècles et de tout ce qui existe; qu'ils ont méprisé et foulé aux pieds leurs idoles, et cela, avec une foi si vive que les tourments imaginés par la barbarie des tyrans n'ont pu les éloigner tant soit peu de leurs résolutions. Quel spectacle imaginer plus propre à nous remplir d'admiration et d'épouvante! Quoi! tant de merveilles, de bienfaits et de châtimens tombés de la main de Dieu n'ont pas suffi pour arracher le peuple hébreu au culte des idoles, et il a suffi de ces outrages et de ces ignominies de tous genres pour que les hommes rejetassent et livrassent aux flammes les dieux qu'auparavant ils adoraient, pour qu'ils offrissent désormais leurs adorations à un homme supplicié comme un malfaiteur; n'en était-ce point assez pour voir en cela l'œuvre de Dieu? Mais ce qui confirme cette foi, c'est la pensée que le Sauveur avait tout prophétisé, lorsqu'il disait au peuple : « Quand j'aurai été élevé de la terre, c'est-à-dire attaché à la croix, alors j'attirerai à moi toutes choses. » *Joann.* XII, 32. Tel a été le plus grand des prodiges que Dieu ait accomplis, de se servir de la chose la plus propre à scandaliser et

à frapper les hommes d'horreur pour convertir le monde et l'attirer à lui.

Le disciple. — Quels remerciements vous offrirai-je, ô maître, pour ce précieux trésor que vous m'avez découvert, pour la lumière que vous avez répandue sur ce profond mystère, et qui me montre la toute-puissance cachée sous les apparences de la faiblesse?

Le maître. — Vous avez parfaitement saisi la philosophie de ce mystère. Saint Augustin l'expose en ces termes : « Certes, c'est un bien grand spectacle que de voir le Fils de Dieu porter sa croix sur ses épaules. Les infidèles le regardent, et ils y voient un sujet de dérision; les fidèles le contemplent, et ils y voient un profond mystère. Pour les yeux des premiers, c'est le signe de la dernière ignominie; pour les autres, c'est l'œuvre d'une irrésistible puissance : les uns voient ce roi porter au lieu de sceptre le bois de son supplice; mais les autres, dans ce bois où il devait être attaché, voient le sceptre sous lequel il devait ensuite courber le front de tous les monarques de l'univers. Ce bois devait le rabaisser aux yeux des méchants; mais il devait le glorifier dans le cœur des saints. » *De August., in Evang. Joann., cap. XIX.*

Par conséquent, à regarder le Sauveur avec les yeux de la foi, il nous apparaîtra d'autant plus glorieux qu'il est plus abaissé, d'autant plus puissant qu'il semble plus faible, d'autant plus riche qu'il est dépouillé de tout vêtement, d'autant plus digne de louanges et de gloire de la part des bons qu'il est outragé par les méchants, enfin d'autant plus beau à l'intérieur et dans son âme, et conséquemment d'autant plus aimé des âmes qui savent le regarder avec d'autres yeux que les yeux de la chair, qu'il est plus souillé à l'extérieur et en son corps. C'est ce prodige que chantait le Psalmiste quand il disait : « La pierre que les architectes avaient rejetée est devenue la pierre angulaire, c'est-à-dire qui occupe le point le plus élevé de l'édifice. C'est le Seigneur qui a accompli cette œuvre vraiment merveilleuse à nos yeux. » *Ps. cxvii, 23.* Qu'y a-t-il eu, en effet, de plus admirable au monde que de voir un homme supplicié en compagnie de deux larrons,

adoré ensuite comme le Dieu et le Seigneur véritable de tous les peuples? O puissance admirable, ô puissance cachée! un homme pendu à un gibet détruit la mort qui ravageait le genre humain! Un homme, condamné avec des malfaiteurs, sauve les hommes condamnés à partager le sort des démons! Un homme, attaché et cloué à une potence, attire toutes les créatures à son service! Une âme, en s'offrant volontairement aux tortures, délivre des âmes innombrables de l'enfer, et la mort qui frappe un seul corps extermine la mort qui frappait toutes les âmes et tous les corps.

Pour répandre encore plus de lumière sur ce sujet, j'ajouterai une considération qui est de la plus haute importance. Souvenez-vous de ce que vous avez lu dans le traité précédent, où l'on établit que Dieu dans toutes ses œuvres se propose ordinairement sa propre gloire et le bien de l'homme. Par conséquent, de même que là où nous voyons appliqué le sceau royal, nous reconnaissons une écriture sortie de la main du roi; de même, quand nous verrons une œuvre glorieuse pour Dieu et avantageuse en même temps pour l'homme, nous pourrons en conclure que c'est là une œuvre qui appartient à Dieu. Or, je vous demande s'il y a une œuvre qui réunisse plus parfaitement ces conditions que la croix du Sauveur. Les avantages que l'homme en a retirés, les aveugles eux-mêmes les voient, et tout ce que nous avons dit jusqu'ici les démontre. On n'y voit pas moins éclater la gloire de Dieu; car, si vous n'avez pas perdu de vue ce qui a été dit, mieux que toute autre preuve celle-ci manifeste la grandeur de la puissance divine, puisque le monde a été conquis par la faiblesse et l'ignominie de la croix. Elle manifeste encore la grandeur de la bonté divine, puisqu'elle nous montre le Seigneur se soumettant à tous ces tourments pour nous rendre bons et saints nous-mêmes. Nous y voyons aussi la grandeur et la miséricorde de Dieu; car il veut bien se charger de toutes les misères et de toutes les dettes de notre nature. Nous y voyons la grandeur de sa justice; car il exige que le crime reçoive son juste châtement. Les desseins de la divine sagesse ne se montrent pas moins à découvert dans cette œuvre que les Gentils, selon l'expression de l'Apôtre, estimaient une folie. *I Cor. 1*. Ce qui caractérise, en effet, un être

sage, c'est, après avoir choisi la fin, de choisir les moyens propres à l'atteindre. Or, la fin de l'homme étant son salut et le moyen de l'atteindre étant la vertu, l'amitié et la grâce avec Dieu, cherchez si l'on pouvait trouver un moyen plus propre à conduire à ce but que le mystère de la croix. J'y aperçois une chose qui me pénètre en vérité de la consolation et de l'admiration les plus grandes. C'est que, si vous considérez attentivement les dix-huit fruits de l'arbre de la croix que nous avons énumérés et qui comprennent les principales vertus de la vie chrétienne, vous verrez que ce mystère est aussi utile à chacune d'elles que s'il concernait chacune d'elles en particulier, à l'exclusion de toutes les autres. Que vous examiniez ce qui regarde la satisfaction pour les péchés des hommes, ou bien les motifs capables d'incliner notre cœur à l'amour de Dieu, à l'espérance, à l'humilité, à l'obéissance, à la patience, à la mortification, à la pauvreté évangélique et à toutes les autres vertus, vous vous convaincrez de cette vérité, que ce mystère convient également aussi bien et aussi parfaitement à chacune de ces vertus que s'il n'en concernait pas d'autres : en quoi brille merveilleusement le conseil de la sagesse divine, laquelle a su trouver un remède aussi universel et aussi efficace pour tous les maux et toutes les nécessités de nos âmes. Ceci nous permet de voir clairement avec quelle perfection l'œuvre de notre rédemption concourt à ces deux fins dont nous avons parlé, à la gloire de Dieu et à l'utilité de l'homme. Vous y verrez simultanément ce que nous disions il n'y a pas longtemps ; que non-seulement ces avantages de l'homme ne font point injure à Dieu, mais qu'ils lui procurent au contraire la gloire la plus éclatante. Or, nous paraît-elle digne d'être crue et adorée, cette œuvre qui réunit à la fois et de si grands avantages pour l'homme et une gloire si éclatante pour Dieu ?

Le disciple. — Cette réponse me laisse hors de moi-même, et me plonge dans le plus profond saisissement. Je l'avoue, il n'y a point de chose sous le ciel qui mérite notre foi à de plus justes titres. Mais que dites-vous, maître, de cette horreur que témoignent ordinairement les hommes irréfléchis, lorsqu'ils entendent dire que Dieu s'est fait homme et qu'il est mort sur

une croix? C'est là une considération qui confirme les infidèles dans leur incrédulité et qui remplit les fidèles d'étonnement et de stupeur.

Le maître. — Si vous aviez lu attentivement un chapitre du premier livre de cet ouvrage, où il est question des œuvres merveilleuses de la nature, et où l'on montre combien Dieu est admirable et incompréhensible dans la plupart de ses œuvres, vous auriez la réponse à votre demande. Vous sauriez combien Dieu est admirable et incompréhensible dans l'œuvre de la création, dans la grandeur incommensurable des cieux, dans la facilité de leurs mouvements, dans l'ordre parfait qui les régit, dans la vertu de toutes les semences, principes de toutes choses, dans la constitution des corps des animaux, dans les aptitudes dont ils sont pourvus pour veiller à leur nourriture, à leur conservation, à leur défense et aux soins de leurs petits : vous sauriez alors combien Dieu est admirable en toutes ses œuvres. Et il ne l'est pas moins dans ses œuvres les plus petites que dans les plus grandes, par exemple, dans la fourmi, dans l'araignée, le moucheron, l'abeille et le ver à soie. Comme le dit Aristote, il n'y a point d'être si méprisable en apparence qui ne ravisse d'étonnement quiconque le considérera avec intelligence. Si Dieu est admirable à ce point dans toutes les œuvres de la nature, à savoir, dans les œuvres de sa sagesse et de sa toute-puissance, comment ne le sera-t-il pas davantage dans les œuvres de sa bonté, de cet attribut dont il se glorifie le plus, auquel il attache le plus de prix et dont il désire que nous ayons une connaissance plus parfaite, parce que cette connaissance nous porte plus efficacement à aimer et à respecter son saint nom? Si les plus grands génies sont hors d'eux-mêmes, si toutes les intelligences s'épuisent à considérer la grandeur de la puissance et de la science divine qui brille en toutes ses œuvres, comment ne serions-nous pas hors de nous-même en considérant les œuvres de la bonté et de la miséricorde de Dieu, lesquelles, selon le Psalmiste, surpassent toutes ses autres œuvres? Et quel spectacle pourrait causer une aussi profonde stupeur que celui d'un Dieu souffrant ce qu'il a souffert, se livrant, pour ainsi parler, à toutes sortes d'extrémités pour

sauver le monde et pour ramener les hommes au bien et à la félicité? Pour nous le faire mieux comprendre encore, je vous soumettrai une observation qui ne vous satisfera pas moins que les observations précédentes.

D'abord, je suppose que les rois de la terre manifestent par leurs différentes œuvres l'étendue de leur puissance et de leur bonté. Prenons, par exemple, saint Louis, roi de France. Ce saint roi a montré sa puissance en préparant une flotte nombreuse pour aller conquérir la Terre-Sainte. Mais sa bonté et sa sainteté, il nous les montrait quand, à l'imitation du Christ, il lavait tous les samedis, comme le raconte son histoire, dans un lieu retiré, les pieds des pauvres, les essuyait et les baisait ainsi que leurs mains; quand à certains jours, avant de prendre lui-même sa nourriture, il en faisait donner à deux cents pauvres, les servant lui-même à table et leur présentant les plats. Par ces œuvres, ce roi montrait combien il était bon, s'abaissant et s'humiliant ainsi pour marcher sur les traces du roi des cieux, qui est venu en ce monde pour servir et non pour être servi.

Hélène, mère de l'empereur Constantin, découvrit un même degré de bonté, lorsque, à Jérusalem, elle servit en personne un certain nombre de vierges consacrées à Dieu qui demeuraient en cette ville. Rufin, qui nous apprend cela, nous raconte aussi de Placille, femme de l'empereur Théodose, quelque chose de plus étonnant. Elevée sur le trône impérial, elle ne fit que grandir davantage en amour pour le Seigneur qui l'avait ainsi exaltée. En même temps qu'elle revêtit la pourpre souveraine, elle se mit à prendre un soin particulier des malades et des indigents. Elle n'employait pas en ceci ses serviteurs et ses officiers : elle venait en personne dans la demeure des infirmes et subvenait à leurs besoins. Visitant les hôpitaux, elle servait de ses propres mains les malades, leur nettoyait les ongles, examinait le degré de chaleur des breuvages qu'on leur apprêtait, leur offrait les cuillers pour manger, leur coupait le pain, posait les mets sur la table, lavait les plats, remplissait en un mot tous les offices d'une simple servante. A ceux qui voulaient l'empêcher d'agir ainsi, elle répondait : qu'il appartenait aux empereurs de faire de

grandes actions, mais que pour elle, elle offrait tout ceci à Dieu pour la conservation de l'empire qu'elle en avait reçu. Elle disait à l'empereur : « Vous devez, seigneur, songer toujours à ce que vous étiez il n'y a pas longtemps et à ce que vous êtes en ce moment. Si vous ne perdez point ces choses de vue, vous ne serez jamais ingrat envers votre bienfaiteur, et vous gouvernerez selon la justice les Etats qu'il vous a donnés. Qui ne comprendrait combien ces œuvres d'une humilité et d'une charité si profondes manifestent la bonté et la sainteté de cette noble souveraine? Par où nous voyons que si la magnificence et la majesté des empereurs se montre par les riches présents qu'ils font et les grandes choses qu'ils exécutent, leur bonté se montre, au contraire, par la pratique de ces œuvres si humbles et si saintes.

Le disciple. — J'approuve parfaitement ce que vous dites là; mais où voulez-vous en venir?

Le maître. — Vous allez le savoir tout à l'heure. Vous n'ignorez pas que si Dieu possède une infinité de perfections, elles se rangent néanmoins toutes en deux classes : les unes se rapportent à la majesté et les autres à la bonté. quoique les premières aient également la bonté pour principe. Chacune de ces perfections se manifeste par des œuvres en rapport avec sa propre nature. Ainsi les perfections qui se rapportent à la majesté, la sagesse, la toute-puissance, par exemple, se manifestent par la grandeur de leurs œuvres; celles qui se rapportent à la bonté se manifestent, au contraire, par des œuvres marquées au coin de l'humilité. Les premières respirent une magnificence remarquable; les secondes une profonde tendresse. Les unes prennent leur vol vers les régions les plus élevées; les autres s'abaissent et s'inclinent jusqu'aux nécessités humaines. Les unes échappent à notre vue parce qu'elles sont trop hautes; les autres, parce qu'elles sont trop humbles et trop basses. De même que les unes nous découvrent d'autant plus la grandeur de la majesté divine qu'elles sont plus élevées; de même, comme l'ont montré les exemples précédents, plus les autres sont humbles, plus elles nous découvrent la grandeur de la divine bonté. La gloire attachée à ce dernier attribut étant, comme nous ne cessons de le

répéter, la plus grande et la plus précieuse pour notre Dieu, qui dans le ciel reçoit des esprits bienheureux à ce sujet les louanges les plus considérables, il s'ensuit que plus le Seigneur s'est humilié, plus il s'est abaissé, plus il a eu de condescendance pour notre misère et pour notre pauvreté à l'effet d'y porter remède, plus il nous a manifesté l'éclat et les trésors de sa bonté infinie. Les œuvres de sa sagesse et de sa toute-puissance nous plongeant dans la stupeur et l'étonnement, il fallait bien que cela fût encore plus vrai des œuvres de sa bonté. Or, plus les unes et les autres œuvres frappent nos esprits d'étonnement, plus elles sont dignes de Dieu, mieux elles conviennent au Seigneur qui est admirable en toutes choses. Mais comment les œuvres de la bonté infinie pouvaient-elles nous jeter dans l'étonnement sinon en nous montrant le Créateur enchaîné pour l'amour de ses créatures, couvert de crachats et de soufflets, flagellé, raillé, couronné d'épines, estimé moins que Barrabas, enfin condamné à mourir sur la croix et placé entre deux brigands ?

Le disciple. — Combien ce que vous dites est vrai, ô maître ! Oui, c'est là un spectacle qui ravit tous les cœurs, à la considération de cette souveraine bonté, comme ils sont ravis à la considération des œuvres de la puissance et de la sagesse souveraines. Je dis même plus, je ne vois pas comment les œuvres de la bonté de Dieu auraient pu nous frapper de la sorte s'il n'avait point souffert ce qu'il a souffert. Donner l'être à toutes les créatures de l'univers, et les pourvoir avec abondance de tout ce qui était nécessaire à la conservation de leur vie, est sans doute l'œuvre de sa bonté ; mais cette bonté ne nous plonge pas dans la stupeur, parce qu'elle ne coûte à Dieu qu'un seul acte de sa volonté. Un bienfait ne produit sur nous cette impression que dans le cas où il coûte cher au bienfaiteur. Or, tel a été le bienfait de la rédemption. Je ne suis pas moins satisfait de cette distinction par laquelle vous ramenez toutes les perfections divines à deux principales. Elle a été pour moi tout-à-fait lumineuse ; il n'en faut pas davantage pour dissiper les nuages et les ténèbres des infidèles, et pour leur montrer clairement comment en ces choses où ils ne voient que bassesse se trouvent cachées une gloire et une bonté

infinies. Malgré cela, je veux encore jouer le rôle des mondains, et vous demander pourquoi la philosophie de la croix étant en rapport de convenances si étroites avec la bonté divine, les hommes grossiers et livrés aux plaisirs la repoussent et ne cessent de dire : Est-ce qu'il était nécessaire que Dieu se soumit à tant de souffrances, et ne pouvait-il pas sauver l'homme à moins de frais s'il l'avait voulu ?

Le maître. — Il a déjà été répondu à cette difficulté dans les considérations précédentes sur ce mystère; aussi ne répéterai-je aucune des choses dites à ce sujet. Cependant ce que je voudrais vous faire comprendre, c'est qu'une question semblable vient d'un homme qui n'a point encore mis la main à la charrue, qui n'a point saisi son bouclier et qui n'a point pris les armes pour combattre les inclinations mauvaises de la chair, de la chair, l'ennemi le plus redoutable et le plus intime que nous ayons, et qui, paraissant d'un côté notre ami le plus ardent, est par cela même le plus difficile à vaincre. Un homme grossier, qui n'a jamais vu la mer et qui n'est jamais monté sur un vaisseau, ne pourra s'empêcher, lorsqu'il y entrera, d'admirer les cordages de toutes sortes dont les mâts sont environnés; il demandera aux matelots : Et pourquoi ceci, pourquoi cela? Et le matelot lui répondra : On voit bien, frère, que vous n'avez jamais navigué; autrement vous comprendriez clairement que parmi ces choses, il n'y en a aucune qui ne soit nécessaire pour la navigation. Voilà comment un homme charnel ou infidèle, qui n'a jamais entrepris de traversée sur la mer de la vertu, lorsqu'on lui racontera que le Fils de Dieu s'est fait homme et qu'il a souffert des tortures inouïes pour nous racheter, tiendra en lui-même le langage que vous avez tenu. Mais celui qui marche dans l'étroit sentier du bien et qui, ne se bornant pas à une vie ordinaire, s'efforce d'arriver à la perfection, à peine fera-t-il un pas dans ce chemin sans porter les yeux sur le Christ crucifié. A-t-il à jeûner, à maltraiter sa chair, à mortifier ses appétits et ses désirs mauvais, à renoncer à sa propre volonté, à pardonner facilement les injures, à supporter avec patience les épreuves, à opposer une résistance prompte et énergique aux molles et séductrices suggestions de l'ennemi, à

se soustraire aux attrait et aux fascinations de la chair, à embrasser la croix de la pénitence et de la vertu, savez-vous où il puise la force et le courage? C'est en jetant les yeux sur le Christ crucifié; c'est en considérant ce que son Créateur a souffert pour lui. Il y trouve un exemple, il y trouve un soutien, une consolation dans toutes ses épreuves, surtout en songeant combien les souffrances du Maître de l'univers, souffrances qu'il endurait non pour lui, mais pour nous, ont été cruelles. Aussi ne fait-il point un pas dans cette voie sans avoir devant lui ce tableau.

Que la pratique de la vertu soit l'un des moyens les plus propres à nous découvrir la vérité et l'excellence de la religion chrétienne, le Sauveur nous l'apprend, lorsque, pour confirmer la vérité de sa doctrine, il disait que quiconque essaierait de faire la volonté de Dieu et d'observer ses commandements, connaîtrait clairement la vérité et l'excellence de sa doctrine. Paroles par lesquelles il nous fait entendre que la pureté de vie est l'un des moyens les plus propres à nous donner l'intelligence de la pureté et de la vérité de sa philosophie. Ceux, en effet, qui vivent de la sorte reçoivent avec plus d'abondance les rayons de la lumière divine et voient conséquemment avec plus de clarté la vérité et la convenance de nos mystères. En même temps ils voient comment ces mystères concourent tous à nous faciliter merveilleusement les exercices et les œuvres de la vertu. Grâce à ce soutien, ils en viennent à trouver la vertu si agréable qu'ils s'écrient avec le Prophète : « J'ai trouvé, Seigneur, dans le chemin de vos commandements plus de délices qu'à posséder tous les trésors du monde. » *Ps. cxviii.*

Dans un autre endroit, David disait également qu'il mettait les commandements du Seigneur au-dessus de l'or et des pierres précieuses.

Le disciple. — Le plaisir et la consolation que j'ai goûté dans nos entretiens passés et dans les réponses si sages que vous avez faites à mes questions, me font comprendre une pensée que j'avais vue dans votre ouvrage. De même, dites-vous, qu'il y a unem usique, une harmonie pour les oreilles du corps, de même il y en a également une pour les oreilles de l'âme. J'en ai été

convaincu en présence de l'harmonie si suave et si admirable qui règne entre les divers points du mystère de notre rédemption et la grandeur de la bonté divine. Le rapport parfait de ces choses, l'accord des unes avec les autres est la plus douce et la plus harmonieuse des musiques pour notre entendement. Comme ce dernier a pour perfection la connaissance de la vérité, elle exerce sur lui naturellement le charme que la musique exerce sur les oreilles et qu'exercent sur tous les autres sens et facultés de notre âme les objets qui en forment la perfection. Cette harmonie étant, comme nous l'enseignent les philosophes, un argument puissant en faveur de la vérité, je ne sais trop ce qu'auront à répondre les infidèles qui n'ont point voulu de la foi en un mystère où il règne une harmonie et une correspondance si parfaites. Lorsque le souverain Juge les fera comparaître à sa barre et leur demandera pourquoi ils ont repoussé une vérité confirmée par tant de miracles et par des prophéties et des témoignages si nombreux de l'Écriture divine, une doctrine qui leur proposait une œuvre si digne de la bonté de Dieu, — le caractère de la bonté étant de faire le bien et de rendre les hommes bons; — qu'auront-ils à répondre, sinon, comme le dit fort bien un docteur : Seigneur, nous ne pensions pas que vous fussiez bon au point de consentir à supporter tant de souffrances pour nous rendre bons. Voilà sans doute ce que répondront les infidèles, faisant de leur propre bonté la mesure de la bonté divine et ne pouvant se résoudre à croire que Dieu ait fait ce qu'ils n'auraient point fait eux-mêmes s'ils eussent été Dieu. Cette réponse, véritable blasphème, attirera sur eux une sentence et un jugement plus redoutables.

CONCLUSION DE TOUT CE TRAITÉ.

Le maître. — Il résulte donc de tout ce que nous avons dit jusqu'à présent que la passion du Christ, qui est le plus profond mystère de notre foi, — puisqu'il fut un objet de scandale pour les Juifs et de folie pour les Gentils, selon la parole de l'Apôtre, — est l'œuvre de la plus grande sagesse et de la plus profonde prévoyance dont Dieu ait fait preuve en ce monde. Jamais rien n'avait plus concouru à la gloire de Dieu, je veux dire à la gloire

de sa bonté, de sa charité, de sa miséricorde, de sa justice et de sa sagesse. Jamais aucun remède n'avait mieux convenu à notre misère, c'est-à-dire mieux servi à acquitter nos engagements, à nous révéler Dieu, à nous fournir de sublimes exemples et de magnifiques sujets d'émulation pour toutes les vertus, en particulier pour la charité, l'humilité, la crainte de Dieu, l'espérance, l'obéissance, la résignation, la patience et l'horreur du péché. Mais qu'est-il besoin de beaucoup de paroles pour affirmer l'admirable propriété de ce remède? Qui, dans le ciel ou sur la terre, était plus à même de l'appliquer que la propre personne du Fils de Dieu? Et, de même qu'il ne pouvait se rencontrer dans le monde entier un être plus grand ni plus parfait que lui; de même il ne s'en trouva point pour enseigner avec plus d'autorité, obtenir avec plus d'efficacité, satisfaire avec plus de justice, mériter à meilleur titre, obliger par de plus grands bienfaits, ni donner de plus excellents exemples. Quel autre Adam, quel autre père, quel autre pasteur, quel autre sauveur, quel autre avocat, quel autre roi, quel autre pontife, quel autre médecin eût pu le surpasser en bonté? Cela est si évident que quiconque n'est pas abandonné de Dieu doit le voir clairement. Mais ce qui confond davantage les jugements humains, c'est que ce remède fut, comme nous l'avons déjà dit, si bien appliqué pour faire ressortir tout ce qui touche à la gloire de Dieu et au salut de l'humanité, qu'on l'aurait cru préparé pour cela seul et pour rien autre chose : objet digne d'admiration et qui révèle singulièrement la profondeur de la sagesse et des desseins de Dieu dans le plan de cette œuvre!

Le disciple. — Je ne puis m'empêcher, maître, de vous rendre pour votre enseignement mille actions de grâce qui dépassent toute expression. Je crois renaître à la foi; mes yeux s'ouvrent pour contempler la beauté du mystère et sa clarté. Pourquoi s'en étonner? De même que deux lumières brillent plus qu'une seule, ainsi le flambeau de la foi, joint à la raison que Dieu nous a donnée, éclaire davantage notre entendement et nous affermit plus encore dans cette même foi qui, puisant en elle-même la certitude et la solidité, reçoit de la raison la clarté qui lui manque dans la vie présente.

Le maître. — Combien je me réjouis de voir que notre entretien n'a pas été infructueux. Il ne s'agit de rien moins que de l'accroissement de la foi; car, comme c'est là le fondement et la racine de toutes les vertus, il devient évident que, si cette racine est, d'un côté, cultivée par la doctrine, de l'autre, fécondée par la grâce du Saint-Esprit, elle doit profiter à la semence de vertus qu'elle fait lever. Je dois cependant vous prévenir, — et ceci est très-important, — de ne pas rapporter cette nouvelle lumière et ce nouvel affermissement de la foi aux considérations et aux raisonnements que nous avons allégués ici ou ailleurs, si excellents qu'ils soient. La vertu de la foi chrétienne ne se fonde pas sur la raison humaine, — qui n'est qu'humaine après tout, — mais sur les lumières que le Saint-Esprit répand dans l'intelligence par le sacrement du baptême, et qui lui révèlent plus sûrement, plus fermement les mystères de notre foi que tous les raisonnements et toutes les démonstrations du monde. La puissance de Dieu surpasse toute chose créée. De plus, la foi, comme le dit l'Apôtre dans sa lettre aux Ephésiens, est un don de Dieu, sans lequel, je ne dis pas les raisonnements humains, mais les œuvres divines, telles que les miracles, ne suffisent pas pour la produire en nous. Quels plus grands miracles que ceux dont furent témoins les Pharisiens et les pontifes? Et ce furent là les auteurs de la mort du Sauveur. Quel plus grand miracle que celui de la résurrection de Lazare? Et cependant il y en eut parmi les assistants qui n'y crurent pas. Au-dessus de tout, quel plus grand miracle que la résurrection du Sauveur lui-même, au troisième jour? Quand, depuis le commencement du monde, avait-on vu ou appris qu'un homme mort se fût ressuscité? Et malgré tout les Pharisiens et les pontifes, convaincus d'une merveille aussi inouïe et ne pouvant douter du témoignage manifeste des gardes qu'ils avaient placés à l'entrée du sépulcre, non-seulement ne crurent pas, mais eurent soin de payer à gros deniers les gardiens pour leur faire dire que pendant leur sommeil les disciples du Sauveur étaient venus dérober son corps; de telle sorte que, non contents de leur propre aveuglement, ils fermèrent au peuple la porte de la vérité, afin de l'entraîner à

leur suite dans les ténèbres de l'enfer. Vous verrez manifestement par ces exemples que, sans l'assistance particulière de Dieu, pas même les miracles, qui, au dire de saint Thomas, sont la preuve suffisante des mystères de la foi, ne suffisent pas pour la produire en nous. C'est pourquoi, si vous ressentez en votre âme cette nouvelle force et cette nouvelle clarté de la foi, ne cessez point d'en rendre grâces au Père des lumières, de qui procèdent tous ces dons divins, pour que la faveur du bienfait aille croissant avec l'étendue de la reconnaissance.

1.

Du fruit qu'il faut retirer de tout ce qui a été dit jusqu'à présent.

Je ne me contente pas du conseil que je vous ai donné ; je veux en ajouter un autre plus important, qui vous servira à recueillir le fruit et l'essence même de tout ce que nous avons traité jusqu'à présent. Car, si vous y faites bien attention, la plus grande partie de ce qui a été dit doit servir à instruire et à perfectionner notre raison par les lumières et la connaissance de la vérité. Or, la perfection de la vie chrétienne ne consiste pas seulement dans les lumières de la raison, mais aussi et bien plus dans l'ardeur de la charité, qui réside en la volonté. C'est ce qui explique pourquoi tant de philosophes qui eurent une grande connaissance de Dieu, comme dit l'Apôtre, mais qui ne le glorifièrent ni ne l'aimèrent par leur volonté, s'enorgueillirent dans leurs pensées et demeurèrent plongés dans les ténèbres du cœur, pour n'avoir pas fait un bon usage des connaissances que le Créateur leur avait données par l'intermédiaire des créatures. Appliquons donc dès à présent notre intelligence à réveiller en nous l'amour de Dieu avec toutes les autres affections qui doivent nous transporter pour la grandeur de ce mystère. A ce sujet, laissez-moi vous rappeler ce que saint Augustin dit de lui-même dans le livre de ses *Confessions* : « Aussitôt que j'eus reçu l'eau du saint baptême, mon âme fut dégagée de toutes ses angoisses passées, et, dans les premiers jours de ma régénération, je ne pouvais me rassasier de la merveilleuse douceur avec laquelle je

contemplant la sublimité du dessein de Dieu pour le salut du genre humain. » De sorte que ce saint homme, en considérant avec ses vives lumières l'élévation de son génie, l'admirable rapport de l'incarnation et de la passion du Fils de Dieu avec la gloire et l'honneur de Dieu d'un côté, de l'autre avec les besoins de l'humanité, ne pouvait se lasser d'admirer la parfaite concordance, la pure harmonie, l'étonnante convenance de cette œuvre du salut des hommes. Qui peut ambitionner l'esprit, les lumières, la raison de ce saint homme ! Que de consolations lui seraient réservées dans le face à face de ce mystère !

Nous qui sommes à même de goûter quelque chose de cette consolation, nous voulons vous indiquer une manière simple d'apprécier ce bienfait. Pour cela, vous devez d'abord bannir de votre âme l'indignité qui s'attache pour les yeux à l'idée de Dieu fait homme et à sa mort sur la croix. Rapportez-vous-en à ce qui a été dit dans les entretiens précédents, où nous établissons d'une manière si évidente qu'en étant l'homme qu'il fut, non-seulement Dieu n'abdiquait rien de sa grandeur, mais conquérait une gloire immense. C'est ainsi que nous envisageons la passion sacrée du Sauveur et dans ses causes et dans ses modes, qui la font d'autant plus glorieuse qu'elle fut plus ignominieuse et plus douloureuse.

Ces deux préambules admis, admis aussi le troisième, que nous avons dit être le fondement de tout le mystère de notre rédemption, il importe de savoir que notre Seigneur Dieu ne considère, dans l'usage qu'il fait de son pouvoir absolu, que ce qui convient à la perfection de ses œuvres ; ce qui nous a fait dire qu'il n'y avait pas de moyen plus sûr pour notre salut que l'incarnation et la passion de son Fils unique.

Ces fondements étant donc établis, considérez le triste état où le péché avait réduit l'homme, et vous verrez que la créature était tombée en disgrâce et en opposition avec Dieu, ce qui est le pire de tous les maux. Elle était aveuglée au point de ne plus reconnaître son Créateur, incapable de l'aimer, impuissante à le servir, déshéritée du paradis, esclave du démon et de ses propres affections, malade, insensible, morte à toutes les vérités et à toutes

les vertus du chrétien, vivant cependant et pleine d'ardeur pour tous ses appétits.

Après cette considération, rappelez-vous les admirables fruits de l'arbre de la sainte croix, et vous trouverez certainement que le Sauveur guérit admirablement avec sa passion chacun de ces maux; le remède fut si opportun et si efficace qu'il semblait avoir été préparé exclusivement pour chacun d'eux. Quoi de plus étonnant! tandis que les médecins ordinaires disposent de divers remèdes pour diverses maladies. Celui qui nous vient du ciel guérit parfaitement, à l'aide d'un seul remède, toutes les infirmités de nos âmes. Cette considération vous fera éprouver quelque chose de ce qu'éprouvait saint Augustin, lorsqu'il s'extasiait du singulier moyen que la sagesse de Dieu avait inventé, en envoyant son Fils au monde comme remède à nos maux : remède dont l'efficacité fut telle que des hommes il fit des anges, et transforma en enfants de Dieu les esclaves du démon et des passions.

Après cette considération de la sagesse divine, élevez-vous à celle de l'étendue de la bonté, de la charité, de la miséricorde que Dieu nous a témoignées dans cette œuvre : sublime vue à laquelle je vous convie avec moi. Elevez donc votre âme avec toute l'humilité, tout le respect dont elle est capable; faites-la monter au-dessus des nuages, au-dessus des cieux, au-dessus des chœurs des chérubins et des séraphins, au-dessus de tout, en un point si élevé que vous la perdiez pour ainsi dire de vue; afin qu'elle puisse contempler là, sur le trône de la majesté, cette substance inaccessible et cette lumière si resplendissante qui éblouit les yeux de quiconque la regarde; ce Maître qui habite dans une splendeur infinie, qu'aucun mortel n'a vu ni ne peut voir; Celui en qui résident la beauté et la perfection de toutes les créatures corporelles et spirituelles dans une supériorité incomparable; Celui qui, sur un signe de sa volonté, créa les cieux et la terre avec tout ce qui y vit; Celui dont la science est infinie, infini le pouvoir, infinie la beauté, la majesté et la grandeur infinies; Celui qui seul est ineffable, incompréhensible, inaccessible; Celui qui meut toutes choses sans se mouvoir, gouverne

tout à la fois et fait partout sentir son action sans le moindre effort; Celui que les étoiles du matin célèbrent, que chantent les louanges des fils de Dieu, qui fait trembler les colonnes du ciel; Celui qui, comme dit Isaïe, soutient sur trois de ses doigts le poids de la terre, et en présence duquel, dit toujours Isaïe, les nations sont comme si elles n'étaient pas; Celui enfin dont la félicité et la béatitude sont si grandes que le monde entier et mille autres ne pourraient rien ajouter à sa grandeur, ni le salut de tous les hommes et leurs hommages le rendre plus glorieux, ni leur damnation l'amoindrir en rien. Et, après vous être ainsi élevé et avoir nourri les yeux de votre âme de cette sublime substance, précipitez-vous de là en bas, comme par les ailes de l'aigle, descendez à la porte de Bethléem, et de là vous dirigeant au cénacle de la montagne de Sion, à la maison des pontifes, au prétoire de Pilate, à la montagne du Calvaire et au saint sépulcre, vous sauriez à quel juste titre vous pourriez vous étonner de tout ce que vous y verrez. Vous verrez ce grand Maître, que vous avez contemplé dans les cieux, logé dans une étable, couché dans une crèche, enveloppé de pauvres langes, tétant le sein d'une femme. De là rendez-vous au cénacle; vous y verrez le Créateur du monde, dépouillé de son manteau, ceint d'un tablier à la façon des esclaves, prosterné aux pieds de quelques pauvres pêcheurs, et de celui-là même qui devait le trahir, et les lavant avec la plus grande humilité et le plus grand dévouement. Suivez de là ce Seigneur, et voyez l'ignominieuse prison qui lui a fait dire : Comme si j'étais un larron, vous êtes venus à moi avec des épées et des lances. Allez avec lui dans tous les tribunaux où il fut traîné, et voyez à quelle sorte d'injures il fut soumis chez Anne, chez Caïphe, chez Hérode, dans le prétoire de Pilate. Considérez aussi le nouveau genre de dérision qui présida au couronnement d'épines. Tâchez autant que possible de vous trouver dans chacun de ces lieux pour y considérer les nouveaux outrages qu'il y reçut tour à tour; — car, je vous l'avoue, à la pensée de les rapporter, je sens frissonner mes chairs, — et voyez ce que vous éprouveriez en contemplant, d'un côté, avec les yeux de l'esprit, la grandeur de ce Maître que nous vous représentons, et, de

l'autre, avec les yeux de la chair, les bassesses et les injures qu'il souffre. Ah! croyez qu'il n'a pas un cœur d'homme, mais de pierre, celui qui, au spectacle de telles injures et de tels outrages, ne demeure pas comme fou et hors de lui, en voyant ainsi réuni dans un seul être le comble des grandeurs divines et des bassesses de la terre. Quel plus grand sujet d'épouvante et d'admiration!

Si vous recherchez la cause de votre trouble, vous la trouverez dans l'immense bonté, dans la charité et la miséricorde de Dieu, qui a choisi ce moyen, entre tant d'autres, pour sauver et régénérer le monde, parce qu'il convenait davantage à la gloire de Dieu et à la sanctification de nos âmes. Car tel fut son désir de nous sanctifier et de nous béatifier, c'est-à-dire de nous enseigner à aimer Dieu et à le servir dignement, de nous rendre humbles et doux, de nous faire mépriser les plaisirs de la chair, les vanités du monde, de nous attacher à la croix, enfin de nous rendre parfaits en toutes choses, qu'en reconnaissant l'efficacité de ce moyen, il n'hésita devant aucun obstacle pour arriver au but.

Pour mieux faire comprendre l'immensité de ce désir du Sauveur, voici un exemple qui en donnera quelque idée autant qu'un exemple puisse le faire. Nous lisons dans les historiens des Gentils, qu'Agrippine, mère de Néron, eut un si grand désir de voir son fils empereur, qu'après avoir empoisonné l'empereur Claude, son mari, elle travailla à placer son fils sur le trône. Interrogé à ce sujet, un astrologue répondit que Néron arriverait au souverain pouvoir, mais qu'il tuerait sa mère. « Qu'il me tue, s'écria Agrippine, pourvu qu'il soit empereur! » Appliquons, jusqu'à un certain point, cet exemple au Sauveur qui désira tant nous faire, non pas empereurs de la terre, mais du ciel, et en même temps fils de Dieu; qui désira tant que les hommes fussent spirituels et divins; désira tant embellir nos âmes des grâces et des dons du Saint-Esprit, pour y faire resplendir dans l'homme l'image de Dieu; désira tant surtout fortifier les saints martyrs, pour que leurs luttes et leurs triomphes glorifiasent Dieu, — que comprenant qu'il n'y avait pas de moyen plus efficace pour réaliser tout cela, il n'hésita pas à se soumettre à

toutes les injures, toutes les railleries, tous les outrages jusqu'à être flagellé, crucifié et mis au-dessous de Barrabas. Quel esprit ne défailirait à la considération de choses si étranges? Dieu conspué comme un blasphémateur! Dieu battu de verges comme un larron! Dieu crucifié entre des malfaiteurs! Dieu souffleté, couronné d'épines, vêtu, tour à tour, de blanc et de pourpre par dérision! O bonté! O pitié! O charité! O miséricorde digne d'un tel Seigneur! Qui pourrait se conduire ainsi hormis Dieu? Quelle bonté, à l'exception de celle de Dieu, irait jusque là? Que faites-vous, anges du ciel? Créatures universelles, que faites-vous à la vue des souffrances de votre Créateur? Terre, comment ne trembles-tu pas d'épouvante? Et vous, rochers, comment n'éclatez-vous pas de douleur? Cieux, pouvez-vous éclairer la terre où l'on crucifie votre Créateur? Seigneur, je vous ai entendu, et j'ai craint; j'ai contemplé vos œuvres, et l'effroi m'a saisi, lorsque je vous ai reconnu, non pas au milieu de deux animaux, mais crucifié entre deux larrons. C'est ici que les âmes pieuses défont, succombent, restent muettes en paroles, muettes en pensées; et, suspendues, transportées par l'admiration de tant de bonté et de tant de condescendance de la part de Dieu, le louent et le glorifient dans un saint recueillement, prêchant par leur silence que la miséricorde de Dieu est ineffable, incompréhensible, au-dessus de toute intelligence et de toute glorification. Quoi d'étonnant à voir ainsi toutes les facultés suspendues et interdites par le spectacle d'une si grande bonté? Si la grandeur de la providence et de la sagesse divines, qui éclate dans quelques créatures, confond la raison humaine au point de la laisser stupéfaite, avec combien plus de droit cela est-il réservé à la bonté de Dieu, dont l'étendue éclate dans cette œuvre, lorsque cette bonté est la perfection dont il se glorifie le plus? Et quel autre moyen y avait-il de tenir les hommes ainsi étonnés et comme frappés de vertige, que le spectacle de la soumission de cette majesté et de cette grandeur incompréhensibles aux plus grandes douleurs, aux plus grands outrages qu'il y eût jamais, afin de nous laisser dans cette voie de plus grands exemples et de plus grands encouragements pour toute vertu et toute sainteté? Or, puisque tel fut le désir de ce

Maitre pour notre sanctification, qu'avons-nous fait de pareil dans ce but?

Comment le cœur pieux, qui considère cela, ne s'appliquerait-il pas à conquérir toute vertu et toute sainteté, ne fût-ce que pour donner cette satisfaction à Celui qui le désire tant et l'a payé si chèrement? Qui ne s'attacherait à aimer Celui qui nous témoigna un si grand amour? Qui ne s'efforceraient d'imiter les vertus que ce Maitre nous a laissées si profondément empreintes dans sa vie et dans sa mort?

Pour conclure cette partie, je dis que la pieuse considération de ce mystère produit cinq effets que je vais vous proposer brièvement. Le premier saisit et ravit les âmes en une révérencielle et profonde admiration pour cette immense bonté du Rédempteur. Le second les enflamme d'un amour sans bornes pour cette même bonté et cette ardente charité. Le troisième fait germer une reconnaissance intime pour ce souverain bienfait. Le quatrième réveille le sublime désir d'imiter quelque chose des grandes vertus et des exemples merveilleux que ce Maitre nous a laissés. Le cinquième, surtout, leur inspire un ardent désir d'endurer les épreuves et les injures pour l'amour de Celui qui souffrit tant pour nous. Tels sont les principaux fruits que nous devons retirer de la méditation de ce mystère, et auxquels il faut joindre tout ce que nous avons dit sur cette matière.

Le disciple. — Maintenant, maître, vous avez mis le sceau à ce si long traité. Maintenant, je comprends le fruit que l'on retire du triomphe si glorieux de la croix, que vous avez proposé en principe, en disant que tout doit aboutir à l'amour du Crucifié, à l'imitation de ses vertus et spécialement de ses épreuves. Et je comprends aussi, sur ce mystère, la fausse philosophie des impies et des hérétiques, qui altèrent les vues de Dieu au point de faire servir ce dont il tira pour nous les plus grands mobiles de toutes les vertus, à de misérables arguments pour persévérer avec confiance dans le péché, et ce que la sagesse divine disposa pour nous inspirer l'amour du travail et des épreuves, à leur confiant sommeil dans le vice, au mépris du Crucifié. Qui ne reconnaît là l'œuvre de l'ennemi de notre salut? Car, de même

que la bonté de Dieu se propose de tirer le bien du mal, de même la malice de cet adversaire a pour but de tirer le mal du bien. C'est pourquoi, de ce grand mystère que Dieu opéra sur la terre pour nous rendre bons, il tire des arguments et des raisons pour nous rendre mauvais.

RÉSUMÉ DE TOUTE CETTE TROISIÈME PARTIE.

Joignons la fin de ce livre et de cette troisième partie au commencement, et concluons ce que nous avons d'abord proposé comme thèse. Le résumé de tout ce qui a été dit consiste en trois points principaux. Le premier, c'est que l'homme avait besoin d'un remède pour sa corruption et son inclination au péché, son impuissance à plaire à Dieu. La chose est rendue évidente par toutes les infirmités et les fautes de l'homme, fautes et infirmités que nous avons expliquées en partie, en traitant du péché originel, où nous mettons à découvert beaucoup de ces défauts et de ces faiblesses de la nature humaine, le schisme et la rébellion de la partie sensuelle de notre âme contre la partie spirituelle et la plus noble. Et celui qui voudrait comprendre plus clairement encore, n'aurait qu'à considérer l'homme *dans les choses purement naturelles*, sans loi et sans remède contre ce péché. Celui qui veut acheter un cheval doit, pour le visiter, lui ôter son harnachement et l'examiner à nu. De même il faut considérer la nature humaine sans le secours de la loi et de la grâce. C'est ce que fera comprendre le premier chapitre de l'épître aux Romains, où l'Apôtre rapporte les idolâtries, les abominations et les péchés exécrables des Gentils. Nous exposons tout cela dans le second livre de cet écrit, en représentant le premier des quatre grands faits que le Christ a accomplis dans le monde, qui consiste à détruire l'idolâtrie sous laquelle les hommes adoraient les pierres, le bois, les dragons, les serpents, les oiseaux et de stupides animaux, sans oublier les sacrifices qui s'y accomplissaient : les uns sanglants, où l'on allait jusqu'à immoler ses propres enfants ; les autres, honteux, comme ceux du dieu Bacchus et de la déesse Flore, où s'étaient les vices et les abominations des Gentils, et où l'on suivait l'exemple des dieux adultères

et homicides. Que dire de plus, sinon que des douze tribus qui avaient reçu la loi de Dieu avec tant de promesses et de menaces, onze se corrompirent et furent abandonnées de Dieu, et emmenées captives sur la terre étrangère; que celle demeurée fidèle se pervertit aussi, et reçut le châtement de ses iniquités dans la captivité de Babylone; que la malice y était si grande et la vertu si étrangère, que Dieu dit par son prophète Jérémie : Parcourez toutes les voies de Jérusalem, et si vous rencontrez un seul homme qui soit demeuré fidèle à ses devoirs, je lui ferai grâce. Y a-t-il une plus grande preuve de l'effacement de la vertu et de la religion? En voici une non moindre : c'est celle qui résulte du dérèglement de beaucoup de chrétiens qui, possédant la loi et la grâce, animés d'une foi véritable, vivent d'une manière aussi dissolue que s'ils ne croyaient pas. Or, qui pourrait douter que de telles créatures aient eu besoin de médication, de remède, de grâce et autres secours surnaturels pour guérir les infirmités de leur nature? Tel est le premier point et le fondement de cette matière. Le second établit combien il convenait à l'immense bonté de Dieu de satisfaire spontanément à ce grand besoin et au salut de l'homme, pour qu'il fût relevé, par une autre justice que la sienne, de tous les maux qu'il avait encourus par la faute d'autrui, et qu'après avoir été perdu par un père, il en trouvât un autre pour le sauver. De plus, convenait-il que le démon réussît au gré de ses désirs, et se glorifiât d'avoir triomphé des desseins et de la volonté de Dieu? Là est le second point. Le troisième consiste en ce que la bonté et la providence de Dieu, entre tous les moyens dont elles pouvaient se servir pour sauver l'homme, n'en ont jugé aucun plus efficace, plus excellent, plus propre autant à la gloire de Dieu qu'au salut de l'homme, que le mystère de l'incarnation et de la passion du Fils de Dieu : ce qui s'entend des fruits abondants que nous retirons de l'arbre de la sainte croix et de tant d'autres choses qui ne peuvent s'expliquer.

Passons aux deux principales objections qui se présentent en cette matière, et qui ont trait à l'incarnation du Créateur dans notre misérable humanité et à sa mort sur la croix. Nous répondons à la première que, Dieu en trouvant bon de se revêtir de

cette enveloppe et de s'assimiler notre nature, l'embellit et l'enrichit, l'orna de tant de grâces, de richesses, de dons surnaturels, qu'il changea son ignominie en gloire, et qu'elle devint telle qu'il voulait qu'elle fût. A la seconde objection touchant la mort sur la croix, nous disons que dans toutes les passions et les morts, ce n'est pas la souffrance, mais la cause que nous considérons. Si la cause est juste et favorable au bien commun, non-seulement la souffrance n'est pas ignominieuse, mais il y a autant de vraie gloire qu'il y a de douleur et d'ignominie. Voilà le résumé de tout ce souverain mystère, que le lecteur attentif peut désormais, après cette lecture, posséder au bout du doigt, et dont il peut retirer des fruits aussi doux que profitables.

AU LECTEUR CHRÉTIEN.

L'apôtre saint Paul brûlait d'un si grand zèle pour le salut des hommes, surtout pour celui de ses frères selon la chair, qu'il fit, au nom de l'Esprit-Saint, un serment solennel dans lequel il exprimait l'étendue de sa douleur et la tristesse que lui causait leur aveuglement, s'offrant lui-même comme anathème pour obtenir leur salut. Quoiqu'ils l'eussent cruellement poursuivi, battu souvent de verges sans lui faire grâce d'un seul coup, il se dévouait pour eux, comme je viens de le dire, et ne cessait d'intercéder auprès de Dieu en leur faveur. A son exemple, il y a toujours eu dans l'Eglise des docteurs illustres, qui, pénétrés de ce même esprit de zèle pour le salut des Juifs, ont écrit de longs ouvrages pour établir que Jésus-Christ notre Sauveur et notre Maître est véritablement le Messie, qu'il est déjà venu en ce monde, que les figures et les ombres de la loi ont cessé pour faire place à la pure lumière de la vérité. Pour le prouver, ils commencent par exposer les arguments et les objections des maîtres de la synagogue; ils répondent ensuite, et combattent les expositions forcées à l'aide desquelles ces docteurs se dérobaient aux splendeurs de la vérité, s'appliquant à en faire ressortir

toute la fausseté. Je ne reviendrai pas sur un sujet si éloquemment traité déjà par les plus graves auteurs ; je citerai simplement les prophéties qui ont rapport à ce que le Sauveur devait faire en venant en ce monde, et aux autres signes et marques de son origine, à sa conception, à sa naissance, à sa vie, à sa mort et aux circonstances qui les ont entourées, sans répondre aux erreurs que les rabbins ont mêlées à ces prophéties. Je m'étendrai un peu plus sur le chapitre cinquante-troisième de la prophétie d'Isaïe, dans lequel ce grand homme a eu surtout en vue la passion de notre Rédempteur, et que les rabbins appliquent aux travaux endurés par les Juifs durant la captivité. Cette explication est si évidemment fausse que le moindre enfant verrait combien peu ces paroles s'accrochent d'une pareille interprétation. Il suffira donc d'ouvrir les yeux, comme ceux-ci s'obstinent à les fermer, pour apercevoir clairement la vérité. Cette prophétie, avec deux ou trois autres très-courtes et très-faciles à expliquer, est la seule sur laquelle j'ai cru devoir m'arrêter ; j'ai laissé le soin d'éclaircir les autres aux ouvrages où les auteurs ont traité de ces sujets. Quant aux objections que les aveugles font pour persévérer dans leur erreur, je les ai placées dans la bouche d'un catéchumène, qui les propose plutôt en homme qui désire s'instruire et s'éclaircir qu'avec le parti pris de combattre la vérité.

J'ai exposé ces matières avec clarté et simplicité, parce que l'exposition de la vérité a souvent par'elle-même plus de force pour convaincre que tous les raisonnements dont on la peut accompagner. D'ailleurs, les marques que le Saint-Esprit nous donne dans la sainte Ecriture, pour reconnaître l'avènement du Sauveur, sont si nombreuses et si évidentes, qu'une faible partie d'entre elles suffit pour le révéler à ceux qui ne sont ni tout-à-fait aveugles, ni entièrement obstinés. Mais encore que mes soins demeuraient stériles auprès de ces derniers, j'aurais assez fait pour les cœurs plus dociles et mieux préparés, dont le nombre doit être considérable, puisque notre Seigneur « désire que les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. » 1 *Tim.* II, 4. Pour cette même raison, je n'essaierai pas de réfuter une foule d'erreurs très-accréditées parmi les aveugles

dont je parle, me bornant à dissiper celles qui sont plus connues de tout le monde. Car il n'y a pas d'homme si ignorant qui ne sache que les Juifs attendent toujours le Messie, qu'ils se le représentent comme un roi tout puissant destiné à conquérir le monde par les armes, qu'ils observent le sabbat, les autres cérémonies de la loi et mille choses pareilles. Ces choses se publient dans tous les actes du saint-office en présence d'un si grand nombre de personnes, que nul ne les peut ignorer, et ainsi nous ne devons pas craindre d'être accusé d'enseigner des erreurs, tant celles-ci sont connues de tout le monde.

Je ne me suis pas non plus engagé à démontrer par la raison, comme le fait Richard de Saint-Victor, le mystère de la très-sainte Trinité aux incrédules opiniâtres. Mais tout chrétien étant obligé de croire explicitement ce mystère comme tous les autres articles de foi, il est bon de faire connaître en quoi il consiste, afin qu'entendant parler du Père, du Fils, aussi bien que de leur génération, nous n'en concevions pas une idée trop matérielle et trop indigne d'une si grande majesté. Le reste de ce traité est employé à humilier et confondre l'esprit humain, pour lui apprendre à ne pas regarder comme faux tout ce qui dépasse son entendement; car il est impuissant et aveugle pour comprendre les choses de Dieu, comme les yeux du hibou pour fixer la lumière du soleil. Quoi! il ne connaît pas la substance de son âme, qui est au-dedans de lui, et il oserait se flatter de pénétrer les plus grands secrets qui soient aux cieux : Dieu n'exige pas que nous le comprenions, il veut que nous croyions en lui, et notre foi sera d'autant plus méritoire qu'elle sera plus élevée au-dessus de la raison humaine.

En abordant ces matières, je me suis proposé surtout de consoler les fidèles et de les confirmer dans la foi, principalement ceux que notre divin Sauveur vient d'arracher aux ténèbres de l'erreur pour leur faire connaître la splendeur de la vérité. Néanmoins ce travail sera encore utile à tous les fidèles; et, en effet, les prophéties qui ont rapport au Sauveur, et les faits qui les ont accomplies, convertirent autrefois non pas seulement ceux qui avaient foi en elles et qui admettaient l'inspiration des Ecritures,

mais encore les Gentils, comme on le voit par le dix-septième chapitre des Actes des apôtres, où il est écrit que saint Paul, discourant un jour dans la ville de Thessalonique, et prouvant par les Ecritures la vérité de la mission de Jésus-Christ, convertit une foule de Gentils et de femmes de condition, qui crurent en lui. En apercevant d'un côté l'antiquité de ces prophéties, et de l'autre l'accomplissement rigoureux d'une foule d'entre elles, ils ne purent s'empêcher d'y reconnaître l'intervention de Dieu, qui peut seul connaître l'avenir quand celui-ci ne dépend pas des lois physiques, mais du libre arbitre de l'homme. Si ces motifs triomphaient autrefois de l'obstination des Gentils, combien plus suffiraient-ils de nos jours où nous voyons réalisées et accomplies des prophéties plus universelles et plus importantes. Notre Seigneur n'était-il pas annoncé comme venant détruire l'idolâtrie qui couvrait le monde? *Isa. II.* Il devait attirer tous les hommes à la connaissance de Dieu, *Ps. cx.* — Les ministres destinés à devenir les instruments de ces prodiges devaient sortir de Jérusalem, *Isa. II.* Jérusalem elle-même, son temple si fameux, le royaume de Juda, enfin, devaient être détruits en punition de la mort du Sauveur, comme l'avait prédit Daniel dans des termes plus éclatants que la lumière du soleil. Or, le peuple juif, captif et réduit en servitude, est dispersé dans l'univers entier, sans roi, sans temple, sans autel, sans sacerdoce, sans sacrifice, sans aucune forme régulière de gouvernement, sans un seul hameau dont il soit le maître, lui qui formait autrefois une des nations les plus célèbres de l'univers, l'emportant par son antiquité sur l'empire romain lui-même. Ces événements annoncés dix siècles à l'avance, et rigoureusement accomplis comme ils avaient été prédits, qui pourrait douter qu'ils n'aient été annoncés et réalisés par Dieu? C'est pour cette raison que cette doctrine me paraît très-propre à confirmer tous les fidèles dans la foi, chose éminemment utile dans notre temps où le vaisseau qui porte la foi est ballotté par les plus vives tempêtes.

Mais ceux-là surtout, et ils sont nombreux parmi nous, profiteront de ces matières qui ont abandonné la loi ancienne pour suivre la loi nouvelle. Car, comme le dit saint Jérôme dans

l'épithaphe de Népotien, notre Seigneur, par l'inscription royale de la croix, écrite en caractères latins, grecs et hébreux, appelait à son service les nations qui parlaient ces trois langues ; et c'est un des grands triomphes remportés par le Christ que d'avoir fait admettre son Evangile non-seulement chez les peuples barbares, mais encore parmi les trois plus illustres nations du monde : à Rome, siège de l'empire ; en Grèce, l'asile de la sagesse humaine ; dans la Judée où se maintenait vivante la connaissance du vrai Dieu. Ces merveilles s'accomplirent dans la primitive Eglise. Saint Pierre, prêchant à Jérusalem, convertit trois mille Juifs dans une première prédication, et cinq mille dans une seconde ; chaque jour le nombre des fidèles allait croissant, et cela, non-seulement à Jérusalem, mais encore dans le monde entier ; c'est pour s'opposer à cette rapide extension de la foi que saint Paul, avant sa conversion, se rendait à Damas sur l'ordre du grand-prêtre pour saisir et enchaîner tous les nouveaux chrétiens, hommes et femmes. La vie de ces nouveaux fidèles, comme nous l'apprend saint Luc, était irréprochable ; ils ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une âme dans le Seigneur ; ils se dépouillaient de leurs richesses, les déposaient aux pieds des apôtres, qui les distribuaient aux plus nécessiteux. Telle fut leur sainteté que l'Apôtre, voulant louer les fidèles de Thessalonique, leur dit qu'ils avaient imité les Eglises de Judée, parce qu'ils avaient eu à souffrir de leurs compatriotes les mêmes traitements que celles-ci dans leur propre pays ; et, dans son épître aux Hébreux, il félicite ces derniers d'avoir supporté la perte de leurs biens, non-seulement en patience, mais encore avec joie, dans l'espérance d'une fortune plus assurée qui leur était réservée au ciel. *Hebr. x, 34.*

Les Juifs convertis persévérèrent dans ces sentiments de foi et de religion, même après la perte et la destruction de Jérusalem, jusqu'au règne de l'empereur Adrien, successeur de Trajan. Pendant ce temps, on compte dans cette nation quinze successions de saints évêques, comme nous l'a transmis Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique*, livre IV, chap. 1. Mais la main libérale de Dieu ne se ralentit pas ; il ne fait point acception de personnes, et saint Augustin nous apprend qu'il attire à lui tous les

hommes par des voies différentes. Ainsi, il a permis que par les soins et le zèle des rois très-chrétiens, don Ferdinand et dona Isabelle, un grand nombre d'infidèles rentrassent dans le giron de l'Eglise, qu'ils confessassent la foi et fussent pendant de longues années fidèles à leurs promesses; parmi eux, quelques-uns sont devenus illustres par leur foi, leur science et leur vertu. Nous avons été témoins des mêmes faits dans ce royaume de Portugal, quoique un peu plus tard. Le roi don Manuel, de glorieuse mémoire, animé du même zèle pour la propagation de la foi, et usant d'une grande bonté et d'une grande magnificence envers les hommes de cette nation arrivés de Castille, parvint à les convertir à la foi du divin Sauveur et à leur donner le baptême; il espérait que le temps, l'instruction religieuse, la force de la vérité les amèneraient à pratiquer de bon cœur ce qu'ils n'acceptaient alors que pour lui faire plaisir. Tout se passa comme il l'avait prévu, et nous sommes tous les jours témoins des progrès et de l'accroissement de la foi dans ce royaume; le mauvais grain ne pousse plus sur cette terre; le bon grain seul y prospère comme sur le sol des fidèles.

Pour conclure, j'estime que la doctrine contenue dans cet ouvrage servira à confirmer tous les fidèles dans la foi, mais particulièrement les nouveaux convertis. Je ne doute pas qu'ils ne reçoivent une grande consolation de cet écrit s'ils le lisent avec simplicité, douceur et en toute humilité. Ils verront, d'après le texte même de l'Écriture, combien sont évidents et inébranlables les fondements de notre foi, et, pénétrés de reconnaissance, ils rendront grâces à Dieu de leur avoir accordé ce bienfait souverain, qui doit contribuer non-seulement au salut de leur âme, mais encore à la conservation de leurs richesses, de leur vie, de leur honneur et du bonheur de toute leur postérité; car Dieu ordonne tout pour le bien de ceux qui mettent en lui leur foi et leur amour.

QUATRIÈME PARTIE.

DU MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION CONSIDÉRÉ D'APRÈS LES LUMIÈRES
DE LA FOI.

Cette partie se divise en deux traités : dans l'un on démontre la venue du Sauveur, dans l'autre on répond aux objections.

PREMIER TRAITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

De quelle manière l'auteur procède dans cette quatrième partie.

Notre Seigneur allume dans tous les chrétiens deux flambeaux, afin de se découvrir à eux, le flambeau de la raison et celui de la foi. Le premier est naturel, le second est surnaturel, mais tous les deux ont Dieu pour auteur, puisqu'ils procèdent de lui comme d'un principe commun, l'un par la voie de la nature, l'autre par la voie de la grâce. La lumière de la foi brille dans l'homme dès qu'il est baptisé et ne s'éteint que par un péché opposé à la foi. La connaissance acquise par la foi est aussi certaine, aussi ferme, aussi infaillible que Dieu lui-même, puisqu'elle repose sur sa vérité et sur sa parole, qui ne peuvent jamais nous tromper; néanmoins elle est toujours accompagnée en cette vie de quelque obscurité, la vision claire et parfaite de la vérité étant réservée à l'autre vie. Quoique la connaissance qui vient de la raison ne soit ni aussi ferme, ni aussi certaine, elle peut avoir sa clarté propre, lorsque celui qui veut obtenir de nous la foi à quelques vérités appuie son enseignement sur les lumières de la raison. C'est ainsi que se prouvent l'immortalité de l'âme et la providence que Dieu exerce sur toutes choses. Il est bon de se souvenir de ce que nous avons dit dans le livre précédent. Laissant de côté tous les principes de la foi et nous appuyant

seulement sur l'autorité de la raison, nous avons démontré que, loin d'être contraire à la raison, l'enseignement catholique touchant le mystère de l'incarnation lui était en tout point conforme. Ici nous ne marcherons qu'à la lumière de la foi, qui est plus parfaite. Ce sera sur les témoignages de la sainte Ecriture, et particulièrement sur les prophéties, que nous appuierons l'explication et la démonstration du mystère de notre rédemption et de la venue de notre Sauveur en ce monde; il y a de quoi prouver abondamment cette vérité dans la sainte Ecriture.

CHAPITRE II.

Du premier principe et de la cause de notre rédemption, qui fut la bonté infinie de notre Créateur; de la fin pour laquelle il a créé l'homme.

Que Dieu soit un abîme et un immense océan de grandeur et de perfection infinies, c'est un fait attesté non-seulement par la doctrine catholique, mais encore par la philosophie humaine et par le témoignage universel des hommes. Tous confessent qu'on ne peut rien concevoir de plus parfait que Dieu, qu'il n'y a pas de degré dans ses perfections, puisqu'elles sont toutes infinies comme comprises et embrassées par la nature très-simple de la divinité. Néanmoins, selon notre manière de comprendre, la bonté est le plus grand et le plus glorieux des attributs de Dieu; je dis selon notre manière de comprendre, et je m'explique. Supposons qu'un homme excelle dans les arts et les sciences, s'il n'est pas vertueux, nous ne saurions l'appeler bon; que cet autre, d'ailleurs inculte et ignorant, n'ait d'autre titre que la vertu, nous le proclamons hautement un homme bon. C'est ainsi, d'après nous, que la bonté, de laquelle procède la miséricorde, est le premier et le plus glorieux des attributs de Dieu. D'ailleurs cet attribut est celui dont Dieu est le plus fier, et il le manifeste de préférence dans ses œuvres, qui ont toutes la bonté pour cause. La bonté appelle à son secours les autres vertus et attributs divins, sa puissance, sa sagesse infinies, pour l'exécution de ses desseins.

C'est par bonté que Dieu créa le monde; c'est par bonté qu'il le gouverne; c'est par bonté qu'il supporte tous les outrages faits à son saint nom. S'il répand continuellement ses bienfaits sur le monde, faisant lever son soleil sur les bons et les méchants, répandant sa pluie bienfaisante sur les justes et les pécheurs, c'est à sa bonté que nous le devons. Le soin qu'il prend de ses créatures, la sollicitude avec laquelle il les conduit toutes par les voies les plus propres à leur faire atteindre leur fin, sont le fruit de sa bonté. Toutes ces choses ont pour principe et pour cause la bonté infinie du Créateur; elles en rendent un magnifique témoignage par la merveilleuse structure de leurs corps et la convenance de leurs œuvres.

Or, d'après saint Denys, le bien est de sa nature essentiellement communicatif. Il se donne lui-même et il répand ses trésors comme le soleil sa lumière et sa vertu. De là il suit que le souverain bien doit aimer souverainement à se communiquer, et l'effet de cette communication est de rendre tous les êtres, chacun selon sa nature, participants de sa bonté et de son bonheur. Telle fut l'unique raison qui porta le Seigneur à répandre tant de bienfaits sur ses créatures sans qu'il pût y être poussé par aucune nécessité personnelle où par le désir d'accroître sa perfection et sa gloire. Avant de créer le monde, il avait vécu des millions de siècles, quoique cette grande maison et cette grande famille n'existassent pas; dans cette solitude ineffable, il se trouvait aussi riche, aussi glorieux, aussi heureux en lui-même avec son Fils unique, image de sa gloire et de sa beauté, et avec le Saint-Esprit, lien et amour infini du Père et du Fils, qu'il l'est aujourd'hui avec la création tout entière, car celle-ci n'a rien ajouté à son être. Dieu, selon l'expression des philosophes, et d'après Aristote en particulier, est un acte pur, c'est-à-dire une substance si élevée, si pure, si parfaite, qu'elle ne saurait recevoir d'accroissement, ni être plus qu'elle n'est, ni posséder plus qu'elle ne possède; elle est infiniment parfaite, et dès lors elle a en elle toute richesse, toute puissance, toute sorte de biens.

Dieu était donc heureux dans cet état de richesse et de félicité. Néanmoins il a voulu, sans y être excité par personne, n'ayant

d'autre mobile de son action que sa bonté et sa noblesse, partager son bonheur avec d'autres êtres. Il a donc produit quelques créatures capables de participer à sa gloire et de la partager ; c'est-à-dire que comme il voit son essence et sa beauté et qu'il en jouit, il a voulu que ses créatures pussent la voir, l'aimer, jouir et être heureuses comme lui et par le même moyen que lui, puisqu'elles ne pouvaient l'être autant que lui, dans l'impossibilité où elles étaient de le comprendre comme il se comprend lui-même. Cette fin est si élevée, cette dignité si extraordinaire, qu'aucune créature ne pouvait arriver par voie de nature à une si grande gloire. Cette félicité et cette gloire remplissent toute la capacité de nos âmes et leur font goûter le véritable bonheur. Il plut à Dieu de créer pour cette fin souveraine non-seulement les anges, mais encore les hommes, ne dédaignant pas et n'ayant pas honte qu'une si vile créature, semblable aux animaux par un côté de sa nature, s'élevât jusqu'à lui, s'assît à sa table, partageât sa nourriture et jouît de ses biens. Bénies soient une telle miséricorde, une si grande noblesse, une bonté et une magnificence si extraordinaires, qui ont daigné se communiquer avec tant de largesse à des êtres si indignes de Dieu.

I.

Des facultés et des grâces dont l'homme fut pourvu pour atteindre sa fin.

Les œuvres de Dieu sont parfaitement ordonnées et bien conduites. Créant l'homme pour une fin très-élevée, Dieu lui donna des facultés et des grâces surnaturelles qui le rendaient apte à cette fin sublime ; car c'est la conduite ordinaire de la providence de pourvoir abondamment les créatures de tout ce qui leur est nécessaire pour obtenir le but auquel elle les destine.

Ces facultés surnaturelles furent principalement ces deux-ci : la justice originelle et la grâce. La grâce rendait l'homme agréable et beau aux yeux de Dieu ; elle le constituait son ami et lui conférait un titre et un droit à sa gloire, comme un fils qui en sa qualité a droit à la fortune de son père. Avec la grâce, l'homme possédait la charité, par laquelle il aimait Dieu plus que lui-même et par-dessus toutes choses, et recevait encore les autres

dons du Saint-Esprit, qui lui faisaient accomplir avec facilité et suavité des œuvres méritoires pour la gloire, et lui donnaient le droit de posséder les biens auxquels Dieu l'avait prédestiné par cette même grâce.

La justice originelle fut le second bienfait de Dieu ; elle établissait l'homme dans un état d'ordre et de rectitude tel qu'il était en paix avec Dieu et avec lui-même. Cette rectitude et cet ordre lui donnaient un empire souverain sur lui-même, sur ses affections et ses passions naturelles ; c'est-à-dire que, comme il y a dans l'homme deux parties, l'une animale et l'autre raisonnable, la sagesse divine a voulu que le corps fût en tout soumis à la raison, puisque le contraire eût été un grand désordre. L'homme avait encore un pouvoir souverain sur tous les animaux, qu'il nomma comme il l'entendit, sur la mort et sur toutes les infirmités qui nous y conduisent.

Or, tous ces bienfaits, Dieu les accorda à l'homme à condition qu'il lui serait fidèle et obéissant : dans ce cas il devait jouir des célestes faveurs, lui et toute sa postérité ; tandis que par sa désobéissance il les perdait pour lui et pour tous ses descendants. Il en serait de même si un roi donnait à un de ses gentilshommes une faveur insigne à condition que s'il était fidèle à son devoir il pourrait la transmettre à toute sa postérité, tandis qu'il en perdrait le bénéfice pour lui et pour les siens s'il n'obéissait pas. Ces conditions ne sauraient être en aucune occasion regardées comme injustes, surtout lorsqu'il s'agit des biens de pure grâce, puisque n'y ayant aucune obligation de les donner, on peut en les donnant les étendre ou les limiter comme on l'entend. Ainsi Dieu pouvait ne pas donner à l'homme en le créant ces facultés surnaturelles et ces grâces, personne n'avait à s'en plaindre ; mais puisqu'il lui a plu de lui en faire don, il demeurait libre d'y imposer des conditions selon sa volonté : nous venons de dire en quoi elles consistèrent.

C'est pour mettre à l'épreuve la fidélité et l'obéissance de l'homme que Dieu le plaça dans le paradis terrestre ; il lui permit de manger des fruits de tous les arbres qui s'y trouvaient, à l'exception d'un seul auquel il lui défendit de toucher sous peine de mourir et de perdre tous les dons qui lui étaient accordés.

II.

De la perte de la justice originelle et de la corruption de la nature humaine.

L'homme était dans cet état de bonheur; mais le démon ne demeurait pas en repos. Jaloux de voir une créature si faible mise en sa place et jouissant de tous les biens qu'il avait perdus, il prit la forme d'un serpent, vint attaquer l'homme par son côté faible qui est la femme, séduisit celle-ci et l'amena facilement à transgresser les ordres de Dieu; la femme pervertit à son tour son mari, et l'un et l'autre désobéirent à Dieu. Leurs yeux s'ouvrirent aussitôt, et, voyant qu'ils étaient nus, ils eurent honte d'eux-mêmes, parce qu'ils avaient perdu leur innocence et que la concupiscence commençait de régner en eux. Réduits à ce misérable état et privés de tous les dons qu'ils avaient reçus, nos premiers parents nous communiquèrent leur faiblesse et nous engendrèrent tels qu'ils étaient, avec leur nudité, leur pauvreté, leur ignorance, leur misère et leur mortalité. Le fils, en effet, suit toujours la condition de son père; un père noble engendre des enfants nobles, et un vilain des vilains. Ainsi en est-il de nous; notre premier père nous a engendrés tel qu'il était non pas avant le péché, mais après l'avoir commis, et c'est dans cet état que nous naissons. C'est pourquoi nous naissons tous privés des dons que Dieu lui avait accordés à son origine, et il est vrai de dire que par son péché le premier homme corrompit sa nature, et que cette corruption se transmet naturellement à tous ses enfants par voie de génération.

Nous voyons aussi que, d'après les lois humaines, un père noble qui se rend coupable de quelque trahison se prive lui-même et prive tous ses descendants du fief qu'il possédait. Pourquoi nous étonner alors si les fils d'Adam ne possèdent plus le fief que celui-ci perdit par sa trahison et son infidélité? Mais ce châtement, ses enfants l'éprouvèrent même durant sa vie, car ils se multiplièrent bientôt au point de couvrir le monde, et ainsi la perte qui échut à un petit nombre d'hommes se répandit dans tous les autres pour la même raison.

CHAPITRE III.

De l'état de l'homme après le péché.

Nous devons dire maintenant à quel état le péché réduisit le premier homme, et par lui tout le genre humain dont il est le père, afin que la vue de notre faiblesse et de notre malheur nous fasse sentir la nécessité que nous avons d'un secours et d'un remède. Nous connaissons par là la proportion admirable qui existe entre le mal et le remède, et nous verrons plus clairement combien fut excellent et convenable le moyen choisi par la providence pour nous guérir. Mais, comme la connaissance de la misère où l'homme tomba par le péché peut nous être fort utile, nous nous étendrons un peu sur cette matière.

Ainsi que je l'ai déjà dit, le premier effet du péché fut de faire perdre à l'homme la grâce qui le rendait agréable et beau aux yeux de Dieu et l'établissait dans son amitié; par le péché il devint désagréable à Dieu, son ennemi et enfant de colère, et c'est ainsi que nous naissons tous, au témoignage de l'Apôtre. *Ephes. II, 3.* Ayant perdu la grâce qui nous donnait un droit à la gloire, nous perdîmes ce même droit et nous en fûmes à jamais privés; d'où il résulte que les enfants qui meurent avant d'avoir reçu le baptême vont aux limbes, car étant privés de la grâce ils ne sauraient posséder la gloire qu'elle confère.

Avec la grâce, nous perdîmes encore la charité qui nous faisait aimer Dieu plus que nous-mêmes et par-dessus toutes choses. C'est tout le contraire, en effet, qui se passe au dedans de nous : ne possédant plus la charité ni la justice originelle, ce frein puissant de notre sensualité, l'homme en est venu à s'aimer plus que Dieu et que toutes les autres choses. Il se met à la place de Dieu et s'attribue tout l'amour qu'il devait à Dieu seul. L'homme perdit encore toutes les facultés et tous les dons qui l'excitaient à faire le bien ; il devint faible et incapable d'acquérir aucune espèce de mérite, quoiqu'aucune faute ne pût lui enlever la foi et l'espérance. Jugez plutôt vous-mêmes ce que deviendrait une galère à laquelle on enlèverait ses rames et ses rameurs, ses mâts, ses

voiles, son gouvernail et le reste de son équipage? Comment pourrait-elle naviguer dans cet état? Tel est l'homme après la perte des dons spirituels et des grâces dont Dieu avait favorisé sa nature pour lui donner la faculté de mériter la gloire éternelle. De là la difficulté que nous éprouvons de faire des œuvres dignes de ce bienfait inestimable, puisque, malgré tant de prédications éloquentes, malgré tant de promesses et de menaces, tant de bienfaits et de châtiments de la part de Dieu, si peu d'hommes se consacrent généreusement à son service.

La justice originelle était le frein de tous nos appétits dépravés. Quand nous l'eûmes perdue, la chair, cette bête farouche, se montra en nous si exigeante et si désordonnée qu'il n'y a pas au monde, le démon excepté, de monstre plus furieux, plus terrible et plus funeste qu'elle; de la chair procèdent les passions et les appétits si violents que quelques-uns se croient irrésistiblement entraînés à pécher, quoiqu'il n'en soit pas ainsi, puisque Dieu en créant l'homme lui a donné le libre arbitre, et lui a promis qu'il serait toujours le maître de ses appétits avec le secours providentiel de sa grâce. Par-dessus tous ces maux, l'homme sent en lui une inclination habituelle à s'aimer plus que Dieu, ce qui est le plus grand désordre et la plus grande misère de la vie humaine et le foyer d'où sortent tous les péchés du monde. David alléguait cette corruption de la nature pour s'excuser en quelque sorte du péché qu'il avait commis : « Considérez, Seigneur, disait-il, que j'ai été conçu dans l'iniquité et que ma mère m'a conçu dans le péché. » *Ps. L, 7.* Il indiquait par ces paroles la faiblesse et les mauvaises inclinations qui sont en nous la conséquence du péché originel, comme l'indique le terme de péchés, employé au pluriel; car, d'après l'enseignement des théologiens, le péché originel n'est qu'un seul péché, seulement il contient tous les autres en puissance, parce qu'ils ont tous en lui leur principe et leur origine.

Ceci était indispensable pour bien entendre le mystère de notre rédemption; c'est encore un des principaux articles de notre foi, qui enseigne que tous les fils d'Adam naissent coupables du péché originel et sujets aux misères qui en sont la suite.

CHAPITRE IV.

De la première espérance de salut qui fut donnée aux hommes après le péché.

Telle était la disgrâce de notre conception et de notre naissance; mais il plut à la bonté et à la miséricorde infinies de notre Créateur de ne pas nous faire attendre longtemps la bonne nouvelle de ses décrets; au moment même où l'homme commettait le péché, Dieu lui donnait l'espérance d'un remède propre à le guérir en disant au serpent, ou pour mieux dire au démon qui avait pris les apparences du serpent : « Je mettrai entre toi et la femme, entre ta race et sa race, une inimitié éternelle; elle t'écrasera la tête et tu dresseras toujours des embûches sous ses pas, » *Gen. III, 15*, c'est-à-dire tu lui tendras des pièges dans toutes ses voies et dans tous ses chemins. Cette sentence prononcée par Dieu contre le démon est infiniment remarquable : le démon était fier de la victoire qu'il venait de remporter; car en triomphant de l'homme dans lequel se résumait le monde, il demeurait sans contredit le prince et le maître de tout le monde. Il se glorifiait de sa puissance, s'estimant plus fort que Dieu, dont il avait su déjouer les conseils et contrarier les desseins. Il se glorifiait encore de l'habileté qu'il avait déployée dans toute cette affaire, en renversant le fort par le faible, c'est-à-dire en pervertissant l'homme par le moyen de la femme et devenant par là le maître de l'un et de l'autre. Mais Dieu lui fit connaître par ces paroles qu'il abattrait son orgueil, en écrasant sa tête, c'est-à-dire en ruinant sa puissance, en délivrant l'homme de sa tyrannie et en lui rendant la dignité de la grâce. Il ajoutait qu'il envierait pour triompher de lui, non plus les anges et les archanges, ses anciens vainqueurs qui l'avaient précipité du haut du ciel, mais un autre homme et une autre femme, comme s'il avait dit : Tu te glorifies d'avoir vaincu le monde par la faiblesse d'une femme? Je rabattrai ton orgueil, puisque le fils d'une autre femme, aussi faible que le premier, triomphera de toi et te dépouillera de ta fierté. Ce sera une plus grande honte pour toi, qui es un esprit, d'être

vaincu par le fils d'une pauvre femme, que pour une pauvre femme d'être vaincue par un esprit. Ainsi Dieu usa-t-il, comme il le fait dans toutes ses œuvres, de miséricorde et de justice : sa justice châtie l'homme ; mais sa miséricorde lui promet son secours, et de cette manière l'homme demeure libre, le démon confondu, et Dieu vainqueur et maître de tout, selon ses admirables décrets.

Telle fut, après la chute, la première lumière, la première miséricorde, la première grâce, le premier gage d'espérance que Dieu donna au monde, et surtout à ceux qui furent plutôt les bourreaux que les pères de leurs enfants. Cette promesse nous assurait que celui qui serait envoyé pour porter remède à nos maux ne serait pas un ange, mais un homme, comme c'était un homme qui les avait causés. Dans la suite, Dieu précisa avec plus de soin les qualités de ce nouvel Adam et les circonstances qui devaient entourer sa venue.

A cet effet, il choisit dans le monde un peuple particulier duquel devait sortir ce grand réparateur, et qui devait être le dépositaire des prophéties et des signes destinés à le faire reconnaître quand il viendrait au monde. Pour faire entendre ceci, nous remarquerons trois choses : la première, c'est l'usage où étaient les hommes avant et après la loi de demander à Dieu des signes surnaturels comme gage de sa promesse. Ainsi Abraham demanda un signe au Seigneur sur la promesse qu'il lui fit de la terre des Cananéens. *Gen. xv.* Ezéchias, Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, lui en demandèrent aussi comme garantie des promesses qu'il leur avait faites. *Judic. vi* ; *Luc. 1.* Dieu lui-même était quelquefois le premier à en offrir, comme il fit quand il envoya Moïse à Pharaon en qualité d'ambassadeur. Samuel donna de cette manière des signes à Saül, afin de lui montrer que Dieu l'avait choisi pour devenir le roi de son peuple ; privilège d'autant plus merveilleux que Saül appartenait à la plus petite tribu d'Israël, et qu'il était tellement pauvre qu'à cette époque il allait à la recherche des ânesses de son père. Pour triompher de l'incrédulité de Saül, le Prophète ne se contente pas de lui donner un signe, il lui en donna trois dans ces paroles : « Dieu vous a élu pour être

roi de son peuple, et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : En vous séparant de moi, vous rencontrerez deux hommes près de la sépulture de Rachel. Ces deux hommes vous apprendront que votre père a trouvé les bêtes que vous cherchiez, et qu'il vous cherche maintenant avec une grande sollicitude. Quand vous serez sorti de là et qu'ayant passé outre, vous serez arrivé au chêne du mont Thabor, vous rencontrerez au pied de l'arbre trois hommes qui iront adorer Dieu à Bethel, et dont l'un portera trois chevreaux, l'autre trois gâteaux de pains en la main, l'autre une bouteille de vin. Ils vous présenteront deux pains et vous les recevrez de leurs mains. Un peu plus loin, en arrivant à la colline de Dieu, vous trouverez une assemblée de prophètes qui prophétisent avec un grand nombre d'instruments qu'on porte devant eux. En même temps, l'esprit de Dieu descendra sur vous et vous prophétiserez aussi bien qu'eux et vous deviendrez un tout autre homme. Lorsque vous verrez l'accomplissement de tous ces signes, sachez que tout ce que je vous ai dit touchant ce royaume vient de la part de Dieu, puisque je n'aurai pu sans des lumières particulières vous donner tous ces signes. » *1 Reg. x.* De même donc que Dieu fit connaître à Saül au moyen de ces trois marques évidentes l'intention où il était de le faire roi, de même il donna aux hommes des signes pour reconnaître le Messie, ce véritable roi, lorsqu'il viendrait au monde, signes d'autant plus clairs et efficaces que l'affaire dont il s'agissait était plus importante. Après cela. s'obstiner à ne pas reconnaître ce Seigneur, c'est se rendre coupable d'une incrédulité que la clarté et le nombre de ces signes rendent plus inexcusable.

Ces signes nous ont été donnés par les prophètes, hommes très-saints envoyés par Dieu pour reprendre les péchés des hommes; sous le coup de l'inspiration d'en haut, ils annonçaient les diverses circonstances qui avaient rapport à la venue du Sauveur. Qu'ils aient été remplis de cet esprit prophétique, c'est une chose rendue manifeste par l'accomplissement de tout ce qu'ils ont annoncé longtemps avant les événements, que leurs prédictions eussent rapport à leur propre nation ou à des nations

étrangères : les témoignages de cette nature sont abondants dans l'histoire sacrée et profane. Nous en avons encore une preuve manifeste dans la prophétie du règne de Cyrus, qui fut annoncé longtemps avant la naissance de ce roi, et dans beaucoup d'autres semblables. *Isa.* XLIV. La sainteté des prophètes nous est attestée par leur manière de vivre : ils étaient pauvres et humbles, sans aucune ambition et ne voulant rien posséder des choses d'ici-bas. On voit par là combien ces hommes furent éloignés de vouloir tromper personne ; car ils n'espéraient d'autres fruits de leur travail que des bannissements, des persécutions et la mort. L'Apôtre résume leurs travaux en disant « qu'ils endurent des mépris, des coups, des prisons et des fers ; qu'ils furent lapidés, sciés, tentés et mis à mort par l'épée ; qu'ils allaient errant par les montagnes, par les cavernes et par les déserts, vêtus de peaux de brebis ou de chèvres, nécessiteux et affligés, quoique le monde ne fût pas digne d'eux. » *Hebr.* XI, 36, 37, 38. Ces paroles de l'Apôtre nous font voir combien ces saints étaient détachés de tout intérêt matériel. Mais ces persécutions avaient pour unique cause le zèle qu'ils apportaient à reprendre publiquement le vice et à prêcher la vertu, qui n'est pas moins incommode aux hommes vicieux que la lumière du soleil à des yeux infirmes.

Les prophètes ont encore un autre titre à notre respect dans leur antiquité ; car, comme le remarque saint Augustin, ils existèrent bien avant tous les philosophes du monde, comme cela résulte de l'antiquité du peuple juif. De Sem, fils de Noé, jusqu'à Abraham, il y eut neuf générations ; puis vint la captivité d'Égypte qui dura quatre cents ans. Ce temps passé, le peuple tout entier fut délivré, et marcha à la conquête de la terre promise, qui eut lieu sept cent dix-huit ans avant la fondation de Rome. Pendant tout ce temps il y eut des prophètes de Dieu parmi le peuple juif ; mais nous n'en avons conservé que quatre grands et douze petits. Inspirés par le même esprit, ils se sont tous accordés sur ce qu'ils nous ont annoncé touchant le Sauveur, ainsi que nous le ferons voir en citant leurs témoignages.

Une seconde remarque à faire, c'est que, Dieu communiquant à toutes ses œuvres le cachet de son infinie perfection, les signes

auxquels il voulait nous faire reconnaître le Sauveur devaient être si clairs que nous pussions par leur secours le discerner parfaitement, à moins que nous n'y missions obstacle par notre malice et notre obstination. Cette connaissance n'était-elle pas, en effet, le principe et le fondement de notre rédemption, puisque sans elle notre salut était impossible? J'ai dit si notre malice ne s'y opposait pas, car quand elle règne dans un cœur, ni la raison, ni le miracle; ni rien au monde n'y peuvent suffire. Nous en avons un exemple frappant dans Pharaon. Ce roi, éclairé par les châtimens et les miracles du ciel, voyait encore la mer s'ouvrir pour donner passage au peuple hébreu et persévérait toutefois dans son obstination.

1.

Certitude des prophéties annonçant les mystères du Christ.

Notre Seigneur apprenait lui-même aux deux disciples d'Emmaüs, découragés et perdant toute confiance dans le remède qu'ils avaient attendu, la certitude des prophéties qui l'annonçaient. Reprenant leur incrédulité, il leur disait : « Insensés et durs de cœur pour croire ce qui a été dit par les prophètes! N'est-il pas évident qu'il fallait que le Christ endurât tous ces supplices et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? Commencant alors par Moïse et les prophètes, il leur expliquait les Ecritures qui parlaient de lui. » *Luc.* xxiv, 25-27. L'ardeur de ces paroles du Sauveur nous découvre avec quelle clarté les signes prophétiques annonçaient ce mystère. Aussi les disciples avouèrent-ils plus tard que « leurs cœurs étaient embrasés d'un amour particulier quand le Seigneur leur exposait la suite des prophètes. » *Luc.* xxiv, 32. Le Sauveur lui-même connaissant cette efficacité rendit ses ennemis juges de sa propre cause. « Voyez les Ecritures, leur disait-il; car ce sont elles qui rendent témoignage de moi. » *Joann.* v, 39.

C'est pour ce motif que les apôtres invoquaient ce témoignage pour enseigner et pour établir la foi chrétienne. Il est raconté aux Actes des apôtres « que saint Paul, arrivé à Thessalonique et entrant dans la synagogue des Juifs, y prêcha durant trois sabbats consécutifs, prouvant par les Ecritures qu'il fallait que le Christ souffrit et ressuscitât d'entre les morts, et que c'était

« Jésus-Christ qu'il annonçait. » *Act.* xvii, 2-3. Et saint Luc ajoute aussitôt qu'un grand nombre de Juifs se convertirent et qu'ils se joignirent aux apôtres avec une multitude de Gentils et plusieurs femmes de condition. Plus loin il écrit que quelques-uns des principaux de la cité reçurent la parole de Dieu avec dévotion et ferveur, et qu'ils étudiaient chaque jour les Ecritures pour s'assurer de leur parfait rapport avec les mystères du Christ. *Act.* 18. Dans le chapitre suivant, il est question d'un Juif d'Alexandrie, nommé Apollo, homme éloquent et fort versé dans l'Ecriture, auquel saint Paul faisait allusion quand il disait dans ses épîtres aux Corinthiens : J'ai planté, et Apollo a arrosé les plantes. Cet homme, qui enseignait avec un esprit plein d'ardeur la foi de notre Sauveur dans la ville d'Ephèse, vint un jour à Corinthe et raffermir dans la foi les fidèles qui avaient déjà cru; car il confondait publiquement les Juifs en montrant par les Ecritures que Jésus était véritablement le Christ, c'est-à-dire le Messie royal si souvent promis dans la loi. *Act.* xviii, 24-28. Tous ces passages des Actes des apôtres servent à nous faire comprendre que le mystère du Christ est suffisamment prouvé par les Ecritures.

Que si ces motifs suffisaient autrefois pour croire, nous en avons aujourd'hui de plus nombreux, et, s'il se peut, de plus évidents. On ne connaissait pas, en effet, alors les merveilles que le Sauveur devait opérer dans ce monde, comme la destruction des idoles, la connaissance du vrai Dieu, la sanctification des âmes, le châtement fameux de ceux qui le crucifièrent; aujourd'hui toutes ces choses ont été accomplies. Nous comprenons par là que celui qui devait, selon le témoignage des prophètes, opérer dans le monde de si grandes œuvres est déjà venu. Ainsi se découvre la puissance des Ecritures pour prouver le mystère du Christ, puisque, avant même l'accomplissement de ces dernières merveilles, elles pouvaient faire naître la foi dans les âmes; et non-seulement les conversions s'accomplissaient chez les Juifs, qui croyaient aux Ecritures, mais encore chez les Gentils, qui ne les avaient pas encore reçues. Témoins de certaines prophéties très-récentes qui s'étaient parfaitement réalisées dans la personne du Christ, dans sa vie et dans sa mort, ces derniers en concluaient

que les vertus de Dieu n'étaient pas étrangères à tout ceci, puisque Dieu seul peut connaître l'avenir.

Les prophéties qui annoncent Jésus-Christ et les signes auxquels nous pouvons reconnaître ce Sauveur sont si manifestes, que les ennemis de notre religion auraient pu accuser les chrétiens de les avoir inventées pour confirmer la foi de leur religion. Mais, pour prévenir toutes ces objections, la divine providence a voulu que les ennemis de la foi reconnussent avec nous, qui sommes chrétiens, la vérité de nos Ecritures, et qu'ils portassent en eux le témoignage de leur propre condamnation, aussi bien que celui de nos vérités et de notre justification. C'est dans ce sens que saint Augustin explique les paroles où David demande à Dieu de ne pas exterminer les témoins de la vérité, qui sont les Juifs, afin que le témoignage des saintes Ecritures ne périsse pas avec eux.

Mais le Seigneur ne se contente pas de susciter les prophètes; il a voulu appeler les sibylles à rendre, elles aussi, témoignage à la vérité. Elles annoncent toutes les mêmes choses, comme nous le verrons plus loin. Le Créateur du monde venait sauver tous les hommes et les racheter tous, Juifs et Gentils, il a suscité des prophètes parmi ces deux peuples pour annoncer ses merveilles et ses œuvres. Sibylle, en effet, d'après une interprétation assez répandue, signifie prophétesse ou interprète des conseils de Dieu.

Il faut remarquer en troisième lieu que, puisque Dieu voulait nous faire reconnaître le Sauveur à certains signes particuliers, il ne devait pas permettre qu'il y eût personne au monde en qui tous ces signes se vérifiassent. Soutenir le contraire, ce serait porter atteinte à la sagesse infinie de Dieu, qui nous aurait donné des signes défectueux pouvant s'appliquer à d'autres personnes, ce qui est un grand blasphème. L'homme y trouverait aussi une occasion d'échapper au blâme en reconnaissant pour Sauveur celui qui ne l'est pas, puisque les marques données pour le distinguer trouveraient encore là leur parfait accomplissement.

Ces observations étant faites, nous disons que Dieu, voulant créer un peuple dans lequel le Sauveur devait naître et parmi lequel il fût annoncé, choisit Abraham pour en être le père et le

chef. Il commande à ce patriarche de quitter son pays et de venir habiter sur la terre promise qu'il destinait à sa postérité : « Sors de ton pays, lui dit-il, quitte tes parents et la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai. Je te ferai père de plusieurs peuples, je te bénirai, je multiplierai ton nom, et tu seras béni : je bénirai ceux qui te béniront; ceux qui te maudiront, je les maudirai; en toi seront bénies toutes les nations de la terre. » *Gen. xii, 1-3*. Cette promesse, Dieu la renouvela plus clairement à Abraham, après le sacrifice que ce saint patriarche s'apprêtait à lui faire de son fils unique. Il lui confirma avec serment la même promesse dans les mêmes termes, ajoutant seulement que tous les peuples de la terre seraient bénis par un fils qui naîtrait de lui. *Gen. xxii, 18*. Or, que veut dire ce mot bénir, sinon sanctifier et réconcilier avec Dieu? c'est en effet en cela que consiste la véritable bénédiction, sans laquelle il n'y a rien qui mérite ce nom-là. C'est à cette bénédiction que Zacharie, père de Jean-Baptiste, fait allusion, lorsqu'en parlant du bienfait de la rédemption, il dit dans son cantique que Dieu avait alors accompli le serment fait à Abraham de nous délivrer de la crainte de nos ennemis, afin que nous le servissions dans la sainteté et la justice tous les jours de notre vie. *Luc. i, 73-74*. Cette véritable bénédiction est celle que nous devons attendre de notre Sauveur; car la sainteté et la justice nous méritent la gloire, qui est la dernière fin pour laquelle l'homme fut créé. Et remarquons bien qu'il ne s'agit pas d'un seul peuple; en ce Sauveur devaient être bénies toutes les tribus de la terre : et ainsi nous voyons clairement par ce passage et par une foule d'autres que le Sauveur ne vint pas racheter une seule nation, mais étendre les fruits de sa rédemption à tous les hommes créés à son image et à sa ressemblance, et capables de posséder sa gloire. C'est en vain qu'il les aurait destinés à un si grand bonheur, s'il les avait privés de ce remède.

Plus tard Dieu renouvela cette promesse au patriarche Jacob et dans les mêmes termes, lorsque, lui montrant en songe cette échelle qui unissait le ciel à la terre, il lui promit que de sa race naîtrait un fils dans lequel toutes les tribus de la terre seraient

bénies. Ce saint patriarche, petit-fils d'Abraham, eut douze fils, et les promesses de Dieu deviennent déjà de plus en plus précises touchant la naissance du Sauveur, car il annonce qu'il naîtra d'une des douze tribus, appelée la tribu de Juda. Aussi Jacob, sur son lit de mort, prédisant à chacun de ses fils ce qui devait lui arriver, dit à Juda : « Le sceptre ne sera point ôté de la race de Juda jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui sera l'espérance des nations, » *Gen. XLIX, 10*, c'est-à-dire le Roi-Messie, selon l'interprétation chaldaïque.

En terminant ce chapitre, j'avertis le lecteur chrétien qu'il ne doit pas rechercher l'élégance dans l'explication que nous allons faire des prophéties. La vérité nous défend d'ajouter une seule lettre à ce qu'elles contiennent, et c'est tout juste si je me permettrai d'expliquer en peu de mots le sens des passages obscurs. Quant aux autres autorités, nous pourrions les citer avec un peu plus de liberté, afin d'en donner une intelligence plus entière. Je l'avertis aussi que dans les autorités de l'Écriture que je cite, je ne contenterai d'éclaircir les choses qui pourraient embarrasser. Un commentaire complet serait trop long et trop fatigant ; il me suffit qu'elles servent à prouver ce pourquoi je les cite.

CHAPITRE V.

De quelques signes par lesquels notre Sauveur est plus clairement désigné.

Nous allons traiter maintenant en particulier des prophéties qui précéderent la venue du Sauveur et qui sont aussi des signes pour le reconnaître. Les unes ont rapport à la race de laquelle le Sauveur devait naître, les autres à sa naissance ; d'autres encore nous annoncent sa vie, sa mort, les merveilles qui devaient arriver après sa mort, les œuvres qu'il devait réaliser dans le monde par sa mort, et enfin le temps où toutes ces choses devaient s'accomplir. Nous parlerons successivement et d'une manière rapide de chacun de ces signes.

Quant aux premières prophéties, c'est-à-dire à celles qui nous

parlent de sa race, je ne citerai pas d'autorité particulière. Il est unanimement admis que le Sauveur devait naître de la tribu de Juda et de la race de David, issu lui-même de cette tribu. C'est pourquoi dans les livres des prophètes il est ordinairement promis sous le nom de David, le fils étant désigné par le nom de son père. A l'époque où notre Seigneur vint au monde, il était encore facile de vérifier son origine, toutes les races et toutes les familles étant alors distinctes et connues ; ce travail serait impossible aujourd'hui qu'elles ont été confondues et dispersées sur toute la surface de la terre, surtout depuis l'édit par lequel Vespasien ordonna de chercher et de mettre à mort tous ceux qui restaient de la tribu de David pour enlever aux Juifs toute occasion de se révolter contre l'empire romain, ainsi que le rapporte l'historien Josèphe.

Pour ce qui regarde sa naissance, il est sûr en premier lieu que le Sauveur devait naître à Bethléem, comme l'annonce clairement le prophète Michée dans ces paroles : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu es une des plus petites entre les villes de la Judée ; mais il sortira de toi un chef qui gouvernera mon peuple d'Israël. » *Mich.* v, 2. On savait aussi, et c'était une seconde marque du Sauveur bien digne de sa mission, on savait qu'il serait conçu par l'opération du Saint-Esprit. Isaïe l'avait prédit, en disant aux incrédules que Dieu donnerait un signe éclatant de ses promesses, à savoir : « Qu'une vierge concevrait et enfanterait un fils qui serait appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. » *Isa.* vii, 14. Cette prophétie, en effet, ne pouvait pas signifier autre chose ; cette merveille était annoncée par le prophète dans des paroles solennelles comme un signe de Dieu ; or, qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'une vierge devînt mère par la voie ordinaire des autres femmes ? D'ailleurs, ce n'est pas une chose nouvelle dans l'Écriture que ces signes des choses à venir donnés pour certifier les choses présentes, et Dieu en usa ainsi avec Moïse quand il l'envoya en ambassade auprès de Pharaon pour délivrer son peuple, en lui disant : « Va seulement, je serai avec toi, et voici à quel signe tu reconnaîtras que je t'ai envoyé. Quand tu auras délivré mon peuple de la servitude

d'Égypte, tu m'offriras un sacrifice sur cette montagne où tu te trouves. » *Exod.* III, 12.

Cette conception et cet enfantement immaculés étaient annoncés en ces termes par le prophète Jérémie : « Le Seigneur a fait sur la terre un nouveau prodige : une femme environnera un homme. » *Jerem.* XXXI, 22. Or, qu'entendre par ce prodige nouveau, sinon qu'une femme bénie par la seule vertu de Dieu environnerait dans ses entrailles un homme qui n'est autre que ce Seigneur dont nous parlons? Cette faveur nouvelle, cette gloire jusque-là inconnue au monde, à qui donc devait-elle être réservée, sinon à celui qui naissait pour sauver le monde? Le prophète Ezéchiel nous apprend la même chose dans les figures où il décrit le plan de ce temple mystique et merveilleux que Dieu lui montra. « L'ange, dit-il, me fit ensuite retourner vers le chemin de la porte du sanctuaire extérieur qui regardait l'orient, et elle était fermée. Et le Seigneur me dit : Cette porte demeurera fermée; elle ne sera point ouverte et nul homme n'y passera, parce que le Seigneur Dieu est entré par cette porte. » *Ezech.* XLIV, 1, 2. Et quel autre Dieu d'Israël peut être entré par cette porte, si ce n'est le Christ vrai Dieu et vrai homme? Dieu, dans son essence éternelle et par nature, n'entre, ni ne sort, ni ne se meut, son immensité remplissant le ciel et la terre.

Nous trouvons une autre image de la conception d'une vierge dans cette pierre qui se détacha d'elle-même de la montagne, et qui, après avoir renversé la statue de Nabuchodonosor (*Dan.* II), s'accrut tellement qu'elle remplit toute la terre. Par cette pierre tous les docteurs catholiques et juifs, comme nous le verrons plus loin, entendent le règne de Jésus-Christ; et la propriété qu'elle eût de se détacher d'elle-même du flanc de la montagne n'est-elle pas la représentation merveilleuse de la conception de ce nouveau roi, qui s'opéra sans la coopération de l'homme par la vertu du Saint-Esprit.

Cette conception est le grand secret que Salomon avec toute sa sagesse avoue n'avoir jamais pu comprendre. Après avoir reconnu que trois choses surtout étaient difficiles à connaître : « Le chemin de l'aigle dans les airs, la trace du navire sur les flots et

celle de la couleuvre sur la terre, il en ajoutait une quatrième dont le mystère lui était impénétrable : la voie de l'homme dans le sein de sa mère, ou, comme traduit Paginus, dans la vierge, » *Prov. xxx, 19*, parce qu'il ne savait pas comment l'homme de qui il parle était entré dans la vierge, ni comment il en était sorti. Par toutes ces comparaisons, Salomon voulait nous révéler combien était incompréhensible cet enfantement virginal. Il est clair, en effet, que nul ne peut reconnaître les traces de l'aigle dans les airs, ni celles du navire dans les eaux, ni celles du serpent sur la terre; il est impossible de les découvrir. Néanmoins, Salomon se contente de dire qu'il parvenait difficilement à pénétrer ces trois voies, tandis qu'il ignorait complètement la dernière; il indique par là que cette dernière, celle du mystère de la conception et de la naissance du Sauveur, est plus incompréhensible que les autres. Nous concluons de ces paroles que la sainte Vierge conserva toujours intacte sa virginité, avant comme après l'enfantement. Et en effet, Celui qui venait pour guérir et restaurer toutes les choses corrompues ne devait diminuer en rien l'intégrité de sa sainte mère. S'il pût sortir du sépulcre malgré la pierre qu'on y avait scellée pour en fermer l'entrée, il ne lui fut pas plus difficile de quitter le sein de sa mère sans altérer l'intégrité de sa pureté virginale, et puisque Salomon confessait qu'il ne pouvait comprendre l'entrée et l'issue de cette voie, il n'est pas étonnant que nous ne la comprenions pas nous-mêmes avec notre intelligence si grossière. Dieu, dit Eusèbe d'Emèse, peut faire une infinité de choses que nous ne saurions comprendre.

Nous pouvons appuyer en ceci notre foi d'un miracle frappant raconté par saint Augustin au livre vingt-deuxième de sa *Cité de Dieu*, miracle arrivé de son temps. Voici comment il le rapporte : « Il y avait à Carthage une dame de condition distinguée, nommée Pétronia, qui souffrait cruellement d'une maladie à laquelle les médecins ne savaient pas appliquer de remède. Or, un médecin juif lui ordonna de faire un cordonnet de ses cheveux, de le passer dans un anneau et de se l'attacher alors en forme de ceinture autour du corps. Poussée par le désir de recouvrer la

santé, elle ajouta foi aux conseils qu'on lui donnait, et les mit en pratique. Quelque temps après elle partit de Carthage pour aller visiter les reliques de saint Etienne, et arriva sur les bords d'un ruisseau qui coulait près d'une de ses maisons, où elle prit son repos pendant la nuit. Le lendemain, comme elle se disposait à poursuivre son chemin, elle vit à ses pieds l'anneau qu'elle avait mis autour de son corps ; étonnée de ce qu'elle voyait, elle mit la main au cordon qui entourait son corps et le trouva aussi bien attaché que la veille. Elle suppose alors que l'anneau, s'étant rompu, doit être tombé à terre. Mais en le prenant à la main, elle le vit entier et sans rupture. Encouragée par un miracle si manifeste, elle l'accepta comme un gage de sa guérison, et jeta aussitôt dans le ruisseau son anneau et sa ceinture. » Saint Augustin cite ce miracle avec beaucoup de raison pour convaincre ceux qui refusent de croire que le Sauveur soit ressuscité, son tombeau demeurant clos et fermé, ou qu'il soit sorti du sein de la sainte Vierge sans porter atteinte à la pureté de sa virginité. « Que les incrédules, poursuit saint Augustin, s'informent de ce qui est arrivé à cette noble dame, mariée très-richement, fort considérable en elle-même et plus encore dans la ville où elle habitait, et que ce miracle, si conforme à tous les autres, leur apprenne que Dieu pouvait bien permettre pour sa gloire ce qu'il permit pour la gloire de son serviteur saint Etienne. Celui qui put, sans le rompre, détacher un anneau d'une ceinture, put aussi arracher son corps glorieux au sépulchre sans briser la pierre, et naître d'une vierge sans blesser la virginité. »

Mais que le lecteur intelligent considère en cet endroit combien il était convenable que le Fils de Dieu, devant se faire homme, ne fût pas soumis aux lois ordinaires de la naissance des hommes, qui n'est exempte ni de faute ni de péché, mais qu'il eût une conception nouvelle et plus excellente en naissant d'une mère vierge par la seule opération du Saint-Esprit. On a dit avec raison que si Dieu devait naître d'une femme, c'était une vierge qu'il devait choisir pour mère, et que si une vierge devait enfanter, il fallait qu'elle mit Dieu au monde. Et il n'était pas difficile au Tout-Puissant d'opérer ces merveilles ; car celui qui put au

commencement du monde tirer une femme de l'homme, put bien à la fin du monde tirer un homme de la femme.

En poursuivant les signes de la naissance du Sauveur, nous trouvons une autre prophétie qui annonce qu'à l'occasion de la naissance de ce roi on ferait à Bethléem un massacre général des petits enfants. Jérémie annonce ce fait en ces termes : « Une voix a été entendue dans Rama, on a oui les plaintes et les soupirs de Rachel pleurant ses enfants et ne voulant pas être consolée de leur perte. » *Jerem. xxxi, 15*. Ici le prophète entendait par Rachel la terre de Bethléem, où Rachel enfanta Benjamin, et où elle fut plus tard ensevelie. Ce massacre abominable fut occasionné par l'arrivée des mages à Jérusalem, où ils s'informèrent du nouveau roi des Juifs qui venait de naître. Hérode, prince étranger, venu du peuple des Iduméens, redoutant un soulèvement général des Juifs contre lui en faveur de leur roi naturel, voulut, en massacrant tous les enfants nouveaux-nés à Bethléem et dans les environs, se débarrasser du roi des Juifs qui venait de naître en ces mêmes lieux. D'ailleurs, il est fait mention de cet horrible massacre dans les auteurs païens, et Macrobe, au second livre de ses *Saturnales*, raconte que l'empereur César Auguste, ayant appris qu'Hérode avait fait mettre à mort une multitude d'enfants, sans épargner son propre fils, s'écria : Il vaut mieux être le pourceau d'Hérode que son fils. Il voulait dire par là que les Juifs ne tuant jamais de pourceau, la condition du fils d'Hérode eût été préférable s'il eût été le pourceau et non le fils de son père.

Ce bon mot de l'empereur doit porter les infidèles qui ne croient pas à l'Évangile à entendre le témoignage de leurs propres historiens, encore que ce témoignage ne fût pas indispensable et que la raison suffît pour faire admettre ce fait. Le massacre des innocents fut un fait si public, il fit tant de bruit dans le monde, que l'Évangéliste n'aurait pas osé le raconter s'il n'eût pas été certain et véritable. Car il aurait suscité contre lui le cri du genre humain tout entier, enlevé à son évangile toute espèce de crédit en le faisant passer auprès de tous comme un long tissu de mensonges.

Il est bon de remarquer ici qu'il circulait en ce temps-là dans le monde des rumeurs étranges d'après lesquelles les oracles au-

raient prédit pour une époque très-rapprochée la naissance d'un nouveau roi, que tous les hommes devaient adorer s'ils voulaient être sauvés. Le célèbre historien Josèphe, Juif d'origine et de profession, raconte qu'on trouva à cette époque dans les livres sacrés une prophétie annonçant qu'un nouveau roi, issu du peuple juif, gouvernerait le monde. Suétone, dans la vie des empereurs Titus et Vespasien, parle d'une croyance analogue répandue dans tout l'Orient; et Cicéron, au second livre de la *Divination*, a écrit que l'interprète des oracles sibyllins rendait le même témoignage, quoique en sa qualité d'ami de la république il eût en horreur le nom de roi.

Une autre croyance non moins répandue, c'était qu'une paix générale devait régner dans le monde lorsque ce Sauveur y viendrait. Aussi Isaïe, annonçant la conversion de tous les peuples, et disant qu'ils viendraient tous à Sion pour y apprendre la vraie religion et le culte de Dieu, ajoutait : « Que les hommes forgeraient alors des socs de charrue avec leurs glaives, et de leurs lances des faux; que les nations ne lèveraient plus l'épée les unes contre les autres et ne s'exerceraient plus dans les combats. » *Isa. II, 4*. Or, ceci arriva précisément sous le règne d'Auguste, qui, après avoir éteint dans Rome les feux de la guerre civile et triomphé de ses rivaux, Antoine et Cléopâtre, gouverna l'empire pendant quarante-six ans dans la paix la plus profonde dont on eût joui jusqu'à ce temps. La divine providence le voulut ainsi sans doute pour favoriser dans le monde entier la diffusion de l'Évangile, tous les peuples se trouvant réunis sous un seul chef et ne formant qu'une seule nation; car avec la division qui existait auparavant dans le monde, partagé en petits États ennemis les uns des autres, comment la foi aurait-elle pu répandre ses bienfaits sur toute la terre? .

Toutes ces prophéties ont rapport aux signes de la naissance de notre divin Sauveur,

CHAPITRE VI.

Des prophéties qui concernent la vie de Jésus-Christ.

Après les prophéties dont nous venons de parler, viennent celles qui ont rapport à la vie du Sauveur; dans toutes elle est annoncée comme devant être très-sainte, et c'est ainsi qu'elles désignent toutes le Sauveur sous le nom de *Juste* par excellence. David dit de lui « qu'il a été oint d'une grâce plus abondante que tous ceux qui y ont jamais participé. » *Ps.* XLIV, 8. Daniel l'appelle le Saint des saints, le plus saint et le Sanctificateur même des saints. Mais l'Écriture n'ayant qu'une voix pour célébrer la sainteté et la vertu du Sauveur, je n'en dirai rien, sinon que de toutes ses vertus la douceur est plus particulièrement louée; c'est par la douceur, en effet, que nous plaisons aux hommes; or, n'était-il pas raisonnable que Celui qui venait pour les sauver conquît leur affection? Dieu lui-même parlait ainsi de cette vertu par la bouche d'Isaïe : « Voici mon serviteur dont je prendrai la défense; voici mon élu dans lequel mon âme a mis toute son affection; je répandrai mon esprit sur lui et il rendra justice aux nations. Il ne criera point, il n'aura point d'égard aux personnes et on n'entendra point sa voix dans les rues. Il ne brisera point le roseau cassé et n'éteindra point la mèche qui fume encore. » *Isa.* XLII, 1, 2, 3. Le Prophète révèle en ces termes la douceur de notre Seigneur, dont saint Pierre disait « qu'il ne maudissait pas quand on le maudissait, et que, loin de se plaindre lorsqu'on le faisait souffrir, il se livrait à l'injustice de ses juges. » *I Petr.* II, 23. Isaïe parle encore de la même vertu au chapitre cinquante-troisième de ses prophéties, comme nous le verrons plus loin. C'est à cause de sa douceur que les Écritures désignent le Sauveur sous le symbole de l'agneau et lui donnent souvent ce nom; nous le voyons ainsi appelé par saint Jean-Baptiste et par l'Évangéliste, et Isaïe longtemps auparavant s'écriait : « Seigneur, envoyez-nous l'Agneau qui doit commander à toute la terre. » *Isa.* XVI, 1. Enfin le Sauveur lui-même, unissant cette vertu avec l'humilité sa sœur et sa compagne, nous fait un précepte de l'imiter dans ces deux vertus

en nous disant : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » *Matth.* II, 29. C'est pourquoi tous ceux qui aspirent à reproduire en eux l'image de ce divin Sauveur, doivent s'efforcer autant qu'il est en eux de l'imiter dans la pratique de cette vertu.

Un autre prophète nous atteste que le Sauveur devait être un grand prédicateur de la parole de Dieu. Isaïe nous l'apprend en ces termes : « Vos yeux verront votre Maître et vos oreilles entendront la voix de celui qui dira : Voici le chemin pour aller à Dieu; marchez dans cette voie sans vous égarer à droite, ni à gauche. » *Isa.* xxx, 20, 21. Joël en parle également dans ces paroles : « Vous tous, enfants de Sion, réjouissez-vous en Dieu notre Seigneur, parce qu'il vous a donné un maître qui vous enseignera la sainteté et la justice, » *Joel.* II, 23; et dans le livre des Psaumes, le Seigneur lui-même, s'adressant à son Père, lui parle longuement de la constance avec laquelle il s'est acquitté de ce devoir : « J'ai annoncé, dit-il, votre justice dans une grande assemblée, et j'ai résolu de ne point fermer mes lèvres, Seigneur, vous le connaissez. Je n'ai point caché votre justice au fond de mon cœur; j'ai prêché votre vérité et votre miséricorde, ce salut que vous m'avez ordonné d'annoncer au monde. » *Ps.* xxxix, 10, 11. Ailleurs, on trouve prédites les grandes œuvres que le Sauveur devait accomplir en venant au milieu des hommes, toutes conformes à sa haute dignité. Isaïe les a racontées; après avoir prédit la conversion des peuples, il ajoute aussitôt : « Dites à ceux qui ont le cœur abattu : prenez courage, ne craignez point, voici votre Dieu qui vient vous venger de vos ennemis. Dieu viendra lui-même et il vous sauvera. Alors les yeux des aveugles verront le jour et les oreilles des sourds seront ouvertes. Alors le boiteux bondira comme le cerf et la langue des muets sera déliée. » *Isa.* xxxv, 4, 5. Les évangélistes, dont nous établirons en temps opportun toute l'autorité, ont tous écrit ces signes. Le prophète Zacharie écrit dans un passage que le Sauveur serait pauvre et qu'il entrerait comme pauvre dans Jérusalem : « Réjouissez-vous, s'écrie-t-il, fille de Sion; poussez des cris d'allégresse, fille de Jérusalem; voici votre roi qui vient à vous, ce roi juste qui est

le Sauveur. Il est pauvre et il est monté sur une ânesse et sur le poulain de l'ânesse. » *Zach.* ix, 9. Jérémie à son tour rend ce même témoignage, lorsque, parlant au Seigneur, il s'écrie : « O espérance d'Israël, et son sauveur au temps de l'affliction, pourquoi cheminez-vous comme un étranger sur la terre, ou comme un voyageur qui cherche un endroit pour se reposer? Pourquoi serez-vous à notre égard comme un homme errant et vagabond, qui va d'un lieu dans un autre, ou comme un homme fort qui ne peut sauver? » *Jerem.* xiv, 8, 9. Ces paroles ne peuvent désigner évidemment un homme riche et puissant, mais seulement un homme faible et pauvre. Il convenait que le Sauveur vînt au monde de cette manière; car il voulait enseigner aux hommes le chemin de la félicité et de la sainteté véritables, qui consistent moins dans la possession que dans le mépris des biens de la terre et le goût des biens du ciel. Tels sont les principaux signes de la vie du Christ.

CHAPITRE VII.

Des prophéties concernant la mort et les circonstances de la passion du Sauveur.

Le Saint-Esprit, prévoyant le scandale que causerait au monde la passion de Jésus-Christ, prit soin d'annoncer par ses prophètes le genre de mort qu'il devait endurer et plusieurs autres circonstances dont elle devait être accompagnée. Nous en rapporterons ici onze des plus importantes.

I. Le Christ devait en premier lieu mourir d'une mort violente, ce que les infidèles ont toujours refusé d'admettre. Mais Daniel l'affirme ouvertement dans cette merveilleuse vision que tous les docteurs juifs et catholiques rapportent au Messie : il dit qu'au milieu de la semaine dont il parle, le Christ sera mis à mort, et que le peuple qui doit le renoncer ne sera plus son peuple. *Dan.* ix, 26. Isaïe est encore plus explicite dans le chapitre où il raconte toute l'histoire et toutes les circonstances de la passion pendant laquelle le Sauveur livra sa vie pour nous. Jérémie dit la même chose au livre de ses *Lamentations*, et voici dans quels termes :

« Le Christ, le Seigneur, l'esprit et le souffle de notre bouche, a été pris à cause de nos péchés, et nous lui avons dit : Nous vivrons sous votre ombre parmi les nations. » *Jerem. Lament.* iv, 20.

II. Quant au genre de mort du Christ, il est très-clairement prédit par le prophète David dans le psaume vingt-unième, consacré tout entier à décrire la passion du Sauveur. Là, le divin Fils, parlant au Père, lui dit : « Ils ont cloué mes pieds et mes mains et ils ont compté tous mes os. » *Ps. XXI, 17.* Cette dernière parole indique bien à quels déchirements serait soumis son corps sacré sur l'arbre de la croix, puisqu'on pouvait compter tous ses os. Le prophète Zacharie reconnaît la même chose dans ces paroles : « Alors on lui dira : D'où viennent ces plaies que vous avez au milieu des mains ? et il répondra : J'ai été percé de ces plaies dans la maison de ceux qui m'aimaient. » *Zach. XIII, 6.*

III. Ce même prophète n'a pas oublié de parler de la blessure de la lance ; il met dans la bouche du Sauveur ces paroles : « Et je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâces et de prières. Ils jetteront les yeux sur moi. Après m'avoir percé d'une lance, ils pleureront sur moi comme le fait un père sur la mort de son fils unique. » *Zach. XII, 10.*

IV. Une autre circonstance de la passion fut qu'on crucifia le Sauveur dans un état complet de nudité et qu'on tira au sort ses vêtements. Dans le même psaume que nous avons cité ci-dessus, le Sauveur y fait encore allusion par ces paroles : « Ceux qui m'ont crucifié ont partagé entre eux mes habits et ils ont jeté au sort mes vêtements. » *Ps. XXI, 19.*

V. C'est toujours dans le même psaume que le Sauveur raconte les outrages et les mépris qu'il devait éprouver dans sa passion. Voici ses paroles : « Ceux qui me voyaient se sont tous moqués de moi, et ils disaient en secouant la tête avec mépris : Il a espéré dans le Seigneur, que le Seigneur le délivre maintenant ; qu'il le sauve s'il est vrai qu'il l'aime. » *Ps. XXI, 8, 9.*

VI. David déclare encore dans ce psaume combien le Sauveur devait être bafoué et livré aux risées publiques, de sorte que,

parlant en sa personne, il dit : « Je suis un ver et non un homme ; je suis l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. » *Ps. XXI, 6.*

VII. Ce même prophète annonce que parmi les traitements cruels qu'essuierait le Sauveur, un des plus durs serait « qu'on lui donnerait du fiel pour nourriture et du vinaigre pour breuvage. » *Ps. LXVIII, 22.* Isaïe représente en sa propre personne les injures et les soufflets auxquels le Sauveur devait être exposé ; voilà dans quels sens il dit : « Le Seigneur mon Dieu m'a ouvert l'oreille et je n'y contredis point, je n'ai point refusé d'obéir à ses commandements. J'ai abandonné mon corps à tous ceux qui le frappaient et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe ; je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de crachats. Le Seigneur mon Dieu est mon protecteur ; c'est pourquoi je n'ai point été confondu. » *Isa. L, 5, 6, 7.* Ces paroles ne sauraient se rapporter à Isaïe, qui, loin d'avoir eu à souffrir de pareilles injures, était honoré parmi tous ses concitoyens et entouré de la plus grande vénération ; on ne peut les entendre que de la personne du Christ, que ce prophète représentait.

VIII. Mais, parmi toutes les angoisses de la passion, le prophète Zacharie a plus spécialement désigné la fuite des disciples au moment de l'épreuve. « O glaive, réveille-toi, viens contre mon pasteur, contre l'homme qui se tient toujours attaché à moi, dit le Seigneur des armées. Frappe le pasteur et les brebis seront dispersées. » *Zach. XIII, 7.*

IX. Mais, comme une de ces brebis devait se convertir en loup, et livrer l'agneau à d'autres loups aussi cruels que lui, le prophète David n'a pas oublié cette circonstance, et voici dans quels termes il l'annonce au nom du Seigneur lui-même : « L'homme avec lequel je vivais en paix, en qui je me suis confié et qui mangeait à ma table, s'est levé contre moi. » *Ps. XL, 10.*

X. Zacharie détermine le prix auquel le Sauveur doit être vendu par ces paroles qu'il met dans la bouche même du Sauveur : « Ils pesèrent trente pièces d'argent qu'ils ont données pour moi. Et le Seigneur me dit : Allez jeter au potier cet

argent, cette belle somme qu'ils ont cru que je valais quand ils m'ont mis à prix. » *Zach.* XI, 12, 13.

XI. Le prophète Isaïe, enfin, a clairement annoncé qu'à cause de cet extrême abaissement, le Sauveur serait méconnu par plusieurs : « Son visage était comme caché, dit-il ; il paraissait méprisable et nous ne l'avons pas connu. Nous l'avons pris pour un lépreux, pour un homme frappé de Dieu et humilié. » *Isa.* LIII, 2, 3. Cet abaissement fut, en effet, l'occasion de l'aveuglement de ceux qui ne voulurent pas le recevoir à cause du scandale qu'ils conçurent de sa passion.

Il y a encore d'autres circonstances de la passion du Sauveur. Le prophète Isaïe les a discutées avec une clarté si admirable qu'il semble bien plutôt écrire l'histoire d'événements accomplis que prophétiser des choses futures. Aussi a-t-il mérité d'être désigné par plusieurs sous le nom de cinquième évangéliste. C'est pourquoi je juge plus à propos de rapporter ici mot pour mot cette prophétie tout entière. Outre que ce sera un témoignage éclatant rendu à la vérité, le pieux lecteur trouvera dans ces paroles inspirées un aliment à sa piété et à sa compassion.

1.

Prophétie d'Isaïe sur la passion de Jésus-Christ.

Cette prophétie commence en ces termes : « Seigneur, qui croira aux paroles que nous avons entendues ? Et à qui est-ce que le bras du Seigneur ne s'est pas révélé ? » Il continue en racontant les douleurs et les travaux du Sauveur : « Il est sans beauté et sans éclat : nous l'avons vu et il n'avait rien qui attirât l'œil et nous l'avons méconnu. Il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleurs, qui sait ce que c'est que souffrir ; son visage était comme caché, et nous ne l'avons pas reconnu. Il a pris véritablement nos langueurs sur lui, et il s'est chargé lui-même de nos douleurs. Nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu et humilié. Et cependant il a été percé de plaies pour nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui devait nous procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris

par ses meurtrissures. Nous nous étions tous égarés comme des brebis errantes, chacun s'était détourné pour suivre sa propre voie, et Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous. Il s'est offert à la mort parce qu'il l'a voulu et il n'a point ouvert la bouche. Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger. Il demeurera dans le silence sans ouvrir la bouche, comme un agneau est muet devant celui qui le tond. Un peu plus loin le Prophète ajoute : « Le Sauveur l'a frappé à cause des crimes de son peuple, parce que pour lui il n'a point commis d'iniquité, et que le mensonge n'a jamais été dans sa bouche. » Il termine enfin ce chapitre en mettant dans la bouche de Dieu ces paroles : « Mon serviteur est juste ; il justifiera un grand nombre d'hommes et il portera sur lui leurs iniquités. C'est pourquoi je lui donnerai pour partage une grande multitude de personnes, et il distribuera la dépouille des forts, parce qu'il a livré son âme à la mort et qu'il a été mis au nombre des scélérats, qu'il a porté les péchés de plusieurs, et qu'il a prié pour le salut de ses propres persécuteurs. » *Isa. LIII.*

II.

Explication de cette prophétie.

Toute cette prophétie parle en termes si clairs de la passion de Jésus-Christ, de la dignité et de l'excellence de sa personne, qu'elle semble plutôt, comme nous l'avons déjà dit, raconter le passé que prédire l'avenir ; car nous voyons dans le récit des évangélistes toutes ces mêmes circonstances. Que leur témoignage soit certain, c'est ce dont la raison ne nous permet pas de douter, même en dehors de la foi. Et en effet, ne savons-nous pas que tous les orateurs, et tous ceux qui veulent persuader quelque chose ne manquent pas de déguiser et même de passer sous silence tout ce qui pourrait nuire à leur cause, se contentant de mentionner les choses qui leur sont favorables ? Or, les évangélistes savaient bien que rien n'était propre à scandaliser le monde et à le détourner de la foi chrétienne, comme les ignominies et les opprobres de la passion et de la mort du Christ sur la croix, mort honteuse par-dessus toutes les autres et plus ignominieuse que ne l'est aujourd'hui celle du gibet. S'ils avaient écrit dans des

vues humaines, s'ils s'étaient proposé d'induire le monde en erreur, jamais ils n'auraient parlé des abaissements de la passion, qui devaient être un obstacle au progrès de la foi, ou bien ils se seraient contentés de les indiquer sommairement pour s'appesantir sur les miracles qui pouvaient favoriser leurs projets. Mais loin de là, ils se sont tous plu à raconter avec plus de soin les ignominies de sa passion que la gloire de ses miracles ; ils ont passé sous silence une multitude de prodiges, ou ne les ont cités qu'en passant, tandis qu'ils ont écrit trait par trait toutes les injures de la passion. On voit par là qu'ils n'ont pas obéi en écrivant à des préoccupations humaines, mais à l'ordre de Dieu ; qu'ils n'ont pas voulu tromper le monde, mais rendre témoignage à la vérité. Car si cette histoire était pour les infidèles un perpétuel sujet de scandale, elle devenait pour les âmes fidèles un puissant aiguillon d'aimer Dieu, elle allumait dans leur cœur le feu de l'amour envers Celui qui avait souffert pour elles tant de tourments.

L'accomplissement et la vérification de cette prophétie, prononcée si longtemps avant la réalisation, est une grande preuve de la vérité de notre foi, et nous lisons dans les Actes des apôtres que le grand trésorier de la reine d'Ethiopie se convertit après avoir entendu l'explication de ce mystère de la bouche même du diacre saint Philippe. Malgré cela, tous ceux à qui le prince des ténèbres ferme les yeux, se voyant clairement convaincus d'erreur par cette prophétie, en ont imaginé une explication si ridicule que sa fausseté n'échappe à personne, pas même aux plus ignorants ; ainsi ils soutiennent que les injures, les abaissements, les outrages dont parle le Prophète doivent s'entendre, non pas du Christ, mais du peuple d'Israël, qui, depuis la destruction de Jérusalem, est répandu dans tout le monde, errant, méprisé et maltraité par tous. Mais chaque mot, chaque syllabe de cette prophétie proteste contre cette interprétation. Elle déclare, en effet, l'innocence de la victime ; elle annonce qu'elle répandra son sang pour le salut du peuple, comme l'indiquent clairement ces paroles : « Je l'immolerai pour les péchés de mon peuple ; » et ces autres où le Prophète parlant en son nom et au nom du

peuple, dit : « Nous allions tous comme des brebis errantes et le Seigneur a pris sur lui toutes nos infirmités. » On voit par ces paroles que ce n'était pas le peuple qui devait souffrir, mais qu'un autre devait souffrir en expiation de ses péchés. Le Prophète dit encore : « Nous avons tous été guéris dans ses plaies. » Comment pourrait-on prouver que nous avons tous été guéris par les maux que ce peuple a soufferts? Ce Sauveur ne commit jamais de péché. Jamais il ne sortit de sa bouche ni erreurs, ni tromperies; est-il possible de soutenir pareille chose de ce peuple chez lequel on trouve, comme chez tous les autres, des fautes, des erreurs, des traités illicites? Il est encore écrit de ce Sauveur « qu'il s'offrit volontairement à la mort et qu'il la supporta comme une brebis qu'on va égorger. » Comment dire une chose pareille de ce peuple qui fut toujours très-éloigné de souffrir volontairement et de se livrer de lui-même à la mort? Le Sauveur est enfin désigné dans cette prophétie comme « un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleur et qui sait ce que c'est que souffrir; » ce qui ne saurait en aucune manière s'entendre du peuple juif, qui ne désire rien tant que d'être honoré et élevé au-dessus de tous les peuples. Enfin, il est écrit que « la victime prie pour ceux qui la mettent à mort; » et ceci peut encore moins s'appliquer au peuple dont nous parlons, car il est dans ses coutumes de prononcer chaque jour des malédictions contre tous ceux qui ne partagent pas ses idées.

S'il en est ainsi, et si toutes les paroles de cette prophétie répugnent à une pareille interprétation, qui ne voit combien profond est l'aveuglement que le démon fait subir à ceux qui s'obstinent dans leur incrédulité? Comment ne craignent-ils pas les remords de leur conscience? Comment ne rougissent-ils pas de prononcer une erreur si manifeste et une fausseté si impudente? Mais quand l'esprit s'aveugle dans une obstination volontaire, il devient insensible à l'évidence de la raison et aux miracles eux-mêmes.

Après cette prophétie, le Prophète énumère les grands avantages qui devaient être la conséquence de ces travaux, et l'abondance de la grâce qui devait se répandre dans le monde par la

mort du Christ. « S'il livre son âme pour le péché, il verra sa race durer longtemps, et la volonté de Dieu s'exécutera heureusement par sa conduite. Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert et il en sera rassasié. » *Isa.* LIII, 10. Comme s'il disait : Il verra ses désirs accomplis, c'est-à-dire les hommes sauvés; celui qui a souffert tant de peines et tant de travaux, recevra une grande abondance de grâces pour sa postérité, et puisqu'il a si passionnément désiré le salut des hommes, qu'il a tout fait pour l'obtenir, il sera rassasié de ce qu'il avait tant à cœur de mériter.

Mais ce prophète ajoute que le Christ devait recevoir une autre récompense de ses travaux; l'ignominie de la croix et la sépulture qu'on lui accorda parmi les malfaiteurs devaient être honorées et glorifiées dans le monde. C'est ce qu'il faut entendre par ces paroles du Prophète : « Sa sépulture sera glorieuse. » Mais ici gardons-nous de penser qu'il veuille parler seulement de la sépulture du Sauveur; il a encore en vue sa mort et la croix, aujourd'hui adorée et glorifiée dans tout le monde, puisque des épaules des criminels elle a passé sur le front et dans la couronne des empereurs.

CHAPITRE VIII.

Des prophéties qui se sont accomplies après la mort et la sépulture du Sauveur.

Les prophètes n'ont pas omis de parler des choses qui devaient suivre la mort et la sépulture du Sauveur. David prophétise d'abord sa résurrection, lorsque, parlant à Dieu dans la personne du Christ, il s'écrie : « Je regardais le Seigneur, et je l'avais toujours présent devant mes yeux, parce qu'il est à mon côté droit pour empêcher que je ne sois ébranlé. C'est pour cela que mon cœur s'est réjoui et que ma langue a chanté des cantiques de joie, et que ma chair même reposera dans l'espérance. Vous ne laisserez point mon âme dans l'enfer, et vous ne souffrirez point que votre saint soit sujet à la corruption. » *Ps.* xv, 8-10. Ces paroles, comme le remarque l'apôtre saint Paul, ne peuvent s'appliquer à David, puisque son corps, après sa sépulture, fut

réduit en poussière comme celui des autres patriarches. Et non-seulement David prophétisa la résurrection du Sauveur, il prédit encore son ascension glorieuse avec la plus vive allégresse : « Nations, frappez toutes des mains ; chantez la gloire de Dieu par les cris d'une sainte allégresse. » *Ps.* XLVI, 2. La cause de cette joie, quelle est-elle ? La conversion des Gentils et l'ascension de ce triomphateur dans les cieux : « Dieu est monté au milieu des cris de joie et au son de la trompette. » *Ibid.* 6. Dans un autre psaume où il traite de ce même sujet et du double triomphe de Jésus-Christ dans sa résurrection et dans son ascension, il énumère les grâces et les dons du Saint-Esprit que ce divin Sauveur devait envoyer au monde après son entrée au ciel. C'est ainsi qu'il lui adresse ces paroles : « Vous êtes monté en haut ; vous avez amené un grand nombre de captifs (les délivrant de la captivité dans laquelle ils étaient détenus), et vous avez reçu des dons pour les distribuer aux hommes. » *Ps.* LXVII, 19. Après son ascension, viennent sa dignité et sa gloire, à la droite du Père ; or, le Prophète-Roi les a clairement annoncées dans ces paroles : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur, asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied. » *Ps.* cix, 1. Ces paroles ne peuvent convenir à aucune créature, mais seulement au Fils même de Dieu, comme nous le dirons plus loin.

Joël prophétise à son tour la descente du Saint-Esprit. Ce prophète nous exhorte d'abord à nous réjouir dans le Seigneur parce qu'il nous a donné un docteur et un maître pour nous enseigner la science de la justice ; il ajoute, en parlant au nom de Dieu : « Après cela, je répandrai mon esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos vieillards seront instruits par des songes et vos jeunes gens auront des visions. Alors je répandrai aussi mon esprit sur mon serviteur et sur ma servante. » *Joel.* II, 28, 29. Ce prodige se réalisa au jour de la Pentecôte, lorsque le Saint-Esprit descendit d'une manière visible en forme de langues de feu, pour enflammer les apôtres du feu de la charité, et, en leur donnant le don des langues, il les rendit aptes à prêcher dans tout l'univers la grâce de l'Évangile. Car autrement, comme il y avait autant de langues dans le monde que de nations et de provinces,

était-il possible à des hommes qui ne connaissaient que la langue de leur pays, de prêcher la foi chez tous les peuples?

Or, que le récit de la descente du Saint-Esprit soit en tout point conforme à la vérité, c'est ce dont la foi et la raison elle-même ne nous permettent pas de douter. Saint Luc, qui en est l'historien, précise toutes les circonstances. Il nous apprend que lorsque ce miracle arriva, il y avait à Jérusalem, avec les Juifs, des hommes vraiment pieux et fidèles serviteurs de Dieu accourus de toutes les nations qui sont sous le ciel; qu'ils furent tous étonnés du prodige, soit de la manière dont le Saint-Esprit descendit, soit du don des langues qu'il fit aux apôtres. Or, si tout ceci ne s'était pas passé comme il le raconte, l'Évangéliste aurait-il bien osé écrire un mensonge qui n'eût pas manqué de soulever tant de témoins contre lui et de jeter le plus grand discrédit sur l'Évangile tout entier?

Le prophète Jérémie annonce aussi très-clairement dans des paroles inspirées que le Saint-Esprit devait se communiquer à tous les fidèles, et voici les paroles qu'il met à ce sujet dans la bouche de Dieu : « Un temps viendra où je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et la maison de Juda, non selon l'alliance que je fis avec leurs pères lorsque je les fis sortir de la terre d'Égypte, car ils violèrent cette alliance, et je leur ai fait sentir mon pouvoir. Mais voici l'alliance que je ferai avec elles : J'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur, et je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. » *Jerem.* xxxi, 31-33. Or, dire que Dieu imprimera sa loi non plus sur des tables de pierre, mais dans le cœur des fidèles, c'est dire que le Saint-Esprit demeurera en eux, et ne se contentera pas seulement de leur enseigner la loi divine, mais encore, chose plus importante, les excitera à l'accomplir fidèlement. Le Saint-Esprit n'a-t-il pas voulu nous l'apprendre lui-même en paraissant sous la forme d'un grand vent? N'est-ce pas, en effet, le vent qui agite et fait mouvoir toutes choses et qui pousse les navires jusqu'aux extrémités du monde? En effet, nous avons un plus grand besoin d'être poussés vers Dieu que de le connaître, car nous péchons tous beaucoup moins par l'ignorance de l'entendement que par la direction et le

défaut de la volonté. Dieu renouvelle cette même promesse au prophète Ezéchiel dans ces paroles : « Je verserai sur vous une eau limpide, et vous serez purifiés de toutes vos souillures et de tous vos péchés. Je vous donnerai un cœur nouveau et je mettrai un esprit nouveau au milieu de vous. J'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon esprit au milieu de vous, afin que vous marchiez dans la voie de mes commandements, que vous gardiez mes ordonnances qui sont mes lois et que vous les pratiquiez. Vous serez mon peuple et je serai votre Dieu. » *Ezech.* xxxvi, 25-28. Comme s'il disait : Vous serez envers moi des serviteurs fidèles, et je serai pour vous un Dieu puissant et un maître généreux. Impossible de prédire en termes plus clairs la vertu et les effets de la communication du Saint-Esprit. Mais cette abondante diffusion de grâces, dans quel temps et par quel moyen devait-elle avoir lieu dans le monde, si ce n'est lorsque le Messie promis y serait venu et nous les aurait méritées par le sacrifice infini de sa passion? Certes, tout ceci n'est pas exempt de mystère, car Jésus-Christ, l'Agneau véritable, fut sacrifié le jour même où l'on immolait l'agneau pascal, qui lui servait de figure, pour qu'en un même jour la figure se rencontrât avec la vérité. Ainsi le Saint-Esprit, qui est l'auteur de la loi de grâce, se manifesta au monde le même jour où la loi écrite avait été donnée, c'est-à-dire au jour de la Pentecôte, afin que les deux lois fussent données en un même jour, et que la grâce suppléât à ce qui manquait à la loi. Admirable correspondance du nouveau et de l'ancien Testament, qui se manifeste non-seulement dans l'accomplissement des prophéties, mais encore dans le temps même de leur accomplissement.

CHAPITRE IX.

Des grandes et merveilleuses actions que le Sauveur devait opérer après sa venue dans le monde.

Toutes les prophéties et tous les signes dont nous avons parlé jusqu'ici sont particuliers à la personne de Jésus-Christ. Ils con-

cernent son origine, sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, son ascension et la descente du Saint-Esprit. Il y en a d'autres aussi certains que les précédents et beaucoup plus clairs. pour nous faire connaître la venue du Sauveur, parce qu'ils sont plus universels et plus connus de tout le monde : ce sont les œuvres et les choses admirables qu'il devait faire.

Avant de commencer toute exposition de ces prophéties, il est indispensable de prévenir le lecteur que les prophètes, et surtout Isaïe, le premier et le plus éloquent d'entre eux, celui qui a décrit avec le plus de clarté les merveilles dont nous nous entretenons, les révèlent quelquefois en termes clairs et précis, et d'autres fois se servent pour les faire connaître de comparaisons et de métaphores, parlant par exemple d'arbres sauvages et fertiles, d'animaux farouches et privés, de terres désertes et cultivées. Ce dernier prophète les expose d'une manière précise dans ce passage où le Père éternel, parlant de son Fils unique en tant qu'homme, lui tient ce langage : « C'est peu que vous me serviez pour relever les tribus de Jacob et pour convertir à moi les restes d'Israël. Je vous ai établi pour être la lumière des nations et le salut que j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre. » *Isa.* XLIX, 6. On ne pouvait signifier en termes plus précis la conversion du monde. Néanmoins, le Prophète y revient en se servant d'images et de métaphores très-élégantes. Il use de cette manière de parler pour deux raisons : il veut en premier lieu éviter l'ennui que pourrait procurer au lecteur la répétition de la même idée présentée dans les mêmes termes ; il se propose surtout de rehausser les choses qu'il annonce en les présentant sous un aspect grandiose et sous l'image de choses extraordinaires. Ainsi, lorsque Dieu dit, par la bouche d'Isaïe, que tous les animaux des champs, les dragons et les autruches doivent glorifier son nom, il rehausse magnifiquement la vertu de la grâce divine, qui fut assez puissante pour changer les hommes et les rendre de farouches, d'orgueilleux, de corrompus qu'ils étaient, prédicateurs de la gloire de Dieu et imitateurs de la pureté des anges. Les prophètes, à leur tour, pour exalter davantage ces œuvres dont ils comprenaient par des lumières particulières toute la

magnificence, les exprimaient de façon à porter tous les hommes à remercier Dieu de ces bienfaits, et conviaient toutes les créatures, jusques aux plus insensibles, à lui chanter des hymnes de reconnaissance, ainsi que nous le verrons au psaume quatre-vingt-dix-septième, que nous citerons plus loin.

I.

Prophéties concernant ce qui devait suivre la mort du Sauveur.

Pour commencer à parler des œuvres merveilleuses qui devaient s'accomplir dans le monde après la venue du Sauveur, nous disons qu'on peut les réduire à cinq principales : la première est la destruction de l'idolâtrie ; la seconde, l'introduction dans le monde de la connaissance du vrai Dieu, du Dieu d'Abraham et de Jacob ; la troisième, l'extirpation des vices qui étaient la conséquence de l'idolâtrie, et la réforme des mœurs des hommes ; la quatrième, la soumission de l'empire romain à la foi et à la connaissance de Jésus-Christ, figurée par la statue de Nabuchodonosor, et qui s'accomplit au temps du grand empereur Constantin ; la cinquième, enfin, c'est le châtement des bourreaux du Sauveur et la destruction de la ville de Jérusalem et du temple saint. De ces cinq œuvres, les trois premières sont généralement comprises par les docteurs sous le nom général de vocation et de conversion des Gentils ; cette œuvre étant une des plus grandes et des plus magnifiques que Dieu pût accomplir, et comme le résumé de tout l'Évangile, fut annoncée par tous les prophètes, et surtout par Isaïe, comme le remarquent saint Ambroise et saint Augustin. La conversion des Gentils fut une des œuvres les plus admirables de la bonté et de la toute-puissance de Dieu, en même temps qu'un des principaux effets de sa venue dans le monde ; elle est une des preuves les plus éclatantes de la vérité de notre foi, une cause d'allégresse et de joie pour les âmes fidèles qui en voient le succès ; aussi nous rapporterons quelques-unes des prophéties par lesquelles Isaïe et les autres prophètes annoncent cette conversion.

Isaïe met dans la bouche du Père éternel, parlant à son Fils fait homme, ces magnifiques paroles : « Voici ce que dit le Sei-

gneur notre Dieu qui a créé et étendu les cieux, qui a affermi la terre avec tout ce qu'elle produit : Je suis le Seigneur qui vous ai appelé dans la justice (c'est-à-dire pour faire voir par votre exemple que je suis juste et véritable dans mes promesses), qui vous ai pris par la main (en vous donnant ma faveur et mes grâces), qui vous ai conservé, qui vous ai établi pour être le réconciliateur du peuple et la lumière des nations, pour ouvrir les yeux des aveugles, pour tirer des fers ceux qui étaient enchaînés, et pour tirer de prison ceux qui étaient assis dans les ténèbres. Je suis le Seigneur, et je ne donnerai point ma gloire à un autre, ni les hommages qui me sont dus à des idoles. Mes premières prédictions ont été accomplies, et je découvre l'avenir avant qu'il arrive. Chantez au Seigneur un cantique nouveau, publiez ses louanges d'un bout de la terre à l'autre. » *Isa. XLII, 5-10*. Un peu plus loin il revient sur la même idée en ces termes : « Je conduirai les aveugles dans une voie qui leur était inconnue, et je les ferai marcher dans des sentiers qu'ils avaient ignorés jusqu'alors. Je changerai devant eux les ténèbres en lumière, et les chemins âpres et raboteux en chemins droits et aplanis. » *Ibid. 16*. Par ces magnifiques paroles, Dieu promet aux Gentils, plongés dans les ténèbres épaisses et dans la nuit de l'infidélité, la lumière de l'Evangile et la vertu de la grâce, afin de les réconcilier par ce moyen avec lui, et de leur rendre doux et facile le chemin de la vertu, malgré les répugnances de la chair.

Le Seigneur ne pouvait, ce semble, se lasser de répéter une promesse si glorieuse : il l'exaltait, comme elle méritait, par des paroles et des métaphores devenues célèbres. Écoutons-le s'écrier, par le même prophète : « Ne vous souvenez plus des choses passées, ne considérez plus ce qui s'est fait autrefois. Je m'en vais faire des miracles nouveaux ; ils vont paraître, et vous les verrez. Je ferai un chemin dans le désert ; je ferai couler des fleuves dans une terre inaccessible. Les bêtes sauvages, les dragons et les autruches me glorifieront, parce que j'ai fait naître des eaux dans le désert et des fleuves dans une terre inaccessible, pour donner à boire au peuple que j'ai choisi. C'est moi qui ai formé ce peuple pour moi-même, et il publiera mes louanges. » *Isa.*

XLIII, 18-21. Ce que le Prophète entend par dragons et bêtes sauvages, nous l'avons déjà expliqué. Les ruisseaux et les fontaines dont il parle doivent s'entendre de l'efficacité de la grâce ; car, de même que l'eau purifie, rafraîchit, éteint la soif et donne à la terre sa fécondité, ainsi la grâce produit dans les âmes les mêmes effets spirituels. C'est encore des mêmes eaux que parlait le Prophète, quand il disait : « Vous puiserez des eaux dans les fontaines du Sauveur, et vous direz en ce jour : Louez le Seigneur et invoquez son saint nom. » *Isa.* XII, 3, 4. Le Seigneur, pour nous faire estimer davantage ce bienfait de la grâce, par lequel tous les hommes qui sifflaient comme des dragons furieux, ont changé leurs sifflements en louanges divines, nous dit que les hommes doivent oublier les choses passées, et ne plus considérer les faveurs qu'ils reçurent autrefois, telles que la délivrance de la captivité d'Égypte et la conquête de la terre promise, parce que, si grands que puissent être ces bienfaits, ils ne sont rien en comparaison de la grâce de l'Évangile et du sacrifice de Jésus-Christ, qui nous l'a méritée.

Isaïe, à qui j'ai emprunté les considérations précédentes, parle encore de la même vocation, dans le chapitre suivant, en termes aussi clairs et en se servant des métaphores ordinaires : « Je répandrai, dit-il, les eaux sur les champs altérés et les fleuves sur les terres sèches. » Et pour que nous ne pensions pas qu'il parle en cet endroit d'une terre ou d'une eau matérielle, il s'explique bientôt en ajoutant : « Je répandrai mon esprit sur votre postérité et ma bénédiction sur vos descendants, et ils germeront parmi les herbages comme les saules plantés sur les eaux courantes. L'un dira : Je suis au Seigneur ; l'autre invoquera le nom du Dieu de Jacob ; un autre écrira de sa main : Au Seigneur, et il sera comparé au nom d'Israël. » *Isa.* XLIV, 3-5. Comme s'il disait : Il se glorifiera d'être le serviteur du vrai Dieu, et il prendra de lui le nom de vrai fidèle. Quand le Prophète parle d'invoquer au nom du Dieu de Jacob, il veut dire que Jupiter et les autres idoles seront abandonnés et qu'on ne fera plus de prières en leur nom, mais seulement au nom du vrai Dieu, qui a toujours été et sera toujours le Dieu de Jacob. Pour

nous laisser entendre combien seraient nombreux les Gentils qui se convertiraient, le même prophète dit un peu plus loin, toujours en usant de ses figures accoutumées : « Réjouissez-vous, femme stérile, qui n'enfantiez point, chantez des cantiques de louanges et poussez des cris de joie, parce que celle qui était abandonnée a maintenant plus d'enfants que celle qui avait un mari. » *Isa.* LIV, 1. Dans ces paroles, le Prophète désigne, sous la figure de deux femmes, dont l'une est abandonnée, et l'autre, au contraire, vit avec son époux, les deux républiques des Gentils et des Juifs. Il nous annonce que la première, c'est-à-dire celle qui est abandonnée aura une postérité plus abondante que la seconde; et, en effet, les Gentils, dont le royaume s'étendait par toute la terre, se sont convertis en plus grand nombre à la foi chrétienne, que les Juifs, qui n'occupaient dans le monde qu'un territoire très-restreint.

II.

Suivent les prophéties qui se rapportent à la conversion des Gentils.

Le lecteur s'ennuiera peut-être d'entendre si souvent cette même prophétie; mais Dieu, lui, ne se lassait pas de la répéter, parce que, comme nous pouvons le voir, elle devait, en s'accomplissant, apporter à la foi chrétienne une preuve nouvelle et une confirmation inébranlable. Aussi, lorsque dans Isaïe il convie toutes les âmes qui ont soif des eaux de la grâce à se désaltérer, c'est toujours par le Christ, dont il annonce aussitôt la venue, que ces merveilles devaient s'accomplir. « Voilà, dit-il aux nations, que je l'ai envoyé pour rendre en face des peuples témoignage de moi et pour être leur guide et leur docteur. » *Isa.* LV, 4. Puis, s'adressant à son Fils : « Pour vous, s'écrie-t-il, vous appellerez les nations qui vous étaient inconnues, et celles-ci, sans vous connaître, marcheront après vous à cause du Seigneur votre Dieu, le saint d'Israël, qui vous a couvert de gloire, » *Ibid.* 5, c'est-à-dire qui vous a établi comme homme, le Rédempteur et le Sauveur du monde. Dieu appelle en cet endroit son fils témoin, comme le fait encore saint Jean dans son Apocalypse, parce qu'il nous a fidèlement rendu témoignage de la

volonté de son Père en nous découvrant dans toute leur perfection les moyens de lui plaire.

Mais il faut entendre avec quel éclat Isaïe rappelle ces paroles au chapitre soixantième de ses prophéties, quand, s'adressant à Jérusalem, il s'écrie : « Lève-toi, Jérusalem, et que ton front se couvre de gloire, parce que ton soleil s'est levé et que la gloire du Seigneur t'éclaire. Les ténèbres couvriront la terre et les peuples seront tous assis dans l'ombre. Mais le Seigneur se lèvera sur toi et tu réfléchiras les rayons de sa gloire. » *Isa.* LX, 1, 2. Et pour ne pas nous laisser croire que ce Sauveur venait seulement racheter ce peuple, il ajoute aussitôt : « Les nations marcheront à ta lumière et les peuples-rois à la splendeur de ta naissance. Lève les yeux autour de toi, vois, tous ceux que tu vois réunis sont venus te faire cortège. Tu verras alors et tu te réjouiras ; ton cœur sera dans l'admiration et la joie quand la multitude de la mer se convertira à toi et que la force des nations augmentera la tienne. » *Ibid.* 3-5.

Et pour que nous n'ignorions pas que toutes ces prophéties avec leurs métaphores se rapportaient clairement à la conversion des peuples, le Prophète, en terminant, nous donne la clef de tout ce qu'il avait prédit au sujet de leur vocation à la foi : « Je marquerai au front ceux que j'aurai sauvés, et j'en enverrai quelques-uns aux Gentils, à la mer, à l'Afrique, aux habitants de la Lydie habiles à lancer des flèches et des traits, à l'Italie et à la Grèce, aux îles les plus éloignées, à tous ceux enfin qui ne me connaissent pas et qui n'ont pas vu ma gloire, et ils annonceront à toutes les nations l'éclat de ma puissance. » *Isa.* LXVI, 19. Voilà bien, sans aucune sorte de métaphore, clairement annoncée la vocation de la gentilité à la connaissance et au service du vrai Dieu ! Et cependant, encore que ce prodige, dont nous avons déjà parlé quelquefois, eût été si souvent prédit, si fréquemment promis par ce prophète et par les autres, il paraissait tellement surprenant aux Juifs, que bon nombre de fidèles circoncis ne pouvaient y ajouter foi, au temps même des apôtres. N'en avons-nous pas une preuve manifeste dans le livre des Actes ? Il y est rapporté que, tandis que l'apôtre saint Pierre prêchait l'Évangile

à toute la famille du centurion Corneille, comptée alors parmi les Gentils, le Saint-Esprit descendit tout-à-coup sur eux; ce que voyant, « les fidèles de la circoncision qui accompagnaient saint Pierre demeurèrent frappés d'étonnement, tant ils étaient surpris de ce que la grâce du Saint-Esprit se communiquait aux Gentils, car ils les entendaient parler diverses langues et louer Dieu comme les apôtres eux-mêmes. » *Act. x, 45-46.*

Mais ce n'est pas dans Isaïe seulement que ces miracles sont annoncés; ils sont encore prédits par tous les autres prophètes et plus particulièrement par le prophète David. Au psaume second, le Père éternel adresse à son Fils la parole en ces termes : « Demandez, et je vous donnerai les nations pour héritage, et votre empire s'étendra jusqu'aux extrémités du monde. » *Ps. II, 8.* Plus loin, au psaume cent neuvième, le Prophète met encore dans la bouche du Père éternel ces paroles : « Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marche-pied et que je vous aie donné l'empire sur eux. » *Ps. CIX, 1, 2.* Or, ici il comprend sous ce nom d'ennemis tous les hommes, Juifs et Gentils, qui s'opposaient à son royaume et à son empire. Mais au psaume quatre-vingt-dix-sept, ce même prophète, transporté d'une sainte ferveur, à la vue de la grandeur de cet universel bienfait, invite tous les êtres animés et inanimés à rendre grâces à Dieu, à se réjouir et à célébrer sa grande miséricorde à notre égard. « Les extrémités les plus reculées de la terre, s'écrie-t-il, ont vu le salut de notre Dieu, » *Ps. XCVII, 3;* puis il s'adresse à toutes les créatures, à la terre, à la mer, aux arbres et aux montagnes, aux ruisseaux et aux fleuves; toutes, il les convie à chanter au Seigneur une hymne de reconnaissance. Pourquoi? Quel est le sujet d'une pareille joie? Le voici : « Le Seigneur va venir juger la terre, » *Ibid. 9,* c'est-à-dire la gouverner et la conduire, suivant l'interprétation que ce mot juger reçoit d'après une foule d'autres passages de l'Écriture. Au commencement du psaume, il nous invitait à chanter au Seigneur un cantique nouveau, nous faisant entendre par là la nouveauté de ce bienfait si différent des bienfaits passés, et qui demandait des louanges inconnues, c'est-à-dire de nouveaux chants de joie.

une piété nouvelle, un nouvel amour et de nouvelles actions de grâces en retour d'une si grande et si universelle miséricorde.

Le prophète Osée nous promet encore au nom de Dieu les mêmes faveurs : « Voici, s'écrie-t-il, que j'aurai pitié de ceux dont je n'avais aucune compassion, et je dirai à celui qui n'était pas mon peuple : Tu seras mon peuple ; et lui me dira : Vous serez mon Dieu. » *Ose.* II, 23, 24. A qui donc peuvent s'adresser ces paroles, sinon à la gentilité, qui, infidèle à l'origine, devint par la grâce de Jésus-Christ et la prédication de son Evangile le peuple privilégié de Dieu? Mais écoutons le prophète Michée; son témoignage n'est pas moins éclatant : « Au dernier des jours, la montagne de la maison du Seigneur s'élèvera par-dessus les montagnes; elle dominera les coteaux les plus élevés, et les peuples y viendront en foule, et les nations qui s'y rendront se diront les unes aux autres : Venez, allons ensemble à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob; il nous enseignera ses voies et nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion et la parole de Dieu retentira hors de Jérusalem. » *Mich.* IV, 1-2. Dans ces paroles, le Prophète ne se contente pas de prophétiser la conversion des peuples; il précise même le lieu d'où la parole de Dieu et la doctrine qui devait les convertir sortirait, et il nomme Jérusalem. Or, n'est-ce pas de Jérusalem que sont sortis les disciples de Jésus-Christ, qui ont arraché du monde l'idolâtrie qui le couvrait, y substituant la connaissance du Dieu de Jacob. Cette prophétie renouvelée par Michée est consignée mot pour mot au chapitre second d'Isaïe, aussi bien que le lieu où devait commencer la prédication de l'Evangile, c'est-à-dire Sion. Qui s'en étonnerait, d'ailleurs? Est-ce que ces deux prophètes n'écrivaient pas sous l'inspiration du même Esprit? N'est-ce pas suffisamment expliquer l'identité des choses qu'ils annonçaient? En voilà assez au sujet des prophéties qui ont rapport à la conversion des Gentils.

CHAPITRE X.

De la première des œuvres accomplies par le Sauveur du monde après sa venue sur la terre, ou bien de l'extirpation de l'idolâtrie qui en couvrait la face.

Dans le chapitre précédent, nous avons dit que la vocation des Gentils renfermait trois œuvres magnifiques que le Sauveur devait accomplir en venant en ce monde. Ces œuvres, nous les connaissons; elles consistent dans la destruction de l'idolâtrie, dans la propagation de la connaissance et du culte du vrai Dieu, dans la réforme des mœurs et des coutumes du genre humain. C'est le lieu d'entrer dans quelques développements et de traiter successivement de chacune de ces œuvres, en citant à proportion les passages de l'Écriture où elles ont été dès longtemps annoncées. Nous n'oublierons pas non plus de faire connaître les difficultés inhérentes à ces entreprises pour qu'on y aperçoive clairement l'intervention immédiate de la toute-puissance de Dieu.

Et pour commencer par l'idolâtrie, qui ne sait ce que le Sauveur eut à faire pour en délivrer le monde et pour l'extirper de son sein? Ce prodige avait été manifestement prédit dans le prophète Zacharie : « Voici, dit le Seigneur par sa bouche, que je détruirai le nom des idoles de la terre, et nul ne gardera d'elles le moindre souvenir. » *Zach.* xiii, 2. Sophonie dit à son tour : « Le Seigneur sera terrible dans sa fureur, il renversera à jamais tous les dieux de l'univers, et les hommes lui adresseront leurs hommages jusques aux îles les plus reculées. » *Sophon.* ii, 11. Le prophète Nahum prête encore au Seigneur ces paroles : « Je détruirai tous les dieux faits de main d'homme et toutes les idoles d'or ou d'argent, et les pieds de ceux qui évangélisent la paix traverseront légèrement les montagnes. » *Nah.* i, 14, 15. Isaïe n'apporte-t-il pas aussi l'appui de son témoignage : « En ces jours-là, s'écrie-t-il, l'homme rejettera les idoles d'argent et d'or auxquelles il adressait ses adorations. » *Isa.* xxxi, 7. Dans un autre endroit, il dit encore : « Tu mépriseras les métaux précieux dont tu avais fait tes idoles; tu traîneras dans la boue, comme

des objets immondes, les vêtements tissus d'or dont tu les couvrais et tu les jetteras hors de chez toi. » *Ibid.* xxx, 22. Tobie, enfin, étant près de mourir, annonça sous l'inspiration de l'esprit prophétique que les nations laisseraient leurs idoles pour adorer le Dieu d'Israël.

Cette œuvre si glorieuse, il était réservé au Messie de l'accomplir; car en lui devaient être bénies toutes les nations de la terre, ainsi que Dieu l'avait autrefois promis aux saints patriarches. Or, il n'était pas possible de concilier cette bénédiction divine avec le règne universel de l'idolâtrie, les abominations et les péchés innombrables dont elle était le principe. D'ailleurs, l'œuvre elle-même déclare manifestement son Auteur; car c'est de la troupe de ce Monarque souverain que sont sortis les apôtres, ces grands capitaines qui ont commencé et conduit à bonne fin avec leur sang, leurs miracles et leur doctrine cette difficile et sublime entreprise.

Ce fut certes un grand bienfait de délivrer le monde de cette lèpre honteuse et contagieuse. Cherchons à le bien comprendre maintenant, pour mieux apprécier l'étendue de la dette que nous avons contractée avec le Seigneur dans cette mémorable circonstance. L'idolâtrie fut sans contredit le plus grand de tous les maux que vit la terre depuis la chute du premier homme. Elle était, en effet, la source et le principe de fléaux de tous genres, de péchés abominables, de turpitudes et de cruautés si horribles que la parole est impuissante à les révéler. Mais, comme on ne connaît bien l'excellence et l'efficacité d'un remède que si on sait d'abord la grandeur du mal qu'il est appelé à guérir, il est bon d'énumérer les conséquences funestes de l'idolâtrie, afin de mieux apprécier ce que nous devons au Médecin céleste qui est descendu sur la terre pour nous en délivrer. Il faut bien l'avouer, il y a là des mystères d'une iniquité profonde, et telle est leur noirceur, que nous aurions peine à les croire, s'ils ne nous étaient attestés par une foule d'écrivains sérieux; sans ce témoignage, jamais personne n'aurait osé les écrire, jamais nous n'aurions osé y ajouter foi. Pour moi, je me crois forcé de m'excuser auprès de mes lecteurs pour tout ce que je vais mettre sous leurs yeux

chastes et pudiques; mais je me crois obligé à leur faire ces tableaux, parce que j'estime que rien n'est plus propre à leur donner un plus grand amour de la religion chrétienne, qui les a délivrés de tous ces maux, et à les attacher au service de notre tout-puissant Seigneur, qui a fait disparaître tant de monstres de la face de la terre. Toutefois, rien dans notre récit ne semblera incroyable, si nous nous souvenons des chaînes qui en ce temps-là unissaient l'homme à Satan, et le plaçaient entièrement sous sa domination. Infectés par cette source impie de toute mauvaise action, on comprend aisément ce que pouvaient être tous ceux qui marchaient sous une telle inspiration.

De plus, c'est un instinct naturel aux hommes de croire à l'existence d'une puissance souveraine qui gouverne le monde; aussi sont-ils portés dès leur naissance à l'honorer et à la prier. Voyez tous les peuples du monde, les plus civilisés comme les plus barbares, et partout vous trouverez vivants le culte et le respect de la divinité. Comme ils croyaient, à cause de la rudesse de leur esprit, que rien n'existait en dehors des objets dont les sens extérieurs leur donnaient la connaissance, ils divinisaient les plus belles créatures du monde, celles dont ils retiraient dans l'usage de la vie les plus grands avantages, le soleil, la lune, les planètes, les étoiles, et leur adressaient leurs adorations comme à leurs maîtres et à leurs dieux. Erreur profonde et lamentable! Tandis que le spectacle de ces créatures devait naturellement amener les hommes à connaître la beauté et la providence du Créateur et à lui rendre grâces de tous les biens qu'ils recevaient par leur entremise, ils en prirent occasion de nier son existence et de rendre à la créature le culte qu'ils devaient au Créateur. Un exemple va nous faire entendre la grandeur de ce péché. Quel crime que celui d'une reine perverse qui, cessant de voir avec plaisir le roi son époux, jetterait sur un de ses courtisans des regards de complaisance, séduite et entraînée par les dehors brillants de ce nouvel objet de son amour? Tel a été l'adultère, telle l'infidélité par lesquels le monde, abandonnant le Créateur, s'est jeté entre les bras de la créature. Que si la beauté des créatures a pu ainsi tromper et séduire les hommes, ne devaient-ils

pas avec plus de raison, selon le langage du Sage, « comprendre combien plus était adorable le Seigneur qui était l'auteur de tant de belles choses! » *Sap.* XIII, 9.

Ce qu'il y avait de plus honteux peut-être dans cette apostasie, c'est que souvent les objets les plus hideux en étaient l'objet. C'est ainsi qu'on comptait au nombre des dieux des hommes et des femmes; il n'était pas rare de voir entre eux des mariages, des incestes entre des frères et des sœurs, des dissensions, des préférences, des haines et des adultères, comme parmi les hommes les plus dépravés. N'ont-ils pas écrit, en effet, que le dieu Vulcain, époux de la déesse Vénus, fit un rets très-subtil dans lequel il saisit le dieu Mars avec Vénus, sa propre épouse, et qu'il les traîna ainsi en présence de tous les dieux, soit pour leur faire honte, soit pour donner par un si beau spectacle une fête nouvelle aux habitants des cieux? Quoi, n'attribuaient-ils pas au prince même de tous les dieux les mêmes turpitudes et les mêmes excès? Ne nous ont-ils pas transmis que pour arriver à ses fins coupables et honteuses, il changea souvent de forme, prenant tantôt la figure d'un bœuf, tantôt celle d'un aigle, puis celle d'un cygne, enfin celle d'une pluie d'or? Quel dieu c'était que ce dieu-là! De bonne foi, les hommes pouvaient-ils détester leurs vices, en voyant le plus grand des dieux leur donner le premier l'exemple de toute dépravation?

I:

Du nombre infini de dieux qui recevaient l'encens et les adorations des hommes.

Ce que nous avons dit ne suffit pas pour connaître les tromperies du démon et l'aveuglement des hommes qui, poussés par un égoïsme au delà de toute expression, faisaient des dieux de tout ce qui pouvait leur être de quelque agrément dans la pratique de la vie. Ils divinisèrent Esculape, parce qu'il avait inventé la médecine; Bacchus, parce qu'il avait découvert le vin; Cérès, parce que la première elle enseigna aux hommes à se servir de pain; un jeune homme, pour avoir inventé la charrue; un roi, nommé Esterce, pour avoir appris à engraisser les champs et à multiplier ainsi les moissons, comme nous l'en-

seigne saint Augustin; Hercule, enfin, parce que, grâce à sa valeur, la terre fut délivrée de tous les monstres qui l'infestaient.

Avec le temps, ces blasphèmes allèrent se développant, et l'on vit les empereurs s'inscrire eux-mêmes au rang des dieux et réclamer comme tels les honneurs divins. Ne suffit-il pas de nommer Domitien, Commode, le cruel, l'infâme Néron, Domitien, le grand persécuteur de l'Eglise, qui ne donnait plus sa main à baiser comme les autres empereurs, mais bien son pied, et avant eux Caius Caligula, ce monstre humain, né, ce semble tout exprès pour montrer dans sa vie jusqu'où peuvent aller la folie et la perversité des hommes, et ce que peut le vice uni à la puissance et à l'autorité? Ce dernier, au rapport d'Eusèbe de Césarée, se fit appeler un nouveau Jupiter, le tout-puissant dieu Caius; dans toute la terre on éleva à l'empereur romain des statues et des autels, excepté dans la synagogue de Juifs, qui ne voulurent jamais le reconnaître pour dieu.

Que dire encore d'Alexandre le Grand? Vainqueur de Darius, il s'enorgueillit tellement de son triomphe qu'il se fit proclamer Dieu et adorer comme tel. Un philosophe distingué, disciple d'Aristote, qui l'accompagnait dans ses expéditions, Callisthène, s'opposa à cette incomparable folie; ce que voyant, Alexandre le proscrit comme un conjuré, lui fait couper les oreilles, le nez et les lèvres, l'enferme dans une cage de fer avec un chien pour compagnon, et, pour couronner toutes ces cruautés, il le fait mettre à mort. Cette cruauté sans exemple ternit la gloire des triomphes d'Alexandre, comme le fait très-bien observer Sénèque dans un endroit de ses livres où il déplore le destin d'un si grand philosophe.

Toutefois, ceci n'est rien auprès de la méchanceté et de la malice de l'empereur Adrien. Ce malheureux prince avait à sa cour un jeune homme, nommé Antinoüs, dont il avait fait l'instrument de ses voluptés; sa mort fit sur lui une telle impression que, pour consoler sa douleur, il le fit adorer comme un dieu. On bâtit un temple en son honneur; on institua pour glorifier sa mémoire un sacerdoce particulier, des sacrifices et des fêtes. Chose étonnante! le prince qui tenait cette conduite, selon la belle

remarque de saint Jérôme, était très-versé dans l'étude de la philosophie.

Voyons maintenant le sénat romain, et jugeons si ses blasphèmes ne furent pas à la hauteur de ces impiétés ! Il mit un jour au rang de ses déesses une courtisane, nommée Flora, parce qu'elle avait disposé en sa faveur de sommes considérables acquises dans un honteux commerce. Plutarque et Ovide parmi les païens, et parmi les chrétiens Lactance Firmianus, au livre premier de ses *Institutions*, saint Augustin au livre second de la *Cité de Dieu*, nous attestent l'authenticité de ce fait. Et, non content de cette apothéose ignominieuse, le sénat célébrait chaque année, le 29 juin, une fête solennelle en l'honneur de cette déesse impure ! Quelle fête, grand Dieu ! Les femmes publiques, dont elle avait été la gloire, y formaient le principal cortège, et on les voyait, ô honte ! s'en aller toutes nues en présence de tout le peuple, proférant des paroles déshonnêtes et célébrant des danses en face de l'autel de leur divinité. Qui pourrait jamais imaginer de pareilles infamies ? Qui les pourrait croire, si elles ne nous étaient racontées par des auteurs dignes de foi ? Après cela, qu'on juge ce que devait être une société au sein de laquelle ces honteuses actions étaient unanimement reçues, approuvées et célébrées dans des jours de grande fête ? Est-il possible de lire ces récits attristants, sans fléchir les genoux devant Jésus-Christ et sans lui rendre de profondes actions de grâces pour avoir, par le ministère de ses disciples, délivré le monde de ces contagieux exemples ?

Mais est-ce tout, et Satan s'avouera-t-il vaincu dans les inventions de sa malice ? Il s'en faut bien ; voici qui était pire encore. Vénus et Cupidon, son fils, étaient pour les hommes de ce temps-là les dieux de l'impureté et de l'indécence ; et ainsi, tandis que nous, chrétiens, nous attribuons au démon, que nous appelons esprit de fornication, les œuvres de la chair, eux croyaient faire honneur à ces dieux si excellents en leur en rapportant toute la gloire. Ils avaient même donné à Cupidon des flèches et un arc à cause du pouvoir qu'il avait de frapper les cœurs par de profanes amours. Que dire encore du dieu qu'ils appelaient Priape ?

Comment raconter son infâme histoire? Je n'aurais jamais osé la redire, si l'Écriture la première ne nous l'avait fait connaître, au chapitre quinzième du troisième livre des Rois. Il y est, en effet, rapporté qu'Asa, roi fidèle et pieux, voulant laisser immaculé le veuvage de sa mère, empêcha cette princesse de se mettre à la tête de la secte de ce dieu déshonnête et lui défendit aussi de se mêler aux danses lubriques par lesquelles les autres matrones célébraient les fêtes abominables de ce Dieu. Asa fit encore mettre en pièces les images impures de Priape et jeter dans la rivière des Cèdres ce qui restait de lui. Où trouver rien de comparable à ceci? Et qu'on le remarque bien, je n'amplifie rien, je ne charge rien; je me contente de tout raconter comme je l'ai lu moi-même dans les auteurs qui nous en ont conservé la mémoire.

Maintenant, je le demande, à quelle place mettre ceux qui adoraient les animaux sans intelligence, les chèvres, les bœufs, les crocodiles, les dragons dont parle Daniel, et les serpents, comme nous l'apprend saint Paul? Que sera-ce, si j'ajoute, sur la foi de Théodoret, que parmi les hommes un grand nombre adressaient de préférence leur hommage au bouc, parce qu'il était plus lascif et plus impur que les autres animaux? Et pour qu'on ne m'accuse pas d'exagérer, j'en réfère à Antoine Sabellius en son livre des *Exemples*, où il rapporte que les Égyptiens en étaient venus à une telle folie, qu'ils avaient fait des dieux de leurs aux et de leurs oignons; erreur grossière et profonde ineptie, dont un poète s'est agréablement moqué dans ces paroles : Heureux peuples dans les jardins desquels les dieux poussent en abondance.

II.

Sacrifices abominables que les Gentils offraient à leurs dieux.

C'est assez pour le lecteur chrétien, je ne veux pas le fatiguer outre mesure, ni infecter l'air par de si honteux récits. Néanmoins puis-je m'empêcher de révéler ici les sacrifices et les fêtes organisées pour honorer ces dieux? Sans doute il suffit de nommer de semblables divinités pour deviner les sacrifices qui leur seraient agréables; disons-le toutefois, ils se rapportaient tous à la nature des dieux où aux passions des hommes. Dès lors on

peut partager ces sacrifices en deux classes, les uns sanglants et cruels, dans lesquels le sang humain était versé; les autres impurs et déshonnêtes, où étaient commises d'innombrables turpitudes. Les saintes lettres font mention des premiers, et il est rapporté dans les prophéties, les Psaumes et çà et là dans toute l'Écriture, que les Juifs eux-mêmes sacrifiaient aux démons leurs fils et leurs filles, et répandaient en leur honneur le sang innocent.

Ces coutumes barbares, les Juifs les avaient empruntées aux Gentils, chez lesquels étaient admis ces sanglants sacrifices. A Rhodes, chaque année, au milieu du mois d'octobre, on immolait un homme à Saturne; on en sacrifiait trois chaque jour à Héliopolis, en Egypte. Les Lacédémoniens offraient aussi une victime humaine au dieu Mars; à Laodicée, à Carthage cette cruelle coutume était pareillement en vigueur. Les Grecs eux-mêmes, malgré l'exquise délicatesse de leurs mœurs, offraient à leurs dieux un sacrifice humain en partant pour la guerre. L'historien Philon nous apprend encore que le roi Aristomène immola en un jour trois cents hommes en l'honneur de Jupiter. Quoi de plus inhumain, de plus cruel, de plus barbare qu'un pareil sacrifice! Et, pour qu'on sache bien à quel point ces dieux avides de sang sont ennemis du genre humain, aujourd'hui encore on offre à ces divinités cruelles des victimes humaines dans les Indes orientales; on en agissait ainsi dans les Indes occidentales, avant que le soleil de l'Évangile les éclairât de ses rayons, toujours avec la même cruauté, qui ne pouvait avoir d'autre instigateur que cet esprit pervers dont le Sauveur a dit : « Il était depuis le commencement du monde le principe de tous les meurtres et de toutes les cruautés qui ont ensanglanté la terre. » *Joann. VIII, 44.* Et en effet, à certains jours de fête, c'était chez les habitants de ces dernières contrées un usage constant d'ouvrir la poitrine à un des plus beaux enfants et de lui ôter le cœur pour aller ensuite oindre avec ce cœur la face de leur idole.

Voilà les sacrifices de cruauté! Quant à ceux où la pudeur était violée, j'en ai dit quelque chose en parlant de la déesse Flora; mais leur licence était peut-être dépassée dans ceux qu'on offrait à l'impudique Vénus. Comme elle tirait une vaine gloire

de se déshonorer dans le crime, on trouvait, ô surprise, ô mystère d'iniquité à jamais incroyable! on trouvait, dis-je, des hommes qui, voulant se rendre la déesse favorable par quelque chose qu'elle aimât, n'hésitaient pas à lui prostituer en public la virginité et l'innocence de leurs propres enfants. Quelles abominations et qui pourrait les croire, si elles ne nous étaient racontées par des auteurs pleins d'autorité? Vénus elle-même s'éprit tout-à-coup d'un beau jeune homme, nommé Adonis, dont la mort la plongea dans le plus profond désespoir. Or, parmi les abominations que Dieu montra au prophète Ezéchiel dans son temple, une des plus déchirantes pour son cœur, était celle que présentaient des femmes juives qui versaient des torrents de larmes sur la mort de ce jeune défunt, remplies de compassion qu'elles étaient pour les maux que ce trépas imprévu faisait ressentir à cette infortunée déesse. Impossible d'aller plus loin; car on se sent arrêté par les premiers principes de l'honnêteté et de la pudeur, et moi-même je craindrais, en entrant dans de plus grands détails, d'offenser par mes discours les oreilles chastes de mes lecteurs. On n'a, si l'on désire avoir d'autres notions à ce sujet, qu'à consulter Théodoret dans le troisième et le septième livre de son ouvrage contre les Grecs. Que si, allant encore plus loin, on veut savoir quelle était la vie des adorateurs et des imitateurs de ces dieux, on peut lire avec fruit la sixième satire de Juvénal.

Tels étaient les sacrifices, tels les dieux auxquels la mer et la terre étaient soumises et qui recevaient, avec l'encens des empereurs et des rois, les adorations de tous les peuples du monde. Le premier soin des empereurs romains en rentrant dans leur capitale, au milieu des prisonniers et des dépouilles ennemies, était de se transporter dans le temple de leurs dieux, de les adorer et de leur rendre grâces pour les victoires qu'ils avaient remportées. Quelles pouvaient être et la vie et les mœurs des adorateurs de ces fausses divinités? Evidemment elles étaient conformes aux exemples que celles-ci leur donnaient. Comment trouver mauvais, en effet, la perversité d'un homme qui abritait ses crimes sous l'exemple de ses dieux? L'autorité publique n'avait-elle pas exalté et déifié tous les vices? Et le Sage n'a-t-il pas pu dire avec raison:

« Que l'idolâtrie était la cause, le principe et la fin de toutes les iniquités du monde? » *Sap.* XIV, 27. La religion et la crainte de Dieu sont un frein puissant contre le crime; mais ici, avec un culte qui, loin de flétrir et de condamner le vice, l'encourageait et le prêchait par l'exemple de ses dieux, qu'espérer et qu'attendre de bon?

III.

Conclusion de ce chapitre.

Les considérations précédentes nous apprennent ce que le monde doit au Sauveur pour l'avoir affranchi d'une si universelle contagion. La grandeur du mal était au-dessus de toute expression, et nous pouvons juger par là qu'il n'y avait pas au monde d'homme capable de réaliser un semblable prodige. Mais le Sauveur paraît et il délivre le monde de la tyrannie cruelle sous laquelle il gémissait; il éteint les flammes dévorantes de l'idolâtrie; il porte remède à ces plaies honteuses, et telle est l'efficacité de son action, que c'est à peine s'il reste quelques vestiges de tous ces maux dans le monde. Supposons un moment les ouvrages païens détruits, et nous ne saurons plus ce qu'ont été Jupiter et Junon, Vénus et Cupidon, Mars et Vulcain, et tous ces monstres, tous ces démons qui recevaient les adorations des hommes. Ah! nous pouvons bien nous écrier avec le Prophète, dans l'étonnement et l'admiration: « Comment vos ennemis ont-ils été détruits et renversés? Ils ont brillé un moment, et ils ont été perdus à cause de leurs péchés. Ils ont été comme un songe dont on ne se souvient plus dès qu'on sort de sa couche. Vous avez renversé leur image dans votre cité, ô Seigneur, pour qu'il ne reste plus d'eux aucune trace ni aucun souvenir. » *Ps.* LXXII, 18-20.

Qu'avons-nous donc à faire, sinon à rendre mille actions de grâces à ce Seigneur qui nous délivre de tant de maux et à nous écrier ensuite: Bénie soit sa venue, béni Celui qui l'envoie, béni enfin l'étendard sacré de la croix à l'ombre duquel se sont livrés de si glorieux combats! Quels guerriers magnanimes que les apôtres et les martyrs! Quelle lutte que celle qu'ils ont soutenue contre les monstres dont nous venons de parler! Ils sont morts,

mais leurs ennemis sont morts avec eux ; en tombant, ils les ont renversés ; par leur bannissement, ils les ont chassés ; condamnés. ils ont été leur condamnation ; vaincus, ils ont été leur défaite. Que serait-il advenu de nous si le monde eût continué de marcher dans ces voies d'iniquité ? Si le Christ n'eût point écrasé la tête de l'antique serpent sous le poids de la croix, s'il n'eût point arraché de son trône le prince de ce monde, que serait-il, dis-je, advenu de nous ? que serions-nous, enfin ? Au lieu d'adorer le vrai Dieu, le souverain Maître de tout ce qui existe, peut-être adorerions-nous les pierres, le bois, des dragons, des serpents, peut-être serions-nous à jamais ensevelis dans la fange de tous les vices et de tous les maux ! Béni soit donc mille et mille fois l'arbre saint de la croix, bénis les clous, les fouets, les épines et toutes les douleurs du Sauveur : ses exemples et ses mérites ont donné à nos chevaliers sacrés le courage nécessaire pour conquérir le monde et nous affranchir de la tyrannie du mal.

CHAPITRE XI.

De la seconde des œuvres de notre divin Sauveur qui fut de porter les hommes à la connaissance du vrai Dieu.

La seconde des merveilles que le Sauveur devait réaliser en ce monde n'est pas moins admirable que la première. Après avoir arraché de cette terre le règne des faux dieux, il devait y faire germer la connaissance du Dieu des Juifs, qui était le véritable Dieu. Lisons les prophéties et nous rencontrerons à chaque pas cette merveille annoncée ; celui qui était le Dieu des prophètes se servait de leur ministère pour se révéler ainsi, et voici ce qu'il affirme avec serment par la bouche de l'un d'entre eux : « J'en ai fait le serment et j'y serai fidèle, ma bouche proférera une parole de justice que je ne retirerai pas, tous fléchiront les genoux devant moi, et me prendront à témoin de leurs serments. Il dira au nom du Seigneur : Toutes les justices m'appartiennent, à moi appartient tout empire. Les peuples entiers accourront vers lui, et tous ceux qui le contrediront seront confondus. » *Isa. xlv.*

23-25. Dans un de ses Psaumes, David s'adresse au Seigneur en ces termes : « Toutes les nations que vous avez faites viendront à vous, ô Seigneur; elles adoreront et glorifieront votre nom, parce que vous êtes grand et magnifique dans vos œuvres et que vous êtes le seul Dieu. » *Ps.* LXXXV, 9. Au psaume quarante-sixième, le Prophète exprime les mêmes idées quand il dit que les princes des peuples s'uniront au Dieu d'Abraham. Il s'appesantit davantage sur ce sujet au psaume vingt-unième, en disant : « Tous les peuples du monde se souviendront du Seigneur et se convertiront à lui; il recevra les adorations des tribus les plus éloignées, parce que la puissance est à lui et qu'il régnera sur le monde entier. » *Ps.* XXI, 28, 29. Le Seigneur dit encore dans Isaïe : « Ceux qui ne pensaient pas à moi me chercheront, et ceux qui ne me cherchaient pas me trouveront; car j'ai dit : Me voici, me voici; je cours aux peuples qui n'invoquaient même pas mon nom. » *Isa.* LXV, 1. Quel est donc le peuple qui ne priait pas Dieu, qui ne le cherchait pas, qui ne l'invoquait pas, sinon la gentilité tout entière? Elle a trouvé Dieu sans le chercher; Dieu s'est offert à elle dans un mouvement de pure charité et de pure miséricorde. Toutes les prophéties dont nous avons parlé en traitant de la vocation des Gentils rendent encore le même témoignage.

Il nous faut exposer maintenant combien grand a été ce bienfait pour le monde, et combien il était difficile de le mener à bonne fin. Y a-t-il un homme assez barbare pour ne pas comprendre que la connaissance de Dieu est le principe et le fondement de tous les biens, et que sans elle l'homme doit être rangé plutôt parmi les animaux qu'au nombre des créatures raisonnables? Or, quand cette connaissance est accompagnée de l'amour, elle n'est plus alors seulement le principe et le fondement de tous les biens, mais elle en est l'entière consommation. C'est cette connaissance que Dieu avait en vue quand il disait, par la bouche de Jérémie : « Que le riche ne se glorifie pas dans ses richesses, ni le sage dans sa sagesse, ni le fort dans sa force; mais que celui qui voudra se glorifier ne se glorifie plus que de la connaissance qu'il aura de moi. » *Jerem.* IX, 23. Saint Augustin entraînait dans cet esprit quand, s'entretenant avec Dieu, il s'écriait :

« Bienheureux, Seigneur, est celui qui vous connaît, encore qu'il ne connaisse que vous, et malheureux celui qui sait toutes choses et qui ne vous connaît pas. Et s'il connaissait toutes choses, et vous aussi, ô mon Dieu ! ce n'est pas la connaissance des choses qui vous sont étrangères qui le rendrait heureux, mais celle-là seulement qu'il aurait de vous. » *Conf.*, liv. V, ch. iv, 5.

Mais suffisait-il de déraciner du monde l'idolâtrie ? Même après ce bienfait, les hommes pouvaient suivre les idées et les opinions des philosophes au sujet de la connaissance et du culte de la divinité, partager leur orgueil et plonger leur cœur dans les mêmes ténèbres. Si la connaissance de Dieu est un si grand bienfait, combien plus grand encore doit être celui qui la fit entrer dans l'esprit des hommes, et confondit leur cœur dans l'adoration de leur véritable Créateur ? Mais la difficulté de cette œuvre en surpassait encore la grandeur. Il fallait, en effet, pour la conduire à bonne fin, il fallait amener les hommes à rejeter leurs antiques dieux pour offrir leurs adorations et leurs hommages au Dieu des Juifs. Or, les Juifs passaient pour la nation la plus superstitieuse du monde, et comme tels ils étaient l'objet de la haine et du mépris de la gentilité tout entière. A leur tour, les Juifs avaient, s'il est possible, une haine et une horreur plus profondes des Gentils : ils estimaient commettre une grande faute en entrant dans leurs maisons et en mangeant avec eux, comme on le voit par ces Juifs fidèles et circoncis, qui s'insurgeaient contre saint Pierre, parce qu'étant entré dans la demeure de quelques incirconcis, il y avait bu et mangé. Cette horreur réciproque des Juifs et des Gentils, l'Apôtre l'appelle une division, un mur de séparation élevé entre les deux nations, qu'il devenait dès lors très-difficile, on le comprend, d'unir dans une même croyance et une même foi. Mais il ajoute que Jésus-Christ a renversé cette muraille, et qu'il a détruit toutes ces inimitiés par les mérites de sa passion, en abolissant les cérémonies de la loi que les Gentils traitaient de superstitieuses, comme nous le voyons dans un passage du discours de Cicéron en faveur de Flaccus : « Ce fut toujours, s'écrie le grand orateur, une chose indigne de notre gloire, étrangère aux usages de nos ancêtres et à la dignité du nom

romain, d'admettre parmi nous les barbares superstitions des Juifs. » Malgré ces paroles de Cicéron, nous savons bien que Rome connut et approuva les dieux de la Grèce et du reste du monde, ainsi que les sacrifices qu'on offrait à ces divinités. Numa Pompilius, second roi romain, ouvrit les temples à tous les dieux qu'on y put introduire, comme si Rome devait être d'autant plus en sûreté qu'elle renfermerait un plus grand nombre de dieux. Quintilien, parlant quelque part des races d'hommes qui ont le plus mérité l'exécration universelle, s'exprime ainsi : « Nous avons en horreur tous ceux par lesquels ces vaines pratiques ont été introduites dans le monde, et les fondateurs infâmes des villes et des Etats où se sont établis des coutumes pernicieuses, comme fut le premier auteur de la superstition des Juifs. » Par là, il désignait sans doute Moïse, le législateur du peuple hébreu. Qui ne comprend, après cela, quelle entreprise difficile ce dut être d'amener la gentilité tout entière, et avec elle les Romains, à mépriser et à rejeter les antiques divinités, si universellement vénérées, pour reconnaître et adorer, comme le vrai Dieu, le Dieu que le peuple juif, traité si facilement de superstitieux, reconnaissait et adorait ?

Mais comme il importe de bien reconnaître la difficulté de cette entreprise, pour rendre au Seigneur, [qui l'a accomplie, des remerciements plus empressés, et pour mieux entendre la puissance de la grâce, qu'on ne permette d'user d'un exemple qui nous en donnera une plus entière intelligence. Quand nous voyons une hostie consacrée, nous apercevons, aux vives lueurs de la foi, qui procèdent toutes du Saint-Esprit, notre Seigneur résidant en elle ; de même l'esprit du mal persuadait aux Gentils d'une tout autre manière, il est vrai, que les idoles de Jupiter et de Baal étaient leurs dieux, et souvent, pour les confirmer dans cette erreur, le démon proférait par la bouche de ces idoles des oracles signalés. Certes, le piège était dangereux ; et toutefois, telle fut l'efficacité de la grâce de Dieu et de la prédication évangélique, que les hommes foulèrent aux pieds et mirent en pièces ces faux dieux, objets vénérés du plus antique culte, et qu'ils arborèrent sur leurs ruines amoncelées l'étendard sacré de la croix, sur lequel

Jésus était mort, pour en faire l'éternel sujet de leurs adorations. Oui, c'était là, ce semble, une entreprise téméraire et une œuvre impossible. Ah! je le demande ici, si l'on voulait forcer un chrétien fidèle à traiter l'hostie consacrée, comme les païens traitèrent leurs dieux, à la déchirer, à la mettre en pièces, y réussirait-on? Quelle démonstration irréfragable pour le lecteur pieux de la difficulté qu'il y avait à obtenir des Gentils l'apostasie dont nous parlons. Mais qu'est-il besoin de recourir à ces exemples? Ne suffit-il pas de mentionner la multitude de martyrs, qui pendant plus de deux cents ans, toujours pour soutenir cette vérité, ont été déchirés, tourmentés, livrés à des tourments inouïs et à des supplices inconnus jusqu'à ce jour et qui dépassent tout ce que l'imagination peut concevoir; les tyrans avaient recours à ces horreurs sanguinaires pour la défense de leurs dieux, parce qu'ils croyaient impossible de les apaiser, de les intéresser à la conservation de leur empire et à la prospérité de leur fortune autrement que par la barbarie. Voilà bien la puissance de la vertu divine! Elle fit de ces martyrs courageux des instruments féconds pour ses desseins; par eux, les empereurs romains furent vaincus, et on les vit bientôt mettre de côté ces divinités si longtemps vénérées et soutenues, pour offrir désormais leur encens et leurs hommages, comme au Dieu véritable, au Dieu de ces Juifs qu'ils avaient en si grande exécution. Peut-on rien concevoir de plus admirable? Mais nous avons déjà suffisamment parlé de cette matière pour n'y rien ajouter maintenant.

I.

La conversion de Rome et de ses empereurs à la religion de Jésus-Christ.
Autre conséquence de sa venue dans le monde.

Cette seconde œuvre du Sauveur en comprend une autre non moins propre à nous faire reconnaître sa venue; je veux parler de la conversion de la capitale du monde, c'est-à-dire de Rome et de ses empereurs, à la religion chrétienne. C'est la signification de cette vision mystérieuse dont fut favorisé le roi Nabuchodonosor. Il aperçut en songe une statue qui, selon le récit de Daniel, avait la tête d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les

cuisse d'airain, les jambes de fer et les pieds partie de fer et partie d'argile. Le prophète ajoute que le roi vit encore une pierre se détacher spontanément d'une montagne et rouler jusqu'aux pieds de fer et d'argile de la statue, qu'elle mit en pièces; l'idole fut bientôt renversée tout entière, et la pierre, prenant toujours des proportions nouvelles, forma une haute montagne qui couvrit toute la terre. Par cette vision, les docteurs catholiques et juifs ont toujours entendu les quatre royaumes et monarchies du monde, tombant successivement sous les triomphes du règne de la croix. La tête d'or de la statue désignait le règne des Assyriens; le royaume des Perses, qui l'emporta sur celui des Assyriens, était figuré par la poitrine et les bras; les cuisses d'airain, c'était l'image de l'empire grec, s'élevant sur les ruines des Perses, par la défaite de Darius, sous le commandement du grand Alexandre; il n'est plus difficile de voir, sous l'emblème des pieds de fer et d'argile, le grand empire romain soumettant les Grecs et les autres royaumes du monde à son commandement. C'est avec juste raison qu'on a choisi le fer pour le désigner; car, si le fer est le plus dur de tous les métaux, ce fut aussi le propre du peuple romain d'étendre sur le monde entier les effets de son impitoyable domination. L'argile, dont ces pieds étaient encore à moitié composés, que désignait-elle autre chose que les grandes querelles, les dissensions et les guerres qui l'ensanglantèrent? Quant à la pierre qui, se détachant de la montagne, vint rouler jusqu'aux pieds de la statue et la mit en pièces, puis grandit et se développa au point de couvrir le monde entier, elle était le symbole du règne de Jésus-Christ, qui devait soumettre et supplanter le grand empire romain. Il suit de là clairement que Jésus-Christ est déjà venu; car cette prophétie le désignait comme le vainqueur de la puissance et de la domination romaine, et, nous le savons, Rome fut à jamais défaite au temps de Constantin, qui déposa sa couronne aux pieds de Jésus-Christ, se déclara son disciple soumis, le reconnut et l'adora pour le seul et vrai Dieu, propagea son culte, bâtit en son honneur des temples magnifiques et donna à ses ministres les marques du plus grand respect. On sait aussi de quelle

manière Dieu récompensa son zèle ; le signe glorieux de la croix, arboré sur tous ses étendards, protégea ses combats et lui assura un triomphe glorieux sur trois empereurs puissants ligués contre lui et sur tous ses ennemis.

CHAPITRE XII.

De la troisième des œuvres de notre divin Sauveur, qui devait consister dans la réformation des mœurs des hommes.

Il entrait encore dans la mission du Sauveur venant en ce monde, de sanctifier une foule d'hommes mondains qui, plongés et perdus dans toutes les abominations et tous les crimes que le blasphème et l'idolâtrie traînent avec eux, allaient devenir, par l'efficacité des mérites du Sauveur, des hommes nouveaux, pleins de l'esprit et de la crainte de Dieu. C'est ce qu'avait annoncé le prophète David dans le psaume soixante-onzième tout entier consacré au règne futur de Jésus-Christ : « *Quand il paraîtra, s'écriait-il, la justice et l'abondance de la paix, qui est un fruit de la justice, suivront ses pas et ne disparaîtront du monde que lorsque la lune cessera de l'éclairer, » Ps. LXXI, 7, c'est-à-dire jamais. Isaïe prédit la même chose en ces termes : « La consommation abrégée remplira le monde d'un surcroît de justice. » Isa. x, 22. La consommation abrégée dont il s'agit ici, qu'est-elle autre chose que l'accomplissement de toutes les prophéties ? Or, Jésus-Christ par sa venue réalisa parfaitement tout ce qui avait été dès longtemps annoncé, et dès lors il fit fleurir et se multiplier dans le monde la sainteté et la justice qui s'y devaient répandre par la vertu de sa grâce. C'est encore Isaïe qui, dans une des métaphores si familièrement employées dans ses prophéties, s'exprime en ces termes : « Les eaux sortiront du désert, et les torrents, des plus profondes solitudes ; les terres arides seront converties en étangs, et d'abondantes fontaines jailliront des lieux les plus altérés. Dans les retraites qui servaient auparavant de demeures aux dragons, pousseront les cannes et les joncs. Il y aura là un sentier et un chemin, et ce chemin*

s'appellera la voie sainte. Les lions et les autres animaux féroces ne le traverseront pas; on n'en trouvera même pas dans toutes ces contrées. » *Isa.* xxxv, 6-9. Comment se tromper sur le sens de ces paroles? Evidemment les eaux y signifient, comme nous l'avons déjà dit, l'abondance de la grâce; les bêtes féroces, les hommes orgueilleux et méchants; les cannes et les joncs, l'éclat et la fraîcheur du jardin spirituel de l'Eglise. Or, dans ce jardin le Prophète annonce qu'il y aura un chemin sûr où les bêtes féroces, c'est-à-dire les démons et le péché, n'exerceront pas de ravages et n'empêcheront pas ceux qui le suivent de cheminer librement jusqu'à la vie éternelle. Le Prophète revient encore dans un autre passage sur les mêmes idées. Voici comment il décrit la joie et la piété des fidèles, et les grâces dont le Seigneur les comblera aux jours de cette merveilleuse régénération : « Les montagnes et les collines chanteront mes louanges en votre présence, et tous les arbres de la contrée battront des mains en mon honneur, parce que le sapin, qui est un arbre magnifique, viendra à la place de la ronce, et le myrte à la place de l'ortie, et le Seigneur sera nommé dans un signe éternel et impérissable. » *Isa.* lv, 12-13. Qu'est-ce à dire, sinon que le Seigneur sera loué éternellement pour avoir, par un miracle sublime, changé les cœurs des méchants, de même que des arbres stériles et vils sont remplacés par d'autres arbres d'une beauté et d'une magnificence sans égale?

Ce changement de vie qu'il nous a déjà prédit, sous l'image d'abondantes fontaines jaillissant au sein des déserts, ou d'arbres élégants et féconds, prenant la place d'autres arbres stériles et sauvages, le Prophète veut encore l'annoncer en se servant d'autres métaphores aussi belles, et c'est ainsi qu'il nous dit que des animaux farouches et venimeux seront changés en des animaux privés et domestiques. Écoutons : après qu'il a parlé de la sainteté et des grâces du Sauveur, écoutons dans quel langage magnifiquement imagé il prédit le changement que doit opérer dans la vie des hommes l'avènement du Sauveur : « Le loup habitera avec l'agneau, et le léopard avec le chevreau; le bélier, le lion et la brebis vivront les uns à côté des autres, et un petit

enfant les conduira; le bélier et l'ours partageront les mêmes pâturages, leurs petits reposeront ensemble, et le lion mangera la paille comme le bœuf. L'enfant à la mamelle se jouera dans les trous du serpent, et celui qui sera sevré mettra sa main dans la gueule du basilic. Les bêtes féroces, dit le Seigneur, perdront leur venin, et sur ma sainte montagne nul ne connaîtra leurs atteintes, parce que la terre entière sera remplie de la connaissance de Dieu, comme la mer quand elle déborde et franchit au loin ses rives. » *Isa.* xi, 6-9. Qu'il faille entendre par ces paroles et par ces animaux féroces ou bienfaisants dont il est ici question, les hommes bons et mauvais, c'est ce que nous indique clairement le but que se proposait d'atteindre le Sauveur en venant en ce monde. Si nous en doutions, ne suffirait-il pas de mentionner la cause de ce changement telle que la donne le Prophète? il s'opérera, nous dit-il, afin de propager partout la connaissance de Dieu. Or, comment supposer qu'il puisse s'agir alors du changement des animaux farouches en d'autres moins cruels? évidemment il y aurait là une mauvaise interprétation, et tout ceci ne se peut rapporter qu'aux hommes qui, par la puissante efficacité de la grâce du Christ, ont dépouillé leur caractère de férocité primitive, et, de fiers, d'orgueilleux, de cruels qu'ils étaient, sont devenus doux comme des brebis et des agneaux. Eux, naguère si altiers et si présomptueux, n'ont pas dédaigné la compagnie des petits et des humbles, et on les a vus obéir, respectueux et soumis, à de pauvres pécheurs. Le Seigneur nous a donné plus clairement encore le sens de cette prophétie quand il dit que « les animaux féroces ne nuiront à personne sur sa montagne sainte, » c'est-à-dire dans son Eglise. L'Eglise est justement comparée à une montagne à cause de l'excellence de la vie dont elle fait profession.

Mais ce n'est pas tout, car voici que la sibylle de Cumès prédit à son tour les mêmes merveilles; et, ce changement soudain de bêtes féroces en des animaux bienfaisants, c'est-à-dire cette conversion profonde qui devait s'opérer dans des cœurs fiers et superbes, elle l'annonce comme nous le verrons plus loin. Elle ajoute même qu'à la venue du Sauveur l'âge d'or renaîtra et

qu'il s'élèvera dans le monde une nation toute brillante d'or, c'est-à-dire d'une pureté et d'une sainteté de vie vraiment extraordinaires.

I.

La corruption dans laquelle le monde était plongé nous fait comprendre la difficulté de sa régénération.

Veut-on savoir combien fut grande et difficile l'œuvre entreprise par Jésus-Christ de réformer le monde, qu'on jette les yeux sur les coutumes dépravées qui avaient cours parmi les hommes avant la prédication de l'Évangile. On peut s'en faire une idée par les comparaisons et les métaphores des prophéties dont nous avons déjà parlé, et aussi par ce que nous avons déjà dit des péchés que l'idolâtrie faisait naître avec elle. L'Apôtre d'ailleurs nous en donne une connaissance plus exacte dans son épître aux Romains, où, laissant de côté toute comparaison et toute figure, il écrit : « En punition de leur idolâtrie, Dieu livra les hommes à la tyrannie de leurs appétits charnels, afin que sans aucun effort et par une pente toute naturelle ils devinssent esclaves de tous les vices. Et parce qu'ils abusaient, au profit des faux dieux, de l'inclination qui portait naturellement les âmes à adorer le vrai Dieu et à lui rendre un culte digne de lui, ils perdirent tous les autres dons naturels, de sorte qu'on ne trouvait plus parmi eux ni vérité, ni foi, ni attachement sincère au sein de la famille ou de l'amitié, ni reconnaissance envers les bienfaiteurs, ni compassion pour les malheureux, ni aucun de ces sentiments d'humanité si naturels à l'homme. » Dieu permit encore, comme l'enseigne l'Apôtre, « que les hommes et les femmes, abandonnant les lois de la nature dans la conservation de l'espèce humaine, obéissent seulement à leurs caprices et reçussent ainsi en eux-mêmes le châtement de leur malice et de leur idolâtrie. Pour les punir aussi de n'avoir pas conservé comme ils devaient la connaissance de Dieu, leur intelligence fut frappé d'une entière cécité, et on les vit se précipiter comme des aveugles et des insensés dans toute sorte de péchés, de malice, impureté, avarice, ruse, envie, homicides, contentions, mensonges et méchancetés de tous genres; avec cela ils furent encore médisants, diffamateurs de la vie de

leurs frères, abominables à Dieu, injurieux à leur prochain, superbes et fiers, inventeurs de mal, étrangers à toute raison, dissolus, sans affection, sans loyauté et sans miséricorde. » *Rom.* 1, 24-31. Voilà les conséquences redoutables de l'idolâtrie; voilà les fruits produits par l'arbre de mort, voilà l'œuvre de l'antique serpent qui, d'après le témoignage de saint Jean dans l'Apocalypse, entraînait après lui l'univers entier, abusé par ses artifices et plongé dans toutes sortes de méchancetés.

Pour confirmer ce que j'avance, je citerai Isidore Clarius qui, dans un endroit où il traite de la corruption du monde avant Jésus-Christ, à propos du passage de l'Évangile commençant par ces paroles : « Vous êtes le sel de la terre, » affirme avoir lu dans l'histoire d'une certaine nation dont il cite le nom, qu'elle célébrait publiquement des mariages d'hommes avec d'autres hommes. Suétone ne nous apprend-il pas que Néron osa célébrer à la face du monde ses noces avec un jeune homme dont il était épris? Crime inconcevable, dont la pensée révoltait même alors les gens de bien, et leur faisait dire : Oh! plutôt à Dieu que le père de Néron eût pris une telle femme! Saint Jérôme, dans ses commentaires sur Isaïe, au sujet de cette parole du chapitre second de cette prophétie : « Et ils se sont approchés des *enfants d'autrui*, » s'exprime ainsi : « Telles furent en ces temps-là les mœurs révoltantes des Grecs et des Romains, que les philosophes de la Grèce les plus illustres avaient avec eux pour leurs plaisirs des hommes avec lesquels ils vivaient criminellement. Dans les lieux publics où les femmes perdues exerçaient leur infâme commerce, on rencontrait aussi des jeunes gens qui se prostituaient aux mêmes turpitudes. Ces horreurs, le monde en fut témoin jusqu'au règne glorieux de l'empereur Constantin; mais alors les vifs rayons du soleil de l'Évangile éclairèrent le monde, et les mœurs sacrilèges des Gentils furent purifiées en même temps que disparut leur infidélité. » Ces paroles suffisent pour nous faire entendre combien était profonde en ces temps malheureux la corruption du genre humain, et aussi combien fut grande et merveilleuse la haute intervention de Dieu qui put faire de ces monstres des anges d'une vie toute pure! Et que signifie autre chose ce linceul

rempli de serpents et d'animaux immondes, que l'apôtre saint Pierre aperçut dans une vision? La voix de Dieu se fit entendre à l'Apôtre et lui ordonna de tuer et de manger ces animaux, et comme l'Apôtre s'en défendait au nom de la loi, dont il n'avait jamais violé les prescriptions à ce sujet : « Ce que Dieu a sanctifié, lui fut-il répondu, garde-toi de l'appeler immonde. » Aussitôt le linceul remonta au ciel d'où il était descendu. La même chose se répéta jusqu'à trois fois dans la même vision. Par là l'Esprit-Saint nous représentait les coutumes et la condition des hommes idolâtres; la grâce de Jésus-Christ opéra en eux un changement si prodigieux que tout fut modifié; ils abandonnèrent les images horribles auxquelles ils offraient leur encens, et, en reproduisant dans leur vie la pureté et l'image du Créateur, ils méritèrent de monter au ciel avec lui.

Et pour qu'on comprenne bien la grandeur de cette œuvre, pour qu'on sache combien le Seigneur mérite d'être connu et glorifié pour l'avoir accompli, voici ce qu'il ajoute par la bouche d'Isaïe : « Je ferai surgir des fleuves sur les plus hautes montagnes et des sources abondantes au milieu des champs. Il y aura dans le désert des étangs considérables et des rivières sur la terre où nul ne cheminait. Je féconderai la solitude, et j'y ferai croître le cèdre et l'épine, et le myrte et l'olive. » *Isa.* xli, 18-19. Or, il est bon de le remarquer, par l'épine est ici désigné un arbre incorruptible, appelé encore séthon, qui avait servi à construire l'arche. Il ajoute bientôt : « Je planterai au désert le sapin, l'ormeau et le buis, afin que les hommes voient, sentent, pensent et entendent que la main du Seigneur a opéré ces choses, que le saint d'Israël a fait toutes ces merveilles. » *Id.* 19-20. Ici le pieux lecteur remarquera la répétition des quatre paroles voir, sentir, penser et entendre, qui ont le même sens, ce qu'il est bon de remarquer. En parlant ainsi, il entra dans le dessein de Dieu de révéler aux hommes la grandeur de l'œuvre qu'il entreprenait et de les amener ainsi à penser et à penser encore, non pas une fois, mais sans cesse, à l'excellence de la merveille commencée. Il est donc évident qu'il ne parle pas ici d'arbres matériels et sensibles, mais bien d'arbres spirituels plantés le long des eaux

courantes de la grâce. Cette œuvre était digne de la bonté et de la toute-puissance de Dieu. De quoi s'agissait-il, en effet? De transformer des arbres sauvages, dont les fruits servaient tout au plus à nourrir les pourceaux, en d'autres arbres plus féconds qui portassent des fruits pour l'éternelle vie; ou, pour parler plus clairement, ces hommes semblables dans leurs mœurs aux démons, le Sauveur les devait rendre par la pureté de leur vie dignes de Dieu et semblables aux anges.

II.

Quelle importante affaire c'était de sanctifier les âmes.

Afin d'avoir une juste idée de cette œuvre à laquelle Dieu nous recommande de penser si souvent, voyons quel grand bienfait c'était que la sanctification des âmes, et aussi combien nombreux furent ceux qui trouvèrent dans le mystère de la venue du Sauveur, le principe de leur sanctification.

Et d'abord, qu'on se figure une âme qui, ayant vaincu ses appétits et ses passions, s'est détachée du monde et a mis en Dieu seul, au service duquel elle s'est consacrée, son amour, ses espérances, ses pensées et ses désirs; sans doute elle est encore sujette par son corps aux sollicitudes de ce monde, mais elle-même est dans le ciel; emprisonnée dans les liens de la chair, elle vit en réalité comme si elle en était entièrement débarrassée. Quel spectacle! Et peut-on en concevoir de plus beau? Platon disait que si tout-à-coup la beauté d'une âme vertueuse devenait sensible aux yeux du corps, les hommes seraient épris pour elle d'une admiration mêlée d'amour. Que si la beauté de ces vertus imparfaites a le pouvoir de gagner aussi facilement les cœurs, que sera-ce s'il s'agit d'une âme en possession des grandes vertus chrétiennes et ornée de tous les dons du Saint-Esprit? Quel ne sera pas son éclat? Est-il possible de comparer entre elles ces deux beautés, l'une toute humaine, l'autre toute divine? Evidemment non. Le Créateur est trop au-dessus de la créature, Dieu trop au-dessus de l'homme, pour qu'il puisse y avoir quelque rapport entre les œuvres de Dieu et celles de l'homme. Telle est la beauté d'une âme sainte, que rien ne saurait lui être juste-

ment comparé, ni la beauté et la fraîcheur de nos campagnes, ni l'éclat de l'or et des pierres précieuses, ni la clarté du soleil, de la lune et des étoiles. Dieu favorisa un jour sainte Catherine de Sienne, de la vue d'une âme en état de grâce ; ce spectacle la ravit, et comme elle ne pouvait contenir son étonnement en face d'une beauté si séduisante : « Vois, vois, lui dit le Seigneur, si ce que j'ai souffert pour embellir les âmes a produit d'heureux fruits! »

C'est donc dans ce but que Jésus-Christ a souffert, et l'Apôtre le dit bien assez explicitement dans ces paroles : « Vous donc, époux, aimez vos épouses, comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise ; il s'est offert à la mort, afin que le mérite de son sacrifice la couvrît d'un éclat et d'une beauté qui ne laissât en elle ni les souillures, ni les rides du péché. » *Ephes.* v, 25-26. Pour orner les âmes et répandre sur elles une éclatante beauté, il n'a pas hésité à endurer tous les tourments de sa passion ; chaque flétrissure imprimée à son corps sacré était une grâce nouvelle qui embellissait les âmes. Voilà ce que signifiait ce grand amour de Jacob pour sa bien-aimée Rachel, qu'il obtint seulement après huit années de servitude. Or, l'Ecriture nous apprend que la véhémence de son amour lui fit paraître court ce long espace de temps. Dans quel but le Saint-Esprit, par qui toute l'Ecriture a été inspirée, dans quel but, dis-je, le Saint-Esprit aurait-il permis la description de ces amours profanes, s'il n'eût voulu, par là, nous faire entendre cet autre amour, plus divin et plus pur, que le vrai Jacob porte à son épouse l'Eglise, et à chacune des âmes qui sont en état de grâce ? Amour si inconcevable d'ailleurs, qu'au sentiment de saint Jean Chrysostome, rien ne nous en peut donner l'idée, pas même les transports violents qu'éprouvent quelquefois, pour des personnes passionnément aimées, les gens du monde ; nul n'aima jamais, comme ce céleste Epoux aime les âmes, pour lesquelles il a bien voulu, comme un autre Jacob, compter pour peu de chose tout ce qu'il a souffert.

Maintenant que nous connaissons la beauté d'une âme et le grand amour que ce céleste Epoux a pour elle, essayons de compter le nombre infini de celles qui trouvèrent dans les mé-

rites de la passion du Sauveur le principe de leur satisfaction et de leurs charmes ! Mais qui pourra y arriver, sinon Celui qui compte les étoiles du ciel, c'est-à-dire Dieu seul ? Oui, Dieu seul connaît le nombre de ces âmes bienheureuses ; nous en avons un témoin oculaire dont le témoignage est irréfutable. Écoutons-le : saint Jean, après avoir dit qu'il y avait, parmi les douze tribus d'Israël, cent quarante-quatre mille élus marqués au front, ajoute ces paroles : « Je vis après cela une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue. Ils étaient debout devant le trône de Dieu, vêtus de robes blanches, avec des palmes à la main, et ils disaient à haute voix : Gloire à notre Dieu qui est assis sur le trône, gloire aussi à l'Agneau, » *Apoc. vii, 9*, c'est-à-dire : « Gloire à Dieu et à son Agneau bien-aimé, puisque par eux nous avons obtenu un éternel salut. » L'Évangéliste nous fait bien comprendre dans cette révélation que le nombre des élus dépasse toutes les supputations que les hommes peuvent faire. Et, en effet, tous les justes de tous les siècles, depuis l'innocent Abel, jusqu'au dernier qui paraîtra, tous les justes doivent leur prédestination et leur sanctification aux mérites de l'Agneau de Dieu, immolé sur la croix, par lequel ils avaient été choisis, élus et sanctifiés de toute éternité, et, par conséquent, avant les souffrances de sa passion.

Que si l'on désire des choses plus précises, on n'ignore pas qu'il a été publié dans ces derniers temps huit volumes de vies de saints, recueillies de divers auteurs, par un homme de mérite, Louis Lypoman. C'est une histoire incomparable où se trouvent consignées des vies de saints martyrs, de pontifes illustres, de confesseurs, de vierges, de nombreux solitaires, qui, tout en vivant sur la terre, n'avaient de conversation que dans le ciel. Ils menaient, sous l'apparence de simples mortels, une vie tout angélique, imitant la pureté et la sainteté des substances immortelles ; et l'image de Jésus-Christ était tellement empreinte dans toute leur vie, qu'ils pouvaient dire avec l'Apôtre : « Je vis, mais non, je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » *Galat. ii, 20*. Ah ! je l'avoue en toute sincérité, une des choses qui ont le plus servi

à me faire apprécier le bienfait de la rédemption de Jésus-Christ, c'est de savoir que les vertus étonnantes, les grâces et les merveilles des vies des saints, qui plongent dans l'admiration tous ceux qui les lisent, sont des fruits de l'arbre de la croix, des effets de ce divin sacrifice, des rejetons merveilleux produits par la racine de Jessé.

III.

Excellence et sainteté de la vie des solitaires d'Égypte et d'autres solitaires non moins illustres.

Rien de plus propre peut-être à faire ressortir l'efficacité de la rédemption et du sang divin de Jésus-Christ, que la vie étonnante des solitaires d'Égypte. Les fidèles, en la lisant, y trouvent à la fois un sujet d'édification et d'admiration. Nous dirons en deux mots ici ce qu'en ont écrit les saints Pères dans les livres qu'ils ont composés sur cette matière. Et d'abord saint Augustin, discutant avec les Manichéens, s'exprime en ces termes, au livre qu'il écrivit sur les coutumes de l'Église : « Considérez, maintenant, ô Manichéens, l'excellence des parfaits chrétiens, la pureté de leur vie, leurs mœurs irréprochables et leur continence surprenante. Mais que vous dirai-je que vous ne sachiez déjà ? Qui ne sait combien grand est le nombre de chrétiens professant dans le monde les austérités de la religion, surtout en Orient et en Égypte ? Je ne parlerai pas, si l'on veut, des ermites enfoncés dans les profondeurs de la solitude, mais seulement de ces chrétiens fervents, dignes de notre admiration et de nos louanges, qui, pleins de mépris pour les fêtes du monde, consomment leur vie en pieux exercices, en prières continuelles, vivent retirés dans des monastères, etc. » C'est en Égypte surtout que la vie monastique porta ses plus beaux fruits, comme pour réaliser cette parole, où l'Apôtre disait : « Que là où le crime avait abondé devait surabonder la grâce. » *Rom. v, 20.* L'Égypte, en effet, nous l'avons déjà dit, est appelée par les historiens la mère de l'idolâtrie, et cela avec juste raison, puisqu'elle s'aveugla au point d'adorer les aulx et les oignons. L'Égypte fut aussi le foyer principal de l'orgueil : et ne suffit-il pas pour le prouver de nommer ces pyramides prodigieuses construites sur son sol

et qui sont regardées comme une des sept merveilles du monde? Pline nous apprend de l'une d'elles, celle de Memphis, que trois cent mille hommes travaillèrent incessamment à sa construction pendant vingt années entières; mais quand il s'agit de déterminer les rois qui les élevèrent, il ajoute que les auteurs qui font mention de ces monuments dans leurs ouvrages, professent les opinions les plus différentes à ce sujet, et ils se félicitent d'une circonstance qui laisse à jamais ignorer au monde quels furent les auteurs d'un si prodigieux orgueil. J'ajoute, moi, à ces considérations de Pline, qu'il y eut en tout ceci un juste châtiment de la providence divine, qui voulut, en ensevelissant dans l'oubli le nom de ces rois téméraires et fiers, révéler au monde l'inanité d'une entreprise fastueuse à l'aide de laquelle ils avaient cru immortaliser leur mémoire.

Mais pour en revenir à notre sujet, dans cette terre toute de vanité et de superstition, la religion et la sainteté jetèrent de profondes racines. Saint Jérôme nous apprend que le nombre des religieux, partout considérable, le devenait tous les jours davantage en Syrie et en Egypte; ils étaient si nombreux dans ces deux pays, qu'il ne craint pas de les comparer aux abeilles qui s'échappent des ruches en très-nombreux essaims, et qui vont, obéissantes et soumises, comme un peuple sous les ordres de son capitaine, ou des colonies nombreuses qui courent à la recherche de nouvelles contrées. Ainsi s'élancent, en effet, ces légions de moines qu'on appelle essaim à cause de leur multitude et du bel ordre qu'ils gardent en suivant leurs chefs. Ces solitaires étaient si nombreux, qu'au rapport du même saint, on en comptait cinq mille en Vitné dans un seul monastère, habitant des cellules séparées. On trouvait les mêmes prodiges en d'autres contrées; aussi vit-on en ce temps-là non plus seulement Julien l'Apostat, mais même l'empereur Valens, chrétien, il est vrai, mais, selon toute vraisemblance, entièrement hérétique, ordonner aux moines, dans des décrets célèbres, de marcher à la guerre; ceux qui s'y refusèrent furent cruellement frappés de verges; mais Valens porta bientôt le châtiment de sa cruauté.

Saint Jérôme écrivant à la vierge Eustochie sur le soin qu'elle

devait avoir de la virginité, lui parle en ces termes de la sainteté et de la vie de ces solitaires : « Parmi tous ces moines, ceux-là sont le plus estimés qui vivent dans les monastères où ils mènent une vie commune ; aussi sont-ils plus nombreux. Ils se glorifient d'obéir aux plus anciens et de faire ce que ceux-ci commandent. Ils sont divisés par centaines et de dix en dix ; neuf d'entre eux sont gouvernés par un dixième, et celui-ci à son tour obéit à un supérieur. Ils sont séparés les uns des autres, mais leurs cellules sont toutes jointes. Jusqu'à l'heure de none, il leur est défendu d'avoir aucune sorte de rapports entre eux ; le supérieur est le seul qu'ils puissent voir, et cette faculté leur est laissée afin que si quelqu'un se trouve affligé de mauvaises pensées, il puisse trouver une consolation à ses peines. A l'heure de none, ils se réunissent en communauté, chantent des psaumes, lisent la sainte Ecriture conformément à leurs usages, et terminent leur oraison. Puis ils s'asseyent tous ; celui qu'ils appellent leur père prend place au milieu d'eux, et commence à les entretenir ; tel est le silence avec lequel ses paroles sont accueillies qu'on n'ose, tandis qu'il parle, ni tousser, ni se regarder mutuellement. Ils ont alors un peu de temps libre, et chaque dizaine se retire, sous la présidence du supérieur particulier, pour prendre un peu de nourriture. Ils servent à table tour à tour et semaine par semaine ; on n'entend aucun bruit pendant leur repas, le plus grand silence y règne toujours, et leurs aliments ordinaires sont le pain, les légumes et quelques herbes cuites seulement avec du sel. Les vieillards seuls boivent du vin ; ils sont seuls admis à prendre le soir une légère réfection avec les plus jeunes du monastère, ceux-là afin de soutenir leurs forces défaillantes, ceux-ci afin de fortifier l'impuissance de leur âge. Ils se lèvent ensuite tous ensemble, et, après avoir rendu grâces à Dieu, ils se retirent dans leurs cellules, et jusqu'au soir ils s'entretiennent les uns les autres de choses édifiantes et pieuses. — Avez-vous vu un tel et un tel, se disent-ils les uns aux autres, qu'il est pieux ! Comme il garde bien le silence ! — Comme son maintien est modeste ! S'il s'en trouve quelqu'un parmi eux dont la piété faiblisse, ils l'encouragent et l'excitent ; ceux qui sont toujours fervents au service de Dieu,

soutiennent leur ardeur et cherchent à la rendre plus vive. Quand les prières communes sont terminées, chacun se retire la nuit dans sa cellule pour veiller; les supérieurs ne manquent pas de visiter exactement chaque cellule, afin de connaître à quels exercices tous les religieux se livrent. Les négligents et les tièdes, ils ne les reprennent pas sur-le-champ; mais, dissimulant ce qu'ils savent d'eux, ils se contentent de les visiter plus souvent. Ils encouragent les nouveaux religieux à prier, mais toujours sans user de contrainte. Ils ont tous les jours une tâche à remplir, et le fruit de leur travail, ils le mettent entre les mains de leur supérieur immédiat, qui le remet à son tour au procureur; celui-ci est chargé d'en rendre au père de la communauté un compte exact et respectueux. C'est au procureur à pourvoir aux soins matériels de la communauté; seul il s'avise de la nourriture. Il n'est permis à personne de dire: Je n'ai pas de tunique ou de manteau, pas de claie de joncs pour me reposer; tout est si minutieusement prévu par le procureur que rien ne manque à personne, et que nul n'a besoin de rien demander. Si quelqu'un tombe malade, on le transporte dans une salle plus spacieuse, et les anciens du monastère viennent le distraire et lui faire oublier par leurs soins les tendres sollicitudes d'une mère ou les délices des cités. Le dimanche est tout entier consacré à la prière et à de pieuses lectures; ce qui leur reste de temps après avoir rempli leur tâche de chaque jour, ils l'emploient aussi de la même manière; chaque jour ils apprennent quelque passage de la sainte Ecriture. Le jeûne de toute l'année est égal pour tous, excepté celui du carême où l'on permet une plus grande austérité. Depuis la fête de la Pentecôte on transporte à l'heure du dîner le souper du soir, afin de satisfaire aux ordres de l'Eglise, sans surcharger l'estomac en prenant de la nourriture deux fois par jour. Tel paraît avoir été l'usage des Esséniens, à nous en rapporter du moins au témoignage de Philon, imitateur de l'éloquence de Platon, et à celui de Josèphe dans son histoire de la seconde captivité des Juifs. » *Hier. epist. ad Marcell.*

Écoutez maintenant saint Basile exaltant à son tour l'état monastique et la vie que menaient les saints religieux. « Y a-t-il

rien de comparable au spectacle que nous présentent ces réunions saintes? On n'y trouve qu'un père unique, comme il n'y a qu'un père au ciel; mais les fils y sont nombreux, et, dans une émulation sainte, rivalisent entre eux à qui l'emportera en condescendance et en amour. » Où donc ont-ils trouvé le modèle de leur vertu? Assurément ce n'est pas des hommes, mais des anges qu'ils le tiennent? Contre ces guerriers si magnanimes dans leur lutte, le démon n'a pas de prise; car aucun ne donne sujet ni occasion à ses tentations. C'est bien d'eux que David disait : « Oh! qu'il est bon et qu'il est doux de voir des frères habiter ensemble. » *Ps. cxxxii, 1.* Et n'est-ce pas, en effet, un bienfait précieux que celui qui peut servir à rendre notre vie parfaite et agréable? Or, ce but est atteint sûrement par la concorde et l'union qui sont pour tous une cause infaillible de joie.

Et, puisque nous en sommes venus à citer ces témoignages, pourquoi ne pas mentionner saint Jean Chrysostome? Dans une foule de passages de ses écrits, ce grand docteur parle longuement des vertus de nos héros, mais jamais avec plus de détails que dans son homélie cinquante-neuvième du tome V^e, où, comparant les laïques aux moines, il s'exprime ainsi : « Ceux-ci vivent dans la plus grande sécurité, et de ce trône de paix, comme du haut du ciel, ils contemplent ceux qui sont ballottés sur la mer du monde et exposés à périr. Ils ont fait choix d'une conversation toute céleste, qui les rend semblables aux anges, dont ils imitent sur la terre les vertus. Nul ne rougit d'être pauvre, nul ne se glorifie d'être riche, et l'on ne connaît dans ces demeures ni *le tien* ni *le mien*, sujet constant de nos luttes et de nos divisions. Tout est commun entre eux, la maison, la table, le vêtement; ils ne font tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme. Ils sont tous nobles de la même noblesse, esclaves de la même servitude, libres de la même liberté, égaux en toutes choses; ils ont en partage les véritables richesses et la véritable gloire; les biens qu'ils possèdent ne sont pas seulement des biens de nom, mais de solides et véritables biens : plaisirs, joies, délices, désirs, espérances, pour tous sont les mêmes. Comme tout est admirablement proportionné et ordonné entre tous les religieux,

il règne dans ces demeures une merveilleuse entente, toujours exempte de difficulté. Une conduite irréprochable et une sage modération conservent entre tous les membres la plus étroite union, et dès lors la plus inaltérable joie. A cause de l'uniformité de leur vie, la même pour tous, ils se réjouissent et s'attristent ensemble; et, méprisant les biens du temps, ils jouissent du bonheur par l'espérance des biens célestes. Qu'il arrive à l'un d'eux quelque sujet de tristesse ou de joie, tous s'en trouvent également impressionnés; il semble que la tristesse partagée soit moins pénible, puisque chacun prête sa force pour supporter le fardeau. Ils sont moins sensibles aux joies personnelles qu'à celles de leurs frères, parce que leurs propres biens leur procurent moins de joie que ceux de la communauté. Ah! si nous savions imiter leur vie, que les choses humaines, qui vont se corrompant tous les jours, en deviendraient plus douces et meilleures! » Sozomène, après saint Jean Chrysostome, rend encore le même témoignage à la vie religieuse dans son histoire tripartite; après avoir rapporté la vie de quelques prélats célèbres qui vivaient au temps du grand Constantin, il fait une description pleine de charme et de piété de la vie et des coutumes des chrétiens adonnés à la vie religieuse; nous allons le citer dans le paragraphe suivant.

IV.

Description de la vie des anciens religieux.

« En dehors de ces prélats, de ces prêtres et d'une foule d'autres dont je n'ai pas parlé, l'Église continuait à fleurir et la doctrine catholique à se répandre, sous l'influence bienfaisante d'une multitude d'hommes illustres dont les vertus et la vie embaumaient les profondeurs du désert. Oui, on peut le dire en toute vérité, leur manière de vivre semblait inspirée du ciel, comme un remède et un exemple pour les hommes, et peut-être ne sera-t-il pas inutile de signaler ici ceux de ces hommes dont la vie a été plus illustre. La gloire mondaine n'a rien à faire avec cette philosophie sacrée, qui ouvre courageusement le combat contre toutes les passions de l'âme. Ces saints personnages ne connaissent pas les nécessités de la nature, et ne se laissent abatte

ni par la faiblesse, ni par les infirmités corporelles. Toujours tournés en esprit vers Dieu, ils ne cessent de contempler et de louer jour et nuit leur Créateur, cherchant à l'apaiser par l'ardeur de leurs prières et leurs pieux cantiques; ils se disposent par la pureté de l'âme et la pratique des bonnes œuvres aux offices divins et aux cérémonies saintes. Les ablutions et les purifications de l'ancienne Loi ne sont pas usitées parmi eux, et ils n'ont sous ce rapport qu'un souci, c'est de tenir leur âme toujours pure de tout péché; car ils regardent le péché comme la seule et véritable souillure. Grâce à leur vertu, ils sont plus forts que toutes les infortunes qui leur viennent du dehors, et triomphent glorieusement de tous les soucis temporels. Leurs bonnes intentions persévèrent malgré les passions et l'inconstance des événements humains et les afflictions qui leur arrivent. Ils oublient les offenses qu'ils reçoivent, ils ne cèdent pas sous le poids des privations continues; ils les recherchent au contraire avec empressement, et trouvent leur gloire à les supporter héroïquement. Toute leur vie ils s'essaient et s'exercent à la pratique de la patience, de la douceur, de l'humilité, de manière à se rapprocher par la contemplation de la majesté divine, au moins autant que peut le faire un esprit emprisonné dans les liens de la chair. Ils usent comme en passant des biens de ce monde, sans se trop arrêter et sans s'oublier dans leurs possessions; l'avenir les inquiète peu, et c'est tout au plus s'ils se préoccupent de subvenir aux nécessités présentes et de se procurer les choses absolument indispensables à la vie. Leur plus doux repos, après tant d'exercices pénibles, ils le trouvent dans la pensée de la bienheureuse éternité, qu'ils hâtent souvent de leurs désirs et de toute la puissance de leur âme. Pleins d'une terreur salutaire à la pensée des jugements de Dieu, ils évitent les discours vains et coupables, et bannissent de leurs lèvres tout ce qui pourrait dissimuler leurs intentions et trahir leurs pensées. Ce qu'ils désirent avant tout, c'est d'obtenir sur leurs sens et les besoins de leur nature un empire absolu, de manière à dompter leurs corps sous la tyrannie de l'habitude et de l'amener à se contenter de peu; par là tout cède et plie en eux : les mouvements déréglés de la nature

demeurent soumis aux lois de la chasteté ; les inclinations perverses du cœur contre le prochain obéissent aux règles de la justice ; les dissimulations et les mensonges sont toujours arrêtés par les droits de la vérité. Le plus grand concert, la plus étroite union règnent entre eux pour toutes choses. Tout est commun parmi eux, les profits et les pertes, les plaisirs et les peines. Ils portent secours, dans les limites de leur pouvoir, à leurs voisins et même aux étrangers ; les choses dont l'usage leur est accordé deviennent le bien de tous ceux qui sont dans le besoin. Toujours attentifs à ce qui peut être avantageux aux autres, ils se font tout à tous : à ceux qui sont dans la tristesse et l'affliction, ils donnent des consolations et des encouragements ; ils gardent plus de mesure avec ceux qui sont dans la joie et la prospérité, mais toujours sans paraître ni importuns ni chagrins. Et non-seulement leur vertu les rend un modèle pour leurs semblables, mais encore ceux qui ont le plus profité de leurs exemples et suivi plus hardiment, sous leurs inspirations, le chemin de la perfection, deviennent à leur tour des prédicateurs de la vertu : ils l'enseignent à ceux qui viennent les entendre ; ils encouragent ceux-ci à la pratiquer, et cela sans avoir recours aux apprêts du style, ni aux fleurs de la rhétorique, mais dans un langage clair et simple. Comme des médecins prudents, ils cherchent toujours à conformer leurs remèdes aux besoins des consciences. S'ils parlent entre eux de leur doctrine, c'est toujours avec la plus grande douceur et la plus respectueuse déférence, sans s'irriter, sans se disputer jamais ; et cela se comprend, car la raison, qui règne avec une entière liberté dans leurs âmes, réprime tous les mouvements déréglés, toutes les passions qui dominent, soit dans notre âme, soit dans notre corps. Quelques-uns attribuent au prophète Elie et à saint Jean-Baptiste, la gloire d'avoir découvert cette philosophie sacrée. Le juif Philon, philosophe pythagoricien, nous apprend que de son temps plusieurs des principaux de sa nation s'étaient retirés près d'un lac appelé Marian, pour y mener une vie solitaire ; leur manière de vivre, leurs habitudes étaient semblables à celles de ces hommes dont nous venons de tracer ici l'histoire, et c'est avec quelque apparence de raison qu'on peut regarder ces soli-

taires comme les ancêtres de ceux qui nous occupent. Il en est qui attribuent à ces monastères une origine toute chrétienne; ces demeures saintes, d'après eux, se seraient formées loin du contact des peuples comme des asiles contre les persécutions que les chrétiens eurent à supporter si souvent pour la défense de la foi. Pour se mettre à l'abri des persécuteurs, la plupart se retiraient sur les montagnes et dans les vallées, et là ils prirent peu à peu du goût pour cette manière de vivre. Quoi qu'il en soit de ces origines contestées, qu'elles s'arrêtent aux Juifs dont nous parle Philon, ou qu'il faille remonter plus haut pour les trouver, il n'est pas douteux que la société monastique n'ait reçu ses premières règles du moine saint Antoine, et que ce saint religieux ne l'ait portée à l'apogée par sa merveilleuse doctrine ou ses exemples toujours si édifiants. » Tout ce paragraphe est une citation empruntée à l'histoire tripartite de Sozomène.

V.

Récit abrégé de la pérégrination que firent sept religieux de Palestine à travers les monastères d'Égypte; témoignage qu'ils rendent à la sainteté des Pères qui les habitaient.

Mais il faut se faire, s'il est possible, une plus haute idée de la rénovation et de la sanctification des hommes dans le Christ. Pour y arriver plus sûrement, j'ai cru devoir rapporter ici le récit abrégé du voyage de sept fervents religieux de Palestine, qui s'en allèrent à pied et déchaux visiter les monastères et les saints religieux d'Égypte. Parmi eux se trouvait Palladius, nommé plus tard évêque de Cappadoce, qui nous a laissé en langue grecque les impressions de son voyage. Un autre de ces religieux, dont le nom restera toujours inconnu, a écrit la même histoire en latin. On comprend toute l'autorité de ces ouvrages, puisqu'il est possible de les contrôler l'un par l'autre; d'ailleurs était-il possible que des personnages aussi illustres s'aventurassent à écrire des inexactitudes, alors surtout qu'il existait sept témoins oculaires des choses qu'ils racontaient? Je vais rapporter, en les abrégeant, quelques-unes des choses qu'ils ont écrites. Et d'abord voici en quels termes ils nous ont transmis le récit merveilleux de ce qu'ils ont vu dans une cité voisine de Thèbes : « Nous arri-

vâmes, disent-ils, à Oxirinco, sur le territoire de Thèbes, et là nous trouvâmes tant de religion et tant de sainteté que nous renonçons à le faire connaître dignement : à l'intérieur et à l'extérieur de la ville, ce n'était partout que religieux solitaires; les édifices publics des Gentils, les temples des faux dieux, tout avait été transformé en demeures de moines; dans la ville même on trouvait en quelque sorte plus de monastères que de maisons. Il y avait dans cette ville, sans tenir compte des monastères qui sont aussi des endroits de prière, il y avait douze églises où se réunissait le peuple. Aux portes de la cité, aux tours qui la défendaient, aux endroits les plus cachés, partout on trouvait des solitaires chantant jour et nuit les louanges de Dieu et transformant ainsi la cité tout entière en un superbe temple. On n'y saurait trouver ni hérétiques, ni païens; toute la population est catholique, et l'évêque y est également obéi, s'il ordonne des prières à l'église ou sur la place publique. Les magistrats et les gouverneurs placent des gardes aux portes de la ville, afin que si quelque pauvre ou quelque étranger se présente, le premier qui l'aperçoit le conduise chez lui et vienne promptement au secours de son infortune. Mais qui pourra dire ce que ce peuple fit pour nous quand nous passâmes au milieu de lui? Il nous reçut et nous fêta comme des envoyés de Dieu. Combien fut empressé l'accueil que nous firent les religieux et les vierges de cette même cité! Nous tenons de l'évêque de ce lieu qu'on y comptait vingt mille vierges et dix mille religieux! Non, je ne chercherai pas à raconter et l'affection, et les honneurs, et la douce charité que nous rencontrâmes partout sur nos pas, et la sainte fureur avec laquelle chacun déchirait nos vêtements pour nous entraîner dans sa demeure; les paroles sont impuissantes à le révéler et la modestie m'oblige à le faire. Nous trouvâmes en un mot dans cette ville des personnages illustres dans tous les dons de Dieu, les uns habiles à parler de Dieu, les autres doués d'une extrême austérité, d'autres de la faveur signalée des miracles. » Voilà ce qu'ils racontèrent de cette illustre et chrétienne cité. Est-il possible de lire ces choses sans louer Dieu? Est-il possible de se défendre d'une admiration mêlée d'étonnement en apprenant que sur le

territoire d'une seule ville il y avait vingt mille vierges consacrées à Dieu? Que pouvait-on annoncer au monde de plus étonnant et de plus nouveau? Y a-t-il rien de plus propre à couvrir le christianisme d'une gloire impérissable? Quelle terre de bénédiction que celle qui produit de tels fruits? Et qui pouvait changer ainsi des créatures pétries de chair et de sang, si ce n'est Dieu, dans cette terre d'Égypte surtout où le culte des faux dieux était si profondément enraciné, que les historiens l'appellent la mère de toute idolâtrie? Ah! ce prodige met bien au jour la vérité de cette parole de l'Apôtre : « Là où le péché abondait, la grâce surabonde. » *Rom. v, 20.*

C'est une opinion commune chez les théologiens que la passion de la chair est la plus furieuse de toutes celles qui sont nées en nous à la suite du péché originel, et que c'est même par elle que ce péché se transmet et se perpétue à travers toutes les générations humaines. Or, qui pouvait dompter la rage et les emportements de cet animal furieux? La grâce de Dieu toute seule; car, selon la parole même de la Sagesse, « nul ne peut être continent que par une faveur particulière du ciel. » *Sap. viii, 21.* Mais cette vertu, comme une grande reine, ne va jamais toute seule; elle marche toujours accompagnée d'un long cortège d'autres vertus, qui la soutiennent et la défendent au milieu de la corruption de la nature. Aussi, il faut bien l'avouer, là où la virginité était si soigneusement conservée, ses compagnes fidèles devaient marcher avec elle, je veux dire l'abstinence, la prière, la lecture, les veilles saintes, la clôture, le recueillement, la fuite de toutes les occasions où cette fleur si pure aurait couru risque de se flétrir. Et, s'il est vrai qu'au ciel le mariage est inconnu, parce que les saints y vivent comme les anges de Dieu, que pourrions-nous dire de mieux de la vie monastique, sinon qu'elle n'est que la vie du ciel transportée sur la terre? La sibylle de Cumès annonça, pour le temps où naîtrait le Sauveur, l'avènement de l'âge d'or, sur la terre; n'est-ce pas un âge d'or manifeste que celui où florissait une si grande pureté? Qu'ils étaient loin ces temps de triste mémoire où, pour se rendre Vénus propice, les hommes, livrés à toutes les débauches, n'hésitaient pas à sacrifier la virgi-

nité de leurs enfants aux plus honteux désordres! Encore une fois, n'est-ce pas là une rénovation surprenante? et qui pouvait ainsi porter les hommes des profondeurs les plus honteuses du vice aux sublimes hauteurs de la vertu, qui le pouvait, sinon cet Esprit qui aime naturellement la sainteté et la pureté?

Mais écoutons la suite du récit de nos pèlerins; il ne se borne pas aux merveilles que nous venons de raconter, et voici ce qu'ils nous apprennent dans le chapitre suivant : « Nous vîmes, dans la région appelée Asmoÿte, un prêtre respectable nommé Sérapien; il était père d'un grand nombre de monastères. Plus de dix mille religieux, qui vivaient tous du travail de leurs mains, étaient soumis à sa discipline; après la moisson, époque de leurs plus grands travaux, ils allaient déposer entre les mains de leur père commun une bonne partie de la solde qu'ils avaient reçue, afin qu'il en fit des aumônes aux pauvres. Cette coutume s'étendait à tous les religieux d'Égypte. On leur donnait en retour de leurs sueurs quelques mesures de blé; mais eux trouvaient le secret d'en distraire encore une large part pour les pauvres. Leur charité ne se bornait pas à secourir l'infortune qu'ils avaient sous les yeux; elle s'étendait encore au loin, et ils envoyaient jusqu'à Alexandrie des vaisseaux chargés de grains pour qu'on les distribuât aux prisonniers, aux pèlerins et aux autres malheureux. Il n'y avait pas en Égypte assez de pauvres pour épuiser la libéralité et consumer les aumônes de ces prodigieux personnages. »

Mais qu'on se garde de prendre de là occasion de blâmer les religieux de notre temps qui ne s'adonnent pas à ce même genre de travail. Les moines d'autrefois n'avaient d'autre occupation que de vaquer à la prière, et le travail corporel était le but premier de leur institut; il en est tout autrement des religieux modernes. En dehors des offices divins auxquels ils doivent vaquer pour satisfaire la dévotion des peuples, ils sont encore chargés d'instruire, de prêcher, de confesser, tout autant de travaux qui rendent l'étude des lettres indispensable et sont incompatibles avec un travail manuel obligatoire. Mais poursuivons le récit de nos pèlerins : « Nous vîmes, disent-ils, dans la région où sont situées Memphis et Babylone, une quantité considérable de

moins tout resplendissants des grâces et des dons du Saint-Esprit. » Cette contrée avait été, dit-on, choisie par Joseph pour être, pendant les sept années de disette, le grenier de l'Égypte entière. « Nous arrivâmes enfin, poursuivent les voyageurs, dans cette partie de l'Égypte appelée Nitrie, où sont construits les plus célèbres monastères de ces contrées et qui est à peine éloignée d'Alexandrie de l'espace de quarante milles. Là nous vîmes près de cinq cents monastères bâtis les uns à côté des autres; ici les religieux vivent en grande communauté, ailleurs leur nombre est moins considérable, quelquefois enfin ils mènent entièrement la vie solitaire. Ceux qui ont adopté ce dernier genre de vie sont divisés en quinze cantons, qui sont tous unis par les liens de la charité la plus étroite, et ne font entre eux qu'un corps et qu'une âme. A peine eurent-ils appris l'arrivée de quelques religieux pèlerins, qu'ils vinrent au-devant de nous. C'était un touchant spectacle de les voir s'élançant de leurs cellules, comme un essaim d'abeilles de leur ruche de miel, et nous présenter avec autant d'empressement que de joie du pain et de l'eau. Que dire de leur humanité, de leur douceur, des bons offices qu'ils nous rendirent, de leur ardente charité? Comme ils nous pressaient de nous reposer dans leurs cellules! Comme ils prévenaient nos besoins! Comme ils cherchaient à nous faire oublier les fatigues du voyage! Quoi! ils voulaient même nous faire part de leurs richesses, c'est-à-dire de leur bonté, de leur douceur et des autres vertus dont ils donnaient l'exemple, comme une nation privilégiée et séparée du reste du monde, qui puisait dans une même source de doctrine une multitude de grâces différentes. Nulle part nous n'avons rencontré, avec tant de charité, les œuvres de miséricorde et l'exercice de l'honnêteté dans un état plus florissant, plus d'ardeur et plus de zèle.

« A dix milles de là, et plus enfoncé dans le désert, est un lieu nommé Cella, à cause du grand nombre de cellules qu'il contient. On ne trouve plus là que les religieux déjà exercés aux austérités monastiques, et qui font volontairement choix de la vie solitaire. Le désert est immense, et les cellules, construites à de grandes distances les unes des autres, ne permettent aux religieux d'avoir

aucune communication les uns avec les autres, ni de se voir, ni de s'entendre. Chacun demeure seul dans sa cellule. Partout règne un calme profond et un absolu silence. Le samedi et le dimanche seulement, ils se réunissent dans une même église, où ils se retrouvent comme une famille descendue du ciel. Si quelqu'un s'absente, on comprend que la maladie doit en être cause, et aussitôt la communauté entière se met en devoir de l'aller visiter; seulement chaque religieux va le voir tour à tour et isolément, lui apportant tout ce qui peut servir à son soulagement. C'est là une des rares occasions où il soit permis de violer le silence; car on n'y est autorisé que dans cette circonstance et dans le cas où l'on est jugé digne d'instruire ou de fortifier les autres comme des soldats placés au milieu de la bataille. Il y a des cellules construites à trois et même à quatre milles de l'endroit où ils s'assemblent; mais cet éloignement ne refroidit pas l'ardeur de leur charité mutuelle ou l'amour qu'ils ont pour le prochain, tellement qu'ils sont pour tous un modèle perpétuel et un sujet inépuisable d'admiration, et que si quelqu'un témoigne le désir de demeurer parmi eux, c'est à qui aura l'honneur de lui offrir sa cellule avec plus d'empressement. »

VI.

Suite du même récit.

Les mêmes religieux racontent encore « qu'ils virent près de Thèbes un monastère magnifique et célèbre, dont les constructions vastes et étendues occupaient un grand espace sur le sol; un grand mur de clôture formait l'enceinte qui donnait intérieurement abri à mille religieux. On avait soigneusement pris garde que rien de ce qui est nécessaire à la vie ne fit défaut; et, pour que personne n'eût sujet de franchir le seuil du monastère, on trouvait, habilement ménagés dans l'enceinte, des puits, des jardins, et un grand nombre d'arbres à fruits. Le portier du monastère était toujours un des premiers et des plus anciens religieux; il ne permettait guère d'entrer qu'à ceux qui promettaient de ne jamais sortir. Et cependant, chose étonnante! on ne s'obligeait pas à garder la clôture : l'amour de la perfection et le désir de

cette bienheureuse vie étaient les seuls principes de cet héroïsme. Il y avait près de la cellule du portier une salle où ce frère recevait les hôtes et les traitait avec toutes sortes de prévenances. Nous l'abordâmes, et, il faut bien le dire, nous n'obtinmes pas la permission d'entrer; seulement il nous fit une relation exacte de la vie qu'on menait dans la communauté. Il nous apprit que les pères les plus anciens avaient seuls la faculté d'aller chercher au dehors les provisions indispensables. Quant aux autres, ils gardaient un silence continuel; leur vie se passait dans la paix, les exercices pieux; et telle était leur sainteté et leur vertu qu'ils faisaient tous des miracles. Mais que sont toutes ces choses auprès de cette dernière merveille? Nul parmi eux ne tombait sous les coups de la maladie; quand la fin de leur vie approchait, ils étaient instruits par une révélation particulière du jour de leur mort, et c'était toujours au milieu de leurs frères réunis, et dans les sentiments de la joie la plus vive qu'ils rendaient, en l'offrant au Seigneur, leur dernier soupir. »

Ils ajoutent encore « qu'ils rencontrèrent non loin de Thèbes un saint personnage, ayant nom Amon, père de trois mille moines, appelés Thébains, qui étaient tous d'une austérité et d'une abstinence inimitables. Ils avaient coutume, en prenant leur repas, de cacher leur visage derrière leur capuce, de telle sorte qu'ils ne pussent en aucune manière être témoins de leurs mortifications mutuelles. Le plus grand silence régnant sans cesse parmi eux, ils ne trouvent pas dans leur nombre un sujet de distraction, mais toujours recueillis, ils vivent au sein de la société comme des solitaires retirés. A table, ils semblent plutôt repousser les aliments que s'en nourrir, obéissant ainsi à la règle qui les oblige de paraître au réfectoire, mais refusant à leur appétit toute espèce de satisfaction, comme s'ils n'ignoraient pas combien c'est être vertueux d'avoir des vivres sous les yeux et de n'y pas toucher! » Ces citations ne sont que des extraits rapides du pèlerinage des sept religieux dont nous avons parlé; dans le récit qu'ils en ont fait, ils donnent bien d'autres détails sur les diverses merveilles qu'ils admirèrent chez une foule d'autres saints personnages.

En dehors de l'Égypte, la vie monastique n'était pas éteinte : elle florissait encore dans d'autres régions, et notamment en Grèce où elle avait conservé sa splendeur et sa beauté céleste ! Les femmes n'y excellaient pas moins que les hommes dans les austérités et la sainteté. Il faut entendre là-dessus Théodoret, qui vivait cinq cent cinquante ans après le Sauveur, au temps de l'empereur Marcien. Il commence par écrire l'histoire de quelques saints religieux retirés loin des hommes, et menant dans la plus entière solitude une vie de pénitence, sans avoir ni maison, ni ermitage, exposés aux ardeurs du soleil, à la pluie, à la neige, aux frimats rigoureux de l'hiver, n'ayant pour s'en préserver aucune espèce d'abri. Tels furent Jacob, Julien, Eusèbe, Macédonius, Pierre, Zénon, Romain, Siméon Stylite, et une foule d'autres devenus illustres, et qui furent étroitement liés avec Théodoret. Mais il ne s'arrête pas là ; il poursuit, en racontant la vie de plusieurs vierges admirables par leur sainteté, et voici sa conclusion : « Je ne les ai pas toutes mentionnées, le nombre en étant trop considérable : qu'il suffise de dire que ces vierges eurent un grand nombre d'imitateurs ; les unes embrassaient la vie solitaire, les autres préféraient vivre en communauté, et on en comptait jusqu'à deux cent cinquante réunies dans une même demeure. Tantôt leur nombre augmentait, tantôt il diminuait. Toujours est-il qu'elles acceptaient toutes les rigueurs de la pénitence ; c'était leur règle à elles de coucher toutes sur des nattes, de prendre les mêmes aliments, de consacrer leurs mains à travailler la laine, et leurs bouches à chanter les louanges de Dieu. On trouve ces asiles saints répandus, non pas dans notre pays seulement, mais dans tout l'Orient ; la Palestine en est couverte, et aussi l'Égypte, l'Asie, le Pont, la Cilicie, la Syrie, la terre comprise entre les deux fleuves, et la partie du monde qui s'appelle Europe. Depuis que le Sauveur a voulu naître d'une mère vierge, les fraîches prairies de la virginité se sont multipliées, et de leur sol fécondé sont sorties ces fleurs magnifiques qui ne se flétrissent pas. » Théodoret, à qui toutes ces paroles sont empruntées, était un homme d'une grande sainteté et parlant d'une grande autorité. Qu'importe d'ailleurs ? Était-il pos-

sible après tout de mentir en rapportant des faits aussi notoires et que tout le monde aurait pu démentir? L'Italie fut témoin, elle aussi, de semblables prodiges, et saint Grégoire, qui vivait longtemps après Théodoret, a raconté dans les quatre livres de ses *Dialogues* la vie et les miracles des saints personnages qui vécurent dans ce pays. Il est donc vrai, nous n'en pouvons douter, qu'un grand changement s'était opéré, et tandis qu'avant Jésus-Christ le monde n'était qu'une sentine infecte, un réceptacle de tous les vices et de toutes les sensualités, il était devenu le foyer de tout bien, et la sainteté y était partout florissante.

VII.

Conclusion de ce chapitre.

Il faut conclure : maintenant que nous connaissons, d'après ce qui précède, la beauté d'une âme justifiée, et le nombre incalculable de celles qui ont été justifiées dans le sang de l'Agneau, maintenant que nous savons combien il fallait de puissance pour changer une vie basse et brutale en une céleste et divine existence, nous voyons clairement quel miracle ce fut d'opérer dans le monde cette transformation, et aussi combien furent utiles les souffrances endurées dans ce but par le Fils unique de Dieu. Ne le savons-nous pas, en effet, et qui le peut ignorer? le Sauveur a souffert pour rendre à nos âmes leur immortelle beauté, pour sanctifier son Eglise, pour établir sur d'impérissables fondements le règne de la vertu, pour créer dans le monde une république nouvelle, pour organiser ici-bas ces chœurs harmonieux de religieux et de vierges qui ne cessent de chanter les louanges de leur Créateur, pour peupler les trônes abandonnés du ciel, pour former un concert éternel, où les anges, mêlés aux hommes, célébreraient d'une même voix leur Maître commun ; pour manifester enfin, par ce moyen, la toute-puissante efficacité de la grâce, qui fit un ciel de la terre, qui spiritualisa la chair, et changea les serpents en esprits célestes. Ah ! qui trouverait inutile la destruction de ce grain de froment qui, perdu dans le sein de la terre, a produit ces rejetons innombrables de sainteté et de vertu, devant lesquels le monde ne peut contenir son admiration ? Qui ne

trouverait fécondes et salutaires les heures douloureuses de cette journée de souffrance, au prix desquelles le Sauveur peupla l'éternité d'une multitude de saints? N'en doutons pas, nous ne pouvons rien dire de plus magnifique à la gloire de Dieu, que d'attribuer à son immense bonté ces faveurs et ces biens. Et encore que le nombre des élus soit restreint, il était conforme à la miséricorde infinie de Dieu de se sacrifier pour une petite portion de ses créatures comme il l'aurait fait pour toutes. C'était certes raisonnable, puisque les choses ne s'estiment point par leur nombre, mais seulement par leur prix, leur valeur et leur dignité; c'est ainsi que nous préférons une petite pièce d'or fin à un grand nombre d'autres de métal infime, et une pierre précieuse à une quantité considérable de pierres communes.

Mais qu'on se garde de penser que la sainteté florissait seulement sur la terre dont nous avons fait mention; le sang du Christ, répandu pour tous, avait produit, quoique de différentes manières, ses salutaires effets dans toutes les régions et parmi tous les peuples du monde. Hésiterions-nous à le croire en présence des martyrs qui, de tous les coins de l'empire romain, vaste alors comme le monde, furent immolés aux fureurs des tyrans? Evidemment, leur courage se fût brisé devant la barbarie de leurs bourreaux, et les détestables inventions de leur cruauté, s'ils n'eussent été auparavant fondés dans la foi, la charité et les autres vertus.

Ces merveilles et tant d'autres dont nous aurions pu faire le récit, nous font comprendre avec quelle vérité l'Apôtre disait « qu'il était venu pour prêcher les inestimables richesses de Jésus-Christ, » *Ephes. III, 8*, pour révéler l'étendue de la magnificence de Dieu et l'abondance des grâces acquises aux hommes par les mérites du sacrifice souverain de la croix. Du vivant même des apôtres, les effets de cet holocauste divin sont déjà sensibles : le Saint-Esprit descend sur les âmes des fidèles, et l'imposition des mains leur confère, avec ses faveurs, les dons des langues et de prophétie. Changement merveilleux ! étonnante transformation ! C'est à cela que s'appliquent les prophéties d'Isaïe citées plus haut, et dans lesquelles le Prophète annonçait « que

viendrait un temps où les hautes montagnes et les terres stériles seraient changées en vergers délicieux, où les arbres sauvages produiraient des fruits, où les animaux féroces perdraient leur cruauté, où les dragons et les autruches glorifieraient le Seigneur, où dans les déserts et les plaines arides couleraient des fleuves abondants qui porteraient partout la vie et la fécondité, » tout autant de métaphores par lesquelles il annonçait les grâces et les prodiges dont l'avènement du Sauveur allait être pour le monde le glorieux signal.

On trouve encore dans les pays barbares quelques vestiges et quelques souvenirs du bel âge du christianisme. Qu'on me permette, pour le prouver, de rapporter ici ce que le comte du Carpy a écrit en faveur des religions contre ceux qui les veulent détruire. Il raconte qu'une flotte du roi de Portugal étant arrivée à l'embouchure du golfe d'Arabie, un moine vénérable, père de plus de trois mille religieux, apercevant du haut des hunes le signe sacré de la croix, et jugeant à ce signe qu'il avait à faire à des chrétiens, fit comprendre par ses signes qu'il voudrait s'entretenir avec les hommes de la flotte. L'équipage s'arrêta, et le moine, par ses paroles, par ses larmes, s'efforçait de témoigner combien il était heureux de rencontrer un peuple chrétien. Il leur donna ensuite un livre de prières qu'il portait avec lui, en les conjurant de l'offrir au pasteur suprême, au vicaire de Jésus-Christ. Le livre, envoyé à Rome, fut remis à Miguel de Sylva, alors ambassadeur de Portugal, qui le présenta à son tour à sa Sainteté. J'ai eu ce livre entre les mains, et j'en ai feuilleté les pages avec bonheur. Ce trait, et bien d'autres de ce genre, racontés par des auteurs dignes de foi, nous font voir que jusqu'à notre temps on a trouvé, même au sein des nations barbares, des traces profondes de ces vieilles mœurs chrétiennes si bien honorées dans une foule de contrées, et surtout en Égypte, en Palestine et en Grèce. Dans des temps plus rapprochés de nous, et sous le pontificat du pape saint Grégoire, vivaient encore une foule de saints personnages chez lesquels s'étaient conservées la piété et la ferveur des moines des premiers siècles; le souvenir de leurs miracles et de leurs vertus nous a été transmis fidèlement dans

les quatre livres des *Dialogues* de saint Grégoire, dont nous avons eu déjà occasion de parler.

De nos jours enfin, encore que, selon la parole du Sauveur, la charité soit profondément refroidie dans les cœurs, il ne manque pas dans toutes les parties de la chrétienté, soit dans l'état religieux, soit dans l'état laïque, parmi les personnes mariées et parmi les vierges, il ne manque pas de chrétiens au cœur pur et simple, aimant et craignant Dieu, et s'efforçant de toute leur âme de se consacrer tout entiers, pensées, désirs, affections, à l'observation de ses commandements. C'est assez parler de la troisième merveille opérée dans le monde par l'avènement du Sauveur; tout se résume dans cette pensée : Tandis qu'autrefois Dieu était à peine connu et servi dans le monde, excepté dans un coin de la Judée, la terre entière lui est maintenant soumise, et les coutumes barbares et viles des hommes de l'antiquité ont partout fait place à des mœurs plus douces et plus pures.

CHAPITRE XIII.

De la quatrième œuvre du Sauveur après sa mort; châtement exemplaire de ceux qui l'avaient fait mourir.

Une œuvre plus manifeste que le Sauveur devait encore opérer après sa mort, c'était de tirer vengeance de ceux qui l'avaient persécuté et de leur infliger un châtement mémorable. Il s'agissait du plus grand crime qui eût jamais été commis dans le monde, et Dieu, pour le punir, trouva dans ses secrets des expiations exemplaires et inconnues jusqu'à ce jour, puisqu'il ruina et détruisit sans pitié une république dès longtemps illustre, un royaume antique, formés déjà, selon le témoignage de saint Augustin, sept cent dix-huit ans avant la fondation de Rome. Les hommes ont vainement travaillé à les relever de leurs ruines; la république des Juifs avec son temple fameux, célèbre et connu de toutes les nations, avec son royaume et son sacerdoce, est à jamais renversée. Le prophète Daniel avait clairement annoncé cet événement. Après avoir prédit que dans soixante-deux se-

maines, — ce qu'il faut entendre de semaines d'années, et non de jours, comme nous le verrons bientôt, — le Sauveur serait mis à mort, il parle de la sanction de ce crime, et voici dans quels termes : « La cité et le sanctuaire tomberont sous les coups de l'armée et du capitaine qui fondront sur eux; à la fin de la bataille la cité sera détruite et désolée, et cette destruction durera jusqu'à la fin, » *Dan.* ix, 26, 27, c'est-à-dire toujours.

Isaïe vit en esprit les mêmes événements, et il prédit la même destruction, châtement de la même faute. Dans cette vision magnifique, où il aperçut Dieu assis sur un trône élevé, au milieu des Séraphins qui chantaient ses louanges, le Prophète reçut ordre, comme il nous l'apprend, « d'annoncer à son peuple que le Seigneur devait lui endurcir le cœur, fermer ses oreilles et obscurcir ses yeux, de sorte qu'il ne pourrait plus se convertir à Dieu et qu'il n'en serait jamais écouté. » Le Prophète, affligé d'un aussi pénible message, demande au Seigneur : « Jusques à quand, ô mon Dieu, durera cet aveuglement? — Jusqu'à ce que les cités renversées soient toutes sans habitants³, les maisons abandonnées et la terre déserte, » répond le Seigneur, *Isa.* vi, 10-11. Un peu plus loin, au chapitre vingt-cinq, le même prophète parle en termes exprès de la durée de cette destruction que nous voyons se perpétuer si rigoureusement au milieu de nous. « Seigneur, s'écrie-t-il, vous serez toujours mon Dieu, je vous chanterai et je louerai votre nom, parce que vous avez opéré des prodiges et que vous avez accompli ce que vous aviez depuis longtemps promis. Vous avez transformé la cité en un vaste sépulcre; la ville forte est tombée sous la puissance de l'étranger et jamais elle ne sera reconstruite; c'est pourquoi le peuple fort chantera vos louanges et la cité des hommes vigoureux craindra votre pouvoir. » *Id.* xxv, 1-3. Or, ce peuple, dont parle ici le Prophète, quel est-il, sinon la gentilité, qui devait remplacer la nation maudite dans les faveurs de Dieu? Cette même destruction, le prophète David, au psaume soixante-huit, l'annonce en peu de mots, mais d'une manière précise, en énumérant les malheurs qui doivent un jour fondre sur le peuple juif; il s'écrie : « Que son habitation soit déserte et que personne ne veuille plus habiter

dans sa demeure. » Mais quelque frappantes que soient ces prophéties, aucune n'est aussi claire que celle du Sauveur lui-même. Seul, en sa qualité de vrai Dieu, il pénétrait les secrets de l'avenir, et il usa de son pouvoir pour prédire avec des larmes de miséricorde l'extrémité déplorable où Jérusalem serait réduite.

Ces prophéties nous ont révélé le châtement qui devait venger la mort du Sauveur; parlons maintenant de la nature et de l'étendue de cette expiation. De ces considérations découleront quatre principaux avantages : et d'abord, nous connaissons mieux la gloire de Jésus-Christ; car cette gloire est d'autant plus grande que le crime commis contre elle a été plus sévèrement puni et vengé. En second lieu, ceux qui sont aveugles, s'ils ne sont pas entièrement obstinés dans leur malheur, ouvriront les yeux et jugeront par l'énormité du châtement de la grandeur de la faute. Troisièmement, ceux que notre Seigneur a déjà favorisés de la connaissance de la vérité, ceux qu'il a incorporés à son Eglise, qu'il a rendus participants de la grâce de son Evangile, seront confirmés dans la foi, et témoigneront à l'auteur de tous ces biens une reconnaissance de plus en plus empressée. Plus, en effet, cette histoire sera triste, plus sera grand le sujet de leur allégresse, parce qu'ils verront là, en dehors de ce que nous avons dit jusqu'ici, une preuve et un témoignage nouveau de la vérité de la foi, qui n'augmente jamais dans une âme sans accroître aussi sa paix et sa joie, compagnes inséparables de la foi vive et sincère. Quatrièmement, enfin, le sage lecteur reconnaîtra en ceci la rigueur de la justice divine et la vérité de ces paroles de l'Apôtre : « C'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. » *Hebr.* x, 31.

Et pour que le lecteur chrétien retire de cette lecture des fruits plus abondants, je dois l'avertir que s'il demeure frappé de toutes les calamités qui passeront sous ses yeux, il ne doit pas l'être moins de la sévérité qu'exerce la justice divine, non-seulement contre les déicides qui clouèrent Jésus-Christ à la croix, mais encore contre ceux qui, selon le langage de l'Apôtre, « crucifient tous les jours le Fils de Dieu dans leur cœur par leurs péchés, connaissant parfaitement ce qu'ils font. » *Hebr.* vi,

6. Les aveugles et les malheureux qui mirent le Sauveur à mort ne savaient pas quel était celui qu'ils faisaient mourir. Car, à nous en rapporter encore à l'Apôtre, s'ils eussent connu ce Seigneur de gloire, jamais ils ne l'auraient crucifié. » *I Cor.* II, 8. Mais nous qui le connaissons, qui l'adorons, qui avons été témoins de sa gloire et de ses triomphes, qui lui devons tant de reconnaissance pour le bienfait inestimable de la rédemption, que nous sommes coupables de le crucifier chaque jour par nos péchés! Aussi nous avons tous grand sujet de craindre la rigueur de la justice divine; car, si nous n'attachons pas le Sauveur à la croix au moyen de clous, nos œuvres le crucifient à chaque instant, lorsque nous empêchons par de mauvais exemples l'efficacité de sa rédemption. Voilà les fruits que nous pourrons retirer de cette lecture. Le plus important de tous est néanmoins la confirmation de la vérité de notre foi. Après les miracles et les prophéties, il n'est pas de témoignage plus éclatant, de preuve plus manifeste de cette vérité que ces châtimens étranges et terribles, infligés par Dieu à un peuple privilégié, favorisé et aimé au-dessus de tous les autres, châtimens qui se poursuivent encore à travers les âges avec une constante sévérité. En présence des avantages incontestables de cette lecture, qu'on ne me reproche pas de m'être si longtems étendu sur ce sujet; Dieu sait que la pensée de faire du bien m'y a seule amené!

Or, pour développer convenablement une matière en elle-même si profitable, observons d'abord que les maux qui affligent les hommes ici-bas ne sont pas l'effet du hasard, mais qu'ils leur sont envoyés par la providence de Dieu, qui gouverne, avec une égalité et une justice souveraine, tout ce qui existe. C'est pourquoi le Seigneur s'écriait autrefois par la bouche d'Isaïe : « Je suis le Seigneur qui ai fait la lumière et qui crée les ténèbres; c'est moi qui fais la paix et qui crée le mal; je suis le Seigneur, auteur de toutes ces choses. » *Isa.* XLV, 7. Le prophète Amos nous dit aussi « qu'il n'y a pas de mal dans la cité qui ne nous soit envoyé par la main de Dieu. » *Amos.* III, 6. S'il dit dans la cité, c'est pour désigner les maux publics des cités et des royaumes, qui sont toujours les punitions infligées au péché. Les maux

privés, en effet, tels que la cécité de Tobie et les humiliations de Job, furent moins un châtement de leurs fautes qu'une occasion de briller fournie à leur vertu. C'est le sens de ces paroles du livre de Job, où ce saint homme dit « que rien n'arrive en ce monde sans une cause, et que la douleur ne naît pas de la terre, » *Job.* v, 6, c'est-à-dire des seules causes humaines, la cause première étant toujours le principe de tout ce qui existe. Que si l'on désire connaître les fléaux que le péché a attirés sur le monde, on n'a qu'à lire le vingt-huitième chapitre du Deutéronome, et l'on ne sera pas longtemps sans s'étonner de leur rigueur et de leur multitude.

Ajoutons une seconde remarque. Dieu, étant l'auteur de toute justice et de toute équité, proportionne toujours le châtement au péché commis, de telle sorte qu'il inflige de grandes peines aux grands coupables et qu'il punit les fautes plus légères par de plus légers châtements. Il observe, dans ses jugements, la loi qu'il a lui-même faite aux hommes de mesurer à l'énormité du délit, les rigueurs de l'expiation. *Exod.* xix, 35. En voici deux exemples fameux, choisis parmi un grand nombre d'autres : Deux fois deux rois étrangers entrent dans Jérusalem à main armée. La première fois, ce fut Sésac, roi d'Egypte; mais Dieu ne lui permit pas d'amonceler des ruines dans la ville conquise, parce que, comme nous l'apprend le texte sacré, il y avait encore dans le royaume une foule de gens de bien qui avaient la religion à cœur. II *Paral.* xii. Nabuchodonosor, roi de Babylone, fut le second qui franchit le seuil de ses portes en vainqueur. Le culte divin était alors complètement abandonné, et l'idolâtrie, avec toutes ses abominations, y régnait en souveraine maîtresse. Mais voici que pour venger tous ces crimes, Dieu suscite contre la ville coupable le roi étranger, et comme il n'y avait alors en elle aucune partie saine, aucune ne fut épargnée; elle fut renversée de fond en comble et complètement égalée à la terre. IV *Reg.* xxv. Ainsi fut observée la stricte justice dans les décrets de la Providence.

Ces deux observations étant faites, et les principes qu'elles contiennent étant admis, que nous reste-t-il à faire, sinon de

traiter en détail des calamités qui fondirent sur Jérusalem, sa province et son peuple, depuis la mort du Sauveur? Et pour procéder avec ordre dans le récit de cette histoire lamentable, nous la diviserons en trois parties. Dans la première, nous parlerons des malheurs qui précédèrent la destruction de Jérusalem; la seconde sera tout entière consacrée à l'histoire de la destruction elle-même; dans la troisième, enfin, nous raconterons les calamités qui la suivirent.

Les malheurs qui ont précédé, accompagné ou suivi la destruction de Jérusalem furent si étonnants et si incroyables que, n'était l'autorité indestructible de l'historien qui les raconte après en avoir été témoin, nous aurions de la peine à les regarder comme vrais. Cet historien n'est autre que Josèphe, Juif de naissance et de profession, qui fut un des hommes de son temps les plus remarquables en éloquence, en prudence, en science des Ecritures, et par-dessus tout un valeureux capitaine. Tandis qu'il gouvernait la province de Galilée, il défendit pendant quarante années la ville de Jotapata contre toute la puissance romaine, et quand la ville fut prise, il fut conservé seul comme par miracle, destiné, ce semble, tout exprès à devenir l'écrivain de cette histoire. Qui pouvait l'écrire, en effet, avec plus de vérité, plus d'éloquence et moins de soupçon? Chrétien, on l'aurait peut-être accusé de favoriser ses coreligionnaires, de vouloir venger la mort de Jésus-Christ, d'exagérer ou même d'inventer ses récits. Dieu permit qu'il ne le fût pas, et certes il ne cherche pas à s'en défendre; car il dit clairement qui il est en commençant son histoire : « Moi, Josèphe, fils de Matathias, citoyen et prêtre de Jérusalem, qui combattis contre les Romains, lors de la première conquête, et aussi pendant la seconde jusqu'aux dernières extrémités, j'entreprends cet ouvrage. » Josèphe obtint non-seulement l'estime, de ses compatriotes, mais encore celle des Romains, parmi lesquels il devint célèbre. On lui dressa une statue au milieu de Rome en récompense de ses écrits, et il fut décrété que ses ouvrages seraient placés dans les bibliothèques publiques, où ils jouissent du plus grand crédit et de la plus grande autorité.

Je crois nécessaire avant tout de prévenir le lecteur qui vou-

drait connaître dans tous ses détails la matière dont nous allons traiter, qu'il les trouvera tout au long dans les sept livres où cet auteur les raconte. Pour moi, je me contenterai d'en donner un résumé succinct, et de toucher, comme en passant, les faits dont il parle très-au long; on s'en convaincra facilement en recourant à la source même de laquelle tout ceci découle.

CHAPITRE XIV.

Des calamités qui ont précédé la destruction de Jérusalem.

Les calamités qui précédèrent la destruction de Jérusalem remontent au temps de Pilate, juge inique du Sauveur. Dieu ne permit pas que la mort de son fils demeurât longtemps impunie; il voulut au contraire que le châtement suivît de près le crime, et que cette république allât de mal en pis et courût à sa ruine comme par étapes. Pilate, en effet, voulant conduire d'assez loin, trois cents stades environ, de l'eau dans la ville, se sert pour exécuter ses desseins du trésor sacré du temple. Aussitôt le peuple se soulève et cherche à s'opposer par ses plaintes et ses clameurs à cette exaction nouvelle. Mais le gouverneur, informé de cette sédition, donne ordre à ses soldats de prendre les habits du peuple et de se mêler à la foule, en ayant soin de porter sous leurs manteaux des bâtons et des armes dont ils devaient faire usage au premier signal. Ce signal ne se fit pas longtemps attendre, et les soldats tuèrent à coups de bâton bon nombre d'insurgés. Ceux qui échappèrent à leurs atteintes se mirent à fuir, mais en fuyant et en se pressant les uns sur les autres, ils furent tous misérablement étouffés et mis à mort.

Ce désastre fut bientôt suivi d'un autre non moins sérieux. Quand Tibère fut mort, Caius lui succéda. C'était un insensé qui, se laissant aveugler par sa nouvelle dignité, poussa la folie jusqu'à prendre le titre de dieu et à faire placer ses statues dans tous les temples de l'empire, à côté de celles des autres immortels. Seuls, les Juifs indignés refusèrent à cette idole nouvelle une place sur leurs autels; ce que voyant, Caius envoie Pétronius à la tête de

trois légions et de beaucoup d'autres soldats syriens, avec ordre de placer par la force des armes sa statue dans le temple de Jérusalem, et de mettre à mort, ou tout au moins de faire prisonniers, tous ceux qui feraient quelque résistance. Cinquante jours se passèrent en pourparlers : Pétronius insistant auprès du peuple, et le peuple opposant de son côté une noble résistance. C'était le temps de la moisson, et les hommes abandonnaient tous leurs travaux, tout occupés qu'ils étaient de combattre et de repousser une demande aussi impie. Après bien des hésitations et bien des cris, les Juifs consentirent enfin à offrir chaque jour des sacrifices pour le salut de César ; que si on voulait absolument les contraindre à ouvrir les portes de leur temple à la statue de l'empereur, leur parti était pris, et on n'avait plus qu'à les immoler tous, eux, leurs femmes et leurs enfants. Quand Pétronius les vit ainsi déterminés, lui et son armée se laissèrent gagner par la pitié, mais ce n'était pas sans redouter de payer de leur vie le sang qu'ils ne voulaient pas répandre. Dieu vint à leur secours, et la mort de Caius les délivra de toute crainte. Cet insensé mourut, en effet, avant d'apprendre l'issue de la mission de Pétronius, et ce nouveau dieu ne régna que trois ans.

Claude succéda à Caius, et son règne ne fut pas moins funeste aux Juifs que celui de son prédécesseur. Chaque année le peuple se réunissait en foule à Jérusalem pour y célébrer la Pâque ; or, afin de maintenir dans une si grande multitude l'ordre le plus parfait, on avait coutume d'envoyer à ces solennités, pour tout le temps qu'elles duraient, un certain nombre de soldats. Parmi ces derniers, il s'en trouva un assez éhonté pour tourner le dos au peuple et se permettre, avec une effronterie sans égale, des paroles et des actes grossiers et malhonnêtes. C'en fut assez : quelques jeunes gens s'en émurent et commencèrent à jeter des pierres aux soldats. Le président Cumanus, témoin de ce qui se passait et craignant que la fureur du peuple ne se tournât contre lui, fit venir en toute hâte un nombre considérable de gens armés. A peine le peuple en fut-il instruit qu'il prit la fuite de tous côtés ; mais, dans leur empressement, les fuyards se heurtent et se renversent, et la confusion est si grande que dix

mille personnes perdent la vie dans la mêlée. Ainsi fut changée en un deuil public cette réjouissance nationale, chacun ayant à verser des larmes sur le trépas d'un des siens. Eusèbe raconte cette même calamité dans son *Histoire ecclésiastique*.

D'autres calamités fondirent encore sur le peuple juif; elles furent suscitées par la malice de quelques imposteurs qui, sous une fausse couleur de religion, visaient à introduire des nouveautés, et, cherchant à s'attirer le peuple inconstant et frivole, le réunissaient dans la campagne, où Dieu devait, à les en croire, faire briller à leurs yeux des signes manifestes de liberté. Il y avait là toutes les allures d'une révolte; aussi le président de Judée, nommé Félix, envoya-t-il contre eux des gens de pied et des soldats à cheval, qui les détruisirent complètement. Mais nul ne les humilia comme un devin égyptien, qui se faisait passer pour prophète. Il réunit autour de lui trente mille hommes, et les amenant dans la campagne, prétendit entrer dans Jérusalem à la pointe de l'épée et devenir seigneur de cette capitale. Les Romains mirent bientôt fin à ses prétentions, eu le prenant lui-même d'abord et ensuite un grand nombre de ses partisans. Tandis que ces choses se passaient, la Judée était infestée de voleurs et de brigands qui, sous les dehors d'une fausse liberté, se répandaient en tous lieux, pillant les maisons des riches et des pauvres, allumant en plusieurs lieux des incendies funestes et dévastant tout le pays.

Il s'éleva encore à Césarée une contestation violente pour savoir à qui, des Gentils ou des Juifs, appartiendrait cette ville; les premiers autrefois en avaient longtemps été les maîtres, mais elle avait été rebâtie par Hérode. La chose s'envenima tellement qu'il fallut en venir aux armes. Il y eut plusieurs rencontres, et l'on compta beaucoup de morts dans les deux camps. Cependant, le président, dont je viens de dire le nom, chassa les rebelles de la ville et mit à mort un grand nombre de ceux qui refusèrent d'obéir.

Et pour qu'aucune épreuve ne fût épargnée à cette infortunée nation, Dieu permit que les présidents qui devaient gouverner la république et faire régner dans son sein la paix et la justice,

fussent ses ennemis acharnés et les plus insignes pillards de la terre entière. Nommer Albinus, en effet, n'est-ce pas nommer le vice en personne, tant on trouve en lui de malice et de cruauté? Tous ses soins consistaient à inventer des exactions nouvelles, des impôts, des tributs; il vendait la justice à prix d'argent. Il suffisait de pouvoir beaucoup donner pour être innocent; on était sûrement coupable quand on n'avait rien. Informés de la conduite de ce juge et sachant bien qu'on obtenait tout de lui avec de l'or, des Juifs célèbres à Jérusalem, grands prôneurs de nouveautés et brûlant du désir de porter atteinte à l'état de la république, achetèrent, pour réaliser leurs desseins, l'impunité de leurs crimes et le silence de leur président. Sous la protection de cette sécurité coupable, ils allaient dans toute la ville accompagnés de leurs alliés, mettant à contribution les faibles qui ne savaient pas se défendre et qui, dans l'impuissance de se plaindre, gardaient sur ce qui leur arrivait le plus profond silence. Quant aux autres, ils furent forcés, pour se garantir du pillage, de donner leur argent à des personnes pour lesquelles les plus durs châtimens eussent été la plus douce récompense. Le président cependant feignait de n'être pas au courant de ces désordres; l'argent avait aveuglé ses yeux, enchaîné sa langue, lié ses mains : il oubliait toutes ses obligations et ne trouvait ni parole, ni énergie pour les remplir.

Gestius Florus succéda à Albinus, et telles furent sa tyrannie et ses cruautés qu'il fit regretter son prédécesseur. Albinus avait conservé un reste de pudeur, et, pour commettre ses méfaits, il usait de ruse, il cachait ses menées; Florus commettait ouvertement ses crimes et allait même jusqu'à tirer vanité de sa conduite. Il exerça contre cette malheureuse nation des vexations de tout genre et toute sorte de cruautés, violent envers les pauvres et les affligés, effronté et pervers avec les hommes dépravés et méchants. Nul n'attaqua plus effrontément la vérité par ses impostures et ses mensonges; nul ne posséda jamais mieux le secret de nuire. Il poursuivait de ses exactions injustes les biens des particuliers; mais les provinces et les villes n'étaient pas davantage à l'abri de sa cupidité, et il les écrasait d'impôts et

de vexations de toute nature. Tel était, en un mot, l'état des choses, qu'il n'avait plus qu'à promulguer solennellement l'autorisation de piller, pourvu qu'on voulût bien partager avec lui le fruit des rapines faites. Aussi, devant une telle avarice, les habitants de cette province abandonnèrent-ils leurs demeures pour aller chercher ailleurs plus de repos et une vie plus tranquille.

Mais pourquoi énumérer successivement les crimes, les injustices, les vols, les cruautés et toutes les vexations de ce tyran cruel, envoyé tout exprès, ce semble, comme un fléau vengeur dans ces contrées malheureuses? Ce serait un trop pénible labeur. Qu'il me suffise de dire que Florus, soupçonnant bien le sort qui l'attendait s'il était dénoncé à l'empereur, s'arrêta à une idée satanique, dont la malice dépasse toute expression. Il redouble de sévérité envers le peuple, il rend son sort plus dur, il fait couler, sans autre raison que son bon plaisir, le sang le plus illustre et le plus innocent, afin qu'excédé par ces traitements, le peuple en vînt à une révolte manifeste contre l'empire romain. Le but qu'il poursuivait était atteint; il espérait, sous le faux prétexte d'une rébellion à prévenir et à comprimer, abriter la noirceur de sa conduite et l'horreur de ses châtimens. Mais la divine Providence, qui fait tout concourir à l'accomplissement de ses desseins, posait là le principe de la révolte des Juifs contre les Romains, et par elle celui de la destruction de leur empire, en punition de la mort du Sauveur, conformément à ce qui avait été prédit.

N'oublions pas, en retraçant la conduite détestable de ce gouverneur, les deux entrées qu'il fit dans Jérusalem: il y vint non plus comme un pasteur tranquille, mais comme un loup irrité, accompagné de plusieurs gens de guerre auxquels il donna ample licence de voler tout ce qu'ils trouveraient dans la place et de mettre à mort tous ceux qu'ils rencontreraient. C'était plus qu'il n'en fallait pour encourager les mauvais instincts des soldats; aussi, loin de s'en tenir aux concessions qui leur étaient faites, ceux-ci se crurent autorisés à de plus grands désordres. Ils entrèrent dans les maisons des plus riches de la ville et prirent tout ce qu'ils y trouvèrent. Ils s'emparèrent ensuite de quelques

hommes importants, honorés du titre de citoyens romains, et les livrèrent à Florus qui, sans respect pour leurs droits, exerça sur eux sa colère, et, après les avoir fait battre de verges, les condamna ignominieusement au supplice de la croix. Ce fut pour les habitants de Jérusalem une journée meurtrière; on ne pardonnait ni au sexe ni à l'âge, et le nombre de ceux qui moururent en ce jour, hommes, femmes ou enfants, s'éleva à six cent trente.

La seconde entrée à Jérusalem ne fut pas moins cruelle que la première; à l'aide d'un stratagème hardi, il chercha à exciter un tumulte général parmi les citoyens, afin que ses soldats, sous prétexte de désordre, intervinsent et tombassent sur eux. Ils en massacrèrent un grand nombre; les autres cherchèrent dans la fuite un remède à leur péril; mais dans leur précipitation, ils se heurtèrent à des issues fort étroites, tombèrent les uns sur les autres et s'étouffèrent mutuellement. Le désastre fut général; il y eut, entassés les uns sur les autres, une grande quantité de morts, meurtris et défigurés au point d'être méconnaissables à leurs propres parents.

Ces carnages et ces horribles cruautés donnèrent naissance à la révolte des Juifs contre les Romains, de même qu'aux guerres civiles, plus cruelles et plus sanglantes que celles qu'ils soutinrent contre leurs ennemis communs. Les premiers qui prirent les armes contre les Romains furent quelques jeunes gens volages et séditieux; le peuple et la portion éclairée de la nation résistèrent à ces entraînements, car ils comprenaient à quels périls ces séditions exposaient leur république. Ces divergences d'idées firent éclater la première guerre civile qui dura sept jours, et dans laquelle bon nombre de Juifs des deux partis furent massacrés. Quelques soldats romains venus au secours du peuple demandèrent aux révoltés la permission de se retirer sans être inquiétés; ceux-ci s'engagèrent par un serment solennel à les laisser sortir en paix. Mais, au mépris de tous leurs engagements, ils fondirent bientôt sur eux et les mirent cruellement à mort. Or, c'était ce jour-là même le sabbat, jour où les Juifs s'abs-tiennent même des bonnes œuvres. Leur crime en prit une nouvelle malice, et l'historien Josèphe dit à cette occasion qu'en

punition d'un tel péché les coupables devaient appréhender davantage la vengeance divine que les représailles des Romains.

On comprend ce qui devait résulter de tous ces événements : la révolte était commencée et par elle une ère de malheurs inaugurée. On ne vit plus que cruautés sur cruautés, pillages sur pillages, meurtres sur meurtres, incendies sur incendies, et tant d'autres calamités qu'il faut pour les croire ne pas perdre de vue la sincérité de l'historien qui en fait le récit. Pour nous, nous demanderons qu'on se souvienne seulement de la mort du Sauveur, que ces malheurs avaient mission de venger, et tout s'expliquera facilement. Un crime si grand et si extraordinaire ne pouvait être expié que par des châtimens extraordinaires et dont on n'eût pas d'exemples jusque-là. Il arriva donc, au rapport de Josèphe, que, le même jour et à la même heure où les Juifs révoltés trahissaient la foi donnée aux soldats romains, tandis qu'on célébrait le sabbat, une sédition violente éclata contre les Juifs de Césarée; on en appréciera facilement l'intensité par le nombre des morts, qui s'éleva à plus de vingt mille, c'est-à-dire que tous les Juifs qui avaient choisi Césarée pour demeure furent massacrés et qu'il n'en resta pas un seul dans la ville. Quand la nouvelle de cet affreux événement fut connue dans la Judée, on courut vite aux armes, des bandes se réunirent qui parcoururent le territoire syrien, pillant et massacrant tout ce qu'elles purent rencontrer. Les Syriens, de leur côté, se mirent sur la défensive; leurs soldats résistaient vigoureusement aux attaques des ennemis, et portaient dans leurs rangs la mort et le carnage, contents d'assouvir ainsi la vieille haine que leur nation avait nourrie de tout temps contre les Juifs et d'échapper aux périls que les attaques inattendues leur avait fait courir. Les Juifs n'eurent alors d'autres moyens de salut que de se tuer mutuellement pour ne pas tomber entre les mains de leurs ennemis. Ainsi le jour s'écoulait tout entier à verser du sang, et la nuit à redouter les massacres du lendemain.

Aux massacres de Césarée succédèrent ceux de Scythopolis. Pour arriver à leurs fins, les habitants de cette dernière ville employèrent le mensonge et la ruse. Ils promirent aux Juifs de

respecter leur tranquillité; mais bientôt abusant de la sécurité où leur parole les avait mis, ils fondirent sur eux pendant la nuit, tandis qu'ils dormaient, les massacrèrent et s'emparèrent de leurs biens. On compta treize mille victimes.

L'exemple fut contagieux. Quand les autres cités virent les Juifs révoltés contre l'empire, il n'y eut plus aucun respect pour eux, et les massacres devinrent généraux. Deux mille cinq cents Juifs furent tués à Ascalon, deux mille à Ptolémaïde. On en égorgea un plus grand nombre à Tyr, sans compter ceux qu'on retint prisonniers, dont le nombre est incalculable. Ainsi se conduisirent les autres villes païennes où habitaient quelques Juifs; les unes par crainte, les autres par esprit de haine, toutes se soulevèrent contre cette malheureuse nation et lui firent tout le mal qu'elles purent.

Néanmoins dans l'histoire des malheurs de ce peuple, rien n'est comparable au massacre d'Alexandrie. Bon nombre de Juifs avaient choisi cette cité pour résidence, et ils demeuraient dans un endroit isolé, tout-à-fait indépendant des habitations des Gentils. Or, un jour, sans doute par une permission de la justice divine, un habitant d'Alexandrie ayant répandu le bruit que les Juifs étaient ennemis de la cité, ceux-ci se réunissent et en viennent bientôt aux mains avec les Alexandrins. Le président de la cité cherche en les séparant à rétablir l'ordre; mais n'en pouvant venir à bout, il envoie deux légions romaines et cinq mille soldats de Libye, avec ordre de poursuivre les Juifs de tout leur pouvoir, de les massacrer, de saccager et de brûler leurs maisons. Ses ordres furent scrupuleusement exécutés, et cinquante mille Juifs payèrent leur résistance de leur vie. On n'épargna ni les enfants, ni les vieillards; ils furent tous passés au fil de l'épée; Alexandrie tout entière se réveilla nageant dans le sang des victimes.

Qu'ajouter à ces horreurs? Les habitants de Damas, témoins des séditions des Juifs et de leur révolte contre l'empire, résolurent de mettre à mort tous ceux qui s'étaient fixés parmi eux. Seulement, par amour pour leurs femmes qui judaïsaient, ils tinrent leur résolution secrète. Ils les surprirent donc un jour à

l'improviste, tandis qu'ils étaient désarmés, et, sans courir le moindre péril, ils en massacrèrent dix mille en une heure de temps. Et pourtant ces malheurs n'étaient que le prélude, et s'il se peut, les premières vêpres des catastrophes qui allaient bientôt les écraser; car, selon le langage d'Isaïe, « la colère de Dieu n'était pas apaisée par tous ces châtimens, et la main de sa fureur demeurait toujours étendue. » *Isa. v, 25.*

On s'en aperçut peu de temps après. Car voici que Gestius Gallus, gouverneur de Syrie, et dès lors de Judée, ayant eu connaissance de la surexcitation des Juifs, réunit une armée puissante et marche à l'assaut de Zabulon; il s'en empare sans difficulté, la fait saccager, et donne ordre de mettre le feu à toutes les maisons dont la plupart étaient fort belles. De là il lance sur Jaffa une partie de son armée, et, attaquant cette place par terre et par mer, en fait en peu de temps la conquête. Ses soldats massacrent tous les habitans de la ville conquise, saccagent leurs maisons et les réduisent en cendre : terrible boucherie où on ne compte pas moins de huit mille quatre cents victimes! Les habitans d'une ville voisine de Samarie eurent le même sort que ceux de Jaffa; on les traita eux et leurs maisons avec la même cruauté.

Un digne émule de Gestius dans le meurtre et le carnage fut un capitaine romain, nommé Antonius, qui tenait garnison dans Ascalon. De tout temps une haine profonde existait entre les Juifs et les Ascalonites. Pour l'assouvir, les révoltés, qui traversaient en dévastateurs les terres ennemies, se réunirent et marchèrent ensemble sur Ascalon dans le dessein de s'en emparer. Ce fut pour leur malheur, car Antonius se donna toutes sortes de soins pour les repousser, et il y parvint avec le secours de ses fantassins et de ses cavaliers; les assaillans eurent plus de dix mille hommes tués; ceux qui échappèrent au massacre durent chercher leur salut dans la fuite. Mais les Juifs ne se laissèrent pas décourager par ce mauvais succès. Ils se réunirent en plus grand nombre, attaquèrent la même ville une seconde fois, mais toujours avec le même désavantage; ils furent vaincus et laissèrent, pour prix de leur défaite, huit mille morts sur le champ de bataille. Le général romain avait triomphé d'eux avec un petit

nombre de soldats; circonstance mémorable qui doit nous faire voir dans lui et dans les siens des instruments dont Dieu se servait pour poursuivre ses vengeances contre le peuple juif.

Ces désastres et ces calamités se succèdent sans interruption après la mort du Sauveur; sans doute la justice divine le voulut ainsi, afin que le crime ne demeurât pas longtemps impuni. Néanmoins ces malheurs n'étaient que le prélude de bien d'autres plus affreux. Avec Vespasien, et son fils Titus, envoyé par son père vers les Juifs pour les apaiser, se poursuit le supplice de la nation déicide. Jusqu'ici, en effet, les calamités ont été partielles et se sont appesanties seulement sur quelques villes isolées; mais à partir de ce jour, le peuple entier, tout le royaume, toutes ses villes, et Jérusalem surtout, la plus belle de toutes les villes juives, vont tomber sous les coups de la justice et des vengeances de Dieu.

CHAPITRE XV.

De la conquête de la Galilée et de la Judée par l'empereur Vespasien : désastres qui la signalèrent.

Raconter en détail les travaux et les tribulations des Juifs depuis l'arrivée des légions romaines dans la Judée, est une entreprise qui dépasse toute éloquence humaine, en même temps qu'elle présente le tableau de grandes infortunes dont les plus tristes tragédies qui se sont passées dans le monde, nous donnent à peine l'exemple. Avant de commencer le siège de Jérusalem, Vespasien résolut de conquérir toutes les villes de cette province, qui devinrent par leur résistance les propres auteurs de leurs maux. Plus elles résistaient, en effet, plus était cruel le sort qu'on leur faisait subir après les avoir conquises : on massacrait les habitants ; on pillait et on brûlait leurs demeures. Mais je n'ai pas le dessein d'écrire ici une histoire ; je veux simplement, par l'énormité de ce châtement, faire connaître, comme je l'ai déjà dit, la sévérité de la justice divine et la grandeur du crime qui méritait une telle expiation. Aussi ne mentionnerai-je en cet endroit que quelques sièges particuliers, avec les malheurs qui les ont signalés.

Vespasien arriva donc en Judée avec une armée puissante, et son premier soin fut de conquérir la Galilée, dont Josèphe, le propre écrivain de cette histoire, était alors gouverneur. Gadara fut sa première conquête; il s'empara de cette ville, et, les enfants exceptés, il fit tuer, sans aucune exception, tout le reste des habitants; il mit ensuite le feu à la ville et à tous les villages voisins.

De là, il courut assiéger une des plus fortes places de la Judée, Jotapata, alors défendue par le même Josèphe. La lutte fut violente et acharnée : on se battit quarante-six jours avec un acharnement réciproque; mais enfin il fallut céder, et les portes de la ville tombèrent devant les armes de l'empereur, qui passa au fil de l'épée tous ceux qu'il trouva dans la place conquise, à l'exception des enfants et des femmes. On ne fit pas plus de douze cents prisonniers; mais, soit pendant le siège, soit à la prise de la ville, il y eut quarante mille morts.

Tandis qu'on attaquait Jotapata, on faisait encore, par les ordres de Vespasien, le siège de Jaffa; toute résistance dut bientôt céder, et quand l'empereur fut entré dans la place, il fit mettre à mort tous les habitants, jeunes hommes ou vieillards, sans égard pour leur âge. Seuls les enfants et les femmes achetèrent au prix d'une dure captivité la faveur de conserver la vie. Il y eut quinze mille morts et deux mille huit cents prisonniers. Et comme, quelques jours après ce carnage, un certain nombre de révoltés se réunirent de nouveau dans la place pour s'y fortifier et y défier l'ennemi, l'armée romaine revint aussi à la charge, et, prenant les insurgés par terre et par mer, elle les attaqua des deux côtés avec tant de succès que la terre et la mer étaient rougies de sang et couvertes de cadavres. Il y en eut plusieurs qui, pour ne pas tomber entre les mains des Romains, se donnèrent eux-mêmes la mort. On n'a jamais connu le nombre des victimes.

Quand tout fut fini à Jaffa, Vespasien arriva en face de Tarichéas, une autre grande et puissante cité; après un siège difficile, il parvint à s'en rendre maître, et pénétra dans ses murs. Ce fut pour le malheur des habitants, car il fit exterminer tous les

hommes qu'il y trouva, jeunes ou vieux. Il épargna seulement six mille jeunes gens, qui étaient dans la plénitude de leur force, pour les envoyer à Néron, comme un tribut de reconnaissance. Le reste des citoyens, au nombre de trente mille quatre cents, fut indignement vendu, à l'exception de ceux dont on fit gracieusement hommage au roi Agrippa, maître de la cité conquise, afin qu'il s'en servît selon ses vues; mais ceux-là mêmes partagerent bientôt le sort de leurs frères.

Mentionnons encore une calamité d'un nouveau genre dont furent affligés quelques Juifs révoltés. Ceux-ci, pour mieux se défendre, s'étaient retirés ensemble dans un château fortifié; mais pas plus dans cette position que dans les autres, ils ne purent opposer une résistance victorieuse. Quand ils virent donc que tous leurs efforts devenaient inutiles, qu'ils n'avaient plus aucune chance de salut, et que les Romains se montraient impitoyables envers tous les rebelles, ils s'arrêtèrent à une résolution désespérée. Pour ne pas tomber entre les mains ennemies, ils arrêtèrent de prévenir leurs armes et de mettre eux-mêmes fin à leurs jours. Leur détermination fut trop bien exécutée : les fils se jetèrent dans les bras de leurs pères, les époux pressaient leurs épouses sur leur cœur, et quand ces derniers adieux furent faits, au milieu des larmes et des sanglots universels, il fallut songer à mourir. Les plus résolus d'entre eux, au nombre de dix, s'offrirent à consommer cette horrible boucherie, en passant leurs frères au fil de l'épée. Puis ils se tuèrent mutuellement jusqu'au dernier, qui se donna lui-même la mort, et tomba parmi les restes inanimés de ses frères. Deux femmes survécurent seules, qui s'échappèrent en toute hâte et allèrent porter aux Romains la nouvelle de ce qui s'était passé.

On se demandera peut-être pourquoi Vespasien et Titus, deux empereurs pacifiques et cléments, se montraient aussi cruels envers les vaincus après la conquête, alors surtout qu'il était dans le caractère romain de ne point abuser du succès comme les autres nations. La réponse est aisée : le même Dieu, qui avait fait de Nabuchodonosor un instrument de vengeance pour faire expier à son peuple ses péchés, et surtout son idolâtrie, voulait,

par le ministère de ces deux empereurs, punir un crime dont l'horreur dépasse tout ce qu'on avait vu jusque-là : je veux parler de la mort du Sauveur. En veut-on une preuve évidente? Qu'on se souvienne de ce qui arriva à Vespasien et à Titus dans la conquête d'une ville nommée Giscala, où l'armée romaine courut de grands dangers et Vespasien faillit perdre la vie. Après la prise de cette ville, ceux qui l'avaient défendue vinrent chercher un refuge commun dans un château très-fort, assis sur le sommet d'une roche élevée, au milieu d'une ceinture de rochers. Les Romains, s'étant opiniâtrés à les y poursuivre, furent bientôt assaillis d'une telle quantité de pierres et de flèches dirigées par la main des assiégés, qu'ils en éprouvaient de grands dommages, sans pouvoir en tirer vengeance, à cause de la hauteur du lieu que les Juifs avaient choisi pour retraite. Mais voici qu'au rapport de l'historien Josèphe, et sans doute par une permission particulière de Dieu, un grand vent, accompagné de tourbillons violents, vient frapper en face les assiégés ; les flèches qu'ils lançaient, loin de blesser les Romains, déviaient en chemin et passaient à côté d'eux, tandis que chaque Romain, favorisé par la tempête, pouvait diriger sûrement ses coups qui tous atteignaient infailliblement leur but. Ce même miracle, notre Seigneur l'opéra une seconde fois en faveur de l'empereur Théodose, dans une bataille qu'il livrait à l'armée d'un tyran ; c'est à ce propos que le poète Claudien s'écrie : « O empereur chéri de Dieu, pour vous il tire du sein de la terre des hivers tout armés, pour vous le ciel combat et les vents conjurés viennent prendre part à la lutte! » Par ce miracle, d'ailleurs, Dieu voulut montrer qu'il était avant personne le capitaine des Romains, puisqu'il venait leur apporter le secours des vents et des autres éléments. En somme, la conclusion de cette victoire fut que les assiégés exercèrent contre eux-mêmes plus de cruauté que les assiégeants. Ces derniers, en effet, ne tuèrent que quatre mille hommes ; mais ceux qu'ils avaient épargnés en vinrent à un acte de désespoir, et cinq mille d'entre eux, pour ne pas tomber entre les mains des Romains, se précipitèrent du haut de rochers élevés.

A ces désastres succédèrent ceux de Gadara, cité puissante

qui se rendit volontairement à Vespasien. Seulement les jeunes gens et les autres révoltés sortirent de son sein, et, rencontrant sur leurs pas un nombre considérable d'autres rebelles, ils se joignirent à eux et formèrent ainsi un corps d'armée considérable. Les Romains les poursuivirent aussitôt, ravageant, pillant et brûlant tout le pays par où ils passaient; ils les refoulèrent jusqu'aux rives du Jourdain, qui opposait aux fugitifs, dans le débordement de ses eaux, un obstacle infranchissable. Force fut donc d'accepter le combat en ce lieu. La lutte fut fatale aux Juifs; treize mille des leurs demeurèrent sur le champ de bataille, et deux mille deux cents entre les mains des ennemis; d'autres, en grand nombre, se jetèrent dans le fleuve et furent ensevelis sous ses eaux, à ce point que le nombre de ceux qui périrent est incalculable. Ce dernier désastre fut plus horrible que les précédents, à cause d'abord du ravage et des meurtres que l'armée romaine sema partout sur son passage, et surtout à cause du nombre des victimes. Les eaux du Jourdain étaient arrêtées par la multitude des cadavres amoncelés dans leur lit; un lac voisin, le lac Asphaltite fut aussi rempli par les corps des mourants, et l'on vit ces cadavres déborder avec ses eaux, et porter la corruption dans d'autres rivières. Qui donc, en présence de ces malheurs, en se souvenant surtout qu'aucun n'arrivait sans une permission particulière de la Providence, qui pourrait ne pas s'écrier : O justice de Dieu ! ô châtement de la Providence ! ô vengeance divine ! Qui vit jamais les ruisseaux encombrés de cadavres, et les eaux des grands fleuves arrêtées par leurs dépouilles ? Oh ! que l'Apôtre avait raison de s'écrier « que c'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ! » *Hebr. x, 31*, et David d'appeler le Seigneur « le Dieu des vengeances, » *Ps. xcii, 4*, à cause de sa sévérité envers le péché ! Mais pour revenir à notre sujet, quand les Romains eurent complété leur victoire, ils poursuivirent leur marche, s'emparèrent de tous les points et de tous les endroits fortifiés qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. A ce point, on peut le dire, que toute la contrée qui était en deçà du Jourdain tomba bientôt en leur puissance.

une croix à la vue d'une multitude rassemblée, et sous les yeux de sa très-sainte Mère, qui entendait les coups de marteau et qui voyait le sang divin de son Fils baigner la terre et ruisseler jusqu'à ses pieds; sur cette croix, il a été poursuivi des moqueries et des railleries des Pharisiens qui le faisaient mourir; et pour pouvoir endurer toutes ces choses, il s'était uni une nature en laquelle il pût souffrir ce que sa nature impassible se refusait à supporter. Telle est l'œuvre admirable de la rédemption, et le Prophète avait raison de dire que « le Seigneur devait accomplir une œuvre étrangère à sa nature, » *Isa. xxviii, 21*, encore qu'elle ne fût pas étrangère à sa bonté et à sa miséricorde.

IV.

De l'admiration et de l'étonnement que les œuvres de l'ineffable bonté de Dieu excitent dans les âmes.

Que dire de l'humilité de la naissance du Sauveur? Salomon éleva au Seigneur un temple, le plus riche et le plus beau de tous ceux qu'on a jamais construits et qu'on construira jamais dans le monde; et quand il l'eut fini, tout étonné que Dieu daignât y faire sa demeure, il s'écriait : « Est-il donc croyable que Dieu habite avec les hommes sur la terre? Si les cieux des cieux ne peuvent vous contenir, ô Seigneur, combien moins cette maison que j'ai bâtie! » *Il Par. vi, 18*. Or si le plus sage des rois demeurerait confondu de ce prodige, avec combien plus de raison ne pouvons-nous pas dire : « Est-il possible que ce Dieu qui a fait le ciel et la terre consente à venir au monde dans une étable! Est-il possible qu'il ne veuille, pour reposer ses membres délicats, qu'une pauvre et humble crèche! Et s'il ne recule pas devant ses abaissements, peut-il se faire que Dieu ait voulu naître entre deux animaux et mourir plus tard sur une croix entre deux voleurs! Y a-t-il rien de plus propre à exciter dans nos âmes plus d'étonnement et une plus vive admiration? Un Dieu naître dans une étable! Un Dieu couché dans une crèche! Un Dieu nourri du lait d'une femme! Que dis-je, un Dieu souffleté! Un Dieu frappé de verges! Celui qui est le miroir de toute beauté; Celui que les anges désirent contempler, conspué et outragé! Un Dieu, enfin,

crucifié entre deux voleurs, comme leur complice et leur chef! Quel spectacle! Qui pourrait, à cette vue, contenir son étonnement et sa frayeur? Qui ne serait consterné et comme ravi hors de lui devant ce prodige de miséricorde et de bonté?» Le soleil obscurcit ses rayons, d'épaisses ténèbres se répandent partout, la terre tremble, les pierres se fendent, « le voile du temple se déchire, et ceux qui assistent à cette scène se retirent en frappant leur poitrine et en confessant leurs péchés. » *Luc. xxiii, 44-48.* Ah! si tout dans la nature, si les corps insensibles eux-mêmes s'attristent et prennent part à la mort du Sauveur, combien plus l'homme, pour qui cette Majesté souveraine se résigne à tant d'humilité et à tant de souffrances, combien plus l'homme ne doit-il pas se sentir ému sous ces impressions saintes? Qu'est-ce qui peut être admirable en ce monde, si ceci ne l'est pas? Entendons le langage d'un saint docteur : Qu'on ne me parle plus, disait-il, de la beauté du ciel, ni des astres qui l'éclairent; qu'on ne me vante plus la fertilité et les richesses de la terre; je ne sais plus les admirer; je ne veux plus voir ni l'immensité et la fécondité de la mer, ni la force des vents qui la soulèvent, ni les splendeurs du soleil, ni les constantes variations de la lune, ni la beauté des étoiles, ni le concert et l'ordre des œuvres de la nature qui déclarent la puissance et la sagesse de Celui qui les créa; de même que les étoiles perdent leur clarté devant le soleil, toutes les œuvres de Dieu, même les plus belles, ne sont rien en comparaison de celle-ci.

Cette œuvre, en effet, elle n'étonne pas moins le cœur de ceux qui la considèrent profondément, que les œuvres de la toute-puissance et de la sagesse divines. La contemplation de la bonté que Dieu nous y montre ravissait les saints et les transportait comme hors d'eux-mêmes, en leur enlevant tout sentiment étranger, tant leurs âmes étaient absorbées et plongées dans l'abîme de cette infinie miséricorde. C'est elle qui fortifiait les martyrs dans leurs souffrances, par le souvenir des douleurs et des souffrances que leur Créateur et leur Dieu avait endurées pour eux. C'était elle qui encourageait les solitaires du désert à supporter les rigueurs des frimas, les ardeurs du soleil, la faim, la nudité,

hommes, avec leurs armes et leurs secours, quand ils ont d'un autre côté les péchés contre eux. Toutes les forces et toutes les ressources des hommes sont pour le bras de Dieu comme des toiles d'araignée : témoins, Babylone, Rome, Carthage et l'infortunée Jérusalem. Aussi, quand le même empereur Titus, après être entré dans la cité, vit les fortifications qui la défendaient, il s'écria : Dieu protège les Romains ; car sans lui comment aurions-nous pu triompher de pareilles difficultés et renverser ces obstacles ?

Comme dans toutes les œuvres qu'elle accomplit, la main de Dieu se manifesta clairement dans la manière dont Jérusalem fut détruite ; il n'y eut là, à proprement parler, qu'une guerre civile que les citoyens engageaient les uns contre les autres. Cette particularité engagea l'empereur Vespasien à ralentir quelques jours son attaque ; il voyait, en effet, les propres habitants de Jérusalem, partagés en trois factions ennemies, consumer chaque jour leurs forces dans des guerres fratricides et se porter les uns les autres des coups mille fois plus cruels que ceux dont les ennemis pouvaient les accabler. C'est ce qui faisait dire à l'empereur que Dieu faisait la guerre pour les Romains ; car tout le mal qu'ils auraient pu faire à leurs ennemis, ils se le faisaient mutuellement, et au-delà.

Or, voici l'origine de ces divisions : quelques hommes pervers, révoltés et cupides, croyant mieux servir leur propre intérêt au milieu du trouble général, élevèrent la voix au nom de la patrie, dont ils voulaient, disaient-ils, conserver intactes la liberté et la gloire. Ils s'appelaient à cause de cela zélateurs, comme s'ils eussent été véritablement pleins de zèle pour le bien public. Ils parcouraient la ville en bataillons armés, et, à l'aide de faux témoins gagnés contre les personnages importants et riches qu'ils accusaient de traiter secrètement avec les Romains pour leur livrer la ville, sans autre forme de procès et sans écouter leur défense, ils les tuaient et les pillaient, laissant entendre au peuple que tout ce qu'ils faisaient, ils le faisaient comme zélateurs de la liberté de la patrie ; tandis qu'ils en étaient en réalité les destructeurs les plus acharnés.

Sur ces entrefaites, Ananias, le grand-prêtre de cette époque,

homme vénérable et plein d'amour pour ses concitoyens, en face des excès et des cruautés de ces méchants, assembla le peuple, lui fit prendre les armes et les réduisit à une grande extrémité. Mais un certain Jean, le plus rusé et le plus pervers des hommes, s'était joint à eux secrètement, et telle fut son influence sur les zélateurs qu'il leur persuada d'appeler à leur secours les Iduméens, leurs voisins; recourant au mensonge pour cela, il affirmait que le grand-prêtre Ananias était secrètement d'accord avec les Romains, et que s'il poursuivait avec tant d'acharnement les zélateurs, c'était parce qu'il voyait en eux d'intrépides défenseurs de la liberté. On choisit parmi les zélateurs deux ambassadeurs pleins de ruse, qui eurent mission de faire connaître aux Iduméens ce qui se passait. Sans examiner l'affaire de plus près, les Iduméens, croyant ce rapport à la légère, réunirent vingt mille hommes et volèrent au secours de Jérusalem, leur métropole. Mais la justice divine, qui combattait, elle aussi, contre ce peuple, suscita la même nuit où les Iduméens arrivaient dans la ville une grande tempête mêlée de pluie et un grand froid, tout autant de choses qui furent pour ce peuple infortuné une cause sérieuse de dommages considérables. Quand Ananias apprit la trahison des zélateurs, il fit fermer sur-le-champ les portes de la ville. Cette mesure porta au comble l'irritation des Iduméens, éveillée déjà par la tempête affreuse qu'ils avaient essuyée la nuit précédente; comment d'ailleurs auraient-ils vu avec indifférence les portes de la ville fermées à leur approche, eux pour qui elles avaient toujours été ouvertes comme pour des amis et des frères? Vers minuit, les gardes qui veillaient aux portes s'étant endormis, les zélateurs, qui faisaient le guet, y accoururent, et s'aidant de limes et de scies qu'ils avaient enlevées au temple, ils parvinrent à briser les serrures et les verrous des portes sans être entendus, car le fracas de la tempête étouffait tout le bruit que leurs instruments pouvaient faire. Les Iduméens pénétrèrent alors sans difficulté dans la ville, et, se joignant aux zélateurs, ils commencèrent à tuer tous ceux qu'ils rencontraient. Qui pourra redire tous les cris, tous les pleurs, tous les gémissements et toutes les plaintes des hommes et des femmes durant cette nuit

lamentable! Le temple, jusque-là repaire infâme de tous les misérables qui y cherchaient un abri, était inondé de sang. On trouva le lendemain matin plus de huit mille cinq cents cadavres dans les rues de Jérusalem; toutes les maisons avaient été pillées et saccagées. Cependant c'était surtout au grand-prêtre Ananias, qui leur avait fermé les portes de la ville, et aux autres prêtres que les Iduméens en voulaient; aussi les massacèrent-ils tous impitoyablement, avec défense de leur donner d'autre sépulture que celles que leurs cadavres abandonnés sur les voies publiques rencontreraient dans le corps des chiens affamés, quoique les Juifs ne refusassent même pas la sépulture à ceux que la justice condamnait à mourir. Si nous en croyons Josèphe, la vertu fut attristée en ce jour meurtrier, et de la mort de tant de gens de bien, et de celle surtout de cet illustre pontife; elle versa des pleurs et des gémissements abondants, en voyant le triomphe que les vices venaient de remporter sur elle.

Qui le croirait cependant? cette horrible boucherie, loin d'assouvir la haine et la colère de ces cœurs sanguinaires, ne servit qu'à les exciter, et, jugeant insuffisant le massacre de la nuit précédente, ils recommencèrent de plus belle le lendemain. Toute la classe pauvre, tous les gens de basse condition étaient impitoyablement mis à mort; quant aux hommes d'un rang plus distingué, on se contentait d'abord de les emprisonner, dans l'espoir que la perspective d'un sort plus cruel les toucherait et les amènerait à s'unir aux révoltés et à partager la fortune de leurs armes. S'ils résistaient, on les massacrait inhumainement après les avoir battus de verges. Telle était la peur et la crainte inspirée au peuple par toutes ces rigueurs, qu'on n'osait ni se plaindre ni gémir sur le sort des victimes; d'ailleurs, si les ennemis apercevaient quelques signes de regret sur le visage des habitants, ils traitaient ceux qui survivaient avec la même cruauté que leurs frères déjà tombés sous leurs coups. C'est à peine si la nuit quelques cœurs plus courageux osaient à la dérobée jeter sur les dépouilles des leurs un peu de terre; il fallait être encore plus hardi pour oser le faire en plein jour. En somme, il mourut plus de douze mille hommes dans cette triste circonstance; châtement

épouvantable, qui fit naître la lassitude dans le cœur même des Iduméens : ils s'en retournèrent après ce massacre dans leur propre pays.

I.

La guerre civile se poursuit dans Jérusalem. Cruautés épouvantables que les habitants de cette ville exercent les uns sur les autres.

Mais ce Jean dont nous avons parlé ne se contentait plus d'appartenir au parti des zélateurs ; son ambition avait d'autres vues, il aspirait à devenir chef de parti. Pour y réussir, il usa d'artifice et de ruse, et parvint à s'adjoindre tous les hommes méchants et perdus qu'il trouva, espérant avec leur concours tyranniser la république, qui n'avait point de chef, et devenir ainsi le gouverneur de l'État. Il en vint même souvent à combattre les zélateurs ; mais, dans tous les cas, le pauvre peuple et les demeures des riches et des puissants devenaient le prix de la guerre : on se croyait autorisé des deux côtés à piller ces maisons, sous prétexte que quiconque n'était pas des leurs était par cela même d'intelligence avec les Romains.

Or, en même temps surgit, hors de la ville, un autre tyran nommé Simon, qui recrutait tous les fugitifs et tous les révoltés qu'il pouvait trouver et se les unissait ; il fit même promettre, pour augmenter le nombre de ses soldats, la liberté à tous les esclaves. Par tous ces moyens, il parvint à réunir une armée assez considérable, à la tête de laquelle il courait tout le pays aux alentours de Jérusalem, portant partout le meurtre et la désolation. On n'était plus en sécurité ni dans Jérusalem, ni dans ses environs ; ce n'était de toutes parts que meurtres et pillages. Simon était l'ennemi extérieur ; les zélateurs et ce Jean dont il a été question, les ennemis du dedans.

Et pour qu'aucun genre de désolation ne manquât à cette ville infortunée, voici que ses habitants, fatigués des excès des zélateurs et de Jean, qu'ils ne pouvaient plus supporter, s'avisèrent d'arrêter leurs ravages ; mais le remède fut pire que le mal ; car, pour s'affranchir des cruautés d'un tyran, ils en appelèrent un autre et ouvrirent les portes de la cité à Simon, qu'ils

mirent à leur tête dans leur résistance contre Jean. C'était augmenter encore plus la division intérieure de la cité, qui se trouva ainsi partagée en trois camps. Les zélateurs, ayant choisi Eléazar pour capitaine, s'emparèrent du temple, ainsi que des armes et des munitions qu'il renfermait; puis ils s'établirent derrière ces murailles comme dans une citadelle inexpugnable. Simon était à la tête de son parti et du peuple qui l'avait appelé et choisi pour chef. Jean marchait aussi avec les siens et luttait de toutes ses forces contre les zélateurs, qui, nous l'avons vu, s'étaient retranchés dans le temple; il lançait contre ces derniers une pluie de flèches et de traits, dont les coups atteignaient souvent les prêtres qui y habitaient et ceux qui venaient y offrir des sacrifices. Toujours est-il qu'il y eût un nombre considérable de victimes; le temple saint, vénéré de toutes les nations de l'univers, fut violé et profané, car il ne fut plus qu'un vaste étang formé du sang de ses propres habitants. « Misérable cité, s'écrie Josèphe, que ton sort eût été plus doux si, au lieu de tomber entre les mains de tes enfants, tu fusses tombée au pouvoir des Romains! Ils viendront bientôt purifier dans les flammes tous tes crimes, puisque tu n'es plus un asile de piété, mais seulement le sépulcre de tes citoyens et le repaire de tous les voleurs. »

Une nouvelle guerre éclata entre Simon et Jean. Le second avait-il l'avantage sur le premier, on pouvait s'attendre à voir les maisons des partisans de Simon forcées et saccagées. Or, un grand nombre d'entre elles étaient alors remplies de froment et d'autres provisions, destinées à les préserver durant le siège des rigueurs de la famine, sous lesquelles ils succombèrent plus tard. Simon victorieux prenait de terribles représailles sur les affiliés de Jean, les traitant avec une égale fureur et une pareille cruauté. Ainsi se brisait le nerf de la guerre; ainsi les Juifs faisaient-ils tout ce que les Romains, leurs ennemis communs, pouvaient désirer; ainsi combattaient entre eux deux indignes tyrans, poussés par la folle ambition de régner. Ennemis sur tous les autres points, Jean et Simon ne s'entendaient que pour tuer tous ceux qui méritaient davantage de vivre. Parmi tant de sujets de larmes, le peuple demeurait impassible ou du moins

simulait l'indifférence, tant était grande la crainte qu'ils avaient conçue de la cruauté de ces deux tyrans. Il fallait donc comprimer ses larmes et étouffer ses sanglots. Les choses en étaient venues au point qu'il n'y avait plus de respect pour les vivants, ni de sépulture pour les morts. Ceux qui demeuraient étrangers à toute faction vivaient dans de continuelles terreurs, comprenant bien qu'ils ne pouvaient longtemps se dérober à la mort. Les révoltés, de leur côté, soutenaient entre eux une lutte acharnée qu'il fallait se livrer sur des monceaux de cadavres; enhardis par leurs sanglants succès, ils tramaient tous les jours de plus grandes calamités, tandis qu'ils ne mettaient à leurs cruautés présentes ni trêve ni merci. C'est ainsi que se livra entre les habitants de Jérusalem une guerre plus que civile, dont les rigueurs durèrent jusqu'à ce moment.

II.

Titus attaque Jérusalem; horrible famine qui sévit parmi les assiégés.

Sur ces entrefaites, Titus accourt avec son armée pour consommer l'œuvre que les citoyens de Jérusalem avait si bien commencée. Tout arrivait à point selon les desseins de la justice divine, qui voulait que le même endroit où le Sauveur avait été injustement mis à mort, devint le théâtre de la vengeance et de l'expiation, et que le temps même eût avec le lieu une parfaite convenance, puisqu'on était alors à la pâque de l'agneau. Cette fête ne pouvant se célébrer hors de Jérusalem, on était venu de tous les coins de la Judée dans la ville sainte, comme si tous ces hommes eussent été traînés invisiblement par la main de la mort, qui semblait ne les réunir que pour qu'ils reçussent en commun la sentence de leur châtement. Il y avait en effet, alors à Jérusalem, au rapport de Josèphe, trois millions de Juifs. Le doigt de Dieu ne se manifesta pas moins dans le choix qui fut fait de ce temps. N'était-ce pas au temps de Pâque que les Juifs, levant leurs mains sanglantes et poussant d'horribles blasphèmes, avaient condamné le Sauveur? Pourquoi n'aurait-ce point été pendant ce temps qu'une multitude innombrable, attirée comme dans un filet, aurait reçu la peine et le châtement de son crime?

Qu'on me permette de passer ici sous silence ceux qui furent passés au fil de l'épée ou tués au milieu de tant d'autres tourments; cette entreprise dépasserait mes forces. Je veux seulement consigner ici le récit que fait Josèphe de la terrible famine survenue en ces jours. Puissent ceux qui les liront se convaincre de l'inanité des efforts des hommes ligués contre la gloire du Christ, de la malice de leurs péchés et de la rigueur avec laquelle se poursuit la vengeance du crime de lèse-divinité!

« La famine était pour les riches une cause perpétuelle d'anxiété, et ils estimaient autant mourir que demeurer dans la cité. Ceux qui demeuraient, pour conserver leurs richesses, étaient accusés de vouloir sortir, et, en punition, impitoyablement mis à mort. La nécessité de la faim enflammait d'ailleurs la rage des malfaiteurs, et leur cruauté trouvait un auxiliaire pressant dans le besoin qui les tourmentait. On ne voyait plus ni dans les greniers, ni dans les marchés publics trace de froment ni de grains. Malheur à ceux qui en conservaient chez eux : les voleurs envahissaient bientôt les demeures de ces détenteurs, et il en coûtait cher aux maîtres, qui, pour ce seul crime, étaient rigoureusement frappés. Si les recherches des malfaiteurs devenaient inutiles, on n'en était pas moins condamné, sous prétexte qu'on enfouissait secrètement le grain; il suffisait de vivre pour paraître suspect, car on ne comprenait pas que, sans avoir du blé caché, on n'eût pas déjà fatalement péri. Ceux-là seuls étaient épargnés, qu'on rencontrait dans les rues, mourant presque de faim; on croyait mal employer son temps d'user de son épée pour tuer ceux que la famine allait bientôt faire périr. On vit les riches échanger tous leurs biens contre une mesure de froment, et les pauvres contre une mesure d'orge; ils s'enfermaient ensuite dans le secret de leurs maisons afin de pouvoir manger en paix ce qu'ils venaient d'acquérir. Quelques-uns dévoraient le grain avant qu'il fût réduit en pain; d'autres ne le laissaient cuire qu'autant que la nécessité ou la crainte leur en donnait le temps; mais personne n'avait le courage de se mettre à table. On tirait le pain du four tout bouillant, et à voir l'empressement avec lequel chacun le saisissait, on aurait cru qu'ils dérobaient leur

propre bien. C'était pitié de voir les plus riches dévorer ce qu'ils trouvaient, et les pauvres forcés de se contenter de leurs gémissements et de leurs larmes. Encore que la famine dépasse par elle-même tous les autres fléaux, néanmoins, ce qu'elle a de plus terrible, c'est qu'elle enlève même la pudeur. On ne rougit pas, au milieu de la famine, des choses qu'on tiendrait pour deshonnêtes au sein de l'abondance. Voilà ce qui explique comment les femmes osaient enlever le pain de la main de leurs époux, et les enfants l'arrachaient aux mains de leur père, et même, chose plus étonnante, les mères le ravissaient sur la bouche de leurs fils; elles voyaient leurs enfants bien-aimés mourir de faim entre leurs mains, et, malgré tout, elles ne savaient pas leur abandonner le peu de nourriture qui aurait pu sauver encore leurs jours. Les aliments qu'on s'était acquis par tous ces malheureux moyens, on ne pouvait même pas se promettre de les dévorer en paix; il n'était pas rare que les voleurs, voyant les portes fermées, ne s'imaginassent qu'il y avait là quelque chose à prendre; aussitôt les portes étaient enfoncées, la maison envahie par violence, et l'on peut dire que la nourriture, même à moitié mangée, était dérobée et retirée de vive force de la bouche des malheureux. Les vieillards étaient cruellement fouettés, si l'on savait qu'ils eussent caché quelque chose pour vivre, et les femmes inhumainement traînées par les cheveux, si on découvrait dans leur sein la moindre chose en réserve. Plus de respect pour les vieillards! plus de compassion pour les enfants! Loin de là, voyait-on une pauvre créature tenir à la bouche le pain destiné à prolonger sa vie, on la prenait et on en frappait les murailles. Montrait-on plus d'empressement à prendre la nourriture que les voleurs à s'en emparer, on payait cher sa diligence. Il y avait des supplices inventés tout exprès pour punir ces grands crimes: on fermait les voies naturelles de la digestion; on introduisait quelquefois dans ces mêmes organes, je frémis de le dire, des pointes de fer aiguës et perçantes, tout cela pour prendre seulement un peu de pain ou quelques brins de farine. Passe encore si toutes ces cruautés pouvaient s'expliquer par la faim; mais le plus souvent ceux qui se livraient à ces excès

étaient rassasiés et cherchaient seulement à s'approvisionner pour l'avenir, ou à tenir leur cruauté en haleine en lui donnant sans cesse un nouvel exercice. Et si quelqu'un à la dérobée passait dans la maison de ces malfaiteurs publics pour y prendre quelques brins d'herbe et les dévorer, ces derniers ne lui en donnaient pas le temps, ils l'attaquaient et le forçaient de laisser ce qu'il emportait; il avait beau les prier, les conjurer au nom redoutable de Dieu de lui laisser emporter une faible partie de ce butin, conquis au péril de sa vie, ses supplications étaient vaines, et c'était beaucoup pour lui s'il se retirait sain et sauf. Comme il était impossible de sortir de la ville, ils n'avaient aucun espoir de se sauver, et la famine, continuant ses ravages, portait le deuil dans toutes les familles, ruinait des maisons entières, et par elles toute la cité. Vous eussiez vu dans toutes les demeures et sur tous les chemins des monceaux de cadavres, des hommes, des femmes, des enfants, d'infortunés vieillards consumés par la faim plutôt que par les ans. Les jeunes gens, dans l'âge de la force, s'en allaient vagabonds par les rues et les portes de la ville, comme des âmes en peine, et ressemblaient plutôt à des spectres qu'à des hommes. A chaque pas on les voyait tomber, suivant que la faim les pressait. La multitude des morts, et la faiblesse de ceux qui survivaient, ne permettaient plus d'ensevelir les dépouilles des amis et des proches. Chacun était d'ailleurs plus préoccupé de ses propres malheurs que de ceux d'autrui. Si quelquefois quelque âme charitable se hasardait à cet acte de piété, il n'était pas rare de la voir succomber dans cet office de miséricorde; d'autres expiraient avant d'être arrivés au lieu de la sépulture. On ne pleurait plus aucun mort; on n'observait plus les rites accoutumés des funérailles; la faim occupait tous les soins; il ne restait plus d'humeur dans le corps dont les larmes se pussent former; tous les yeux étaient desséchés sous les dévorantes ardeurs de la famine. Un morne silence régnait dans toute la ville, et l'ombre funèbre de la mort planait au-dessus de ses murailles. Mais le pire de tous les maux, c'était l'audace des voleurs, qui croyaient chose fort légitime d'ouvrir les sépulcres et de déponiller les cadavres; ils trouvaient là non pas tant l'occasion de s'emparer de

ce qu'ils trouvaient, qu'une sorte de passe-temps, un mépris continu de la mort, la faculté d'aiguiser le fil de leur épée dans des chairs inanimées. D'autrefois ils essayaient leurs armes dans des corps expirants, et c'était une grande grâce pour ceux qui étaient réduits à cette extrémité; ils l'acceptaient avec plaisir et la demandaient en joignant les mains, parce qu'elle les délivrait à jamais des fureurs de la faim. Mais les barbares, dans un étrange raffinement de cruauté, donnaient la mort par plaisir, et refusaient d'achever ceux qui l'attendaient d'eux comme un service. Une foule de ces agonisants jetaient en mourant leurs yeux vers le temple, beaucoup moins à cause de la douleur qu'ils ressentaient, qu'à la vue de la longue impunité de leurs persécuteurs. Au commencement du siège, on avait ordonné que les cadavres fussent ensevelis aux frais de la ville, à cause des exhalaisons délétères qu'ils répandaient; mais quand le nombre des morts augmenta, les revenus de la cité devenant insuffisants, il fallut se contenter de les jeter dans les fossés, par-dessus les murs. On raconte de Titus que, se promenant un jour autour de la ville, il vit dans les fossés les cadavres amoncelés, et sentit de tous côtés l'air empesté par les mauvaises émanations qu'ils exhalaient; on ajoute qu'il leva aussitôt les yeux vers le ciel, et qu'il s'écria, en attestant Dieu lui-même, qu'il n'était point l'auteur d'un si horrible massacre. Après cela, comment ne pas tenir pour certain que, même en l'absence des armées romaines, Jérusalem ne pouvait manquer de périr, soit que la terre s'entr'ouvrît pour l'engloutir, soit qu'un second déluge l'eût submergée, soit que les feux du ciel l'eussent réduite en cendres comme Sodome. » Ce passage n'est qu'un long extrait de Josèphe, au livre cinquième de son histoire. Il répète à peu près les mêmes choses au livre sixième et ajoute ce qui suit :

« Telles étaient les ardeurs de la faim, qu'on mangeait tout ce qu'on trouvait, même les rebuts des animaux. On en était arrivé à dévorer les harnais des chevaux, le cuir des ceintures ou celui des souliers. On arrachait aussi les cuirs qui soutenaient les portes pour s'en nourrir. Il y en eut qui mangèrent les pailles sèches et les excréments des bœufs; ces immondices étaient presque devenus une nourriture recherchée, et on en vendit une toute

petite quantité jusqu'à quatre écus. Mais pourquoi m'arrêter à ces détails et prendre tant de peine pour expliquer la grandeur de ce fléau, quand un trait seul en découvre toute l'horreur? Il se passa, en effet, durant le siège quelque chose d'affreux, d'incroyable, d'inouï jusque-là chez tous les peuples du monde. Je n'aurais jamais osé m'arrêter à ce fait, ni en faire l'histoire de peur de passer pour un esprit faible ou un artisan de mensonges et de nouveautés monstrueuses, s'il n'était attesté par des témoins respectables dont l'autorité ne saurait être suspecte. Je le ferai donc connaître, et j'espère même que cette histoire des malheurs de la patrie ne sera pas tout-à-fait inutile.

III.

Trait horrible d'une mère qui dévore son propre enfant; accomplissement des prophéties du Sauveur dans la fin malheureuse des Juifs.

Il y avait, au-delà du Jourdain, une femme nommée Marie, fille d'Eléazar, de la race de Beuzob, issue d'une famille illustre et fort riche. Venue à Jérusalem pour y célébrer la pâque avec le reste des Juifs, elle s'était trouvée enveloppée dans les malheurs qui avaient fondu sur cette cité. Déjà les tyrans lui avaient enlevé ses bijoux et tous ses autres biens; et pour vivre elle avait encore conservé quelques pauvres ustensiles et quelques provisions. A chaque heure, à chaque instant les malfaiteurs envahissaient sa demeure et la dépouillaient peu à peu de tout ce qui lui pouvait rester. Aussi, dans l'intensité de sa douleur, elle les priaient de lui ôter la vie, elle les y poussait même par ses injures; mais tout était inutile: nul n'était là pour acquiescer à ses vœux dans un moment de colère ou de compassion. Cependant, cette infortunée, se voyant à bout de ressources et sans aucun moyen de s'en procurer, devant les douleurs horribles de la famine qui la rongeaient, ne prit conseil que de son désespoir et s'arrêta à une résolution toute dictée par sa rage et sa détresse, au mépris de toute pitié et de toute justice. Elle avait un fils à la mamelle, qu'elle nourrissait de son lait; or, ce jour-là, prenant cet enfant devant ses yeux, elle lui dit: « O fils infortuné d'une malheureuse mère! quand je serai morte, à qui te laisserai-je? Cette

cité, assiégée au dehors, est pillée au dedans ; ses habitants sont tous consumés par une horrible famine ; il faudra donc te destiner à mourir de la main des ennemis ou à leur servir de jouet ? Quand même nous pourrions encore espérer de vivre, pouvons-nous éviter le joug honteux des Romains ? Et la vie, comment espérer la conserver, puisque la famine d'un côté, et de l'autre les tyrans, ce fléau, pire que les autres, travaillent de concert à nous affranchir à jamais de la servitude ennemie ? Viens donc, mon fils, viens servir de nourriture à ta mère ; tu seras pour les méchants un exemple étonnant de cruauté, et ton souvenir vivra toujours dans le monde ; les malheurs des Juifs seront ainsi complets, plus rien ne manquera à l'histoire de leur infortune. » Elle dit, puis, égorgant son fils, elle le fait rôtir sans retard sur un ardent brasier, en mange la moitié et cache le reste pour un autre repas. Les voleurs, attirés par cette odeur de chair brûlée, entrent sur-le-champ et menacent de mettre à mort cette mère dénaturée si elle ne leur découvre sur-le-champ la viande qu'elle avait mangée. « Oui, oui, je le ferai, répliqua-t-elle, car je vous en ai gardé une bonne portion. » Ce disant, elle leur montre les membres de l'enfant mort. Ces brigands, à ce spectacle, sentirent leur férocité vaincue et leurs cœurs attendris, tellement qu'ils ne purent prononcer une seule parole. Mais la mère, affectant un air de parfaite sérénité, mais au fond plus cruelle que ces homicides : « Ce que vous voyez, s'écrie-t-elle, ce sont les restes de mon fils ; c'est moi qui lui ai donné la vie, c'est moi qui l'ai tué ; mangez, mangez, j'ai dévoré ma part ; ne soyez ni plus attendris qu'une mère, ni plus lâches qu'une femme. Que si votre humanité répugne à ce festin, moi qui ai déjà dévoré mon fils à moitié, j'achèverai ses restes. » Etonnés de ce qu'ils avaient vu, les brigands se retirèrent, ne trouvant dans la maison d'autre nourriture que cette chair humaine. L'action inouïe de cette femme sans entrailles fut bientôt connue dans toute la cité, et chacun se représentait ce crime abominable, et comme s'il en eût été lui-même l'auteur, il en était saisi d'horreur et sentait ses cheveux se hérissier sur sa tête. On ne l'apprenait pas sans envier le sort de ceux auxquels la mort épargnait la vue de ces crimes ; et l'on

désirait plutôt périr que d'entendre jamais parler d'un trait aussi épouvantable. »

C'est bien après ces épouvantables récits qu'il est bon de rappeler les paroles menaçantes par lesquelles notre Seigneur annonçait aux Juifs ces terribles châtimens. « Malheur aux femmes enceintes en ce temps-là, leur disait-il, malheur à celles qui auront des enfants à la mamelle. Priez Dieu que la persécution n'arrive pas en un jour de fête, car telle en sera la rigueur qu'aucune de celles qui sont arrivées depuis le commencement du monde, ne sauraient lui être comparée. » *Marc. xiii, 17-19*. Si nous nous en rapportons encore à l'historien qui nous fournit ces détails, il n'y eut pas moins de onze cent mille hommes enlevés durant le siège par la famine ou par l'épée; les voleurs et les meurtriers qui allaient par la ville, semant sur leurs pas le pillage et le meurtre, finirent par s'égorger entre eux. On épargna seulement quelques jeunes gens des plus beaux et des plus dispos, afin de les envoyer à Rome servir d'ornement au triomphe du vainqueur; quant aux autres, à partir de l'âge de dix-sept ans, on les prit, on les enchaîna, on les contraignit de travailler aux mines de métal d'Égypte. D'autres furent dispersés dans diverses provinces, ceux-ci pour être passés au fil de l'épée, ceux-là pour être exposés aux bêtes dans les grandes fêtes et les jeux publics que les Romains avaient coutume d'offrir à leurs dieux; les plus jeunes, enfin, destinés à une perpétuelle captivité, pour être vendus dans l'univers entier: le nombre de ces infortunés s'éleva à plus de quatre-vingt-dix mille. Vraiment n'est-ce pas assez pour convaincre et toucher les cœurs les plus durs? Et quand même nous n'aurions pas d'autre preuve de l'intervention du ciel dans cette catastrophe, celle-ci ne suffirait-elle pas? Qu'on cite, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, quelque chose de pareil? Où trouver un siège aussi meurtrier? Où une bataille qui ait fait un pareil nombre de victimes? Quoi! parcourez les guerres les plus mémorables dans l'histoire, et trouvez-en une qui ait vu périr la moitié seulement des hommes qui ont laissé la vie dans celle-ci? Feuillotez, tournez et retournez tout ce qui a été écrit dans le monde, parmi les fidèles ou les

infidèles, les Romains ou les Barbares, et dites-moi s'il est une bataille qui approche seulement de ce siège de Jérusalem? Et je ne compte au nombre des victimes ni les captifs, ni ceux qui furent mis à mort ou faits prisonniers dans les autres villes du royaume, ni enfin ceux qui moururent dans les derniers désastres de cette république illustre, la plus ancienne et la plus florissante du monde, et qui fut alors détruite pour ne plus se relever. Puis donc qu'il est évident, aux vives clartés de la foi, que ces châtimens arrivèrent par une dispensation particulière du juge souverain, comment ne pas reconnaître que le plus grand crime qui ait été commis a été vengé par la plus grande de toutes les calamités? Et ce crime, quel pouvait-il être, sinon la mort indigne du Fils de Dieu et du Seigneur du monde? Où est l'incrédule que ces raisons ne touchent pas? Or, tout ceci se passait la seconde année du règne de Vespasien, conformément à ce que notre Seigneur, devant qui tout est présent, avait annoncé, lorsque, selon le récit de l'Évangile, *Luc. xix*, il versa des larmes sur la ville de Jérusalem et prophétisa sa ruine.

Cependant le même historien ajoute à toutes ces horreurs une calamité nouvelle, qui ne le cédera pas et avec raison à ce qu'il y eut de plus affreux dans le siège. Parmi les assiégés, on en vit qui, pressés par la faim, se décidèrent à passer du côté des Romains; seulement, avant de se rendre, et pour se ménager des ressources dans leur captivité, ils avalèrent tout l'or qu'ils avaient. Quelques soldats d'Arabie, de Syrie, et même quelques soldats romains, qui l'apprirent, fondirent sur eux et égorgèrent en une seule nuit deux mille fugitifs pour chercher dans les entrailles de ces malheureux les richesses qu'elles contenaient. L'empereur intervint par des menaces redoutables; mais la perspective de ces châtimens n'arrêta pas l'effusion du sang, et malgré tout on continua à égorger secrètement, et le plus souvent en vain, sans rien trouver dans les entrailles des victimes, tant est grande la malice humaine, tant l'appât de l'or est puissant! Qu'elle est donc vraie, encore une fois, cette parole du Sauveur: « La tribulation de ces derniers jours surpassera toutes les tribulations passées et futures. » *Matth. xxiv, 21*. Et, en effet, rien

égale-t-il jamais ce que nous venons de rapporter et les cruautés inouïes que nous avons fait connaître?

IV.

Visions épouvantables qui précédèrent et annoncèrent la destruction de Jérusalem.

Il sera bon peut-être de montrer maintenant ce que la bonté et la miséricorde de Dieu avaient fait en faveur de ces ingrats. Et d'abord, Dieu attendit quarante ans avant de les punir de leur crime; pendant ce temps, tous les apôtres et saint Jacques en particulier, parent du Sauveur et évêque de Jérusalem, leur prêchaient chaque jour la pénitence, afin de leur faire apaiser dans les larmes le courroux du Juge tout puissant. Certes, c'était de la part de Dieu une preuve irrécusable de sa miséricorde, et le témoignage du désir qu'il avait de les sauver; car « il ne désire pas la mort du pécheur, mais sa conversion et son salut. » *Ezech.* xxxiii, 11. Et cependant voici que pour fléchir leurs cœurs endurcis, la bonté de Dieu continue ses prodiges, elle fait briller à leurs yeux des signes et des apparitions célestes; sans doute de sa main droite il brandissait l'épée, mais c'était pour les toucher par ces menaces et leur pouvoir accorder le pardon. C'est encore Josèphe qui rapporte à ce sujet ce qui va suivre, au sixième livre de son histoire. « Ce peuple, écrit-il, était abusé par des hommes pervers et de faux prophètes, qui cherchaient à détourner son attention des signes par lesquels Dieu lui manifestait son indignation, et à écarter sa foi des prodiges qui n'étaient que le prélude de ses malheurs, des malheurs de la cité et de toute la nation. Sous la funeste impression de leurs continuelles flatteries, il ne voyait plus, il ne comprenait plus, et comme s'il eût été sans yeux et sans intelligence, les révélations divines ne lui inspiraient que du mépris. C'est ainsi qu'une étoile brillante, en forme d'épée, se leva une année entière, menaçante et terrible, au-dessus de la cité; c'est ainsi qu'une comète à la traînée lumineuse et enflammée fut aperçue en même temps comme un signe précurseur du prochain incendie. Outre cela, le vingt-un du mois Artémisius, notre mois de mai, une apparition épouvan-

table, à laquelle on ne croira qu'avec peine, se montra dans les airs, et sans doute qu'on l'aurait toujours prise pour un vain fantôme, si la destruction de Jérusalem qu'elle figurait ne fût arrivée quelque temps après. Vers le soir, au moment où le soleil se couchait, on vit tout-à-coup des chariots de guerre et des gens armés descendre des nues en grand nombre et environner nos cités. Puis, à la solennité de la Pentecôte qui suivit cette merveilleuse apparition, les prêtres, en entrant la nuit dans le temple, entendirent comme un bruit d'hommes en mouvement, et bientôt après des voix qui disaient : Sortons d'ici. »

Mais avant tout cela, quatre ans avant la guerre, un présage plus terrible s'était produit au milieu de la plus entière sécurité et de la plus absolue confiance. Un certain Jésus, fils d'Ananias, jeune homme grossier et de basse extraction, au jour de la fête des Tabernacles, se mit soudain à s'écrier : « Voix de l'orient; voix de l'occident; voix des quatre vents du ciel; voix sur Jérusalem et sur le temple; voix sur les hommes mariés et sur leurs épouses; voix sur le peuple. » Puis, toujours en prononçant les mêmes paroles, il fit le tour de la ville, passant dans toutes les rues et sur toutes les places, jusqu'à ce qu'ennuyés de ces menaces, quelques grands du peuple s'emparèrent de lui et le firent battre à coups de fouet. Mais lui, sans se défendre, sans chercher à fléchir les assistants par ses prières, persévérait dans ses cris et ses menaces. Sur quoi, ceux qui étaient là, jugeant, comme c'était vrai, que Dieu le forçait à parler, le conduisirent devant le président romain, qui le fit derechef fouetter jusqu'aux os sans lui arracher une seule larme.

Cependant, pour en revenir à mon principal sujet, quand les trois murs de Jérusalem, que nous avons décrits plus haut, furent tombés, quand la ville fut prise et saccagée, quand tous ses citoyens eurent été mis à mort ou faits prisonniers, l'empereur donna ordre de raser les murailles et les superbes édifices qu'elles renfermaient, de sorte que, selon la prédiction du Sauveur, *Marc.* XIII, 2, il ne resta pas pierre sur pierre. Telle fut la fin de cette antique cité, fameuse entre toutes les villes du monde, connue et célébrée dans tout l'univers. Or ceci se passait deux

mille cent soixante-dix ans après sa fondation par le roi Melchisédech, et mille cent soixante-neuf ans après que David l'eut reconstruite et embellie. Mais ni son antiquité, ni sa grandeur, ni sa force, ni ses richesses, ni la gloire de la religion, rien ne put l'empêcher d'être détruite de fond en comble, rien ne put l'arracher à une ruine complète.

Voilà comment furent traités ceux qui, méprisant l'autorité si douce du Christ Jésus, s'écrièrent : « Nous ne voulons d'autre roi que César. » César régna bien sur eux, en effet, et nous venons de voir de quelle nature fut son empire.

CHAPITRE XVII.

Du sort des Juifs qui ont persévéré dans leur aveuglement.

En voilà assez sur le siège et la conquête de Jérusalem. Arrivons maintenant à la troisième division que nous avons établie, et voyons ce qu'endurèrent et ce qu'endurent encore sous nos yeux les Juifs endurecis qui vivent toujours dans les ténèbres de l'incrédulité. Le Seigneur ne dit-il pas dans Isaïe que, « les tribulations ouvrent seules les yeux de l'entendement ? » *Isa.* xxviii, 19. Peut-être que la vue de ces infortunés, opprimés sous le poids d'un déluge de maux inconnus jusque-là, et fondant l'un après l'autre sur ce malheureux peuple, dissipera les ombres et rendra les aveugles à la lumière. En dehors de là, apprenons-le, le Seigneur notre Dieu est Dieu en toutes choses, c'est-à-dire grand et admirable dans tout ce qu'il fait; grand dans ses récompenses, grand aussi dans ses châtimens; admirable dans sa reconnaissance, comme nous en avons un mémorable exemple dans la promesse qu'il fit à Abraham de le récompenser du sacrifice de son fils, en lui donnant une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel; étonnant dans ses vengeances, puisqu'il punit par des peines éternelles un seul péché mortel, ainsi que nous le démontre la réprobation des anges déchus. D'un côté il manifeste la grandeur de sa bonté, et de l'autre la sévérité de sa justice; tantôt il nous excite à l'aimer, et tantôt à le craindre : amour et

crainte, sentiments délicats qui sont les plus précieux trésors du monde.

Voulez-vous donc allumer dans votre âme le feu sacré de l'amour et l'ardeur d'une crainte salutaire, lisez, je vous en conjure, le vingt-sixième chapitre du Lévitique, et le chapitre vingt-huitième du Deutéronome; vous ne tarderez pas à vous convaincre de la bonté de Dieu et de sa justice; vous verrez combien Dieu est large et magnifique dans ses récompenses, combien il est redoutable et terrible dans ses châtimens; et par là grandiront au dedans de vous les deux affections dont je parle. Vous apprendrez la conduite que Dieu suit avec ceux qui résistent aux coups de sa justice : il frappe sur ces obstinés avec plus de rigueur; il redouble de sévérité afin de vaincre sous de plus dures épreuves ceux que de premières douleurs ont laissés insensibles. Persévèrent-ils dans leur endurcissement, Dieu persévère dans ses rigueurs. Et pour n'être pas accusé de sacrifier ici la vérité à mes propres pensées, qu'on me permette de rapporter les paroles dont Dieu se sert au vingt-sixième chapitre du Lévitique. Il venait de menacer les contempteurs de sa loi et de leur annoncer, qu'en punition de leur désobéissance, ils seraient visités par la maladie, la famine, et livrés aux attaques des ennemis; et voici qu'il ajoute : « Que si, malgré ces châtimens, vous ne vous convertissez pas à moi, j'en ajouterai d'autres sept fois plus rigoureux, qui briseront peut-être la dureté de vos cœurs. » Puis, après avoir énuméré l'un après l'autre les coups dont il les veut frapper, il continue : « Et si vous ne vous amendez pas, si vous résistez toujours dans votre désobéissance et dans votre mépris, je vous serai également contraire; je vous châtierai sept fois pour vos péchés; j'enverrai contre vous l'épée qui tirera vengeance de l'oubli de la paix et de l'amitié que nous nous étions mutuellement jurées. » A l'appui de ces paroles il fait connaître les calamités qu'il réserve à cet endurcissement, et pour la troisième fois il répète la même menace : « Si après toutes ces épreuves vous fermez l'oreille à ma voix, si vous persistez toujours à vouloir vous élever contre moi, je m'élèverai aussi contre vous de toute l'ardeur de mon courroux, et je châ-

tierai votre malice par sept plaies nouvelles; telle sera ma vengeance et votre misère, que vous en viendrez à dévorer la chair de vos fils et de vos filles; mon âme vous aura en horreur, je détruirai vos cités, je les renverserai de fond en comble. Vos sanctuaires seront déserts, et l'odeur de votre encens ne montera pas jusqu'à moi. Pour vous, je vous disperserai à travers les nations, je tirerai mon glaive contre vous, votre terre sera abandonnée et vos villes seront détruites. » *Levit. xxvi, 14-18*, etc. Or ces paroles tombées il y a plus de trois mille ans de la bouche de Celui devant qui tout est présent, l'avenir aussi bien que le passé, nous les voyons maintenant entièrement accomplies. Qu'est-il besoin d'autre chose, et cela seul ne devrait-il pas suffire pour ouvrir les yeux de ces Juifs, si profondément obstinés dans leur aveuglement? Mais réservons pour un autre endroit les détails que nous voulons donner à ce sujet.

Ce qui précède n'a d'autre but que de montrer avec quelle obstination Dieu frappe ceux qu'il a dessein de guérir en les châtiant. Et que signifiaient autre chose ces paroles qu'il adressait à son peuple : « Je vis, s'écriait-il, et dans la force de ma main, j'étendrai mon bras, et dans ma fureur, je régnerai sur vous. » *Ezech. xx, 33*. La conduite de Dieu, telle qu'elle est indiquée dans ce chapitre, ne se dément jamais; et voici qu'il usa d'une grande miséricorde envers les hommes de ce peuple qui se convertirent; il répandit sur eux l'abondance de ses grâces, et Sozomène, dans son histoire tripartite, nous les représente comme les premiers auteurs de la vie solitaire et comme les pères des moines et des religieux d'Egypte. Pour ceux qui ne surent reconnaître le Sauveur ni dans le témoignage des prophètes, ni dans la ruine épouvantable de Jérusalem, ils tombèrent sous les coups de la justice et endurèrent plaies sur plaies, calamités sur calamités. Je vais en dire quelque chose, mais d'une manière fort succincte, pour ne pas perdre un temps précieux au récit de ces lamentables tragédies.

Or, par une permission de Dieu, qui voulait visiter encore dans sa justice ceux qui persévéraient dans leur incrédulité, les Juifs d'Egypte, de Cyrène et d'Alexandrie se révoltèrent contre l'empire

romain, au temps de l'empereur Trajan; rébellion funeste qui détruisit leurs forces et fut cause de la mort d'un grand nombre d'entre eux. Et parce que, même dans leurs malheurs, les Juifs continuèrent à vivre loin de lui, Dieu fit peser sur eux de plus terribles calamités. Une seconde fois et sous le règne de l'empereur Adrien, les Juifs, égarés par un insigne imposteur qui se disait une grande lumière du monde, s'insurgèrent contre les Romains. Adrien ne tarda pas à tirer vengeance de leur révolte; ils furent tous détruits par ses armes, et le reste de la nation fut chassé de Jérusalem et de tous les endroits voisins. Jérusalem reçut alors de nouveaux habitants; on lui enleva son nom pour y substituer celui d'Ælianne-Adrienne, par respect pour l'empereur Adrien. On espérait lui arracher avec son nom toutes ses traditions et toutes ses coutumes. Dion Coccéinus porte à cinquante mille hommes le nombre de ceux qui moururent dans cette guerre; encore même n'est pas comprise dans ce nombre la foule désarmée, parmi laquelle on fit une multitude de victimes; cinquante places fortes furent renversées, et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgs ou villages très-peuplés furent détruits. C'est ainsi qu'après avoir détruit ce peuple sous Vespasien, Dieu poursuivit encore dans sa colère ce qui en était resté jusqu'au temps de Trajan et d'Adrien. Cependant, comme les Juifs endurcis persévéraient toujours dans leur aveuglement, sans se laisser toucher par leurs malheurs, Dieu ne cessait de les poursuivre, conformément à ses menaces. Sous l'empereur Valens, imbu des erreurs d'Arius, ils sortirent de Diocésarée, et étant parvenus à former une armée, ils portaient dans toute la contrée la guerre et le pillage. Mais aussitôt Gallus César, qui se trouvait alors à Antioche, marcha contre eux, remporta une victoire complète, ruina leur puissance et détruisit entièrement la cité. Plus tard ils excitèrent à Alexandrie, où ils se trouvaient en grand nombre, une redoutable émeute, qui leur valut d'être exilés de cette ville, de voir leurs synagogues détruites et leurs maisons renversées. Alexandrie se ressentit de leur absence et se trouva ainsi tout-à-coup dépeuplée. On le voit, tous les efforts des Juifs furent inutiles; aucune de leurs entreprises ne fut menée à bonne fin; mais aussi

c'était seulement au prix d'une obéissance entière aux lois de Dieu que la réussite dans leurs affaires leur était promise.

A tous ces malheurs vint s'en ajouter un autre d'un caractère tout particulier. Dans l'île de Crète, un imposteur se leva, qui se faisait passer pour Moïse ; il se disait envoyé du Ciel avec mission de faire passer la mer aux Juifs de Crète, comme il l'avait fait passer autrefois aux Juifs d'Égypte, qui traversèrent la mer Rouge à pied sec. Les Juifs ajoutèrent aux paroles de cet imposteur une aveugle confiance ; ils abandonnèrent pour le suivre leurs biens, leurs affaires, leurs travaux. Au jour fixé, tous se mettent en route ; l'imposteur marchait à leur tête, les enfants et les femmes les suivaient. Puis, les conduisant au haut d'un rocher qui s'avancait sur la mer, il leur ordonne de se précipiter à l'eau comme des poissons, et leur donne l'assurance qu'ils arriveront à traverser sans dommage. Les premiers arrivés, dociles aux conseils de leur chef, se jetèrent dans la mer ; mais ils furent bientôt submergés et noyés. Les autres se gardèrent bien de les imiter, et quand ils se virent hors de tout péril, ils se reprochaient tous, comme une sottise sans exemple, leur facile crédulité. Cependant, dans leur indignation, ils cherchèrent pour le mettre à mort l'auteur de leur désastre ; mais ce fut en vain : il avait subitement disparu. C'est pourquoi quelques-uns ont cru que cet imposteur était simplement un démon caché sous la forme d'un homme. Dans tous les cas, comment ne pas reconnaître en tout ceci un juste jugement de Dieu, prophétisé dès longtemps par le Sauveur en ces termes : « Je suis venu au nom de mon Père, et ils n'ont pas voulu croire en moi ; mais un autre viendra en son propre nom, et ils croiront en lui ! » *Joann.* v, 43.

Et qu'on ne pense pas que notre Seigneur ne visite plus, comme aux temps passés, les Juifs incrédules, pour ouvrir leurs yeux à la douloureuse clarté de ses châtimens. Comme autrefois, nous avons vu de nos jours bien des calamités fondre sur eux. Comment oublier, en effet, le triste sort de ceux qui, sous les majestés catholiques Ferdinand et Isabelle, refusèrent de se convertir à la foi et furent en punition de leur crime chassés de l'Espagne ? Exil affligeant, qui fut pour eux le principe de grandes

épreuves, soit qu'on envisage leur navigation pleine de dangers à travers des mers inconnues, soit qu'on s'arrête aux mauvais traitements qu'ils essayèrent de la part des nations barbares et cruelles chez lesquelles ils furent contraints de se fixer; le bannissement fut général et s'étendit jusqu'aux parties les plus éloignées de l'Orient.

Mais à ce propos, la charité chrétienne et le zèle du salut des âmes me font un devoir de détromper quelques chrétiens aveugles qui regardent comme une bonne action de poursuivre dans leurs personnes ou dans leurs biens, au nom des intérêts de la foi mal compris, ceux qui sont hors de l'Eglise, qu'ils soient païens, Juifs, hérétiques ou Maures. Ils se trompent, en effet, grandement. Ne savent-ils pas que ces hommes sont compris dans le monde prochain comme les fidèles? N'ont-ils jamais lu cette parabole où notre Seigneur nous décrit la compassion du Samaritain pour le blessé de la route et le secours qu'il lui prêta? *Luc. x.* Encore que Dieu châtie quelquefois l'infidèle pour ses péchés et qu'il fasse surgir les ministres de ses vengeances, croyez-vous que ces exécuteurs de la justice divine puissent trouver dans leur qualité quelque excuse à leurs forfaits? Souvenez-vous du roi de Babylone : il fut suscité pour frapper son peuple et détruire le temple, en punition des crimes de la nation, à ce point que Dieu l'appelle par la bouche d'Isaïe « la verge de sa fureur et le bâton de son indignation. » Néanmoins, comme il se proposait moins de venger les offenses commises contre Dieu que de tyranniser la terre, la main de Dieu s'appesantit sur lui; il fut frappé de châtiments étranges, jusqu'à perdre sa couronne et sa vie. Jérémie a consacré les chapitres cinquantième et cinquante-unième de ses prophéties au récit de ces infortunes; il ne manque pas d'y faire voir que les malheurs qui fondaient sur lui étaient tous envoyés par Dieu, qui voulait tirer vengeance de la destruction de son héritage et de son temple. Isaïe prophétise à son tour cette grande punition de Babylone en ces termes : « Tous ceux qui se trouveront dans cette ville périront par le fer; les soldats écraseront les enfants contre les murailles sous les yeux de leurs parents; leurs maisons seront

pillées et leurs femmes outragées. Je susciterai contre eux dans les Mèdes des ennemis furieux, qui ne respecteront leur or et leur argent que pour tuer à coups de flèches leurs enfants, même ceux qui sont encore suspendus au sein de leurs mères. C'est ainsi que sera détruite cette orgueilleuse Babylone, comme le furent autrefois Sodome et Gomorrhe. » *Isa.* xiii, 13-19. Telles furent, en effet, les douleurs dans lesquelles Babylone expia son péché que le prophète Isaïe, auquel Dieu daigna les révéler un jour, assure que « cette vision lui fit éprouver des douleurs aussi vives que celles d'une femme qui enfante, qu'il tomba par terre, que son cœur se sécha, qu'il fut un moment plongé dans les ténèbres et qu'il en conserva une grande frayeur. » *Id.* xxi, 3-4. Or, qu'on le sache bien, ainsi sont punis ceux qui oppriment leur prochain, quand même ils seraient dans cette œuvre les ministres de la justice divine. Ne sait-on pas, en effet, que Dieu se sert quelquefois des démons eux-mêmes pour punir les hommes? Ce qui fait dire à saint Augustin avec beaucoup de vérité : « Ceux qui nous nuisent nous sont souvent plus utiles que ceux qui nous flattent; pour vous, Seigneur, vous ne vous arrêtez pas à ce qu'ils font, mais à ce qu'ils ont dessein de faire. » *Conf.* ix, 8.

Je me suis arrêté à ces pensées avec quelque étendue, afin de bien faire comprendre qu'encore que Dieu permette quelquefois que les infidèles ou les incrédules qui persévèrent dans leur erreur, soient durement traités et opprimés, cependant ceux-là ne sont pas moins coupables qui servent sa vengeance que ceux qui servent ou oppriment leur prochain. Leur crime est plus noir, au contraire; car, en les scandalisant, ils les amènent à détester également la Loi et ceux qui la professent. Cette horreur est même souvent la cause principale de leur obstination et de leur endurcissement, et c'est ainsi que cette muraille de division et de haine élevée autrefois entre les fidèles et les infidèles est détruite par Jésus-Christ, qui a voulu tout réconcilier et ouvrir à tous le sein de son Eglise; un grand nombre de chrétiens l'édifient de nouveau par leurs mauvaises œuvres et par leurs exemples; c'est ainsi, comme parle l'Ecriture, « que le nom de Dieu est blasphémé à cause d'eux parmi les nations. » *Rom.* ii, 24.

D'où il suit que, pour convertir les infidèles, la meilleure conduite à suivre est celle que l'Apôtre, excellent maître dans cette matière, nous recommande dans une de ses épîtres aux Thessaloniens. « Nous nous sommes faits petits au milieu de vous, comme une nourrice caressante, qui nourrit ses enfants; tel est, en effet, notre amour pour vous que nous voudrions vous donner non pas seulement le bienfait de l'Évangile, mais nos âmes elles-mêmes, tant vous nous êtes chers. » I *Thess.* II, 7-8. Voilà de remarquables paroles, qui nous font bien connaître les entrailles de charité du divin Apôtre envers ceux qui s'étaient nouvellement convertis à la foi. Mais dans l'épître aux Romains il va plus loin, s'il se peut, et son amour se déclare d'une manière plus étonnante, en des termes qui frappent et qu'on ne peut qu'admirer. Après un serment solennel, écoutons-le s'écrier : « Je dis la vérité en Jésus-Christ et je ne mens pas, ma conscience me rend témoignage de ma sincérité devant l'Esprit-Saint; je souffre dans mon cœur une grande tristesse et une continuelle douleur; car je voudrais être anathème pour le salut de mes frères israélites, mes parents selon la chair, fils de Dieu par adoption et auxquels appartenaient la gloire, le testament, la loi, le culte et les promesses, et dont les pères devaient être les ancêtres de Jésus-Christ, béni comme Dieu dans les siècles des siècles. » *Rom.* IX, 4-5. Quel langage et comme il fait bien voir la douleur que l'Apôtre ressentait de la perte de ses frères! C'était à ce point, qu'il consentait à sacrifier la gloire qu'il attendait de Jésus-Christ, tout en conservant son amour et sa grâce, pourvu qu'elle leur fût accordée! Cette charité, ce zèle, cette pieuse compassion opérèrent, par le ministère des apôtres, la conversion du monde; et ce sont ces sentiments qui doivent encore se trouver au fond de tous les cœurs qui désirent le salut des âmes et s'attristent de leur perte. N'est-ce pas ainsi que pensait notre glorieux père saint Dominique, lorsque, dévoré par l'amour des âmes, il se consumait pour elles comme un ardent flambeau? Et sainte Catherine, sa fille, se trouvait-elle dans d'autres dispositions quand elle demandait à Dieu de se servir d'elle pour fermer l'entrée de l'enfer, afin qu'aucune de ses créatures n'y fût plus dorénavant précipitée? Cependant, ne per-

donc pas notre sujet de vue, et disons pour résumer que si Dieu veut encore éprouver les Juifs obstinés dans leur aveuglement, ce n'est que pour ouvrir leur entendement, leur faire connaître sa colère et les ramener par cette voie à son amour et à celui de son Fils unique notre Seigneur.

CHAPITRE XVIII.

De l'exil universel des Juifs infidèles.

Tous les désastres dont nous avons parlé furent locaux et ne fondirent sur les Juifs que dans quelques contrées ou dans quelques villès. Arrivons maintenant à cet autre châtement plus général, à la réprobation presque universelle que ce peuple infidèle rencontra dans tous les pays, et cherchons à en deviner la cause. L'Écriture nous apprend que tous les malheurs publics ou privés ont le péché pour cause, et que plus les crimes sont grands, plus sont terribles les fléaux par lesquels Dieu veut les faire expier, de telle sorte qu'on peut facilement apprécier l'énormité d'une faute à l'étendue du châtement. La justice divine, en effet, est souverainement équitable et proportionne toujours l'expiation au délit. Voyons donc quel fut cet exil dont nous parlons : si nous considérons sa durée, il n'a pas moins de quinze cents ans de date ; si nous considérons son étendue, nous ne trouvons pas de lieu où ce peuple soit réuni et forme un corps de nation ; répandus dans toute la terre, les Juifs se sont réfugiés chez tous les peuples, chez les Maures, chez les Turcs, parmi les païens et parmi les chrétiens ; si nous nous arrêtons à sa nature, nous verrons combien il est cruel ; les Juifs sont, en effet, les plus opprimés et les plus méprisés des hommes, et on les voit réaliser parfaitement en leurs personnes cette parole du Psalmiste : « Que leurs yeux soient obscurcis, afin qu'ils ne voient point, et qu'ils aillent toujours courbés sous le poids de leurs malheurs. » *Ps. LXVII, 24.* Quel singulier prodige, et comme il est bien digne d'admiration ! Voilà des peuples différents d'origine ; voilà des sectes innombrables, opposées de pensées, d'intérêts, de religion,

de constitution, qui ne s'accordent que pour mépriser, maltraiter et poursuivre cette nation infortunée! Le titre de Juif, autrefois si glorieux dans le monde, tandis que la religion était en honneur parmi le peuple de Dieu, n'est plus qu'un objet d'ignominie, et on ne peut faire, peut-être, de plus sanglante injure à quelqu'un que de le lui donner.

Si tel est cet exil, si telles sont et son ignominie et sa durée, s'il n'est que le dernier, et comme le complément d'une foule d'autres malheurs, pourquoi ne pas en rechercher ici la cause? Pourquoi ne pas se demander comment la conduite de Dieu a si subitement changé envers ce peuple; comment ce juge souverain, qui prit autrefois un soin particulier de cette nation, l'a dès longtemps abandonnée et semble en faire le jouet de l'univers; et cela, non plus pendant cent ou deux cents ans, mais depuis plus de quinze siècles? Lisons l'histoire des temps anciens et nous verrons que jamais le peuple juif ne se convertit à Dieu de tout son cœur, et n'invoqua sa protection et son secours au milieu de ses épreuves et de ses afflictions, sans que le ciel n'exaucât sa prière. Il fut souvent, à cause de ses péchés, et surtout en punition de son idolâtrie, châtié par le Seigneur et subjugué par ses ennemis, Madianites, Moabites et Philistins; mais jamais, on peut s'en convaincre, jamais, au milieu de ses plus grands désastres, il ne poussa vers Dieu des supplications inutiles, quand elles furent sincères. Sa captivité finissait bientôt, et des protecteurs puissants, envoyés par le ciel, brisaient ses chaînes; c'étaient des capitaines, des prophètes et même quelquefois des anges. Comment oublier, en effet, qu'un jour qu'il était assiégé par le roi d'Assyrie, Dieu, à la prière du saint roi Ezéchias, fit descendre vers lui un ange qui, dans une seule nuit, mit à mort cent quatre-vingt-cinq mille hommes, massacre épouvantable auquel il dut son salut! Comment raconter tant d'autres protections éclatantes dont quelques femmes illustres, comme Esther, Judith, Débora, furent les glorieux instruments? La tâche serait rude et trop difficile.

Toutefois, en présence de la conduite paternelle dont Dieu usait autrefois envers son peuple, je me demande pourquoi,

malgré les prières ardentes, malgré le zèle avec lequel ils pratiquent les cérémonies de la loi, les Juifs n'obtiennent plus du ciel ni protection ni secours? Est-ce que Dieu aurait éprouvé du cours des siècles quelque changement? Est-ce que les années auraient modifié sa nature? Serait-il vrai qu'il accourait toujours autrefois aux cris de ses serviteurs, et qu'aujourd'hui il n'entende plus leurs supplications mille fois répétées? Qui pourrait préférer un tel blasphème? « Dieu, dit Balaam, n'est pas, comme l'homme, infidèle à sa parole; il n'est pas comme le fils de l'homme susceptible de changement. » *Num.* xxiii, 19. Il n'appartient qu'à Dieu d'être immuable, et c'est une des différences qui existent entre lui et ses créatures, que tandis qu'il n'y a rien dans le ciel et sur la terre qui ne soit sujet à quelques modifications spirituelles ou matérielles, Dieu seul ne peut changer en raison de son éternité. Cette considération seule avait mené Aristote à dire que le monde existait de toute éternité; car, ne voulant pas d'un Dieu sujet au changement, il ne pouvait comprendre comment Dieu aurait pu vouloir en un temps ce qu'il n'aurait pas voulu dans un autre; mais ce n'est pas ici le lieu de réfuter cette erreur. Qu'il me suffise de rappeler la notion indestructible de l'immutabilité de Dieu, de demander pourquoi, ne voyant pas dans la sainte Ecriture un seul exemple où Dieu ait refusé d'exaucer une prière sincère, de nos jours il se laisse prier, invoquer, supplier, sans venir pour cela au secours de son peuple, qui se croit toujours fidèle observateur de la loi. Qu'on réponde, si on le peut, et qu'on s'explique.

Néanmoins, il sera plus difficile encore de répondre à la question que je vais poser. Moïse, après avoir annoncé au peuple la vengeance que Dieu tirerait de la violation de la loi, ajoute ces paroles : « Si, touchés de repentir sous le poids de vos travaux et de vos peines, vous vous tournez vers Dieu de tout votre cœur, il vous enverra son secours, il usera envers vous de sa miséricorde et il vous délivrera de votre captivité, encore que vous fussiez répandus aux quatre coins de l'univers. » *Deut.* xxx, 2-3. Azarias prédit aussi la même chose, un jour qu'Asa, soutenu par

le bras de Dieu, venait de remporter sur le roi d'Éthiopie une grande victoire; plein de l'esprit de Dieu, voici qu'il s'écrie : « Ecoutez-moi, ô roi Asa, et toi peuple de Benjamin et de Juda, Dieu a été aujourd'hui avec vous, parce que vous avez été avec lui. Si vous cherchez le Seigneur vous le trouverez; mais il vous délaissera si vous le délaissez. Longtemps Israël vivra loin du Dieu véritable, sans prêtre pour enseigner et sans aucune loi. Mais si dans ce temps les hommes affligés de leurs maux se tournent vers le Seigneur Dieu d'Israël et le cherchent, ils le trouveront. » Il *Paral.* xv, 2-3. Voilà les promesses que Dieu fait à chaque page de la sainte Écriture en faveur des vrais pénitents. Que pourra-t-on répondre à ceci? Dieu n'est-il pas la vérité même? N'est-il pas également impossible ou que Dieu manque à sa parole ou qu'il cesse d'être ce qu'il est? N'est-il pas vrai que « le ciel et la terre peuvent passer, mais que la parole de Dieu ne passera jamais? » *Luc.* xxi, 33. Y a-t-il rien dont les Psaumes nous parlent avec plus d'admiration que la vérité souveraine de Dieu? David appelle le Seigneur « le Dieu de vérité, » *Ps.* xxx, 6. Et pour nous faire entendre combien la vérité de Dieu est sûre et constante, il nous dit qu'elle est imprimée et écrite dans les cieux, qui sont incorruptibles, et qu'elle ne fera jamais défaut. *Ps.* lxxxviii, 6. Qui pourrait me contester encore cette divine promesse? Et si le peuple juif se dit véritablement converti au Seigneur et fidèle observateur de sa loi, qu'il dise pourquoi la vérité infallible n'a pas exactement accompli sa promesse? Est-il possible, je le demande, de faire à ma question une réponse satisfaisante?

Mais ce n'est pas tout. On ne peut lire les saintes Lettres sans être frappé de l'insistance avec laquelle Dieu promet ses faveurs et ses bienfaits à ceux qui observent sa loi, et voici à ce sujet ce que nous lisons au psaume trente-troisième : « Les yeux du Seigneur sont fixés sur les justes, et ses oreilles sont attentives aux prières de ses saints. Les justes ont crié vers le Seigneur, il les a écoutés et ils ont été délivrés de toutes leurs tribulations. Le Seigneur est près de tous les cœurs brisés par la douleur; il sauve tous ceux qui sont humbles d'esprit. Les épreuves des

justes sont innombrables ; mais le Seigneur les délivre bientôt, il a soin de garder tous leurs os, pas un ne sera brisé. » *Ps.* xxxiii, 16-21. Ainsi s'exprimait Dieu lui-même par la bouche de son Prophète. C'est conformément à ces paroles qu'au psaume trente-sixième, entre autres faveurs qu'il promet au juste, il semble ajouter une caresse à toutes ses promesses, en affirmant que, lorsque le juste tombera, il ne se brisera pas, parce que le Seigneur le soutiendra avec la force de son bras. Se peut-il rien concevoir de plus tendre et de plus affectueux que ces amoureuses promesses ? Mais, comme c'est surtout au moment de la tribulation que la sincérité des dévouements se découvre, le Prophète termine par ces paroles le Psaume dont nous venons de parler : « Le salut des justes est l'ouvrage du Seigneur. C'est le Seigneur qui les protège à l'heure de l'épreuve ; le Seigneur les soutiendra et il les délivrera ; il les défendra et les délivrera de la main du pécheur, parce qu'ils ont mis en lui toute leur espérance. » *Ps.* xxxvii, 39, 40. Et le psaume quatre-vingt-dixième renferme-t-il autre chose que les faveurs et les soins empressés de Dieu envers les justes au temps de l'affliction ? Qu'elles sont bienveillantes et douces les paroles qui suivent : « Il les couvrira de son ombre, et ils seront tous en sûreté sous ses ailes. La vérité de sa parole vous couvrira comme un bouclier, et vous n'aurez plus à redouter les périls de la nuit ni les flèches qui volent pendant le jour. » *Ps.* xc, 4-6. Un peu plus bas le Psalmiste ajoute : « Dieu a ordonné à ses anges de vous porter sur leurs ailes, afin que vous ne vous heurtiez pas contre les pierres de la route. Vous marcherez sur les serpents et sur les basilics, et vous foulerez aux pieds les lions et les dragons ; » *Ibid.* 8-9 ; comme s'il disait : Il n'y aura ni force ni péril qui puisse vous porter préjudice et vous nuire. Ce psaume se termine enfin par ces paroles : « Le juste a crié vers moi et je l'ai exaucé ; je suis avec lui au milieu de la tribulation, je le délivrerai et je le couvrirai de gloire. » *Ibid.* 15. Ajoutons à ces paroles les promesses du psaume cent vingt-quatrième, dans lequel « Dieu assure à ses serviteurs un repos et une paix inébranlables comme la montagne de Sion. » Il continue en disant que le Seigneur veillera autour de son peuple ; et cela,

non plus seulement pour un temps déterminé, mais pour les siècles des siècles.

S'il est vrai que le peuple juif serve, comme il s'en flatte, fidèlement le Seigneur et observe sa loi, d'où vient que le Seigneur ne l'écoute pas? ne lui donne pas son secours? d'où vient que sa conduite n'est pas conforme à ses paroles et à ses promesses? d'où vient que depuis tant d'années il le laisse aller dans le monde comme le jouet et le mépris des autres peuples? Comment allier cette rigueur et ces châtimens déjà si anciens, avec ces paroles de l'Écclésiastique : « Regarde, mon fils, toutes les nations de l'univers; vois, il n'en est pas une qui ait espéré dans le Seigneur et qui n'ait point été exaucée. Qui jamais, ayant persévéré dans ses commandemens, a été abandonné? qui a crié vers lui, et s'est vu méprisé? Le Seigneur est miséricordieux et tendre; il pardonne les péchés au jour de la tribulation, il est le défenseur et le refuge de tous ceux qui le cherchent en vérité. » *Eccli.* II, 11-13. Après ces paroles de l'Écclésiastique, voici le témoignage que le prophète David rendait à la providence paternelle de Dieu : « Non, s'écriait-il, le Seigneur ne permettra pas à vos pieds de s'égarer, et Celui qui a soin de vous conduire ne sommeillera pas. Celui qui protège Israël ne sommeillera pas, ni ne dormira point. Pendant le jour le soleil ne vous brûlera pas de ses rayons, et pendant la nuit la lune ne vous sera point contraire. Le Seigneur est votre garde; le Seigneur marche toujours à votre droite pour vous défendre. » *Ps.* cxx, 3-8. Nous n'achèverions pas de rapporter les passages de l'Écriture qui rendent ce même témoignage; et en preuve de ce que j'avance, je ne veux d'autre argument que la manière dont Dieu se conduisit envers ce peuple tant qu'il marcha sous sa protection. Que de merveilles il opéra pour les délivrer de l'Égypte et les conduire dans la terre promise? Il leur ouvre un passage au sein des mers; il engloutit dans les eaux les ennemis qui les poursuivent; il fait tomber la manne du ciel, il fait jaillir l'eau d'un rocher; il les guide pendant le jour avec une colonne de nuages, et la nuit à la clarté d'une colonne de feu; il leur indique le lieu où ils doivent édifier leurs tentes; il arrête le cours du Jourdain; pour eux il combat

contre tous leurs ennemis ; il les établit seigneurs dans la terre promise ; enfin il a pour eux tant de sollicitude durant tout ce chemin, que Moïse peut leur dire en toute vérité que « Dieu les avait conduits dans toutes leurs voies avec les soins et les caresses d'un père pour son petit enfant. » *Deut.* 1, 31. Aussi le Seigneur leur disait « qu'il les avait portés sur ses ailes comme les aigles portent leurs petits. » *Exod.* xix, 4. Depuis ce temps-là, le Seigneur les a-t-il jamais abandonnés dans leur détresse ? Que de prophètes il leur a envoyés pour les instruire, pour les avertir, pour les menacer des châtimens qui devaient punir leur persévérance dans le mal !

Voyons maintenant ce que sont devenus cette providence et ces soins paternels du Seigneur. Où sont maintenant ses miséricordes passées ? Dans quel oubli ne vit pas ce peuple qu'il s'était choisi parmi toutes les nations de l'univers ? Où sont ces triomphes éclatants et miraculeux des Juifs sur leurs ennemis conjurés ? Où sont ces prophètes qu'il suscitait quelquefois parmi eux pour leur faire connaître sa volonté ? Comme il a oublié cette antique alliance mille fois renouvelée, et par laquelle il leur promettait qu'ils seraient son peuple et qu'à son tour il serait leur Dieu ! En promettant d'être leur Dieu, ne s'engageait-il pas à leur tenir lieu de tout ce qui pouvait intéresser leur salut et leur consolation ? Mais qu'est ceci ? Quel changement s'est opéré ? Quel oubli profond et prolongé du passé ! Il n'en reste plus que travaux sur travaux, persécutions sur persécutions, injures sur injures, oppressions sur oppressions, quoique, à ce qu'il croit, ce peuple ne cesse de persévérer dans la foi au milieu de ses malheurs et d'observer fidèlement la loi ? Où est la providence et le soin paternel de Dieu pour ceux qui le servent ? Où sont et sa fidélité et sa bonté, et sa miséricorde et sa justice, et sa générosité pour un peuple qui souffre tant pour demeurer fidèle ? Oui, on peut le dire, si ce peuple n'a pas commis de plus grande faute que ses fautes passées, il faut nier la divinité et toutes les perfections divines ; tous les attributs de Dieu disparaissent à la fois, si, sans être plus coupable, l'homme est traité avec plus de rigueur.

I.

Promesses et menaces plus particulières au peuple juif.

Ces faveurs et cette protection, Dieu les promet à tous les hommes de bien; mais il en est d'autres qui regardent plus particulièrement le peuple juif, et qui devaient être la récompense de sa fidélité à la loi de Dieu. Voici dans quels termes Moïse les annonce au chapitre vingt-huitième du Deutéronome : « Si vous gardez les commandements de Dieu, le Seigneur fera de vous la première et la plus illustre des nations de l'univers; il répandra sur votre tête toutes sortes de bénédictions. Vous serez bénis dans la cité, vous serez bénis hors de la cité. Bénis seront aussi et les fruits de vos entrailles, et vos moissons, et vos troupeaux; vous serez bénis en entrant et en sortant, *c'est-à-dire dans vos œuvres et dans vos voies*. Le Seigneur renversera devant vous tous vos ennemis. Ils vous attaqueront par un chemin, mais prendront la fuite par sept autres chemins. Où que vous soyez, vous serez la tête et non pas les pieds, vous marcherez au-dessus et non au-dessous des peuples. » *Deut. xxviii, 1-7, 13*. Ajoutons à ces paroles ce que ce même secrétaire de Dieu dit encore au vingt-sixième chapitre du Lévitique, quand il annonce à son peuple entre autres faveurs ce qui suit : « Vous poursuivrez vos ennemis, et ils succomberont à votre approche. Cinq d'entre vous triompheront de cent ennemis et cent de dix mille; vos ennemis tomberont frappés de mort par le glaive meurtrier en votre présence. Je jetterai les yeux sur vous et je multiplierai votre courage. Je placerai au milieu de vous mon tabernacle, et mon âme ne vous méprisera pas. Je marcherai avec vous, je serai votre Dieu et vous serez mon peuple. » *Levit. xxvi, 7-12*.

C'est ainsi que Dieu parlait à son peuple; ces promesses étant divines participent, comme nous l'avons dit, à la vérité de Dieu, elles sont certaines et infaillibles comme Dieu même. S'il en est ainsi, je suis profondément étonné, je l'avoue, et pourquoi ne pas le dire? je suis tout hors de moi en voyant, malgré tout, le peuple juif persévérer dans son erreur! Chaque parole, chaque mot est une condamnation de cet étrange aveuglement! Ils prétendent

observer la loi de Dieu; d'où vient donc qu'ils ne reçoivent aucune des faveurs que Dieu promet à ceux qui gardent sa loi? Qu'ils les voient une à une, et ils se convaincront que non-seulement aucune de ces faveurs ne leur a été accordée, mais encore qu'ils ont reçu des châtimens contraires; l'expérience crie assez pour leur en rendre témoignage. En veut-on une preuve irrécusable? Dieu promet à son peuple la primauté sur tous les peuples du monde; il lui assure qu'il sera toujours victorieux et jamais soumis, qu'il sera toujours à la tête des peuples et non pas le dernier d'entre eux. Que ces promesses sont loin de s'être réalisées! Où donc trouver un peuple plus maltraité, plus méprisé que le peuple juif? Comment cette considération toute seule ne suffit-elle pas pour rendre sensibles aux yeux de cette nation son aveuglement et son erreur? Pour moi, en présence des faveurs signalées que notre Seigneur promet aux observateurs scrupuleux de sa loi, je crois fermement qu'il s'est proposé avant tout de les ramener à lui quand ils s'en seraient éloignés. En se voyant privés des bienfaits promis à leur fidélité, ils peuvent bien comprendre qu'ils n'ont plus de part à son amour et à sa grâce : l'ignorance ne saurait avoir de place dans une chose si claire et si manifeste.

Poursuivons et nous verrons que si Dieu promettait à ceux qui garderaient sa loi des faveurs signalées, il menaçait en même temps de châtimens terribles ceux qui la transgresseraient. Or, est-il vrai que les Juifs aient éprouvé ces rigueurs divines, eux qui n'ont eu aucune part aux récompenses? Pour ne parler que du plus terrible de ces malheurs, voici en quels termes le Prophète parlait de l'exil universel et de la dispersion générale du peuple juif à travers toutes les nations du monde : « Le Seigneur vous dispersera dans tout l'univers, jusqu'aux extrémités les plus reculées, et vous ne trouverez nulle part un endroit où vous puissiez goûter un moment de repos, parce qu'il remplira votre cœur de crainte, vos yeux de ténèbres et votre âme d'abattement et de tristesse; votre vie sera toujours incertaine et comme suspendue à un fil devant vous. » *Deut.* xxviii, 65-66. Ce même désastre est encore annoncé au vingt-sixième chapitre du Lévi-

tique, lorsque le Seigneur, s'adressant au même peuple, lui parle en ces termes : « Je vous disperserai dans le monde et je tirerai mon épée contre vous. Ceux qui survivront, je répandrai dans leur cœur sur la terre de leurs ennemis une telle crainte qu'ils seront effrayés d'une feuille qui volera dans les airs ; ils prendront la fuite devant elle comme à la vue de l'épée, et nul d'entre vous n'osera faire aux ennemis la moindre résistance. » *Levit.* xxvi, 33-36. Voilà comment s'exprime le Seigneur par la bouche de son Prophète ; et, il faut bien le dire, il y a là pour moi un grand sujet d'admiration ! Voilà trois mille ans, en effet, que le grand Prophète, ce secrétaire de Dieu dans l'accomplissement de ses desseins, annonçait des événements que nous voyons réalisés de nos jours ! Voilà trois mille ans que l'exil et la dispersion du peuple juif étaient prédits avec une telle clarté qu'on dirait que le Prophète ne fait que décrire des choses qu'il voit ! Est-il si difficile après cela de raisonner ainsi : Si le peuple juif ne reçoit du ciel aucune des faveurs que Dieu promet à ceux qui gardent sa loi, si au contraire les châtimens dont Dieu menace les contempteurs de ses commandemens pèsent sur lui, c'est qu'il n'obéit plus à Dieu, c'est qu'il méprise sa loi ; qui pourrait en douter, puisque, loin de connaître les faveurs que Dieu réserve à ses fidèles serviteurs, ils sont en proie à l'exil, aux anxiétés, aux craintes et aux mépris dont les méchants sont menacés ? Non, on n'en peut douter ; non, les Juifs n'observent plus la loi, puisqu'ils ne veulent pas reconnaître le Seigneur et qu'ils refusent de lui obéir, quoique Dieu, par le ministère de Moïse, leur ait fait un précepte de le recevoir à sa venue dans le monde sous peine de le voir prendre en main la cause de ce Seigneur et se charger lui-même de tirer vengeance des rebelles. Que répondre à cette raison ? Quelle excuse pourront alléguer devant le souverain Juge ceux qui, ayant tous les jours sous les yeux les promesses et les menaces du Seigneur, et pouvant si facilement reconnaître en eux l'accomplissement des prédictions divines, persévèrent néanmoins dans leur obstination ? Quand cet aveuglement m'attriste et m'étonne, je ne sais me l'expliquer qu'en considérant l'état d'une âme séparée de son Dieu. L'exemple de

Pharaon me revient naturellement à l'esprit, et la vue de cet homme qui devant tant de miracles et tant de châtimens ne laissa pas de se montrer incrédule et obstiné, me fait penser à ceux qui, malgré les merveilles dont ils sont témoins, persévèrent toujours dans l'incrédulité la plus profonde.

II.

L'aveuglement des Juifs confirmé par des exemples de la sainte Ecriture.

A l'appui de ce que je viens de dire, je vais raconter une histoire qui, attentivement considérée, suffit à elle seule pour ouvrir les yeux de ceux qui, jusqu'à ce jour, vivent dans la plus entière cécité. Holopherne, capitaine général des armées de Nabuchodonosor, assiégeait Béthulie, où demeurait Judith, *Judith*. v ; or, tandis que la crainte avait renversé devant lui tous les obstacles, tandis que les villes émues le recevaient sans résistance et même avec empressement, Béthulie seulement s'apprêtait à se défendre avec courage. Holopherne s'étonna, et, son étonnement se changeant bientôt en indignation, il convoqua les princes des fils d'Amon et de Moab qui étaient voisins de ceux de Béthulie, afin de savoir avec quel peuple il avait à faire, quelles étaient ses forces, et comment il osait, au milieu de la terreur générale, songer à faire la plus petite résistance. Achior, prince des fils d'Amon, demande alors la permission de répondre ; il proteste qu'il dira la vérité dans toutes ses paroles, et il entame aussitôt l'histoire de ce peuple : il raconte toutes les merveilles opérées par le ciel en sa faveur ; il parle des plaies qui fondirent sur l'Egypte, des mers qui se séparent pour laisser les Israélites passer à pied sec, et qui se joignent de nouveau pour engloutir dans leur sein toute l'armée de Pharaon ; il ajoute que pendant quarante ans Dieu nourrit miraculeusement son peuple dans le désert avec une manne descendue du ciel ; que par une faveur signalée de Dieu, qui combattait de leur côté, sans arc, sans flèches, sans armes, ces mêmes hommes se rendirent maîtres de toute la terre des Chananéens ; que tant qu'ils servaient le Seigneur dans la simplicité de leur âme, ils jouissaient de toutes sortes de prospérité et d'abondance, mais que dès qu'ils abandon-

naient son culte pour offrir à des dieux étrangers leurs adorations, ils devenaient bientôt le jouet des peuples voisins, qui les écrasaient et les réduisaient en servitude; il termine en disant que si dans leurs fers, les Juifs, touchés de repentir, se tournent de nouveau vers Dieu, aussitôt celui-ci les délivre et leur rend leur patrie; qu'on en avait vu naguère un mémorable exemple, lorsque, traînés en expiation de leurs iniquités sur un sol étranger, ils invoquèrent Dieu, qui les délivra de la servitude et les remit en possession de leur pays. « Voici donc, ô mon maître! ce qui me semble bon, dit Achior à Holoferne; informez-vous si ce peuple a offensé son Dieu: dans le cas où il en serait ainsi, confiance, la victoire est à nous; dans le cas contraire, soyez sûr que Dieu prendra sa cause entre ses mains, et nous serons l'opprobre et la honte des nations. » *Jud.* v, 25. On sait combien les événements s'accordèrent avec ces prévisions d'Achior! Ce qui arriva dans cette circonstance se produisit dans bien d'autres cas, et il suffit de savoir lire l'histoire sainte pour se convaincre de la vérité de cette affirmation.

C'est ainsi qu'au temps de David et de Salomon, alors que le culte du vrai Dieu était seul en honneur, le peuple juif vivait dans la plus grande prospérité; il grandissait en paix, et l'Écriture le compare au sable de la mer; on le voyait couler tranquillement des jours exempts de toute alarme, à l'ombre bien-aimée de la treille et du figuier. *III Reg.* iv. C'est ainsi que sous les règnes d'Asa, de Josaphat et d'Ezéchias, il jouit encore des mêmes bienfaits et du même bonheur; Dieu prit miraculeusement parti pour lui contre le roi des Assyriens, et, une nuit, un ange descendu du ciel tua, comme nous l'avons dit plus haut, cent quatre-vingt-cinq mille soldats ennemis, en attendant que le roi infidèle reçût la mort à son tour de la main de ses propres enfants. *IV Reg.* xix. Cette prospérité et ces avantages, le peuple en jouit tant qu'il demeura fidèle au culte et au service de son Dieu. Venait-il à s'en éloigner, il était aussitôt livré par la justice divine entre les mains des ennemis, et ceux-ci usaient quelquefois avec lui de tant de cruauté qu'ils brisaient contre les murailles les têtes des petits enfants et plongeaient dans les entrailles des

femmes enceintes leur épée sanguinaire. Il serait facile de multiplier les exemples; je n'en citerai qu'un toutefois pour confirmer ce que j'avance : c'est celui de Joas, roi de Juda. Joas donc s'étant laissé surprendre par les flatteries des grands du royaume, leur permit d'adorer les idoles et de leur offrir des sacrifices. Mais à peine une année s'était-elle écoulée que Dieu, pour les punir, les livra à l'armée des Syriens, qui mit à mort tous les grands du royaume, et envoya à Damas, où se trouvait son roi, d'innombrables dépouilles. L'Écriture remarque que l'armée syrienne, quoique peu nombreuse, triompha des bataillons ennemis plus pressés et plus compactes, qu'elle couvrit d'outrages et d'affronts l'infortuné Joas, et qu'elle le laissa, en s'en retournant, malheureux et malade. Seulement, pour combler la mesure, ses propres serviteurs se révoltèrent contre lui et le tuèrent dans son lit à coups de poignard. Ses dépouilles furent ensevelies à Jérusalem, mais loin des autres sépultures royales, parce que Dieu voulait pousser jusque-là sa vengeance et l'exercice de sa justice. II *Par.* xxiv.

Voilà des exemples illustres, qu'on pourrait multiplier, de la bonté de Dieu envers son peuple quand il était fidèle, et aussi de sa rigueur et de ses châtimens s'il l'abandonnait pour offrir aux idoles son encens et son culte. De même donc que l'ombre suit naturellement le corps, de même la prospérité ou l'infortune s'attachait aux destinées du peuple hébreu, suivant qu'il obéissait ou qu'il désobéissait à la loi, de telle sorte que nous pouvons juger de sa conduite par ses succès ou ses revers. En partant de ce principe, jetons les yeux sur le sort actuel de ce peuple. En voyant les adversités qu'il endure, son exil déjà si ancien, les mauvais traitements qu'il essuie de la part des infidèles dans les contrées où il habite, les tributs excessifs qui pèsent sur lui, et, ce qui est plus lamentable encore, en voyant cet illustre royaume de Juda et son ancienne république amihilés et détruits, la cité et le temple renversés, qui serait assez aveugle ou assez insensé pour ne pas apercevoir Dieu exerçant contre cette infortunée nation ses rigueurs et sa colère? Et quelle peut être la cause de ce courroux, sinon le péché? Et quel peut être ce crime, sinon celui de la passion et de la mort du Sauveur, plus épouvantable

à lui seul que tous les péchés du monde? Dieu, en sa qualité de juge souverainement équitable, proportionne sa sanction à la faute, et comme il s'agit du plus grand et du plus terrible châtiement qui pesa jamais sur ce peuple, concluons qu'il est envoyé pour expier le plus grand de ses péchés, puisqu'aucun autre ne peut avoir de proportion avec la peine qu'il endure.

III.

Causes des désastres du peuple juif et de l'oubli où Dieu le laissa.

Ajoutons, aux preuves déjà si frappantes que nous venons de donner en faveur de la vérité de notre thèse, une considération décisive. Dieu prend un soin particulier des observateurs de sa loi, mais il veille avec plus de sollicitude, s'il est possible, sur ceux qui, pour lui demeurer fidèles, endurent des outrages, des persécutions, l'exil. Cette fidélité supposant chez les hommes en même temps que plus d'amour, une plus grande vertu, pourquoi Dieu ne leur rendrait-il pas ce qu'ils lui donnent, en usant envers ces défenseurs intrépides de ses droits d'une plus grande miséricorde? Mais c'est bien ainsi qu'il les traite. Souvenons-nous de Daniel, jeté dans la fosse aux lions pour avoir méprisé les idoles de Babylone, et miraculeusement préservé de tout mal par une grâce tout-à-fait providentielle! *Dan.* vi. Souvenons-nous des trois enfants dans la fournaise : parce qu'ils avaient refusé d'adorer la statue de Nabuchodonosor, ils furent livrés au feu ; mais un ange du Seigneur les accompagna dans le péril, et, au sein des flammes les plus vives, ils chantaient un cantique au Tout-Puissant! *Dan.* iii. Souvenons-nous enfin de sainte Susanne, qui, pour ne pas consentir à une faute qu'on lui proposait, exposa sa réputation et sa vie à une ruine certaine ; seulement le Seigneur, auquel elle se sacrifiait, prit pitié d'elle et la sauva miraculeusement. *Dan.* xiii. On peut bien le dire, jamais Dieu, ce père fidèle, n'est plus près des siens que lorsqu'il les voit dans la tribulation à cause de lui. Il se fait alors entre lui et eux comme une lutte d'amour, comme un assaut de générosité ; ceux-ci, dans ces moments de douleur, font éclater leur fidélité, et Dieu son assistance ! En pouvait-il être autrement? Comment supposer que ce Père

miséricordieux et tendre puisse voir avec indifférence un homme sacrifier pour lui plaire sa fortune, sa vie, son repos, tout autant de biens qu'il est enclin à conserver par toutes les forces de la nature, et dont il ne se sépare qu'au prix d'un héroïque triomphe? Comment s'imaginer qu'à la vue d'une telle fidélité le Créateur croise ses bras et consente à laisser sa créature dans de pareilles épreuves, sans lui donner un généreux secours?

Voilà certes une incontestable vérité! Tirons-en des conséquences rigoureuses. Le Seigneur est témoin de l'exil et des oppressions, des vexations et des persécutions que son peuple endure, dans toutes les nations de l'univers, pour obéir à sa loi. Si cette obéissance lui était agréable, serait-il possible qu'il l'eût abandonné depuis si longtemps sans égard pour un tel dévouement, sans donner un souvenir ou une faveur à l'affliction dont il est frappé par amour pour lui? Eh quoi! les hommes auraient été plus fidèles à garder les commandements de Dieu, que Dieu à les secourir ou à les diriger dans leurs peines? Ce n'est pas là ce que promettait l'Ecclésiastique dans ces paroles : « L'homme prudent se confie en la loi de Dieu, et la loi lui sera fidèle, » *Eccli.* xxxiii, 2; comme s'il disait : Si l'homme sage est fidèle à faire ce que la loi ordonne, la loi sera fidèle à tenir ce qu'elle promet. Cette raison n'est-elle pas sans réplique?

Mais pour ajouter à ce que je viens de dire une considération importante, prenons bien garde au temps où le peuple juif commença à souffrir ces calamités et ces travaux. Nous l'avons déjà vu, les tribulations de ce peuple datent de la passion et de la mort du Sauveur; mais si le Sauveur était bien celui que pensaient les Pharisiens et les prêtres, loin de mériter, pour l'avoir mis à mort, des châtimens et des supplices, Dieu lui devait donner une glorieuse couronne. Il était prescrit d'après la loi, *Deut.* xiii, que si quelque prophète s'élevait parmi le peuple dont les prédictions se fussent réalisées, mais qui abusât de sa mission pour exciter les hommes à adorer des dieux étrangers, on devait le mettre à mort sur l'heure même. Or, que firent les pontifes et les pharisiens? Ils se débarrassèrent non plus seulement d'un homme qui se disait prophète, mais d'un homme dont l'audace

allait jusqu'à se faire passer pour Dieu, comme l'indiquent ces cris par lesquels ils demandaient sa mort : « Nous avons une loi, et d'après cette loi il faut que cet homme meure, parce qu'il s'est dit Fils de Dieu. » *Joann.* XIX, 7. Supposez une telle accusation légitime et fondée, et la mort de l'imposteur se change devant Dieu en un sacrifice d'agréable odeur; car on ne conçoit pas de crime plus énorme que celui d'un mortel qui veut usurper à son profit l'incommunicable nature de Dieu; pensée révoltante d'orgueil, que Lucifer lui-même, le prince des réprouvés, n'ose pas concevoir. Loin de mériter la vengeance du ciel, cette œuvre en méritait l'approbation et la gratitude. Oserait-on lui comparer l'action héroïque de Phinées, qui, dans un beau mouvement de zèle, tua d'un coup de poignard un Israélite qu'il trouva faisant le mal avec une femme madianite? *Num.* XXV. Ce malheureux obéissait à sa passion en commettant ce crime impur; mais, à les en croire, Jésus-Christ, de propos délibéré et avec une entière volonté, s'égalait à la divinité en se disant Fils de Dieu! Si donc le zèle de Phinées fut tellement agréable à Dieu que pour le récompenser il accorda à cet homme la perpétuité du sacerdoce, et, ce qui est une faveur autrement considérable, qu'il pardonna au peuple les adorations sacrilèges publiquement adressées à l'idole de Phogor, combien plus devait-il donner de récompenses à cette nation qui avait fait justice d'un imposteur, se disant Fils de Dieu? Pour cette seule action elle méritait d'abord le pardon de toutes ses fautes, si nombreuses qu'elles pussent être, et ensuite une nouvelle abondance d'honneur et de bienfaits. Qu'il en est autrement! Depuis le jour où le peuple juif a commis ce crime, il a essuyé persécutions sur persécutions, travaux sur travaux, morts sur morts; depuis ce jour, vols, incendies, oppressions, outrages et tous ces fléaux dont nous avons parlé plus haut ont fondu sur lui, et il en est arrivé, après une succession toujours croissante de malheurs et d'épreuves, à perdre sa république et son royaume, si important au temps du premier Hérode qu'on put à sa mort le partager en quatre principautés ou petits Etats. Ils n'ont plus une seule bourgade dans le monde entier, ces hommes qui étaient alors les maîtres de tant de cités et de provinces; et

cette nation, que Moïse appelait la plus illustre et la plus noble de l'univers, à cause de la connaissance de Dieu et de la loi qu'elle en avait reçue, est aujourd'hui, en quelque lieu qu'elle se trouve, la dernière et la plus méprisée de toutes. Leurs yeux seront-ils toujours assez aveugles et eux si malheureux, pour n'être pas frappés de ces tristes réalités? Ne rechercheront-ils jamais la cause d'un si étrange changement? Comment ne se laissent-ils pas impressionner par l'oubli où Dieu les a laissés depuis de si longues années! Comment concilier cette conduite de Dieu avec ses magnifiques promesses dans Isaïe : « Quelle mère peut oublier l'enfant sorti de son sein et ne pas avoir pour lui des entrailles de mère? Mais quand même une mère oublierait son enfant, moi, dit le Seigneur, je ne vous oublierai pas, parce que je vous ai écrits sur mes mains. » *Isa.* XLIX, 15-16. N'est-ce pas là une parole divine? N'est-elle pas aussi vraie que la vérité même? Qu'est donc devenue cette vérité? Où est l'accomplissement de cette parole? Où cette sollicitude divine, si magnifiquement représentée sous la figure du plus grand des amours, de celui d'une mère pour son petit enfant? Que dire du souvenir de ce même Dieu, promis encore dans un langage aussi tendre et aussi affectueux par la bouche de Jérémie? « Si Ephraïm est le fils que j'honore, si c'est un enfant délicat et faible, depuis que j'ai parlé de lui je n'en perdrai jamais le souvenir, et dans ma miséricorde j'aurai toujours pitié de lui. » *Joann.* XXXI, 20. Qu'est devenue cette promesse? Où est cette miséricorde? Où cet amour de Dieu, qui devait n'avoir d'égal que celui d'un père pour son enfant, et pour son enfant premier-né et faible, suivant le langage d'Isaïe? Qu'ajouter encore? Qu'est devenue cette providence paternelle qui disait : « Celui qui vous touche, touche à la prune de mes yeux? » *Zach.* II, 8. O aveugles! O victimes malheureuses du prince des ténèbres! O infortunés tombés sous les coups de cette malédiction : « Que leurs yeux soient obscurcis et qu'ils ne voient plus; » *Ps.* LXXVIII, 24; et de cette autre : « Dieu pour vous châtier vous enlève l'entendement et la vue; votre aveuglement sera si profond qu'en plein midi vous serez forcés de vous conduire en marchant à tâtons contre les murailles. et vous n'aurez

plus ni lumière ni intelligence pour suivre de nouveau vos voies. » *Deut.* xxviii, 28-29. Qui ne voit l'accomplissement de cette prophétie? Quelles clartés, même celle du soleil dans tout son éclat, peuvent être comparées à cette vérité, si souvent attestée par la parole de Dieu? Et malgré tout, quoique environnés de tous côtés d'une lumière éclatante, ils n'en aperçoivent pas la splendeur.

Cette considération est si puissante pour nous affermir dans la foi, qu'encore que nous n'eussions pas d'autres raisons de croire, elle suffirait pour convaincre tout esprit qui ne s'obstinerait pas volontairement dans son aveuglement. Et à ce propos, en témoignage de ce que j'avance, je veux raconter ici un fait qui s'est produit il n'y a pas longtemps. Un de nos ambassadeurs, envoyé au concile de Trente, s'en retournait par Venise, quand il fit la rencontre d'un jeune homme, Juif de naissance, mais converti au christianisme, qui le suivit jusque dans ce royaume de Portugal. Et comme je m'informais auprès de ce nouveau fidèle des motifs de sa conversion, je ne tardai pas à savoir qu'il n'en avait eu d'autres en vue que les calamités et les malheurs continuels qui désolaient sa nation depuis la mort du Sauveur. Voici, disait-il, mes réflexions et mon raisonnement : Ou le Seigneur qui mourut sur la croix était Fils de Dieu, ou il ne l'était pas. S'il était Fils de Dieu, il suffit, et nous devons l'adorer et croire en lui; s'il ne l'était pas, si ce titre auguste n'était pour lui qu'une imposture, non-seulement les auteurs de sa mort ne commirent point de péché, mais ils rendirent à Dieu un des plus grands services possibles en immolant un homme qui avait eu la témérité de lui dérober sa divinité et sa gloire. Mais comment admettre cette dernière hypothèse, en présence des souffrances et des épreuves sous lesquelles le peuple juif gémit dans toutes ses générations? Comment s'y arrêter, surtout après la destruction de cet antique royaume, si voisine de la consommation du crime, et qui n'a jamais pu être réparée jusqu'à nos jours? Et puisqu'il n'y avait plus d'idolâtrie parmi le peuple, quel crime, si ce n'est celui de la mort de Jésus-Christ, pouvait lui mériter un si épouvantable châtement? — Cette considération fut suffisante pour découvrir à cet homme son aveuglement et ouvrir ses yeux

à la lumière. Qu'aurait-il fait s'il avait joint à ces observations l'accomplissement de toutes les prophéties que nous avons jusqu'ici rapportées!

IV.

Comment Dieu a châtié les plus grands crimes de son peuple.

J'ajouterai, pour terminer, une dernière considération plus décisive peut-être que toutes celles qui précèdent. Il sera bon, dans ce dessein, d'établir une comparaison entre le temps que dura l'exil de Babylone et celui de l'exil qui dure encore, aussi bien qu'entre les péchés qui furent cause de l'un et de l'autre de ces châtiments. Or, l'Écriture nous apprend que l'idolâtrie fut la principale cause du premier exil : c'était chez le peuple juif comme une inclination irrésistible d'adorer les idoles, et Jérémie, pour en exprimer l'ardeur, la compare à celle de l'âne sauvage, animal extrêmement lascif au temps de ses amours. Les chasseurs ont coutume de choisir ce temps pour lui tendre des pièges : c'est toujours avec succès, tant il court aveuglément, emporté qu'il est par la fureur de ses désirs. L'idolâtrie s'était tellement propagée chez ce peuple que, d'après le même prophète, il avait élevé en tout lieu des autels où il sacrifiait aux idoles ; il y en avait dans tous les carrefours, sur les hautes montagnes, à l'ombre de tous les grands arbres. *Jerem.* II-III. Et, circonstance plus étonnante qui nous découvre mieux la malice de ce peuple, quand Dieu, fatigué de l'idolâtrie qui régnait en Israël, eut répudié les dix tribus, la tribu de Juda ne se corrigea pas de ses fautes, mais continua d'y croupir, persévéra toujours dans les mêmes égarements.

Un second crime, qui n'était qu'une conséquence naturelle du premier, consistait, chose horrible à dire ! dans les sacrifices sanglants de leurs fils et de leurs filles, que les Juifs offraient à ces abominables idoles. Peut-on rien concevoir de plus inhumain, de plus cruel, de plus abominable, de plus contraire aux droits de la nature, et les animaux féroces eux-mêmes ne condamnent-ils pas ces barbares usages en s'offrant à la mort pour défendre la vie de leurs petits ?

Un peuple chez lequel régnaient ces deux abominables désordres, à quel crime pouvait-il être étranger? Il faut entendre le prophète Osée en faire le dénombrement dans ces paroles : « Ecoutez la parole de Dieu, enfants d'Israël, Dieu veut entrer en jugement avec les habitants de la terre ; car il n'y a plus à sa surface ni miséricorde, ni vérité, ni connaissance du vrai Dieu ; le mensonge, les malédictions, les homicides, les vols, les adultères se sont multipliés sur la terre comme un déluge d'iniquités ; le sang tombe sur le sang ; » c'est-à-dire il n'y a plus que morts sur morts et blessures sur blessures. *Ose.* iv, 1-2. Amos dit à son tour que l'avarice était sur la tête de tous, et que depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tous étaient la proie de ce vice ; il ajoute même que les prophètes et les prêtres ne songeaient qu'à tromper. Telle était en ce temps-là la rareté des hommes de bien, que Dieu put dire par la bouche de Jérémie : « Parcourez toutes les rues de Jérusalem, et si vous trouvez un homme ayant la foi, j'userai de miséricorde à son égard. » *Jerem.* v, 1. Le même prophète conseille encore au frère de se défier de son frère, au parent de n'avoir aucune confiance en son parent, parce que tous étaient infidèles et se tendaient mutuellement des pièges. C'est à la vue de cette désolation que, vaincu par la douleur, le prophète s'écrie : « Oh ! qui me donnera de trouver un lieu solitaire et désert, loin de mon peuple ? Voici qu'il ne présente plus à mes yeux que l'adultère et la prévarication. » *Jerem.* ix, 2. Au chapitre cinquième d'Ezéchiel, Dieu, reprochant encore aux Juifs la profondeur de leur corruption, leur dit que par les crimes de leur vie ils ont de beaucoup dépassé la malice des peuples idolâtres ; sentence désolante qu'il répète souvent dans le même endroit. Pour abréger, qu'on me permette de donner ici comme un mémorial des iniquités du peuple ; Dieu lui-même ordonne au prophète de le dresser par ces paroles : « Fils de l'homme, ne jugerez-vous pas cette cité ensanglantée par tant de meurtres, et ne révélez-vous pas ses vices ? Le sang que tu as versé et les idoles que tu as adorées, ville coupable, t'ont couverte d'opprobre. Les princes d'Israël n'ont usé de leur pouvoir que pour opprimer les pauvres ; les enfants ont outragé et méprisé leurs pères ; les

voyageurs et les étrangers qui résidaient dans ton sein ont été calomniés; les orphelins et les veuves languissaient dans l'affliction. Tu as méprisé le sanctuaire et profané les jours de mou sabbat; il s'est trouvé parmi tes enfants des détracteurs de la gloire des autres et des cœurs avides de sang. Tu offrais aux idoles des sacrifices sur les hauts lieux, et tu mangeais les victimes qu'on leur immolait. Les fils partageaient la couche des femmes de leurs pères, les beaux-pères celle des femmes de leurs enfants, les frères celle de leurs sœurs, enfants du même père, et chacun cherchait à commettre l'adultère avec la femme de son prochain. Les juges, séduits par des présents et des dons, ont perverti la justice. Les riches, par des usures et des exactions, dérobaient le bien des pauvres, et, désireux de s'emparer du bien d'autrui, ils ourdissaient, pour le posséder, toutes sortes de ruses et de mensonges. » *Ezech.* xxii, 1-12. Quels genres de vices ne sont pas contenus dans ces paroles du prophète? Et peut-on concevoir que la corruption de la vie humaine puisse aller plus loin? Cependant il en est ainsi, et Dieu l'indique bien quand il jure par le même prophète que « ni Sodome, ni Gomorrhe, ni les villes voisines n'ont jamais commis autant d'iniquités que son peuple. » *Ezech.* xvi, 48. Que signifient autre chose ces paroles que Dieu prononce encore par la bouche de Jérémie : « La malice de mon peuple a dépassé celle de Sodome, ville souillée de crimes, qui fut renversée en un moment! » *Lam. Jerem.* iv, 6. Le crime abominable qui fit tomber le feu du ciel sur cette cité malheureuse était très-fréquent parmi le peuple juif. Asa reçoit des louanges pour avoir arraché ces abominations de son royaume, *III Reg.* xv; et le saint roi Josias, qui régna pendant de temps avant la captivité de Babylone, ne reçoit-il pas pour la même raison de plus vives actions de grâces? *IV Reg.* xxii. En effet, à son avènement il trouva ces habitudes si universellement acceptées parmi ses sujets, qu'on avait construit des lieux publics jusque sous les murs du temple; mais lui, plein d'une légitime indignation, les fit détruire, et délivra la cité de ces détestables coutumes.

V.

Le plus grand crime du peuple juif fut celui qui lui attira les plus cruels châtimens.

De tout ce qui précède, il résulte qu'au temps où nous sommes parvenus, les iniquités du peuple juif ayant comblé la mesure, il n'y avait plus de raison pour qu'après avoir si souvent averti les hommes par le ministère des prophètes, après leur avoir si longtemps, mais toujours sans résultat, prêché la pénitence, Dieu arrêtât encore ses foudres. Voici donc qu'il se suscite un vengeur : c'est Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui détruit le royaume des Juifs et traîne le peuple captif à Babylone. Cette captivité dura soixante-dix ans. Mais, ce temps écoulé, le peuple juif recouvra sa liberté et sa patrie. Dans son exil, Dieu, pour l'éclairer et pour l'instruire, lui envoya des prophètes ; tels furent Ezéchiel, Daniel et ces trois enfants que Nabuchodonosor fit jeter dans les flammes

Or, remarquons-le, Dieu n'étendit pas au-delà de soixante-dix ans l'exil et la captivité de son peuple, dont il voulait punir l'abominable conduite et les crimes affreux. Comment expliquer que les épreuves actuelles du même peuple soient déjà vieilles de quinze cents ans ? Il faut le reconnaître, ou bien la droiture et l'impartialité de la justice divine ne sont que de vains noms, ou bien les crimes que le peuple juif expie sont d'autant plus noirs que les châtimens qu'il endure sont plus redoutables. Quels peuvent donc être ces crimes ? L'idolâtrie, le plus grand de ses forfaits passés ? Evidemment non. Car sa captivité fut pour lui une leçon, et telle fut depuis ce temps son horreur pour ce crime, qu'il refusa non-seulement de donner dans le temple une place à la statue de Caius, mais encore d'ériger celle de Tibère sur les places publiques, affrontant, pour demeurer fidèle, jusqu'aux rigueurs de la mort, comme nous l'avons vu plus haut. Quel autre crime ont-ils pu commettre ? Offrent-ils, comme autrefois, leurs fils en sacrifice sur l'autel du Seigneur ? Moins encore. Violent-ils la loi de Dieu et les cérémonies saintes ? Est-il permis de le penser quand on les voit se dévouer au service de

Dien et à l'observation de sa loi, jusqu'à souffrir, pour demeurer fidèles, les persécutions et l'exil? Négligent-ils d'invoquer le ciel et de solliciter le secours de Dieu? Loin de là : ils passent dans leurs synagogues de longues heures en prière; seulement le secours qu'ils réclament ne leur est jamais accordé. Que penser et que dire? De deux choses l'une, comme nous l'avons déjà dit, ou bien la justice, la bonté, la vérité et la fidélité de Dieu sont en défaut, en n'usant pas de miséricorde envers une nation affligée pour sa gloire : blasphème horrible qu'il faut se garder de proférer; ou bien, puisque nous ne trouvons plus au sein du peuple juif, aucune de ses iniquités passées, il doit avoir coramis un crime nouveau qui les dépasse autant que les peines qu'il endure sont plus cruelles que ses anciens châtimens. Quel est donc son crime, quel peut-il être, sinon celui qu'il commit en mettant injustement à mort le Fils de Dieu? Ce crime renferme en lui seul, toutes les abominations et toutes les horreurs que l'entendement humain peut concevoir, et toutes au plus haut degré de malice. Ce fut d'abord un péché d'incrédulité, car ceux qui le commirent, refusèrent de croire à un Seigneur, en faveur duquel avaient été faits les miracles les plus signalés et les prophéties les plus claires. Il n'y eut jamais de plus horrible sacrilège : ici, en effet, ce ne sont plus les vases sacrés ou les temples matériels de la divinité, c'est le temple vivant de l'humanité sacrée du Sauveur; c'est ce temple, formé par la vertu de l'Esprit-Saint, et dans lequel résidait sans ombre, sans figure, réellement et véritablement la divinité tout entière, hypostatiquement unie avec l'humanité; c'est ce temple, dis-je, qu'on maltraite, qu'on outrage, qu'on ensanglante avec les derniers raffinements de la cruauté. Ce fut encore un horrible parricide, puisque par cet acte fut mis à mort le Père commun et le Créateur de tout ce qui existe, Celui en qui nous avons tous la vie, le mouvement et l'être. Cet attentat résume tous les crimes. C'est une ingratitude sans exemple qui méconnaît et oublie le plus grand de tous les bienfaits de Dieu, la visite et la venue de son Fils, envoyé pour sauver le monde; c'est une désobéissance et une révolte contre la puissance et l'autorité de Dieu, qui avait ordonné à son peuple, par la

voix de Moïse, d'obéir au Sauveur quand il viendrait dans le monde, sous peine d'encourir un châtement proportionné à sa faute; c'est la consommation de toute malice, puisque les Juifs demeurent volontairement dans leur aveuglement. Entendez-les se dire les uns aux autres : « Que ferons-nous de lui, car il fait beaucoup de miracles? » *Joann.* xi, 47. Voyez-les plus tard, ils veulent corrompre à prix d'or les gardes du sépulcre pour leur faire nier le grand miracle de la résurrection : c'est aussi un mépris manifeste de la majesté de Dieu et de sa grandeur souveraine; on ne néglige rien pour rendre le supplice de l'innocent plus honteux; les injures, les moqueries, les soufflets, les coups, les fouets, les épines, les vêtements dérisoires, tout est employé, et, par surcroît, on le crucifie entre deux voleurs, et on le compare à Barrabas; mais ce n'est pas assez! supposez tous les péchés de haine, d'envie, de cruauté et d'inhumanité commis depuis le commencement du monde contre les hommes et contre Dieu, unissez-les : ils n'égalent pas la noirceur du crime que commirent ceux qui osèrent mettre leurs mains sanglantes sur le vrai Fils de Dieu, Seigneur de toutes choses. Y avait-il, je le demande, un autre crime digne d'un si long et si cruel châtement, alors que Dieu juge que soixante-dix ans de captivité suffisent à son peuple pour expier les iniquités passées dont la malice nous est connue? Que répondre à cette question?

Si l'on objecte que les justes sont souvent éprouvés en cette vie, je n'hésiterai pas à le reconnaître; mais les tribulations des justes sont transitoires et sont ordinairement suivies de grandes faveurs, comme il paraît par l'histoire du saint homme Job, de Tobie, de Joseph, de David et d'une foule d'autres, tandis que l'infortune des Juifs ne connaît pas de trêve. Si l'on me dit que Dieu a bien consenti à faire souffrir aux martyrs mille sortes de tourments, et qu'après tout on ne peut rien conclure des souffrances du peuple juif, je ferai remarquer les merveilleuses attentions de Dieu pour ses saints, même au milieu de leurs plus grandes douleurs. Souvent on le vit adoucir, en leur faveur, la rage des animaux féroces, éteindre les flammes les plus ardentes, consoler leur prison et leurs fers par la visite de ses anges, cica-

triser et guérir leurs plaies, opérer par leur entremise d'innombrables miracles. Pour eux, prodige étonnant et digne d'admiration! les persécutions ne les découragèrent pas; après deux cents ans d'épreuves, ils sortirent vainqueurs du monde et de l'enfer, toujours constants dans leur amour et dans leur foi, et donnèrent au monde le plus grand bienfait qu'il pût recevoir, en renversant les temples des idoles et leurs autels, en arrachant du monde l'idolâtrie et en y arborant à sa place la connaissance du vrai Dieu, maître et seigneur de tout ce qui existe. Qu'il est différent le sort des Juifs! Voilà plus de quinze cents ans qu'ils sont dans un exil amer, sans consolations, sans miracles, sans prophètes, sans république, sans sacrifice et sans aucune faveur manifeste du ciel. Quel rapport devrait-on établir entre le supplice des Juifs et les épreuves de nos martyrs?

Que si, poursuivant, on ajoute que Dieu maltraite son peuple, et le laisse ainsi en proie au malheur parmi les nations, à cause du peu de soin qu'il apporte à observer la loi et les cérémonies, facilement on peut répondre que les péchés de ce peuple, avant la captivité de Babylone, étaient incomparablement plus grands, comme il résulte de ce que nous avons dit plus haut. Or est-il possible que ce Juge équitable inflige à des fautes plus légères de plus redoutables châtimens? Qu'on me dise donc le crime qui a mérité une telle punition? Qu'on réponde à ma demande; qu'on éclaire mes doutes! qu'on me découvre enfin le péché que je cherche!

Quelques Juifs, confondus par ces raisons et étonnés de l'étendue de leurs misères, reconnaissent bien que quelque grand crime leur a mérité ces traitements rigoureux; mais quand il s'agit de le déterminer, ils parlent de l'adoration du veau d'or à leur sortie d'Égypte. *Exod.* xxxii. Oh! que le Sage a raison de s'écrier: « On cherche, quand on veut, des excuses pour se séparer de son ami. » *Prov.* xviii, 4. Pouvait-on dans ce cas trouver des motifs et des raisons moins vraisemblables? Et d'abord Moïse, à cause de ce péché, fit sentir au peuple tout son mécontentement; plus tard l'Écriture nous apprend que Dieu par son entremise tira de cette faute une terrible vengeance.

Exod. xxxii. Si l'on se retranche derrière la menace que Dieu fit à son peuple de punir son idolâtrie au jour de sa vengeance, on me permettra bien d'observer que le jour de la vengeance, dans l'Écriture, désigne le jour du jugement universel, où sans contredit ceux qui n'auront pas expié leurs péchés en cette vie éprouveront le poids de la justice de Dieu.

C'est donc une dérision de dire et de croire que les Juifs expient encore l'adoration du veau d'or. Que de fois la tribu de Juda n'est-elle pas tombée à genoux, non plus seulement devant le veau d'or, mais encore devant les démons, ces ennemis souverains de Dieu, rendant leurs oracles par la bouche des idoles ! Quoi ! Juda ne se contentait pas de les adorer, mais il immolait dans des flammes dévorantes ses fils et ses filles en leur honneur ! Pourquoi donc voir toujours dans un crime, si fréquemment renouvelé depuis, et quelquefois avec un surcroît de malice révoltante, quand il était joint par exemple à des sacrifices humains, pourquoi voir dans ce crime le principe et la source de toutes les infortunes du peuple hébreu ? Non, on n'en peut plus douter après toutes ces considérations : ceux qui parlent ainsi ne le font que pour avoir quelque chose à répondre à ceux qui les accablent sous la force de leurs démonstrations. Mais qu'ils seront confondus, au jour des grandes révélations, ces insensés dont l'erreur reposait sur de si tristes fondements ! Qu'ils tournent et retournent l'Écriture, qu'ils cherchent, pour s'y réfugier, toutes les voies et tous les sentiers détournés ; jamais ils ne trouveront de faute qui mérite leur bannissement et leurs autres infortunes. Seul le crime dont nous avons parlé les mérite, parce qu'il est plus noir que toutes les idolâtries du monde.

CHAPITRE XIX.

Du temps de la venue du Messie, où devaient commencer toutes les merveilles dont il a déjà été question.

Comme il est certain que le principe et le fondement de notre salut consistent dans la connaissance de Jésus-Christ, la provi-

dence divine ne se contente pas de nous révéler l'époque de sa venue dans les prophéties et dans tous les signes que nous avons déjà rapportés; elle semble vouloir encore nous l'indiquer comme du doigt, afin que nul ne pût trouver d'excuse à son ignorance et à son erreur. Encore, en effet, que toutes les prophéties soient des phares qui nous conduisent à la connaissance du Christ, néanmoins les plus claires, les plus évidentes, celles qui ne souffrent pas l'ombre d'un doute, sont celles qui, en annonçant l'avenir, précisent le temps même où les prédictions se doivent réaliser. C'est ainsi qu'au livre de la Genèse, *Gen. xv*, Dieu annonce à Abraham que ses descendants demeureraient quatre cents ans sous la tyrannique oppression des Egyptiens, mais que, ce temps écoulé, il mettrait un terme à leurs épreuves et couronnerait leur délivrance d'une éclatante prospérité. C'est encore ainsi que plus tard il suscite Isaïe pour annoncer au peuple des dix tribus sa prochaine destruction à soixante-cinq années de là, *Isa. vii*, 8, prédiction funeste qui s'accomplit exactement au temps marqué, quand le peuple fut amené captif sur la terre étrangère par le roi des Assyriens. *IV Reg. xvii*, 6. Mais comme la naissance du Sauveur était infiniment plus importante, Dieu donne des marques encore plus certaines auxquelles on la puisse connaître. La première et la plus connue est l'antique prophétie du patriarche Jacob : sur son lit de mort, et en donnant la bénédiction à Juda son fils, ce personnage illustre lui dit que « le sceptre et l'empire appartiendraient à la tribu de Juda, jusqu'à la venue de Celui qui devait être envoyé et qui serait l'espérance du genre humain, » *Gen. xlix*, 10, c'est-à-dire du Messie, suivant l'interprétation chaldaïque. Or, ce sceptre, Josèphe et toutes les anciennes histoires, nous apprennent qu'il cessa d'appartenir à Juda, lors de la naissance du Sauveur, pour passer entre les mains d'Hérode, prince iduméen, qui, ayant entendu parler de la naissance d'un nouveau roi, et craignant pour sa couronne, fit massacrer des enfants innocents, afin d'envelopper dans ce massacre le sujet de ses alarmes. Depuis ce temps il n'y eut jamais plus de roi de la tribu de Juda ni de la race de David, et c'est pour en finir avec les révoltes et les mécontente-

ments du peuple à ce sujet, que l'empereur Vespasien donna ordre de mettre à mort tous les descendants de cette tribu ou de cette lignée. Si d'une part les choses sont telles, si d'ailleurs la parole de Dieu est aussi infaillible que sa vérité, qui peut douter que le Sauveur ne soit déjà depuis longtemps venu? Le sceptre de David n'a plus d'empire, et ne pas se rendre devant ce signe irrécusable, c'est proférer un horrible blasphème et nier la vérité de la parole de Dieu.

Nous trouvons dans les prophéties d'Aggée une seconde marque du temps où devait s'accomplir l'avènement du Sauveur. Après avoir déterminé avec soin l'année, le mois et le jour où il prononçait cette prophétie, il ajoutait ces paroles : « Parmi vous tous qui vivez encore, qui avez vu ce temple dans sa première gloire, ne vous semble-t-il pas qu'elle n'est rien en comparaison de celle du temple nouveau? Prenez donc courage, Zorobabel, et vous aussi, Jésus, fils de Josédec; voici que bientôt j'ébranlerai le ciel, la terre et la mer, je mettrai toutes les nations en mouvement; Celui qu'elles attendent paraîtra, je remplirai cette maison de gloire, et la gloire de cette seconde demeure sera plus grande que celle de la première. *Agg.* 11, 4, 5, 8, 10. » Ainsi s'exprime Dieu lui-même par la bouche de son prophète, et ces paroles nous découvrent en quoi devait consister la supériorité du second temple sur le premier : ce qui assurait sa gloire, ce n'était pas la beauté des travaux de l'édifice, il n'y avait pas de comparaison entre l'un et l'autre temple; il la devait tenir tout entière de la présence du Sauveur qui le sanctifierait en y entrant, et dont la présence le rendrait plus éclatant que le premier, malgré les richesses que Salomon y avait entassées. Ne savons-nous pas, en effet, que Bethléem dût à la naissance du Messie de devenir célèbre entre tous les autres bourgs de la Judée? Concluons donc que le Sauveur entra dans ce temple quand ses murailles étaient encore debout, puisqu'il devait par sa présence le rendre plus glorieux que le temple de Salomon. Que si ce temple est renversé, si depuis plus de mille ans déjà il est détruit, nécessairement le Sauveur doit être venu.

Remarquons encore que Dieu voulait que la république fût

intacte à la naissance du Sauveur ; or, deux choses sont essentielles à toute république, un pouvoir et un sacerdoce, le premier pour conduire le peuple, le second pour honorer et apaiser Dieu. La prophétie de Jacob s'occupe plus particulièrement du royaume, celle d'Aggée a plutôt trait au sacerdoce ; mais Jérémie embrasse l'une et l'autre chose en des termes fort remarquables, où il annonce au nom de Dieu la perpétuité du nouveau royaume du Christ venu en ce monde et de son sacerdoce : « Il ne manquera point d'hommes de la race de David, s'écrie-t-il, pour lui succéder sur son trône, pas plus que de prêtres ou de lévites pour offrir des sacrifices. » Puis il ajoute aussitôt : « Voici ce que dit le Seigneur : S'il est possible que le concert et l'ordre qui règnent entre le jour et la nuit soient troublés, de telle sorte qu'il n'y ait plus ni jour ni nuit dans le monde, ainsi il sera possible que j'oublie mon alliance avec David, mon serviteur, et la promesse que je lui ai faite de ne jamais laisser son royaume sans successeurs, sans lévites et sans prêtres. » *Jerem. xxxiii, 17-21.* Dans ces paroles du Prophète, Dieu assure que le royaume de David et son sacerdoce ne finiront pas, et il appuie sa promesse sur une comparaison très-solide ; car il dit que, de même qu'il n'est pas possible qu'il n'y ait pas sur la terre des jours et des nuits, de même il est tout aussi impossible de supposer parmi son peuple l'extinction d'un roi de la race de David et la disparition de son sacerdoce. Que les docteurs hébreux cherchent donc à expliquer cette prophétie ! S'ils refusent de reconnaître le royaume du Christ, Fils de Dieu, qui règne et règnera toujours sur le peuple chrétien, s'ils ne veulent pas admettre le sacerdoce de la nouvelle Loi, créée selon l'ordre de Melchisedech, et qui a succédé au sacerdoce lévitique, comment pourront-ils sauver cette promesse si formelle de Dieu ? En dehors du peuple chrétien, où trouver, en effet, le royaume et le sacerdoce annoncés ? Depuis plus de mille ans on ne rencontre plus parmi les Juifs ni traces, ni vestiges de l'un et de l'autre ; et le temple lui-même, hors duquel ils ne pouvaient offrir de sacrifices, est renversé et détruit. Après de pareils témoignages, les doutes doivent cesser, et il n'y a pas d'esprit assez aveugle pour n'être pas détrompé et convaincu.

Ajoutons à ces promesses cette illustre et célèbre prophétie, dans laquelle Dieu promet aux descendants de David la perpétuité de son règne, en des termes tout aussi formels. Le commencement du psaume quatre-vingt-huitième célèbre la vérité des promesses et de la toute-puissance de Dieu, à laquelle rien n'est impossible; mais ensuite il contient une promesse qui pouvait venir de Dieu seul. En quoi consiste-t-elle? Quand tous les royaumes et toutes les monarchies du monde auront disparu, surgiront un nouveau royaume, une succession perpétuelle, une nouvelle monarchie, qui dureront jusqu'à la fin des temps, sans que les crimes des hommes, leurs puissances et leurs forces réunies puissent jamais rien contre le plan divin. Voici comment s'exprime Dieu lui-même : « J'ai trouvé David mon serviteur, et je l'ai oint de mon huile sainte; ma main le soutiendra et mon bras le fortifiera. Mon ennemi sera impuissant contre lui, et l'enfant d'iniquité ne pourra point lui nuire. » Un peu plus loin on lit : « Je l'élèverai, comme mon premier né, au-dessus de tous les rois de la terre. J'userai envers lui d'une éternelle miséricorde; mon alliance et ma promesse lui seront toujours fidèles. Je ferai régner ses fils dans les siècles, et son trône sera aussi stable que les jours du ciel. Que si ses fils n'observent pas ma loi, s'ils ne marchent pas dans les voies de la justice, je les visiterai avec les verges de mes châtiments, et mes coups tireront vengeance de leurs fautes; néanmoins je ne retirerai pas d'eux ma miséricorde et je ne leur ferai aucun mal dans ma vérité. Je ne romprai point l'alliance que j'ai faite avec eux, et je ne consentirai pas à ce que les paroles de ma bouche demeurent sans effet. J'ai juré une fois par mon saint nom que ma promesse ne ferait jamais défaut à David; j'ai promis à ses enfants un royaume qui n'aurait point de fin et un trône qui durerait autant que le soleil et la lune. Dieu dans le ciel est le témoin fidèle de mes promesses. » *Ps. LXXXVIII, 21-38.* J'adjure maintenant toutes les intelligences et je le leur demande, si Cicéron et Démosthènes, deux habiles maîtres dans la parole, eussent voulu promettre un royaume perpétuel aussi durable que le monde, comment se seraient-ils exprimés? Auraient-ils trouvé des paroles plus claires? Et leurs paroles au-

raient-elles pu s'appuyer sur de plus inébranlables comparaisons? Ajoutez à cela, que Dieu ne s'est pas contenté du témoignage de sa parole, mais qu'il le confirme encore par un serment solennel spontané. Voilà donc une promesse éclatante, certaine, et de la réalisation de laquelle nul ne saurait douter! Que ces obstinés incorrigibles, si profondément enracinés dans leur incrédulité, me fassent donc voir l'accomplissement de cette promesse, je veux dire la perpétuité du royaume de la race de David! S'ils refusent d'admettre le royaume de Jésus-Christ, fils de David, qui règne dans la maison du véritable Jacob et d'Israël, c'est-à-dire du peuple fidèle, comment pourraient-ils défendre l'autorité de cette promesse divine?

Pressés par ces raisons puissantes, toutes tirées de l'Ecriture, les Juifs ont recours à leurs prétextes et à leurs fables ordinaires, et parlent d'un roi issu de la race de David qui règne au-delà des monts Caspiens; procédé détestable, que ceux-là seuls emploient qui ont le droit contre eux, n'alléguant jamais que des témoins muets. Qui sait, en effet, ce qui se passe derrière ces montagnes? Qui l'a vu? Qui l'a rapporté? Sur quelle autorité se peut-on appuyer? Mais quand on veut se dérober à la lumière, fait-on autre chose que se réfugier dans les ténèbres, et qu'inventer de pareilles fables et des histoires sans aucune apparence de vérité, afin de tromper par ces inventions ceux qui veulent bien se laisser tromper? Mais ici tous les soins sont inutiles; qu'on prenne toutes les figures qu'on voudra, qu'on cherche tous les moyens possibles de se dérober à l'évidence. Si l'on refuse d'admettre le royaume spirituel de Jésus-Christ, fils de David, il faut l'avouer, la parole de Dieu est en défaut, et sa promesse, tant de fois répétée, tant de fois confirmée, est infidèle: blasphème horrible qu'on ne saurait supporter.

1.

De la prophétie de Daniel, qui est encore plus formelle, sur l'époque de la venue du Sauveur.

Entre tous les oracles des prophètes, le plus riche, le plus distinct sur tout ce qui a rapport au mystère du Christ, est celui de Daniel au chapitre neuvième de ses prophéties. C'est pourquoi le

Sauveur lui-même en fait plus particulièrement mention, quand il veut faire mieux entendre le temps de sa venue; il dit donc dans saint Matthieu : « Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation, prédite par le prophète Daniel, envahir le lieu saint, que celui qui lit entende. » *Matth.* xxiv, 15. Or ce prophète se prépara longtemps, et avec un soin tout particulier, à la révélation qui lui fut faite. Comprenant que les soixante-dix années dont Jérémie avait parlé, après lesquelles la cité de Jérusalem devait être rebâtie, et le peuple rendu à la liberté; comprenant, dis-je, que ces années étaient près de finir, Daniel se disposait à prier pour ses frères dans le jeûne, le sac et la cendre, *Dan.* ix, 3, c'est-à-dire qu'il se couvrit d'un sac et qu'il mit des cendres sur sa tête en signe d'humilité, et pour marquer la fragilité de l'homme qui n'est que cendre et que poussière. Quand il se fut ainsi préparé dans le jeûne et l'abstinence, il adressa au ciel une fervente prière, que je ne citerai pas ici à cause de sa longueur; dans cette prière il confessait ses péchés et les péchés du peuple, il reconnaissait la justice des jugements de Dieu, qui, pour punir ces crimes, avait livré le peuple à l'exil, à la douleur, à la captivité sur une terre infidèle; mais enfin, plein de confiance dans l'étendue de sa miséricorde, il osa lui demander la délivrance du peuple et la reconstruction du temple, afin que sa majesté y pût recevoir des honneurs dignes d'elle.

Le Prophète continuait son ardente prière : « Mais voici, c'est lui-même qui parle, voici que l'ange Gabriel vola vers moi; c'était à l'heure du sacrifice du soir; il me toucha, m'instruisit et m'adressa ces paroles : Daniel, je suis venu vous instruire et vous donner l'intelligence de grandes choses. Votre prière était à peine commencée, que vos demandes étaient acceptées par le ciel, et je suis venu vous instruire, parce que vous êtes un homme de désirs; pour vous, écoutez mes paroles et comprenez cette vision. Soixante-dix semaines sont abrégées et déterminées sur votre peuple et sur la ville sainte, afin que la prévarication soit consommée, le péché détruit, l'iniquité anéantie, l'éternelle justice ramenée, la vision et la prophétie accomplies, et le Saint des saints oint et sacré. Sachez donc et apprenez que depuis le temps

où fut prononcée la parole qui promettait la réédification de Jérusalem jusqu'à Jésus-Christ, prince et chef, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines, mais alors la place et les murailles seront rebâties malgré la difficulté des temps. Après ces soixante-deux semaines, Jésus-Christ sera mis à mort, et celui-là ne sera plus son peuple qui le doit renier. L'armée et le capitaine qui la conduira, détruiront la cité et le sanctuaire, et la fin sera une perpétuelle désolation. » *Dan.* ix, 21-26. Telles sont les paroles du Prophète. Cherchons maintenant à les bien comprendre.

Observons avant tout que le Prophète parle dans ce passage du temps de la venue du Sauveur : d'abord, il l'appelle expressément le Saint des saints, titre magnifique, exclusivement propre au Sauveur ; il fait ensuite mention des œuvres qu'il devait opérer dans le monde, entre autres la destruction du péché, le rétablissement de la justice, l'accomplissement des visions et des prophéties dont il était l'objet, et il ajoute qu'après ces soixante-dix semaines le mystère de sa venue serait accompli. Il est bon de savoir que sous ce nom de semaine, l'Écriture entend quelquefois des semaines de jours, quelquefois des semaines d'années, et ces sortes de semaines se composent alors chacune de sept années ; on peut s'en convaincre en lisant le vingt-cinquième chapitre du Lévitique. Il n'est pas question dans toute l'Écriture de semaine autrement entendue. Or, soixante-dix semaines d'années font quatre-cent-quatre-vingt-dix ans ; c'est après cet intervalle que Jésus-Christ devait souffrir. Il y a là de quoi confondre tous les doutes. Néanmoins, les aveugles volontaires dont nous parlons, se voyant convaincus par cette prophétie qui témoigne que le Sauveur est déjà venu et qu'il a souffert, se retranchent derrière une explication ridicule : ils affirment que les semaines de Daniel ne doivent pas s'entendre de semaines d'années, et fixent eux-mêmes un nombre sorti de leur cerveau et qui n'a dans l'Écriture aucun fondement. Mais il est plus clair que le jour qu'il faut réellement interpréter les semaines de Daniel par le nombre de jours indiqué plus haut. En veut-on la preuve ? Nous l'avons longuement exposée dans la seconde partie de cet

ouvrage. Le Prophète parle dans ce passage de deux événements qui devaient arriver quand les soixante-dix semaines seraient accomplies : le Christ serait mis à mort, et, en expiation de ce crime, la ville et le sanctuaire seraient détruits, et cette destruction durerait jusqu'à la fin. Nous savons, à n'en pas douter, que Jérusalem fut détruite peu après ce nombre d'années ; ne suit-il pas nécessairement de là que le péché puni par ce désastre était commis à cette époque, puisque son châtement devait le suivre et non le précéder ? Cette raison est une démonstration irréfutable de la vérité ; elle captive l'esprit, elle enchaîne la langue et lui interdit toute réplique. Si le Prophète avait seulement parlé de la mort du Christ, la malice et l'incrédulité humaine en auraient tiré parti pour interpréter ces semaines à leur guise. Mais il signale à la fois et le crime et le châtement qui le doit expier ; et, comme nous voyons au temps marqué le châtement se réaliser, nous concluons que le crime qui le méritait, avait déjà été commis, et par conséquent que le mystère de la venue du Christ, de sa mort et de sa passion, était déjà pleinement accompli. Que toutes les intelligences unissent leurs efforts, trouveront-elles rien à répondre à cette démonstration si manifeste ? Encore qu'il n'y eût pas d'autres prophéties et que toutes celles dont nous avons parlé dans le cours de cet ouvrage n'existassent pas, ce serait assez pour convaincre tous les esprits et les amener à la connaissance de cette vérité, la plus importante, la plus nécessaire de toutes, puisque d'elle dépend notre salut.

Mais le Prophète ne s'arrête pas là, et après avoir fixé le temps, il signale encore les principales œuvres que le Sauveur devait opérer dans le monde, conformément à ce qui avait été prédit. Il annonce d'abord qu'à sa venue le règne du péché finirait ; car le sacrifice de sa passion serait une satisfaction suffisante pour tous les péchés du monde, et notamment pour le péché originel dans lequel nous sommes tous conçus. Il annonce en second lieu qu'en ce temps-là la justice éternelle, c'est-à-dire la vraie sainteté apparaîtrait de nouveau dans le monde, grâce aux mérites du Sauveur, cause méritoire de notre sainteté et de notre justice. Ceci est conforme à ce que nous lisons au psaume

soixante-onzième, tout entier consacré à parler du Christ : « La justice naîtra en son temps avec l'abondance de la paix, et elle durera autant que durera la lune, » c'est à-dire toujours. *Ps. LXXI, 7*. Il dit troisièmement que toutes les prophéties et toutes les visions seront alors accomplies, parce que tous les prophètes ont surtout en vue ce mystère, et que tous leurs oracles ont été accomplis à la venue du Sauveur.

Le Prophète ajoute encore que, ces semaines expirées, le Christ serait mis à mort; mais en ceci il contredit le sentiment des aveugles obstinés qui ne veulent point admettre que le Christ dût mourir. La prophétie, explicite sur ce point, ne peut laisser de doute, pas plus que le chapitre cinquante-troisième d'Isaïe, qui traite tout entier de la passion et de la mort du Sauveur, comme nous l'avons déjà vu. Daniel continue en disant que le peuple qui le renierait cesserait d'être son peuple; et le peuple le renie quand il dit à Pilate : « Nous n'avons d'autre roi que César. » Il finit en parlant du châtement épouvantable de ce crime, en annonçant que l'armée et son chef détruiraient la ville et le sanctuaire, que la fin de tout ceci serait la destruction et la désolation du peuple et de la ville, et que ces fléaux persévéraient toujours.

Il y a dans cette prophétie beaucoup de choses ayant rapport au mystère du Christ; mais elle sert surtout à nous faire connaître l'époque précise de sa passion, qui devait arriver après les soixante-dix semaines, c'est-à-dire après quatre-cent-quatre-vingt-dix ans. Il y a divergence sur le point de départ de ces années : les uns les comptent à partir du temps où Jérémie annonça la reconstruction du temple; les autres commencent au temps où Cyrus, roi des Perses, permit de le rebâtir. Quoiqu'il en soit, ces divergences n'ont pas de portée; car, dans tous les cas, le nombre d'années déterminé est plus que trois fois révolu.

Tout ceci nous révèle la providence merveilleuse de l'Esprit-Saint et le désir qu'il a de nous faire connaître l'époque de la venue du Messie; il ne se contente pas, en effet, des deux marques qu'il nous a données de cette apparition miraculeuse, il précise d'une manière plus particulière les années mêmes après

lesquelles Jésus-Christ devait souffrir. Nous savons comment tout a été conforme à la prédiction. Le Sauveur fut mis à mort au temps marqué ; après sa mort arrivèrent bientôt les calamités du peuple juif, la cité et le temple furent détruits ; enfin, par une conséquence nécessaire de la destruction du temple dans lequel seulement il était permis de les offrir, tous les sacrifices cessèrent à jamais.

II.

AVEUGLEMENT DÉPLORABLE DES JUIFS. La prédication des apôtres annoncée.

En résumant tout ce qui a été dit dans cette quatrième partie, nous trouverons trois signes qui rendent à la vérité de la venue du Sauveur en ce monde un témoignage manifeste ; chacun d'eux suffit pour convaincre l'esprit, et, après les avoir lus, une seule chose étonne, c'est de voir comment des hommes qui les connaissent, sont plongés dans d'épaisses ténèbres au sein d'une éclatante lumière. Le premier, le plus substantiel, est l'accomplissement des cinq œuvres dont nous avons parlé plus haut, savoir, la destruction de l'idolâtrie, la connaissance du vrai Dieu, la soumission de l'empire romain à la foi chrétienne, la pureté de vie d'une infinité de saints qui ont paru depuis l'avènement de Jésus-Christ, le châtiment et l'exil de ceux qui le mirent à mort. Toutes ces œuvres, selon le témoignage des prophètes, devaient s'accomplir après la venue de Jésus-Christ, et puisque nous les voyons toutes réalisées, comment douter de la venue de Celui qui les devait opérer ? Une seule de ces œuvres aurait suffi pour prouver cette venue ; elles n'en sont que plus irrécusables quand nous les voyons toutes unies dans leur accomplissement.

Que si à ce premier signe vous en ajoutez un second, je veux dire la circonstance du temps où le mystère devait s'accomplir, clairement annoncé par Daniel et les autres prophètes, il y a là, à tout considérer, un prodige qui étonne et laisse tous les esprits stupéfaits. C'est le propre des miracles, en effet, de procurer ce genre d'étonnement que les Latins appellent *stupeur*, et qui n'est qu'une sorte d'aliénation et de suspension de tout sentiment, excitées en nous par l'admiration où nous jette la vue d'un pro-

dige aussi surnaturel que l'est un miracle. S'il en est ainsi, à quoi tient-il que la considération du miracle de la prophétie de Daniel n'opère point dans nos cœurs ces mêmes mouvements? Car, laissant de côté toutes les particularités de cette prophétie, et considérant seulement la circonstance du temps, quel plus grand miracle peut-on concevoir que celui d'un homme, mortel comme nous, qui annonce avec une entière certitude, à quatre cent quatre-vingt-dix ans d'intervalle, la destruction et la ruine entière de l'illustre Jérusalem, et de son magnifique temple si célèbre dans le monde, en même temps que la perpétuité de cette désolation et de cette ruine? Quel prodige de voir toutes les circonstances de cette prophétie parfaitement réalisées! Où est maintenant cette illustre cité? Où est maintenant ce temple magnifique? Y a-t-il seulement quelque ombre ou quelque vestige de tout cela? Et, sans parler d'un passé dont toutes les histoires nous rendent témoignage, que dire de ce que nous voyons de nos yeux, de la perpétuité de cette destruction et de cette désolation? Les autres miracles ne durent qu'un temps, celui-ci est continu et nous en sommes encore témoins de nos jours; mais nous tous, tristes juges et mauvais appréciateurs des choses, nous passons à côté de miracles si évidents sans nous étonner; nous n'apercevons pas le rayon de la divinité qui illuminait le cœur du Prophète quand il annonçait si longtemps avant leur réalisation des événements qui se sont accomplis absolument comme ils avaient été prédits.

Un jour ce même prophète rappelait et expliquait à Nabuchodonosor, roi de Babylone, un songe qu'il avait oublié, et le roi, étonné de ce prodige, oubliant sa grandeur, se jetait aux pieds du Prophète, reconnaissant et adorant l'esprit de Dieu dont il le voyait animé, et il lui faisait offrir de l'encens et des sacrifices comme à Dieu lui-même. Or, qu'est-ce qui est plus extraordinaire, de l'accomplissement de la prophétie de Daniel, ou de la révélation du songe du roi? Pour moi, je l'avoue hautement, si Daniel vivait encore, en lisant sa prophétie, je me prosternerais à ses pieds, comme le roi de Babylone, tout aussi confondu de ces merveilles, que si j'y avais été présent. On pourrait peut-

être retenir son admiration, si le Prophète eût parlé en termes obscurs et métaphoriques, sujets à diverses interprétations; mais tout dans cette prophétie est précis, clair, exprès et ne laisse aucune part au scrupule ni au doute. Si j'étais païen, il faut bien le dire, je ne voudrais d'autre motif, pour me convertir, que l'accomplissement de cette prophétie. Que ne devraient donc pas faire ceux qui, confessant la vérité de cette prédiction, la voient pleinement réalisée? Oh! puissance du démon, que tu es grande, puisque tu peux répandre des nuages et des ténèbres sur une si lumineuse vérité!

Mais cette seconde merveille ne suffit pas, et à cette circonstance du temps de la destruction de Jérusalem, on peut encore ajouter celle du lieu d'où devaient sortir ceux qui détruiraient l'idolâtrie dans le monde, et convertiraient les hommes à la connaissance du Dieu de Jacob. C'est Sion et Jérusalem que toutes les prophéties, que nous avons citées plus haut et que nous citerons encore ici, désignent comme le point de départ de toutes ces merveilles. Ecoutez Isaïe : « Aux derniers jours le mont de la maison du Seigneur sera préparé au sommet des montagnes, il s'élèvera par-dessus les collines; toutes les nations accourront et plusieurs peuples viendront à lui, en se disant les uns aux autres : Venez, montons, sur la montagne du Seigneur, à la demeure du Dieu de Jacob; il nous enseignera ses voies et nous marcherons dans le sentier de ses commandements, parce que la loi sortira de Sion, et la parole de Dieu de Jérusalem. » *Isa.* II, 2, 3. Quelle clarté dans ces paroles, et, comme les deux choses dont nous parlons, la conversion des peuples et le lieu d'où cette nouvelle lumière devait se lever sur le monde, y sont formellement prédites! Michée, au chapitre quatrième de ses prophéties, annonce les mêmes prodiges, et, chose plus étonnante! dans les mêmes termes, comme participant au même esprit. Mais David, dans le cent-neuvième de ses psaumes, nous montre le Père éternel invitant son Fils à « s'asseoir à sa droite jusqu'à ce qu'il ait réduit ses ennemis à lui servir d'escabeau, » et lui promettant « de faire sortir de Sion la verge de sa puissance, *c'est-à-dire le sceptre de son règne*, afin qu'il puisse dominer au milieu de ses

ennemis. » *Ps.* cix, 1, 2. Ses ennemis étaient les Gentils, qui poursuivaient avec le feu et le fer le nom et la religion de Jésus-Christ, pour défendre des idoles, qu'ils renversèrent plus tard et qu'ils livrèrent aux flammes, quand ils n'adorèrent plus que le même Jésus-Christ. De cette manière le Sauveur établit son règne au milieu de ses ennemis, persécuteurs acharnés dans le principe, mais changés dans la suite en amis fidèles et en serviteurs dévoués.

Mais, pour ne pas nous égarer, qui ne sait qu'après la passion du Sauveur ses disciples partirent de Jérusalem, et qu'ils furent les premiers ouvriers et les premiers ministres de cette grande entreprise? Est-ce assez, ô cœur dur et incrédule? Un si grand prodige t'a laissé insensible; mais ne te rendras-tu pas au moins en voyant, comme marqué du doigt, le lieu d'où devaient sortir ceux par qui cette merveille devait être accomplie, et toutes choses arrivées comme il avait été prédit? Si l'accomplissement de la prophétie de Daniel nous étonne à juste titre, comme nous l'avons observé, combien plus la réalisation de celle-ci doit nous ravir d'admiration! La première, sans doute, annonçait l'époque de la destruction du royaume et de la grande ville; mais la seconde désignait l'endroit d'où devaient sortir les apôtres de la loi nouvelle, les destructeurs de l'idolâtrie qui régnait alors en souveraine dans le monde, et se trouvait placée sous la protection de tous les monarques de l'univers, qui la défendaient par le fer et par le feu. Enfin, la guerre qui détruisit Jérusalem et ruina sa province dura à peine une année, mais la lutte engagée contre les idoles par ces héroïques soldats se poursuivit pendant plus de deux cents ans.

Si donc la première prophétie de Daniel était assez puissante pour convaincre toutes les intelligences, que dirons-nous de celle-ci, sans contredit mille fois plus étonnante? Eût-il été possible, sans le secours tout puissant du bras de Dieu, à des hommes si faibles, de triompher de si redoutables contradicteurs? Que nous reste-t-il donc à faire, si ce n'est à prendre le ciel et la terre à témoins de la gloire de Dieu et de l'obstination des incrédules, qui, en présence des marques évidentes qui leur sont données pour recon-

naître cette vérité, ferment volontairement les yeux pour ne pas voir une chose plus claire que la lumière du jour. Pour moi, je l'avoue, je n'ai jamais considéré ce magnifique faisceau de prophéties ayant toutes rapport à la venue du Sauveur, sans avoir le cœur déchiré à la vue de l'aveuglement profond de cette portion du peuple juif qui persévère dans son erreur au sein des plus vives clartés. Qu'ils déchirent donc le voile obscur de la passion incessamment tendu devant leurs yeux; qu'ils invoquent en toute humilité ce Seigneur, qui est le Père de toute lumière, et près duquel il n'y a point d'acception de personne, ni de race, et, toute obscurité se dissipant, ils reconnaîtront leur Sauveur, comme tant d'autres qui, revenus de leurs erreurs par sa grâce, le servent fidèlement, l'adorent et le proclament.

CHAPITRE XX.

Conclusion et résumé de tout ce qui précède.

En terminant, tirons de cette controverse quelques conclusions pratiques. Et d'abord, j'invite tous ceux qui ont besoin de la lumière de cette doctrine à considérer avant tout l'importante affaire de leur salut; il s'agit là, en effet, d'une gloire ou d'un malheur éternels, et quelque chose qu'on y compare de tout ce qu'on recherche sous le ciel, rien n'a de poids auprès de cette suprême et décisive affaire. En second lieu, ils doivent savoir que pour entrer dans le port si désiré de la vérité, il faut détruire en soi tous ses ennemis et tous les obstacles, c'est-à-dire les haines, la colère, l'envie, le mensonge et toutes les passions qui, comme d'épaisses ténèbres, obscurcissent la lumière de l'entendement; ne savons-nous pas, en effet, que la raison et la passion sont opposées l'une à l'autre, et que ces mortelles ennemies ne sauraient habiter ensemble dans un même sujet? L'ami de la vérité doit aussi se dépouiller de l'orgueil et de la présomption, et vêtir son âme d'humilité. La sagesse se trouve où se trouve l'humilité, dit l'Ecclésiastique, *Prov. xi, 2*. Et saint Augustin affirmait à ce sujet que si on lui demandait une fois, deux

fois, mille fois même, quel est le véritable chemin pour arriver à la vraie sagesse, il répondrait toujours : l'humilité, *Aug. ep. lvi*. Il faut encore, quand on travaille à cette œuvre sainte, se garder de suivre cette sentence du Coran des Maures, qui leur prescrit de ne jamais peser leur loi au poids de la raison, mais seulement et toujours de l'appuyer par la force des armes : conseil abominable qui rend les hommes semblables aux bêtes féroces, dont la force est toujours le seul droit; il leur enlève, en effet, la plus belle de leurs facultés, je veux dire la lumière de la raison, qui n'est autre chose qu'un rayon du soleil divin communiqué à nos âmes pour nous conduire et ordonner nos vies. Pour celui qui marche aux célestes clartés de ces rayons divins, c'est un bien futile prétexte de dire : Mon père et mes aïeux étaient Maures ou Juifs, je veux être ce qu'ils ont été; car si c'était là une règle certaine de la vérité, toutes les sectes et toutes les hérésies seraient vraies, et tous ceux qui les suivent pourraient raisonner pareillement. Il ne peut en être ainsi : le chemin de la vérité est un, l'erreur seule se disperse en une infinité de voies. Aussi tous ceux qui disent : Je mourrai dans la religion de mon père, se trompent grossièrement; car il n'y a dans le monde qu'un seul Dieu, qu'une seule foi et qu'une seule religion pour l'adorer.

Pour commencer à traiter de cette vérité, nous donnerons ici un résumé de tout ce que nous avons dit. Laisant de côté les prophéties personnelles, dont nous avons parlé au commencement, qui contiennent les conditions et les qualités de Jésus-Christ, telles que la race d'où il devait descendre, le lieu où il devait naître, sa vie, sa doctrine, sa mort douloureuse, ses miracles étonnants, et bien d'autres circonstances aussi extraordinaires, nous ne parlerons que de ces œuvres notoires pour tous que le Seigneur, selon le témoignage des prophètes, devait accomplir en venant en ce monde.

La première de ces œuvres, particulièrement réservées au Sauveur, était la destruction de l'idolâtrie qui régnait alors dans le monde entier. C'était une entreprise digne du bras de Dieu, et un des plus grands bienfaits que le monde ait jamais reçus, que l'extinction d'un mal aussi universel et dont nous avons déjà

fait connaître toute la gravité. Cette œuvre, nous la voyons pleinement réalisée depuis longtemps, et nul ne peut plus douter après cela que le Sauveur ne soit déjà venu.

Une autre merveille aussi extraordinaire, c'était d'amener les Gentils, ennemis invétérés du peuple juif, à abandonner leurs faux dieux, et à reconnaître à leur place le vrai Dieu d'Abraham. Ce prodige s'est opéré : les chrétiens adorent ce Dieu ; les Maures et les Turcs eux-mêmes se flattent de lui être soumis. Est-il possible que celui par qui cette conversion devait se faire ne soit pas encore venu au monde ? Joignez à cette merveille la soumission de Rome et des empereurs romains à la foi et à l'empire du Christ, prédite dès longtemps par la statue que Nabuchodonosor vit en songe, et accomplie, comme nous l'avons fait voir, au temps de l'empereur Constantin. Et dites-moi s'il ne suit pas de là que celui-là est déjà venu qui devait remporter ces glorieux et magnifiques triomphes ? D'ailleurs, l'empire romain est détruit ou au moins transformé, et ne pas reconnaître ce triomphe du Christ, c'est avouer que cette prophétie ne pourra jamais se réaliser ; blasphème horrible qui attaque la sincérité des promesses divines !

Le Sauveur, à sa venue, devait encore opérer un autre prodige. Il était écrit que parmi les Gentils, autrefois semblables aux lions, aux loups, aux serpents et aux bêtes féroces, il s'en trouverait beaucoup qui imiteraient dans leur manière de vivre la pureté des anges. Cette merveille est-elle assez manifestement accomplie ? Souvenons-nous de ces légions de moines qui embauaient les déserts et les villes de la bonne odeur de leur vie ; souvenons-nous de ces monastères et de ces cloîtres où d'innombrables vierges, comme des fleurs immaculées, faisaient briller en tous lieux l'éclat de leur innocence ; mais surtout n'oublions pas ces millions de martyrs, poursuivis et mis à mort dans l'univers entier avec des raffinements inouïs de cruauté : auraient-ils pu donner au monde le spectacle d'une pareille fidélité dans de si dures épreuves, s'ils n'eussent été fondés sur le roc inébranlable de la vertu et de la vérité ? Pourquoi l'empire de la vertu semble-t-il moins étendu ? Pourquoi la sainteté fleurit-elle avec moins

d'éclat? Pourquoi cet âge d'or, c'est-à-dire l'âge de la primitive Eglise, tout échauffé du sang de Jésus-Christ, de la prédication et des miracles des apôtres et des hommes apostoliques, pourquoi cet âge d'or est-il évanoui? Nous répondrons à toutes ces questions dans le dernier de nos dialogues. Quoi qu'il en soit, il est certain que toutes ces choses se sont accomplies au temps glorieux dont nous avons parlé. Si nous en doutons, consultons les histoires ecclésiastiques écrites par des hommes graves et prudents; lisons même les ouvrages des païens; leurs auteurs rendent tous témoignage à la pureté des chrétiens de leurs temps, à leur constance merveilleuse dans la confession de la foi et à ces martyrs innombrables qui moururent pour la défendre. Nous en avons un exemple incontestable dans une lettre adressée à l'empereur Trajan par Pline-le-Jeune et dans d'autres écrits des Gentils. C'est donc une chose notoire que celui qui devait opérer dans le cœur des Gentils un si glorieux changement est déjà venu; quelle difficulté ne présentait-il pas, en effet, chez des hommes enfoncés dans l'abîme des vices que l'idolâtrie entraîne avec elle?

A ceci vient s'ajouter la circonstance si remarquable dont nous avons déjà dit quelque chose, du lieu d'où devaient sortir les ministres de Dieu dans l'œuvre de la destruction de l'idolâtrie dans le monde et du triomphe d'une foi et d'une religion nouvelle : Jérusalem était le lieu désigné par les prophètes, nous l'avons vu; Jérusalem est aussi le lieu où cette merveille s'est accomplie. C'est de Jérusalem que sont sortis les apôtres du Christ; eux et leurs disciples, appuyés sur les armes de la foi et animés de son esprit, ont livré bataille au genre humain tout entier, à la toute-puissance du monde et de l'enfer, dont ils sont enfin demeurés victorieux, réalisant ainsi toutes ces grandes merveilles. Cette dernière circonstance du lieu décide avec tant de force la vérité de ce mystère qu'elle ne permet plus l'incertitude à aucune intelligence humaine. Annoncer, en effet, et si longtemps à l'avance, trois œuvres si merveilleuses, montrer comme du doigt la ville d'où devaient sortir ceux par qui elles seraient accomplies, tout réaliser à la lettre d'une manière conforme à la prédiction, quels prodiges et qui les pouvait faire si ce n'est

Dieu ! L'accomplissement de ces grands événements, prophétisés longtemps avant leur accomplissement, montre donc clairement la venue déjà ancienne de celui qui les devait accomplir.

Voici néanmoins que l'Esprit-Saint nous donne d'autres signes, et nous ne pouvons nous empêcher de connaître la venue du Sauveur, à moins de nous aveugler volontairement nous-mêmes. Nous savons, en effet, par le prophète Aggée « que lorsque le Sauveur viendrait, il entrerait dans le second temple qu'on achevait alors de construire, et que sa présence conférerait à ce temple une beauté supérieure à celle du temple de Salomon. » *Agg.* II, 10. Il y a quinze cents ans que ce temple est détruit et jeté par terre, et l'incrédulité est ainsi poussée dans ses derniers retranchements. Car, de deux choses l'une, ou bien le Sauveur est venu avant la destruction du second temple, ou bien force est de prononcer un horrible blasphème, en prenant en défaut la parole de Dieu, qui nous donnerait de sa venue des signes tout-à-fait trompeurs.

D'autre part, l'antique prophétie du patriarche Jacob nous conduit à faire le même aveu. Jacob avait prédit que le Messie viendrait avant que le sceptre fût enlevé à la tribu de Juda. *Gen.* XLVIII. Or, la domination de Juda prit fin avec le règne d'Hérode, prince étranger issu de l'Idumée ; donc le Sauveur est déjà venu.

N'oublions pas non plus les promesses faites par Dieu à son peuple. Il fit à David un serment solennel « que son royaume durerait autant que le soleil et la lune. » *Ps.* LXXXVIII, 38. Il promit encore par Jérémie « que de même qu'il est impossible de prendre en défaut la régularité des jours et des nuits au ciel, ainsi il serait impossible qu'il manquât au monde des prêtres établis en son honneur et d'une race issue de David. » *Jerem.* XXXIII, 20-21. En partant de là, si l'on refuse d'admettre le royaume spirituel de Jésus-Christ, fils de David, et son nouveau sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, comment sauver la vérité de ces deux prophéties remarquables, attestées avec tant de soin et à l'aide de si magnifiques comparaisons ? Et puisque cette vérité ne peut être sauvée qu'en reconnaissant le royaume et le sacerdoce de Jésus-Christ notre Sauveur, il s'ensuit que le Christ lui-

même est notre roi et notre souverain prêtre, et par conséquent qu'il est déjà venu.

A tous ces signes, à toutes ces prophéties, ajoutons une des marques les plus terribles, mais en même temps les plus certaines, de la venue du Sauveur, je veux dire le châtiment redoutable de ceux qui le mirent à mort, c'est-à-dire la destruction de Jérusalem et de son saint temple. Cette destruction, selon l'oracle de Daniel, « devait durer jusqu'à la fin ; » et les paroles du prophète, nous l'avons vu, sont d'une remarquable clarté. Tout s'est accompli, suivant la prédiction, au temps de Titus et de Vespasien, qui détruisirent Jérusalem. De nos jours encore, ni la ville, ni le temple, ni la république n'ont été réédifiés, et cette destruction dure ainsi, comme nous l'enseigne Daniel, jusqu'à la fin. Si donc toutes ces prophéties ont été si parfaitement réalisées, n'est-il pas certain que le Sauveur est non-seulement depuis longtemps venu, mais encore qu'il a souffert et qu'il est mort?

Nous avons partagé l'histoire du châtiment des Juifs en trois parties. Dans la première, nous avons parlé des calamités endurées par le peuple depuis le temps de Pilate jusqu'au siège de Jérusalem ; nous nous sommes surtout étendu sur la conquête de la Galilée et des villes voisines, où le nombre des captifs et des morts fut innombrable, sans compter que toutes ces cités furent pillées et saccagées, et qu'un grand nombre d'entre elles furent renversées et détruites. La seconde partie contient les péripéties douloureuses du siège et les désastres qu'il procura aux Juifs. Telles furent ces calamités, tel surtout le nombre de ceux qui perdirent la vie, que depuis la création jusqu'au déluge, et depuis le déluge jusqu'à nos jours, jamais on ne vit carnage, je ne dirai pas semblable, mais seulement approchant de celui-ci ; car, à s'en rapporter au nombre donné par Josèphe, la faim ou le fer firent plus d'un million cinq cent mille victimes. Que dire des captifs ? Quand en fit-on davantage ? Quand osa-t-on les traiter avec tant de rigueur ? Ne savons-nous pas qu'on ne les prit que pour les livrer à la dent des bêtes sauvages, ou pour les faire combattre et se tuer les uns les autres dans les amphithéâtres aux jours de fête des Romains ? Depuis l'origine du monde, fit-on jamais servir

les captifs à de pareils passe-temps? Quand vit-on une famine pareille à celle qui sévit pendant ce siège, lorsque les hommes affamés dévoraient les courroies et les rênes de leurs chevaux, les cuirs de leurs souliers, la paille, les excréments des bœufs? Où trouver un exemple plus horrible de cruauté? Ouvrit-on ainsi jamais les entrailles humaines pour y chercher l'or qu'elles pouvaient recéler? Quand est-ce que les Romains victorieux ruinèrent ainsi les cités qu'ils voulaient rendre tributaires et des revenus desquelles ils désiraient s'emparer? Que pouvaient-ils attendre de ces villes détruites et privées de leurs habitants? Ce n'est pas ainsi qu'en avait agi Pompée, qui avait fait quelques années auparavant la conquête de la Judée; content de sa victoire et de la soumission de cette province, il ne la ruina pas et la laissa exister telle qu'elle était. Reste donc à reconnaître que de toutes les calamités qui se sont succédé dans le monde, celle-ci est la plus horrible, et que toutes les autres jointes ensemble ne la sauraient égaler. Si donc ce châtement est le plus terrible et le plus épouvantable qu'on ait jamais vu, qui doutera qu'il n'ait été infligé en expiation du plus grand de tous les crimes, c'est-à-dire de la mort du Sauveur? On en doutera d'autant moins que le Sauveur lui-même l'annonça avec des torrents de larmes plus de quarante ans avant qu'il n'arrivât.

Dans la troisième partie de cette lugubre histoire, nous avons énuméré les calamités du peuple juif après le siège de Jérusalem et le bannissement général auquel est condamnée la portion de ce peuple qui persévère dans son erreur. Et là des raisons irréfutables, contre l'illusion où ils vivent, se produisaient à chaque pas; ils étaient incapables de satisfaire aux questions ou aux considérations que nous leur posions sur cette matière. Tout les presse, et qu'ils essaient de répondre! Pourquoi Dieu, qui les enrichissait autrefois de tant de faveurs, les abandonne-t-il maintenant à leur propre faiblesse? Pourquoi les secourait-il autrefois, pourquoi les délivrait-il quand ils tournaient leurs yeux vers lui, tandis que maintenant il n'écoute plus leurs incessantes prières? S'il est vrai, comme on n'en peut douter d'après le témoignage du Prophète, « que Dieu exauce toujours ceux qui

l'invoquent en vérité, et qu'il fait toujours la volonté de ceux qui le craignent, » *Ps.* cXLIV, 18-19, d'où vient donc qu'il n'exauce pas leurs désirs et qu'il est sourd à leurs cris et à leurs prières? Si, d'après le même prophète, « Dieu rend toujours justice à ceux qui souffrent pour lui des injures et des mépris, » *Ibid.* cXLV, 7, comment semble-t-il oublier les épreuves de cette malheureuse nation? Si Judith a pu dire « qu'il donne à Israël la miséricorde qu'il lui a promise, » *Judith*, xiii, 18, comment se fait-il qu'il ait oublié cette miséricorde? Il a donné sa parole que si les hommes, persécutés et malheureux à cause de leurs péchés, se tournaient vers lui, il les délivrerait de leurs épreuves, pourquoi méprise-t-il leur conversion et ne met-il pas fin à leurs douleurs? Il a promis à ce peuple « de faire de lui le premier des peuples du monde, de le maintenir toujours à la tête et non aux pieds des autres nations, s'il demeurerait fidèle, *Deut.* xxviii, 13; comment peut-il le voir avec indifférence, méprisé, avili et persécuté dans l'univers entier? Où sont donc et ces faveurs et cette providence dont Dieu use avec ses serviteurs? Où est cette miséricorde qu'il leur a promise pour le temps de la tribulation? Comment refuse-t-il son secours à ceux qui souffrent tant d'outrages, tant d'injures et un si long exil pour garder sa loi et lui demeurer fidèles? Quel est cet oubli? Quel est cet abandon? Comment s'est-il endormi ce Seigneur duquel il est écrit « que Celui qui garde la maison d'Israël ne sommeillera pas et ne dormira point? » *Ps.* cxx, 4. Pourquoi ses yeux demeurent-ils fermés en présence de si grandes calamités? Pourquoi ses oreilles sont-elles sourdes à de si grandes clameurs, et ses entrailles insensibles à de si cruelles souffrances?

Avant tout, qu'on ouvre les yeux et qu'on considère au moins les prophéties où étaient annoncées les épreuves que les Juifs endurent encore, et dont la vérité ne peut être sérieusement contestée. Le premier de ces fléaux, nous l'avons déjà vu, n'était autre qu'un bannissement auquel Dieu les devait condamner à cause de leurs crimes, en les dispersant à travers toutes les nations de la terre, d'une extrémité du monde à l'autre. Qui sera assez aveugle pour méconnaître encore l'accomplissement de ces

menaces? Y a-t-il au monde, je le demande, une nation plus dispersée, plus répandue que la nation juive? Cette vérité est-elle contestable? De même, dans les chapitres cités plus haut, Dieu menace les Juifs de leur donner un cœur rempli de crainte, qui serait saisi d'épouvante au plus léger bruit de la feuille agitée par le vent; menace terrible, pleinement réalisée au temps où nous sommes. Tandis qu'autrefois, en effet, le nom de juif était illustre et redouté dans l'univers entier, de nos jours il est presque synonyme de lâche et de poltron, et ce nom seul est une injure pour ceux qui le portent. Néanmoins, c'est moins la lecture des Ecritures que la propre expérience qu'ont faite les hommes du caractère des Juifs qui a ainsi abaissé ces derniers dans l'estime générale.

Que les Juifs considèrent encore cette malédiction qu'ils prononcèrent sur eux-mêmes, lorsque, devant Pilate, qui lavait ses mains en leur présence, en protestant qu'il était innocent du sang de Jésus-Christ, ils s'écrièrent tous : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » *Matth.* xxvii. Oh ! que cet horrible vœu s'est cruellement accompli ! Pilate commença le premier à les persécuter, et depuis cette époque jusqu'à nos jours la persécution a été continue, les travaux incessants, les bannissements sans pitié, les misères de plus en plus affreuses. Sans doute que Dieu a voulu par là confirmer les sentences tombées de leur propre bouche, et que leur malédiction fût encore une prophétie dont nous voyons de nos yeux l'accomplissement.

Mais à toutes ces prophéties il faut en joindre une autre, qui nous découvre l'état où se trouvent encore dans le monde les restes misérables du peuple juif, et cela, avec une telle clarté, une telle évidence, que, toute seule, encore qu'il n'y eût pas dans les saintes Ecritures d'autres autorités ni d'autres témoignages, elle suffirait pour convaincre et toucher toutes les intelligences. Pour bien comprendre ceci, une observation nous semble nécessaire : Quand Dieu voulut représenter l'état où il réduirait son peuple s'il refusait de recevoir le Sauveur, ce qui n'était pas servir Dieu sans doute, mais non plus adorer les idoles, ainsi que nous l'avons dit, il ordonna au prophète Osée de placer ses affections

sur la femme d'un de ses amis, qui était adultère : « Par là, lui dit-il, tu montreras aux enfants d'Israël l'amour que j'ai pour eux, quoiqu'ils aillent, comme une épouse infidèle, mettre tout leur amour en des dieux étrangers. Je fis, poursuit le Prophète, ce que le Seigneur me commanda; je donnai en dot à cette femme quinze deniers d'argent et quelques mesures d'orge, en lui disant : Tu m'attendras longtemps, tu ne commettras pas de fornication, tu vivras loin de tout autre mari, et je t'attendrai à mon tour. » Voilà l'image de ce que Dieu voulait représenter. Mais aussitôt le Prophète dit ce que signifiait cette sorte de mariage : « De longs jours s'écouleront pendant lesquels les enfants d'Israël seront sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans habits sacerdotaux et sans idoles; mais après ils se convertiront tous, et chercheront le Seigneur, leur Dieu, et David leur roi; ils seront pleins de respect pour le nom de Dieu et sa bonté, et ce sera alors la fin des jours. » *Osee*. III, 1-5. Ainsi parlait Dieu par la bouche du prophète. Est-il possible de ne pas tomber dans l'admiration en voyant comment ce prophète, deux mille ans avant que rien se passât, pût prédire en des termes si clairs qu'on croirait qu'il décrit ce qu'il voit, l'état présent du peuple juif? Qui ne voit, en effet, tout entièrement réalisé depuis la destruction de Jérusalem et de son royaume? Le peuple juif n'est-il pas sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans habits sacerdotaux et sans idoles? Et remarquons bien les paroles du Prophète à la femme adultère : « Tu ne commettras pas de fornication, et tu ne seras pas avec ton époux. » Pendant tout ce temps, en effet, le peuple n'a pas prostitué son culte au service des idoles, comme il l'avait fait auparavant; mais il n'a pas vécu non plus avec son époux, qui est Dieu; car il n'avait plus son amour ni sa grâce, depuis qu'il n'avait pas voulu recevoir David son roi, c'est-à-dire notre Seigneur, quoiqu'il lui fût ordonné de l'accueillir et de lui obéir sous peine d'encourir ses châtimens et son indignation.

Que conclure de tout ce long discours? Le voici : Si l'accomplissement de cette prophétie si claire et si ancienne ne convainc pas tous les entendemens, même ceux des Gentils, et ne suffit pas pour ouvrir les yeux de ceux qui sont jusqu'ici plongés dans

l'aveuglement le plus profond, plus rien n'est capable de les gagner et de les confondre. Non, en vérité, on ne sait plus que dire, sinon que si la puissance du prince des ténèbres est étonnante, grande est aussi la perversité de la volonté dépravée, grande encore la peine de cette épouvantable cécité, prédite, comme nous l'avons vu, par le Prophète en ces termes : « Que leurs yeux soient obscurcis pour qu'ils ne voient pas. » *Ps. Lxviii, 24*. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette incrédulité sera sans excuse devant le Juge suprême, car il ne peut y avoir d'excuse où il n'y a pas de juste cause d'ignorance.

Toutefois, qu'on se garde bien de croire qu'il n'y a en dehors de ces prophéties aucune preuve de la vérité de notre foi et de la venue du Sauveur, ni aucun moyen de convaincre d'erreur ceux qui croient le contraire. Notre foi repose sur d'autres preuves, et, pour n'en citer que deux, n'oublions pas les témoignages des sibylles, les faussetés et les extravagances du Talmud. Nous allons successivement parler des uns et des autres.

CHAPITRE XXI.

Des oracles des sibylles sur le mystère de Jésus-Christ notre Sauveur.

Combien prévenante et parfaite est la providence de Dieu envers toutes ses créatures, nous le voyons clairement, non-seulement par le soin que Dieu prend des grandes choses, mais encore par les attentions qu'il a pour les plus petites de ses œuvres, pour une fourmi, un moucheron, une araignée, une abeille et tant d'autres animaux de cette taille qu'il a pourvus de tout ce qui était nécessaire à leur conservation. Si donc ce Père souverain prend tant de soin des plus petits animaux, que ne fera-t-il pas pour l'homme, ce chef-d'œuvre de ses mains, en faveur duquel il crée et gouverne le monde? Or, de toutes les choses dont l'homme a besoin, les plus nécessaires sont la religion et le culte divin « sur lesquels repose comme sur son fondement et son principe, la connaissance de Jésus-Christ notre Sauveur, » comme nous l'enseigne l'Apôtre. *1 Cor. iii, 11*.

Et pour que l'erreur fût impossible aux hommes dans la connaissance d'une vérité si nécessaire, la Providence n'a jamais cessé depuis l'origine du monde de susciter des prophètes remplis de son esprit, qui annonçaient au monde la venue du Sauveur et lui donnaient des signes infaillibles pour la reconnaître, comme il ressort de tout ce que nous avons dit dans ce livre. Mais, parce que l'accomplissement de cette vérité est d'un côté si nécessaire et de l'autre si ardue et difficile, puisqu'elle n'a pas lieu si nous ne croyons pas au mystère ineffable de l'incarnation du Fils de Dieu, le Seigneur ne s'est pas contenté de faire annoncer sa venue au peuple hébreu, chez lequel il devait naître ; mais au milieu des Gentils eux-mêmes surgissent des prophètes qui annoncent les mêmes événements et le même mystère, salut du genre humain. Les sibylles furent ces prophètes ; saint Jérôme, dans son épître à Jovinien, remarque qu'elles furent vierges, et que c'est en récompense de leur virginité que Dieu fit descendre sur elles son esprit.

Ces sibylles existèrent avant la venue du Sauveur, et tous les auteurs païens, grecs et romains, nous ont laissé de grands détails à leur sujet. Ils n'ont tous qu'une voix pour reconnaître leur grande autorité et pour confesser qu'elles ont eu l'esprit prophétique. Platon surtout exalte leur mission dans son dialogue intitulé *Memnon* ; la portion de leurs oracles déjà accomplie l'encourage fort à croire celles de leurs prédictions que l'avenir doit réaliser. Marcus Varron, dans ses livres des choses divines, nomme les sibylles les plus remarquables ; il nous apprend qu'elles furent au nombre de dix, dont il faut savoir les noms : la sibylle de Cumès, la Cumane, la Persique, l'Hellespontique, la Lybique, la Samienne, la Delphique, la Phrygienne, la Tyburcienne et l'Erythrée, qui fut, selon Lactance, la plus renommée de toutes. Elles tiraient leurs noms des villes où elles étaient nées, où elles vivaient, où elles rendaient leurs oracles. Dans leurs vers grecs elles enseignent toutes, au témoignage du même auteur, l'unité de Dieu. Les Romains avaient en elles la plus entière confiance, et Lactance nous apprend encore que par ordre du sénat trois ambassadeurs furent envoyés à la ville d'Erythria

qui donna son nom à une sibylle, afin d'en rapporter mille vers prophétiques; on garda dans la suite avec le plus grand soin et dans le plus grand secret ces oracles chèrement acquis; ces archives sacrées étaient confiées à la sollicitude du sénat.

Les sibylles, qui parurent longtemps avant la venue du Sauveur, annoncèrent clairement les circonstances de sa vie, sa naissance, ses miracles, sa passion douloureuse et sainte, sa résurrection, sa dernière venue au jour du jugement, tout autant de choses qu'on ne peut lire sans se sentir pénétré d'admiration. Et pour que la malice humaine ne pût jamais accuser les chrétiens d'avoir inventé ces oracles comme une preuve nouvelle de la vérité de leur foi, voici qu'un poète païen, Virgile, insérait longtemps avant qu'il y eût encore des chrétiens sur la terre, dans une de ses églogues, les prophéties de la sibylle de Cumes, qui semblent n'être qu'un résumé de celle d'Isaïe et des autres prophètes; il dit formellement, en effet, « qu'un nouveau Seigneur, engendré d'une manière extraordinaire, puisqu'il naîtrait d'une vierge, devait descendre du ciel, changer la face du monde et ramener l'âge d'or sur la terre, » *Virg. Eglog. iv, 5-7*, c'est-à-dire qu'il susciterait dans le monde un peuple d'or, ou autrement des hommes nouveaux amis sincères de toute vertu et de toute honnêteté. Le poète, dans cette même églogue, *iv, 24*, dit encore : « Que les serpents mourraient à la venue du nouveau Roi, que les lions et les animaux féroces deviendraient si doux que les brebis elles-mêmes ne craindraient pas d'aller avec eux. » Isaïe avait-il prédit autre chose, en se servant des mêmes comparaisons pour désigner le même prodige? Et que voulait-il dire par ces animaux cruels, devenus doux et inoffensifs, sinon la puissance céleste de la grâce et de l'Évangile du Sauveur, qui, trouvant les hommes féroces, orgueilleux, cruels et dangereux comme des serpents, avait changé leur férocité en une douceur pareille à celle des agneaux, les avait unis les uns aux autres, au point de ne plus faire qu'un corps avec les humbles et les pacifiques. Voilà donc comme un résumé de ce que les prophètes ont tous annoncé d'une commune voix, voilà aussi ce que contiennent les vers de cette sibylle.

Le grand empereur Constantin, en lisant ces vers, demeurait confondu d'admiration; il s'étonnait à juste titre de voir une vierge prononcer longtemps à l'avance le mystère du Christ, et la considération de ce prodige l'affermissait davantage dans la foi. Impossible de dire que les chrétiens avaient imaginé les sibylles et leurs oracles pour confirmer leur foi. Virgile, en effet, avait écrit ses vers avant que le nom chrétien fût même connu dans le monde. Les chrétiens, on le sait, datent de la mort du Sauveur, qui souffrit sous Tibère, successeur d'Auguste; Virgile écrivait sous Auguste lui-même. La vérité des choses que prophétisa cette sibylle confirme les témoignages et les prophéties de toutes les autres.

Les sibylles annoncèrent encore toutes les circonstances de la passion du Sauveur, comme le rapporte Lactance dans plusieurs passages de ses Institutions. Saint Augustin a réuni tout ce qu'elles en ont prédit, dans sa prière contre les Juifs, les païens et les Ariens, où il fait tenir à l'une d'elles, sans la désigner, ce langage : « Ils frapperont le Seigneur de leurs mains impies, leur bouche souillée jettera sur sa face des crachats sacrilèges; et lui, sans pousser une plainte, il offrira ses épaules à leurs coups, et il recevra leurs outrages pour ne pas se faire connaître. On lui mettra au front une couronne d'épines, on lui donnera du fiel pour nourriture et du vinaigre en breuvage; tels seront les mets qu'on lui servira en lui donnant l'hospitalité. Pour toi, peuple ignorant, tu n'as pas connu ton Dieu : le voile du temple se déchirera; une nuit ténébreuse obscurcira la splendeur du jour et durera trois heures. Dieu mourra de mort; il dormira son sommeil pendant trois jours; mais, après ce temps passé, il ressuscitera d'entre les morts, reviendra à la lumière, et le premier il montrera aux fidèles le principe de la résurrection. »

Le Saint-Esprit avait bien ses desseins dans ces oracles des sibylles : il permit à ces vierges de prophétiser clairement, et bien des années avant l'accomplissement, tous les mystères du Sauveur, afin que celui qui venait pour être le salut des Juifs et des Gentils, trouvât au sein de ces deux peuples des témoins

irréprochables de ses œuvres. En venant au monde, en effet, le Sauveur y apportait des nouveautés étranges, et tel devait être le merveilleux de ses prodiges, qu'il aurait difficilement obtenu la foi sans ces témoignages si anciens et si manifestes.

Mais les sibylles ont encore annoncé le second avènement du Fils de Dieu lorsqu'il viendra juger le monde. La sibylle Erythrée l'a prédit dans des vers dont voici le sens : « Un des signes du dernier jugement sera que la terre suera du sang, et que du ciel descendra un roi incarné pour juger le monde et dont le règne sera éternel. A la fin du monde, les incrédules, comme les fidèles, verront Dieu dans la hauteur des cieus accompagné de ses saints. Les âmes et les corps se présenteront pour être jugés par lui. Les hommes abandonneront leurs idoles et toutes leurs richesses. Un feu dévorant consumera la terre, la mer, le ciel et les portes du ténébreux enfer. Les corps des saints seront rendus aux splendeurs d'une nouvelle vie, tandis que les corps des méchants iront brûler dans le feu éternel. Alors les péchés secrets seront publiquement avoués, et Dieu manifestera en plein jour les mystères des consciences. Il y aura des pleurs et des grincements de dents. Le soleil s'obscurcira, les étoiles et la lune ne donneront plus leur lumière. Il n'y aura plus parmi les hommes rien de grand, rien d'élevé. Toutes choses cesseront d'être. La terre, consumée par le feu du ciel, périra; les sources et les fleuves seront desséchés par les flammes. On entendra dans les profondeurs du ciel les tristes sons de la dernière trompette gémissant sur les péchés des hommes et sur les misères de leurs travaux. La terre s'ouvrira et l'enfer paraîtra dans toute son horreur. Tous les rois de la terre seront présents à ce jugement suprême, et du ciel tombera sur les méchants une pluie de feu et un fleuve de soufre. » *Aug. de Civ. Dei.* xxiii.

Tout ceci est contenu dans les vers de la sibylle. Et à ce propos il est remarquable que Cicéron, qui vivait aussi avant notre Rédempteur, fasse mention des sibylles dans son livre de la *Divination*, où il dit qu'en rapprochant les unes des autres les lettres initiales de leurs vers, on a toujours des mots ayant un sens particulier. Si nous essayons de le faire dans le texte grec de la pro-

phétie que nous venons de rapporter, nous arriverons à un résultat étonnant et bien digne de notre admiration, car, remises à côté les unes des autres, les lettres qui commencent les vers donnent ces paroles : *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur*. Il convenait d'ailleurs que les abaissements du Créateur de l'univers, et sa mort sur une croix, fussent attestés et célébrés par un grand appareil et par des témoignages et des démonstrations irréfutables. Si ce divin soleil eût lui tout-à-coup sur le monde, les hommes n'auraient pas pu supporter la splendeur de ses rayons. C'est pourquoi le Seigneur voulut amener peu à peu les hommes à recevoir cette lumière quand elle lui paraissait sur eux, en leur laissant voir depuis combien de temps elle était annoncée. N'est-ce pas encore une preuve nouvelle en faveur de notre religion que le concert merveilleux qui existe entre les oracles de ces vierges, si anciennes et si connues dans tous les siècles passés, et nos saintes Ecritures? Quelle confirmation de notre foi! Quelle force nouvelle acquise à notre religion! Quelle preuve ajoutée à tant d'autres de sa vérité! J'ai cru devoir parler ici de ces oracles, après avoir cité les témoignages des prophètes, et terminer par là le premier traité de cette partie.

Mais comme les hommes auxquels nous nous adressons sont très-obstinés, il ne sera pas hors de propos de joindre à ces témoignages des sibylles celui de Josèphe, historien très-distingué et Juif de nation et de profession. Au livre dix-huitième de ses *Antiquités*, en racontant ce qui était arrivé au temps de l'empereur Tibère, sous lequel souffrit le Sauveur, Josèphe écrit ces paroles : « Il y eut en ce temps-là un homme sage, si toutefois nous devons l'appeler homme, nommé Jésus, qui opérait des prodiges et enseignait aux hommes de bonne volonté la vérité. Un grand nombre de Juifs et de Gentils se laissèrent gagner par la puissance de ses œuvres. Et cet homme était le Christ, que Pilate condamna à la mort de la croix sur les instances des principaux de notre nation, sans réussir toutefois à détacher de lui ceux dont il avait une fois conquis les cœurs. D'ailleurs, il apparut souvent après sa mort; car il ressuscita le troisième jour, ainsi que l'avaient prédit les prophètes sous le coup de l'inspiration; on

donna à ses disciples le titre de chrétiens, et nous savons comment la race de ces hommes s'est perpétuée jusqu'à nous. » Ces paroles de Josèphe sont faites pour nous étonner et nous surprendre. Mais on reconnaît là l'intervention de la Providence, qui a voulu faire rendre à la personne du Christ un éclatant témoignage par celui-là même qui racontait la destruction de Jérusalem et de tout le royaume juif, sans qu'il eût d'autre raison de parler de la sorte que les prodiges et les miracles publics et notoires opérés par le Sauveur au milieu des hommes.

QUATRIÈME PARTIE. — DEUXIÈME TRAITÉ,

DANS LEQUEL ON RÉPOND EN FORME DE DIALOGUE A TOUTES LES
OBJECTIONS QU'ON PEUT FAIRE SUR LE MYSTÈRE DU MESSIE.

DIALOGUE PREMIER.

*La conversion du monde prédite par les prophètes prouve la venue
du Messie.*

Pour tout conclure, et afin de ne laisser rien d'obscur dans ce qui concerne le divin mystère de notre rédemption, dont nous avons parlé jusqu'ici, il sera bon de répondre à quelques difficultés que ce mystère peut présenter. Dans ce but, j'ai cru utile de faire intervenir ici un catéchumène converti depuis peu à la foi, et de mettre dans sa bouche les objections ordinairement proposées sur cette matière; un docteur en théologie lève ces difficultés et résout tous les doutes. Le catéchumène prend le premier la parole, et s'exprime comme il suit :

Le catéchumène. — J'ai lu, monsieur, vos traités sur le mystère de Jésus-Christ, et, je l'avoue, j'ai trouvé vos explications si claires que je ne vois pas trop ce qu'on pourrait y opposer. Notre Seigneur, « qui veut que tous les hommes soient sauvés et

parviennent à la connaissance de la vérité, » 1 *Tim.* II, 4, a mille manières de se les attirer; pour moi, il a bien voulu se servir de vos ouvrages afin de toucher mon cœur, d'ouvrir mes yeux, et de me faire connaître dans quel aveuglement j'ai vécu jusqu'ici; faveur inappréciable dont je lui devrai toujours une reconnaissance infinie. Mais, comme j'espère recevoir bientôt le saint baptême, je voudrais auparavant m'éclairer entièrement sur tout ce qui a rapport à ce mystère.

Le docteur. — Vous faites bien, mon frère; notre Seigneur, en envoyant ses disciples prêcher sa foi dans l'univers, leur demanda d'instruire d'abord et de baptiser ensuite. Mais dites-moi donc ce dont vous désirez être pleinement instruit.

Le catéchumène. — Mes doutes portent sur les choses auxquelles se heurtent ordinairement ceux qui vivent dans l'aveuglement où j'ai vécu moi-même, savoir : la mort, la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, le mystère de la sainte Trinité et du saint Sacrement, la cessation et l'abrogation des préceptes, des sacrifices et des cérémonies de la loi.

Le docteur. — Pour vous répondre pleinement, j'aurais besoin d'un long traité, car la matière est fort étendue. Cependant, en tenant compte des limites de ce traité et avec la grâce de Dieu, j'espère en dire assez pour vous satisfaire, vous à qui notre Seigneur a déjà communiqué la lumière de la foi, et la foi est une grande partie de l'intelligence. Avant de répondre en particulier à vos demandes et à tant d'autres objections qu'on peut faire sur cette matière, permettez-moi de vous donner en peu de mots une explication générale qui répond à toutes les questions. Apprenez donc que tout ici dépend d'une seule vérité, à savoir si notre Sauveur est le Messie royal promis dans la loi. S'il en est ainsi, tout est fini, car Dieu nous ordonne expressément, sous des peines sévères, de croire tout ce que le Messie nous dira; entendez comment il s'en explique avec Moïse : « Je susciterai au sein de ta race et du milieu de tes frères un Prophète semblable à toi; je mettrai mes paroles sur ses lèvres, et il vous annoncera tout ce que je lui dirai. Celui qui ne voudra pas entendre ce qu'il annoncera en mon nom, c'est moi qui tirerai vengeance de son

crime. » *Deut.* XVIII, 18-19. Devant ces paroles, toute demande, tout doute doit cesser, car Dieu lui-même répond de sa propre bouche à toutes vos demandes. Voilà pourquoi nous devons surtout nous appesantir sur cet important article ; bien compris, en effet, il met tous les autres hors de toute espèce de doute.

Quoique ce qui a été dit dans ce traité soit plus que suffisant pour prouver la vérité du Christ, néanmoins j'en donnerai ici un résumé nouveau, et je mettrai sous vos yeux un exemple qui sera comme un sommaire de tout ce qui précède. Par là vous verrez clairement que le Christ notre Sauveur est bien le Messie promis dans la loi, et ceci suffira pour achever de vous convaincre, puisque, comme je viens de vous le dire, de cette vérité dépend la solution de toutes vos objections. Souvenez-vous donc de la promesse que Dieu fit à Abraham de lui donner la terre des Cananéens où il faisait sa demeure ; et comme le saint patriarche lui demandait comment il pourrait s'assurer de la vérité de cette promesse, il lui fut ordonné d'offrir quelques animaux en sacrifice ; ce que le patriarche ayant fait, Dieu lui dit : « Apprends que tes descendants iront voyager en une autre terre que celle-ci, et qu'ils y seront réduits en servitude pendant quatre cents ans. Mais à la fin je jugerai moi-même leurs oppresseurs, et ils sortiront de leur exil dans la plus grande prospérité, » *Gen.* xv, 13-14, c'est-à-dire plus nombreux et plus riches. Telle fut la promesse faite par Dieu à Abraham, quatre cents ans avant la sortie d'Egypte. Nous y voyons formellement annoncés : le voyage du peuple hébreu, son oppression, sa sortie d'Egypte, la conquête de la terre promise, et surtout la durée de ce voyage. Si quelqu'un de ceux qui furent témoins de la sortie d'Egypte et de la conquête de la terre des Cananéens lisait cette prophétie et la voyait entièrement réalisée, que dirait-il ? que penserait-il ?

Le catéch. — Il ne pourrait certainement contenir son admiration, et s'empêcher de reconnaître que le doigt de Dieu est là ; nul autre que Dieu ne pouvait prédire l'avenir à une si grande distance, nul autre que lui ne pouvait donner à un peuple captif, asservi et désarmé, la force de se soustraire aux armes et à la puissance des Pharaons, et de conquérir la terre des Cananéens,

nation vaillante et fière, qui comptait des géants parmi ses enfants, et dont les villes étaient protégées par des murailles qui semblaient défier le ciel. La sagesse et la toute-puissance divine devaient intervenir ici ; la première pour annoncer ces victoires, la seconde pour les faire réussir.

Le docteur. — Appliquons, si vous le voulez, ce raisonnement à notre sujet, et nous trouverons que ces deux attributs de Dieu ont eu leur part dans la conversion du monde. Vous reconnaissez la nécessité de l'intervention de Dieu par sa sagesse et par sa puissance dans l'exemple que je viens de vous donner ; mais combien plus cette intervention est indispensable dans l'œuvre qui nous occupe ! Les choses actuelles impressionnant toujours nos cœurs plus que les choses passées, quelque grandes qu'elles soient, permettez-moi de supposer ici un cas semblable à celui dont je parle : écoutez-moi avec patience, car encore que ceci vous paraisse d'abord un hors-d'œuvre, vous ne tarderez pas à voir l'utilité incontestable qu'on en peut retirer.

Supposons que Dieu, qui put, en devançant l'avenir de quatre cents ans, annoncer au patriarche Abraham ce qui devait arriver à ses descendants, ait aussi révélé à un prophète de Sétubal qu'il naîtrait de la race des Mirandes, originaire de cette ville, un homme remarquable par sa sainteté et prédicateur infatigable qui parcourrait tout le royaume de Portugal et surtout Lisbonne, sa capitale, en semant partout le bienfait de sa parole ; que partout où il prêcherait, les peuples ravis marcheraient après lui comme après un grand personnage et un prophète ; qu'il s'attacherait un grand nombre de disciples, avides de le suivre et d'entendre sa doctrine ; qu'à cause de son zèle à corriger les vices et surtout ceux des prêtres, ces derniers, soit envie de sa gloire, soit haine de sa doctrine qui découvrait leurs plaies, machineraient sa mort par de fausses accusations ; et qu'enfin, grâce au crédit dont jouiraient ces prêtres auprès des juges séculiers, l'innocent, le juste serait condamné à la mort et à la mort de la croix ; supposons que la prophétie ne s'arrêtât pas là et qu'elle ajoutât : Qu'en punition de ce crime le royaume de Portugal serait détruit ; Lisbonne, sa capitale, pillée et renversée. au point qu'il

n'en resterait plus pierre sur pierre, les Portugais dispersés sur la surface de la terre, maltraités et asservis dans toutes les nations; qu'il fût encore annoncé, si vous le voulez, que peu de temps après la mort de ce personnage, ses disciples, partant de Lisbonne, s'en iraient prêcher l'Evangile en Afrique, à Constantinople et dans tous les pays des Turcs et du Sophi; qu'en peu de temps, après de grandes persécutions et des contradictions sans nombre essuyées de la part des Maures et des Turcs, tel serait l'empire de ces hommes sur leurs persécuteurs, qu'ils les convertiraient à la foi chrétienne, les amèneraient, reconnaissant eux-mêmes leurs erreurs, à détruire leurs mosquées, à brûler le Coran, à regarder Mahomet comme un faux prophète et un menteur, à prendre ses os et ses reliques pour les réduire en poudre ou les jeter au vent, à construire, enfin, au lieu de mosquées, des églises et des temples magnifiques où l'image de la croix serait honorée, et où le sacrement de l'autel, conservé dans de précieux tabernacles, recevrait de ferventes adorations, aussi bien que le mystère de la sainte Trinité; que parmi ces Maures, auparavant grossiers et charnels, s'élèveraient une légion d'hommes qui, gardant une perpétuelle virginité, seraient semblables aux anges par la pureté de leur vie et se retireraient dans les monastères pour s'y livrer à l'exercice de toutes sortes de bonnes œuvres; qu'il y en aurait même d'autres vivant, dans les déserts et les plus profondes solitudes, d'une vie plus qu'humaine, n'ayant d'autre nourriture que des racines d'arbres, ou bien du pain et du sel; que les filles des Maures enfin, après leur conversion, feraient en grand nombre vœu de perpétuelle virginité, et qu'on trouverait dans toutes les parties du monde beaucoup de monastères peuplés par elles; supposez la prophétie plus précise, et les merveilles annoncées comme devant se réaliser dans quatre cents et tant d'années; mon frère, permettez-moi de vous le demander, si vous saviez de science certaine que tout a été ainsi annoncé et prédit, en voyant de nos jours ces prédictions accomplies une à une, le royaume de Portugal détruit, la ville de Lisbonne renversée, les Portugais dispersés et maltraités chez tous les peuples de l'univers, sans consolation et sans ressources, toute la nation mauresque convertie

à la foi, et toutes ces merveilles opérées par les disciples de ce Seigneur crucifié, pauvres et rudes pécheurs, partis ensemble de cette capitale pour conquérir le monde. mon frère, encore une fois, que diriez-vous? que feriez-vous? que penseriez-vous?

Le catéchumène. — Sans doute, en présence de tant de merveilles, l'admiration est le sentiment le plus naturel. Impossible de n'être pas étonné et comme transporté hors de soi, impossible de ne pas confesser que le doigt de Dieu est là. Et qui pouvait, en effet, mener à bonne fin avec de si faibles instruments une œuvre si difficile? Qui pouvait en prédire, et si longtemps à l'avance, toutes les particularités et jusqu'aux plus légères circonstances? Dieu seul, puisque seul il possède la faculté de connaître l'avenir.

Le docteur. — Eh bien! cet exemple va tout éclaircir et vous faire entendre la vérité de notre mystère. Toutes les circonstances, toutes les particularités que je viens de réunir, les prophètes les appliquent, dans les divers passages de leurs oracles, à la personne du Sauveur: ainsi, ils ont prédit le lieu de sa naissance, son origine, sa doctrine, sa mort ignominieuse, toutes les circonstances de sa mort, la conversion des peuples, qui devait être l'œuvre de ses disciples, l'endroit d'où ses disciples partiraient, le temps où ces prodiges seraient réalisés, et les autres choses qui nous sont rapportées dans ce livre. Vous reconnaissez dans notre cas la nécessité de l'intervention de Dieu, tant à cause de la grandeur de l'œuvre que parce qu'elle aurait été dès longtemps annoncée; combien plus devez-vous la reconnaître dans le cas présent? Vous demandez pourquoi? Dans notre supposition, il n'y avait qu'une prophétie; ici c'est un concert merveilleux de tout ce que les prophètes, de tout ce que les sibylles ont annoncé. Sans doute, la conversion des Maures et des Turcs est une œuvre difficile; mais il ne s'agit après tout que d'une partie de l'univers, et on ne la comparera pas à celle de l'univers entier, arraché par la croix aux séduisantes pompes de l'idolâtrie; et, sans tenir compte de l'étendue, n'était-il pas plus difficile de convertir les Gentils que les Maures? Les Maures avaient avec les chrétiens des points de contact; ils donnaient à Jésus-Christ, à sa très-sainte Mère, à saint Jean-Baptiste, à tous les saints patriarches de grandes louanges;

ils n'adoraient qu'un seul Dieu, ils reconnaissaient sa providence et l'immortalité de l'âme ; ils avaient foi, malgré les erreurs sur lesquelles ils s'appuyaient, à des châtimens et à des récompenses pour le malheur des méchants et la félicité des bons. Les Gentils, au contraire, étaient entièrement séparés de nous ; le seul nom de Jésus était pour eux un objet de colère et de haine, et ils estimaient une folie de prêcher un Dieu mort et crucifié. Voici qui, mieux que tout le reste, nous fait comprendre combien la conversion des Gentils était une œuvre plus excellente et plus digne de Dieu. Les Maures et les Turcs, loin de poursuivre les chrétiens qui se trouvaient sur leurs terres, par cela seulement qu'ils étaient chrétiens, les laissaient vivre sans inquiétude conformément à leur loi ; mais les Gentils, grand Dieu ! avec quel acharnement, avec quel raffinement et quel luxe de cruautés inouïes et de tourmens affreux ne poursuivaient-ils pas les chrétiens à cause de leur nom seulement et sans voir en eux d'autres sujets d'accusation : on les mettait en pièces, on les faisait rôtir, on les déchirait, on les disloquait, on les brûlait, on les fouettait, on mettait avec le fer leurs chairs en lambeaux, on enfonçait des aiguilles pointues entre les ongles des pieds et des mains, on attachait leurs corps à la queue des chevaux, on les exposait aux lions et aux bêtes sauvages. Que dire encore ? On ne saurait nommer ni compter les cruautés inventées pour détacher les chrétiens de la foi. Et cependant les chrétiens sortirent victorieux de cette guerre cruelle, et on vit souvent leurs ennemis embrasser avec ardeur la foi qu'ils combattaient naguère, et souffrir ensuite pour la soutenir les mêmes tourmens qu'ils infligeaient aux autres. Peut-on trouver chose plus admirable et plus digne du bras de Dieu ? La conversion des Maures et des Turcs vous jetait dans l'admiration, et vous confessiez que cette œuvre était irréalisable sans le secours de Dieu ; n'avez-vous pas plus de raison de vous étonner, de reconnaître la vertu et la puissance de Dieu, en voyant une œuvre plus difficile et dans laquelle des circonstances autrement importantes ont existé ? Et, puisque tous les prophètes ont annoncé que cette action se devait réaliser au temps du Messie, puisque ses disciples l'ont proclamé, et que

tous les signes, toutes les prophéties cités plus haut, nous attestent cet accomplissement, il s'ensuit que Jésus-Christ est le vrai Messie promis par Dieu et qu'il ne convient pas d'en attendre un autre.

Ajoutez à cela les persécutions du peuple juif depuis la mort du Sauveur, persécutions que nous avons déjà racontées en détail ; vous avez lu la série de ces calamités inaugurées par Pilate et continuées par tous les présidents de la Judée qui lui succédèrent. Vous avez vu la destruction, le sac et la captivité de toutes les villes de la province de Judée et des villes voisines. Vous avez vu combien horrible fut le siège de Jérusalem avec les horreurs de l'affreuse famine avec ses victimes innombrables, et le nombre étonnant de captifs qui tombèrent au pouvoir du vainqueur. Vous avez vu Jérusalem détruite, conformément à ce que le Sauveur avait prédit en versant des larmes. Vous voyez encore cet antique royaume autrefois si florissant, ruiné et anéanti, sans qu'il ait conservé quelques pieds de terrain. Vous voyez le peuple juif, ainsi que Dieu l'en avait menacé, dispersé à travers tous les peuples de l'univers. Vous voyez enfin la prophétie d'Osée accomplie, et les fils d'Israël, conformément aux oracles de ce prophète, sans roi, sans prince, sans autel, sans sacrifice, sans vêtements sacerdotaux et aussi sans idole.

Mais surtout, vous voyez cette malheureuse nation poursuivie partout et avilie honteusement au sein de toutes les nations. Que sont donc devenues ces magnifiques promesses de Dieu aux observateurs de sa loi : « Vous serez bénis dans toutes vos voies, dans toutes vos entrées et dans toutes vos sorties. » *Deut.* xxviii et le reste ; et ces autres : « Le Seigneur fera de vous la plus puissante et la plus glorieuse des nations de la terre, et vous serez toujours à la tête et non sous les pieds des peuples. » O pauvre et misérable nation ! qui a pu fermer ainsi tes yeux, obscurcir ton entendement, endurcir ta volonté et t'empêcher de sentir ou de voir des choses si manifestes ? Et puisque Dieu dit : « Que les éprouvés ouvrent les yeux de l'entendement, » quelle doit être la dureté de ton cœur qui, au sein des plus grandes infortunes, ne sait pas s'attendrir, ni sentir et connaître son erreur ? Comprendrait-on autrement pourquoi Dieu, ce juge équitable, a consenti

à faire peser sur ce peuple autrefois si chéri un si épouvantable châtiment, alors surtout qu'il ne cesse jamais, même au milieu de ses malheurs, d'observer fidèlement la loi ?

Il est donc vrai : un châtiment si grand et si extraordinaire, dès longtemps prédit, et l'accomplissement de toutes les prophéties rendent un témoignage éclatant à la dignité de notre Sauveur et à sa venue ; la lumière du jour n'est pas plus évidente. Comprenez par là, mon frère, la grâce que Dieu vous a faite en vous arrachant à de si épaisses ténèbres et en manifestant à vos yeux une vérité si importante de laquelle dépend votre salut.

Le cathécumène. — Oui, je rends à ce Seigneur de plus vives actions de grâces pour la lumière éclatante qu'il a fait luire à mes yeux ! Elle a tellement pénétré dans les sens de mon âme que je ne saurais plus avoir le moindre doute sur ce mystère ; par elle, enfin, mon esprit est en possession d'une paix et d'une joie au delà de toute expression.

DIALOGUE II.

Mensonges, erreurs et extravagances du Talmud.

Le docteur. — Jusqu'ici, mon frère, vous avez pu voir par des témoignages de l'Écriture, combien coupable et confondu est l'aveuglement obstiné des incrédules. Que sera-ce si, en dehors de l'Écriture, nous trouvons des preuves aussi irrécusables de la même vérité ?

Le cathécumène. — Comment cela se pourrait-il faire ? Que peut-il y avoir de plus certain que la parole de Dieu et que la lumière de la foi qui repose sur elle ?

Le docteur. — Vous avez raison. Néanmoins, accordez-moi que si la lumière de la foi vient de Dieu, celle de la raison qu'il a lui-même imprimée en nous et à cause de laquelle on dit que l'homme a été créé à son image, prend encore en lui son origine. Sans doute, cette lumière naturelle n'égale pas, par la certitude qu'elle donne, la lumière surnaturelle de la foi ; mais elle répand sur les choses qu'elle comprend une grande clarté qui est pour

l'esprit une source de joie et de paix, ce que la foi ne saurait faire. puisqu'elle est comme le fondement d'un édifice invisible. Ce sera donc aux clartés de cette lumière naturelle que tout homme raisonnable reconnaîtra l'aveuglement de ceux qui ajoutent foi aux fables et aux mensonges du Talmud comme à l'Écriture sainte.

Pour vous faire bien entendre ceci, sachez qu'au temps de Benoît XIII, un médecin de ce pontife, très-célèbre de son temps, et très-instruit dans les sciences hébraïques, se convertit à la foi, et porta depuis le nom de Jérôme de Sainte-Foi. Pressé du désir d'éclairer les âmes et de les arracher aux ténèbres de l'erreur, Sa Sainteté demanda à son médecin de montrer dans un livre par des témoignages de l'Écriture que le Messie est déjà venu, et que ce Messie n'est autre que Jésus-Christ notre Sauveur. Jérôme de Sainte-Foi obéit au pontife et composa son livre. Mais plus tard, et toujours sur les ordres du même pontife, il rapporta dans un autre traité un grand nombre des mensonges, des fables et des invraisemblances du Talmud. Ces ouvrages, traduits du latin en portugais par D. Gaspar, archevêque de Goa, prélat de sainte mémoire, dans la vue d'éclairer et d'instruire les âmes aveugles qui vivaient dans ces contrées, sont maintenant entre les mains de tous. Je vais prendre dans le second ouvrage qui traite des faussetés du Talmud, quelques extraits qui montreront clairement dans quel aveuglement vit un peuple qui accepte ces étranges croyances. Ce Talmud, ou livre de la *Doctrine*, fut composé par les docteurs hébreux quatre cents ans après la mort du Rédempteur. A les croire, il ne serait autre chose qu'une loi orale donnée par Dieu à Moïse; mais leur assertion ne repose sur aucune raison, ni sur aucune autorité sérieuse, et cette opinion est une invention nouvelle ajoutée à tous leurs autres mensonges. Le Talmud est dix fois plus considérable que notre Bible, encore même ne faut-il pas tenir compte des gloses anciennes ou nouvelles qu'il contient et qui sont considérables. Les auteurs, pour donner plus de crédit à leurs prescriptions et à leurs erreurs, firent annoncer en divers endroits qu'on devait mettre à les observer le même scrupule qu'on portait à l'accomplissement des commandements donnés par Dieu à Moïse; ils prononcèrent de

plus peine de mort contre ceux qui oseraient nier quelque une des choses qu'ils avaient écrites, châtiment redoutable qu'ils n'infligeaient pas aux violateurs de la loi de Dieu.

Mais avant de rapporter les mensonges du Talmud, il est bon de rappeler au lecteur chrétien qu'il n'y a pas de mal dans le monde qu'on ne puisse attendre d'une âme abandonnée de Dieu, surtout si cette âme se pose en ennemie du Christ et blasphème le divin Sauveur, qui est la lumière, la porte et le chemin de la vérité, et sans lequel tout homme étant sans voie, sans lumière et sans vérité, s'égaré infailliblement dans d'inextricables labyrinthes et tombe dans d'affreux précipices. Or, parmi les passions et les appétits de la chair, les plus indomptables sont ceux qui ont rapport à la génération, et on ne triomphe de leur fureur qu'avec un secours particulier du ciel. Voilà pourquoi les hommes privés de la grâce, incapables de dominer leurs sens, tombent dans des turpitudes honteuses qui les dégradent et font horreur. Cette observation était ici indispensable ; car le Talmud, ouvrage composé par des hommes dépourvus de l'esprit de Dieu et de sa grâce, renferme d'abominables détails que je ne reproduirai pas ici par respect pour les oreilles chastes de mes lecteurs, quoique ils eussent très-bien fait ressortir la fausseté et la laideur de ce livre. En transcrivant ces horreurs, et pour en attester l'exactitude, l'auteur qui les a réunies, cite exactement le livre, le chapitre et l'endroit d'où elles sont tirées ; impossible donc de l'accuser de les avoir inventées. Que si, en face de tant d'absurdités et de tant d'erreurs, on était tenté de sourire, par charité qu'on se contienne ; ce sont des larmes qu'il faut répandre sur l'aveuglement de cette nation égarée, qui accepte, comme venant de Dieu, toutes ces sottises.

Pour commencer par ce qui a rapport à la connaissance de Dieu, telles sont les erreurs des talmudistes qu'ils enlèvent tour à tour à cet Etre suprême la puissance, la science, la vérité, la sainteté, la justice. C'est ainsi que dans un livre, nommé Berachoth, et au chapitre premier de ce même livre, ils divisent la nuit en trois parties, et ils nous représentent dans chacune d'elles Dieu rugissant comme un lion et s'écriant : « Malheur à moi, qui ai

détruit ma maison, brûlé mon temple et réduit mes enfants en captivité parmi toutes les nations de l'univers. » Dans ce même chapitre Rabi Joseph parle en ces termes : « J'entrai un jour à Jérusalem dans une maison déserte pour y faire oraison ; en sortant de là, je rencontrai le prophète Elie qui me salua en disant : Paix à toi, maître. — Paix à vous, maître et seigneur lui répondis-je. — Et lui de me demander : Quelle voix as-tu entendue, mon fils, dans cette maison déserte ? — J'ai entendu, lui dis-je, une voix qui gémissait comme la voix d'une colombe et qui disait : Malheur à moi, car j'ai renversé ma maison et brûlé mon temple. — Mon fils, me répondit Elie, ces paroles Dieu ne les dit pas seulement à une certaine heure, mais il les répète encore tous les jours. Ainsi toutes les fois qu'Israël entre dans sa synagogue et vient répondre à la prière, Dieu arrache les cheveux de sa tête en s'écriant : Bienheureux le roi que ses enfants glorifient ainsi dans sa maison ; mais malheureux le père qui retient ses enfants captifs. Malheureux les enfants jetés en servitude et écartés de la table de leur père. » Quel langage injurieux ! quel horrible blasphème ! On voit, en effet, sans effort qu'il lie les mains de Dieu, lui enlève la puissance et l'assujétit au destin.

Mais si les talmudistes en cet endroit enlèvent à Dieu la puissance, dans d'autres passages ils le privent de toute science et lui attribuent des frivolités. Ainsi, au livre intitulé *Havo de Saza*, et au premier chapitre de ce livre, on demande à quoi Dieu s'occupe, et on répond « qu'il passe les trois premières heures du jour à étudier la loi ; que pendant les trois heures suivantes il s'assied pour enseigner les petits enfants morts à la fleur de l'âge ; qu'il juge ensuite, trois heures durant, tout le monde ; que les trois dernières heures de sa journée sont consacrées à jouer, à se distraire et à rire avec le dragon appelé Léviathan. » Telles seraient les occupations de Dieu pendant le jour. Ses occupations de la nuit seraient aussi plaisantes. On lit au même chapitre, « qu'à l'heure des ténèbres Dieu monte sur un chérubin agile et s'en va visiter dix-huit mille mondes qu'il a créés ; qu'il fait cela depuis la création de l'univers, et qu'avant de le créer, il passait son temps à créer et à détruire des mondes. » Que de folies, que

d'extravagances ! Mais ce n'est pas tout ; au chapitre premier du livre de Berachoth on lit encore : « Qu'après la destruction du temple, il ne resta au Seigneur dans le monde entier que quatre coudées d'espace pour étudier Halae, qui veut dire lecture du Talmud. » Pourquoi Dieu, d'après les talmudistes, pendant les trois premières heures du jour s'assied-il pour étudier leur livre sacré ? Quelle folle et singulière idée !

Mais ils dépouillent encore Dieu de la vérité. Dans le livre de Bara Mechia, au chapitre qui commence Meca Etaboct, Rabi Ismaël s'écrie : « La paix est un bien inestimable, puisque Dieu mentit pour conserver la paix entre Abraham et Sara. »

Il n'y avait plus qu'à mettre le mal en Dieu et à l'accuser de péché ; les talmudistes n'y ont pas fait défaut, comme on le voit en Hulin au chapitre qui commence Elloc Terrephot, à propos du texte de la Genèse où il est dit « que Dieu fit deux grands luminaires. » Il y a là sur ce passage de l'Écriture la chose la plus ridicule et la plus insensée qui se puisse imaginer. — Voici les paroles de Rabi Siméon : « A l'heure de la création la lune et le soleil étant égaux, la lune se présenta devant Dieu et lui dit : Seigneur, est-il bien que deux rois portent la même couronne ? Sur quoi, Dieu diminua la clarté de la lune. — Mais elle, profondément blessée de cette injure : Seigneur, parce que je vous ai raisonnablement parlé, vous avez diminué mon éclat. — Pour la consoler et lui être agréable : Ne t'inquiète pas de cela, lui dit le Seigneur, le soleil ne paraîtra que le jour, mais toi, tu paraîtras et le jour et la nuit. — Toujours inquiète, la lune reprit : Mais, Seigneur, à quoi bon une chandelle devant le soleil ? — Va, lui dit le Seigneur : Israël, mon peuple, ne comptera plus que par tes mois. — Malgré tout, la lune demeurerait inconsolable jusqu'à ce que Dieu reconnût qu'il avait péché ; il déclara que pour expier sa faute et en obtenir le pardon, il ordonnerait à Moïse d'immoler un bouc à chaque fin de lune. » En preuve de leurs affirmations, ils citent le vingt-huitième chapitre du livre des Nombres, dans lequel Dieu réclame le sacrifice d'un bouc pour les péchés. Quelle chose déplorable, et je prie tous les hommes de sens de le reconnaître avec moi, quelle pitié de voir une nation raisonnable con-

damnée sous peine de mort à croire de si prodigieux mensonges !

Voici les mêmes blasphèmes en Bava Brataa au chapitre Hamor ! « Baba, fils de Rabhana, cheminait sur une route, quand un muletier lui dit : Montre-moi la montagne du Sinaï ! J'y allai avec lui, et j'entendis une voix qui disait : Infortuné que je suis. malheur à moi, j'ai fait un serment ; qui me pardonnera ? — De retour à ses études, Baba raconta à ses maîtres ce qui s'était passé ; mais ceux-ci, en le reprenant, lui dirent : Quand vous avez entendu cette voix, vous auriez dû dire : « Seigneur, je t'absous de ce serment. » Ce serment, dont Dieu demandait le pardon, Rabi Salomon, dans une glose sur ce passage, nous apprend qu'il n'était autre que celui de rendre Israël captif. Peut-on concevoir une plus grande folie ?

Mais les talmudistes ne s'arrêtent pas là, et telle est leur audace qu'ils s'enhardissent jusqu'à inventer des gloses contraires à la loi de Dieu. Au chapitre Arba mihot, du livre Canhédrin, à propos de ces paroles du Lévitique : « Tu ne donneras pas de ta semence pour la consacrer à Moloch, » *Lev. xx, 2*, ils disent que par ce texte : « Tu ne donneras pas de ta semence, » il faut entendre que l'homme pèche s'il offre à Moloch un seul de ses enfants, mais qu'il ne pèche pas s'il les lui offre tous. Quand on offrait des enfants à Moloch, on les donnait aux prêtres de cette idole, qui les livraient aux flammes en présence de cette horrible divinité. Ils remarquent encore que le texte dit : « Tu ne donneras pas, » et de là ils concluent que le père pèche en offrant son fils aux prêtres de Moloch, mais qu'il est exempt de toute faute s'il l'offre lui-même au dieu. Ils glosent encore sur cette expression : *De ta semence*, et ils disent que l'homme ne pèche pas en offrant en sacrifice à cette idole son père, son frère ou lui-même.

Dans le même livre et au même chapitre, ils disent : « Celui qui adore les idoles par amour ou par crainte ne pèche pas. » Rabi Salomon appelle adoration de l'amour celle qu'on donne à un Dieu qui la réclame avec douceur ; adorer par crainte, au contraire, c'est adorer un Dieu qui menace des plus durs châtimens ceux qui ne veulent pas lui rendre ce culte. Qui ne voit combien cette opinion est contraire à tout ce que nous enseigne l'Écriture ? Les

enfants d'Israël, épris d'amour pour les femmes madianites, donnent leurs adorations à l'idole de Phogor, *Num.* xxv; mais à cause de ce péché, Moïse fait mettre à mort vingt-quatre mille d'entre eux, et Dieu lui ordonne de pendre tous les princes du peuple qui ont supporté, sans opposition, une telle idolâtrie. Bien plus, si Dieu apaise sa colère, c'est aux prières du grand prêtre Phinée qu'ils le doivent; car autrement Dieu lui-même nous apprend qu'il aurait, pour venger ce péché, détruit tout le peuple. Les talmudistes peuvent voir tout ceci raconté au livre des Nombres; mais il importe peu; et, avec un front d'airain, sans s'arrêter devant le blasphème, ils enseignent tout le contraire de ce que Dieu avait ordonné.

Ces mêmes auteurs n'ont pas honte de se mettre en contradiction manifeste avec la sainte Ecriture. L'Ecriture, par exemple, exalte la chaste fidélité du saint patriarche Joseph qui ne voulut jamais consentir aux coupables propositions de la femme de son maître. *Gen.* xxxix. Les talmudistes, au chapitre Cothalacar, du livre de Hulin, prétendent : « que Joseph entra dans la chambre de cette femme avec le dessein de faire le mal avec elle; mais que l'ange Gabriel survint, qui le fit eunuque et le rendit impuissant à commettre le péché. » Outre que cette glose est fabuleuse et folle, elle est manifestement contraire à la sainte Ecriture.

Non contents d'en être venus à ce degré de folie, les talmudistes étalent dans leur ouvrage une extraordinaire suffisance. Au livre de Cora, et au troisième chapitre, on lit ces paroles d'un de leurs docteurs, Rabi Siméon, fils de Joas : « Tels sont mes mérites et telle est ma justice que si je voulais, à cause de ma bonté, tous ceux qui sont nés dans le monde depuis ma naissance jusqu'à ce moment seraient délivrés au jour du jugement; que si Alasar, mon fils, était avec moi, nous pourrions ensemble délivrer du jugement tous ceux qui ont existé depuis la création jusqu'à ce jour; et si Jonathas, fils de Husiel, se joignait à nous, l'univers entier pourrait être délivré depuis le commencement jusqu'à la fin des temps. » Voyez quelle folie! Est-il vraiment possible que ce docteur crût ce qu'il disait? Un échappé des petites maisons aurait-il tenu un autre langage? Eh bien! ces extrava-

gances, les talmudistes en imposent la foi à cette infortunée nation, en disant que quiconque tournera en dérision quelqu'un des sages du Talmud, ou dira du mal de lui, sera condamné aux enfers. Ces menaces produisent leur effet sur ce peuple superstitieux et inculte : épouvanté, il acquiesce d'esprit à ces monstrueuses erreurs que les vieilles femmes ne voudraient pas raconter aux petits enfants au coin du feu.

Mais à ces blasphèmes contre Dieu, les talmudistes ajoutent encore des lois iniques, au mépris de toute humanité et de toute justice. C'est ainsi que Rabi Moïse d'Égypte, au chapitre cinquième du livre de Sopa, enseigne « que celui qui maudit son père et sa mère ne pèche point, à moins qu'il ne prononce dans sa malédiction un nom propre de Dieu. » Et non-seulement il permet de maudire les parents selon la chair, contrairement à cet ordre de Dieu : « Celui qui maudira son père ou sa mère sera puni de mort, » *Exod.* XXI; mais il excuse toute malédiction prononcée contre Dieu, conformément à ce qui est dit dans le livre du Canhédrin, au chapitre Arba mihot, où on lit : « Maudire le Seigneur n'est pas une faute, à moins qu'on ne prononce le nom propre de Dieu qui est Semhamephoras. Que si dans la malédiction on dit seulement Adonaï, Elohim, Sabahoth, qui signifient seigneur, juste, dieu des armées, on ne pèche pas. » Que peut-on trouver de plus contraire à la sainte Ecriture, à la justice et à toute raison ?

De même ils excusent le meurtre sans aucune peine. On lit au chapitre Ellu du Canhédrin : « Si quelqu'un lie les pieds et les mains de son compagnon, et si à cause de cette violence celui-ci meurt de faim, celui qui l'a lié ne sera point coupable de mort ; s'il le lie au soleil ou au froid et que le captif meure, sa mort lui sera imputée à crime ; s'il le lie et l'expose devant un lion, il ne sera pas coupable de sa mort ; s'il l'expose à des moucheron, il se rendra au contraire coupable de meurtre ; s'il le jette dans un puits où se trouve une échelle, et qu'un autre enlève l'échelle, celui qui l'aura jeté dans le puits sera absous de tout crime. De même, si dix hommes en attaquent un seul avec dix bâtons et le tuent, aucun d'eux n'est responsable de sa mort. »

Le même Rabi Moïse d'Égypte, au chapitre neuvième du livre de Suprin dans les leçons de Canhédrin dit : « Que si un malfacteur, traduit devant les juges, était condamné à mort par le tribunal entier, le condamné serait délivré, parce que quelque désaccord est indispensable entre les juges ; qu'il faut que les voix soient partagées, les unes condamnant, les autres absolvant, et que c'est toujours le plus grand nombre de voix qui décide. »

Au livre de Hulin il est dit encore : « Que si Pierre ayant déposé contre Martin un faux témoignage, qui a fait condamner Martin à mort, on parvient avant la mort de ce dernier à prouver la fausseté de l'accusation, l'accusateur doit mourir ; mais si l'on ne peut prouver cette fausseté qu'après la mort de l'accusé, l'accusateur est absous. » Qui ne voit combien de pareilles décisions sont contraires à toutes les lois divines et humaines ?

Où est le cœur si étranger à toute humanité, qui, d'une part, ne s'épouvante pas à ces détails, et, de l'autre, ne verse pas des larmes, en voyant tant d'âmes obligées, sous peine de mort, d'ajouter foi à des choses si injustes, si fabuleuses et si abominables ! O justice de Dieu, que vous êtes redoutable ! ô courroux de Dieu, que vous êtes à craindre, puisque vous permettez en haine du péché un si grand aveuglement.

Et maintenant, pour en revenir à notre propos, que vous en semble, mon frère ? comment pouvez-vous croire des choses si horribles et si contraires non-seulement à la sainte Ecriture, mais encore aux lumières de la raison qui éclairent notre âme ? Peut-être qu'il se trouvera quelqu'un qui, honteux d'avoir cru ces folies, prétendra qu'on n'en trouve aucune dans le Talmud ? Impossible de le soutenir avec quelque apparence de vérité : l'auteur qui les rapporte a soin de citer exactement les sources d'où il les tire, le livre et le chapitre, et le commencement du chapitre dans la langue où l'ouvrage est composé. De plus, il écrivait dans Rome, où se trouvaient un grand nombre de synagogues et de docteurs hébreux, et par ordre de Sa Sainteté. Comment supposer chez un homme assez de folie et assez d'impudence pour écrire en présence du pape et du sacré collège des choses dont on aurait pu clairement démontrer la fausseté ? Plus de doute donc, et la

contradiction devient impossible sur tout ce que nous venons de voir.

Le catéch. — Maintenant que Dieu a ouvert mes yeux à la lumière de la vérité, je vois plus clairement mon égarement et mon erreur. Ceux qui sont dès longtemps enfermés dans un cachot obscur et infect, ne sentent plus la mauvaise odeur qu'on y respire : on est, au contraire, bien vite impressionné quand on vient d'un air pur et limpide. Ainsi en est-il de moi, habitué que j'étais à croire ces fables et ces mensonges, je n'en apercevais pas la fausseté ; aujourd'hui, aux vives clarté de la vérité, je vois plus clairement mon ancienne erreur, et je demeure tout honteux et tout confondu d'avoir pu croire un instant de semblables folies. Mais j'étais né, j'avais été bercé dans ces erreurs ; je les avais sucées avec le lait : elles avaient été transmises dans ma famille comme un vieil héritage, et c'est ainsi que je demeurais captif et que j'en subissais l'empire. Ajoutez à cela l'autorité et l'excellence des saintes Ecritures, que nous acceptons aussi comme vous ; seulement, parmi ces vérités si certaines, des docteurs nous donnaient à boire le poison de leurs mensonges, comme fit le perfide Mahomet, qui, en exaltant la dignité et la gloire du Christ, gagna à sa religion un grand nombre de chrétiens. Je n'étais pas peu confirmé dans notre croyance par le mépris et le peu d'égard que nous montraient sur beaucoup de points quelques chrétiens, qui auraient dû nous amener à la connaissance de la vérité par leurs bons exemples et leurs bienfaits : nous leur rendions disgrâce pour disgrâce ; et de la haine des personnes nous en vinmes à haïr leur religion. Ah ! si celui « qui désirait être anathème pour ses frères, » *Rom.* ix, 3, ressuscitait aujourd'hui, avec combien de raisons ne répéterait-il pas ce qu'il écrivait alors ? « Qui peut être infirme sans que je le sois ? Qui est scandalisé sans que je ne m'enflamme ? » *II Cor.* xi, 29. Le grand Apôtre n'employait pas pour convertir les hommes les moyens dont on use parmi nous ; il se sacrifiait sans cesse, il se dévouait tout entier à tous les hommes pour les sauver tous : il ne méprisait jamais les pécheurs, seulement il pleurait sur leurs fautes.

DIALOGUE III.

De la divinité de Jésus-Christ.

Le catéch. — Grâce à la bonté de notre Seigneur, je suis maintenant ferme et inébranlable dans la foi, au point que je suis prêt à mourir pour elle si Dieu me l'ordonnait. Mais comme la lumière de la foi, si belle en elle-même, engendre dans les âmes une grande paix et une grande joie, je vous proposerai ici tout ce qui embarrasse cette nation aveugle et l'empêche de recevoir la lumière de la vérité : la mort et la divinité du Fils de Dieu, les mystères de la sainte Trinité et du sacrement de l'autel, la dérogation aux cérémonies et aux sacrifices de la loi de Moïse, la réprobation du peuple juif, la vocation des Gentils et autres choses semblables.

Le docteur. — Les matières que vous venez de toucher comprennent une grande partie de notre théologie, et, comme je vous l'ai dit, elles demanderaient pour être bien approfondies un traité fort étendu. Néanmoins, en tenant compte de la brièveté que ce livre demande, je chercherai à répondre à toutes ces objections ; n'oublions pas que pour les résoudre toutes, ainsi que je l'ai remarqué, la doctrine du Sauveur doit suffire, puisque Dieu nous a ordonné de croire en lui.

Et pour commencer par votre première demande, qui concerne la divinité de Jésus-Christ, il est sûr que tout ce que vous désirez savoir se trouve parfaitement éclairci dans le nouveau, comme dans l'ancien Testament. Seulement, les docteurs hébreux « ont toujours devant les yeux, ainsi que l'enseigne l'Apôtre, un voile épais qui les empêche de voir une chose si claire. » II *Cor.* III, 14. Citons donc premièrement un passage de saint Matthieu : « Les pharisiens étant rassemblés, Jésus leur demanda : De qui le Messie est-il fils ? Les pharisiens répondirent : *De David*. Le Sauveur reprit : Comment donc David l'appelle-t-il Seigneur en esprit, *c'est-à-dire mu et inspiré* par le Saint-Esprit, dans le psaume cent neuvième en disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur,

Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis vos ennemis sous vos pieds? Si David l'appelle son Seigneur, comment peut-il être son fils! Et personne ne pouvait lui répondre une parole, et ils demeurèrent tous si confus et si surpris, qu'à partir de ce moment nul n'osa plus le tenter en l'interrogeant. » *Matth. xxii, 41-46*. La cause de leur confusion est tout entière dans l'ignorance où ils se trouvaient du mystère du Christ, fils de David par son humanité, mais son Seigneur par sa divinité. Ceci se confirme par cette parole : « Asseyez-vous à ma droite. » Quelle est, en effet, parmi toutes les créatures passées ou futures, dans le ciel ou sur la terre, celle qui peut aspirer à la dignité souveraine d'être assise à la droite de Dieu, si elle n'est égale à Dieu lui-même? « Qui pourra s'égaliser à Dieu par-dessus les nuées? dit David. Et parmi les fils de Dieu, *qui sont les anges et les saints*, qui sera semblable à lui? » *Psal. lxxxviii, 7*. Si nous voulons comparer avec Dieu le plus élevé de ses séraphins, le séraphin sera à des distances infinies de lui? Et si Dieu créait encore une autre créature mille fois plus belle et plus parfaite que le séraphin, cette créature nouvelle serait tout aussi basse devant lui. La perfection de la créature, en effet, quelque grande qu'on la suppose, est limitée et finie; la perfection du Créateur au contraire est infinie, et il n'y a pas de comparaison possible entre le fini et l'infini. Il suit de là que nul ne peut être égal à Dieu, c'est-à-dire assis à sa droite, s'il n'est Dieu lui-même. En veut-on une nouvelle confirmation? Qu'on prête l'oreille à ces paroles du Père éternel à son Fils : « Je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore. » *Psal. cix, 4*. On voit là deux personnes, une qui engendre, une qui est engendrée. Par ce mot *avant l'aurore*, il faut entendre avant la création du monde, la partie désignant le tout; et par ces autres, *je t'ai engendré de mon sein*, on voit que le Fils a été engendré de la substance du Père; cette parole *de mon sein*, indique qu'il n'est point fils par adoption et par participation de sa grâce, mais bien par communication de la même substance, et comme la nature divine, à cause de sa simplicité, ne se peut partager ni diviser, elle se communique tout entière au Fils, qui se trouve avoir la même essence que le Père. C'est ainsi que ces

deux choses : être assis à la droite de Dieu et être engendré de son sein, ne peuvent convenir à un fils adoptif de Dieu, mais seulement à son Fils naturel.

A ce premier témoignage s'en ajoute un autre non moins célèbre, qu'on lit au deuxième psaume de David. Le Roi-Prophète commence en s'étonnant des persécutions ourdies par les peuples contre Dieu et contre son Christ, mais ensuite il ajoute « que le Seigneur des cieux se rira de ces menées et qu'il montrera par ses œuvres combien étaient vains les projets qu'ils avaient d'attaquer le Christ et de chercher à détruire son règne. » Puis, c'est le Christ lui-même qui oppose à ces préjugés et à ces desseins coupables la gloire de sa royauté et de sa divinité, en ces termes : « J'ai été établi roi par Dieu lui-même sur la montagne de Sion, afin de publier ses commandements et ses décrets. Car le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils et je t'ai engendré aujourd'hui; demande-moi, et je te donnerai les nations en héritage, et j'étendrai ton empire jusqu'aux extrémités de la terre. » *Ps. 11, 6-8.* Cette prophétie met en évidence les deux natures du Christ. Le Christ est constitué roi sur la montagne de Sion; il lui est ordonné de demander deux choses qui font ressortir son humaine nature, créée dans le temps; car demander et régner sur la montagne de Sion conviennent à Jésus-Christ en tant qu'homme. Mais quand Dieu dit : « Tu es mon Fils et je t'ai engendré aujourd'hui, » le Christ nous apparaît revêtu de la nature divine, qui est éternelle; dans l'éternité, en effet, il n'y a qu'aujourd'hui, elle ne connaît que le présent; le passé et l'avenir lui sont étrangers. C'est pourquoi Dieu n'a jamais dit à aucun de ses anges : « Je t'ai engendré aujourd'hui; » les anges n'ont pas été engendrés de Dieu, mais créés par lui; ils n'ont pas été créés dans cet aujourd'hui, c'est-à-dire dans l'éternité, mais dans un temps déterminé, qui fut celui de la création du monde. Voilà donc que ces paroles appartiennent au Fils unique de Dieu, éternellement engendré, et à lui seul.

Lisez encore avec soin le psaume quarante-quatrième consacré tout entier au Roi-Messie, à son règne, à sa beauté, à sa puissance et à ses vertus, à sa royale épouse la sainte Eglise, et aux

filis spirituels qui devaient naître d'elle, et vous verrez que le Prophète dans ce psaume donne par deux fois au Christ le titre de Dieu. Une première fois, parlant au Roi-Messie de l'excellence et de la perpétuité de son règne, il s'écrie : « Votre trône, ô mon Dieu, durera dans les siècles des siècles, et la verge, qui est le sceptre de votre règne, est une verge d'équité. » *Ps.* XLIV, 7. Un peu plus bas, s'adressant à la royale épouse de ce monarque souverain, il dit : « La reine s'est assise à votre droite, resplendissante d'or et parée de vêtements éclatants. » Et aussitôt adressant directement la parole à la reine : « Ecoutez, ma fille, et voyez, prêtez l'oreille et oubliez votre peuple et la maison de votre père; le roi s'est épris de votre beauté : il est le Seigneur votre Dieu, et il sera adoré. » *Ibid.* 11-12. Ces paroles sont une confession manifeste de la divinité du Messie.

Isaïe, à son tour, au chapitre neuvième de ses prophéties, parle du Sauveur, et déclare en ces termes son humanité et sa divinité : « Un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné; il portera sur son épaule le signe de son empire et de sa principauté; il sera appelé Admirable, Ange du grand conseil, Dieu, Fort, Père du siècle futur et Prince de la paix. » *Isa.* IX, 6. Quel témoignage plus clair pouvait-on donner de la divinité et de l'humanité de notre Sauveur? En l'appelant petit enfant, le Prophète montre bien son humanité, puisque ce titre ne saurait en aucune façon appartenir à Dieu. Mais, afin de ne pas nous induire en erreur par ce nom, voici qu'il a soin de nommer bientôt les titres de sa grandeur, et parmi ces titres nous trouvons celui de Dieu; c'est rendre manifestement témoignage, sans détours et sans figures, à sa divinité. Et ici il est bon de remarquer que les Septante qui, sur la demande de Ptolémée, roi d'Egypte, prince gentil, mais monothéiste, traduisirent la Bible de l'hébreu en grec, s'étant aperçu du scandale que pourrait faire naître dans l'esprit du roi la pensée de l'existence d'un Dieu différent de celui qu'il adorait, voilèrent à dessein ce mystère; ainsi, à la place de tous ces titres du Sauveur, ils se contentèrent de mettre celui de Conseiller, et ils l'appelèrent l'Ange du grand conseil, comme s'ils disaient : Le messager de Dieu, envoyé vers nous pour nous

donner un grand conseil, c'est-à-dire nous enseigner le chemin du salut. Certainement, ils se seraient peu préoccupés de ce soin s'ils n'eussent compris que la divinité du Sauveur était clairement affirmée par ce passage.

Le même prophète donne encore au Sauveur le même titre dans cette prophétie célèbre où il annonce « qu'une vierge concevrait et enfanterait un fils nommé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. » *Isa. ix, 14*. En ajoutant que cet enfant mangerait du lait et du miel comme les autres enfants, il déclare l'humanité du Sauveur; mais en l'appelant Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, il affirme sa divinité. Ce même nom se rapporte bien, selon quelques interprètes, avec une autre prophétie du même prophète, où il est dit en parlant du Sauveur : « Qu'il porterait un nom nouveau donné par la bouche même de Dieu. » *Isa. lxxii, 2*. Quel sera ce nom nouveau? Assurément ce ne sera pas le nom de Jésus, donné au Sauveur le jour de sa circoncision; ce nom n'était pas nouveau; bien d'autres l'avaient porté avant le Sauveur. Comment se vérifieront donc et cette parole et cette promesse divines? Quel sera ce nom inconnu jusqu'ici dans le monde? Celui d'Homme-Dieu seulement, titre nouveau et que nul n'avait encore porté sur la terre. Et ici je crois devoir faire remarquer combien l'interprétation de l'Écriture par les docteurs hébreux a varié dès l'avènement du Sauveur. Depuis la passion, un voile épais obscurcit leur raison, et ils falsifient l'Écriture d'une manière conforme à leurs coupables intentions; avant, comme ils étaient libres de toute passion, ils ne cherchaient pas à la torturer, et ils l'interprétaient sagement, selon sa véritable signification. Je dis ceci, parce qu'un des anciens docteurs hébreux, à propos de ce nom d'Emmanuel dont nous parlions, s'exprime en ces termes : « Comme le Messie devait être Dieu et homme, il voulut être appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, en notre corps et en notre chair, ainsi que le témoigne Job en disant : « Je verrai Dieu dans ma propre chair. » *Job. xix, 26*. Puis il ajoute : « Parce que le Sauveur est Dieu, il s'appelle Conseiller et Admirable; il a découvert, en effet, un merveilleux dessein pour sauver les âmes qui, condamnées par le péché

d'Adam, ne pouvaient être rachetées autrement que par la passion, les tourments et la mort du royal Messie. » Ainsi s'exprimait ce docteur hébreu ; il n'avait pas devant ses yeux les ténèbres et les voiles qui laissent dans les ténèbres nos modernes docteurs, et il apercevait claire et pure la vérité dans la source sacrée des Ecritures.

Jérémie rend aussi témoignage à la divinité du Sauveur ; entendez-le : « Voici, dit le Seigneur, que les jours de la naissance de David approchent ; David sera une plante de justice ; il sera roi, il sera sage ; par lui fleuriront sur la terre le jugement et la justice. » Et aussitôt il ajoute : « Le nom qu'on lui donnera sera notre Seigneur le Juste. » *Jerem.* xxiii, 5, 6. Mais au lieu de cette parole *Seigneur*, il y a dans l'hébreu le nom de quatre lettres qui n'appartiennent qu'à Dieu. Le prophète Baruch rend à la vérité le même témoignage au chapitre troisième de ses prophéties. Après avoir montré comment Dieu est le créateur et le Seigneur de tout ce qui existe, il ajoute : « Tel est notre Dieu, et il n'y en a point de semblable ; il a trouvé tous les chemins de la sagesse, et il les a montrés à Jacob son serviteur, et à Israël son bien-aimé ; puis on l'a vu sur la terre, conversant avec les hommes. » *Baruch.* iii, 36-38. Pouvaient-elles exprimer plus clairement que par ces paroles les deux natures humaine et divine du Sauveur ? Comme elles sont un éloquent commentaire du nom d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, dont nous venons de parler !

Les paroles du prophète Michée, citées plus haut, ne sont pas moins célèbres : « Et toi, Bethléem, dit ce prophète, terre de Juda, tu n'es pas la moindre entre les villes principales de Juda, car de toi sortira le chef qui doit conduire Israël mon peuple. » La version chaldéenne, au lieu de ces dernières paroles, porte : « De toi naîtra le Messie ; » mais le prophète poursuit : « Et ce chef aura son origine au commencement des jours de l'éternité. » *Mich.* v, 2. Dans ces paroles sont clairement signalées deux naissances de ce Sauveur, une naissance humaine dans le temps à Bethléem, une naissance qui a précédé les temps, et qui, remontant jusqu'aux jours de l'éternité, ne saurait appartenir qu'à Dieu.

Il y a dans l'Écriture d'autres endroits où la divinité et la gloire

de notre Sauveur nous sont représentées d'une toute autre manière éclatante. Par exemple, cet endroit où est rapporté le serment que le patriarche Abraham demanda au serviteur qu'il envoyait chercher une épouse pour son fils Isaac : « Mets ta main sur ma cuisse, dit le patriarche, et jure-moi, par le Dieu du ciel et de la terre, de ne pas choisir à mon fils Isaac une épouse parmi les femmes des Cananéens au milieu desquels j'habite, etc. » *Gen. xxiv, 2-3*. Quel est donc ce nouveau serment? Quand les hommes jurent solennellement en justice par le saint Evangile et par la croix, ils prononcent leur serment en mettant leur main sur les Evangiles ou sur la croix. Si le saint patriarche ordonna à son serviteur de jurer par le Seigneur du ciel et de la terre, en mettant la main sur sa cuisse, il voulut faire entendre que d'elle sortirait un jour le Dieu du ciel et de la terre, conformément à ce que Dieu lui avait révélé en lui jurant que « de sa race naîtrait un fils dans lequel toutes les nations seraient bénies. » Que si ce saint homme n'avait pas ce dessein, pourquoi commandait-il à son serviteur ce rite insolite de jurer? Evidemment il savait que de sa cuisse devait sortir le Sauveur. Ceci, et tout ce qui précède, est un témoignage solennel de la divinité du Sauveur, qui est le véritable Seigneur du ciel et de la terre.

Salomon ne laisse pas non plus d'entendre et de déclarer ce mystère, en parlant en termes magnifiques de la sagesse qui crée avec Dieu toutes les choses du monde. *Sap. vii, viii, ix; Eccli. xviii*. Il déploie la même beauté de langage dans l'exposition de la même vérité. Quand, après avoir dit que Dieu demeurait en lui et parlait par sa bouche, il ajoute : « Qui est jamais monté aux cieux et qui en est descendu? Qui tient les tempêtes dans ses mains? Qui a rassemblé les eaux comme en un vêtement? Qui a donné à la terre sa beauté? Quel est son nom? Quel est le nom de son Fils? Dites-le, si vous le savez. » *Prov. xxx, 4*. Voyez avec quelle majesté et quelle beauté d'expression Salomon publie que le Créateur de toutes choses a un Fils, qui, étant seul au ciel, est descendu sur la terre pour nous sauver! S'il ajoute « *parlez, si vous le savez,* » c'est pour nous faire comprendre combien ce mystère est impénétrable et profond! L'Ecclésiastique cependant

l'avait découvert, et il le montrait bien dans cette prière ; « J'ai invoqué le Seigneur, père de mon Seigneur, et je lui ai demandé de me secourir au temps de la tribulation. » *Eccli.* LI, 14. Il place dans ces paroles le nom du Père et du Fils de Dieu, et il les nomme l'un après l'autre quand il dit : « J'ai invoqué *le Seigneur, père de mon Seigneur.* »

Je sais bien que les docteurs hébreux, confondus par tant d'autorités, cherchent mille moyens d'échapper à la clarté de cette vérité. Ainsi, tantôt ils détournent le sens de l'Écriture, appliquant à une chose ce qui se rapporte évidemment à une autre, comme ils font au chapitre cinquante-troisième d'Isaïe, tout entier consacré à la passion du Sauveur, et qu'ils appliquent aux travaux du peuple hébreu pendant sa captivité ; tantôt ils sacrifient, ils corrompent le texte de leur Bible, sans remarquer que les versions des Septante et chaldéenne, auxquelles ils donnent le plus grand crédit, contredisent leurs affirmations ; tantôt, quand ils se voient pressés, ils inventent pour se défendre des fables et des mensonges. Et veut-on un exemple de la manière dont ils éludent la vérité qui les écrase ? Je le tirerai de l'autorité de la prophétie de Michée, sur laquelle nous nous appuyions tout-à-l'heure. Il est dit dans cette prophétie « que Jésus-Christ devait naître à Bethléem, et qu'il aurait son origine au principe des jours de l'éternité. » Ces paroles, nous l'avons vu, supposent, outre la naissance temporelle du Christ à Bethléem, une autre naissance par laquelle il serait né de toute éternité dans le sein de son Père éternel. Mais voici que les talmudistes, écrasés par cet irrécusable témoignage de la divinité du Sauveur, triomphent de la difficulté par une extravagance singulière, et prétendent que sept choses furent créées avant le monde : la loi, la pénitence, l'enfer, la maison du sanctuaire, le paradis terrestre et le nom du Messie. Cette fable concilie leur doctrine avec l'autorité du Prophète ; car, à les en croire, cette origine dans les jours de l'éternité dont il parle, doit s'entendre du nom du Messie, une des sept choses créées avant le monde. Combien ridicules et vaines sont ces explications ; la raison suffit à le montrer clairement. Comment la loi aurait-elle existé sans un entendement qui la reçut ? Elle

ne pouvait exister en Dieu, dans lequel rien de créé ne saurait se trouver ; elle ne pouvait exister davantage dans l'entendement de l'homme ou de l'ange, puisque avant la création du monde il n'y avait ni ange ni homme. Ainsi en est-il du nom du Messie. Qu'elles sont donc profondes, l'infidélité, la rudesse et l'ignorance de ces docteurs, qui ne voient pas combien leurs allégations sont contraires à la raison ! Aussi je ne veux pas perdre le temps à combattre leur folie ; je le ferai encore moins avec vous, qui voyez, à la lumière que le Seigneur a mise en vous, l'évidence de la vérité.

Que si, en dehors des prophètes, vous cherchez encore le témoignage des Gentils, lisez le premier livre d'Auguste Eugubin, et vous y verrez qu'un grand nombre de philosophes célèbres, Mercure Trismégiste, Platon, Plotin, Macrobe, Porphyre, Proclus, s'appuyant ou sur la tradition ou sur la révélation, comme les sibylles, ont rendu témoignage à la génération éternelle du Fils de Dieu en des termes si clairs qu'on ne peut les lire sans être saisi d'admiration. C'est ainsi qu'ils lui donnent les mêmes titres que nous : ils l'appellent Fils de Dieu, Sagesse éternelle, Verbe ou parole du Père, Esprit enfin, c'est-à-dire entendement, raison ou sagesse. Porphyre, ennemi acharné de notre religion, rapporte un passage de Platon relatif à ce mystère et entièrement conforme à nos croyances. Il dit d'abord « que du souverain bien naît un esprit, le Fils de Dieu, d'une naissance incompréhensible aux mortels ; que cet esprit a l'être par lui-même, comme Dieu tout-puissant, et qu'il est le siège, l'origine, la source, le principe et le roi de tout ce qui existe ; qu'il est la première beauté et l'origine de toutes les beautés, leur modèle et leur miroir, et que par lui toutes les choses créées sont belles et bonnes. » Il ajoute : « que cet esprit fut éternellement engendré avant tous les siècles. » Tout ceci est tiré des opinions de Platon et rapporté par Porphyre. Mais, de tous les philosophes que nous avons cités, le plus ancien, Mercure Trismégiste, parle de la génération divine du Verbe en des termes d'une étonnante clarté, propres à jeter dans l'admiration ceux qui les entendent. Voici ce qu'il dit à un de ses fils en l'instruisant : « O mon fils ! le Verbe, qui est la

parole du Créateur, est éternel ; il se meut par lui-même, il ne peut augmenter ni diminuer ; il est immuable, incorruptible, singulier, toujours semblable à lui-même, égal, tranquille, stable et un en lui-même. » Quelles louanges envers le Verbe de Dieu ? Pouvait-on lui en adresser de plus glorieuses ? Eugubin en prend occasion de manifester toute son admiration ; il avoue que son étonnement ne peut tarir en présence de ces témoignages éclatants rendus au Fils de Dieu par la philosophie antique ; et dans les transports de sa joie il rend grâces au Rédempteur du monde de ce que, par la prédication de son Evangile, il a rempli la terre de la connaissance de la divinité, tant ignorée dans les temps passés, et réalisé ainsi ce qu'avait autrefois prédit Isaïe en disant « que la terre devait être remplie de la connaissance de Dieu, comme la mer qui déborde et s'étend au loin sur le rivage. » *Isa.* XI, 9.

Si vous demandez encore d'autres raisons, souvenez-vous de ces paroles de Dieu dans Isaïe : « Moi, qui fais enfanter les créatures, je n'enfanterais pas ? Je leur donne le pouvoir d'engendrer, et je serais stérile ? » *Isa.* LXVI, 9. Jetez les yeux sur ce monde inférieur, examinez tout ce qu'il contient ayant vie au moins à quelque degré, vous verrez que chaque être, en arrivant à la perfection de sa nature, engendre d'autres êtres qui lui sont semblables. Tous les arbres, toutes les herbes, toutes les plantes, quand elles sont, en grandissant, arrivées à leur complet développement, produisent des semences qui donnent naissance à d'autres plantes semblables aux premières, et qui viennent d'elles, comme les enfants de leur père, quoique par une génération particulière. Il en est de même dans d'autres règnes ; les animaux de la terre, les poissons de la mer, les oiseaux du ciel engendrent aussi leurs pareils : le lion engendre le lion, le cheval le cheval, et ainsi des autres. L'homme, nous n'en pouvons douter, est aussi soumis à cette loi. C'est tellement le propre des créatures de la suivre dans leur développement, qu'Aristote a pu dire : « Il y a dans tous les êtres vivants un principe naturel qui engendre d'autres êtres semblables à chacun d'eux. » Si cette perfection naturelle était chez toutes les créatures animées un don de l'au-

teur et du créateur de la nature, pourquoi cet être infiniment parfait serait-il privé de la perfection qu'il communique à ses ouvrages? Y a-t-il une seule raison de le supposer? Voilà pourquoi nous confessons et nous croyons qu'il engendre son Fils unique notre Sauveur.

Nous le croyons encore pour une autre raison non moins puissante : elle nous a déjà beaucoup servi dans le traité précédent pour nous rendre compte du mystère de l'Incarnation, et tout à l'heure nous lui demanderons le pourquoi du mystère de la sainte Trinité. Avant tout, souvenez-vous de cette sentence si célèbre de saint Denis, savoir : « Le bien est essentiellement communicatif de sa nature, » comme on le voit par le soleil qui communique si libéralement sa lumière à toutes les créatures de l'univers, ou bien encore par tant d'hommes religieux et fidèles qui, depuis le commencement du monde, s'exposent à tous les périls de la mer et de la terre, afin de communiquer aux infidèles la lumière et la bonté qu'ils ont reçues de Dieu. Et d'où croyez-vous que procède cette infinité de livres saints, sinon de ce même principe, c'est-à-dire du violent désir que leurs auteurs avaient de communiquer leur science et leur vertu, non-seulement à leurs contemporains, mais encore aux siècles à venir? Si telles sont la nature et la propriété du bien, plus un être sera bon, plus sera grand son désir de se communiquer. Que doit-il en être de notre Dieu? N'est-il pas immense, infini, souverainement bon, et dès lors souverainement désireux de se communiquer lui-même, c'est-à-dire ses richesses, sa bonté, sa divinité? En cela consiste la communication souveraine, seule digne de sa souveraine bonté. Encore que Dieu ait communiqué à ses créatures, et surtout aux anges et aux hommes, tous les biens qu'elles possèdent, cette communication, si agrandie qu'on la suppose, n'est rien en comparaison de la communication souveraine de sa divinité. Les biens des hommes, en effet, sont finis, mais la substance de Dieu est infinie, et du fini à l'infini il ne saurait y avoir ni proportion ni comparaison. Cette considération nous donne facilement l'intelligence du mystère de la divinité du Christ notre Sauveur, et de celui de la sainte Trinité. Parce que le souverain bien est souve-

rainement communicatif, le Père communique au Fils sa propre essence, et le Père et le Fils, qui n'ont qu'une même volonté, en s'aimant infiniment, produisent une troisième personne, le Saint-Esprit, et lui communiquent leur divinité et leur essence, comme nous le verrons bientôt.

Le catéch. — C'est fini; vous avez donné d'inébranlables fondements à la divinité du Sauveur : elle n'est plus douteuse pour moi après les témoignages des prophètes, des sibylles, des philosophes, et surtout après votre dernière raison tirée de la nature du bien. Je n'ai plus rien à vous demander sur cette matière.

DIALOGUE IV.

Du mystère de la sainte Trinité.

Le catéch. — Vous m'avez entièrement éclairé, docteur, sur tout ce que je dois croire au sujet de la divinité du Sauveur; parlez-moi maintenant du mystère ineffable de la très-sainte Trinité. Vous savez si les infidèles croient facilement à une vérité qui dépasse ainsi la raison humaine. Veuillez donc, autant pour ma consolation que pour l'utilité de ceux qui sont dans l'erreur, me dire ce qu'il faut croire au sujet de ce mystère.

Le docteur. — Avant de traiter cette matière, il convient de prier notre Seigneur de nous permettre l'entrée de ce divin sanctuaire : demandons-lui la lumière pour apercevoir des secrets élevés au-dessus de tout ce qui existe, et aussi le respect et la modération dignes d'un mystère que nous devrions plutôt adorer que chercher à pénétrer. Cicéron avouait qu'il était dangereux de parler de Dieu, encore qu'on n'en dit rien que de vrai, si l'on oubliait la crainte et le respect qui conviennent à une si grande majesté; il disait ailleurs que l'on avait peu de chose à dire de Dieu, et encore même qu'on ne devait le dire qu'avec crainte et tremblement. En cela le philosophe romain s'accordait avec l'Apôtre, qui nous recommande « de ne pas chercher à connaître plus que nous ne devons savoir, et de garder toujours dans la science et sagesse et mesure. » *Rom.* XII, 3. Le danger d'outre-

passer les limites de ce que nous devons savoir, Salomon nous le dénonce en ces termes : « De même que l'abus du miel produit les plus tristes effets, ainsi celui qui scrute les secrets de la majesté divine, sera opprimé par la gloire. » *Prov. xxv, 27.* Il n'y a pas de plaisir plus doux pour une âme pure que de contempler l'infinie beauté ; mais si l'on dépasse les termes de cette connaissance et si l'on veut découvrir par la seule raison ce qui est incompréhensible, on peut être aveuglé par l'éclat de la splendeur divine, comme on le serait en fixant le soleil. Lorsque Dieu voulut se manifester à Moïse, il fixa lui-même les limites au delà desquelles le peuple ne devait pas aller sous peine de mort ; ainsi l'homme doit savoir jusqu'où il peut aller dans la connaissance de Dieu, s'arrêter là sans chercher à pénétrer plus loin. L'Écclésiastique nous fixe les limites de nos recherches dans ces paroles : « Ne cherche pas à savoir les choses qui dépassent la faculté de ton entendement, mais contente-toi de penser à ce que Dieu te commande ; ne sois pas un scrutateur trop curieux de ses œuvres, car il y en a beaucoup qui excèdent ta compréhension. » *Eccli. iii, 22.* Le même conseil, saint Chrysostome nous le donne encore en comparant à la génération éternelle du Christ sa génération temporelle : « Si nous ne pouvons concevoir de quelle manière le corps humain se forme dans les entrailles de la mère, saurons-nous mieux comment le Saint-Esprit, par sa seule vertu, a formé le corps du Sauveur dans les entrailles sacrées de la sainte Vierge ? Quelle folie donc de vouloir pénétrer l'éternelle génération du Fils de Dieu, et comme ces scrutateurs indiscrets de cette majesté sainte demeurent confondus ! Eh quoi ! ils ne peuvent entendre la génération temporelle du Verbe, et ils croient, les insensés, comprendre et expliquer son ineffable génération dans le sein du Père ? Vis donc tranquille dans la simplicité de la foi, intelligence humaine, et ne cherche pas à comprendre ce qu'il a plu à Dieu de te tenir secret. » *Hom. 4 sup. Matth.* Voilà, mon frère, quelle réserve nous devons apporter à l'étude de ce mystère.

Cependant, comme notre foi doit être explicite, comme nous sommes tenus de croire distinctement les vérités de notre religion, parmi lesquelles celle qui nous occupe a la principale place,

il convient d'en parler ici, mais toujours avec mesure et tremblement. C'est pourquoi, laissant de côté toutes les subtilités des théologiens sur ce sujet, je réduis toute cette matière à trois points : 1° signaler les endroits de l'Écriture qui ont rapport à ce mystère ; 2° exposer de quelle manière nous devons concevoir ce mystère pour n'en avoir pas une idée matérielle et indigne de la majesté divine ; 3° combattre, sans s'arrêter aux raisons sur lesquelles quelques docteurs cherchent à fonder la foi en ce mystère ; combattre, dis-je, ceux qui prétendent arguer contre ce dogme de l'insuffisance de la raison à le comprendre ; car devant une telle sublimité notre raison est impuissante, elle chercherait vainement à comprendre des choses si élevées au-dessus d'elle.

I.

Des passages de l'Écriture qui ont rapport au mystère de la sainte Trinité.

Pour ce qui est des Écritures, vous devez savoir que le mystère de la sainte Trinité dut nécessairement être plus explicitement indiqué dans le nouveau que dans l'ancien Testament, à cause du mystère de l'Incarnation, qui, n'étant autre que le Fils de Dieu fait homme et conçu dans les entrailles d'une vierge par l'opération du Saint-Esprit, ne pouvait se comprendre sans la foi à un Dieu en trois personnes. Dans l'ancien Testament, cette clarté n'était pas nécessaire ; elle pouvait même offrir des dangers au peuple juif, qui, ignorant et grossier, incapable de comprendre la hauteur de ce mystère, aurait peut-être cru qu'il y avait trois dieux, et se serait par là confirmé dans l'idolâtrie à laquelle il était si facilement enclin. Cet article de notre foi est, au contraire, affirmé en mille endroits du nouveau Testament. « Il y en a trois, dit saint Jean, qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et ces trois sont une seule et même chose. » *Joann.* v, 7. Et notre Seigneur, en envoyant ses disciples prêcher l'Évangile à tous les peuples, leur adressa ces paroles : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » *Marc.* xvi, 13 ; *Matth.* xxviii, 19. Je ne cite pas d'autres autorités, celles-là suffisent amplement. Puisque, selon ce que nous avons vu, il nous est ordonné de croire tout ce que

le Messie nous dira de la part de Dieu, et qu'il nous révèle ce mystère, nous devons le croire sans hésiter.

Néanmoins l'ancien Testament n'était pas entièrement dépourvu de preuves de la sainte Trinité : on y en trouve de nombreuses ; seulement ces témoignages, suffisants pour les savants et les sages, demeuraient incompris de la nation ignorante et grossière. Un des plus célèbres passages de l'Écriture où il est question de ce mystère est le quarante-huitième chapitre d'Isaïe dans lequel Dieu parle en ces termes : « Approchez-vous de moi, et prêtez l'oreille à mes paroles. Je n'ai point parlé au commencement dans un endroit caché. Longtemps avant que cela se passât, j'étais là ; et maintenant le Seigneur et son esprit m'ont envoyé. » *Isa.* XLVIII, 16. Remarquez d'abord dans ces paroles l'attention que Dieu réclame pour ce qu'il va dire, comme s'il allait révéler quelque importante vérité : « Approchez-vous de moi, dit-il, et prêtez l'oreille à mes paroles ; » et aussitôt : « Je n'ai pas parlé au commencement dans un endroit caché. » Par là tous les interprètes hébreux et catholiques entendent la loi donnée par Dieu à son peuple sur le mont Sinaï après la sortie d'Égypte. Ce fut, en effet, la première parole que Dieu prononça en public devant tous les enfants d'Israël qui entendaient sa voix ; mais ils ne purent entendre le son de cette voix sans être saisis de frayeur, et, se tournant vers Moïse : « Parle-nous, lui dirent-ils, et nous t'écouterons ; mais que le Seigneur ne nous parle pas, de peur que nous mourrions. » *Exod.* xx, 19. Mais Dieu poursuivant s'exprime ainsi : « En ces temps, avant que cela se passât, j'étais-là. » Il déclare donc qu'il existait avant cette époque et qu'il était présent quand la loi se donnait : « Mais alors, ajoutez-il, le Seigneur et son esprit m'ont envoyé. » Qui ont-ils envoyé ? Celui qui s'était trouvé présent lorsque la loi fut donnée, c'est-à-dire le Fils de Dieu qui existe avant tous les temps, qui dispose et ordonne toutes choses conjointement avec son Père, et duquel il est dit qu'il fut envoyé au monde par le Seigneur et par son esprit, après que la loi écrite eut été promulguée, pour lui donner la loi nouvelle de la grâce. Ce passage nous révèle l'existence des trois personnes divines, du Père et du Saint-Esprit d'abord,

du Fils de Dieu ensuite, qui a donné avec le Père et le Saint-Esprit cette première loi. On le voit, le mystère de la sainte Trinité est ici clairement exprimé. En présence d'un texte qui les écrase, les docteurs hébreux ont de nouveau recours, pour en contester l'évidence, à leurs artifices accoutumés. Rabbi Salomon, un des plus illustres d'entre eux, un des plus habiles à torturer les Ecritures et à en dénaturer le sens, se tire de ce mauvais pas par une de ses inventions ordinaires ; il prétend que ces paroles : « J'étais là, le Seigneur et son esprit m'ont envoyé, » ne doivent pas s'entendre du Fils de Dieu, mais du prophète Isaïe lui-même, envoyé par Dieu pour annoncer ses oracles. Et quand on lui demande comment Isaïe pouvait assister à cette merveille, lui qui naquit six cent soixante-seize ans seulement après la promulgation de la loi sur la célèbre montagne, il répond qu'Isaïe et les autres prophètes étaient présents au moment où Dieu donna sa loi ; et qu'ils reçurent alors leurs prophéties pour les venir annoncer au peuple lorsqu'il plairait à Dieu de les envoyer vers lui. D'après cette glose, les prophètes vivant à cette époque, seraient morts quelque temps après, et ils seraient ressuscités enfin lorsqu'ils annonçèrent leurs prophéties. Quoi de plus frivole que cette opinion ? Peut-on rien trouver de moins solidement établi ? Voilà cependant jusqu'où ces docteurs vont se cacher pour ne pas voir la lumière. Que s'ils prétendent que les âmes des prophètes, dès longtemps créées, étaient présentes lorsque Dieu donna sa loi, et que Dieu les unit à des corps organisés longtemps après cette époque seulement, conformément aux enseignements des conciles, leur opinion est contraire à la bonne raison et à la philosophie qui nous apprennent que la première chose qui se forme et s'organise dans les entrailles de la mère c'est le corps, et que ce n'est qu'après que le corps est ainsi formé que Dieu lui unit une âme. C'est en effet la marche que Dieu suivit lors de la création de l'homme ; il forma d'abord son corps d'un peu de terre, et puis il l'anima en faisant circuler en lui l'esprit de vie. D'ailleurs, quelle nécessité y avait-il pour Dieu de communiquer l'esprit prophétique en donnant la loi ? N'était-il pas à la fois plus convenable et plus rationnel de réserver cette effusion de son esprit pour le

temps où les péchés de son peuple le pousseraient à susciter des prophètes pour le reprendre et le punir ? Ainsi cette glose n'ayant pas de fondements tombe d'elle-même, car tout ce qui se dit sans raison, trouve en soi le principe de sa confusion.

Citons encore, après ce passage, l'autorité du psaume trente-deuxième, où on lit ces paroles : « Les cieux ont été créés par la toute-puissante parole de Dieu, et toute leur excellence procède de l'esprit de sa bouche. » *Ps.* xxxii, 6. Il est écrit de ce même esprit « qu'il planait sur les eaux au commencement du monde, » *Gen.* i, 2, pour nous montrer sa vertu et son efficacité dans la création de toutes choses. Le Maître des sentences cite à ce propos cette première parole de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, » parce que, au lieu du mot Dieu, on lit dans l'hébreu *Eloïm*, pluriel du singulier *Eloa*, ce qui est sans contredit une chose admirable. Mais, comme toute notre foi repose sur la connaissance de la très-sainte Trinité, la sagesse divine a voulu que la première parole des saintes Ecritures laissât entendre que dans la substance de Dieu, à la fois si simple et si sublime, il y avait une distinction de personnes, et que l'œuvre de la création était commune à toutes. Ceci se confirme dans l'œuvre par excellence de la formation de l'homme : « Faisons l'homme, dit Dieu, à notre image et à notre ressemblance. » *Gen.* i, 26. Remarquez ces deux mots, *faisons*, et *notre*. Dieu les emploie afin de montrer que la création de cette noble créature, à laquelle était donné un empire incontesté sur toutes les autres, n'était pas l'œuvre d'une seule personne. En voilà bien assez pour ce qui regarde les témoignages de l'ancien Testament.

II.

Comment faut-il concevoir le mystère de la sainte Trinité.

Arrivons à la seconde chose que nous avons promis de traiter, c'est-à-dire à la manière dont nous devons concevoir ce divin mystère. Et d'abord, Dieu étant une substance simple, il y a en lui bien des choses que nous ne pouvons connaître en cette vie. Comme nous ne le connaissons pas en lui-même, mais seulement dans ses œuvres, et surtout dans la création de l'univers, nous

ne pouvons connaître de Dieu rien de plus que ce que ces œuvres nous représentent, savoir : la grandeur de la sagesse avec laquelle il les dispose, l'étendue de la puissance qu'il manifeste en les créant, la bonté avec laquelle il donne à ses créatures ce dont elles ont besoin pour se conserver et se multiplier. Mais, si merveilleuse que soit la grandeur de la création, elle n'égale jamais la grandeur de son Auteur, et c'est pourquoi elle ne nous découvre jamais plus qu'elle ne renferme. Si l'on nous montrait un tableau parfait, nous connaîtrions par là sans doute l'habileté de l'artiste qui l'a fait ; mais la condition de cet artiste, ses autres talents, les ressources qu'il possède, comment les connaîtrions-nous, puisque la peinture ne nous les révèle pas ? Parmi ce que nous savons de notre Dieu, la chose la plus importante est le mystère de la sainte Trinité, qui nous apprend que, dans la substance simple de Dieu, il y a distinction de personnes, que ces personnes sont au nombre de trois, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, que ces trois personnes ne sont qu'un seul Dieu, parce qu'elles n'ont qu'une même nature et une même essence. C'est là une prérogative particulière de Dieu, qui le distingue de toutes les créatures raisonnables et intelligentes, des hommes et des anges. Chez ces dernières, en effet, chaque substance ne contient qu'une seule personne ; mais la nature infinie de Dieu offre ceci de particulier, qu'il y a trois personnes dans la même essence. Cette distinction de personnes dans l'unité d'essence qui constitue le mystère de la sainte Trinité, ne nous est pas révélée dans la création. Mais Dieu a bien voulu dans sa miséricorde nous révéler ce secret sous la loi de grâce, où ses faveurs sont plus étendues et ses dons plus généreux, afin de nous mieux faire entendre le mystère de l'Incarnation.

Le fondement sur lequel s'appuie la foi catholique pour confesser trois personnes en une même essence et en une même substance, c'est qu'on trouve dans l'Écriture que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu, que le Saint-Esprit est Dieu, mais que ces trois personnes ne sont qu'un seul Dieu. Il est, en effet, impossible qu'il y ait trois dieux. Supposez-le un moment, et vous devez reconnaître entre chacun de ces dieux quelque différence,

ce qui ne peut arriver sans qu'il y ait inégalité de perfections. Mais alors celui qui sera privé de quelque perfection ne pourra être Dieu, Dieu étant infiniment parfait et devant contenir en lui-même toutes les perfections possibles, et la nature de Dieu étant, comme tous le confessent, une chose si grande et si parfaite, qu'on ne saurait rien imaginer ni rien penser de plus grand ni de meilleur. Il est donc impossible qu'il y ait plusieurs dieux, et il n'y en a qu'un. Quoique les personnes divines soient au nombre de trois et que chacune d'elles soit véritablement Dieu, elles ne sont pas pour cela trois dieux, mais un seul Dieu, puisqu'il n'y a entre elles, ainsi que nous l'avons dit, qu'une seule divinité.

Quelques docteurs, entre autres Richard de Saint-Victor, dans un livre qu'il a écrit sur ce mystère, cherchent à mettre sur ce point la raison d'accord avec la foi. Pour moi, je ne m'efforcerai pas ici de convaincre l'intelligence par la raison; mais, l'humiliant au contraire profondément, je lui apprendrai à ne pas s'attendre avec sa faiblesse à pénétrer dans cet abîme si profond. Ceci nous est représenté par ce ruisseau mystérieux qu'aperçut le prophète Ezéchiel; il était si profond dans une de ses parties qu'on n'en pouvait trouver le fond. Toutefois, pour votre consolation, je vous dirai en peu de mots une des plus grandes raisons qui doivent nous porter à croire ce mystère; afin de la bien entendre souvenez-vous de ce que nous avons déjà dit si souvent. Dieu est infiniment bon; étant infiniment bon, il doit être infiniment communicatif; car, d'après une sentence célèbre de saint Denys, et de tous les docteurs, le bien est souverainement communicatif de son essence: d'où nous devons conclure que la bonté infinie aime à se communiquer infiniment, ce qui n'a lieu que si Dieu communique sa divinité et son essence. Or, toutes les communications de Dieu à tous les anges du ciel et à toutes les créatures de ce monde, sont restreintes et finies; elles ne sont rien en comparaison de la communication de sa divinité et de son essence, et ne correspondent pas dès lors parfaitement à l'infinie bonté de ce souverain Seigneur. Voilà sur quel inébranlable fondement nous appuyons la procession des personnes divines. Le Père communique à son Fils bien-aimé sa divinité et son essence, et le

Fils et le Père la communiquent ensuite ensemble au Saint-Esprit. De cette manière nous n'avons pas un Dieu solitaire, avare, stérile; ces choses et les dernières surtout sont indignes de Dieu comme il le dit lui-même dans Isaïe : « Moi qui donne aux autres le pouvoir d'enfanter, je demeurerais stérile? » *Isa.* LXVI. Ainsi nous exaltons la bonté de Dieu, ainsi nous éloignons de lui la stérilité et la solitude. Si Dieu n'avait eu pour compagnie que les anges, les hommes et les autres créatures inférieures, il aurait été aussi seul qu'Adam vivant au milieu de tous les animaux, sans Eve, son épouse, créée dans son espèce et de la même nature; car, en ce qui touche à la perfection, la distance entre Dieu et les anges ou les hommes est infiniment plus grande que celle qui existe entre les hommes et les animaux.

Et ici, pour revenir à l'explication de ce mystère, prenez bien garde, en entendant prononcer les noms de Fils, de Père, de génération, de ne vous rien représenter de matériel; remarquez-le bien, toute pensée corporelle doit être écartée de cette procession des personnes divines. Dieu est un pur esprit, sans composition et sans mélange, puisqu'il n'y a en Dieu autre chose que Dieu, et par conséquent il est tout entendement et volonté; tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il fait encore dans le monde, il l'opère par sa seule intelligence et sa seule volonté; son intelligence divine a conçu le plan de ce monde si magnifique et si beau, sa volonté a eu le dessein de le créer, et à l'instant il a surgi à la vie. C'est là ce que chantait le Roi-Propète au psaume cent trente-cinquième par ces paroles : « Louez le Seigneur parce qu'il est bon et que sa miséricorde dure éternellement, car lui seul opère des merveilles. Il a fait les cieux avec son entendement, et il a affermi la terre sur les eaux; c'est lui qui a allumé les astres au ciel, le soleil pour éclairer pendant le jour, la lune et les étoiles pour illuminer les ténèbres de la nuit. *Ps.* cxxxv. Toutes ces choses Dieu les opère avec son entendement et sa volonté. Son entendement conçoit et dispose l'ordre admirable des mouvements des cieux qui, en ramenant régulièrement les saisons, font produire à la terre ses fruits; sa toute-puissance et la force de sa volonté appellent les créatures du néant à l'être. Les

cieux, malgré leur majestueuse beauté, n'ont rien coûté au Créateur qu'entendre et vouloir ; ainsi en est-il encore de tout ce que Dieu a créé. Il a voulu peupler le monde d'animaux, de poissons, d'oiseaux, d'une variété infinie d'arbres, d'herbes et de plantes, et pour produire tout cela un mot lui a suffi, ainsi que le dit le Psalmiste : « Il dit et tout a été fait : il commanda, et tout fut créé. » *Ps. CXLVIII.*

Or, si nous croyons que Dieu fait toutes choses par son entendement et sa volonté, nous devons croire encore que dans la procession des personnes divines l'entendement et la volonté de Dieu interviennent seuls. Ainsi le Père éternel produit et engendre dans son entendement divin la personne du Fils, à laquelle il communique sa nature et sa substance. Le Père et le Fils, s'aimant infiniment d'une volonté souveraine, produisent le Saint-Esprit, qui est essentiellement amour, selon ce que nous dit saint Jean : « Dieu est charité et amour, celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu. » I *Joann. iv, 16.* Il y a donc dans ce mystère deux émanations, l'une par voie d'entendement de laquelle procède le Fils, l'autre par voie de volonté qui produit le Saint-Esprit, de telle sorte que nous confessons et que nous adorons en Dieu trois personnes et une seule nature où substance commune aux trois personnes. Ceci vous découvre la différence qui existe entre ce mystère et celui de l'Incarnation du Fils de Dieu. Dans l'Incarnation nous trouvons trois substances distinctes unies en la seule personne du Christ, la chair, l'âme et le Verbe divin : dans la sainte Trinité, au contraire, nous adorons en une seule substance trois personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. D'un côté, on reconnaît la trinité des substances dans l'unité de personne ; de l'autre, on adore l'unité de substance dans la trinité des personnes ; mais dans l'un et l'autre mystère éclate la grandeur de cette majesté souveraine qui surpasse la capacité de toutes les intelligences.

Le catéch. — Tout ce que vous me dites là est si élevé que je voudrais, afin de le mieux entendre, en voir quelques exemples dans l'ordre des choses matérielles qui frappent nos sens. Nous tous, nous sommes ainsi faits ; nous sommes tellement grossiers,

tellement soumis aux impressions corporelles, que nous ne savons lire, comme on dit, que dans le livre de notre village.

Le docteur. — Impossible de trouver dans les choses créées une représentation parfaite de la nature du Créateur : la distance entre le Créateur et les créatures étant infinie, il ne peut rien y avoir en elles d'identique à ce qui se trouve en lui. Néanmoins, pour aider notre ignorance, les docteurs cherchent à trouver dans les créatures quelques ressemblances de ce mystère, sans se laisser décourager par leurs imperfections. La première, ils la tirent de l'homme, qui se comprend et s'aime lui-même. Prenons, par exemple, un homme favorisé plus que tous les autres du don de la sagesse, Salomon, si vous voulez, cet homme auquel Dieu donna une si grande science, une telle prudence et un si grand cœur, que l'Écriture le compare au sable de la mer. III *Reg.* IV. Si cet homme se considère lui-même avec toutes les excellences qu'il a reçues de Dieu, cette considération produira dans son entendement un Salomon intelligible, concept et image de tout ce qui se trouve en Salomon. Mais, comme la perfection ainsi représentée est excellente et belle, elle suscite bientôt l'amour dans l'intelligence qui la considère. Il y aura donc trois choses dans l'intelligence de l'homme dont nous parlons : la première, sera Salomon connaissant sa perfection ; la seconde, le concept de cette perfection produit dans l'entendement ; la troisième, l'amour qui procède de cette connaissance. C'est justement ce que nous confessons de la sublime émanation des personnes divines, toutes réserves faites et toutes différences gardées : ainsi dans l'homme le concept et l'amour de lui-même sont accidentels ; en Dieu, n'y ayant point d'accident, cet amour et ce concept sont substantiels et ne sont autres que la substance même de Dieu. Et que ceci ne vous étonne pas : le Père éternel en se connaissant lui-même engendre et produit son Fils. Ce prodige ne doit pas vous surprendre, puisque nous le voyons en quelque sorte se reproduire chaque jour sous nos yeux. Quand une personne se regarde dans un miroir, une image se produit qui représente trait pour trait sa propre figure. Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire à ce que ce Père souverain dont la vertu et la puissance sont infinies.

en se contemplant lui-même, produise au dedans de lui l'image si parfaite de son Fils? La différence qui existe entre ces deux images, c'est que celle du miroir est accidentelle, tandis que l'image du Fils est personnelle et subsistante par elle-même. Néanmoins, en poursuivant la comparaison, on peut dire qu'une personne qui se regarderait sans cesse dans un miroir, produirait toujours son image, et qu'ainsi le Père céleste ne cessant jamais de contempler sa divine essence, produit aussi sans cesse la personne du Fils. Dieu contemple toujours son essence et sa beauté infinie; cette opération lui est tellement propre, qu'Aristote a pu dire que rien n'étant proportionné ni adéquat à l'entendement divin, si ce n'est la gloire de sa divinité et son essence, il serait contraire à la dignité de cette infinie substance de s'abaisser à entendre autre chose qu'elle-même. Saint Thomas à ce sujet fait observer que Dieu ne laisse pas d'entendre et de connaître toutes les choses inférieures, mais qu'il les voit toutes en sa propre essence comme en un miroir universel et limpide.

On emprunte souvent une autre comparaison de la Trinité à notre âme et à ses trois facultés, la mémoire, l'entendement, la volonté. La mémoire, dans laquelle est contenu le dépôt de toutes les sciences, représente le Père qui contient toutes les richesses de la divinité; l'entendement se rapporte au Fils, produit, comme nous l'avons vu, par l'entendement du Père; la volonté, qui n'est autre que la puissance d'aimer, se rapporte au Saint-Esprit, qui procède de la volonté du Père et du Fils. Ces trois puissances de notre âme ne sont pas trois âmes, mais une seule.

Un autre exemple de la Trinité, nous le trouvons dans le soleil, qui, en sa qualité de la plus excellente des créatures corporelles, a quelque ressemblance avec son Créateur, comme nous l'avons déjà dit. Dans le soleil nous voyons trois choses distinctes : le soleil lui-même, sa lumière qu'il engendre, et la chaleur qui procède de l'un et de l'autre. C'est pourquoi l'Apôtre appelait le Fils de Dieu « la splendeur de la gloire du Père, » *Hebr.* 1, 3, et le Sage, « l'éclat de la lumière éternelle et le miroir sans tache de la majesté de Dieu. » *Sap.* VII, 26. Or, remarquez-le, le soleil produit la lumière sans aucune interruption, et le soleil et la lu-

mière donnent naissance à la chaleur ; de même le Père éternel produit toujours la lumière éternelle de son Fils, et tous les deux unis produisent le Saint-Esprit. Supposez le soleil éternel, et la lumière qui procède de lui ainsi que la chaleur produite par tous les deux seront éternelles. Dans la Trinité divine, le Père étant éternel, le Fils et le Saint-Esprit le doivent être aussi, et il n'y a parmi eux ni premier ni dernier, les trois personnes embrassent une même éternité. Voilà une comparaison de la Trinité empruntée à cette excellente créature ; mais qu'elle est défectueuse et éloignée de la vérité ! la lumière et la chaleur sont des accidents qui n'ont pas l'être par eux-mêmes, tandis que les personnes divines ne tiennent toutes que d'elles leur être et leur perfection.

III.

Qu'on ne peut rien conclure contre le mystère de la sainte Trinité de ce que notre intelligence ne le peut comprendre.

Le catéch. — Je suis très-satisfait de vos explications : étant obligé de croire explicitement ce divin mystère, j'avais besoin de connaître ce que j'en devais savoir, afin que mon ignorance à ce sujet ne fit pas naître dans mon esprit des idées contraires à la vérité. Néanmoins, pour ma plus grande satisfaction, je voudrais vous proposer ici les objections que la nation incrédule fait sur cette matière. Habitée qu'elle est à ne rien croire qui n'ait quelque ressemblance avec les choses ordinaires, elle refuse d'admettre ce qui leur est entièrement étranger, et comme dans les créatures raisonnables où il n'y a qu'une substance, il n'y a qu'une seule personne, elle trouve étrange notre croyance sur la Trinité, qui consiste à reconnaître trois personnes en une seule substance.

Le docteur. — Cicéron avait bien compris cette disposition de l'intelligence humaine ; aussi, en traitant de l'excellence de Dieu et en voyant que les hommes cherchaient à connaître l'Être suprême au moyen des choses sensibles et tombaient ainsi dans une déplorable erreur, il dit qu'il est difficile à l'homme de dominer les impressions des sens, comme nous l'avons déjà observé ; et

qu'il faut cependant, pour connaître Dieu, s'isoler des choses visibles et élever son entendement jusqu'à la considération d'une substance qui les dépasse toutes infiniment. Mais arrivons à vos demandes : vos objections, loin de rien prouver contre le mystère de la très-sainte Trinité, en établissent au contraire plus fortement la vérité ; car s'il est vrai, comme nous l'avons dit, qu'il y ait entre le Créateur et les créatures, une distance infinie, il doit y avoir en lui des choses très-différentes de celles qui se trouvent en elles, et ce dont nous parlons en est une. Prenons pour exemple les rois de la terre : si nous les comparons à leurs vassaux, nous remarquerons en eux des prérogatives et des excellences que leurs vassaux ne possèdent pas, comme sont : la couronne, le sceptre, la juridiction suprême, l'empire absolu sur tout le royaume et tant d'autres choses qui n'appartiennent qu'à eux. Que si les rois de la terre, hommes après tout aussi bien que leurs sujets, ont tant de distinctions à eux propres et personnelles, combien plus Dieu doit-il être plus excellent que les créatures, puisqu'il est leur Créateur et qu'il y a entre lui et elles une distance infinie ! Quelle folie de chercher des proportions entre Dieu et les hommes ou tout autre être créé ! Quelle prétention de vouloir réduire la nature si élevée de Dieu aux règles de la nature humaine, et de n'admettre en l'une comme en l'autre que l'unité de personne dans l'unité de nature ! O étrange aveuglement de ceux qui veulent mesurer Dieu par eux-mêmes ! Si sa nature est infinie, immense, incompréhensible et souverainement élevée au-dessus de tout ce qui est créé, y a-t-il rien d'étonnant de trouver en elle des choses qu'on ne rencontre dans aucune créature ? La singularité de sa gloire et l'élévation infinie de sa nature le demandent. Puis donc qu'il a bien voulu nous révéler de la bouche même de son Fils unique cette pleine excellence, et que cela n'implique aucune contradiction, soumettons-nous, humilions notre entendement devant cette souveraine majesté, admirons dans l'adoration ce divin mystère, et glorifions-nous d'avoir un Dieu si élevé qu'il dépasse d'une distance infinie la puissance de notre nature et de notre entendement.

Mais voulez-vous affronter cette mer si profonde et vous pré-

server des écueils de l'hérésie, ne perdez jamais deux choses de vue : l'excellence de la substance divine et la bassesse de votre intelligence ! Dieu est si grand qu'aucune intelligence créée ne le peut comprendre. Aussi David, au psaume dix-septième, disait-il « que Dieu avait environné de ténèbres le tabernacle où il demeurait. » *Ps.* xvii, 12. Par ces paroles il donnait à entendre que la substance divine était si élevée au-dessus des intelligences créées qu'il leur était impossible, livrées à leurs propres forces, de la pénétrer et de l'entendre ! Voilà encore pourquoi Isaïe, en parlant des deux séraphins qu'il aperçut auprès de Dieu, chantant ses louanges, dit « qu'ils couvraient la face et les pieds de Dieu, » *Isa.* vi, 2, c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient comprendre l'immensité de son éternité qui n'avait pas de commencement et ne devait pas avoir de fin.

Que l'homme ne s'étonne donc plus de ne pouvoir comprendre une chose si élevée et de se perdre dans la considération d'un mystère à laquelle il ne peut apporter qu'une intelligence étroite et bornée ! Saint Grégoire a très-bien dit : que celui qui se plaint de ne pas comprendre les choses de Dieu, trouvera dans la grossièreté de son intelligence la cause même de son ignorance. Et Salomon entre bien dans la même pensée quand il dit : « Ne parle point témérairement de Dieu, et ne sois pas facile à te prononcer sur ce qui le regarde, car Dieu est au ciel et tu es sur la terre. » *Eccli.* v, 4. Ces paroles nous révèlent la grandeur de Dieu et la bassesse de l'homme, aussi éloignée de la science et de l'excellence de Dieu que le ciel l'est de la terre. Une créature ignorante et sujette à l'erreur comme l'homme, ne doit donc pas pousser l'audace jusqu'à s'arroger le droit de déterminer à la légère les choses de Dieu.

Mais telle est la science de l'homme, telles sont les limites étroites de son entendement, que les philosophes reconnaissent eux-mêmes que la plus grande partie de ce que nous savons est la moindre de ce que nous ne savons pas, c'est-à-dire que tout ce que l'intelligence humaine peut comprendre n'est rien à l'égard de ce qui lui reste à découvrir. La raison en est évidente : notre entendement, enfermé dans la prison du corps, ne peut entendre

que ce qui se découvre par les impressions corporelles ou qui n'en est qu'une conséquence; mais quant aux choses spirituelles, de beaucoup plus excellentes que les autres, il ne les connaît jamais que par conjecture et par réflexion. De là cette sentence d'Aristote devenue si célèbre : « Notre entendement, quand il s'agit d'entendre les phénomènes les plus clairs de la nature, est aussi impuissant que les yeux du hibou pour voir et fixer le soleil. » Ainsi Dieu, qui est la chose la plus intelligible du monde, à cause de la perfection et de la constance invariable de son être, est celle que nous entendons le moins. Sur quoi un philosophe observe avec raison qu'il en est de Dieu comme du soleil : rien de plus visible que cet astre, et cependant rien qu'on puisse moins fixer et voir, tant sont vifs et brillants les rayons qui s'échappent de cet astre : de même rien en soi de plus intelligible que Dieu, mais rien aussi de moins connu à cause de la sublimité de sa nature.

Et, à ce propos, qu'on me permette de citer un trait que Cicéron rapporte dans son livre de la *Nature des dieux*, et qui vient bien à ce sujet. Il dit donc qu'Hiéron, roi de Sicile, ayant un jour demandé à un philosophe, appelé Simonide, ce que c'était que Dieu, le philosophe conjura le roi de lui donner un jour pour méditer sa réponse. Le roi y consentit, et comme le lendemain il renouvela sa demande, le philosophe derechef sollicita la même faveur, seulement il demandait deux jours au lieu d'un. A chaque nouvelle interrogation de Hiéron, Simonide le suppliait de lui accorder deux fois plus de temps. Bientôt le roi s'étonna de ces retards et en demanda la raison au philosophe; celui-ci lui dit alors « que plus il pensait à Dieu, plus il trouvait difficile de le bien connaître. » La raison de cette difficulté, nous l'avons déjà donnée; notre entendement ne peut connaître que ce qui entre par la porte des sens corporels, aussi ne peut-il rien concevoir que par les images des choses sensibles qui frappent nos âmes. Or Dieu, en tant que Dieu, n'ayant point de corps puisqu'il est un pur esprit, il n'y a pas d'image qui nous représente son essence, et celle-ci demeure ainsi toujours inconnue. C'est pour la même raison que la nature de l'ange, pur esprit comme Dieu, nous est incompréhensible, et qu'il n'y a point d'image capable de le repré-

senter à notre entendement. Que dire encore? Mais jusqu'à ce jour quel philosophe a jamais pu entendre l'essence de nos âmes et cette merveilleuse faculté quelles ont de vivre, de se mouvoir, d'user des sens, de disposer et d'ordonner toutes choses? A chaque instant nous faisons l'expérience de ces effets; mais l'essence de nos âmes nous échappe parce qu'elles sont esprit comme les anges. Si nous ne pouvons connaître ce qui est sous nos yeux, quelle folie d'espérer découvrir la manière d'être de la plus spirituelle des substances et de s'obstiner à ne rien voir en elle qui dépasse les faibles limites de notre raison!

Et que dis-je? Comment parlé-je de découvrir Dieu alors que nous ne pouvons entendre parfaitement la plus grande partie de ses œuvres? Ecoutez ce que dit Salomon : « Vous ignorez quel est le chemin de l'air, vous ne savez pas comment s'unissent les os dans le ventre de la mère pendant sa grossesse; ainsi ignorez-vous les œuvres de Dieu, qui est l'auteur de toutes choses. » *Eccli.* xi, 5. Qui saura jamais, en effet, comment d'une si simple matière procède une si grande variété de membres et d'os se rapportant les uns aux autres avec une si grande perfection? Comment se développent dans le sein de la mère tant de sens et d'organes ayant chacun sa destination et son rôle tracés? Comment la même matière durcit-elle en partie et se change-t-elle en os et en nerfs, tandis que pour l'autre part elle se transforme en chair et en veines? Le même Sage, peu satisfait de cet exemple, le corrobore encore par ces paroles : « J'ai compris que l'homme chercherait vainement la raison de tout ce qui se fait sous le ciel, et que plus il ferait d'efforts pour la connaître, moins il la découvrirait; bien que le Sage se promette d'y parvenir, il n'atteindra jamais ses orgueilleuses espérances. » *Eccli.* viii, 17. Salomon s'exprimait ainsi à cause de l'imperfection de notre connaissance, qui ne peut jamais être parfaite, puisque, selon le langage des philosophes, nous ignorons toujours les différences et les essences des choses. Si ces choses sensibles et ordinaires nous échappent, comment prétendrions-nous nous élever jusqu'à leur Créateur, dont la nature les domine et les dépasse d'une hauteur infinie? Mais pourquoi parler de connaître les œuvres de Dieu,

quand nous pouvons à peine entendre les œuvres de l'homme? Montrez un ouvrage de soie à un homme qui n'en a jamais vu et demandez-lui comment une œuvre si parfaite peut sortir des baves d'un vermisseau; que répondra-t-il? Que l'on vous présente un magnifique vase de verre rayé, et qu'on vous demande ensuite comment une si belle pièce a pu être produite avec un peu d'huile et un peu de sable sur lesquels on a soufflé; si vous n'avez jamais vu de four à verre, que direz-vous? Demandez à votre tour au plus savant des hommes comment les abeilles font le miel, la cire et les ruches où elles les conservent, il ne saura pas vous répondre. Eh quoi! cet homme fragile et borné qui ignorera toujours ce qu'un tout petit animal peut faire, oserait s'élever au-dessus des cieux et embrasser avec sa seule raison la nature du plus grand et du plus incompréhensible des êtres! Que nous reste-t-il donc à faire, sinon à nous écrier avec le Sage : « Seigneur, nous connaissons difficilement les choses qui sont sur la terre, et nous ne comprenons qu'avec peine ce que nous avons sous les yeux; qui pourra donc pénétrer les secrets du ciel? » *Sap.* ix, 16.

Ces considérations sont bien faites pour humilier notre esprit et nous préserver de conclure de ce que nous ne comprenons pas une chose à son impossibilité. Combien de choses, même parmi les moins élevées, même parmi celles qui sont sous nos mains, nous demeurent inintelligibles! Aussi, pour moi, j'estime que ce qui scandalise les Juifs dans ce mystère, est une des meilleures raisons pour l'adopter et le croire. Quoi de plus conforme à la raison que d'avoir des idées élevées du plus élevé de tous les êtres et de lui attribuer ce que notre esprit peut concevoir de meilleur et de plus excellent? Et quand nous aurons eu de lui les plus magnifiques idées, que de choses encore dans cet être suprême que nous ne pouvons entendre! Dieu serait fort petit s'il pouvait être compris par notre pauvre entendement, ou plutôt il ne serait pas Dieu, puisque Dieu est nécessairement infini et que l'infini est incompréhensible par sa nature. Si nous ne comprenons pas la hauteur de ce mystère, c'est une preuve qu'il est divin; car un être infini doit être nécessairement incompréhensible.

Je me suis longuement étendu sur ce qui précède, mon frère, parce que dans ce profond mystère de la sainte Trinité, rien ne me semble plus important que d'humilier l'homme en lui révélant le peu d'étendue de sa science, afin qu'il ne cherche pas à fixer le soleil avec ses yeux impuissants et faibles, c'est-à-dire afin qu'il n'use pas son entendement à découvrir ce mystère, puisqu'il nous est ordonné, non pas de le comprendre, mais bien de le croire.

Le catéch. — Ce que vous venez de me dire, docteur, m'a fortement consolé, et je vois maintenant avec combien de vérité saint Grégoire disait, comme vous me l'avez appris, « que celui qui ne trouvait pas de raison dans les choses de Dieu en trouvait bientôt la cause dans sa propre faiblesse et dans son ignorance. » Il est temps de descendre maintenant des sublimes hauteurs de ce mystère, et après avoir parlé de la divinité du Fils de Dieu, de nous entretenir de son humanité sacrée. Vous m'avez fait connaître ce qui touche au sanctuaire intérieur de la divinité, enfermé dans cette humanité adorable, dites-moi maintenant ce qui a rapport au sanctuaire extérieur, qui n'est autre que cette humanité même se manifestant au dehors. Les infidèles, dont les yeux obscurcis par le prince des ténèbres sont incapables de voir la splendeur de la gloire du Christ, se sont scandalisés de l'humilité de son humanité sainte, et n'ont pas su comprendre la pauvreté et l'austérité de sa vie, ainsi que l'ignominie de sa mort. Mais puisque vous avez commencé à me découvrir la gloire cachée sous ces apparences d'humilité, je vous serais reconnaissant si vous vouliez bien m'expliquer la convenance et la grandeur que ces trois choses renferment.

Le docteur. — Vous me faites, en m'interrogeant là-dessus, un véritable honneur ; ce mystère est si profond et sa majesté si éclatante qu'il ne peut être dignement exalté par les anges eux-mêmes. Si les hommes, rachetés par le sang du Sauveur, n'étaient obligés d'avoir sans cesse présent à la mémoire le souvenir de ce bienfait souverain, ils seraient bien téméraires de chercher à le comprendre et à l'expliquer avec leur langue mortelle.

Pour le moment, je me contenterai de vous exposer avec toute

la brièveté possible ce qui peut servir à votre instruction. Encore qu'il ait été traité plus au long de cette matière dans la troisième partie de cet ouvrage, le champ est si vaste et le sujet si riche, qu'on trouve toujours quelque chose de nouveau à dire et qu'on peut expliquer mieux en un endroit qu'en un autre ce qu'on a déjà exposé. Mais il y a déjà ample sujet de réflexion dans ce que je viens de vous dire ; nous poursuivrons demain nos éclaircissements.

DIALOGUE V.

De l'humanité de Jésus-Christ notre Sauveur.

Le catéch. — Commencez, s'il vous plaît, docteur, par ce qui doit se traiter d'abord en suivant l'ordre de la doctrine ; expliquez-moi comment il est possible que Jésus-Christ notre Sauveur soit à la fois Dieu et homme.

Le docteur. — Rien n'est impossible à Dieu, vous le savez, si ce n'est ce qui implique contradiction, comme être à la fois et ne pas être, et puisque ceci ne l'implique pas, nous n'avons pas sujet de douter de la puissance de Dieu. Si nous confessons l'union dans un même sujet de deux choses aussi distinctes que l'âme, substance spirituelle semblable à celle des anges, et le corps humain tout pétri de matière, pourquoi trouver si extraordinaire que la nature divine et la nature humaine se soient donné rendez-vous en une même personne ? De même que l'âme et le corps ne sont pas deux hommes, mais un seul homme, ainsi la nature divine et la nature humaine, unies en une seule personne, ne sont qu'un seul Jésus-Christ. Nous avons de ceci un exemple frappant dans le phénomène que nous présentent les arbres greffés : un arbre de cette nature a des branches de plusieurs espèces ; et cependant, malgré cette diversité, nous ne disons pas qu'il y ait plusieurs arbres, parce que ces branches vivent toutes par la même racine et le même tronc. Encore donc qu'il y ait deux natures en Jésus-Christ notre Sauveur, la nature divine et la nature humaine, il n'y a pas deux Jésus-Christ, mais un seul, puisqu'une seule personne divine soutient les deux natures.

Le catéch. — Je suis satisfait de vos raisons tirées de la toute-puissance de Dieu, et votre exemple, quoique sensible et grossier, explique bien à nos esprits incultes et charnels la raison de ce mystère. Veuillez me parler maintenant de la gloire contenue sous la figure si humble de notre humanité.

Le docteur. — Ici pas besoin de vous redire ces paroles adressées par le Sauveur aux disciples de saint Jean-Baptiste : « Bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé à cause de moi, » *Matth.* XI, 6; c'est-à-dire, bienheureux celui qui, voyant la bassesse de mon humanité, la pauvreté et l'austérité de ma vie, l'ignominie de ma mort, ne laissera pas de connaître la gloire de la divinité cachée sous le voile de cette humanité. Ces apparences pleines de faiblesse ont été le scandale des infidèles qui n'ont pas su reconnaître le Sauveur, ni le recevoir dans cette humilité; toutes ces choses leur paraissaient indignes de la majesté souveraine. Mais vous, vous ne laisserez pas séduire votre cœur, et pour vous mettre en garde contre de pareils sentiments, je vais vous dire comment il y a en tout ceci plus de gloire que d'ignominie. Quand votre entendement sera affermi dans la connaissance de cette vérité, je vous apprendrai ce qui peut exciter en vous l'amour de ce Seigneur et une grande admiration pour ce mystère.

Commençons par la première de ces vérités, c'est-à-dire, voyons comment le Fils de Dieu put s'unir à notre humanité sans faire une chose indigne de sa grandeur souveraine, mais au contraire en se couvrant de gloire. Pour comprendre ceci, souvenez-vous que, dans le dernier entretien, je vous ai prouvé par les saintes Écritures la divinité de Jésus-Christ notre Sauveur, en vous montrant comment les prophètes lui attribuaient deux naissances, l'une éternelle dans le sein du Père, l'autre temporelle dans les entrailles de sa sainte Mère; nous avons conclu de là que Jésus-Christ était Dieu et homme : Dieu de toute éternité et homme dans le temps. Permettez-moi de vous interroger maintenant et de vous faire une demande : Puisqu'il a plu à Dieu de s'unir en une même personne avec l'humanité sacrée, d'une manière si étroite et si indissoluble qu'il est vrai de dire que Dieu est homme et que l'homme est Dieu, quelles grâces et quelles richesses ne

doivent pas avoir été conférées à cette humanité tant ennoblie, tant exaltée et élevée à la plus haute dignité et à la plus grande gloire qu'il soit possible à la toute-puissance de Dieu de conférer et de donner ?

Le catéch. — Ah ! certes, il était juste qu'il n'y eût pas de bornes dans les dons de Dieu ; il était juste que toutes les grâces et toutes les excellences de ses trésors, que toute la gloire, que l'intelligence des anges et des hommes peut concevoir, Dieu les communiquât à l'humanité élevée à une si sublime grandeur.

Le docteur. — Et vous avez raison. Telle est, en effet, la manière d'agir du Seigneur : il donne aux hommes qu'il choisit tout ce qui leur est nécessaire afin de remplir fidèlement leur mission. Soutenir le contraire, serait mettre des taches dans les œuvres de Dieu. Ainsi Dieu, qui destinait les prophètes à reprendre les péchés du peuple, les fit saints et les préserva des liens du péché. Il sanctifia Jérémie avant sa naissance, dans le sein de sa mère ; *Jerem.* 1. Il envoya à Isaïe un séraphin qui purifia ses lèvres avec un charbon ardent ravi sur l'autel de Dieu même. *Isa.* VII, 5. Il donna enfin à ces envoyés célestes le courage de braver la mort et les outrages des méchants dont ils venaient censurer les vices. « Je suis rempli de la force de l'esprit du Seigneur, de jugement et de vertu pour annoncer à la maison de Jacob ses péchés et ses crimes, » disait l'un d'entre eux. *Mich.* III, 8. Et dans le nouveau Testament, que de grâces n'ont pas reçues les apôtres pour prêcher l'Évangile et en établir la foi dans le monde ? Quoi de plus admirable que la descente du Saint-Esprit sur eux, sous une forme sensible, et ce don merveilleux des langues, qui leur fut fait afin qu'ils pussent annoncer l'Évangile à tous les peuples de l'univers ? Telle est la conduite ordinaire de Dieu, dont les œuvres sont parfaites comme lui-même.

Mais pour revenir à ce que je disais, Dieu, qui destinait l'humanité sacrée du Sauveur à une si belle mission, devait la créer avec toutes les prérogatives de la haute dignité à laquelle il l'élevait. Supposez qu'un roi veuille prendre pour épouse une de ses plus humbles sujettes ; que le grand Assuérus, par exemple, jette les yeux sur l'obscur Esther ; se contentera-t-il de lui donner le titre

de reine? croyez-vous qu'il lui refusera les apanages de cette dignité royale? Eh bien! le Fils de Dieu, qui avait résolu de s'associer l'humanité dans une union mille fois plus étroite que celle qui règne entre les époux, se devait aussi à lui-même de l'ennoblir, de l'élever et de lui donner en partage toutes les richesses et toutes les grâces que réclamait sa nouvelle condition. Aussi avons-nous dit que telles furent les richesses, la faveur et la puissance, tels les dons, les grâces et la beauté de cette épouse du Roi du ciel, que, si nous mettions d'un côté la beauté de tous les anges, des chérubins, des séraphins et de tout ce que Dieu a créé ou peut créer dans son infinie puissance, et de l'autre l'humanité du Sauveur, la comparaison serait tout à l'avantage de cette dernière, ou plutôt il y aurait en elle, sans comparaison, plus de richesses, plus de grâces, une plus grande dignité et une plus séduisante beauté que dans toutes les autres créatures, toutes les grâces et tout l'éclat de ces dernières pâlisant en présence de cette humanité sacrée comme les étoiles en face du soleil. S'il en est ainsi, où est l'ignominie dans le mystère de cette ineffable union? Quelle gloire, au contraire, pour le Seigneur de s'associer notre humanité si humble par sa nature? Ne montrait-il pas par là la grandeur de sa puissance, capable d'élever par sa grâce ce qui était de soi si infime et si obscur? C'est ce que voyait en esprit le roi Prophète quand il s'écriait : « Le Seigneur a régné, il s'est revêtu de beauté et il s'est couvert de force. » *Ps. xcii, 1.* Tout ceci est une conséquence nécessaire de la divinité du Messie, que nous avons plus haut prouvée et solidement établie.

D'ailleurs, remarquez-le, si notre Seigneur, en se revêtant de notre humanité, avait cessé d'être ce qu'il était, ou bien avait subi dans sa nature quelque changement, ou enfin avait agi par force ou par nécessité, nous pourrions trouver ignominieuse sa manière d'agir. Mais rien de tout cela n'est arrivé. En se faisant lui-même ce qu'il n'était pas, il ne cesse pas d'être ce qu'il était, puisqu'on ne saurait supposer de changement en Dieu. Il n'a rien acquis qu'il n'ait déjà, car dans son infinie substance on ne saurait rien concevoir d'accidentel. Il n'agit pas non plus par nécessité; nul, en effet, ne peut exercer envers ce suprême Seigneur la moindre

contrainte. C'est par les seules entrailles sacrées de son infinie miséricorde qu'il a voulu, dans sa bonté, se revêtir de notre nature, et faire couler sur nous les fruits de cet ineffable mystère. J'ai déjà traité cette matière; je me contente de la rappeler ici sommairement. D'ailleurs j'aurai occasion de m'y arrêter avec de plus grands développements, en parcourant la vie entière du Sauveur, et en y faisant ressortir combien utile et glorieuse fut son humilité, ainsi que l'humanité qu'il voulut prendre en notre faveur.

Le catéch. — Toute intelligence se rend et demeure convaincue devant des raisons aussi frappantes de la vérité de ce mystère. Les docteurs hébreux, qui ont été mes maîtres, ou plutôt la cause de mes erreurs pendant quelque temps, tout en niant la divinité du Messie, ne laissent pas de professer une grande admiration pour sa haute dignité. Ainsi, ces paroles de Dieu dans Isaïe : « Voyez comme mon serviteur sera exalté, glorifié et élevé magnifiquement, » *Isa.* LII, 13, voici comment ils les expliquent : « Il sera exalté plus qu'Abraham, glorifié plus que Moïse, et élevé au-dessus des anges. » Les malheureux, s'ils voulaient ouvrir les yeux et connaître la divinité du Sauveur, si clairement démontrée dans l'Écriture, avec quelle facilité ils croiraient tout ce que vous venez de me dire !

Mais apprenez-moi maintenant quels ont été les avantages de cette œuvre divine : sans doute que si Dieu s'est fait homme ce n'a pas été dans de petits desseins, et qu'il s'est au contraire proposé une grande et noble fin.

Le docteur. — Les fruits de ce mystère, celui-là seul les pourra connaître qui peut compter les étoiles du ciel. J'en parlerai bientôt avec toute l'étendue convenable; ici je me contente d'en découvrir un seul. Sachez donc que l'abrégé du christianisme et toute notre félicité consistent dans la charité, c'est-à-dire dans l'union de notre esprit avec Dieu par l'amour, de telle sorte que nous ne fassions plus qu'un avec lui. La perfection de la charité rencontre deux obstacles insurmontables : la grandeur de cette pure et sublime substance, élevée au-dessus de toute la création, et la grossièreté de notre nature tellement soumise aux impressions

extérieures que nous ne pouvons rien entendre qui ne nous arrive par leur entremise, ni rien aimer qu'elles ne nous aient déjà fait connaître. Telle est donc la grossièreté de la plupart des hommes qu'ils ont toute difficulté à aimer un esprit si pur et dont la grandeur dépasse infiniment leur petitesse. Et cependant l'amour ne se lasse pas et il poursuit son œuvre jusqu'à ce qu'il ait confondu les cœurs dans une même union. Qu'ont donc fait la bonté de Dieu et son infinie sagesse pour vaincre ces obstacles infranchissables? Elles se sont accommodées à la capacité de la créature, elles ont revêtu les langes de notre nature, elles ont caché les splendeurs de la gloire sous le voile de notre chair, « afin, dit saint Bernard, que l'homme ignorant et grossier, qui ne savait aimer que les choses sensibles, trouvât la chair dans cette humanité, et dans toutes ses opérations des aiguillons et des motifs pressants d'amour. » C'est le remède des médecins envers les malades qui répugnent à prendre les nourritures bienfaisantes. Ils dissimulent les mets salutaires sous les dehors d'autres viandes plus agréables au goût, mais moins utiles, et parviennent ainsi à faire avaler au malade les aliments destinés à le guérir. Je ne doute pas que vous ne compreniez comment cet exemple se rapporte à notre sujet, et je vous laisse le soin d'en faire vous-même l'application et d'en tirer les conséquences.

Mais voici un autre exemple qui me remplit d'une grande consolation toutes les fois que je le médite. Suétone et Tacite nous apprennent que parmi les cruautés de Néron, une surtout était horrible et affreuse. Dans les fêtes publiques, il livrait les saints martyrs à des chiens furieux dans le dessein de les déchirer et de s'en défaire. Mais comme les chiens respectaient ces infortunés, le tyran avait recours à des inventions d'une cruauté inouïe : il faisait dépouiller les corps des martyrs et les couvrait ensuite de peaux de bêtes féroces, afin que les chiens, habitués à ces apparences sauvages, sentissent leur fureur s'accroître et les dévorassent avec plus d'acharnement. Que dire maintenant, mon frère? quelles impressions ressentirons-nous? Ah! notre Créateur est bien autrement miséricordieux que Néron ne fut cruel, et il excelle bien davantage à trouver le secret de faire du bien que

ce tyran des moyens de faire du mal ! Celui-ci fut peut-être habile à allumer la fureur et la rage des chiens contre des innocents ; mais comme il convenait mieux à cette immense bonté de faire germer dans le cœur des hommes un grand amour de Dieu ! Et puisque, à cause de leur grossièreté, les hommes ne pouvaient aimer un esprit pur et dégagé de toute matière, Dieu s'est lui-même revêtu des dehors de la chair, afin que ceux qui ne savaient l'aimer sans la chair, trouvassent en lui autant de motifs d'amour qu'il avait fait de pas pour eux dans cette vie, sous les dehors de cette même chair. L'expérience nous découvre les fruits de ce mystère chez toutes les âmes pieuses. Elles vont, comme des abeilles, sur toutes les fleurs des mystères de la vie et de la mort du Sauveur, depuis le berceau jusqu'à la croix, pour y butiner le miel suave de la dévotion, qui devient pour elles une nourriture de vie et fortifie en elles l'amour de ce divin Sauveur si généreux envers leur misère. Voilà les inventions qu'Isaïe voulait annoncer au monde entier, quand il disait : « Annoncez parmi les nations les sublimes inventions de Dieu en notre faveur, et souvenez-vous que son nom est très-élevé. » *Isa.* XII, 4. Comme s'il disait : A son infinie miséricorde et à sa grande bonté conviennent ces grandes œuvres et ces sublimes inventions. Ainsi, mon frère, en entendant prononcer le nom de Jésus, qui fut le nom d'un homme, gardez-vous d'arrêter vos pensées à un simple mortel ; entendez encore sous ce titre un Dieu infiniment aimable, amoureux uni à notre humanité, afin que nous le puissions plus facilement connaître, aimer et imiter, trois choses dans lesquelles se résume toute notre félicité. C'est pourquoi, à ce glorieux nom, inclinez dévotement vos fronts, et bien plus encore votre âme et votre cœur. Voilà, parmi tant d'autres, une des conséquences du mystère de l'Incarnation.

Le catéchumène. — Puisse Dieu, mon cher docteur, récompenser votre bonne volonté à me découvrir le grand bienfait de l'incarnation de son Fils ; c'en est fait, vous m'avez donné deux yeux pleins d'amour avec lesquels je pourrai désormais contempler ce nouveau Seigneur. Mais puisque vous avez si solidement établi la dignité et la gloire de cette humanité sacrée, expliquez-moi

maintenant cette autre gloire cachée dans la pauvreté, l'austérité et l'humilité de la vie du Sauveur. Seulement, si vous le voulez bien, afin de me donner le loisir de méditer sur ce que vous venez de me dire, réservons pour demain la suite de nos entretiens.

DIALOGUE VI.

De la pauvreté et de l'humilité du Sauveur.

Le catéchumène. — Vous savez, docteur, combien est bonne et douce pour les âmes bien disposées la parole de Dieu. Le roi Prophète exprimait bien cette vérité quand il disait : « Que vos paroles, Seigneur, sont douces à ma langue ! elles sont plus agréables que le miel pour ma bouche. » *Ps. cxviii, 403.* Aussi, j'aime à le croire, vous ne vous fatiguerez pas de mes demandes multipliées au sujet de nos saints mystères. J'ai longtemps partagé les erreurs des Juifs, et je puis vous dire en pleine connaissance de cause qu'une des choses qui ont éloigné le plus cette nation aveuglée, c'est la pauvreté et l'humilité dans lesquelles le Sauveur a voulu venir au monde. Ils attendaient, en effet, un messie plus riche que Salomon, plus puissant et plus victorieux que Jules César et que le grand Alexandre, qui devait les combler de richesses et faire d'eux de grands seigneurs. Or, c'est tout le contraire qui est arrivé ! Au lieu de ce monarque puissant, ils ont eu un Sauveur souffrant, pauvre, humilié ; de là les étonnements et les scandales qui vous sont connus.

Le docteur. — Oh ! quelle différence, mon frère, entre le jugement des hommes spirituels et des hommes charnels ! Oh ! que l'Apôtre a raison de dire que « l'homme animal n'entend pas les choses de l'esprit de Dieu ! » *I Cor. II, 14.* Je dis ceci, parce que, encore que le Christ soit très-beau dans toutes ses œuvres, il ne l'est pas moins dans celle-ci, qui paraît aux yeux de la chair insensée et obscure. Oui, cette œuvre est belle ; car la véritable beauté, dans les choses spirituelles, consiste dans la proportion et la convenance qui existent entre les moyens et la fin vers laquelle

elles tendent; vous allez vous en convaincre dans toute la suite de cet entretien.

Pour bien comprendre ces choses, n'oubliez pas que la racine et la source de toutes les iniquités du monde est l'amour désordonné de soi-même. C'est lui, comme nous l'apprend saint Augustin, qui a construit la cité de Babylone, où sont réunis tous les fils de confusion et de perdition. De ce coupable amour naissent trois autres amours, qui sont cause de tous les maux de l'univers, savoir : l'amour des honneurs, l'amour de la fortune et l'amour des plaisirs. En doutez-vous? Comptez donc, si vous le pouvez, tous les maux, toutes les guerres, toutes les proscriptions, toutes les dissensions, toutes les haines produites dans le monde par l'amour désordonné des honneurs? Que dire encore de la recherche excessive des biens de la terre, dont l'Apôtre nous apprend « qu'elle est la racine de tous les maux? » I *Tim.* vi, 10. Que dire aussi de l'amour effréné du plaisir? De combien d'outrages et d'adultères, de quels excès et de quel luxe n'a-t-il pas été cause? Mais pourquoi m'arrêter à raconter en détail toutes ces funestes conséquences, puisque vous n'ignorez pas que tous les vices, toutes les erreurs et tous les crimes des hommes viennent de ces trois sources empoisonnées? Que si le Sauveur en venant en ce monde se proposait avant tout d'effacer les péchés des hommes, selon le témoignage des saintes Ecritures, avait-il rien de mieux à faire que de mettre la cognée à la racine de tous les maux, en les condamnant par son exemple et par l'autorité de sa personne et de son innocente vie? Voilà pourquoi, avec une sagesse vraiment admirable, il a choisi la pauvreté pour extirper l'avarice, l'humilité pour confondre notre orgueil, une vie austère et semée de travaux pour condamner le désordre de nos festins et de nos fêtes! Pouvait-il choisir une voie plus sage et une manière de vivre plus en rapport avec la fin qu'il se proposait d'obtenir?

Mais, ce n'est pas tout : non-seulement le Sauveur, en détruisant ces trois amours coupables, ruinait tous les péchés dans leurs racines; il élevait encore à leur comble toutes les vertus, et par ce moyen nous faisait obtenir toute la félicité et tout le

bonheur qui se peuvent acquérir en cette vie. Le centre de notre félicité, en effet, celui dans lequel notre âme trouve son entier repos, c'est Dieu. On ne peut douter encore que ce qui éloigne de cette quiétude parfaite ne consiste dans les chaînes des affections de cette vie, c'est-à-dire ces trois amours dont nous avons parlé qui, tenant notre âme captive, ne lui laissent pas la faculté de s'élever jusqu'à ces biens purs où réside son bonheur, mais l'entraînent vers la terre et la condamnent à s'occuper des soucis d'ici-bas. Qu'elle se voie libre de ses fers, et alors, je le demande, qu'est-ce qui la pourra retenir et l'empêcher de prendre son vol? Enlevez à une pierre soutenue en l'air les appuis qui la supportent, et aussitôt, de son propre poids, elle tombera sur la terre, son centre naturel. Ainsi en est-il de nos âmes : Dieu étant, comme nous l'avons dit, leur centre et leur fin dernière, elles sont retenues loin de lui dans les liens des affections et des soins de la terre; mais que ces liens soient brisés, aussitôt nos âmes, substances spirituelles faites à l'image de Dieu, s'envoleront directement vers lui comme vers leur centre et leur but suprême, en qui elles trouvent repos accompli, paix entière et bonheur inaltérable, quoique cette ascension merveilleuse demande toujours le secours surnaturel de la grâce. S'il en est ainsi, quelle autre vie pouvait adopter le Sauveur, qui venait rendre les hommes saints et heureux, sinon celle dont nous avons déjà parlé, c'est-à-dire une vie pauvre, humble et laborieuse? N'était-ce pas le seul moyen de montrer aux véritables amis de la perfection et de la félicité qu'ils devaient marcher dans les mêmes voies que le Sauveur, aimer l'humilité, désirer la pauvreté, embrasser les souffrances, sans lesquelles nul n'arriverait jamais au comble de la perfection? Ces trois vertus, outre qu'elles ruinent tous les vices, sont encore les trois plus fermes colonnes sur lesquelles repose tout l'édifice de la sainteté. Jugez par là de l'erreur de ces infortunés qui, espérant un messie comblé de richesses et de plaisirs, comme un autre Salomon, refusaient de croire au Christ pauvre, humilié et chargé de peines. Pour moi, j'affirme au contraire que si le Christ était venu autrement, je ne croirais pas en lui; car il ne serait pas venu comme il convenait à sa mission,

qui était de nous enseigner par sa doctrine et surtout par son exemple le chemin de la sainteté et de la félicité véritables. Qu'ils sont donc aveugles ceux qui vivent dans d'autres sentiments! ils ne savent pas apprécier la dignité et l'excellence des biens spirituels, et ils se laissent prendre aux fausses apparences des biens temporels.

I.

Où l'on traite en particulier de la pauvreté de notre Seigneur Jésus-Christ.

Puisque nous avons parlé ailleurs de l'humilité du Sauveur, entretenons-nous un peu de la pauvreté et des rigueurs de sa très-sainte vie. Mais d'abord, que je vous avoue combien je déplore amèrement l'étrange folie de ceux qui attendaient un sauveur des corps, un dispensateur de richesses temporelles! Ils estiment ces biens si vils, si bas, si indignes d'être appelés des biens, et ne font aucun cas des biens spirituels, trésors divins qui sont autant au-dessus des biens corporels que l'âme est au-dessus du corps! Mais en ceci j'admire la vérité de cette sentence du philosophe qui dit que « les hommes mesurent leur félicité à leurs désirs. » Ainsi le malade regarde la santé comme le souverain bien; l'ambitieux place au-dessus de tout les honneurs; le capitaine, la victoire; l'avare, ses richesses. Soumis à cette dernière passion, l'homme ne connaît pas d'autre Dieu que l'argent, et s'il désire un sauveur, c'est un sauveur qui contente ses désirs et le gorge de richesses. Or, qu'est-ce que l'or et l'argent, qui ne tombent pas en de bonnes mains, sinon la matière et la source de mille péchés? C'est l'opinion d'un poète païen et profane. « Le fer, dit Ovide, commence à détruire le genre humain et à lui faire la guerre, mais l'or lui livre un combat autrement acharné. » Il poursuit en disant que, « poussés par l'appât de ce métal séduisant, les hommes ont fouillé jusqu'aux entrailles de la terre pour y chercher les richesses que la nature avait cachées par delà les ombres de l'enfer, » et qu'il appelle « la cause et l'entretien de tous les vices. » Le poète disait vrai; on le voit manifestement à la sinistre lueur des ruines entassées de tous les Etats où les richesses sont entrées! La république des Lacédémoniens fut

autrefois très-célèbre, à ce point que le grand prêtre Jonathas voulut faire alliance avec elle, afin de se mettre sous sa protection, comme il est écrit au livre des Machabées. I *Mach.* 1-11. Mais, après s'être longtemps distinguée en Grèce dans les arts de la paix comme dans ceux de la guerre, elle déclina vite dès qu'elle en vint à estimer les richesses. Que dire de la république romaine, si longtemps maîtresse du monde? Les écrivains ne nous apprennent-ils pas que les vices entrèrent à Rome avec la prospérité et l'abondance? Tite-Live ne dit-il pas que les Romains, à la suite de leurs richesses, en vinrent à cette dure extrémité de ne pouvoir plus supporter ni leurs vices ni leurs remèdes? Salluste, dans la préface de son livre sur Catilina, ne nous apprend-il pas la même chose? Et Juvénal, poète satyrique, après avoir, dans sa sixième satire, fait le tableau des excès et des vices des Romains, se demande d'où pouvait venir ces monstrueuses horreurs; il ne tarde pas à proclamer que tous les vices ont fondu sur la république en même temps que l'antique pauvreté de Rome fit place à la richesse. Faut-il d'autres arguments pour nous convaincre des dangers des biens de l'argent? Quoi donc! le Sauveur serait venu au monde pour nous donner ces biens! Mais la plus grande félicité de cette vie ne consiste-t-elle pas plutôt, suivant Aristote, dans une honnête aisance que dans des richesses abondantes? Salomon confirme bien cette opinion du philosophe, lorsque, parlant à Dieu, il s'écrie : « Je vous ai demandé deux choses, Seigneur, accordez-les moi avant que je meure. Ne me donnez ni les richesses ni la pauvreté, mais seulement ce qui suffira pour mon entretien. » *Prov.* xxx, 8. Comment supposer après cela que Jésus-Christ soit venu nous porter ce que le Saint-Esprit, par la bouche de ce grand sage, nous dit être un écueil semé de périls et de dangers? Les richesses, je l'avoue, ne sont par elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises. Mais, à cause de la perversité des hommes et de leur inclination naturelle vers le mal, les richesses deviennent l'occasion de beaucoup de maux : elles engendrent l'orgueil, la présomption, l'ambition, l'estime de soi-même, le mépris des autres, l'oubli de Dieu, la confiance dans les biens de la fortune, les délices et les plaisirs

chernels, la cruauté envers le malheur pour n'avoir jamais connu la misère, comme ces riches dont parle le Prophète, « qui buvaient dans des vases d'argent, tout parfumés de bonnes odeurs et de parfums, et n'avaient aucune compassion de la pauvreté de Joseph. » *Amos* vi. Où trouver assez de paroles pour raconter les cruautés, les trahisons, les vols, les maléfices, les meurtres des frères et des pères, que l'amour des richesses a causés? Oh! qu'un grand poète, Virgile, a raison de s'écrier : « Faim sacrée de l'or, à quels excès ne pousses-tu pas les cœurs des mortels? » Il appelle cette faim une faim sacrée, pour nous faire entendre que les hommes devaient l'éviter comme ils évitaient ceux qui avaient touché les choses saintes. L'Écclésiastique nous découvre encore les dangers inhérents aux richesses dans ces paroles : « Heureux celui qui ne court pas après l'or, et qui n'a pas mis son espérance dans les trésors de l'argent. Quel est-il, et nous chanterons des louanges en son honneur, car il a fait une merveille dans sa vie? Epruvé par les richesses, il a été trouvé parfait; il pouvait transgresser les lois de Dieu, et il a été fidèle; il était pressé de faire le mal, et il ne l'a pas fait. » *Eccli.* xxxi, 8-10. Ces paroles nous donnent à entendre les périls qui sont la conséquence de l'abondance des richesses. Aussi plusieurs philosophes, étrangers aux lumières de la foi, connaissant parfaitement les inconvénients et les dangers de la fortune, l'ont eue en souverain mépris. Ai-je besoin de citer nos philosophes? Qui ne sait que le premier souci des saints était de renoncer aux richesses, et partant aux soins et aux charges qu'elles entraînent avec elles, afin que, entièrement libres de ce côté, ils pussent uniquement se préoccuper de la pensée de Dieu! Ce renoncement est indispensable à ceux qui veulent atteindre la perfection, et notre Seigneur nous l'a bien appris quand il a dit : « Si l'homme ne se renonce lui-même et ne rejette loin de lui tout ce qu'il possède, il ne peut être mon disciple. » *Luc.* xiv, 33. Citons à l'appui de cette vérité Philon, un des plus illustres auteurs juifs, dont nous avons déjà souvent fait mention; il rapporte que les fidèles de sa nation convertis au christianisme, qui vivaient auprès d'Alexandrie dans les austérités de la pénitence, commençaient par

se dépouiller de leur fortune et de leurs biens, afin de se débarrasser en même temps des sollicitudes et des soucis qu'exige leur administration. Ils voulaient, en échappant à ces filets, voler librement dans les régions élevées où ils plaçaient leurs pensées et leurs désirs. Autre ne fut pas la conduite des Juifs convertis de Jérusalem, qui vendaient tous leurs biens et en déposaient le prix aux pieds des apôtres, afin qu'ils le distribuassent aux pauvres. *Act. iv.* Qu'ils étaient donc éloignés ces illustres personnages de désirer un messie qui les enrichît, puisqu'ils abandonnaient spontanément leurs richesses pour se livrer de plein cœur à l'étude de la perfection? Après ces exemples mémorables, qui ne verra combien est profond l'aveuglement de ceux qui espèrent encore un messie terrestre et temporel? Ne faut-il pas, en effet, pour devenir parfait, mépriser les biens de la terre, comme le plus grand obstacle à la sainteté et à la perfection de la vie?

Que pensent-ils donc ces hommes qui n'espèrent et ne désirent la venue du Messie que pour qu'il sème sur leurs pas ces dangers et ces pièges? Quoi! c'est là tout ce que Dieu se serait proposé en annonçant au monde, dès le commencement des temps et à travers tous les siècles, la venue de son Fils! Quoi! c'est pour cela qu'il aurait suscité les prophètes, et qu'il leur aurait donné de prédire le Sauveur dans un si beau langage, en y ajoutant la promesse sublime des grâces et des bienfaits que le monde retirerait de son avènement! Quoi! il aurait invité les montagnes et les collines, les arbres, les fleuves et les mers, toutes les créatures en un mot, à se réjouir, à chanter au Seigneur une hymne de reconnaissance et à battre des mains en présence du Sauveur, comme on peut le voir au psaume quatre-vingt-dix-septième, et tout cela pour célébrer l'avènement d'un messie qui nous devait donner des biens périssables, aussi courts que la vie et destinés quelquefois à l'abréger! Quelle nécessité de promettre avec tant de soin un événement aussi mesquin? Et si nous confessons que le Messie était véritablement Fils de Dieu, comment pourrions-nous supposer qu'une personne si élevée se soit abaissée jusqu'à quitter le ciel et à se revêtir sur la terre de la nature humaine pour réaliser cette œuvre informe et méprisable? O

peuple aveugle et malheureux qui sais estimer seulement les biens qui se voient avec les yeux de la chair! Vous voulez que le Sauveur soit venu enrichir le monde et le couvrir de bienfaits; mais y a-t-il de plus précieuses richesses que les biens de la grâce? en est-il de plus propres à nous rendre bons en cette vie et bienheureux dans l'autre? Voilà les biens dignes du Sauveur! Voilà les trésors dignes de la libéralité de Dieu et de la magnificence des paroles et des promesses par lesquelles ils avaient été prédits et annoncés! Ceux-là donc qui espèrent un messie temporel ne se trompent pas moins que les Maures dans l'attente où ils sont d'un paradis sensuel. C'est pourquoi nous pouvons avec autant de raison reprocher aux Juifs leur messie et aux Maures leur paradis, puisque l'un et l'autre sont également vils et méprisables.

II.

Que c'est outrager la dignité et la bonté du Messie de l'attendre comme un prince terrestre et temporel.

Mais je dis plus : ceux qui espèrent un messie temporel auquel la grande puissance et la force des armes doivent assurer la conquête du monde, lui font une cruelle injure que je n'ose renouveler ici, et que je ne peux rappeler sans trembler et sans rougir. Ces hommes, autant qu'il est en eux, se font un sauveur semblable au faux prophète Mahomet. Mahomet, dans le Coran et au chapitre de l'épée, se donne comme envoyé de Dieu pour répandre sa loi dans le monde non plus par les miracles ni par la persuasion, mais par les armes. Attendre pour messie un prince fort et guerrier, qu'est-ce autre chose que se faire un seigneur aussi cruel que cet homme méchant, avide de meurtre et de carnage? Pour se défendre, ils allèguent le dernier verset du psaume cent neuvième, où il est écrit : « Il boira l'eau du torrent dans le chemin. » Qu'est-ce à dire, en effet, sinon que les victimes tombées dans la bataille grossiraient tous les ruisseaux de leur sang, et que lui consentirait à étancher sa soif à ces torrents débordés, pour nous montrer quelle joie et quel plaisir il retirerait de ce sang répandu? O le sanglant et cruel messie! O l'homme sans

humanité, apanage si naturel toutefois de la nature humaine ! Les historiens païens ont conservé le souvenir de deux traits d'histoire vraiment horribles : dans le premier, c'est Annibal qui, se trouvant en présence d'un fossé rempli de sang humain qu'il avait versé dans une bataille, en éprouva un grand contentement et osa s'écrier : « Oh ! le beau spectacle ! » Le second se rapporte à Valérius, proconsul d'Asie ; ce dernier fit trancher en un seul jour la tête à plus de quatre cents hommes, et tout réjoui de son œuvre : « O action vraiment digne d'un roi ! » s'écria-t-il. Qu'on le dise donc, et ici j'interroge non plus les hommes seulement, mais encore les créatures insensibles elles-mêmes, qu'on dise si on pouvait rien attribuer de plus insensé et de plus horrible à ce divin Seigneur, qu'Isaïe ose appeler Agneau, et Daniel Saint des saints. Quoi de plus contraire à la véritable sainteté que cette froide cruauté, puisque la sainte Ecriture dit que c'est le propre des saints d'avoir compassion même des animaux ? Ah ! qu'il est plus glorieux pour le Messie de venir dans sa miséricorde sauver les hommes que de les détruire dans sa colère ! C'est pourquoi nous croyons et nous confessons que son premier avènement sera tout amour et n'aura d'autre but que de racheter les hommes pécheurs, tandis qu'il descendra à la fin des temps dans sa justice pour châtier les rebelles. Notre Seigneur nous a montré clairement cette vérité, non seulement par les œuvres de miséricorde qu'il a exercées dans le monde, en guérissant les infirmes ou en délivrant les possédés, mais surtout un jour que, passant par Samarie où l'on refusait de le recevoir et de lui donner de quoi s'entretenir, ses disciples irrités lui disaient : « Seigneur, voulez-vous que nous fassions descendre le feu du ciel sur ces hommes durs et cruels ? » Il répondit avec toute la douceur de l'agneau : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de la Vierge n'est pas venu perdre les hommes, mais les sauver. » *Luc. ix, 54-56.*

Le catéch. — Vos raisons ne laissent plus en moi l'ombre d'un doute, et je me demande avec étonnement comment j'ai pu jamais me faire du Messie une idée si contraire à la bonté et à la sainteté de ce nouveau roi. Mais dites-moi d'où peut venir une si grossière erreur. Les biens spirituels étant sans comparaison plus

excellents que les autres, comment peut-on attendre un messie guerrier, envoyé pour donner aux hommes les richesses temporelles, communes aux bons et aux méchants, et qui deviennent le plus souvent le principe de tous les maux que vous venez de rapporter? L'Écclésiastique avait bien dit : « Mon fils, ne travaillez pas à acquérir des richesses; car si vous êtes riche, vous ne serez pas exempt de péché, » *Eccli.* XI, 10; non pas que les richesses soient de leur nature inséparables du péché, mais seulement parce que le plus souvent elles en sont la cause et l'occasion. C'est encore ainsi que l'Apôtre a pu dire que « ceux qui désiraient les richesses, tombaient dans les tentations et dans les pièges de l'ennemi, qu'elles portaient les hommes à la mort et à la perdition, l'avarice étant la racine de tous les maux. » 1 *Tim.* VI, 9-10.

Le docteur. — Je vous l'ai dit en commençant : Si les hommes sont attachés de cœur et d'âme à ces biens extérieurs et sensibles, en supposant que ces vanités méritent le nom de biens, c'est qu'ils n'ont jamais fait l'expérience des biens spirituels et divins, autrement excellents que les premiers. L'argent étant le moyen de les acquérir, selon cette parole du Sage, « toutes choses obéissent à l'argent; » les hommes l'ont eu en si grande estime qu'ils en ont fait leur dieu; ce qui a fait dire à l'Apôtre « que l'avarice était une idolâtrie. » *Coloss.* III, 5. Mais cette erreur générale a encore sa source dans une fausse interprétation des Ecritures. Il est, en effet, question dans les Livres saints de deux avènements du Sauveur dans le monde : l'un éclatant et glorieux quand il viendra pour le juger, l'autre plus humble, qu'il a déjà accompli en le rachetant. Les hommes charnels ont tellement perverti les Ecritures, qu'ils ont attribué à la première venue du Sauveur ce qui se rapportait à la seconde, et qu'ils attendaient un messie riche et puissant, comme un des princes de ce monde. Le langage des prophètes n'a pas peu contribué à fortifier en eux cette illusion. On sait comment ils usent des choses sensibles pour exprimer l'excellence des choses spirituelles, et comment ils veulent nous découvrir par les choses que nous voyons, celles qui ne se voient pas; il suffit d'ailleurs pour s'en convaincre d'ouvrir leurs oracles. Veulent-ils exalter les richesses et les trésors inestimables des

grâces que ce Sauveur nous devait acquérir, la grandeur et la beauté de son Eglise, la force de ses capitaines et de ses chevaliers, c'est-à-dire des martyrs morts pour la défendre; ses triomphes signalés sur les princes et les monarques de ce monde; la destruction de l'idolâtrie; le règne glorieux de l'étendard royal de la croix, et surtout la défaite du prince des ténèbres jadis adoré dans l'univers entier, leur parole devient éclatante, ils empruntent des comparaisons magnifiques aux choses sensibles, afin de mieux faire entendre par ce moyen la majesté et la grandeur des prodiges qu'ils avaient mission d'annoncer! C'est ainsi que David s'adressant au Seigneur, lui dit : « Seigneur tout puissant, armez-vous de votre épée. » *Ps. XLIV, 4.* Et par cette épée entendait-il autre chose que la vertu et la force de l'esprit par lesquelles ce roi souverain a subjugué le monde? Isaïe fait mention de cette même épée dans ces paroles : « En ce temps-là le Seigneur s'armera de son épée redoutable et puissante, il poursuivra le grand Léviathan, serpent agile et fort, et il tuera la baleine qui est dans la mer. » *Isa. XXVII, 1.* Dans ces métaphores célèbres, le Prophète a en vue la victoire de Jésus-Christ sur le démon, prince de ce monde, qu'il devait chasser à sa venue. Pour nous mieux découvrir l'étendue du pouvoir du Messie, le même prophète lui parle encore en ces termes : « Levez-vous, levez-vous, revêtez-vous de force, ô puissance de Dieu. Levez-vous comme dans les jours antiques et dans les générations des siècles. N'est-ce pas vous qui avez abattu le superbe, et blessé le dragon? » *Isa. LI, 9.* Quel combat magnifique! quelle admirable victoire! Où trouver un langage digne de retracer un si bel exploit! Non, depuis que Dieu créa le monde, il n'y eut jamais de plus sanglant triomphe; jamais lutte ne fut plus perfide, plus opiniâtre, et plus chèrement achetée par le sang de plus de martyrs : sans doute la persécution des derniers jours sera terrible; mais, comme le Sauveur nous l'a appris, elle durera peu et sera exercée par un seul antechrist, *Matth. XXIV.* Est-elle cependant comparable à celle dont nous parlons? Ici il n'y a plus un seul, mais bien dix antechrists. figurés par les dix cornes que saint Jean aperçoit sur la tête du dragon; qui ne voit dans ces dix antechrists, les dix empereurs

romains ennemis et persécuteurs du nom chrétien, qui s'acharnèrent pendant plus de deux cents ans contre l'Eglise naissante et cherchèrent à la dompter par le fer et le feu? Cependant notre grand roi et capitaine sortit victorieux de tous ces combats; il renversa par terre tous les temples et tous les autels du démon; il subjuga l'empire romain tout entier par l'empereur Constantin, qui adora dans le plus grand respect le Seigneur Jésus, le reconnut pour son véritable Seigneur et maître, et entoura du même respect et du même amour, ses temples et ses prêtres.

Les prophètes remplis de l'esprit de Dieu voyaient la grandeur de ces combats, la gloire et la puissance de ce grand triomphateur, et ils les chantaient dans des hymnes sublimes dans lesquelles les métaphores et les comparaisons de guerres, de capitaines, de victoires et de triomphes désignaient les persécuteurs de Jésus-Christ et de son Evangile! Ce n'était pas qu'ils ne comprissent eux-mêmes combien leurs paroles étaient loin de traduire les choses qu'ils racontaient, tant étaient peu de chose, même les plus célèbres victoires du monde à côté de celles-ci; mais ils ne trouvaient pas de termes plus propres à exprimer ces grands événements. Ces paroles et tant d'autres semblables à l'aide desquelles les prophètes célébraient les luttes et les triomphes de ce nouveau roi contre la puissance de l'enfer et celle du monde, ameutées contre son Evangile, les hommes charnels les ont entendues d'un messie temporel, roi puissant, comme les empereurs dont nous avons parlé! Mais, mieux encore que toutes ces considérations, la prophétie de Zacharie tranche la question: il est écrit dans ce prophète que le nouveau roi ne ressemblerait pas aux autres rois du monde, qu'il ne marcherait pas sur des chars de triomphe, mais « qu'il serait pauvre, qu'il entrerait dans son royaume, monté sur une ânesse suivie de son ânon. » *Zach. ix, 9.* Et pour que nous ne pensions pas que sa pauvreté serait un obstacle à sa puissance, le Prophète ajoute que « son autorité s'étendrait d'une mer à l'autre, et son pouvoir depuis le fleuve jusqu'aux confins de la terre. » Ce témoignage éclatant ne laisse plus de place aux discussions et aux doutes; nous n'avons plus, après l'avoir connu, qu'à verser des larmes sur l'aveuglement de ceux qui ne savent

pas apercevoir de si vives clartés. C'est un flambeau radieux à la lueur duquel l'Esprit-Saint a voulu nous éclairer sur le sens des métaphores et des comparaisons qu'emploient les prophètes pour nous découvrir les grandes œuvres du Sauveur dans le monde. Supposé, en effet, qu'il dût être pauvre, comme on n'en saurait douter après les paroles de Zacharie, nous n'avons plus aucune raison d'entendre les grandeurs de son règne d'une manière temporelle; il ne peut s'agir en réalité que d'un éclat spirituel. Prenons le psaume quarante-quatrième, par exemple, consacré tout entier à célébrer ce nouveau roi; voici ce que nous y lisons: « La reine s'est assise à votre droite couverte de riches habits d'or et toute belle sous l'éclat de diverses couleurs. » *Ps.* XLIV, 10. Qui dira que ces paroles doivent être prises à la lettre? Ne faut-il pas, au contraire, par ces ornements et ces parures sensibles, entendre des bijoux spirituels ou ces vertus qui ont rendu l'Eglise, appelée reine dans ce passage, agréable aux yeux de ce souverain Seigneur et Roi? Certes, l'Esprit-Saint ne s'en cache pas; il le publie au contraire un peu plus loin en ces termes: « Tout l'éclat de la fille du roi est intérieur, et c'est dans son cœur qu'elle est belle par ses franges d'or et la richesse variée de sa parure. » *Ibid.* 14. Par là l'esprit de Dieu nous fait bien voir qu'il ne s'agit pas ici d'ornements corporels, mais plutôt de la beauté intérieure de l'âme au contact de la charité, représentée par l'or, et sous la splendeur des vertus désignées par la variété des couleurs. En voilà assez pour comprendre ce que devait être le véritable Messie.

Le catéch. — Oui, et sur ce sujet je n'ai plus aucune demande à vous adresser. Mais, vous le savez, les égoïstes et les amis du plaisir, n'aiment pas plus l'austérité de la vie du Sauveur que sa pauvreté; je voudrais donc que vous m'en entreteniez un peu, afin que la prudence du monde n'ait plus à se révolter contre elle.

DIALOGUE VII.

De l'austérité et des travaux de la vie du Sauveur.

Le docteur. — Les explications que vous me demandez, je les ai données avec toute l'étendue convenable dans la troisième partie de cet ouvrage. J'y reviendrai néanmoins encore ici tant pour vous consoler que pour vous instruire ; d'ailleurs la matière est assez riche, et, encore que je l'aie bien des fois traitée, elle prête toujours à de nouveaux développements. Pour bien comprendre ce que je vais vous dire, établissons d'abord cette règle commune parmi les philosophes et universellement adoptée, savoir, que la convenance des moyens se connaît par leur proportion avec la fin à laquelle ils se rapportent. Une des principales fins de la venue du Sauveur en ce monde, fut la sanctification des hommes, et aussi, comme l'enseigne l'Apôtre, « la formation d'un peuple agréable à Dieu et sectateur de bonnes œuvres, » *Tit. II* ; c'est-à-dire ami de toute vertu et de toute sainteté. Mais cette vertu, si facile à pratiquer et si douce au cœur, dans l'état d'innocence où la nature humaine était pure et sans tache, était hérissée de difficultés depuis la chute et la corruption de l'homme par le péché. Celui-là comprendra parfaitement cette difficulté qui connaîtra la faiblesse générale du genre humain, conséquence et châtement de la première faute. Toujours est-il qu'elle avait pénétré toutes les parties de notre corps et de notre âme, au point de ne laisser en nous aucune partie saine. Il en était de nous comme du saint homme Job étendu sur son fumier : le démon l'avait couvert de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête et n'avait épargné aucune portion de son corps. *Job. II*. Tel fut l'état où le péché réduisit l'homme ; une corruption générale s'empara de lui et n'épargna aucune partie de son être. En voulez-vous la preuve ? Étudiez l'homme sous toutes ses faces et dans tous ses appétits, et vous verrez combien il est faible et dépravé ! Ses yeux veulent voir des choses qui souvent lui donnent la mort ; ses oreilles se prêtent volontiers à des paroles agréables et vaines ; elles écoutent des histoires vides de sens et se ferment d'ennui dès que

vous les voulez nourrir de récits graves et honnêtes. La langue, qui parle toujours de l'abondance du cœur, sècherait de ne pouvoir dire tout ce que le cœur sait; le silence lui devient pénible, et elle ne sait mettre aucun frein à ses paroles. Que dire du sens du goût? Avec quelles délices notre bouche se nourrit de mets recherchés, délicats et somptueux! Notre chair veut-elle autre chose que des habits éclatants et des vêtements précieux, des lits moelleux et des maisons somptueuses?

Mais laissons le corps, et entrons dans l'âme. L'imagination, une de ses facultés, est comme la terre de labour, qui jouit dans son repos tant qu'on la laisse produire ce qu'elle veut, c'est-à-dire des chardons et des épines, mais qui souffre et travaille dès qu'on l'oblige à produire du froment ou tout autre moisson. Ainsi en est-il de notre imagination, et cette maladie dont je parle se trouve donc dans la partie inférieure de notre âme. Quant à sa partie supérieure, qui est toute spirituelle, je veux dire son entendement et sa volonté, que pensez-vous qu'elle soit? Voyez les erreurs des mortels, la liste innombrable des hérésies, la multiplicité des sectes philosophiques, qui se font mutuellement une guerre acharnée, et comparez l'impuissance de notre entendement pour connaître la vérité. Cette impuissance est telle que des philosophes ont pu soutenir que la vérité s'était retirée au fond d'un puits d'où nul ne la pouvait retirer; sans doute qu'en ceci, comme en tout le reste, les philosophes se sont trompés. Que deviendra la volonté sous la conduite d'un tel guide? qu'attendre d'un aveugle qui conduit un autre aveugle, sinon la chute inévitable de l'un et de l'autre?

Mais de toutes les parties de notre âme, aucune n'a été plus profondément blessée et atteinte que l'appétit sensitif, qui réside dans notre cœur. Là se trouve, en effet, le siège de l'amour-propre, qui devient, s'il est excessif, le principe de tous les maux. De lui naissent le plus souvent l'amour désordonné de l'honneur, de la fortune et du plaisir, et toutes les autres passions qui accompagnent celles-là : la colère, la haine, l'envie, la crainte, la témérité, la méfiance, etc. Ces passions poussées au delà de leurs justes limites sont des tyrans cruels qui nous oppriment, des chaînes

qui nous lient, des bourreaux qui nous tourmentent. Elles troublent la paix de nos âmes, inquiètent nos consciences, nous rejettent du ciel sur la terre, nous dégoûtent de tous les exercices spirituels, nous font perdre la pensée de Dieu, empêchent nos âmes de songer à leur salut et quelquefois nous rendent vraiment idolâtres de l'argent et de notre ventre; car l'amour désordonné de ces choses éteint en nous toute crainte d'offenser notre Créateur.

Puisque telles sont les faiblesses de notre âme, puisque la vertu rencontre au dedans de nous-mêmes une si grande contradiction et de si vives répugnances, que sera la vie parfaite obligée de lutter contre tant et de si valeureux ennemis, et de mortifier leurs goûts et leurs appétits? Que sera cette vie, dis-je, sinon, selon le langage du saint homme Job, une bataille continuelle, une guerre plus que civile, une lutte perpétuelle de l'esprit contre la chair, une croix et une mortification générale des sens et des convoitises, une vie, en un mot, telle que celle dont l'Apôtre dit: « Ceux qui sont du Christ, ont crucifié leur chair avec tous leurs vices et tous leurs désirs coupables. » *Galat. v, 24*. Et à ce propos, saint Bernard dit que « ce genre de martyre, pour être plus doux que celui qui déchire les membres avec l'épée, n'est pas moins redoutable, puisqu'il ne finit qu'avec la vie. » *Sup. Cant. Sermon. xxx*.

Si tels sont les obstacles que la vertu parfaite rencontre au dedans de nous, si les inclinations de la chair et le règne de l'amour-propre, avec toutes les passions qui procèdent d'eux, ont en nous tant de puissance, quelle force, quelle diligence, quelle industrie ne faudra-il pas pour résister à ces ennemis et dompter ces chevaux furieux et emportés? N'est-ce pas à ce labeur opiniâtre que nos saints consumaient leur attention et leur énergie? Ils se souvenaient de cette parole de l'Écclésiastique, qui dit: « Le souci de la pudeur dessèche la chair et ses pensées ôtent le sommeil. » *Eccli. xxxi, 1*. Aussi les voyait-on rejeter loin d'eux toute négligence et toute paresse, se vêtir et s'armer de force et de courage pour résister à ces ennemis intérieurs et familiers.

Salomon entendait bien ces choses; il comprenait que si les

entreprises humaines échouent par négligence et réussissent toujours par le travail et l'attention, ainsi dans le chemin de la perfection la paresse et la négligence perdent tout, tandis que le travail et l'attention sont les causes de tout succès. C'est pourquoi il disait : « Les mains paresseuses produisent l'indigence, les mains des forts ramassent des richesses. » *Prov. x, 4*. Cette sentence, le Sage ne cesse de la redire, quoiqu'en d'autres termes, à tous les chapitres de ses Proverbes, comme une chose indispensable à la sage distribution de notre vie.

Pour ajouter au témoignage d'un si grand sage, le témoignage de notre raison, n'oublions pas que la vertu est inséparable de nombreuses difficultés. Vous voulez être vertueux, bien plus, vous désirez atteindre les plus hauts degrés de la vertu; vous ne réussirez à triompher de ces difficultés qu'au prix d'un grand courage. Que si cette force vous fait défaut comme aux lâches et aux voluptueux, c'en est fait de la vertu pour vous, environnée qu'elle est d'un redoutable rempart qu'il faut renverser pour la conquérir. Les philosophes entendaient cette vérité quand ils disaient que les dieux immortels rendaient aux mortels la vertu en récompense du travail; et, en effet, la vertu véritable et chrétienne est un don de Dieu, mais Dieu veut que l'homme emploie de son côté tous ses soins et toutes ses peines à la mériter.

Mais cette force dont je parle, où la trouver? Qui la pourra acquérir? Ce n'est pas en vain que Salomon, nous exhortant à la vertu, s'écrie : « Qui pourra rencontrer une femme forte? Il faut chercher bien loin et jusqu'aux extrémités de la terre le prix de sa valeur. » *Prov. xxxi, 10*. Quel est donc ce prix? L'amour de Dieu et l'amour du travail pour l'amour de Dieu; quand on en est là, en effet, on ne s'éloigne pas de la vertu par horreur de la peine. Notre-Seigneur a lui-même révélé ce prix au grand courtisan de la perfection évangélique, l'illustre saint François, en ces termes : François, tiens pour douceur les choses amères, et méprise-toi toi-même si tu désires me connaître. Mais où trouver ce prix? Qui a jamais trouvé le miel parmi le fiel, la douceur au sein de l'amertume, le repos dans le travail, la consolation

dans l'affliction, malgré les répugnances de notre chair et la toute-puissance de l'amour-propre, ennemis acharnés du travail et amis passionnés du repos? Celui-là a déjà laissé loin derrière lui la nature, il la tient captive sous ses pieds, il s'est élevé au-dessus de lui-même; quoi! il est plus qu'un homme, puisqu'il a Dieu au dedans de lui et qu'il dompte l'homme sous l'efficacité de sa puissante protection.

Je conclus donc mon discours par ce que j'ai déjà affirmé : si le Fils de Dieu venait établir dans le monde la perfection de la vertu et de la vie évangélique, et si cette vie, au témoignage de saint Bernard, est un long martyre, ou, selon ce que le Sauveur nous enseigne lui-même, une renonciation générale de soi-même, c'est-à-dire une contrariété de tous les appétits de la chair et de tous les sens, comme nous l'avons vu plus haut, quelle vie devait-il choisir, lui qui ne paraissait que pour glorifier par son exemple et sa doctrine cette nouvelle façon de vivre, sinon une existence inséparable du travail et soumise aux persécutions et aux douleurs qu'il lui plut d'endurer depuis la crèche jusqu'à la croix? Devait-il paraître comme un autre Salomon, entouré de louanges et de chants de triomphe, celui qui venait enseigner aux hommes le mépris des richesses, des délices et des honneurs mondains, et nous faire aimer la vertu et les travaux honnêtes? S'il voulait devenir le chef, le capitaine, le guide et le modèle de tous les saints, s'il se proposait d'être le type et le miroir de toutes les vertus qu'ils pouvaient pratiquer, pouvait-il choisir une autre manière d'être? C'est pourquoi s'adressant aux disciples d'Emmaüs avec une juste indignation, il leur disait : « Insensés, dont le cœur est si lent à croire ce que les prophètes ont annoncé! ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? » *Luc. xxiv, 25-26*. Comme s'il disait : Si la souffrance et l'amour des vertus difficiles sont le chemin de la gloire, comment devait vivre et mourir celui qui venait pour servir de soutien et de guide dans ce rude sentier, sinon en souffrant et en embrassant le travail? Et quelle autorité eût eu sur moi le commandement du Seigneur si, menant bonne et joyeuse vie, il m'avait ordonné de souffrir et de travailler? On

raconte de Jules César, qui fut un des premiers capitaines du monde, qu'il ne dit jamais à ses soldats : allez, mais bien : allons ; travaillez, mais : travaillons. Si telle est le propre d'un bon capitaine, combien plus devait tenir ce langage ce suprême guerrier descendu du ciel pour lutter contre le monde, contre le démon et contre la chair ?

Le catéch. — Docteur, la puissance de la vérité est vraiment étonnante ! Quand on a l'esprit exempt de préjugés, peut-on ne pas voir combien convenables et proportionnés étaient les moyens que prenait le Sauveur pour atteindre à sa fin ? Précédé par le Fils unique de Dieu, marchant à la suite d'un si grand chef, d'un si parfait modèle, d'un guide si sûr, comment ne pas suivre ses traces ? Qui se laisserait gagner par la paresse et la lâcheté ? Qui ne ferait, pour sauver son âme, ce que ce grand et puissant Seigneur a daigné entreprendre et souffrir, non pour son propre salut, mais pour le salut des autres ?

DIALOGUE VIII.

De la gloire de la mort du Sauveur.

Le docteur. — Après avoir vu comment dans l'humilité, la pauvreté et l'austérité de la vie du Sauveur, sous des apparences d'ignominie et de bassesse, étaient cachées une grande gloire et une convenance tout-à-fait en harmonie avec la fin qu'il se proposait d'atteindre, examinons le même prodige dans sa passion sacrée, une des choses qui scandalisent davantage les infidèles. Etablissons d'abord un principe accepté de tout le monde, que nous avons longuement développé dans le cours de cet ouvrage : Il ne faut pas juger la dignité ou l'indignité d'une mort violente par la peine elle-même, mais bien par l'action qui en a été cause. La cause est-elle coupable, comme le châtement n'est alors que la conséquence d'une mauvaise action, l'ignominie est double ; car elle procède à la fois de la peine soufferte et de sa cause. Si la cause de la mort est au contraire louable, comme serait la défense de la foi, de la chasteté, de l'honneur de la patrie ou de

toute autre chose semblable, loin que ce supplice soit alors ignominieux, la mort est d'autant plus belle et glorieuse qu'elle aura été plus cruelle et plus dure. Voilà pourquoi Platon a pu dire que ceux qui sacrifiaient leur vie à la défense de la patrie devaient être regardés non pas seulement comme des hommes, mais bien comme des héros, c'est-à-dire comme des hommes divins.

I.

Première cause de la passion du Sauveur.

Cela posé, demandons au prophète Isaïe la cause de la mort du Sauveur, et il nous la fera connaître avec tous les développements dont elle est digne : « Il a vraiment porté lui-même nos langueurs, il s'est chargé de nos souffrances. Nous l'avons pris pour un lépreux, frappé de Dieu et humilié. Il a été frappé à cause de nos fautes et brisé pour nos crimes ; le châtimement qui doit nous donner la paix s'est appesanti sur lui, et ses plaies ont été la source de notre guérison. Nous nous sommes tous égarés comme des brebis perdues, et le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous. » *Isa. LIII, 4-6*. Voyez par quelles magnifiques paroles Isaïe nous découvre la cause de la mort du Christ ; s'il meurt, ce n'est pas pour ses iniquités, mais bien pour celles de nous tous, qui nous en allions loin des voies de Dieu comme des brebis égarées. Un peu plus loin le Prophète ajoute, toujours en parlant du même Sauveur, « qu'il n'avait pas commis de faute, et qu'il n'y avait jamais eu de mensonge sur ses lèvres. » Dans cette prophétie, saisissante de clarté, on peut facilement connaître la cause de la mort du Sauveur. Il ne meurt pas seulement pour sa patrie, mais pour le monde entier, c'est-à-dire pour tout le genre humain chassé du paradis terrestre et condamné à la mort. Il meurt pour la rédemption et le salut de tous les fils d'Adam, à condition qu'ils profiteront du remède que sa mort leur procure. Il meurt afin de satisfaire par son sacrifice pour tous nos péchés. Ne savons-nous pas, en effet, que les péchés mortels, en tant qu'ils contiennent un mépris formel de Dieu et de ses saints commandements, ont la malice du crime

de lèse-divinité, et méritent dès lors une peine capitale et sanglante? Et si on les appelle péchés capitaux, n'est-ce pas à cause de ce châtement si terrible qui leur est dû? Emu de pitié en face de tant de péchés et de toutes les peines qu'ils méritaient, cet agneau plein d'innocence et de douceur a bien voulu, dans son infinie miséricorde, s'offrir lui-même à la mort pour nous et payer cette dette sanglante en versant tout son sang, qui, étant d'un prix infini, pouvait satisfaire pour tous. Il le déclara d'ailleurs lui-même lorsque, consacrant le calice de son sang, il dit : « Ceci est le sang du nouveau Testament, qui sera répandu pour la rémission des péchés. » *Matth.* xxvi, 28. Comme s'il disait : Vous étiez condamnés à des peines sanglantes d'après les lois de la justice divine; c'est pourquoi, afin de ne point porter atteinte à ces lois immuables, j'ai pris sur moi de satisfaire à votre place, j'offre mon sang pour épargner le vôtre, et j'accepte volontairement une mort que je ne mérite pas en échange de celle que vous méritiez tous. Ainsi fûmes-nous délivrés de la mort, et non pas seulement de la mort éternelle, mais encore en quelque sorte de la mort temporelle; car, aux yeux des justes, cette dernière mort a perdu depuis le Christ sa plus grande amertume. Ils ne se contentent plus de ne pas la craindre, ils l'appellent encore de leurs vœux, comme l'échelle et le passage pour arriver à la véritable vie. C'est ainsi que les saints désirent sans cesse la mort, et ont besoin de patience pour supporter la vie : c'est encore ainsi que l'Écriture appelle la mort des justes un sommeil.

Maintenant vous pouvez comprendre comment l'Apôtre a pu dire : « Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux. » II *Cor.* v, 15. Lorsque plusieurs hommes sont obligés solidairement à acquitter une même dette, comme ceux qui ont, par exemple, pillé une maison, si l'un d'entre eux la paie le premier, les autres sont tenus de lui rembourser ce qu'il a donné pour eux. Or, qui pourra dire ce que les hommes doivent au Seigneur qui, par pure bonté et par pur amour, a voulu souffrir la mort que nous devons tous? Essayons d'entendre par un exemple, la grandeur de cette dette. Supposez un prisonnier

condamné à mort par ses juges; tandis qu'il gémit sous les fers, un de ses grands amis, affligé de cette condamnation, entre dans la prison, prend les vêtements du captif, le fait sortir par force du lieu de sa détention, y demeure à sa place et consent à mourir de la mort à laquelle ce malheureux était dévoué. Dites-moi, que ferait cet ami en se voyant libre et délivré de tout danger? Quelles actions de grâces ne rendrait-il pas à son bienfaiteur? Quelle joie endurcirait son âme? Quel amour dévorerait de nouveau son cœur, à la pensée d'une action si amicale, manifestant tant de loyauté, tant de dévouement, tant de charité et tant de bonté? Que ne ferait-il pas pour les enfants et pour la femme de cet ami qui achète sa liberté par un si grand sacrifice? Mais ce que nul ami n'a fait pour son ami, le Fils de Dieu l'a fait pour délivrer l'homme. Il est descendu des hauteurs du ciel dans la froide prison de ce monde, il s'est revêtu des haillons de notre humanité, il a volontairement accepté de prendre sur lui la sentence de mort prononcée par Dieu contre l'homme. Ici les paroles me manquent; comment exprimer dignement ce dévouement si généreux et si sublime du Fils de Dieu pour nous? Comment redire la grandeur de l'amour et de la reconnaissance que les hommes doivent rendre à ce Rédempteur plein de bonté, et si ingénieux pour les guérir et les sauver? Mais les considérations du pieux lecteur suppléeront à l'impuissance de la parole, et là où l'esprit échoue, le cœur saura comprendre.

Mais, revenant à ce que je disais, quel plus grand témoignage peut-on trouver de bonté et de miséricorde? Et puisque dans les choses spirituelles la grandeur se confond avec la bonté, la gloire et la beauté avec la miséricorde, cette mort, dont les apparences sont en elles-mêmes si ignominieuses, devient la chose la plus haute, la plus glorieuse et la plus belle que l'esprit humain puisse comprendre quand on se reporte à la cause. Quel genre d'ignominie et de honte pourrez-vous trouver au fond dans une telle mort?

Le catéch. — Il est évident que plus sera grand et universel ce bienfait, plus sera belle la gloire de cette passion; il est clair aussi que tous les enfants d'Adam sont tenus à bénir, à glorifier, à

aimer ce Seigneur qui leur procure, en se sacrifiant lui-même, un bien souverain.

II.

Seconde cause de la passion du Sauveur.

Le docteur. — Ce que je viens de dire suffirait, je le vois, pour vous faire voir comment la mort de Jésus-Christ, loin d'être ignominieuse, renferme au contraire une grande gloire. Mais pour faire ressortir davantage l'éclat de ce mystère, je révélerai une autre cause de la passion du Sauveur. Cette cause, la voici : Jésus-Christ, qui mourait afin de satisfaire à Dieu pour les péchés des hommes, voulait encore par le mérite de son sacrifice « nous délivrer de nos redoutables ennemis et nous permettre de vivre dans la sainteté et la justice devant Dieu, » *Luc.* I, 74, 75, comme nous l'apprend Zacharie. L'apôtre saint Paul enseigne la même chose en disant : « Jésus-Christ ayant été crucifié, notre vieil homme, c'est-à-dire notre chair et notre appétit sensuel, a été crucifié avec lui, pour que nous ne devenions pas de nouveau les serviteurs du péché, et que désormais nous n'en soyons plus les esclaves. » *Rom.* VI, 6. Voilà une autre cause de la passion du Sauveur, non moins glorieuse que la première. D'une part, il se propose de satisfaire pour les péchés commis, de l'autre, il nous veut donner la grâce nécessaire pour ne les plus commettre : d'un côté, il répare le passé ; de l'autre, il protège l'avenir : là, il nous décharge de nos dettes ; ici, il nous enrichit de nouveaux mérites : par un premier dessein il purifie nos âmes des souillures du péché ; par une seconde résolution il les embellit de toute la beauté et de toutes les grâces que la vertu peut donner.

Et pour mieux entendre ces choses, je vous dirai qu'on compte vingt fruits remarquables de l'arbre de la croix : vous me pardonnerez de ne pas vous les faire connaître en cet endroit, je me réserve de les découvrir en un lieu plus opportun. Néanmoins vous devez les tenir pour certains comme si vous les connaissiez déjà en toute certitude. Sachez donc que ces vingt fruits sont autant de bienfaits éclatants qui découlent de ce bienfait souverain, ou, pour parler avec plus de clarté, ce sont vingt

moyens très-efficaces par lesquels la grâce de Dieu aide et secourt les défaillances de la nature humaine et lui donne d'atteindre la perfection entière et la plus haute vertu. Mais arrivons à la preuve de ce que j'avance : je me servirai, pour l'exposer, d'un exemple saisissant de vérité, encore qu'à cause de sa vulgarité il soit indigne d'exprimer une si grande chose.

Quand un homme veut montrer l'excellence de la thériaque qu'il a faite, il ne se contente pas de la publier en paroles, mais souvent il s'en remet, devant ceux qu'il veut convaincre, à l'expérience. Il se fait donc piquer par une vipère, et ce n'est que lorsque ses chairs sont enflées sous les influences de ce venin qu'il prend son remède, qui le désenfle et le guérit. Cette expérience prouve bien plus en faveur de l'efficacité de sa thériaque que tous les éloges qu'il en pourrait faire. Une expérience semblable nous découvrira combien fut efficace la passion du Sauveur pour guérir la faiblesse générale du genre humain, mordu par l'antique serpent et tout infecté de son venin et de sa bave, comme s'expriment les théologiens. Dans quel état se trouvait donc le monde avant cette céleste médecine? Ne savons-nous pas que le vrai Dieu n'était adoré et connu que dans un seul coin de la terre, la Judée? encore même comment y était-il servi? Guidé par les Scribes et les Pharisiens, tout plongé dans les emportements de l'ambition, de l'avarice et de l'envie, le peuple juif s'égarait dans ses voies, et les guides comme le troupeau faisaient des chutes également lamentables. Quant au reste de l'univers, qu'était-il? qui le pourra dire? Enfoncé dans la fange et dans l'abîme de toutes les turpitudes et de toutes les cupidités, il nous apparaît en proie à toutes les hontes et à toutes les horreurs que l'entendement-humain peut comprendre et l'appétit sensuel désirer; la sensualité, en effet, se jetait à corps perdu dans tous les vices. Comment s'en étonner, puisque les vices étaient alors les dieux du genre humain et que les hommes apprenaient d'eux la pratique de ces étranges vertus?

Après avoir considéré le monde dans ce malheureux état, voyez le changement profond apporté par la passion de Jésus-Christ. Quelle nuée de courageux martyrs! que de pontifes

saints! que de glorieux confesseurs! quel essaim de moines, retirés dans les solitudes, et vivant tantôt à l'écart les uns des autres, tantôt en une sainte et parfaite communauté! Que dire de ces innombrables légions qui comptaient quelquefois, comme celle de Thèbes, plus de vingt mille vierges à côté de dix mille religieux, ainsi que vous l'avez pu lire dans ce livre? Souvenez-vous, afin de mieux entendre ceci, de tout ce que j'ai écrit plus haut au sujet de la troisième œuvre du Sauveur, je veux dire, de la réformation et de la sanctification d'un grand nombre d'hommes vertueux et de saintes femmes qui devaient se produire dans le monde par l'efficacité de sa grâce. J'ai parlé, en cet endroit, de la vie de ces solitaires retirés dans les déserts de l'Égypte, dans des monastères et des congrégations religieuses. J'ai cité ces saints personnages d'Italie, dont saint Grégoire a écrit la vie au quatrième livre de ses Dialogues, et j'y ai ajouté beaucoup d'autres saints qui menaient dans la Grèce une existence plus qu'humaine. Souvenez-vous de ces vierges, réunies dans le même monastère, au nombre de deux cent cinquante environ, et desquelles il est rapporté qu'elles prenaient leur sommeil sur des nattes de jonc, qu'elles mangeaient une même nourriture et occupaient leurs mains à travailler la laine et leurs lèvres à louer Dieu. Il y avait, dit Théodoret, un grand nombre de ces monastères, non plus seulement dans notre contrée, mais encore dans tout l'Orient, la Palestine et l'Égypte, l'Asie et le Pont, la Cilicie et la Syrie; la terre comprise entre les deux fleuves et la partie du monde appelée Europe, en étaient couvertes. C'en est assez pour connaître la réformation et le changement opérés dans le monde par la venue du Sauveur, non pas seulement dans la Judée, mais bien, comme vous l'avez entendu, dans toutes les parties de l'univers. Et maintenant, remarquez combien éclate en tout ceci, avec la gloire de la croix, son efficacité et son autorité toute puissante. Avant le mystère de la croix, Dieu n'était connu que parmi le peuple juif; après la croix il a été connu et adoré chez toutes les nations, comme on peut le voir dans les histoires ecclésiastiques. Quelle preuve plus éclatante, quel plus excellent témoignage de l'efficacité et de la gloire de la croix peut-on trouver

que ce torrent de bienfaits répandu par elle sur le monde, et ce changement profond qu'elle y a opéré ?

Je veux, pour vous consoler, vous proposer ici un exemple bien propre à vous donner l'intelligence de ces mystères, encore qu'ils soient si féconds et si élevés, qu'il faudrait pour les traiter dignement, beaucoup de temps et surtout des paroles plus éloquentes que les miennes. J'en toucherai néanmoins les points essentiels, et par là, fournissant ample sujet à vos réflexions, je vous suggérerai des pensées consolantes. Souvenez-vous des merveilles que notre Seigneur opéra pour faire sortir nos pères de la terre d'Égypte ; tel fut l'éclat et le nombre de ces prodiges, que ce même Seigneur, qui en fut l'auteur, put dire à Moïse : « J'opérerai des merveilles qui n'ont point été vues jusqu'ici dans toute la terre, ni chez aucune nation ; je veux que ce peuple, au milieu duquel tu te trouves, soit témoin de l'œuvre terrible que je dois accomplir. » *Exod.* xxxiv, 10. Or, voici la preuve que ces prophéties ont été véritablement accomplies. Je passe sous silence ces plaies terribles par lesquelles Dieu châtia la tyrannie et la révolte de Pharaon ; les ténèbres épaisses, les eaux changées en sang, la tempête mêlée de grêle, les sauterelles qui détruisirent tout, plus que tout cela, la mort des premiers-nés des Egyptiens, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et j'ai hâte d'arriver à de plus grandes choses. Ah ! dites-moi quelle merveille ce fut de voir la mer ouvrir son sein et séparer ses eaux d'une rive à l'autre comme si une muraille élevée les eût retenues, pour laisser passer à pieds secs plus de six cent mille hommes, puis confondre de nouveau ses flots sous les pas pressés des Egyptiens, et ensevelir dans ses abîmes Pharaon, son char et son armée, afin que ceux-là mourussent noyés qui faisaient périr sous les eaux les enfants innocents des Hébreux ! Ce ne fut pas un moins grand prodige de contempler les eaux du Jourdain offrant le même spectacle dans le même dessein. Etonné de ces deux prodiges, le Prophète s'écrie : « O mer pourquoi as-tu fui ? et toi, Jourdain, pourquoi es-tu remonté vers ta source ? » *Ps.* cxiii, 5. Mais poursuivons le récit des miracles de Dieu. Pendant quarante ans il nourrit son peuple d'une manne suave, et fit

jaillir, pour le désaltérer, de l'eau du rocher ; il protégea ses pas pendant tout ce temps à ce point que, dans sa longue pérégrination, ce peuple ne déchira point ses pieds et conserva intacts ses habits et sa chaussure ; bien plus, Dieu guidait les Hébreux dans le désert, le jour à l'ombre d'une colonne de nuées, la nuit à la clarté d'une colonne de feu, jusqu'à ce qu'ils fussent entrés dans la terre promise. Quelle merveille encore pour les Hébreux que les murs de Jéricho renversés au seul son de leurs trompettes ? Quelle merveille que cette intervention de Dieu en leur faveur, manifestée d'une manière sensible par les pierres qui tombaient du haut du ciel sur les ennemis ? Que si c'est encore trop peu, qui a jamais vu ou imaginé un prodige pareil à ce commandement donné au soleil par Josué d'arrêter sa marche au milieu du ciel pour laisser aux vainqueurs le temps de remporter la victoire, et le soleil, docile à cet ordre, se fixant trois longues heures à un même point du ciel ? Vous le voyez certes clairement, Dieu avait bien raison de dire qu'il opérerait des merveilles inouïes jusque-là dans toute la terre ?

Mais venons à une chose plus admirable, je veux dire à ce prodige de Dieu, ou plutôt de l'ange qui représentait la personne de Dieu, s'abaissant jusqu'à donner la loi à son peuple, et conservant dans cet abaissement une grande majesté et une vive splendeur, paraissant au milieu des éclairs et du tonnerre, environné d'un feu éclatant qui montait jusqu'au ciel et annoncé par le terrible son d'une trompette qui faisait grandir la crainte dans le cœur de tous ceux qui l'entendaient. C'est ainsi que Dieu commence à parler à haute voix de manière à se faire entendre de tous, et à leur donner les lois qu'ils devaient garder. Cette communication de Dieu à son peuple remplit celui-ci d'une telle crainte et d'une si grande épouvante, qu'il cria de loin à Moïse : « Parle-nous, et nous t'écouterons ; mais que le Seigneur ne nous parle point, de peur que peut-être nous ne mourrions. » A quoi Moïse répondit : « Ne craignez point, car Dieu est venu pour vous éprouver, afin que la crainte soit en vous et que vous ne péchiez point. » *Exod. xx, 19, 20.* Le même prophète exalte devant le peuple cette apparition de la divinité : « Interrogez, lui

dit-il, les jours qui ont été avant vous, depuis le jour où Dieu a créé l'homme sur la terre, et d'une extrémité du ciel jusqu'à l'autre, s'il s'est fait une chose semblable, ou si jamais on a ouï qu'un peuple ait entendu la voix de Dieu, comme vous l'avez entendue vous-mêmes. » *Deut.* iv, 32. Voilà, mon frère, une partie des merveilles qu'opéra ce Dieu fort et puissant pour délivrer son peuple et le rendre fidèle et obéissant à ses lois. A vous maintenant de vous montrer bon philosophe et de me dire l'impression que devaient faire tous ces prodiges sur le peuple qui en était témoin.

Le catéch. — Il me semble, d'abord, que ce peuple devait, à la vue de tant de miracles, s'affermir et s'enraciner de plus en plus dans la connaissance du vrai Dieu. Si un seul de ces miracles était suffisant pour produire ces merveilleux effets, combien plus de si grands et de si nombreux prodiges n'étaient-ils pas propres à les opérer? Secondement, il était juste que ce peuple se donnât de tout son cœur à un Seigneur qui avait fait de si grandes choses pour le délivrer de la captivité et le faire entrer dans la terre promise. Troisièmement, il était encore juste qu'il obéît au Seigneur et qu'il craignît un Dieu si grand, si puissant et si terrible, qui avait manifesté sa puissance dans la manière dont il avait donné la loi, et surtout dans les châtimens par lesquels il punissait les violateurs de ses commandemens toutes les fois qu'ils péchaient; ils ne péchèrent jamais, en effet, sans expier leurs fautes par des châtimens exemplaires et par la mort. Ainsi qu'on peut le voir, la terreur dont s'entoure le Seigneur dans la promulgation de la loi, était moins un épouvantail pour le peuple qu'une menace sérieuse; on le vit bien clairement dans la vengeance que Dieu tira de l'adoration du veau d'or et du sacrifice offert à Phogor; car il mourut alors vingt-quatre mille hommes, et parmi les victimes se trouvèrent désignés par ordre de Dieu les chefs du peuple. Voilà, ce me semble, la conséquence vraie de ce qui précède.

Le docteur. — Vous raisonnez bien, mon frère. Mais voyons maintenant si les hommes qui furent témoins de ces merveilles raisonnèrent comme vous. Ne parlons pas ici des péchés qu'ils

commirent dans le désert; contentons-nous de ce que l'Écriture nous apprend d'eux, à savoir : qu'ils gardèrent la foi tant que vécurent les vieillards qui avaient vu les merveilles opérées par le Ciel en leur faveur, mais que, eux éteints, ils abandonnèrent leur libérateur et leur Dieu véritable pour se livrer à l'idolâtrie et à tous les vices qu'elle entraîne avec elle. Ces crimes, vous savez comment Dieu les punit : il fit tomber leurs auteurs tantôt sous le joug des Philistins, tantôt sous celui des Madianites, tantôt sous celui des Ammonites, etc. Vieillis sous les rigueurs de l'adversité, les Hébreux se tournèrent vers Dieu et réclamèrent son secours, et celui-ci, n'écoutant que sa miséricorde, daigna bien encore les délivrer. Mais alors oubliant, dans la sécurité de la paix, la main libératrice, ils retournèrent bientôt à leurs coutumes idolâtriques et offraient leur encens au veau d'or construit par le méchant roi Jéroboam. Dieu supporta quelque temps ces adorations adultères; mais enfin, il les rejeta loin de lui, et, enlevant la terre qu'il avait donnée aux Juifs, il la fit tomber sous le pouvoir du roi des Assyriens, qui les dispersa sur tous les points de son royaume, sans leur rendre jamais leur antique patrie. La tribu de Juda ayant persévéré dans les mêmes égarements, fut envoyée captive à Babylone, et la cité et son temple furent livrés aux flammes et rasés jusqu'à terre.

Le catéch. — Ce que vous dites est bien exact. Seulement je désirerais savoir à quel propos vous m'avez rapporté tout cela.

Le docteur. — Pour vous bien faire comprendre par cet exemple ce que je vous ai dit de la puissance et de la vertu de la croix. Le Fils de Dieu est venu au monde, non plus dans cet appareil de majesté, mais dans l'humilité la plus profonde; non pas en inspirant la terreur, mais avec la plus grande douceur; non plus avec une justice sévère, mais avec une indulgente miséricorde; il ne se fait pas annoncer au son éclatant de la trompette, mais par des paroles pleines d'amour; il ne tient pas les hommes éloignés de sa montagne, il les convie au contraire à s'unir à lui; il ne veut pas prendre les dehors d'un Dieu puissant, il consent à n'être aux yeux des hommes que le fils d'un charpentier; il renonce aux flammes et au feu de la montagne pour naître pauvre

et obscur dans une étable ; bien plus, il consent à passer pour un artisan de mensonges et pour un séducteur du peuple ; et comme tel il est pris, fouetté, conpue, tourné en dérision, et finalement crucifié entre deux voleurs après avoir été mis au dessous de Barrabas. Sous ces apparences si pauvres, sous ces dehors humiliés, que pensez-vous qu'il ait acquis aux hommes ? O mystère vraiment admirable ! ô puissance merveilleuse de la croix ! Dieu obtient par elle ce qu'il n'a pu obtenir par la manifestation de sa force et de sa grandeur. Par elle, il transforme le monde comme nous l'avons déjà dit et comme nous le dirons encore plus loin ; par elle, il fait fleurir partout sur la terre des fleurs admirables de sainteté ; par elle, des hommes de tous les états, des femmes de toutes les conditions plongées naguère dans toutes les hontes de la vie animale, abandonnent leurs faux dieux et commencent à mener ici-bas la vie des anges, ainsi qu'il a été rapporté plus haut. Qui ne verra qu'une œuvre si étonnante ne se peut opérer sans le secours du bras et de la puissance de Dieu ? Et s'il est constant d'après les saintes Ecritures que nul ne peut mener une vie sainte sans la faveur et la grâce de l'Esprit-Saint, en voyant de si merveilleux fruits de sainteté dans toutes les parties de l'univers, comment s'empêcher de reconnaître là la vertu et l'assistance du divin esprit ?

Que sera-ce si à cela on ajoute que ce changement dont nous parlons fut souvent annoncé par tous les prophètes ? Y a-t-il rien qu'Isaïe répète et publie avec de plus riches paroles ? Et le Sauveur lui-même, comme il prophétise clairement cette transformation quand il dit : « Maintenant voici le jugement du monde ; maintenant le prince du monde sera chassé. Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre sur une croix, j'attirerai tout à moi ? »
Joann. XII, 31, 32.

Le catéch. — Ah ! je ne puis m'empêcher de respecter et d'adorer le Seigneur qui veut bien par ces paroles divines et par cette prophétie si claire illuminer nos âmes de l'éclat de sa lumière. Et qui pouvait, en effet, si longtemps avant l'événement, prophétiser une telle merveille, si ce n'est Dieu ? Qui pouvait surtout l'opérer dans le monde, sinon ce même Dieu ? Notre foi repose

donc ici sur deux colonnes inébranlables. La première, c'est la grandeur de cette œuvre elle-même, qui ne pouvait être réalisée que par Dieu ; la seconde est formée de toutes les prophéties qui l'ont annoncée avec tant d'éclat et de précision ?

Le docteur. — Vous avez parfaitement raisonné, mon frère, et l'on reconnaît bien que le Saint-Esprit est lui-même intervenu pour vous instruire. Je n'aurais donc besoin de rien ajouter à ce que je vous ai dit ; mais ce qui serait inutile pour vous édifier ne le sera peut-être pas pour vous confirmer dans la foi. Supposez qu'un médecin illustre, Galien, si vous le voulez, ait employé ses plus excellents remèdes à guérir un malade, sans réussir à lui rendre la santé. Or, voici que tout-à-coup ce malade désespéré recouvre la santé sans l'intervention d'aucun nouveau remède : le médecin en le voyant que dira-t-il ? que fera-t-il ? Sans doute, il ne pourra s'empêcher de considérer cette guérison comme un miracle opéré par la seule vertu de Dieu. Appliquons cet exemple à notre sujet. Vous avez vu d'un côté combien de prodiges Dieu opéra en faveur de votre nation, combien de bienfaits il lui accorda pour l'attirer à son amour, combien de menaces et de châtimens il fit tomber sur elle afin de la rendre obéissante et soumise à ses lois, et il ne vous est pas possible d'ignorer combien tous ces remèdes furent inutiles et vains ; d'un autre côté, vous voyez le monde subitement converti et transformé, sans le secours de ces remèdes, de ces châtimens et de ces terreurs. Que conclure de cela, sinon que cette transformation fut l'œuvre de la droite du Très-Haut, puisque nul autre que Dieu ne la pouvait mener à bonne fin ? Certes, si jamais remède eût pu opérer cette merveille, c'était bien celui dont usa Dieu avec tant d'éclat et de puissance avant de donner la loi, en la donnant et après l'avoir promulguée ; et cependant vous savez bien s'il fut inutile et impuissant. Seule la croix, avec sa puissance mystérieuse et son efficacité, pouvait réaliser cette guérison magnifique. Fallait-il autre chose que cette considération pour ouvrir les yeux de ceux qui persévèrent dans leur aveuglement ?

Et afin que vous voyiez combien ce que je dis est raisonnable et vrai, je veux encore que ceci prolonge cet entretien ; je veux

vous raconter une histoire qui vous remplira d'une grande consolation. Il est rapporté dans la vie du grand évêque de Césarée, saint Basile, qu'il y avait dans cette même ville un médecin fameux, juif de nation et de profession, si habile à découvrir le moment précis de la mort de ses malades, qu'il se trompait rarement dans ses observations à ce sujet. Basile se trouvant malade eut recours aux soins de cet habile docteur ; mais malgré tout le saint évêque ne s'en trouvait pas mieux, et finalement on en vint à désespérer de lui. Saint Basile aimait beaucoup ce médecin parce qu'il savait qu'il devait mourir chrétien, et toutes les fois qu'il se trouvait seul avec lui, il ne manquait jamais de lui prêcher la foi et de le conjurer de recevoir le baptême. Le médecin n'en voulait rien faire, prétendant qu'il voulait mourir dans la loi de ses pères. Cependant Dieu résolut de retirer son serviteur Basile de ce monde et de le mettre en possession de sa gloire, de quoi le saint ayant eu connaissance, il envoie chercher son médecin, appelé Joseph, et lui prenant le bras : Que vous semble de ma santé ? lui demanda-t-il. — Mettez ordre à votre église et à vos affaires, si vous m'en croyez, lui répondit le médecin, car vous ne tarderez pas à mourir. — Saint Basile lui repartit : Vous ne savez pas ce que vous dites. — Et Joseph de lui répondre : Je vous le dis en vérité, avant qu'il soit nuit vous aurez cessé de vivre. — Que direz-vous si je vis encore demain matin ? dit le saint. — Ce que vous dites est impossible ; voici en effet que vous avez à peine une demi-heure à respirer, et vous ne pouvez vivre jusqu'au coucher du soleil. — Mais, poursuivit Basile : Que sera-ce si je suis encore vivant demain à midi ? — Oh ! si cela arrive, dit Joseph, je veux mourir moi-même. — Eh bien ! oui, vous mourrez véritablement au péché et vous vivrez en Jésus-Christ. — Je vous comprends, dit le juif : et aussitôt il promet au saint avec serment qu'il se ferait réellement baptiser s'il était encore vivant à cette dernière heure. Alors le saint prélat, animé d'un zèle ardent pour le salut de cette âme, conjure le Seigneur de lui conserver la vie jusqu'à ce moment décisif. Le lendemain, il mande de nouveau le médecin, qui le croyait mort, et qui, désespérant de le voir en vie, accourt avec empressement ; à peine celui-ci aperçoit-il le

malade qu'il s'écrie : Non, il n'y a pas d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens ; à partir de ce moment je renonce à la loi dans laquelle j'ai vécu jusqu'ici, et je reconnais Jésus-Christ pour mon Dieu et mon Sauveur ; moi et toute ma famille nous demandons le saint baptême. — C'est moi, lui dit le saint, qui veux vous baptiser. — Le médecin allègue sa faiblesse ; il lui dit que, dans son état, il ne saurait avoir la force nécessaire pour finir cette action. — J'ai pour me soutenir celui qui donne la vie, dit le saint évêque, il me donnera bien la force dont j'ai besoin. — Puis, il se lève, il accompagne le juif à l'église, il le baptise, le communique et laisse une brebis de plus dans le troupeau que Dieu lui avait confié. Quant au juif, il se hâte de distribuer ses richesses aux pauvres dans l'ardeur d'une charité nouvelle. Le saint évêque demeure à l'église jusqu'à trois heures du soir, rendant grâces à Dieu de ce qu'il le rappelait à lui, et aussi de la conversion qu'il venait d'opérer ; il prend congé de son peuple et de son clergé réuni autour de lui, et, dans ce sentiment, il rend son âme à son Créateur. Comme on apprenait au nouveau converti la mort de son bien-aimé évêque : O père Basile, s'écrie-t-il, si vous n'aviez pas voulu mourir, vous ne seriez pas mort encore.

III.

Troisième cause de la passion du Sauveur.

Le catéch. — Oh ! que cette histoire me console ! elle me fait voir, en effet, combien de manières ce miséricordieux Sauveur a en son pouvoir pour amener les âmes à lui.

Le docteur. — Eh bien ! je veux tirer de cet exemple les conclusions que j'ai déjà données. Ce médecin, dont j'ai parlé, sachant que ses meilleurs remèdes étaient inefficaces pour prolonger d'un seul jour la vie du saint prélat, et voyant toutefois cette prolongation réalisée, comprit qu'il y avait là quelque chose de surnaturel et de miraculeux, et se convertit à cause de ce miracle. Ainsi devons-nous faire. En voyant Dieu employer, dans la promulgation de sa loi, pour guérir la malice de son peuple, ses ressources les plus efficaces sans obtenir aucun résultat sérieux, et longtemps après, un grand nombre de nations sancti-

fiées tout-à-coup et guéries de leur endurcissement, quoique le Seigneur n'eût employé ni menaces ni châtimens, comment refuser de reconnaître en ceci l'œuvre de la main puissante de Dieu? Il est donc vrai, et ceci est admirable, le Fils de Dieu opère plus avec les hommes par l'humilité que par la majesté; par la pauvreté de sa vie que par la grandeur de sa gloire; en pleurant dans la crèche de Bethléem qu'en brillant sur un trône élevé et magnifique; et, finalement, en mourant ignominieusement sur le calvaire qu'en se montrant resplendissant et glorieux sur la montagne du Sinäi. Qui ne tomberait ici dans l'admiration? Qui ne s'étonnerait de la puissance que Dieu fait paraître dans cette faiblesse? Le prophète Elisée put rendre douces les eaux saumâtres en y versant du sel; mais Jésus-Christ, par l'ignominie de la croix, dont les hommes se scandalisaient, attira tous les hommes à lui. Malgré toutes les rigueurs et tout l'éclat de la promulgation de la loi, les hommes abandonnaient Dieu et adoraient les idoles; mais aujourd'hui, l'humilité et les ignominies du Christ ont gagné tous les cœurs, et les hommes, ayant abandonné leurs idoles, sont tous prosternés à ses pieds.

La conséquence de ce long discours, je l'ai déjà donnée en commençant; il vous en souvient bien, je disais que non-seulement la croix et la mort du Sauveur n'étaient point choses ignominieuses, mais plutôt des objets magnifiques de gloire. On connaît l'excellence des causes par l'excellence des effets qu'elles produisent. Quels fruits merveilleux n'ont pas produits la croix et la mort du Sauveur! Et puisqu'il est vrai, comme nous l'enseigne le Sauveur, que l'arbre se connaît par le fruit, que vous semble-t-il que doit être l'arbre de la croix, qui a produit de tels fruits? Par là vous voyez avec combien de raison l'Apôtre a pu dire : « Pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, mais la force de Dieu et sa sagesse pour ceux qui sont appelés, qu'ils soient Juifs ou Gentils. » I Cor. I, 23, 24.

Le catéch. — Vous avez bien conclu, docteur; votre proposition est prouvée; je ne vois pas ce que je pourrais désirer de mieux. Si vous avez autre chose à me dire, je vous en conjure, continuez

de m'instruire. Vous parlez-là d'une si riche matière, que je ne me lasserais jamais de vous entendre.

Le docteur. — Je veux bien; et voici qu'après vous avoir découvert deux causes de la sainte passion du Sauveur, j'en ajouterai une troisième aussi merveilleuse, aussi féconde; seulement, j'en parlerai avec moins de développements, parce qu'il en est traité fort au long dans une autre partie de cet ouvrage. Vous devez savoir, avant tout, ce que je vous ai souvent dit à ce sujet: que la fin principale de la venue du Sauveur, et tout ce qu'il a voulu supporter en ce monde, fut la gloire de son Père céleste; c'est à elle comme à sa fin suprême que s'ordonne la sanctification de l'homme. Sachez encore que rien n'a mieux glorifié Dieu en ce monde que le sang et la force inexpugnable des martyrs; c'est là, en effet, la meilleure marque de la véritable charité, le plus excellent des sacrifices, le dernier effort que la créature raisonnable soutenue par la grâce puisse opérer. Sans doute, dans le ciel, les anges rendent gloire à Dieu, mais ils le glorifient moins que les saints martyrs. Et laissant de côté la sainteté de tant de saints pontifes, de confesseurs, de vierges, et de cette multitude prodigieuse de religieux, qui sont comme les fruits naturels de l'arbre divin de la croix, le nombre des martyrs de toutes les conditions et de tous les âges est si grand, leur constance si admirable, leur foi si ferme, leur fidélité envers le Créateur si inébranlable au milieu des plus cruels tourments, qu'encore que Dieu n'eût pas retiré de la création et de la rédemption du monde opérée par son sang d'autres résultats que celui-là, tous ses soins seraient récompensés, et rien de ce qu'il avait fait n'aurait été inutile. Mais nous parlerons ailleurs de la grandeur de cette gloire; car ici, borné que je suis dans mes paroles, je ne puis suffisamment la faire comprendre et l'expliquer.

Le Fils de Dieu savait donc fort bien qu'il devait y avoir dans son Eglise un nombre infini de martyrs, hommes et femmes, jeunes et vieux, vierges délicates, qui devaient par leur mort offrir au Père éternel ce grand sacrifice de gloire. Il savait bien que rien ne serait propre à les consoler et à les soutenir dans

leurs douleurs comme la vue de ce que lui-même, tout Dieu qu'il était, avait bien voulu souffrir. C'est ainsi que sainte Marguerite, aidée par cette pensée, répondit au tyran qui employait pour la vaincre et promesses et menaces : « Ne pensez pas, ô juge, par vos séductions et vos menaces, faire faiblir mon courage ou me faire abandonner la foi que je dois à mon Seigneur. Car je suis la servante du Christ, qui a souffert et qui est mort pour moi. Ah ! puisqu'il est mort pour moi, je veux aussi me sacrifier pour lui. » Or, le Sauveur, qui désirait si vivement la gloire de son Père éternel, n'ignorait pas combien celui-ci serait glorifié par la foi et par le sang de tant de martyrs, et aussi quel encouragement ce serait pour ces âmes saintes de le voir, lui le premier, l'étendard sacré de la croix à la main, comme le prince et le chef des martyrs ; c'est pourquoi il aurait volontiers supporté non pas une, mais mille morts, s'il eût été nécessaire. Voyez-vous maintenant comment la mort de Jésus-Christ fut un moyen parfaitement adapté à la fin qu'il voulait obtenir, je veux dire à la gloire de son Père ?

Le catéch. — Je le comprends, et laissez-moi vous dire combien vous avez consolé mon âme en lui révélant ces trois principales causes de la mort du Sauveur. Elles prouvent jusqu'à l'évidence ce que vous avez avancé en commençant, à savoir, que la passion du Sauveur, non-seulement n'était pas ignominieuse, mais encore qu'elle manifestait beaucoup d'honneur et une grande gloire. Mais puisque ce mystère est si profond, qu'encore qu'on passât la vie à l'étudier, le temps serait trop court pour épuiser la matière, ainsi que cela résulte de ces paroles de l'Apôtre, qui se glorifie « de ne savoir d'autre science que celle de Jésus crucifié, » I *Cor.* II, 2, je vous proposerai en cet endroit une autre question. La voici. — Il est vrai, et personne ne doute qu'une seule goutte du sang du Sauveur aurait suffi pour racheter le monde, à cause de la dignité infinie de la personne du Fils de Dieu, pourquoi dès lors a-t-il voulu verser tout son sang, et souffrir une mort si cruelle accompagnée de tant d'injures et d'outrages ?

Le docteur. — Les fruits inestimables qui sont nés de ces douleurs et de ces ignominies suffisent pour répondre à votre de-

mande. Néanmoins, je veux encore vous signaler ici rapidement trois autres causes qui ont porté le Sauveur à embrasser tous ces travaux. Pour mieux les comprendre, n'oublions pas deux choses importantes. En premier lieu, ayons devant les yeux ce que nous venons d'avancer, c'est-à-dire la fin principale que le Sauveur se proposait d'atteindre dans sa passion sacrée. Secondement, souvenons-nous de ce principe accepté par tous : Quand une personne d'une humble condition commet une injure notable envers un prince ou un roi, la justice a recours pour la punir à des peines particulières, et elle traite plus rigoureusement cet outrage que s'il s'était adressé à une personne de même condition; plus la personne attaquée est élevée, plus grande est aussi la vengeance; et plus le châtiment est extraordinaire, plus il semble que l'outrage est effacé et oublié, parce que la grandeur du châtiment rejaillit en gloire sur la personne dont il venge les droits. Appliquons ces principes à notre sujet. Jésus-Christ notre Sauveur aimait d'un amour infini la gloire de son Père éternel, si profondément offensé par les iniquités des hommes, et, dans son immense charité, il voulut se charger de satisfaire lui-même pour toutes ces injures, comprenant bien que plus la satisfaction serait grande, plus aussi l'expiation serait parfaite et la gloire de la personne offensée mieux rétablie. Pressé par cet amour profond pour la gloire de son Père, que devait faire le Sauveur, sinon amasser travaux sur travaux, douleurs sur douleurs, outrages sur outrages, afin que l'honneur de la personne outragée fût d'autant mieux sauvé que la satisfaction devenait plus parfaite? Mais ce ne fut pas assez; et voici que l'ardeur dont cette âme sainte était enflammée pour faire oublier par ses douleurs ces injures fut si grande, que tout ceci lui parut insuffisant; et, s'il eût été nécessaire pour atteindre ce but, de souffrir jusqu'à la fin du monde, volontiers son amour s'y serait résigné. Voilà pourquoi il consentit, dans sa passion, à être abandonné de son Père et de sa propre personne divine; il voulut, en souffrant ainsi sans aucune sorte de soulagement et de consolation, rendre sa satisfaction d'autant plus surabondante que ses douleurs étaient plus vives et n'avaient pas de consolateur. Ces douleurs furent

telles que la seule pensée produisit dans le Sauveur le plus étrange phénomène qu'on ait jamais vu, « puisqu'une sueur de sang se répandit sur lui et découla jusqu'à terre. » *Luc. xxii, 44.* Qui pourra dire tout ce que dut souffrir cette âme sainte, quand ses douleurs produisaient au dehors de si puissants effets?

Un sacrifice si excellent offert par une personne d'une dignité si éminente, et embrasé par le feu de la charité incompréhensible qui dévorait son cœur, apaisa la Majesté infinie; et telle fut la valeur de cette satisfaction, que ce sacrifice fut plus agréable au Seigneur que tous les péchés du monde ne l'avaient attristé, et que l'honneur qu'il en reçut dépassa de beaucoup le déshonneur que les hommes, au moins en tant qu'il était en eux, avaient pu lui infliger. Que si vous êtes étonné des outrages que les méchants font subir à ce Seigneur, en le couvrant tantôt d'une robe blanche, tantôt d'une robe écarlate; le traitant comme un fou ou comme un roi de théâtre; considérez aussi combien ces hommes ont su trouver de malice et de crimes pour offenser cette Bonté infinie. Peut-être verrez-vous alors qu'il convenait que Celui qui venait satisfaire pour les hommes, expiât dans autant d'outrages infligés à son adorable personne les injustices commises par les hommes, afin que de cette manière le mal fût compensé par le bien.

Le catéch. — Que ce mystère est profond et élevé, docteur, et combien nous avons besoin d'une lumière particulière du ciel pour pénétrer les merveilles qu'il renferme! A ne considérer le Sauveur, au sein de tant d'opprobres, qu'avec les yeux de la chair, on s'étonne et on se demande si c'est là un état digne de la Majesté souveraine; mais quand on étudie ce mystère aux vives clartés de la foi, quand on en pénètre les causes et les convenances, on n'est plus scandalisé de tout ce que le Rédempteur supporte pour la gloire de son Père; loin de là, on demeure frappé, s'il est possible, de ne pas rencontrer plus de souffrance après tant d'amour et tant de dévouement!

Le docteur. — A nos yeux, les souffrances de Jésus-Christ s'arrêtent là. Mais qui dira ce qu'il a souffert aux yeux de son Père? Devant son Père, les souffrances du Sauveur ont eu tout le mérite de ses désirs; car, aux yeux de Dieu, le désir et la volonté

n'ont pas moins de valeur que les œuvres elles-mêmes, comme on le vit par le sacrifice d'Abraham. *Gen. xxii.* Si vous êtes dans l'admiration en présence de ce désir de Jésus-Christ, et du grand zèle qu'il montra pour la gloire de son Père, jetez les yeux sur ce que cette sainte humanité reçut au moment de sa création, quand elle fut unie au Verbe divin, enrichie et ornée du trésor de toutes les grâces et des excellences dont j'ai parlé plus haut. Il est impossible de s'arrêter à ces considérations sans voir aussitôt la cause de cet amour, l'ordre et la conséquence des choses qui concernent ce mystère; essayez de le faire, et votre âme demeurera suspendue d'admiration devant la bonté et la sagesse de Celui qui a tout disposé avec un si bel ordre.

Voilà, mon frère, la première cause du choix que le Sauveur a fait d'une mort douloureuse et ignominieuse. Il s'est proposé, en second lieu, de devenir la force, l'exemple et la consolation de ces légions de martyrs qui ont procuré par leurs souffrances une gloire souveraine à leur Créateur. J'ai déjà développé cette seconde cause; il n'est pas nécessaire de répéter ici ce que vous avez déjà entendu. La troisième cause de sa mort ne fut autre que les fruits inestimables qu'elle devait produire : vous les connaissez déjà, il en a été longuement traité dans la troisième partie de cet ouvrage, où j'ai cité une multitude d'exemples qui sont comme autant d'aiguillons puissants pour nous faire pratiquer la vertu, et surtout pour nous porter à l'amour d'un Seigneur qui s'est offert spontanément à tous ces supplices à cause de l'ardent amour et du désir violent qu'il avait de nous sanctifier et de nous sauver.

IV.

Comment la passion du Sauveur porte notre cœur à l'aimer de toutes ses forces.

Le catéch. — Jusqu'ici, docteur, vous avez cherché à confirmer ma foi et à me révéler, aux purs rayons de la lumière de Dieu, ce dont j'avais besoin pour comprendre ce mystère. Rien ne pouvait convenir davantage à mes besoins et aussi à mon état de catéchumène. Mais comme le plus excellent fruit de la doctrine est la charité, je voudrais vous demander de franchir les

limites de la doctrine, et, après m'avoir si bien entretenu de ce qui a rapport à la lumière de l'intelligence, de me parler aussi de ce qui peut servir à enflammer ma volonté d'un brûlant amour envers ce Rédempteur si clément. Un si grand bienfait réclame la reconnaissance, et ce qui procède d'un immense amour ne se peut payer que par l'amour.

Le docteur. — Nous avons tout autant de motifs d'aimer ce très-doux Rédempteur qu'il a reçu de blessures et porté de plaies sur sa chair sacrée ; chacune de ces blessures étant un témoignage nouveau et une nouvelle manifestation de son amour, elles demandent toutes de notre part un retour sincère de compassion et d'amour. Nous n'aurions pas le temps de donner ici toutes les raisons et tous les motifs qui nous portent à aimer notre Libérateur ; d'ailleurs nous les avons fait connaître en détail en divers endroits de ce traité. En voici deux toutefois que je veux signaler : le premier est la grandeur du bienfait de la rédemption ; le second, l'étendue de la bonté divine, qui brille d'un plus vif éclat dans ce mystère que dans tous ses autres ouvrages. Pour ce qui regarde la grandeur du bienfait de la rédemption, nous ne parviendrons jamais à la connaître en cette vie. De même que nous ne pourrons entendre combien sont grandes la gloire et la beauté de notre Créateur, jusqu'à ce que nous le voyions lui-même, ainsi ne connaissons-nous l'étendue des bienfaits du Rédempteur qu'autant que nous jouirons dans le ciel du plus grand fruit que nous devons retirer de sa passion, je veux dire de la gloire éternelle. Mais alors le juste prendra place au milieu des chœurs des anges, et là, contemplant face à face la beauté infinie du Créateur, il goûtera dans la paix la plus profonde des délices inestimables, sans craindre de jamais les perdre. Seulement, il comprendra que les biens dont il jouit lui ont été surtout acquis par les plaies précieuses qu'il y pourra voir encore imprimées sur le corps sacré du Sauveur, comme un mémorial éternel d'une infinie miséricorde. Dès lors plus de doutes pour lui ; il saura combien est magnifique ce bienfait lui-même et il se sentira pénétré du plus vif amour pour Celui qui le lui a mérité. Alors aussi il adorera dans le plus grand respect et avec la plus vive

reconnaissance ces plaies glorieuses par lesquelles tous ces biens lui sont venus, et qui lui ont servi comme de portes pour entrer en possession du souverain bien. Oh ! quels accents de louanges sur ses lèvres ! quelle dévotion ! quelles actions de grâces ! quel amour envers un si grand bienfaiteur ! Quoique privés dans ce monde de cette connaissance, nous ne devons pas cesser de louer ce Seigneur plein de compassion pour nos fautes et de lui rendre nos plus vives actions de grâces ; car, au lieu de la colère et des châtiments que nous avons mérités, nous ne connaissons plus que la miséricorde, le Sauveur ayant pris sur lui la peine qui nous était due, afin de satisfaire pour nos fautes et de nous réconcilier ainsi avec son Père éternel.

Voici en quels termes vous devez témoigner au Sauveur votre reconnaissance ; ces paroles, le prophète Isaïe nous apprend que lorsque le jour de la gloire sera venu, les fidèles les chanteront en présence de Dieu : « Je vous louerai, Seigneur, car vous vous êtes irrité contre moi ; mais votre fureur s'est calmée, et vous m'avez consolé. Voilà que mon Dieu est devenu mon Sauveur ; j'agirai avec confiance et je ne craindrai pas, le Seigneur est ma force ; il est ma gloire, il s'est fait mon salut. Vous puiserez avec joie des eaux vives aux fontaines du Sauveur, et vous direz en ce jour : Chantez le Seigneur et invoquez son nom ; faites connaître ses voies admirables sur les peuples ; souvenez-vous que son nom est le nom par excellence ! Chantez le Seigneur parce qu'il agit avec magnificence, et annoncez ses œuvres à toute la terre. » *Isa.* XII, 4-5.

Le catéch. — Il est vrai, docteur, voilà des paroles qui respirent l'amour, la consolation, la confiance, et nous devrions les avoir sans cesse sur nos lèvres, puisqu'elles expriment bien la grandeur de ce bienfait. Telle est donc la première cause qui doit allumer dans notre âme l'amour de ce Rédempteur très-clément. Si vous le voulez, parlez-moi maintenant de la seconde.

Le docteur. — La seconde cause qui doit nous porter à aimer Jésus-Christ n'est autre, comme je vous l'ai dit, que la grandeur de la bonté qui éclate dans ce mystère. Vous saviez déjà que le bien est l'objet, ou, pour parler plus clairement, le but vers lequel

tend sans cesse la volonté, et qu'aussi il n'y a rien qui la meuve plus fortement. Or, pour connaître cette bonté suprême, nous devons toujours avoir présente à la pensée cette magnifique parole de saint Denys, si souvent répétée dans cet ouvrage : « La bonté aime continuellement à se communiquer; » c'est-à-dire, elle cherche à répandre le bien qu'elle possède et à façonner les autres à son image. D'où il suit que plus une chose sera bonne, plus elle participera à cette condition et plus elle aimera à communiquer le bien qui est en elle.

Le catéch. — Cela résulte naturellement de ce que vous avez dit. En effet, si nous avons coutume de dire que le blanc divise la vue tandis que le noir la rassemble, il s'ensuit que plus une couleur sera blanche plus notre vue sera divisée, et plus elle sera noire plus notre vue sera ramassée. On déduit identiquement les conséquences du principe que vous avez donné plus haut sur la nature de la bonté; un être sera donc d'autant plus communicatif de sa nature que celle-ci sera plus excellente.

Le docteur. — C'est cela. Mais, écoutez : Dieu étant souverainement bon, désire infiniment de se communiquer à toutes ses créatures, en se proportionnant à la capacité de chacune d'elles, ainsi que nous l'apprend saint Denys; c'est là son désir, et il l'exécute toujours à moins que les créatures n'y mettent elles-mêmes obstacle. Seulement, s'il s'agit des créatures intelligentes, comme des anges et des hommes, ces créatures étant par elles-mêmes capables de plus grands biens, Dieu nourrit un désir souverain de les rendre semblables à lui, c'est-à-dire bonnes et saintes et partant bienheureuses, tout autant de qualités qu'il possède lui-même. Ce grand désir qu'il avait de communiquer sa bonté et sa sainteté fut la raison qui le poussa à relever l'homme déchu. Certes, les moyens de réaliser ce magnifique dessein ne lui manquaient pas; mais il s'est moins arrêté dans son choix à ce qu'il pouvait faire, qu'à ce qui convenait davantage à notre sanctification et à la perfection de ses œuvres. Il vit donc que le meilleur et le plus parfait moyen d'arriver à sa fin était de faire un prodige nouveau, la plus grande et la plus étrange chose qu'on pût rêver, c'est-à-dire de s'abaisser jusqu'à l'humanité, et

de réaliser ainsi la surprenante merveille d'un Dieu-Homme. Et, en effet, c'était un homme qui, en tombant, avait détruit le monde, il convenait qu'un homme vînt le réparer ; mais si, en tant qu'homme ses actions devenaient méritoires et satisfaites, en tant que Dieu le Sauveur communiquait par son humanité sainte la puissance et la valeur indispensables à une œuvre aussi importante que la rédemption du genre humain. On voit par là que le Sauveur a voulu, en agissant avec miséricorde, sauvegarder les droits de la plus stricte justice, afin de ne pas séparer ici la miséricorde et la justice, ces deux sœurs inséparablement unies dans toutes les œuvres divines. Voilà pourquoi il a résolu de prendre sur lui toutes nos dettes et toutes nos fautes, et de satisfaire pour toutes non plus en offrant le sang des agneaux et des boucs, comme cela se faisait autrefois, mais en versant son propre sang et en donnant son innocente vie, afin de payer avec la mort qu'il ne devait pas celle que nous devons tous à cause du péché. Méditez donc, mon frère, le récit de cette mort sacrée avec toute l'humilité et toute la dévotion dont vous serez capable ; ne vous contentez pas d'un coup d'œil général et hâté ; approfondissez-en toutes les circonstances, et ces trois en particulier : la dignité de la personne qui souffre, l'indignité des choses qu'elle souffre, et surtout la cause pour laquelle elle les souffre ; ces considérations vous plongeront dans l'admiration et susciteront dans votre cœur de saintes émotions.

Puis, après ces premières réflexions, élevez vos regards et considérez la majesté du Seigneur qui souffre ; voyez à quel état est réduit Celui dont il est dit dans saint Jean, qu'il porte sur sa cuisse et sur ses habits cette inscription si magnifique : « Roi des rois et Seigneur des seigneurs, » *Apoc.* xix, 16 ; Celui qui, d'après le même évangéliste « est l'alpha et l'oméga, c'est-à-dire le principe et la fin de toutes choses, » *ibid.* xxii, 13 ; Celui qui, selon le saint homme Job, « étend tout seul les cieux, qui marche sur les flots de la mer, qui commande au soleil de ne point se lever au matin, et aux étoiles de ne pas donner leur lumière, et qui est parfaitement obéi, » *Job*, xx, 7-8 ; Celui « dont les œuvres sont grandes, incompréhensibles, merveilleuses, innombrables ; »

Job, ix, 10; Celui dont Daniel a pu dire que « mille millions d'anges le servaient, et que dix mille millions de ces esprits souverains étaient devant lui, » *Dan.* vii, 10; Celui qui, par un simple mouvement de sa volonté, créa tout l'univers, comme dit le Sage, et devant la face duquel tout ce qu'il contient n'est pas plus qu'une goutte de rosée qui tombe le matin. *Sap.* xi, 18-23. Ce Dieu si grand et si puissant a bien voulu, par sa propre volonté, souffrir tous ces raffinements de douleurs et d'injures pour expier les recherches des délices et de la malice avec lesquelles les hommes avaient offensé leur créateur. Or, tout cela, il l'a supporté avec tant de cœur et de bonne volonté, que rien, dans sa passion sacrée, ne lui est arrivé sans qu'il l'ait librement accepté et voulu; toujours est-il qu'il ne désirait pas le péché de ceux qui le faisaient mourir, quoiqu'il fit servir leur malice à notre remède.

C'est ainsi qu'il a consenti, par amour pour nous, à être pris comme un malfaiteur, couvert de crachats comme un blasphémateur, tourné en dérision par Hérode comme un insensé, couronné d'épines comme un roi de théâtre, diffamé comme un menteur, accusé comme un séditieux, enfin condamné à la mort et à la mort de la croix. Voilà comment le Seigneur, qui « soutient sur trois doigts la masse de la terre, » *Isa.* xl, 12, fut attaché par trois clous à la croix; Celui qui est la gloire et la beauté des anges, fut crucifié entre deux voleurs; « Celui que tous les astres du matin louaient, et dont tous les enfants de Dieu célébraient la gloire, » *Job*, xxxviii, 7, a entendu les injures et les blasphèmes des pécheurs; Celui dont le soleil et la lune admiraient la beauté, a été bafoué et couvert de plaies comme un lépreux; Celui que les anges ne cessent de contempler a été défigurés et obscurci par la présence de la mort; Celui « dont les Séraphins chantent la gloire dans le ciel, en disant : Saint, Saint, Saint, » *Isa.* vi, 3, les méchants l'ont blasphémé sur la terre par ces cris impies : Crucifiez-le, crucifiez-le; qu'il meure! qu'il meure! « Celui devant lequel toutes les nations sont comme si elles n'étaient pas, » *Isa.* xl, 17, est comparé à Barrabas, qu'on lui préfère; Celui qui est la source de toutes les délices du paradis est abreuvé de fiel et de vinaigre; Celui qui donne aux campagnes un vêtement de

beauté, nous le contemplons sur la croix dépouillé de ses vêtements et exposé tout nu aux regards du peuple; Celui qui est l'océan de tous les trésors et de toutes les richesses n'a pas de quoi reposer sa tête sur cet arbre de douleurs; Celui devant la face duquel les colonnes du ciel tremblent et les intelligences qui meuvent les cieux sont à genoux, est bafoué par des soldats, qui, fléchissant le genou devant lui, lui crachent au visage et lui donnent des soufflets. *Matth.* xxvii, 30. Qu'a donc été tout ceci, sinon un des plus cruels spectacles et une des plus lamentables tragédies que la malice humaine puisse inventer? « Voici que les soldats rassemblant autour de Jésus toute la cohorte du président, et elle était nombreuse, en présence de tous ces hommes réunis, ils le couvrirent d'un vieux manteau de pourpre, et, entrelaçant une couronne d'épines, ils la placèrent sur sa tête et mirent un roseau dans sa main droite en guise de sceptre royal. Puis, ils le traitèrent par dérision comme un roi, ils fléchirent le genou devant lui et le raillèrent en disant : Salut, roi des Juifs. En même temps ils lui crachaient au visage, ils prenaient le roseau et lui en donnaient à coups redoublés sur la tête. » *Matth.* xxx, 27-30. Enfin, ils le souffletaient au milieu des plus grands éclats de rire. Or, tout ceci ne fut pas l'œuvre d'un seul soldat, tous y eurent leur part; car tous voulaient être ministres de cette fête et exercer leur bras sur la face auguste du Sauveur. Pour lui, il ne cachait point son visage dans ses mains et ne cherchait pas à le dérober aux coups de ses persécuteurs, afin que cette prophétie d'Isaïe reçût son entier accomplissement : « Je n'ai point détourné mon visage des outrages et des crachats de l'ignominie. » *Isa.* l, 6.

Après cela, que pouvait faire de plus cette incompréhensible majesté? Comment pouvait-elle s'abaisser davantage? Qu'est ceci, Seigneur? Quel est cet abîme de bonté, de miséricorde et de charité? Vous avez tout fait avec nombre, poids et mesure. La mer et la terre sont grandes, mais elles ont leurs bornes. Les cieux sont encore plus étendus, mais eux aussi ont des limites qu'ils ne dépassent pas. Le nombre des étoiles est infini, « néanmoins vous les comptez et vous les appelez chacune par leur nom. »

Ps. cXLVI, 4. Mais dans cet ouvrage de votre immense bonté et de votre amour infini envers les hommes, vous avez voulu qu'il n'y eut ni nombre, ni poids, ni mesure; vous avez voulu y dépasser toutes les bornes, aller au-delà de tous les désirs, laisser bien loin en arrière toutes les espérances, et arriver par-delà tout ce qui se pouvait imaginer. C'est pourquoi vous vous êtes offert à tant de peines cruelles, vous avez voulu supporter tant d'injures et verser sur nous, si nous voulons ouvrir nos cœurs pour les recevoir, des torrents infinis de grâces.

V.

Comment Jésus-Christ fut amené à souffrir par son immense bonté.

Puisque la passion du Sauveur a été l'œuvre la plus étonnante et la plus admirable qui se soit réalisée dans le monde, et puisque nul ne se sent entraîné à faire des choses grandes sans de grandes récompenses et de puissants intérêts, quels sont ceux qui ont pu porter ce Seigneur à de si douloureux sacrifices? L'espérance de la gloire soutenait les martyrs dans leurs douleurs et tempérait l'amertume de leurs souffrances. Saint Paul savait « qu'une couronne de justice lui était réservée et qu'il devait la recevoir de la main de Dieu. » *II Tim. IV, 8.* David s'excitait à l'accomplissement des commandements par l'espoir des récompenses qu'il attendait. Mais vous, Seigneur, quelle récompense, quelle couronne attendiez-vous en retour de vos immenses travaux? Il est clair que vous n'en pouviez recevoir aucune que vous n'eussiez déjà. Qu'est-ce donc, ô Seigneur, qui vous a porté à prendre sur vos épaules une si lourde charge? Pouvez-vous retirer de votre dévouement quelque joie nouvelle? Non, assurément, puisque vous êtes infiniment bienheureux? Espérez-vous un accroissement de puissance, de science ou de commandement? Non plus, car en vous étaient renfermées toute puissance, toute science et toute autorité. Mais peut-être que votre gloire y devait puiser un éclat nouveau? Rien de tout cela ne pouvait avoir lieu en vous. N'êtes-vous pas, en effet, par votre substance divine à l'abri de tout changement? O substance immuable, vous êtes tellement remplie de tous les biens, qu'il ne peut se produire en vous ni nouveauté,

ni altération, ni accident, à cause de la simplicité et de la pureté souveraine de votre incomparable divinité. Quand même vous auriez créé mille mondes et que tous ces mondes emploieraient leurs forces à célébrer vos louanges, votre gloire n'en serait pas augmentée ; elle ne serait pas non plus diminuée, quand même ils disparaîtraient tous ensemble dans les horreurs du néant. D'où vient donc, ô mon Dieu, que vous avez voulu embrasser cette croix si pesante ? « Qui est-ce qui fait la guerre à ses frais ? Qui plante une vigne et ne mange pas de ses fruits ? Qui est-ce qui fait paître un troupeau et ne mange pas de son lait ? » I *Cor.* ix, 7. Qui consent à faire une action sans en attendre aucun résultat ?

Mais si aucun de ces motifs ne vous atteint, peut-être vous serez-vous laissé toucher par les prières, les services et les mérites des hommes ? Mais il est évident qu'il ne peut en être ainsi ; car, en dehors des fruits de votre passion sacrée, tous les hommes naissent enfants de colère et vos ennemis : ils ne peuvent dès lors ni mériter, ni rien faire d'agréable à vos yeux. Quand je passe tous ces motifs en revue, je vois qu'il n'y en a qu'un seul auquel vous puissiez être accessible, et celui-là n'est autre que votre miséricorde, votre charité, votre bonté. Ah ! Seigneur, si votre nature divine était passible, nous serions moins étonnés de votre passion, mais que votre faim et votre soif des souffrances aient été si vives pour notre remède, que, ne pouvant souffrir de votre propre nature, vous ayez trouvé, dans l'inépuisable ressource de vos inventions, le secret de vous unir à une nature mortelle et passible d'une union tellement étroite, qu'on a pu dire en toute vérité, que celle-ci souffrant et mourant, Dieu souffrait et mourait, encore qu'il ne pût être question en cela de la nature divine, voilà qui surpasse toute admiration, voilà qui surprend et transporte tous les esprits humains ! C'était peu pour votre bonté infinie d'avoir créé l'homme avec tant de dignité et tant de grâces ; c'était peu de l'avoir créé capable de posséder votre gloire, et d'avoir fait pour lui le soleil, la lune, les étoiles, les cieux, la terre, la mer et tout ce qui existe dans ces éléments ; c'était beaucoup en soi, mais pour vous ce n'était rien, parce que ces bienfaits ne vous avaient rien coûté. Il vous semblait que l'immensité de

vosre bonté n'était pas entièrement déclarée, si vous ne la témoigniez par quelque action de dévouement personnel. Ah! quelle autre bonté que la vôtre pouvait s'étendre jusque-là? Quelle bonté pouvait être estimée digne de vosre grandeur, sinon celle-là? Vit-on jamais un maître mourir pour son serviteur? Vit-on jamais surtout un si puissant Seigneur se dévouer pour un si vil et si misérable esclave? Le prophète David admirait comment l'homme étant une créature si vaine, « vous vous étiez fait connaître à lui? » *Ps. cxliii, 3.* Combien plus se serait-il étonné en vous voyant, non plus seulement vous souvenir de lui, mais encore souffrir et mourir en sa faveur? Quoi! supposé que vous fussiez décidé à mourir, vous auriez bien pu faire choix d'une mort courte et glorieuse; mais de vous voir préférer une mort ignominieuse et si lente que pendant trois heures vous demeurâtes suspendu à la croix, le corps toujours incliné vers la terre par son propre poids, et vos plaies toutes ouvertes sous ces efforts déchirants, sans aucune consolation divine ou humaine, c'est pour nous le sujet d'un étonnement souverain : comment demeurer insensible en présence d'une charité et d'une bonté si étrange? Quel est le martyr qui ne donne accès aux consolations qui lui viennent de Dieu? Qui consent à être abandonné de ses amis, de ses disciples et de ses proches au milieu des douleurs? Qui voulut jamais avoir une mère innocente pour témoin de son supplice, et multiplier par cette présence l'amertume de ses douleurs? Et si vous vouliez tant dans cette satisfaction sauvegarder les droits de la plus stricte justice, était-il juste donc que l'offensé prît sur lui de satisfaire pour le coupable, et payât la dette que celui-ci a contractée par sa faute?

Mais parce que je désire que vous ayez toujours dans la mémoire les merveilleuses propriétés de la bonté divine, afin que vous vous en aidiez quand vous voudrez méditer sur la passion sacrée du Sauveur, je vais les résumer ici rapidement. Premièrement, le Sauveur a eu tellement faim et soif de souffrir pour notre amour et de nous déclarer ainsi sa bonté, que, se trouvant impassible dans sa nature propre, il a daigné s'unir une nature mortelle et passible qui lui permit de satisfaire le désir qu'il avait

de s'immoler pour nous. Secondement, Jésus-Christ, Seigneur, souffre pour son esclave ; Roi, il s'immole pour son vassal, et dépasse par cela seul les bornes de tous les dévouements connus. Troisièmement, c'est l'innocent qui s'immole ici pour le coupable, l'offensé qui demande pardon à l'offenseur et veut bien satisfaire à sa place. Quatrièmement, la victime se sacrifie en tant que Dieu, sans aucune vue d'intérêt personnel, puisqu'il ne saurait y avoir en Dieu ni nouveauté, ni altération, ni changement. Cinquièmement, elle souffre sans aucune consolation divine ni humaine. Sixièmement, elle supporte les plus grandes souffrances imaginables et ne recule ni devant leur énormité, ni devant leur ignominie. Septièmement, si elle semble rechercher pour nous guérir le plus coûteux de tous les remèdes, ce n'est pas qu'elle n'en pût mettre un grand nombre d'autres en usage, mais elle choisit celui-ci de préférence, à cause des fruits inestimables qu'il devait produire. Chacune de ces considérations, mon frère, peut devenir pour vous un riche sujet de réflexions pieuses.

Puis, ce que j'ai dit jusqu'ici et ce qui sera dit dans la suite est une réponse suffisante à la demande que vous m'avez adressée au commencement au nom des infidèles, qui regardent comme ignominieuses la passion et la mort du Sauveur. L'Apôtre donne la raison de cet aveuglement quand il dit que le prince de ce monde a obscurci les yeux des infidèles pour les empêcher d'apercevoir la splendeur de la gloire du Christ, contenue dans sa sainte passion. Loin d'être ignominieuse, cette passion, nous le pouvons affirmer en toute vérité, est la plus glorieuse de toutes les œuvres divines ; et de tout ce que Dieu a pu faire ou fera encore jusqu'à la fin du monde, rien n'égale la gloire qui découle de ces ignominies. En effet, dans aucune de ses œuvres, Dieu ne nous donne un témoignage aussi éclatant de sa bonté que dans celle-ci, où il se dévoue lui-même à tant d'outrages et de douleurs pour nous rendre bons et saints. Si nous rencontrons un homme dont la vie aurait été occupée à faire du bien aux autres, à supporter même pour eux d'innombrables travaux, comme saint Paul, et qui, pour couronner tous ces bienfaits, voudrait endurer la mort, nous ne chercherions pas hors de lui

d'autres preuves de sa bonté. Nicéphore raconte qu'un saint diacre, nommé Benjamin, ayant été fait prisonnier, au temps du roi Sapor, le roi, à la prière de l'ambassadeur romain, lui fit rendre la liberté, à condition qu'il ne travaillerait plus à la conversion des Gentils, comme il avait coutume de faire avant sa captivité; dans le cas contraire, il le menaçait de mort. Mais le saint homme ne voulut point se soumettre aux volontés du tyran, et il protesta que la crainte de la mort ne l'empêcherait jamais de travailler à la conversion et à la sanctification des âmes. Il tint parole; mais il paya son courage dans les plus horribles tourments : on ne peut lire sans frissonner le récit de son martyre, que la pudeur nous défend de rapporter ici. Qui ne voit combien c'est une grande preuve de bonté de tant faire et de tant souffrir pour corriger les méchants et les rendre bons? Si le Sauveur a pu dire qu'il n'y avait pas de plus grande marque d'amour que de donner sa vie pour son ami, on peut dire aussi que la plus grande preuve de bonté qu'on puisse trouver consiste à donner sa vie pour rendre les autres bons. Qu'elle est donc profonde la bonté que le Seigneur de toute la création fait briller dans ce mystère, puisqu'il meurt dans un dessein tout semblable? Les saints souffraient pour la même raison, mais ils étaient assurés de leur consolation et de leur couronne; d'ailleurs, ils étaient hommes, et ils se dévouaient pour des hommes : ici c'est le Seigneur de la création tout entière qui se dévoue pour de misérables vermineux, et cela sans nécessité, sans consolation, sans espoir d'aucune sorte d'avantage et dans les circonstances que j'ai fait connaître plus haut. Peut-on concevoir une bonté plus grande? Et puisque la bonté, au moins d'après notre façon de comprendre, est ce qu'il y a de plus glorieux en Dieu; puisqu'elle est l'attribut dont se glorifie le plus Celui que les Séraphins ne cessent d'exalter en disant : Saint, Saint, Saint; puisque dans les choses spirituelles le bien se confond avec le beau, et que, dans cet ordre d'idées, ce qui est meilleur est aussi ce qui est plus élevé et plus glorieux; comment ne pas conclure que la passion de Jésus-Christ n'est pas le moins du monde ignominieuse, et que toutes les œuvres que Dieu a faites ou fera, depuis le commence-

ment du monde jusqu'à la fin, unies ensemble, lui procurent moins de gloire que celle-ci toute seule? Ils sont donc souverainement différents les regards et les jugements de la chair des regards et des jugements de l'esprit!

La passion sacrée du Sauveur a dès lors été un remède efficace dans l'œuvre de notre sanctification. Voyez tous les fruits de sainteté qu'elle a fait germer dans le monde et que je vous ai déjà fait connaître! Regardez : avant la passion, Dieu était à peine connu dans un coin de la Judée, encore même y était-il très-mal servi; après la passion, la connaissance de Dieu se propagea dans l'univers entier, et dans toutes les parties du monde se lèvent, innombrables et fervents, des martyrs, des confesseurs, des vierges, des légions de religieux et de moines, comme je vous l'ai déjà dit ou comme je vous le dirai plus loin.

Le catéch. — Ah! docteur, c'en est trop; je ne puis plus contenir mon admiration, ni mes actions de grâces, ni mes chants d'allégresse! Laissez-moi bénir cette charité, cette piété, cette miséricorde, qui sait se découvrir à nous d'une manière si élevée? Cette bonté, si différente de toutes les bontés créées, ne peut appartenir qu'à la majesté de Dieu! Si la bonté de Dieu, en effet, surpassait infiniment toutes les bontés créées, il devait trouver pour se manifester des moyens particuliers, inconnus à toutes les créatures, afin qu'agissant ainsi, elle demeurât toujours dans une sphère élevée et à elle propre. Quelle différence y aurait-il autrement entre la bonté de Dieu et celle des saints?

Le docteur. — Vos observations sont justes. Mais j'ai parlé très-explicitement de la bonté de Dieu dans la première partie de ce traité, et, pour abréger, je vous renvoie à ce que j'ai dit. Vous y trouverez une considération que je voudrais répéter mille fois dans le cours de cet ouvrage. Après avoir montré combien étaient grandes la toute-puissance et la sagesse de Dieu, manifestées dans la beauté de ses œuvres, et surtout dans la création du monde et dans la résurrection générale des corps, en présence de cette nouvelle vie que tous les corps passés, présents et futurs, qu'ils aient été dévorés par les poissons, les oiseaux et les hommes ou submergés par les eaux du déluge, recevront à la fin des temps,

en étant rendus à leur première condition, je disais que l'intelligence ne pouvait penser sérieusement à ces choses sans admirer une telle sagesse et un si grand pouvoir. Puis j'ajoutais que si les œuvres de la toute-puissance et de la sagesse de Dieu confondent tous les entendements et les jettent dans la surprise la plus profonde, les œuvres de sa bonté ne sont ni moins étonnantes, ni moins admirables. Dieu n'estime pas moins sa bonté que sa puissance, et il ne désire pas moins se manifester sous le premier que sous le second de ces attributs. Mais ce dessein, comment aurait-il pu l'accomplir, sinon en employant le moyen dont je parle? Créer mille mondes, communiquer à toutes les créatures qu'ils pourraient contenir les trésors, les richesses et les grâces dont il a orné les Séraphins, qu'était-ce pour Dieu? Il n'avait qu'à vouloir et tout aurait été fait sans effort et sans qu'il lui en coûtât davantage. C'est pourquoi cette œuvre de sa bonté nous eût moins étonnés que les œuvres de sa toute-puissance et de sa sagesse, puisqu'il n'y a pas grand mérite à donner ce qui ne coûte rien. Comment donc Dieu pouvait-il manifester sa bonté d'une manière glorieuse? Il n'avait point d'autre manière de le faire que celle que choisit son divin Fils. Sans doute le Fils de Dieu pouvait choisir pour communiquer sa bonté et sa sainteté une foule de moyens; néanmoins il s'arrêta à sa passion sacrée. Par elle, il jetait des charbons de feu d'amour sur nos cœurs; par elle, il nous donnait d'admirables exemples et des aiguillons puissants pour les vertus; par elle, il nous engageait, il nous forçait même à l'aimer, lui qui nous aimait tant et qui souffrait tant à cause de nous. Et pour donner à la vertu de nouvelles forces et de plus grandes faveurs, le Seigneur de toute la création, ce Roi des rois, ce Seigneur des seigneurs, ce Dieu des dieux a bien daigné s'abaisser jusqu'aux extrémités que vous savez, sans qu'il pût attendre de ces abaissements aucune espèce de profit et d'intérêt. C'est cette œuvre, c'est ce témoignage de bonté qui transporte les cœurs, suspend les entendements, étonne et terrasse ceux qui les considèrent avec attention. Aussi, lorsque les saints contemplaient ce mystère et pénétraient sa grandeur à la lumière de l'Esprit-Saint, ils tombaient en extase et perdaient bientôt

l'usage de leurs sens, tant l'intensité de l'admiration que leur inspirait cette bonté était profonde et excitait toutes les forces intérieures de l'âme, en imposant silence à tous les mouvements du corps.

Mais, pour revenir à notre sujet principal, comme c'est le propre de la bonté de se communiquer à tous, et dès lors celui de la bonté souveraine de désirer infiniment de se communiquer, vous devez comprendre la grandeur du désir que le Sauveur avait de se donner, c'est-à-dire de nous rendre bons et saints comme lui. Il veut donc que nous imitions la pureté de sa vie, la simplicité de ses mœurs, sa charité et son amour du prochain, son obéissance et son amour envers Dieu, la condition et l'innocence des anges enfin, de telle sorte que, encore qu'enfermés dans un corps corruptible, nous puissions néanmoins faire l'office des substances incorruptibles, et qu'en ayant le corps sur la terre, nous tenions nos pensées et nos désirs dans le ciel.

Tels furent donc l'ardeur et le désir que cet époux céleste avait de communiquer aux âmes cette grande pureté et cette beauté nouvelle, que, voyant combien ses douleurs et ses tourments lui seraient utiles pour atteindre ce but, il n'a pas hésité à s'y exposer. C'est ce que l'Apôtre a voulu nous faire entendre lorsqu'il a dit : « Que le Sauveur, voyant la joie devant ses yeux, a embrassé la croix et a méprisé la honte et l'ignominie qui y étaient attachées. » *Hebr.* XII, 2. Quelle pouvait être cette joie, sinon celle que cette âme sainte devait recevoir de la satisfaction et de la beauté de tant d'âmes qui devaient être embellies et sanctifiées par la vertu et les mérites de son précieux sang? Mais expliquons ceci avec plus de détails, afin de mieux faire entendre la grandeur de cette joie.

Le Sauveur, à qui toutes les choses futures étaient présentes, mettait devant ses yeux la beauté des âmes des saints pontifes et docteurs de son Eglise : Augustin, Ambroise, Grégoire, Basile, Chrysostome, et tant d'autres dont le nombre est infini, qui ont brillé dans son Eglise, comme les étoiles au ciel, et dont la science et la sainteté ont éclairé le monde. Il se représentait la beauté des âmes de ces moines illustres, Paul, Antoine, Hilarion, Arsène,

Silvain, Macaire, et tant d'autres solitaires, dont la vie plus qu'humaine présentait l'admirable spectacle de créatures qui vivaient dans la chair comme de purs esprits, et qui, ayant leur corps sur la terre, s'élevaient en esprit jusqu'au plus haut des cieux. Il voyait la beauté spirituelle des Benoît, des Bernard, des Dominique, des François, et d'une infinité de religieux qui devaient, sous la bannière de ces glorieux capitaines, suivre leurs traces, renoncer par la pauvreté aux biens du monde, par l'excellence de la chasteté aux joies du mariage, et par l'obéissance aux exigences de la volonté propre, afin que, libres de tout souci temporel, ils pussent s'occuper exclusivement de l'amour et du service de leur Créateur. Il considérait la pureté et la splendeur de tant de vierges illustres, des Cécile, des Marguerite, des Agnès, des Apollonie, des Inès, des Lucie, des Dorothee, des Catherine, et d'un grand nombre d'autres vierges qui triomphèrent, malgré la faiblesse de leur sexe, de tous les efforts du monde, et conservèrent sur la terre la pureté des anges du ciel, en versant tout leur sang pour la gloire de leur époux céleste et en trempant les couronnes blanches de leur pureté immaculée dans la pourpre de leur martyre. Mais ce qui réjouissait davantage son âme sainte, c'était la vue de la foi, de la constance et de la force inexpugnable des martyrs très-glorieux, Cyprien, Laurent, Vincent, Denys, Ignace, Polycarpe, Maurice, et d'une foule d'autres généreux soldats qui devaient si valeureusement combattre, remporter tant de belles victoires, triompher enfin de tous les empereurs de l'univers et de toute la puissance de l'enfer, pour ne pas se départir en un seul point de la fidélité qu'ils avaient jurée à leur légitime empereur et maître. La vue d'un aussi merveilleux spectacle procurait à son âme sainte une si grande joie, qu'il embrassa la croix, ainsi que nous l'avons dit, pour orner toutes ces âmes de la pourpre précieuse de son sang. C'est ce que veut exprimer l'Apôtre quand il dit : « Vous, époux, aimez vos épouses comme Jésus-Christ aime l'Eglise, jusqu'à se livrer lui-même pour elle, afin de la sanctifier et de la rendre sans rides et sans souillures. » *Ephes. v, 25-27*. C'est aussi sans doute de cela que s'entretenaient Moïse et Elie au jour glorieux de la

transfiguration, et il est à croire qu'après s'être entretenus de la mort qu'il devait souffrir à Jérusalem, ils traitèrent des fruits inestimables qu'elle devait produire et de la grande joie que le Sauveur en devait lui-même recevoir. Voilà encore sans doute les joies et l'abondance qu'apercevait Isaïe, lorsqu'en parlant de la passion du Seigneur il disait, que « son âme, après avoir été dans la douleur, verrait et serait rassasiée de joie, » *Isa.* LIII; c'est-à-dire que par le mérite des grands travaux que le Sauveur devait subir dans son corps et dans son âme, il connaîtrait les fruits admirables de son sacrifice, la conversion et la rénovation du monde, et que l'intelligence qu'il en aurait remplirait son âme d'une telle joie et d'un si grand contentement que sa volonté en serait entièrement satisfaite, et qu'il regarderait comme bien employé tout ce qu'il aurait souffert pour obtenir de pareils résultats. Ah! il était juste que Celui qui n'avait pas hésité à souffrir une mort ignominieuse, tant était vive la soif qu'il avait du salut de nos âmes, ne fût pas privé du rassasiement complet de ses désirs.

Le Sauveur, ayant ainsi sous les yeux tous ces avantages incomparables, aurait souffert avec un empressement volontaire, non plus une seule mort, mais, s'il l'eût fallu, mille morts aussi cruelles. Encore même tout cela n'eût rien été pour lui au prix de son obéissance et de la gloire de son Père éternel, de la réformation et du salut du monde; car il voyait bien que ce bienfait souverain nous donnait la force et le courage de nous livrer sans faiblesse à la pratique des plus difficiles vertus.

Ces trois circonstances dont j'ai parlé, mon frère, vous devez les avoir toujours présentes à la pensée, pour allumer dans votre âme l'amour de cet aimable Rédempteur. Et pour que vous retiriez plus d'utilité de ce saint exercice, je crois devoir vous donner un avis très-utile : Quand vous vous livrez à la contemplation des douleurs et des ignominies du Sauveur, ayez toujours devant les yeux la grandeur du Seigneur qui souffre et qui n'est autre que ce Dieu puissant dont je vous ai parlé plus haut, et souvenez-vous aussi que s'il souffre, c'est pour nous racheter de la manière la plus excellente. Cette pensée transportera votre âme

d'admiration et fera naître en vous l'amour d'une bonté incompréhensible, descendue par amour pour vous jusqu'à un tel degré d'abaissement.

Que si le démon veut se servir de ces considérations pour vous scandaliser, souvenez-vous encore de ce que je vous ai dit : quoique nous disions en toute vérité que Dieu a souffert et qu'il est mort, nous ne prétendons pas dire qu'il a souffert et qu'il est mort en tant que Dieu, puisque cela est impossible, mais seulement en tant qu'homme. Sans doute Jésus-Christ était véritablement Dieu ; mais il était aussi homme parfait, composé comme nous d'un corps et d'une âme raisonnable, libre et exempt de tout péché, et le plus saint des hommes, puisqu'il était leur sanctificateur. Aussi, entendez-le, il se nomme dans les Ecritures « le serviteur de Dieu, celui qui a été choisi dès le ventre de sa mère pour devenir l'instrument de sa gloire, » ce qui ne peut convenir qu'à sa nature humaine ; c'est encore selon sa nature humaine qu'il a souffert pour racheter le monde et pour témoigner à son père le zèle dont il était consumé pour sa gloire. Si la plus grande dignité que reçurent les apôtres et les martyrs fut de mourir pour la gloire de Dieu, pourquoi le Saint des saints aurait-il été privé de cet honneur ? pourquoi ne serait-il pas mort pour la même cause ? Ah ! c'est pour cela qu'il voulut rendre sa sainte mère témoin de ses douleurs ; elle était au pied de la croix, livrée dans son âme aux plus grandes épreuves qu'une créature puisse endurer ; elle entendait de ses oreilles les coups de marteau qui enfonçaient les clous dans la chair sacrée de son Fils ; elle voyait de ses yeux les torrents de sang qui s'échappaient de son cœur adorable ! Marie ne souffrait ni à cause de ses péchés, puisqu'elle en avait toujours été exempte, ni à cause des péchés des autres ; les mérites de la passion de son Fils suffisaient à les effacer, mais elle devait, elle aussi, endurer de grandes souffrances par obéissance et par amour, et il ne fallait pas que cet honneur suprême et cette souveraine dignité fissent défaut à la plus sainte des femmes.

Ah ! si vous voyez ainsi dans le Sauveur, comme dans chacun des saints, un homme vrai et parfait, vous ne serez pas plus

scandalisé de sa passion que de leurs souffrances. Voulez-vous entendre ce mystère? Aidez-vous de ce qui se pratique dans nos églises. Lorsque le prêtre récite le *Credo* à la messe, il s'arrête un moment et prononce avec majesté et respect cette mémorable parole : *Et homo factus est*, tandis qu'il lit rapidement la suite de ce même symbole. Pourquoi cela? Est-ce que Dieu aurait opéré par hasard une plus grande merveille en se faisant homme qu'en donnant sa vie sur la croix pour les hommes? Loin de nous cette erreur grossière; seulement le Seigneur ayant une fois consenti à échanger sa souveraine grandeur contre notre bassesse et à devenir véritablement homme parfait, toutes ses souffrances s'expliquent et on comprend tout ce que son humanité sacrée a voulu endurer.

Cette admirable union de Dieu avec notre humanité a inspiré au pape saint Léon ces belles paroles : « Les deux natures se sont unies d'un lien si étroit, dit-il, que la gloire de la plus noble n'a rien enlevé à la condition de la plus faible, et que la faiblesse de l'une n'a point diminué la gloire de l'autre. De cette sorte, sans rien perdre de leurs propriétés et de leurs natures respectives, ces deux substances se sont merveilleusement unies en une seule personne; la majesté de Dieu a bien voulu se revêtir de notre humilité, son éternité, de notre mortalité, sa force, de notre faiblesse, afin que ce même Seigneur, placé comme un médiateur entre Dieu et les hommes, pût faire tout ce que nos intérêts réclament, et que, mourant comme homme, il pût ressusciter comme Dieu. Supposez un Sauveur qui ne soit pas véritablement Dieu, il ne peut nous guérir; supposez qu'il n'ait point été homme, nous n'avons plus en lui un modèle facile à suivre. » *Serm. 1 In Nativ. Dom.* Approfondissez cette vérité, mon frère, conuaissez-là dans toute son étendue, et vous ne trouverez plus étranges les douleurs et les travaux de la passion du Sauveur. Car si le Sauveur, tout en étant Dieu parfait, était aussi homme parfait et le plus saint de tous les hommes, il devait, comme je vous le disais tout à l'heure, n'être pas privé de ce qui a fait la plus belle gloire des saints, et mourir comme eux pour la gloire de Dieu. Avec une foi inébranlable en cette vérité, vous

n'aurez plus rien à redouter de l'ennemi, et vous repousserez facilement tous les traits qu'il lancera contre vous.

Mais, pour revenir au sujet principal de cet entretien, voulez-vous que notre Seigneur vous fasse participer aux consolations que goûtent ses amis en contemplant ce mystère, demandez-lui outre la foi une autre lumière et d'autres yeux, afin de savoir l'admirer quand il se présente à vous étendu sur l'arbre de la croix. Ah! s'il plaît au Seigneur de vous accorder ces faveurs, vous verrez le trésor de grâce et les richesses inestimables qu'il renferme; vous verrez les fruits suaves de l'arbre sacré de la croix; vous verrez l'économie merveilleuse du remède que la sagesse divine emploie pour nous sauver; vous verrez quels puissants motifs nous doivent exciter à aimer et à glorifier le Sauveur; vous découvrirez, enfin, bien d'autres choses qu'on ne peut expliquer en peu de mots.

Voilà, mon frère, que j'ai dépassé les bornes que je m'étais prescrites; car, vous le savez, je voulais seulement vous donner la connaissance de ce mystère en y ajoutant quelques considérations propres à vous faire estimer à sa juste valeur ce souverain bienfait et à vous faire aimer ce Rédempteur très-clément. Après la foi, en effet, y a-t-il rien de plus important que cette reconnaissance et cet amour?

Le catéch. — Oh! mon maître! il faut le confesser, toutes vos paroles ont été pour les oreilles de mon âme comme une divine harmonie! Plût au ciel qu'il me fût donné de les entendre tous les jours de ma vie! Et que peut-il y avoir de plus doux pour un chrétien que de se voir ainsi estimé et aimé par un Dieu si puissant, et de le contempler mourant sur une croix pour nous délivrer de l'enfer, nous couronner d'une gloire éternelle avec ses anges dans le ciel, et nous attirer à son amour et à son service par un si merveilleux bienfait?

DIALOGUE IX.

Du très-saint sacrement de l'autel.

Le catéch. — Il y a dans la religion un mystère non moins étonnant que celui dont vous me parliez hier, je veux dire le très-saint sacrement de l'autel. Or, je voudrais, puisque mon état de catéchumène est destiné à me donner le temps d'apprendre les mystères de la foi qu'il a plu à Dieu, dans son infinie bonté, de révéler à mon âme, je voudrais, dis-je, m'instruire sur tout ce qui a rapport à la doctrine de ce divin sacrement.

Le docteur. — Que je vous avoue d'abord, mon frère, le plaisir que j'éprouve à vous entretenir de ce divin mystère : il n'est pas de sujet que j'aime davantage à traiter, tant est grande ma joie en présence de la grandeur du bienfait que Dieu nous y donne ; mais aussi quelles ne sont pas mes appréhensions et ma crainte ! Le peu que mon esprit sait comprendre dans ce mystère, mes paroles sont incapables de l'exprimer. Je souffre au dedans de moi comme les douleurs de l'enfement. Je voudrais redire les sentiments de mon cœur ; mais je ne puis y parvenir, parce que, si ce bienfait divin est incompréhensible, il est aussi ineffable. Je me sens donc tout pénétré d'une juste crainte, et je redoute que l'insuffisance de mes paroles ne soit une injure à la dignité et à l'excellence du sujet ! Ah ! il vaudrait mieux s'arrêter, devant un si grand mystère, dans l'adoration et le silence, et ne pas chercher à rendre dans un langage humain ce que les anges eux-mêmes ne peuvent exprimer. C'est le conseil que donnait le grand saint Grégoire quand il disait : « Nous ne parlons jamais avec tant d'éloquence des œuvres de Dieu, que lorsque nos langues demeurent muettes d'admiration et d'étonnement, et l'homme qui se tait explique mieux par ce silence que par ses paroles les choses qu'il ne peut suffisamment traduire dans son langage. » Voilà pourquoi le Psalmiste disait : « Louez le Seigneur dans l'étendue de sa puissance. » *Ps. cl., 4.* Celui-là seul le loue de cette manière qui confesse n'avoir pas de paroles

pour le louer. Cependant, pour répondre au désir que vous manifestez, je vous parlerai du très-saint sacrement de l'autel, et la première chose que je vous en dirai, c'est que la plupart des fidèles croient à ce mystère avec une foi inébranlable, et que loin d'avoir le moindre doute à ce sujet, leur croyance sur ce point les remplit d'une grande joie et les affermit davantage dans tous les autres articles de notre foi. L'usage qu'ils font de ce divin sacrement, sera pour eux la source des plus grands biens. Il donne à leur âme tant de consolation, fait luire aux regards de leur esprit de si vives lumières, embrase leur volonté d'un si brûlant amour, devient pour la vertu un si puissant appui, qu'ils connaissent bien que Dieu seul pouvait faire une chose si efficace pour sanctifier et sauver les âmes. Et comme ils n'ignorent pas que le dispensateur de ce mystère est aussi l'auteur de tous les autres, plus est vive leur foi en ce dogme, plus est ferme la certitude qu'ils ont de tous les autres points de la doctrine.

De plus, et pour vous dire ce que nous devons croire touchant cet auguste sacrement, quand les paroles de la consécration sont prononcées par le prêtre, le pain est changé au corps du Sauveur et le vin en son sang précieux. Mais le corps ni le sang du Sauveur ne peuvent être séparés de son âme, et son âme est inséparablement unie à la divinité. Aussi, quoique par la vertu des paroles de la consécration il n'y ait sous les espèces sacramentelles, que le corps et le sang du Sauveur, son âme et sa divinité s'y trouvent par voie de concomitance. Voilà l'enseignement de la foi touchant le mystère de l'autel.

Or, pour accepter ce mystère et le tenir pour vrai, que faut-il? Deux choses suffisent. Il faut prouver d'abord que Dieu a pu et ensuite qu'il a voulu l'accomplir; ces deux choses démontrées, tout doute cesse et la question est tranchée. Je commencerai par établir devant vous ces deux points, après quoi je vous découvrirai la fin de l'institution de ce souverain sacrement.

I.

Le mystère de l'autel ne répugne pas à la toute-puissance de Dieu.

Le docteur. — Pour ce qui concerne la puissance de Dieu, il est évident qu'elle peut, par le ministère du prêtre, changer une substance en une autre. Comment en douter, en effet? N'est-il pas plus difficile de faire quelque chose de rien que de changer une substance en une autre? Or, si Dieu a pu créer l'immensité des cieux, la mer et la terre de rien, combien plus ne pourra-t-il pas faire d'une chose une autre chose? Tous les jours le pain que nous mangeons, sous l'action d'une chaleur naturelle, se transforme rapidement en notre propre chair; qu'y a-t-il donc de si étrange à ce que la toute-puissance de Dieu opère en un instant ce que la chaleur naturelle fait et opère en deux ou trois jours? Ah! plutôt, reconnaissons-le, celui qui changea si facilement l'eau en vin aux noces de Cana, peut bien changer à l'autel la substance du pain en son corps sacré.

Le catéch. — Cette conversion et ce changement ne m'étonnent pas. Ce qui m'étonne, c'est que Dieu multiplie sa présence et se rende partout où on l'appelle. A la même heure cent mille messes se disent à la fois dans l'univers catholique, et la foi nous fait voir Dieu présent à chacune d'elles, de telle sorte que, tandis que le prêtre prononce les paroles de la consécration, il opère la conversion miraculeuse non plus par le ministère de ses anges, mais par sa propre puissance. Or, à ne considérer le prodige qu'avec les yeux de la chair, il semble que c'est donner à Dieu une sollicitude étrange de le forcer d'accourir à l'instant, sans hésiter un moment, dans tous les lieux où on l'appelle.

Le docteur. — Oh! que Cicéron avait raison de dire qu'il est difficile d'élever l'entendement au-dessus des impressions des sens, qui veulent toujours mesurer les choses divines d'après les choses humaines, quoique la nature des premières soit infiniment supérieure à celle des secondes! Aussi le plus grand obstacle que les hommes rencontrent dans la connaissance de Dieu, c'est le désir qu'ils ont d'apprendre ce qu'il est par eux-mêmes. Mais afin de vous bien faire comprendre que l'assistance dont nous

parlons n'est pas un souci pour Dieu et ne trouble en rien sa félicité, aidons-nous d'un exemple qui nous le découvrira parfaitement. Aristote et tous les bons philosophes représentent l'âme intellectuelle comme formée d'une autre substance que le corps ; le corps, en effet, est pétri d'une matière corporelle, tandis que l'âme, substance toute spirituelle, créée à l'image des anges, ne peut être produite par rien de corporel ; c'est pourquoi ils soutiennent qu'elle vient du dehors. Mais voici là-dessus l'enseignement de la foi et de la religion chrétienne : quand le corps de l'enfant devient distinct dans le sein de la mère, Dieu crée lui-même l'âme et l'introduit dans ce petit corps au moment même où il achève de s'organiser. Or, je vous le demande, quelle sollicitude continuelle cette création incessante, cette vie communiquée à chaque instant à tant de corps ne doivent-elles pas donner à Dieu ? Embrassez du regard l'univers, jetez les yeux sur l'un et l'autre hémisphère, sur toutes les îles de l'Océan, sur toutes les nations de la terre, et imaginez après cela, si vous le pouvez, combien sont fréquentes de jour et de nuit les occasions que Dieu a de créer des âmes et de donner à chacune le corps qui lui est destiné !

Le catéch. — Et qui pourrait le savoir, sinon celui qui compte les étoiles du ciel ? Certes il semble résulter de là que si Dieu doit être présent à chacune de ces créations, il crée perpétuellement des âmes.

Le docteur. — Et vous ne vous trompez pas. Néanmoins, malgré ces soins incessants, malgré une infinité d'autres œuvres dont je ne parlerai pas ici, Dieu jouit sans interruption de son repos éternel et de sa bienheureuse félicité. Mais si le Seigneur assiste jour et nuit à la formation de tant de milliers de corps, de telle sorte qu'au moment même où ils achèvent de s'organiser il crée infailliblement les âmes qu'il leur destine, y a-t-il rien de si merveilleux que ce même Dieu se rende présent sur tous les autels de la chrétienté, et accomplisse la transsubstantiation du pain en son corps, au moment même où le prêtre finit de prononcer les paroles de la consécration ? S'il consent à se trouver à la formation de tant de petits nègres que produit l'Ethiopie

pour donner à chacun l'âme qui lui convient, à combien plus forte raison voudra-t-il assister à la consécration de son corps pour la sanctification de notre âme?

Le catéch. — Votre exemple est bien choisi et jette sur le sujet un jour nouveau. Il démontre si clairement que ce dont il s'agit n'est pas contraire à la toute-puissance de Dieu, que nul ne peut y trouver à redire. Aussi, pour ce qui touche à la puissance divine, je me déclare convaincu. Mais parlez-moi, s'il vous plaît, de la seconde chose que vous avez mise en avant, et qui me semble la plus importante, je veux dire de la volonté de Dieu.

II.

Le mystère de l'autel entre parfaitement dans le grand dessein que Dieu avait de réformer et de sanctifier l'homme.

Le docteur. — Avant de prouver que le sacrement de l'autel est conforme aux volontés de Dieu, il est nécessaire de connaître les effets que ce pain des anges produit dans les personnes qui ont toujours pur et sans tache le palais de leur âme. Et, en effet, pour bien juger de la saveur des aliments, cette disposition est indispensable dans nos organes corporels.

Ainsi donc, si vous voulez bien connaître les effets et l'efficacité de cette nourriture céleste, jetez les yeux sur des âmes bien disposées, et entièrement exemptes de toutes fautes. Telles sont les âmes qui mettent toute leur affection, tous leurs désirs, tous leurs soins à plaire à Dieu et à accomplir sa volonté sainte, en disant comme le Prophète : « J'ai demandé une grâce au Seigneur, et je la lui demanderai encore, d'habiter tous les jours de ma vie dans sa douce demeure. » *Ps.* xxvi, 7. Il semble que ces âmes bienheureuses fassent consister toutes leurs affaires, tous leurs soins, tous leurs désirs, dans cette unique affaire, qui est de plaire à Dieu. Elles s'emploient de toutes leurs forces à éviter toute espèce de péchés, même les péchés véniels; elles châtient leur corps par les jeûnes, les austérités et les saintes veilles; elles consacrent la plus grande partie de leur temps au Seigneur, et passent de longues heures dans la prière; elles prient surtout avant et après la communion, à laquelle elles se préparent avec

toute la dévotion et toute la pureté de conscience possible ; bien plus, elles disposent si bien leur vie, qu'elle n'est qu'une préparation continuelle à la sainte communion.

C'est à ces personnes qu'il faudrait demander quels fruits leurs âmes retirent de la fréquente communion. Ah ! elles nous diraient d'abord qu'elles puisent dans cette nourriture divine tant de consolation et de joie spirituelles, que la parole humaine ne les saurait exprimer. Elles nous diraient que dans la communion, toutes les forces de leurs âmes se renouvellent ; que, par elle, leurs entendements éclairés connaissent et distinguent la bonté et la miséricorde de leur Créateur ; qu'elles goûtent par elle combien le Seigneur est doux ; que par elle, enfin, la foi s'éclaire, l'espérance se fortifie, et la charité s'enflamme de nouvelles ardeurs.

Mais afin de traiter avec ordre des effets de ce divin sacrement, et de vous les faire ainsi mieux entendre, je dois vous dire qu'il produit deux effets principaux. Le premier lui est commun avec tous les autres sacrements de la loi nouvelle ; il consiste dans la propriété qu'il a de donner la grâce à tous ceux qui le reçoivent dignement ; c'est de cette grâce que procèdent toutes les vertus infuses qui donnent à l'âme sa force, sa beauté, et la rendent apte à tout bien. Le second effet est propre à ce sacrement, et c'est par là qu'il est distingué des autres. Les théologiens l'appellent réfection spirituelle, c'est-à-dire nourriture de l'âme, parce que par lui, l'âme se renouvelle, se refait et devient capable de pratiquer la vertu. Voilà pourquoi le concile de Florence assure que tous les effets que la nourriture corporelle opère dans le corps, cette nourriture divine les produit dans nos âmes. Or, les effets de la nourriture corporelle peuvent se réduire à trois. Elle a la propriété de réparer ce qui est faible, de flatter le goût et d'apaiser la faim en la rassasiant. Appliquons ces trois effets à cet aliment divin.

Et d'abord, nous venons de le dire, les aliments corporels réparent en nous ce qui dépérit et s'affaisse. Certes, cette réparation est indispensable ; car, de même que la lumière d'une lampe consume sans cesse l'huile qui l'alimente, ainsi la chaleur naturelle de notre corps dessèche et consume, en s'alimentant elle-

même, sa propre substance. Mais, pour entretenir la lumière de la lampe, nous avons soin d'entretenir l'huile qui la fait vivre, et nous remplaçons peu à peu celle qui se consume; ainsi en doit-il être encore de notre corps; il faut toujours le nourrir de sa nourriture ordinaire, afin que ce qu'il perd d'un côté il le gagne de l'autre. Grâce à ces soins, nous le savons, non-seulement on donne une nouvelle force au corps qui s'altère, mais, à un certain âge, dans l'enfance et dans la jeunesse, on augmente même sa propre substance, et nous le voyons bien dans la croissance quelquefois si précipitée des hommes de cet âge. La nourriture renouvelle donc la force des corps débiles, ou affaiblis par des privations forcées ou par un défaut prolongé d'aliments, comme on peut s'en convaincre par l'exemple des malades qui entrent en convalescence. Or, tous ces effets, le pain des anges les opère dans les âmes qui ont aussi besoin de se restaurer et de réparer leurs forces. Il y a, en effet, au dedans de nous, non plus une chaleur naturelle, mais l'ardeur funeste de nos appétits que les saints appellent concupiscence, et qui, après avoir été cause du péché originel, nous a été transmise en héritage par nos premiers parents. Plus cette ardeur excite en nous l'amour des choses de la terre, plus elle nous refroidit pour les choses du ciel; plus elle aiguise les appétits de la chair, plus elle émousse le goût de l'esprit; plus elle nous incline vers la terre par le poids de ses affections, plus elle nous détache des plus hautes pensées. A cette ardeur vient se joindre le monde, armé de toutes sortes de vices, c'est-à-dire, marchant toujours accompagné des hommes charnels qui sont les auteurs de tous les vices. Que si, au milieu de tant de choses qui nous poussent à faire le mal, nous sommes livrés à nous-mêmes sans secours, sans encouragement au bien, que deviendrons-nous? Mais la divine Providence ne nous a point oubliés; elle qui n'abandonne pas les plus petites fourmis, et qui prend d'autant plus de soins de ses créatures qu'elles sont plus excellentes, n'a pas pu secourir les besoins du corps sans se montrer encore plus attentive aux besoins autrement pressants de nos âmes. Voilà pourquoi Jésus-Christ a institué le grand sacrement de son divin corps, duquel il a dit lui-même :

« Ma chair est véritablement une nourriture. » *Joann.* vi, 56. Il appelle ce sacrement une nourriture; mais qui croira qu'il s'agit là de la nourriture du corps? L'Eucharistie est la nourriture des âmes : par elle, se répare au dedans de nous ce que l'ardeur de nos appétits et les attaques du monde avaient dépravé; l'âme qui s'en nourrit croît incessamment dans la perfection de la vie spirituelle et de toutes les vertus; elle acquiert de nouvelles forces pour se conduire dans le chemin de la vertu, où elle marche jusqu'à ce qu'elle parvienne avec Elie à la montagne de Dieu; elle y puise un courage nouveau pour résister aux tentations et aux attaques de notre ennemi commun, « qui rôde autour de nous comme un lion rugissant pour nous dévorer. » I *Petr.* v, 8. Tel est le premier effet de la nourriture divine de l'autel.

La seconde propriété de la nourriture corporelle, est de flatter le goût et de donner de la saveur à ce que nous mangeons; cette saveur est d'autant plus sensible que ces aliments sont plus précieux, et notre organe mieux disposé. La Providence nous a donné ce sens du goût en vue de la conservation de notre vie; comme il est nécessaire de manger pour vivre, elle nous a fait trouver quelque saveur dans la nourriture que nous prenons, afin de ne nous pas rebuter, mais, au contraire, d'aiguiser notre appétit; et ceci arrive souvent, puisqu'il n'est pas rare de trouver des hommes qui sont portés à manger beaucoup plus par le goût qu'ils trouvent aux aliments que par le désir de conserver leur vie. Ah! si le Créateur a eu tant de soins de nos corps, dont la vie est si peu de chose à ses yeux, que ne fera-t-il pas pour l'entretien des âmes, mille fois plus excellentes que les corps, et dont ce pain des anges est l'aliment réparateur? La suavité de ce pain divin est si grande que personne, au rapport de saint Thomas, ne peut la faire comprendre, puisqu'on y goûte le bonheur dans sa source même, c'est-à-dire en Dieu, la suavité par excellence, et l'auteur même de toute suavité. On en découvrira facilement la raison, si l'on considère d'un côté la dignité de l'âme, et de l'autre l'excellence de cette nourriture céleste. L'âme étant sans comparaison plus noble que le corps, ses plaisirs doivent être d'autant plus purs et plus doux, qu'elle est plus excellente et plus

élevée. Or, que dirons-nous d'une nourriture qui est Dieu même? Oh! qu'elle doit être plus douce que tous les mets corporels, surtout pour ceux qui ont le palais de leur âme toujours pur et immaculé? Pour les âmes de cette nature sa suavité n'a pas de bornes; elle récrée leurs forces et comble les abîmes qui sont en elles. Mais son influence rejait aussi sur la chair elle-même, qu'elle remplit d'une joie souveraine, et l'homme, sous le coup de ces émotions saintes, s'écrie avec le Psalmiste : « Mon cœur et ma chair ont tressailli en présence du Dieu vivant. » *Ps. LXXXIII, 2.* De là, cet admirable spectacle dont parle saint Bonaventure dans une de ses lettres sur la perfection, qui se renouvelle tous les jours sous nos yeux : des personnes faibles et abattues s'approchent souvent de la sainte communion, et là une transformation merveilleuse s'accomplit en elles. La joie et la consolation qui leur sont communiquées par cette nourriture divine leur font oublier leur faiblesse, et elles se relèvent fortifiées sans porter désormais aucune trace de leur impuissance passée. Par là, ajoute le saint docteur, Dieu a voulu nous montrer qu'il est la force et le soutien de l'homme intérieur et extérieur qui sont en nous.

Fruits merveilleux de suavité.

Mais, qui expliquera jamais ce que la suavité de l'Eucharistie produit dans les âmes qui la reçoivent? Quand l'âme fidèle se voit visitée et consolée par son adorable Seigneur, quand elle se voit traitée avec toute la bonté et la douceur qu'on accorde à une fille bien-aimée, oh! alors s'allume en elle un incroyable amour pour un Dieu si suave, si bon, si plein de tendresse. Cet amour, accompagné de je ne sais quelle douceur souveraine, engendre les saints propos et les bons desirs, qui sont comme les fleurs des œuvres saintes et généreuses.

C'est de là que sortent d'abord le mépris et le dégoût de tous les attraites et de toutes les satisfactions mondaines. En goûtant la suavité spirituelle, l'âme trouve, comme le dit saint Bernard, que toute chair perd sa saveur, et elle prend en haine profonde toutes les idoles qu'elle adorait; de même que les hommes méprisèrent

le gland, qui est devenu la nourriture des pourceaux, dès qu'ils connoissent le froment, ainsi l'âme religieuse renonce facilement à tous les goûts sensuels aussitôt qu'elle a fait l'essai des goûts spirituels, qui sont incontestablement supérieurs, puisque les premiers viennent des créatures, et les seconds du Créateur.

Là prend aussi sa source un ardent désir de plaire à un Seigneur si aimable, qui nous découvre tant de douceur et une si amoureuse tendresse. L'âme comprend que rien ne lui est agréable sans l'obéissance et l'accomplissement de ses commandements, et que rien ne lui déplaît tant que le péché. Aussi, se sent-elle saisie d'un ardent désir de garder la loi de Dieu, et de fuir, avec le plus grand soin, non-seulement le péché mortel, mais encore le péché véniel et toutes les occasions du péché, même les plus légères. Dès lors, elle se plaît dans la solitude et dans le silence, parce que là, le cœur se réveille, et évite facilement un grand nombre de fautes.

Voilà d'où naissent encore dans nos âmes l'amour des souffrances, et le désir d'endurer des travaux, des contradictions et la mort même pour l'amour de notre Seigneur. Comme elles savent que la véritable vertu consiste dans la patience au milieu des tribulations et des peines, ainsi que nous l'enseigne l'Apôtre, et que c'est là ce qui plaît davantage à celui pour qui elles souffrent, plus elles désirent lui être agréables, plus est grand leur désir de souffrir. Elles se plaisent donc dans les travaux et les infirmités, et remercient Dieu, par de vives actions de grâces, des douleurs qu'il leur envoie.

Et parce que, d'après le livre des Cantiques, « l'amour est fort comme la mort » *Cant.* VIII, 6, qui triomphe de tout, l'amour suave qui nous est communiqué par ce pain céleste, produit dans nos âmes une telle force, que saint Jean Chrysostome a pu dire : « Les chrétiens, en sortant de la table sainte, sont redoutables comme des lions, et le feu que leur bouche respire frappe les démons même de frayeur. » C'est pourquoi le grand martyr saint Cyprien voulait qu'au temps de la persécution, on donnât l'absolution même aux excommuniés, afin qu'ils pussent recevoir la sainte communion; avec cette armure céleste les chrétiens pou-

vaient braver la fureur des tyrans ; il y avait tout à craindre de leur faiblesse, s'ils n'étaient soutenus et protégés par ce secours invincible.

Nous avons vu que la nourriture corporelle avait, en troisième lieu, la propriété d'apaiser la faim et de rassasier. Oh ! que cet attribut convient surtout à ce pain mystérieux des anges ! Voyez, interrogez les âmes fidèles dont je vous parlais tout-à-l'heure ? Avec le Sauveur, renfermé dans ce divin sacrement, elles reçoivent une allégresse sans mélange et un grand rassasiement, une paix et une tranquillité dans tous leurs appétits, qui ne leur permet plus de rien désirer sur la terre. Et que ceci ne vous étonne pas ! Dieu n'est-il pas l'époux de nos âmes, la fin dernière de notre vie, le centre de notre félicité ? Et que peut désirer l'âme qui se repose dans son centre, et qui jouit de la présence de ce Seigneur infiniment aimable ? Elle se trouve tellement remplie et rassasiée par cette nourriture sainte, que tous ses désirs sont satisfaits ; car, dans ce bien universel, sont renfermés tous les autres biens. C'est bien alors qu'elle peut redire justement ces belles paroles que saint Thomas ne cessa de répéter pendant une nuit tout entière : « O mon Dieu et toutes choses ! O mon Dieu et toutes choses ! »

De cette plénitude procède aussi une grande faim de se nourrir de l'aliment qui l'a causée ! Et ici éclate d'une manière admirable la différence que saint Grégoire établit entre les plaisirs du corps et ceux de l'âme. Les premiers engendrent le dégoût ; les autres, au contraire, excitent l'appétit, conformément à ces paroles de la Sagesse : « Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif. » *Eccli.* xxiv, 29. L'âme pieuse recevant, avec cet aliment céleste, une si grande consolation, tant de contentement, tant de repos, se sent naturellement portée à désirer de nouveau la même nourriture pour goûter le même bonheur, et rien ne devient plus pénible pour elle que les retards que ses ardeurs éprouvent.

Que dirai-je encore ? Cette paix et ce rassasiement engendrent la mortification de nos passions, parce que, comme nos passions naissent des appétits de la chair, ainsi que nous l'apprend saint

Jacques, ceux-ci se trouvant pleinement satisfaits par cette nourriture, la colère et les autres passions violentes n'ont plus sujet de nous troubler et de nous inquiéter. Ce qui excite leur fureur, en effet, ce sont les obstacles qu'elles rencontrent dans leurs désirs. Mais ici rien de tout cela ne saurait avoir lieu, puisque le cœur est en repos et tout-à-fait content de ce qu'il possède.

Ajoutons à tous ces effets la grande admiration et même le ravissement qui s'emparent souvent de l'âme tandis qu'elle communie. Quand elle considère d'un côté son obscurité et sa bassesse, et de l'autre l'immensité et la grandeur de ce Seigneur, infiniment élevé au-dessus de toute la création ; quand elle voit comment ce Dieu qui a fait les cieux et la terre, qui est assis au-dessus des chérubins, qui a le ciel pour trône et à qui la terre entière sert de royal marchepied, veut consentir à demeurer dans une pauvre maison de paille, l'admiration la saisit, et telle est la haute idée qu'elle se fait de cette divine bonté, qu'on ne peut facilement exprimer dans des paroles son allégresse et son amour. Quelquefois même cette admiration va si loin chez les âmes bien disposées qu'elle attire avec elle la partie supérieure de l'âme, et laisse l'âme inférieure sans aucune espèce de sentiment. Qu'on en juge par ce qui arrivait à sainte Catherine de Sienne : elle était tellement absorbée en esprit quand elle communiait, qu'on la piquait et la déchirait tandis qu'elle était dans cet état, sans qu'elle se montrât plus sensible qu'une pierre. Ce fait est rapporté dans sa bulle de canonisation. Le même prodige arrivait au bienheureux saint François ; saint Bonaventure nous apprend que toutes les fois qu'il communiait, il était ravi en esprit et privé de ses sens. Voilà bien une preuve irrécusable de la douceur souveraine et de la suavité incomparable de cette divine nourriture ! Rien n'en approche parmi toutes les délices du monde : à elles seules elles suffisent pour laisser le corps de l'homme comme mort, tant est vif le travail de l'esprit, et profonde l'extase dont il jouit en Dieu. Où sont les délices du monde qui produisent de semblables effets ? L'Épouse des Cantiques exprimait bien cette vérité, quand elle disait à son époux que « ses mamelles étaient meilleures que le vin le plus délicieux, » *Cant.* 1, 4, entendant sans

doute, par les mamelles divines le lait des douceurs spirituelles, et, par le vin, les délices du monde, indiquant formellement par là combien ces divines délices l'emportent sur toutes les joies qu'on peut goûter loin de Dieu.

Voilà quelques-uns des effets de cet admirable sacrement. Et gardez-vous de les tenir pour incroyables. Puisque ce sacrement contient réellement et substantiellement toute la majesté de Dieu, ses effets doivent tenir de cette haute et puissante dignité. Si l'Apôtre a pu dire : « Les richesses de la grâce que le Sauveur a portées au monde, et *qui nous sont communiquées par les sacrements*, sont incompréhensibles, » *Ephes. III, 9*, combien doivent être plus étonnants les trésors contenus dans le pain de l'autel, le plus excellent de tous les sacrements ?

Le catéch. — Vous avez raison de parler ainsi ; car lorsqu'un tel hôte daigne entrer dans une âme, tout ce que vous dites devient facilement croyable. Cependant je voudrais bien vous faire une question. Voyez, vous avez dit qu'il fallait que l'âme, pour goûter les fruits de ce divin sacrement, fût pleinement purifiée de ses fautes et entièrement pure ; les âmes qui sont dans cette disposition sont bien rares, et dès lors il me semble que bien rares sont aussi celles qui participent à ces grands bienfaits.

Le docteur. — Il est vrai que toutes les causes naturelles et surnaturelles agissent selon les dispositions qu'elles rencontrent dans la matière sur laquelle elles s'exercent. C'est ainsi que le feu s'allume très-vite dans le bois sec, tandis qu'il prend moins rapidement dans le bois vert, l'intensité de l'opération du feu demeurant proportionnée à l'état plus ou moins desséché des matières qu'il consume. On peut dire la même chose de ce très-saint sacrement ; mais encore qu'il opère seulement ces effets signalés dans les âmes très-pures, il ne laisse pas d'agir dans les autres, en se proportionnant à leur dévotion et à leurs dispositions respectives. C'est ainsi que beaucoup de prêtres, n'ayant pas d'ailleurs le loisir de consacrer à Dieu de longues heures dans la journée, et se contentant de dire dévotement la messe tous les jours, après quelques instants de préparation, qu'ils font suivre

d'une courte action de grâce, vivent dans la crainte de Dieu et passent toute leur vie, ou au moins la plus grande partie de leur vie sans commettre un seul péché mortel. Mais voici qui est plus merveilleux ! Il y a des cas où une personne, en s'approchant de ce sacrement, peut retourner, en vertu de son efficacité, de la mort à la vie, et du péché à la grâce. Supposez un homme qui n'est pas disposé à pécher, et qui ne se souvient d'aucune faute qu'il n'ait déjà sincèrement avouée, il peut se faire que cet homme ne soit pas en état de grâce. Eh bien ! les docteurs nous enseignent qu'une âme dans cette disposition ressuscite de la mort à la vie par l'efficacité de ce sacrement, et passe de son état de condamnation à l'état de salut. C'est pourquoi saint Augustin, en parlant de ce sacrement, dit que non-seulement il soutient et alimente la vie, mais encore qu'il ressuscite les morts.

Le catéch. — Oh ! la douce vérité ! et qu'elle est bien propre à consoler les âmes faibles et scrupuleuses, qui, poussées par une crainte indiscreète, n'osent pas s'approcher de ce divin sacrement, et perdent ainsi ce bienfait et une foule d'autres qu'elles obtiendraient en le recevant !

Le docteur. — Reprenons, si vous voulez bien, la suite de nos réflexions ; examinons quels sont, dans ce sacrement, le désir et la volonté de Dieu. Il convient pour cela de résumer ce que nous avons dit jusqu'ici sur la nature du bien. Le bien, de sa nature, avons-nous dit, cherche à se communiquer à tous ; il l'aime d'autant plus qu'il est plus excellent. Supposez une bonté parfaite, et rien ne lui coûtera pour donner aux autres une partie d'elle-même. Nous en avons un grand exemple dans la conduite de l'Apôtre « qui se sacrifiait et se faisait tout à tous pour sauver tous les hommes, » I *Cor.* ix, 22, c'est-à-dire pour leur communiquer le bien qui était en lui ; telle était même la véhémence de ce désir, « qu'il souhaitait d'être séparé de Jésus-Christ pour le salut de ses frères. » *Rom.* ix, 3.

S'il en est ainsi, comment pourrions-nous juger cette bonté souveraine et infinie ? Il est certain que plus elle s'élève au-dessus de toutes les bontés créées, plus elle est communicative d'elle-

même, plus elle désire rendre tous les êtres bons et saints comme elle. C'est le grand saint Denis qui nous enseigne cette belle théologie. Dans son livre des noms divins, il dit : « Dieu étant un bien substantiel prétend communiquer sa bonté à tous les êtres, semblable au soleil qui communique sa lumière à tout ce qui existe. » Il exprime la même idée dans son livre de la Hiérarchie céleste en des termes différents : « Dieu a dessein de tout créer à son image, et de communiquer ses dons à toutes les créatures selon la capacité et la nature de chacune d'elles. » Dans ce même traité il parle implicitement de ce même désir de la bonté souveraine, et voici comment il s'en explique : « Jésus-Christ recherche avec une amoureuse tendresse tout ceux qui l'abandonnent et se séparent de lui ; il les prie, il les conjure de demeurer toujours unis à celui qui court après eux dans l'ardeur d'un amour sans bornes. Quoi ! il ne se contente pas de cette marque d'amour, mais il accepte encore dans sa bonté ceux qui diffèrent de se rendre, il les invite par ses promesses et les attire par ses bienfaits. » Ah ! puisque toutes ces choses sont incontestables, qu'est-ce qui peut être plus conforme à cette bonté souveraine, que l'institution d'un sacrement qui, en nous faisant participer avec abondance à sa bonté et à sa sainteté, produit en nous les effets dont nous avons parlé ? Que si dans le livre précédent nous avons pu, en présence des fruits merveilleux de l'arbre de la croix, qui ne sont autre chose que des secours pour nous rendre bons et saints, si nous avons pu, dis-je, conclure qu'il n'y a rien d'indigne de la bonté souveraine dans une mort à laquelle nous devons de si grands biens, quelque ignominieuse qu'elle pût être, combien plus devons-nous exalter l'admirable économie d'un sacrement qui peut tout pour nous sauver ? Et si le désir qu'a eu cette immense bonté de notre sanctification a été si grand, qu'il lui fit accepter une mort cruelle et flétrissante à cause des grands biens que nous en retirerions, à combien plus forte raison la portera-t-il à créer un sacrement dont les effets devaient être si salutaires pour les hommes, alors surtout qu'elle n'avait pas à redouter dans cette seconde œuvre une sueur de sang ou la mort ? Ah !

j'ose le dire en toute vérité, l'institution de ce divin sacrement est une œuvre vraiment divine. Je suis tellement convaincu qu'elle n'appartient qu'à Dieu, que si l'on me proposait d'un côté l'Eucharistie, de l'autre la création de l'univers, et qu'on me demandât ensuite lequel de ces deux prodiges je regarderais comme étant plus particulièrement l'œuvre de Dieu, je n'hésiterais pas à nommer l'institution de ce divin sacrement; et en voici la raison : Cette œuvre est plus digne de Dieu qui lui procure plus de gloire et porte aux hommes plus de profit. Or, le profit spirituel que les hommes ont retiré de la création est bien petit; sans doute, à eux en revient toute la faute; mais les péchés et l'idolâtrie qui ont régné dans le monde jusqu'à la prédication de l'Évangile n'en attestent pas moins ce que je dis; l'excellence et la beauté même des créatures devenait pour les hommes l'occasion de pécher. Ce divin sacrement, au contraire, est la principale source de la sainteté de tant de martyrs, de confesseurs et de vierges, qui ont brillé et qui brilleront encore dans l'Église jusqu'à la fin du monde; c'est dans ce pain céleste, en effet, qu'ils ont puisé le courage et la force de triompher du monde, du démon et de la chair. Comment après cela l'institution de l'Eucharistie, si puissante pour nous rendre bons et saints, ne serait-elle pas plus digne de la bonté et de la sainteté infinies, que la création du monde? Vous ne pouvez cesser d'admirer comment Dieu a fait surgir le monde sous la toute-puissance de sa parole, je le comprends; mais tous les jours, et mille fois par jour, un prodige aussi grand se renouvelle lorsque la substance du pain et du vin est changée au corps et au sang de Jésus-Christ par la vertu des paroles du prêtre.

Le catéch. — Vous dites là une bien grande chose, et je voudrais bien en savoir la raison.

Le docteur. — La voici, mon frère. Vous le savez, et j'ai eu occasion de vous le redire souvent dans ce traité, les attributs dont Dieu se glorifie le plus, ceux par lesquels il désire surtout se faire connaître, sont la bonté et la sainteté. Les esprits célestes exaltent sans cesse au ciel ces divines perfections. Or, ces deux attributs, brillant d'un plus vif éclat dans le mystère de notre

rédemption et de notre sanctification que dans la création de tout ce monde visible, il s'ensuit que, quoique l'une et l'autre de ces œuvres appartiennent à Dieu, celle-là semble lui être plus propre qui découvre mieux sa bonté.

Le catéch. — Je n'ai rien à répondre à cette puissante raison. Seulement, permettez-moi de vous communiquer une chose qui m'étonne. Il est, ce semble, bien indigne de la bonté de Dieu d'entrer dans les âmes de quelques personnes qui communient ou qui célèbrent indignement tous les jours le saint sacrifice. Qu'en pensez-vous?

Le docteur. — Ah! mon frère, Dieu est si bon, il désire si vivement nous faire du bien, que rien de ce qui peut être utile à notre salut ne lui paraît indigne de sa majesté. Plus les personnes dont vous parlez sont indignes de ce bienfait, plus Dieu découvre la grandeur de sa bonté et l'amour qu'il porte à ses amis fidèles, puisqu'il ne dédaigne pas, pour demeurer en eux, de passer par des mains sacrilèges. Il voulut bien, quand il s'est agi de nous racheter, être livré entre les mains des méchants et des princes de ténèbres; et vous croyez qu'il n'aura plus le même courage ou qu'il reculera devant les mêmes outrages? D'ailleurs ne savez-vous pas que la lumière du soleil ne reçoit aucune souillure des immondices de la terre qu'elle éclaire? Pourquoi croiriez-vous que Celui qui est la pureté même contracterait quelque impureté au contact des âmes souillées dans lesquelles il veut bien descendre?

III.

Que la raison doit le céder à la foi dans l'étude du mystère de l'autel.

Le catéch. — Votre réponse dissipe tous mes doutes. Mais voici encore une autre difficulté qui m'arrête. Comment se fait-il que le corps sacré du Sauveur soit contenu tout entier dans une si petite hostie?

Le docteur. — Là, je sens le besoin de m'appuyer de l'autorité de saint Augustin et de vous répéter ce que ce grand docteur disait à propos d'autres œuvres de Dieu aussi extraordinaires que celle-là. Voici ses paroles : « Reconnaissons au moins que Dieu

peut faire des choses que notre raison ne peut comprendre. Toute la raison de ces œuvres, c'est la toute-puissance de Celui qui les fait. » Le chrétien soumis doit se contenter de savoir cela, sans en rechercher davantage. C'est dans cette soumission que consiste tout le mérite de la foi, par laquelle nous croyons ce que nous ne voyons pas et nous consacrons au service de notre Créateur la plus noble partie de nous-mêmes, je veux dire notre entendement et notre raison. Le premier commandement de la loi nous ordonne d'employer à l'amour de Dieu tout ce qu'il nous a donné ; dès lors notre entendement, cette partie de notre être si importante et si noble, doit entrer pour sa part dans ce culte qu'il faut rendre à Dieu et lui offrir son principal tribut, qui est de croire ce qu'il ne peut entendre. Et quel mérite y a-t-il pour lui à croire des choses qu'il comprend et qui ne dépassent pas sa capacité ? La volonté offre au Seigneur un sacrifice d'une grande valeur, quand elle fait par amour pour lui des actions qui répugnent à sa nature, par exemple lorsqu'elle aime ses ennemis et ses persécuteurs et qu'elle leur désire du bien. L'intelligence, elle aussi, entre dans ce concert d'adoration et d'hommage quand elle s'humilie et s'abaisse devant d'incompréhensibles vérités. Alors, en effet, l'âme offre à Dieu un sacrifice comparable à celui d'Isaac, car elle immole ce qu'elle a de plus cher, c'est-à-dire une de ses plus nobles puissances.

Le catéch. — Je vous approuve, docteur, car il n'était pas juste que la plus noble partie de notre âme fût affranchie du service de son Créateur ; au contraire, plus elle était grande et noble, plus elle y semblait tenue. Mais, avec votre permission, je m'animerai du sentiment d'un philosophe païen, et je vous ferai en son nom une objection contre tout ce que vous venez de dire. Vous voulez que les âmes chrétiennes qui communient se sentent pénétrées d'une grande joie, d'un contentement et d'une consolation ineffables, qu'elles soient ravies de la plus haute admiration. Je le crois comme vous ; seulement, pourquoi ne pas attribuer ces effets extraordinaires à la vivacité de leur imagination, à la foi qu'elles ont que ce divin Sauveur les aime assez pour descendre en elles, pour abaisser sa propre personne et sa majesté

jusqu'à leurs proportions infimes, et pour fixer dans leurs cœurs son repos et sa demeure? Certes, le prodige est assez étonnant, et la seule pensée suffit pour causer aux âmes qui le croient l'admiration et la consolation dont vous m'avez parlé. Que répondriez-vous aux doutes de ce philosophe?

Le docteur. — Oh! que je vous sais gré de cette objection, mon frère, car vous me fournissez l'occasion de vous révéler une chose très-propre à confirmer en vous la foi de ce mystère. Vous me dites que la seule pensée de ce bienfait signalé suffit à produire dans les âmes de merveilleux effets; mais alors, je vous le demande, si une simple représentation de ce mystère est si puissante, que sera-ce, non plus d'une vaine imagination, mais du mystère lui-même, dans toute sa vérité? Eh! qui s'avisera de dire que la vérité des choses est moins puissante que leur simple image? Que je tremblerais davantage en voyant un taureau furieux s'élançer contre moi, qu'en me représentant, dans la pensée seulement, le même spectacle? Et s'il est vrai que les objets nous touchent et nous impressionnent plus vivement que leur seule représentation, ne sera-t-il pas bien digne de la souveraine bonté, qui désire tant de nous rendre bons, d'avoir institué un sacrement avec lequel elle obtiendrait sûrement sa fin, puisque la seule inspiration de ce prodige suffit pour l'obtenir? Voyez-vous combien est grande la force de votre raison? Ah! ne vous étonnez plus que nous nous soyons si souvent appuyés sur la bonté de Dieu dans tout ce dont nous avons parlé, parce que, comme je vous l'ai déjà dit, elle est le premier principe de toutes ses œuvres. En lui, en effet, il n'y a pas de place pour la nécessité et le hasard; il n'est obligé à rien créer, il ne doit rien à aucune de ses créatures, qui lui doivent toutes, au contraire, tout ce qu'elles sont; et dès lors rien ne peut le pousser à agir, si ce n'est sa seule bonté. C'est la meilleure et la plus sûre manière de bien comprendre toutes ses œuvres, que de les rapporter à la bonté. La bonté de Dieu! mais c'est elle qui l'a conduit à nous laisser ce magnifique joyau, mille fois plus précieux que les pierres les plus précieuses; par elle, il a orné et enrichi son Eglise; par elle, il consent à devenir son compagnon dans ce lieu d'exil;

par elle, il la console dans ses épreuves; par elle, il la protège dans ses périls, il la fortifie et lui donne du courage pour entreprendre de bonnes actions; par elle, il la remplit de saints désirs et de bons propos; par elle, il l'enflamme d'un grand amour pour les choses du ciel et lui inspire un grand dégoût des vanités du monde; par elle, il se l'unit et se l'incorpore; par elle, il la rend participante des travaux et des mérites de sa passion sacrée; par elle, enfin, il lui donne un gage certain de la vie éternelle. Ah! qui pourrait établir une institution si utile et si salutaire, si ce n'est Dieu lui-même? Et qui aurait eu l'idée d'une invention dont nous devons retirer de si grands fruits de sainteté, si ce n'est cette souveraine et infinie bonté? Mais qu'on se garde de croire que cette intime union avec une vile créature porte la moindre atteinte à sa grandeur! Loin de là, et les chrétiens ne doivent jamais oublier cette incontestable vérité, que le Seigneur ne regarde jamais comme indigne de sa majesté ce qui peut servir à nous rendre bons.

IV.

Comment Dieu nous aime dans le mystère de l'Eucharistie.

Le catéch. — Tout cela et bien d'autres choses encore peuvent et doivent se dire de l'immensité de la bonté divine, qui brûle si ardemment du désir de nous sanctifier. Mais si je ne craignais de vous fatiguer, je voudrais bien encore vous poser une question; voici de quoi il s'agit: En parlant de la passion du Sauveur, vous m'avez enseigné d'abord comment ce mystère pouvait éclairer l'entendement et le confirmer dans la foi; vous m'avez ensuite montré comment, en aidant la volonté, il lui inspirait de vifs sentiments d'amour. Pourquoi ne suivriez-vous pas la même marche à propos du grand mystère de l'autel? Sans doute je n'ai plus aucun doute sur la vérité, après ce que vous m'avez dit de la puissance et de la volonté de Dieu; mais à présent je vous serais reconnaissant si vous daigniez m'enseigner comment je parviendrais à aimer l'Auteur d'un si grand bienfait, et à disposer saintement mon âme à le bien recevoir.

Le docteur. — Je n'ai rien dit, si vous l'avez bien compris,

qui ne puisse servir à l'une et l'autre de ces fins ; néanmoins, je veux bien, pour votre plus grande édification, ajouter quelque chose à ce qui précède et vous faire connaître l'idée que notre Seigneur veut que nous ayons de cette grande merveille. Quelquefois il nous révèle ses volontés dans des paroles, quelquefois il nous les laisse deviner dans ses œuvres, et David nous apprend « que les cieus racontent la gloire de Dieu et qu'il n'y a pas de peuple qui ne comprenne ce langage. » *Ps. xviii, 1*. C'est pourquoi je vous dirai maintenant ce que le Sauveur veut nous laisser entendre par cette œuvre divine, qu'il estime tout aussi digne de sa grandeur que la création du monde.

Et d'abord, le mystère de l'autel nous enseigne l'étendue de l'amour de Dieu pour nous. C'est une condition naturelle de l'amour de rechercher l'objet aimé et de vouloir lui demeurer sans cesse uni. Saint Denys nous révèle cette propriété de l'amour dans ces paroles : « Telle est la puissance et la force de l'amour pour unir les cœurs, qu'il ne laisse pas ceux qui aiment pleinement maîtres d'eux-mêmes. » Aussi entendez l'Apôtre, ce magnifique amant de Dieu, s'écrier : « Je vis, mais non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Il peut s'exprimer ainsi, parce que son âme vivait plus dans le Christ qu'en elle-même. De là un philosophe a pu dire que celui qui aimait était mort en son propre corps et vivait seulement dans la personne aimée, parce qu'en elle sont ses pensées, ses soins, ses goûts, ses désirs, en un mot tout ce qu'il est. C'est là d'ailleurs le propre du véritable et parfait amour, qu'on a pu définir l'union et la conformité de deux cœurs et de deux volontés qui veulent toujours ou ne veulent pas les mêmes choses. Si telle est la nature de l'amour, où trouver un plus grand témoignage de celui de notre Seigneur pour les âmes des siens que l'institution d'un sacrement admirable, au moyen duquel il peut se les unir, venir et demeurer en elles ? Et que veut-il exprimer autre chose lui-même, quand il s'écrie : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui ? » *Joann. vi, 57*. N'est-ce pas comme s'il disait : comme je reçois la divinité et la vie de mon père, et comme il est en moi, de même la vie de

celui qui me reçoit dignement deviendra semblable à la mienne, et je demeurerai dans son âme.

Et ici, remarquons-le, ce dessein que le Sauveur avait de donner à notre âme un soutien et une réfection dans ce pain céleste en en faisant l'instrument de sa grâce, il aurait bien pu le réaliser en communiquant à cette divine nourriture le pouvoir surnaturel de nous conférer ces faveurs, comme il l'a fait pour l'eau et pour les saintes huiles dans le baptême, sans arriver jusqu'à cette présence véritable et substantielle, devant laquelle il n'a pas reculé. Mais qu'eût été cela pour son amour envers les hommes? En dehors de la grâce que nous recevons dans ce sacrement, il a voulu venir dans nos âmes et nous la donner lui-même. Autrefois il aurait pu, même en étant loin de lui, sanctifier son saint Précurseur; et cependant, pour la plus grande gloire de son saint, il daigna venir en personne et le sanctifier lui-même; il pouvait également, sans se rendre réellement présent dans le sacrement de l'autel, nous donner sa grâce; seulement, pour notre plus grande consolation et notre plus grande gloire, il voulut bien descendre lui-même en nous et nous apporter lui-même ses bienfaits. Quelle faveur pour un sujet obscur de recevoir de son souverain un remède salutaire! Mais ne se trouverait-il pas plus honoré, si le roi daignait venir en personne le lui faire accepter? Sans doute toute comparaison demeure toujours imparfaite. Voilà cependant ce que le Roi du ciel daigne faire envers les hommes, afin de guérir leurs plaies? Quelles actions de grâces ne lui devons-nous pas pour ce grand bienfait? Par quel amour pourrions-nous répondre à ce grand amour?

Une seconde chose, qui brille souverainement dans ce mystère, c'est l'immense bonté du Créateur qui ne dédaigne pas de choisir pour y faire son séjour une pauvre demeure comme le cœur de l'homme. Qu'est-ce que l'homme, en effet, sinon, comme il est écrit au livre de Job, de la cendre et de la poussière, un vermisseau, de la nourriture, une ombre qui se montre et disparaît aussitôt, une feuille d'arbre qui s'agite au gré des vents, une paille sèche qui est encore plus mobile et plus légère? C'est pourquoi David disait en parlant de l'homme, « qu'il était tout

vanité, » *Ps. xxxix*, 12; et, dans un autre endroit, allant encore plus loin, selon notre version : « Les enfants des hommes ne sont que vanité, les fils d'Adam que mensonge. » *Ps. lxi*, 9; ou, en s'en tenant à d'autres versions : « Les enfants des hommes sont si légers que si on les pesait dans une balance, ils pèseraient moins que la vanité même. » Quelle comparaison, et comme elle fait bien ressortir notre vanité! Mais aussi comme elle révèle bien la bonté de Dieu! Et que pouvait faire de mieux pour nous montrer son amour cette majesté souveraine? Eh quoi! elle a créé les cieux et la terre; elle est infiniment élevée au-dessus des Séraphins et des Chérubins; elle a le ciel pour trône et la terre pour escabeau; des milliers et des millions d'anges entourent son trône et chantent éternellement ses louanges; les colonnes du ciel tremblent en sa présence; et elle daigne abaisser sa grandeur jusqu'à demeurer dans une maison de paille, c'est-à-dire dans la poitrine d'une créature aussi vile que l'homme, qui lui fera une réception d'autant plus pauvre qu'elle a une plus faible idée de son excellence! Ah! que le Seigneur fût descendu dans l'âme du bienheureux saint François ou dans celle de la séraphique Catherine de Sienna, qui, chaque fois qu'ils communiaient, perdaient l'usage de leurs sens dans les transports de leur âme et dans les ivresses infinies que l'amour de Dieu leur faisait éprouver, je le comprends et je n'ose pas m'en étonner; mais que notre imperfection ne le refroidisse pas, qu'il veuille bien descendre dans les âmes de tant de chrétiens froids et imparfaits, qui s'approchent de ce divin sacrement avec si peu d'amour, de respect et de dévotion, n'est-ce pas rechercher une seconde fois les douleurs de la crèche, l'obscurité et la rigueur de l'étable de Bethléem? Josué ordonna autrefois à son peuple, après le passage du Jourdain, de ne pas approcher de l'arche du Testament à plus de deux mille coudées de distance. *Josue*, III. Celui qui voulut qu'on portât tant de respect à une arche de bois, quelle vénération n'exigera-t-il pas pour sa propre personne? Néanmoins, malgré le culte qui lui est dû, sa grandeur suprême consent à entrer dans des cœurs si peu préparés à le recevoir. Qu'elle est donc grande la bonté de ce Seigneur, qui nous rend

participants de sa gloire, en inclinant jusqu'à nous la hauteur de sa majesté !

Dans le divin sacrement de l'autel éclatent encore l'ineffable suavité et la douceur de notre Créateur, par celle qu'il communique à ceux qui le reçoivent dévotement. C'est un effet particulier à cette nourriture céleste. Les aliments corporels soutiennent et fortifient le corps ; ils réjouissent aussi les sens et flattent le goût ; ce pain céleste produit l'un et l'autre de ces effets. Mais, comme nous avons parlé ailleurs de la grandeur de cette suavité, je me contenterai de faire observer aux hommes combien est doux, bon, amoureux et tendre celui qui, non content de pourvoir au soutien de ses fidèles serviteurs, veut encore leur donner une nourriture qui leur soit une joie et un plaisir, leur laissant entendre par là qu'il ne les regarde plus comme des serviteurs, mais comme des amis et des fils bien-aimés. Oh ! que l'Eglise a donc bien raison de s'écrier : « O Seigneur ! que votre esprit est doux ! Voulant montrer à vos enfants la douceur de votre amour, vous leur avez donné un pain suave descendu du ciel, qui remplit de biens ceux qui sont affamés, mais qui laisse vides les superbes ! »

V.

La providence de Dieu dans le sacrement de l'autel : motifs d'espérance.

Le sacrement divin de nos autels nous découvre aussi combien le Sauveur prend de son Eglise un soin particulier, puisqu'il l'a pourvue d'un sacrement tout-puissant pour sauver les âmes et dont les effets sont si merveilleux. Nous en avons déjà parlé ; mais qu'en avons-nous pu dire ? Qui pourra jamais expliquer les propriétés et les excellences de ce pain céleste ? Bien des âmes dans l'Eglise les éprouvent et les goûtent ; aucune ne peut dignement les faire connaître. Ce que les âmes fidèles en peuvent dire, le voici : En comparant ce divin sacrement aux autres exercices spirituels, veilles saintes, prières, méditations, lectures édifiantes, elles diront que jamais, si elles sont bien disposées, elles n'ont été mieux édifiées, plus fortifiées, plus consolées, plus embrasées des ardeurs d'une charité brûlante qu'en recevant ce pain céleste. Ce n'est pas que Dieu ne soit présent à chacun

de ces exercices ; mais ici il est uni à la vertu du plus grand de tous les sacrements et à la présence véritable et réelle de son fils Jésus-Christ. Aussi, quand les hommes vont communier, et qu'ils voient quelle grande majesté ils vont recevoir, avec quelle crainte et quel saint tremblement, avec quelle humilité et quel respect ne doivent ils pas participer à un sacrement où les yeux de la foi, autrement infaillibles que les yeux du corps, leur découvrent la présence d'un Dieu tout puissant ! Certes c'est bien là ce que font les hommes, même les moins pieux en apparence ; ils ne s'approchent jamais de l'Eucharistie sans un recueillement et une humilité profonde, et sans s'être disposés avec le plus grand soin et la plus grande foi. Pourquoi cela ? A cause, sans doute, du respect que demande le sacrement lui-même ; et aussi par respect pour la présence de la majesté qu'ils y reconnaissent et qu'ils adorent.

La Providence divine brille encore dans ce mystère par la convenance du moyen qu'elle a choisi pour sauver nos âmes. On peut facilement en juger, si on remarque la fin pour laquelle l'homme fut créé, qui n'est autre que la participation au bonheur et à la gloire de Dieu même. Et comme il doit y avoir entre les moyens et la fin un rapport exact, une proportion parfaite, il faut que celui qui doit devenir semblable à Dieu dans la gloire, commence dès ici-bas à lui ressembler par la pureté de sa vie, et que devant être Dieu sous un rapport, il le soit aussi sous l'autre. Or, d'après cela, pouvait-il y avoir de moyen plus efficace et plus propre à diviniser l'homme en cette vie, que de donner à son âme Dieu lui-même en nourriture ? Quel être, si ce n'est Dieu, était assez puissant pour causer cette vie divine ? Nul ne donne, en effet, que ce qu'il a, et aucune créature ne possédant la divinité, ne la pouvait par conséquent donner. Si les hérétiques et les infidèles considéraient plus attentivement les choses, ils trouveraient moins étrange la présence de la divine majesté dans ce divin sacrement.

Mais aussi quel puissant secours l'homme ne trouve-t-il pas dans ce même sacrement pour placer dans le Sauveur son amour et sa confiance ? Supprimez ce témoignage de tendresse, et l'homme,

confondu en présence de l'excellence de Dieu et de sa propre bassesse, voyant d'ailleurs la distance infinie qui existe entre le Créateur et la créature, n'aurait jamais pu penser qu'une nature élevée au-dessus de toute les intelligences créées, se fut jamais abaissée jusqu'à se communiquer à lui, si pauvre et si humble, et entretenir avec sa misère une intime communion d'amour ! Si cette pensée eût prévalu en lui, qui peut dire combien elle eût été funeste à l'homme ? Aussi, Dieu a tout fait pour la détruire ! Il s'est enfermé dans l'auguste sacrement de l'autel, échangeant son tabernacle et sa demeure du ciel contre notre pauvre demeure de la terre ; bien plus, il entre dans nos propres cœurs, afin de nous montrer par sa royale présence qu'il veille toujours sur nos âmes, et qu'il est toujours à côté d'elles, prêt à venir au secours de tous leurs besoins, et, comme gage incontestable de son amour, il nous laisse sa présence sacramentelle. Ah ! nous pouvons bien nous glorifier après cela de ce que ce Seigneur, qui se vantait autrefois d'être un Dieu éloigné et de voir néanmoins toutes choses, même celles qui se passent à de lointaines distances, est maintenant un Dieu fort rapproché de nous, qui s'est rendu l'ami et le compagnon des hommes, en résidant à côté d'eux dans le sacrement de l'autel.

O prodige digne d'admiration et d'amour ! Voici que notre Seigneur, dans ce divin sacrement, devient l'époux de nos âmes et par ce moyen habite en elles et ne fait plus avec elles qu'une même chose. Le mariage corporel ne se consomme que lorsqu'on peut dire de deux chairs qu'elles ne sont plus qu'une même chair : les noces spirituelles ne sont aussi parfaites que par l'étroite union de l'esprit de l'homme et de l'esprit de Dieu, opérée dans cet auguste sacrement ! Le Sauveur s'en explique d'ailleurs lui-même dans des termes explicites et divins : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. » *Joann.* vi, 57. De même donc que le mariage des corps consiste dans cette union qui confond les deux chairs en une seule, les deux esprits s'unissent pour n'en former plus qu'un. Seulement ce n'est pas l'esprit de Dieu qui se change en l'esprit de l'homme ; c'est plutôt l'esprit de l'homme qui s'élève jusqu'à l'esprit de Dieu

et participe à sa vertu, à sa sainteté et à sa pureté. Toutes les fois que l'âme religieuse reçoit ce divin sacrement, à cette heure fortunée, elle sent l'époux céleste descendre dans son âme pour y consommer cette ineffable union. Oh ! que ceci est touchant ! Avec quel amour, quelle dévotion, quelle humilité, quelle joie, quel respect, quel recueillement et quelle crainte l'âme ne doit-elle pas recevoir ce Seigneur dont la bonté et la majesté veulent bien choisir pour épouse celle qui ne mérite pas d'être appelée sa servante ! Et ce mariage saint, gardez-vous de le croire stérile ! Qu'elle est prodigieuse sa fécondité sublime ! Les bons propos et les saints désirs, les douces larmes et les consolations, les œuvres méritoires pour l'éternelle vie, toutes les vertus enfin, voilà ses fruits.

Le catéch. — J'éprouve tant de plaisir, docteur, à vous entendre parler de ces matières que je n'ai pas voulu interrompre le cours de vos réflexions par des questions importunes. Si vous avez donc encore quelque chose à dire sur cet ineffable sujet, continuez, je vous en conjure, je ne me fatiguerai jamais de vous écouter.

Le docteur. — Voici, après les biens qu'il apporte à ceux qui le reçoivent, un autre fruit inestimable de ce divin sacrement. Il réside dans toutes les églises et quand les fidèles accourent dans ces lieux pour présenter à leur créateur leurs besoins et leurs demandes, ils sont toujours sûrs de l'y rencontrer et de lui parler tête-à-tête. Et ceci est bien propre à entretenir le respect, la confiance et la dévotion de ceux qui viennent prier ; car ce Dieu avec lequel ils parlent, au commerce duquel ils sont admis, n'est pas moins porté à les secourir qu'il n'a le pouvoir de le faire. Encore que ce bienfait soit commun à tous les fidèles, il regarde plus particulièrement les religieux et les religieuses qui vivent dans des monastères où ce divin sacrement réside sans cesse, et qui passent, avant et après matines, une bonne partie de la nuit dans la prière et l'oraison en présence de ce très-saint sacrement. Tout contribue à rendre leurs méditations plus ferventes ; le silence de la nuit, la solitude et l'obscurité mystérieuse du temple leur permettent de mieux recueillir leurs

sens, et d'offrir leur cœur au Seigneur devant lequel ils sont présents. Tous ces fruits et tous ces avantages nous découvrent la providence paternelle de ce Dieu qui vient si largement au secours de nos besoins dans ce divin mystère.

En résumé, le plus auguste de tous les sacrements exalte, quoique dans un langage muet, quatre attributs magnifiques de celui qui l'a institué : son immense charité, sa bonté, sa suavité et sa providence. Que de motifs et que de raisons pour aimer un si aimable Seigneur ! Et que nous demande sa charité, son amour, sinon l'amour ? Que réclame son infinie bonté, puisque la bonté est l'objet de la volonté, sinon un ardent amour ? Que veulent sa douceur et sa suavité infinies, si ce n'est l'amour ? Et sa providence, enfin, si attentive à donner dans ce sacrement un remède à notre faiblesse et à pourvoir généreusement de tant de biens ceux qui communient, semble-t-elle demander autre chose que l'amour ? Y aura-t-il un cœur assez froid pour ne pas s'enflammer au milieu de ces feux dévorants, pour résister à ces brûlantes manifestations d'amour ? Je crois, mon frère, avoir répondu à votre demande en vous faisant connaître quels motifs pressants avait notre volonté d'aimer ce Seigneur qui daigne se communiquer à nous avec tant de bonté ; j'ai dû le faire en quelques mots, mais j'espère de votre cœur qu'il trouvera dans ce que j'ai dit ample matière à s'occuper pieusement et utilement.

Cependant je voudrais aller au-delà de vos demandes et vous dire que nous trouvons dans ce divin sacrement autant de motifs d'espérance que de motifs d'amour. Et de qui pourrais-je attendre mon salut avec plus de confiance, que de celui qui, étant tout puissant, nous prodigue tant d'amour ? Et en qui pourrais-je mettre une plus entière espérance qu'en cette immense bonté, puisque c'est le propre de la bonté de faire du bien et de se communiquer aux autres ? Comment ne pas se confier en un Dieu qui se montre si doux et si suave aux siens dans ce sacrement ? La providence demande-t-elle autre chose que cette confiance, elle qui nous découvre si bien tous les soins que notre salut lui inspire ? Pourrait-il se montrer insensible à ceux qui crient vers lui et lui demandent protection, celui qui a bien voulu nous

donner un si puissant secours, que nous ne lui avons pas demandé ?

Le catéch. — J'admire, docteur, tous les motifs d'amour et de confiance que nous découvre le très-saint sacrement ? En effet, tout ici nous excite à ces deux sentiments. Ah ! l'on voit bien qu'il connaissait la fragilité de nos cœurs et l'incertitude de nos espérances, Celui qui a trouvé pour guérir ces défaillances un si puissant remède ? Que d'aliments pour faire vivre dans nos cœurs ces deux vertus théologiques, la charité et l'espérance ? Mais la foi, qui est aussi une vertu théologique, n'a pas été nommée, et je voudrais savoir si dans ce mystère, il y a autant de motifs de foi, que de charité et d'espérance ; car, vous le savez, ce point est important, et peut-être le plus important de tous pour un catéchumène.

Le docteur. — Je me suis beaucoup étendu sur cette matière, et néanmoins ce que j'en ai dit est si peu de chose que je ne sais si je dois m'excuser d'avoir été trop long ou d'avoir été trop court. Mais je n'ai pas eu l'intention d'entrer dans de longs développements ; j'ai voulu seulement vous signaler les principaux points de vue de ce mystère, pour fournir ainsi un aliment à vos méditations. Je répondrai maintenant avec la même brièveté à votre dernière demande, laissant ainsi le champ libre à votre piété et à vos méditations.

Je dis donc que nul ne peut avoir en cette vie la certitude absolue qu'il se trouve en état de grâce, à moins d'une révélation particulière de Dieu. Néanmoins les personnes qui conservent toujours pur le palais de leur âme, reçoivent, avec ce divin sacrement, de grandes consolations, une vive lumière et une entière connaissance de Dieu, une joie, une paix, un rassasiement, une quiétude d'esprit profonde, et par-dessus tout, un changement complet de leur condition et de leurs anciennes inclinations ; elles se surprennent aimant ce qu'elles haïssaient et haïssant ce qu'elles avaient aimé ; elles se réjouissent au souvenir et à la pensée de la mort, qui les remplissait autrefois de crainte. La vue de ces prodiges opérés en elles les confirment si vivement dans leur foi, qu'en supposant que tous les hommes du monde voulussent en contester la vérité, elles répondraient en toute confiance qu'ils

se trompent, et que leur foi est certaine et véritable. Et ici elles ne s'appuieraient pas sur des raisons ou des preuves humaines, mais seulement sur l'expérience personnelle de leur transformation. Elles comprennent la vérité de ces paroles du Prophète : « Ceux qui espèrent en Dieu changent de force. » *Isa. xl, 31*. Car ceux qui n'avaient en eux que des forces humaines, c'est-à-dire les forces fragiles de la chair, se sentent armés d'un courage divin, qui est celui de l'Esprit-Saint. Ce changement, auquel elles se trouvent soumises quand elles fréquentent, avec une conscience pure, ce divin sacrement, leur fait entendre que c'est Dieu qui y réside, puisque seul il est assez puissant pour changer la nature et le cœur des hommes.

A cela, il faut ajouter que la conduite ordinaire de notre Seigneur est de nous donner des motifs suffisants de la vérité des choses qu'il nous ordonne de croire, comme nous le voyons bien dans les prophéties innombrables qui rendent témoignage de la venue du Sauveur en ce monde. Or, la foi à ce sacrement magnifique, étant un des points les plus difficiles de notre religion, le Seigneur, qui l'a institué, lui a donné le pouvoir d'opérer dans les âmes pures et dévotes de tels effets, qu'il pût être lui-même la preuve de sa vérité, semblable en cela au soleil qui, par la lumière qu'il répand, rend toutes choses visibles, et se rend lui-même sensible au milieu d'elles. Cela est si vrai, que si vous demandiez à des personnes pieuses quel est l'article de la foi qu'elles croient avec le moins d'hésitation, toutes vous diraient qu'il n'en est aucun auquel elles adhèrent plus pleinement que celui-ci, à cause des gages qu'elles en reçoivent, et de l'expérience continuelle qu'elles en ont faite. Ces explications rapides vous font bien voir comment la foi, l'espérance et la charité, ces trois nobles vertus appelées théologiques, parce qu'elles ont Dieu pour objet immédiat, se fortifient en nous et deviennent plus parfaites par la fréquentation de l'Eucharistie.

Pour conclure, je dis que les fruits et les effets admirables produits dans les âmes pieuses par le sacrement de l'autel, sont une preuve de sa dignité et de l'efficacité qu'il a pour les sanctifier, et exaltent en même temps la sagesse et la providence de Celui

qui, pour venir à leur secours, a su inventer un si parfait remède et une médecine si salutaire. Nous pouvons donc l'affirmer hautement, tous les saints qui ont existé depuis Jésus-Christ, et qui existeront encore jusqu'à la fin du monde, doivent leur sainteté à la vertu de ce divin sacrement. Voilà pourquoi les personnes qui, consacrant leurs forces au service de notre Seigneur, sentant par d'inaffiables pressentiments les fruits que ce pain céleste produit en elles, sont toujours affamées de le recevoir, et le reçoivent le plus souvent possible. Ne suffit-il pas, pour s'en convaincre, de lire l'histoire de la primitive Eglise, ou bien encore de voir ce qui se passe autour de nous partout où il y a quelque reste de vertu et de dévotion? Concluez de là que ce divin sacrement a été le soutien universel de l'Eglise jusqu'à nous, et que c'est encore par lui qu'elle se soutiendra jusqu'à la fin du monde.

Le catéch. — Je suis profondément édifié et consolé, docteur, des enseignements que vous m'avez donnés jusqu'ici. Acceptez, en retour, mes plus vives actions de grâces. Néanmoins, je n'oublie pas que c'est le Seigneur surtout que je dois remercier, lui qui nous donne, par l'entremise de ses ministres, la connaissance de ses mystères. On ne sait pas gré aux abeilles du miel qu'elles produisent; c'est au Créateur de toutes choses, qui, pour notre utilité, les a créées avec cette admirable faculté, qu'en revient toute la gloire. Mais en voilà assez sur ce sujet; poursuivez, s'il vous plaît, et faites-moi connaître ce qu'il m'est encore utile de savoir.

DIALOGUE X.

De l'abrogation des sacrifices et des cérémonies de la loi.

Le catéch. — Il y a tant de douceur à jouir de la vérité et de la lumière de la foi, que je ne crains pas de vous être désagréable en vous proposant toutes les objections que les Juifs endurcis font valoir contre elle. Je veux donc prendre le rôle de ces incrédules, et vous soumettre les difficultés qui les arrêtent. Une des plus

fortes, c'est l'abrogation et le changement de la loi ancienne prescrite et ordonnée par Dieu, contrairement à ce qui semble être l'essence de la nature divine, qui, étant souverainement juste et souverainement sage, ne devrait jamais cesser de vouloir ce qu'elle a une fois promulgué et voulu.

Le docteur. — Avant de répondre à votre demande, je vous dirai qu'il y a dans la loi ancienne trois sortes de préceptes bien distincts : on distingue, en effet, des préceptes moraux, comme les dix commandements que Dieu grava de sa main sur les tables de la loi; des préceptes légaux, et ceux-ci traitaient des sacrifices et des cérémonies que la loi prescrivait; enfin, des préceptes judiciaires, qui avaient rapport aux causes civiles et criminelles. De ces trois sortes de préceptes, les premiers, appelés préceptes moraux, qui règlent la conduite et les mœurs des hommes, n'ont jamais été, et ne seront jamais abrogés parce qu'ils ne sont autre chose que l'expression de lois immuables imprimées par Dieu dans le cœur des hommes comme la règle de leur conduite et de leur vie. Je dirai plus loin comment les autres préceptes ont perdu toute leur force obligatoire.

Pour mieux comprendre cette matière, ne perdez pas de vue, comme je vous l'ai dit en commençant, que le Christ, venant au monde, a voulu devenir le Sauveur des Gentils et des Juifs. Que si les témoignages irrécusables que nous en avons donnés d'après Isaïe, David et les autres prophètes ne suffisent pas pour vous en convaincre, écoutez la raison, et laissez-vous conduire par son témoignage. Que dit la raison, en effet? Qu'un si puissant Seigneur ne pouvait se proposer, en venant au monde, de sauver seulement un petit coin du monde, la Judée, mais qu'il devait étendre ce bienfait au monde entier. Est-ce que tous les hommes ne sont pas ses créatures? Est-ce qu'il ne les a pas tous créés à son image et à sa ressemblance, capables de participer un jour à sa gloire? Pourquoi abandonnerait-il sans remède ceux qu'il a faits si parfaits? Pourquoi ferait-il acception de personnes? Pourquoi y aurait-il, parmi les hommes, des préférés dans le bienfait du salut? Ah! puisque tous les hommes étaient l'ouvrage de ses mains, il était juste qu'il fût connu, adoré, et servi par le

genre humain tout entier. Et que demandaient autre chose ces grands patriarches de la loi? Ils ouvraient à l'univers entier le sein inépuisable de leur charité, et ils désiraient ardemment que toutes les nations glorifiasent le Seigneur, et arrivassent ainsi au salut. Entendez David, au psaume soixante-six, tout entier consacré à exprimer ce désir du Prophète, demander à Dieu qu'il veuille bien se faire connaître et adorer de tous les peuples de l'univers. Puis, dans l'ardeur qui le presse, ce saint roi s'écrie : « Les peuples, ô mon Dieu, vous rendront des actions de grâces. Peuples, soyez dans l'allégresse, chantez des cantiques de réjouissance, parce que le Seigneur juge les nations avec équité, et les dirige sur la terre. » *P's.* LXVI, 1-4. Non content d'avoir une fois exprimé cette idée, il se plaît à la redire encore, et, pressé par la vivacité de ses sentiments, il s'écrie : « Que les peuples vous reconnaissent, ô Seigneur, que tous les peuples confessent votre nom. » Enfin, en terminant ce même psaume, il demande à Dieu cette conversion merveilleuse : « Puisse notre Dieu, s'écrie-t-il, répandre sur nous ses faveurs, et il sera craint jusqu'aux extrémités de la terre. » *Ibid.* 7. Cette crainte dont parle l'Écriture n'est autre que ce culte et ce respect de Dieu qui procède d'un saint tremblement. Il est clair que ce désir des saints avait sa source dans ce divin Esprit qui demeurait et qui parlait en eux; or, cet esprit ne fait rien d'inutile, et, s'il inspirait à ses serviteurs ces désirs, c'était moins pour les tourmenter que pour les faire servir à sa gloire.

Toutefois il voulut, qu'avant la venue du Sauveur, un peuple existât au monde, au sein duquel il pût naître, où il fut connu, promis et attendu, où des prophètes annonçassent sa venue et donnassent les marques certaines de son avènement, où prit naissance enfin la doctrine qui devait éclairer le monde, conformément à ces paroles d'Isaïe : « La loi sortira de Sion, et la parole de Dieu de Jérusalem. » *Isa.*, II, 3. Il voulut encore que le peuple fidèle se distinguât parmi tous les autres peuples adonnés au culte des démons; et voilà pourquoi il eut soin d'établir entre lui et ces derniers des différences profondes, non-seulement dans ce qui regardait la religion et le culte divin, mais encore dans les

choses extérieures, comme dans les vêtements, la nourriture, la manière de travailler les champs, et surtout dans la circoncision; toutes ces pratiques extérieures devaient porter ce peuple à se distinguer, surtout dans ses dispositions intérieures, et à se préserver avec soin des vices et des superstitions étrangères, et, principalement, de l'idolâtrie.

En partant de ce principe, vous comprendrez bientôt combien était nécessaire le changement de beaucoup de prescriptions de la loi. Ainsi, la loi défendait de sacrifier ailleurs qu'à Jérusalem. *Deut.* XII. Elle ne reconnaissait de prêtres que dans une seule tribu, et ceux-là seuls pouvaient prétendre à cet honneur qui descendaient de la famille d'Aaron. Or, dites-moi, la connaissance de Jésus-Christ et sa doctrine étant destinées à embrasser l'univers, comme on le vit avant, et surtout après le règne de l'empereur Constantin, était-il possible qu'il n'y eût qu'une famille de prêtres pour enseigner le monde entier, un seul temple et un seul lieu de prière pour exciter et satisfaire la dévotion des fidèles, surtout sous une loi de grâce qui demandait un grand nombre de prêtres pour ministres, et beaucoup de lieux où les fidèles la pussent obtenir par leurs prières? Qui ne voit qu'un changement était indispensable dans la loi, au moins sur ces deux premiers points?

Passons maintenant aux sacrifices des divers animaux. Et ici, si l'on ne tient pas compte du commandement de Dieu qui donnait à ces actes le sceau de la religion, je ne sais ce qu'on peut trouver de saint et de pieux. Pour moi, je n'y vois qu'une sorte de boucherie infâme où l'on égorgeait des chèvres, des vaches et des béliers, et où les prêtres faisaient l'office de bouchers en tuant les animaux et en versant le sang. Dieu n'est-il pas la sainteté même, et rien peut-il lui plaire que ce qui rend les hommes semblables à lui? A chaque page de l'Écriture cette vérité nous est solennellement attestée; entendez David : « Si vous aviez voulu des sacrifices, Seigneur, je vous en aurais offert; mais vous n'agréz point les holocaustes, » *Ps.* IV, 16, c'est-à-dire des sacrifices où les victimes étaient entièrement consumées. Quel sacrifice réclame donc le Seigneur? Voici que le

Prophète ajoute : « Le sacrifice que Dieu demande est une âme brisée par la douleur ; vous ne dédaignerez pas, mon Dieu, un cœur contrit et humilié. » *Ibid.*, 18. Dans un autre psaume, le Sauveur adresse à son Père éternel ces paroles : « Vous avez refusé les holocaustes et les sacrifices pour les péchés, mais vous m'avez prêté, ou comme d'autres disent, vous m'avez ouvert les oreilles, » *Ps.* xxxix, 6 ; et par là il nous déclare que ce que Dieu réclame surtout de nous, c'est l'obéissance et non les sacrifices sanglants, comme l'expliqua fort bien Samuel au roi Saül quand il lui dit : « L'obéissance est préférable au sacrifice, et écouter vaut mieux qu'offrir la graisse des victimes. » *I Reg.* xv, 22.

Le catéch. — S'il en est ainsi, pourquoi Dieu avait-il prescrit ces sacrifices ?

Le docteur. — Ce ne fut pas sans un dessein particulier de sa souveraine sagesse, ni sans avoir égard aux conditions du peuple auquel il donnait la loi. En effet, sur toute la surface du monde on adorait les idoles et on leur offrait des sacrifices de toutes sortes d'animaux ; de là, chez le peuple juif, une vive inclination à faire ce qu'il voyait pratiquer autour de lui et à immoler à son tour des victimes animées, à ce point que les Juifs, qui habitaient loin de Jérusalem, sacrifiaient à Dieu sur les montagnes, contrairement aux prescriptions de la loi, et que les rois, même les plus justes et les plus saints, n'osaient point le leur défendre, de peur qu'en s'opposant à ces pratiques, ils ne les portassent à offrir des sacrifices aux idoles elles-mêmes. La bonté de Dieu, touchée à cette vue, et pleine de condescendance pour l'humaine faiblesse, ne voulut pas défendre aux Juifs toutes sortes de sacrifices ; mais elle leur ordonna de les offrir au vrai Dieu. De plus, comme le commun du peuple était peu exercé aux choses de l'esprit, c'est-à-dire à la considération et à la contemplation des choses divines, Dieu daigna donner un aliment à leur activité dans les œuvres extérieures, soit dans les sacrifices, soit dans les autres cérémonies de la loi ; toujours saisies et comprises, même par les esprits les plus grossiers, jusqu'à ce que le temps de la grâce fût venu et que l'Esprit-Saint, se répandant dans le cœur des hommes, leur donnât le goût de toutes les choses élevées et spirituelles. Ces

sacrifices, Dieu les prescrivit encore comme une représentation de ce sacrifice souverain que le véritable Agneau devait offrir pour effacer les péchés du monde, afin de nous délivrer, par sa mort, de la mort que nous avions tous méritée. C'est ce que nous représentent les sacrifices de l'agneau pascal, de la vache rousse, des deux boucs, dont l'un devait être tué et l'autre conduit au désert, et aussi le sacrifice des lépreux dans lequel on prenait deux passereaux, un pour l'immoler, l'autre pour lui rendre bientôt la liberté. Le but et le sens de ces sacrifices sont si évidents, qu'on peut les regarder plutôt comme des prophéties que comme des figures, ainsi que nous le verrons plus loin. Aussi, le divin sacrifice de l'Agneau étant offert, il n'y avait plus de raison pour que les autres persévérassent ; car on aurait pu conclure de leur existence, que celui-là devait venir qui était déjà venu et qui doit être éternellement notre sacrifice.

Que si vous voulez une preuve plus forte de ce que je viens de dire, entendez ces mystérieuses paroles du Père éternel à son Fils, au psaume cent neuvième : « Dieu l'a juré et il ne s'en repen-tira pas ; vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech. » *Ps. cix, 5*. Qui peut ne pas admirer ce langage, attesté et confirmé par un solennel serment ? Certes, c'est une chose digne d'admiration qu'après avoir employé les cinq livres de la loi à traiter des cérémonies et des sacrifices du sacerdoce d'Aaron, le Saint-Esprit vienne maintenant renverser d'une seule parole tout cet édifice, annuler toutes les lois et toutes les cérémonies de cet ancien sacerdoce. Car, comme le dit très-bien l'Apôtre, « le sacerdoce changé, il faut nécessairement que la loi soit changée. » *Hebr. vii, 12*. Le même Apôtre exalte la dignité de ce Melchisédech auquel le grand patriarche Abraham offrit la dîme de tout ce qu'il avait, s'inclinant pour recevoir sa bénédiction, et il conclut de là que celui qui bénissait était plus grand que celui qui était béni. Le Saint-Esprit suscita ce roi si illustre deux mille ans avant le Christ afin de nous donner en lui une parfaite image de ce que le Christ devait être. Melchisédech était à la fois roi et prêtre ; le divin Rédempteur fut aussi roi et prêtre : roi, puisqu'il nous dirige par son esprit et nous défend de nos ennemis ; prêtre,

puisqu'il s'est offert lui-même sur l'autel de la croix, à cause de nos crimes. Melchisédech offrit en sacrifice du pain et du vin ; tel est aussi le sacrifice de notre souverain prêtre. Mais gardez-vous de croire qu'il s'agit dans ce sacrifice d'un pain et d'un vin matériels ; ce pain et ce vin sont ceux dont Zacharie a pu dire : « Quel est le bien de Dieu, quelle est sa gloire, sinon le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges ? » *Zach.* ix, 17. Que ce vin est différent de celui que l'Apôtre désigne dans ces paroles : « Ne vous laissez point enivrer par le vin d'où naît la dissolution ! » *Ephes.* v, 18. Voici qu'il rend, au contraire, les hommes chastes et purs par la vertu du corps et du sang de Jésus-Christ qu'il renferme. Melchisédech paraissant dans l'Écriture sans qu'il soit fait aucune mention de sa race, de sa naissance ou de sa mort, nous représente bien la divinité du Fils de Dieu, qui n'a ni commencement ni fin. D'ailleurs l'analogie se poursuit, et tous les noms de cet ancien roi conviennent à notre nouveau Seigneur. Melchisédech s'interprète roi de justice et de paix, la paix étant le fruit de la justice ; or, n'est-il pas évident que notre Roi a procuré au monde ces deux grands biens, en justifiant les hommes et en les réconciliant avec Dieu ? Par tout ce que je viens de dire, j'ai voulu vous faire voir que Jésus-Christ est prêtre, non plus selon l'ordre d'Aaron, mais selon celui de ce Melchisédech, qui, au lieu d'animaux, offrit du pain et du vin, comme une figure du sacrifice que l'Église offre tous les jours sous les espèces du pain et du vin. Ce pain et ce vin matériels représentaient le pain et le vin sacramentaux.

Ceci me paraît suffisant, mon frère, pour vous laisser entendre que les anciens sacrifices de la loi ont été abrogés. Voulez-vous voir clairement que Dieu ne demande plus ces sacrifices ? Voyez, comme il a consenti à la destruction du temple de Jérusalem, en dehors duquel, ainsi que je vous l'ai dit, il était défendu de les offrir. S'il a consenti à renverser une chose indispensable à ces sacrifices, c'est pour nous faire comprendre qu'ils ne lui étaient plus agréables depuis l'oblation du sacrifice souverain dont ils étaient la figure. Ne savons-nous pas que les œuvres de Dieu sont parfaites comme lui ? Or, s'il avait défendu qu'on lui offrît

des sacrifices ailleurs qu'à Jérusalem, pouvait-il nous donner une marque plus certaine que ces sacrifices ne lui étaient plus agréables? Entendons là-dessus le grand saint Chrysostome : « Un malade, dévoré par les ardeurs d'une brûlante fièvre, sollicite de son médecin l'autorisation de boire un verre de vin; le médecin y consent; seulement il ne veut pas que le malade étanche sa soif ailleurs que dans la coupe qu'il lui désigne, et aussitôt il donne ordre de briser cette coupe. Croyez-vous que ce seul fait ne démontre pas suffisamment les intentions du médecin, et l'opposition qu'il fait à la demande du malade? Eh bien! c'est ce qu'a fait l'auteur de la loi par rapport aux sacrifices, en laissant détruire le lieu où ils devaient être offerts! En effet, au temps de Julien l'Apostat, les Juifs qui observaient encore fidèlement la loi, furent conviés par l'empereur à sacrifier comme ils le faisaient autrefois; l'empereur espérait les amener facilement de ces sacrifices aux sacrifices des idoles. Mais les Juifs répondirent qu'il ne leur était pas permis de sacrifier ailleurs que dans le temple de Jérusalem, et en conséquence ils demandèrent l'autorisation de reconstruire le temple, promettant de sacrifier dès qu'il serait rebâti. On la leur accorda; ils se mirent à l'œuvre avec ardeur, et tout alla pour le mieux jusqu'à ce que Dieu, qui n'avait plus ces sacrifices pour agréables, déjoua tous leurs projets et leurs desseins, en faisant jaillir du sein de la terre des flammes ardentes et des feux dévorants aussitôt qu'ils se mettaient au travail. Nous avons déjà rapporté tous ces prodiges. Or, après cet exemple public et manifeste, qui peut douter encore de la vérité de ce que nous avançons?

Mais, qu'est-il besoin de raisons quand nous avons une parole de Dieu lui-même. Voici, en effet, ce qu'il dit par le prophète Malachie : « Mon amour n'est point en vous, et je ne recevrai plus de présents de votre main; car mon nom est grand parmi les nations, et l'on m'offre en tout lieu une oblation sans tâche. » *Malach.* 1, 10-11. Sans doute, vous verrez dans ces paroles la conversion des peuples clairement annoncée, et l'abrogation de toutes les offrandes et de tous les sacrifices de la loi solennellement prédite, ces pratiques n'ayant, au moins par elles-mêmes,

ni vertu, ni efficacité pour sauver les hommes. Mais à leur place se consomme le sacrifice immaculé du véritable Agneau, représenté dans le très-saint sacrement de l'autel, et offert chaque jour dans toutes les églises chrétiennes.

J'ajouterai maintenant une considération importante, qui est comme la conséquence des raisons que je viens de donner. De même donc que notre Seigneur, en détruisant le lieu du sacrifice, nous a fait clairement entendre qu'il ne les acceptait plus, de même en ruinant, en dispersant à tout jamais, jusque dans ses derniers restes, cette république si antique et si célèbre des Juifs, il nous a appris qu'il ne voulait plus être appelé seulement le Dieu des Juifs, mais encore le Dieu de la terre entière et de tous les peuples, puisqu'il était venu comme « Sauveur du genre humain, » selon les promesses faites autrefois par Abraham, et dans la suite par tous les prophètes. C'est ainsi qu'on lit, au chapitre cinquante-quatrième d'Isaïe : « Celui qui s'appelle le Dieu des armées, ton Rédempteur et le Saint d'Israël, sera appelé le Dieu de toute la terre. » *Isa. lrv, 5.* C'est comme si le Prophète disait : Dieu ne s'appellera plus le Dieu d'un seul peuple, mais le Dieu de toutes les nations. Et cela s'accorde fort bien avec ce passage de Malachie, cité plus haut, où Dieu dit « que son nom est grand parmi les nations, et, qu'en tout lieu, une oblation sans tache est offerte à son nom. » Dans un autre passage, Isaïe dit encore : « De la tige de Jessé s'élèvera celui qui doit commander aux nations, et les nations espéreront en lui. » *Isa. xi, 10, Rom. xi, 12.* Donc cet empire et ce règne doivent être universels et s'étendre sur les Juifs et sur les Gentils, sans acception de personnes. C'est pourquoi le Prophète invite tous les hommes à l'union et à la paix : « Nations, louez toutes le Seigneur avec son peuple. » *cxvi, 1.* Si Dieu a permis le renversement de cette antique république, c'est donc pour nous faire comprendre qu'il n'était pas le Dieu d'un seul peuple, mais bien de tous les peuples, comme l'attestent les autorités que j'ai déjà invoquées. Vous ne voulez pas admettre cette conséquence? mais alors, dites-moi pourquoi Dieu détruisait le Temple et ruinait pour toujours l'empire du seul peuple dont il voulait être le maître? Souvenez-vous donc de ce

que je vous ai dit en commençant. Le Père Eternel, avant d'envoyer son Fils au monde sous les apparences de la chair, devait, pour lui préparer les voies, créer un peuple nouveau au sein duquel il pût à la fois être connu, annoncé et attendu, et prendre une chair humaine. Mais, la rédemption du monde accomplie, quelle raison pouvait-il y avoir pour Dieu de conserver toujours un peuple particulier, puisqu'il était venu racheter tous les peuples de l'univers? De même qu'un architecte qui veut construire une voûte, fait d'abord un cintre sur lequel il la fait reposer, et qu'il détruit dès que son ouvrage est terminé, de même Dieu, en créant un peuple particulier qu'il destinait à servir à sa miséricorde, devait le conserver jusqu'à ce que ses desseins fussent accomplis ; mais, après cela, à quel titre aurait-il eu des privilèges pour une nation ou pour un peuple, lui qui venait les délivrer et les racheter toutes?

Le catéch. — Il n'y a rien à redire à vos raisons et à vos discours ; tout m'y semble clair, évident, tout y est confirmé par de nombreux témoignages des Ecritures. Néanmoins, je serais curieux de savoir ce que vous pourriez répondre à ces paroles si souvent répétées dans les endroits où l'Ecriture promulgue ses lois, en disant qu'elles doivent être éternellement observées.

Le docteur. — C'est une règle d'interprétation aussi sage que certaine, qu'il faut éclaircir les passages obscurs et difficiles de l'Ecriture par d'autres clairs et faciles. Or, dans le cas présent, puisque nous avons prouvé clairement que les cérémonies et les sacrifices de la loi ont été abrogés, que reste-t-il à faire, sinon à interpréter les paroles dont vous parlez dans ce sens, et à entendre cette perpétuité de tout le temps déterminé par Dieu pour l'observation de la loi, c'est-à-dire jusqu'à la venue du Messie. C'est de cette manière que nous entendons la perpétuité dont parle la loi quand elle dit : « Que si après sept années de service, le serviteur renonce à sa liberté, il deviendra l'esclave perpétuel de son maître. » *Deut.* xv. Evidemment cette perpétuité ne peut s'étendre au-delà de la vie de l'esclave. De même, lorsque le Prophète annonçait à David qu'en punition du meurtre d'Urie, le glaive de Dieu demeurerait éternellement levé sur lui

et sur sa race, II *Reg.* n, ou, lorsque Elisée disait à Giézi, son serviteur, « que la lèpre de Naaman s'attacherait à lui et à toute sa race pour jamais, » IV *Reg.* v, 27, nous n'entendons pas cela d'une éternité véritable, mais d'une durée considérable. Pourquoi faudrait-il entendre autrement cette éternelle durée de la loi? Il ne pouvait s'agir d'autre chose dans cette éternité que de tout le temps pendant lequel la loi devait être observée, et ce temps qui commençait à sa promulgation, s'étendait jusqu'à la venue de celui qui devait nous donner, avec une nouvelle loi, de nouvelles lumières et une connaissance nouvelle des choses divines.

I.

Convenance de l'abrogation de la loi dans le cas de l'extension de la connaissance de Dieu et de la propagation de l'Évangile.

Le catéch. — Je suis content de cette explication; seulement, j'ai encore un doute à vous soumettre. Voici : Je m'étonne que Dieu nous ait fait un ordre d'une loi qu'il voulait révoquer. N'était-il pas, en effet, plus digne de sa perfection infinie, de promulguer une loi éternelle et immuable dans tous ses points?

Le docteur. — Dans les choses de Dieu, il n'y a pas de place pour la prudence humaine, et nous devons nous garder de les soumettre aux appréciations étroites de notre pauvre raison. Aristote le reconnaissait bien, et il disait, ainsi que nous l'apprend saint Thomas, que ceux qui sont mus par l'instinct ou par l'inspiration de Dieu, ne prennent point conseil de la raison humaine; car ils suivent une route plus assurée, et sont guidés par une boussole plus fixe que celle de la prudence vulgaire. Or, puisque nous savons quelle a été, sur le point qui nous occupe, la volonté de Dieu, ne permettons pas à notre faible raison de douter ou de trouver des défauts dans les œuvres de Dieu toujours si parfaites, et, en particulier, dans celle-ci, dont vous pouvez facilement connaître l'excellence, pour peu que vous sachiez la méditer et la comprendre. Remarquez d'abord que la plus grande et la plus essentielle partie de la loi écrite de la main de Dieu lui-même, n'a jamais été et ne sera jamais abrogée; quant à la partie de la loi qui règle les sacrifices, vous avez vu comment tout en elle

était la figure de ce souverain sacrifice dans lequel le Sauveur offrit sa vie pour les péchés du monde, de telle sorte que la lumière et la vérité se montrant, les ombres et les figures devaient cesser. Nous nous sommes appuyés dans l'exposé que nous avons fait de ces choses, sur la raison, sur l'autorité de Malachie, sur le sacerdoce de Jésus-Christ, prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et non plus selon celui d'Aaron, enfin, sur la ruine et la destruction du temple, qui était le seul endroit où devaient être offerts les sacrifices.

Il nous reste à parler de la partie judiciaire, c'est-à-dire des lois et des décrets d'après lesquels les Princes et les Juges du peuple devaient rendre leurs sentences. Nous avons vu que ces lois s'appliquaient seulement au peuple juif et à la Judée, où il avait sa demeure. Or, comme nous l'avons supposé, le Messie venait sauver tous les peuples de l'univers; son Evangile était destiné à être prêché, et il a été prêché, en réalité, dans toutes les contrées de la terre. Comment trouver, dès lors, des lois qui convinssent à toutes les nations, si différentes entre elles dans leur territoire, dans leurs langues, dans leurs coutumes et leurs mœurs, et si profondément divisées les unes des autres par l'influence qu'elles ressentent des terres où elles habitent, ou des cieux qui les couvrent. Il était donc convenable que l'Eglise, comme les princes et les républiques, s'inspirât dans ses lois, des besoins et des conditions des pays pour lesquelles elles étaient faites. Il est vrai que dans ces anciennes lois, on a conservé ce qui pouvait généralement convenir à tous les temps et à tous les lieux, comme les salaires des ministres de l'Eglise et le droit d'asile refusé à ceux qui, de propos délibéré, ont été homicides, et d'autres choses semblables.

Mais pour tout dire en un mot, souvenez-vous de l'obligation que Dieu nous a faite d'obéir au Messie et de croire tout ce que ce divin envoyé pourrait nous enseigner. De même que Dieu choisit autrefois Moïse et le remplit de son esprit pour promulguer ses lois, de même le Sauveur choisit douze apôtres, sur lesquels descendit l'Esprit-Saint, afin de nous manifester sa volonté par leur ministère, et il nous donna ordre de leur obéir comme

à lui-même. C'est ainsi qu'il leur dit : « Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise. » *Luc. x, 16.* Ces apôtres se trouvant réunis en concile, le premier qui ait été tenu, décrétèrent que, par la mort de Jésus-Christ, se trouvaient abrogées la circoncision, et toutes les autres pratiques et cérémonies de la loi. Considérez ce mémorable événement : si vous l'ajoutez à tout ce que j'ai déjà dit sur cette matière, la vérité de mes observations brillera à vos yeux d'un éclat qui n'admettra pas l'ombre d'un doute.

Les apôtres qui, sous l'inspiration du Saint-Esprit, prirent ces graves décisions, changèrent aussi l'observation du sabbat, qu'ils renvoyèrent au dimanche. Dieu avait fixé le jour du sabbat pour le jour du repos, en mémoire de la création du monde, terminée en ce jour. Il voulait que ce jour-là les hommes, pour le service et l'usage desquels tout avait été fait dans l'univers, considérassent attentivement la grandeur des bienfaits qu'ils avaient reçus et en rendissent grâce à Celui duquel il les tenaient. Mais qu'est la création auprès de la rédemption? La Passion et la Résurrection du Sauveur dépassent d'autant la première manifestation de la puissance de Dieu, que l'élément divin qu'elles répandent dans nos âmes est plus excellent que l'être humain qui nous est donné par celle-ci! Aussi l'Eglise, enseignée par les apôtres et conduite par l'Esprit-Saint, a-t-elle substitué le jour du dimanche au jour du sabbat, afin de nous porter à considérer avec plus de soin le mystère de la Rédemption que celui de la création. Et ici, elle s'inspire de Dieu lui-même, ordonnant au prophète Isaïe « d'oublier les prodiges passés, parce qu'il en préparait de nouveaux, » *Isa. XLIII, 18, 19,* dont l'éclat lui ferait perdre de vue tous ceux qui avaient précédé.

Le catéch. — Quelle joie pour l'esprit dans l'accord parfait de la raison et de la foi! Or, au sujet de la vérité qui nous occupe, je me trouve dans le plus parfait repos, puisque aux raisons que vous m'avez données, je puis joindre encore les nombreux et saisissants passages de l'Écriture dont vous m'avez parlé. Je n'ai pas fini mes questions cependant, et je voudrais encore vous demander pourquoi la loi ancienne et la loi nouvelle sont si diffé-

rentes au sujet des droits des époux, lorsque toutes deux ont le même Dieu pour auteur.

Le docteur. — Et ne savez-vous pas que les lois et toutes les choses humaines se prêtent sans inconvénient aux exigences des temps et des personnes? Voyez la nature : comme elle varie suivant les âges la nourriture qu'elle donne aux hommes ! Autre est celle des enfants, autre celle des personnes d'un âge avancé : aux premiers, un peu de lait ou quelques miettes suffisent ; aux secondes, il faut des aliments plus substantiels ; et tandis que dans les tendres années nous n'avons que de petites et de faibles dents, en grandissant, nos organes acquièrent de la force et nous permettent de broyer des aliments plus durs. Or le monde, comme l'homme, a eu ses âges spirituels ; il a eu son enfance, il a eu aussi son âge parfait, et ces époques ne se distinguent pas par le nombre des années, mais par le degré de grâce que chacun a reçu. Avant la venue du Sauveur, la grâce communiquée au monde était restreinte, et rares étaient ceux auxquels elle était donnée. C'est pourquoi l'Apôtre appelait les hommes faibles et imparfaits, de « *petits enfants* en Jésus-Christ, ajoutant qu'il ne nourrissait que de lait, » 1 *Cor.* III, 1, 2, c'est-à-dire d'une doctrine simple et facile, bien différente de celle qu'il donnait aux parfaits. Il est donc vrai, le monde a bien eu son enfance et son âge de perfection. Il était dans l'enfance avant l'avènement de Jésus-Christ, qui fut l'auteur et la source de la grâce qu'il nous mérita dans le sacrifice de sa Passion. Jusque-là la grâce était rare, et par suite la sainteté peu répandue dans le monde, puisqu'elle n'allait pas au-delà de la Judée, où brillait seulement le soleil de la foi ; encore même dans ce dernier pays y avait-il plus de superstition que de véritable religion ; car les princes du peuple, prêtres et pharisiens, étaient dévorés d'avarice, d'ambition, de fanatisme, d'hypocrisie et de haine, tout autant de passions coupables qui leur firent condamner le Sauveur à la mort. Mais depuis la venue de Jésus-Christ, le monde a atteint son âge mûr et parfait ; depuis cette ère fortunée, la grâce déborde de tous côtés avec une telle abondance, qu'il suffisait aux apôtres d'imposer les mains sur les fidèles pour attirer en eux le Saint-Esprit

avec tous ses dons. Ce fut alors que la grâce et la connaissance de Dieu se répandirent dans l'univers entier, malgré la résistance des empereurs et des rois ; ce fut alors que des millions et des millions de martyrs étonnèrent le monde, surpris de leur courage : on les vit, en effet, ces hommes, que dis-je? ces héros animés d'une force divine, endurer sans faiblir les plus cruels tourments, et cela, non plus chez un peuple ou dans un pays particulier, mais sur toute l'étendue de l'empire romain. Alors le désert se peupla; on admira, dans l'existence des solitaires qui y fixèrent leur séjour, la vie même des anges ; alors fleurirent les saints pontifes et les confesseurs intrépides; alors on vit paraître des chœurs de vierges pures, dont le nombre fut si grand, qu'on en compta plus de vingt mille dans une seule ville d'Egypte, quoique la virginité, cette vertu digne de Dieu, fût, au temps de la loi, peu connue, mal gardée, et même méprisée quelquefois. Ils étaient donc bien différents l'un de l'autre ces deux âges du monde! Voilà pourquoi ce Législateur plein de sagesse, ayant égard à la faiblesse profonde du premier âge, permit à ceux qui vécurent sous la loi beaucoup de choses qu'il défend maintenant.

En effet, il était permis aux Juifs d'avoir plusieurs femmes; les chrétiens n'en peuvent plus avoir qu'une : et ce précepte, loin d'être contraire à la nature, y est tout-à-fait conforme, ainsi qu'on le voit dans les oiseaux et dans beaucoup d'autres animaux. Les Juifs pouvaient répudier une épouse qui les mécontentait plutôt que de la mettre à mort, *Exod.* xxiii; ils avaient la faculté, pour contenter leur avarice, de prêter à intérêt leur argent à des étrangers. *Deut.* xxviii. Sous la loi de grâce ces concessions ont été retirées, et vous pouvez dès lors juger de sa perfection et de son excellence. La première loi prescrivait aux hommes une foule d'œuvres extérieures, parce qu'ils n'étaient pas encore suffisamment mûrs pour élever leurs âmes dans les pures régions de l'esprit. Plongés qu'ils étaient dans les soucis terrestres, rien ne les pouvait toucher que ce qui avait rapport à la terre; aussi voyez : les promesses ou les menaces que contiennent la Loi et les Prophètes, ont pour terme et pour but des biens et des maux corporels; on connaît qu'elles s'adressent à une

nation charnelle qui se laisse autrement impressionner dans l'ordre temporel que dans l'ordre spirituel, quoique celui-ci soit incontestablement supérieur. Ce n'est pas qu'il ne soit fait quelquefois mention, même sous la loi, de biens spirituels; mais cela n'arrive que bien rarement, Dieu employant, pour réveiller le peuple, des moyens auxquels il fût sensible. Quelle plus grande preuve de l'imperfection du peuple juif que cette promesse que Dieu lui fait : « Si vous gardez mes commandements, vous jouirez de tous les biens de la terre? » *Levit. xxvi, 3*. Ah! je ne m'étonne plus maintenant, puisque le monde, comme les hommes, a eu son enfance et son âge parfait profondément différents l'un de l'autre; je ne m'étonne plus si la divine sagesse, aussi prévenante pour notre infirmité que la plus tendre des mères, a proportionné ses lois aux besoins des hommes : autres ont donc été les préceptes de l'enfance du monde, autres ceux de son âge parfait; et bien des choses qui étaient permises aux temps de la faiblesse sont défendues aujourd'hui que le monde est dans sa perfection.

II.

Comment le Sauveur est venu accomplir la loi.

Le catéch. — Vous dissipez peu à peu tous mes doutes, et je n'ai plus qu'une question à vous faire. Expliquez-moi comment se sont vérifiées et accomplies ces paroles dans lesquelles le Sauveur nous dit : « qu'il n'est point venu détruire la loi, mais l'accomplir. » *Matth. v, 17*.

Le docteur. — Le divin Maître descendu du ciel pour nous instruire, répondra pour moi à votre demande. Entendez-le nous expliquer lui-même, immédiatement après les paroles que vous avez citées, la manière de les entendre; il est venu accomplir la loi il est vrai, mais c'est en la perfectionnant. La loi disait aux anciens : « Tu ne tueras point, » et par là elle défendait l'homicide. Jésus-Christ va plus loin, et il défend la haine intérieure, les paroles injurieuses qui conduisent si souvent à l'homicide. La loi défendait l'adultère avec la femme du prochain; lui, défend le simple regard et la convoitise du cœur, qui disposent fréquemment à l'adultère. La loi autorisait l'époux à répudier son épouse

quand celle-ci ne lui plaisait plus : il condamne l'adultère, et il déclare coupable de ce crime celui qui répudie son épouse et celui qui prend une femme répudiée. La loi défendait de prendre le nom de Dieu à témoin du mensonge ; il nous défend de jurer en aucun cas, ni pour affirmer la vérité, ni pour soutenir le mensonge, parce qu'ainsi nous serons moins exposés à profaner le nom de Dieu. La loi nous ordonnait d'aimer nos amis ; il nous commande d'aimer même nos ennemis, de prier pour eux, de leur faire du bien, de ne nous point défendre contre ceux qui nous feront du mal, de donner notre tunique à ceux qui veulent prendre notre manteau, plutôt que de nous engager dans des querelles et des procès, qui sont la source ordinaire des haines et des inimitiés. Vous voyez maintenant, mon frère, comment le même Sauveur, qui dit qu'il vient accomplir la loi, prouve et démontre par de puissants exemples la vérité de ce qu'il affirme.

Mais, poursuivons. Il y avait, dans la loi, des commandements et des préceptes que Dieu, dans sa profonde sagesse, y avait mis tout exprès pour les besoins de ce temps et de ce peuple. Le peuple juif, en effet, environné de Gentils, courait risque, à ce contact impur, de se laisser gagner par tous les vices et par toutes les erreurs. Or, qu'avait fait le divin législateur ? Pour établir entre son peuple et les nations infidèles de profondes différences, il l'avait distingué dans tout ce qui sert à l'usage de la vie humaine, dans la nourriture, dans les vêtements, dans la manière de travailler la terre, et dans une foule d'autres détails pareils, indifférents par eux-mêmes, mais très-utiles dans ses desseins. Cette différence, bien tranchée dans les choses qui regardent le corps, devait être le symbole d'une différence dans les âmes, et Dieu se proposait d'amener son peuple à détester les vices et les coutumes de ceux dont il leur rendait abominables la nourriture et les travaux.

Or, toutes ces lois, indifférentes en elles-mêmes, mais nécessaires, eu égard au temps et à la fin pour lesquels elles étaient promulguées, notre Seigneur est venu les accomplir ; ce qu'il a fait en nous ordonnant de les entendre dans leur sens spirituel,

plus digne de la sainteté et de la sagesse du suprême Législateur. Je m'explique.

Lorsque la loi nous commande de sacrifier un taureau ou un chevreau, elle nous prêche, d'un côté, la mortification de l'orgueil, et, de l'autre, celle de la sensualité. Quand elle nous défend de sacrifier à Dieu un animal sans queue et sans oreilles, elle nous enseigne que, servir Dieu sans obéissance et sans persévérance, c'est lui déplaire. Quand elle nous défend d'offrir au Seigneur des oiseaux de proie, elle veut nous faire comprendre que Dieu n'a point pour agréable les sacrifices qui lui sont faits avec un bien mal acquis. Si elle nous ordonne d'offrir des colombes, elle nous prêche la simplicité; la pureté nous est représentée dans les tourterelles, et la douceur dans les agneaux. Toutes ces vertus sont plus agréables à Dieu que le sacrifice de ces animaux. Il y a d'autres commandements qui, pris au pied de la lettre, semblent étrangers à la religion et indignes de ce souverain Législateur; et c'est ainsi que les Gentils regardaient la loi des Juifs comme un ensemble grossier de toutes les superstitions. Mais, élevons nos pensées; passons du sens propre au sens figuré, de la lettre à l'esprit, et nous verrons combien tous ces commandements sont salutaires à nos âmes. Donnons-en quelques exemples. Lorsque la loi dit : « Ne mange point de pourceau, » elle veut, sous l'écorce de la loi, nous donner ce conseil : « Abstiens-toi de toute impureté. » Lorsqu'elle dit : « Ne mange point une chèvre avec son sang, » elle veut dire : Ne désire pas la mort de ton prochain, et ne lui porte point de haine. Quand elle dit : « Ne mange pas d'oiseaux de rapine, » c'est comme si elle disait : N'opprime point les faibles, et ne dérobe pas le bien du prochain. Quand elle dit : « Ne lie point la bouche du bœuf qui foule la moisson, » *Deut. xxv, 4*, elle veut dire : Ne retiens pas à l'ouvrier son salaire. Quand elle dit : « Vous ne ferez point cuire le chevreau dans le lait de sa mère, » *Deut. xvi, 21*, elle signifie : N'augmentez pas les tristesses de l'affligé. Quand elle dit : « Tu ne sèmeras point ton champ de diverses semences, » elle veut dire : Ne mêle pas à la parole de Dieu quelque doctrine vaine et dangereuse. Quand elle dit : « Vous ne labourerez pas

avec un bœuf et un âne attelés ensemble, » *Deut.* xxii, 10, elle nous avertit de ne point imposer au fort la charge du faible, et de ne point exiger des deux les mêmes travaux. Enfin, en défendant aux hommes de se vêtir de robes de lin ou de laine, elle leur prêche la franchise et la sincérité. Le vêtement intérieur se fait ordinairement de lin; la laine, au contraire, compose les vêtements extérieurs. Dire aux hommes, par conséquent : « Ne vous couvrez ni de lin, ni de laine, » c'est leur dire : Ne cherchez pas à paraître ce que vous n'êtes pas, ne soyez point dissimulés, ni fourbes, ni menteurs; n'ayez point deux visages, ou, suivant l'*Ecclésiastique*, « N'aie point un visage contre ton visage, » *Eccli.* iv, 26, c'est-à-dire : Garde-toi d'avoir quelque chose dans le cœur, et de le dissimuler dans les apparences. Ces exemples, et tant d'autres que je pourrais citer, vous font bien voir, mon frère, avec combien de raison le Sauveur a pu dire « qu'il n'était pas venu détruire la loi, mais l'accomplir; » car, ainsi, elle s'élève immédiatement de son sens apparent et obvie à une hauteur sublime. Et qu'importait-il autrement à la religion, que les hommes fussent vêtus de laine ou de lin, qu'ils labourassent ou semassent la terre conformément aux prescriptions de la loi? Les fidèles, d'ailleurs, ont tous compris, depuis notre Seigneur, ce langage caché de la loi. Nous en avons pour témoin Philon, historien juif très-célèbre, qui, en nous parlant des Juifs convertis réunis à Alexandrie pour y mener une vie commune et sainte, nous dit qu'ils excellaient dans l'intelligence des Ecritures, comme nous l'avons déjà dit.

Le catéch. — J'avoue, docteur, que cette manière d'entendre les Ecritures me plaît, et que j'y prends un véritable plaisir; cette interprétation est bien digne d'un Seigneur qui, étant la sainteté et la bonté mêmes, ne peut se reposer que dans ce qui est conforme à toute vertu et à toute sainteté.

DIALOGUE XI.

De l'aveuglement et des épreuves du peuple juif.

Le catéch. — Maintenant, que vous avez répondu à toutes mes difficultés, je vous en soumettrai une autre, la plus importante, peut-être, qui se puisse présenter sur cette matière. Le peuple juif, vous le savez bien, fut choisi de Dieu, parmi tous les peuples du monde ; pour lui, furent faites les magnifiques promesses qui regardaient le Messie, non pas qu'il puisse s'agir de biens temporels, ainsi que nous l'avons dit plus haut, mais seulement de biens spirituels, c'est-à-dire de la gloire et de la grâce. Qu'il en soit ainsi, on n'a, pour s'en convaincre, qu'à voir quels noms portaient ceux à qui tous ces biens étaient promis ; on les appelait maison de Jacob, peuple d'Israël, montagne de Sion, Jérusalem, maison de David, etc. C'est ainsi que Dieu dit dans Zacharie : « Je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem l'esprit de grâce et de prière. » *Zach.* XII, 10. Dans ces paroles, il faut entendre par Jérusalem tout le royaume ; on y désigne, en effet, la partie principale pour le tout, selon un usage très-ordinaire dans les saintes Ecritures. Ecoutez encore le même Dieu parler à son peuple, désigné sous le nom de Jacob, et lui dire, dans Isaïe : « Et maintenant, voici ce que dit le Seigneur qui t'a créé, ô Jacob, qui t'a formé, ô Israël ; ne crains point, je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi. Si tu traverses les fleuves, je serai avec toi, et les eaux s'arrêteront à ta présence ; tu ne te brûleras pas en marchant au milieu des flammes. » *Isa.* XLIII, 1-2. Au chapitre suivant, il dit encore au même Jacob : « Mon serviteur Jacob, ne crains point, je répandrai les eaux sur les champs altérés, je ferai couler des ruisseaux sur la terre aride. » *Ibid.* XLIV, 2-3. Et, pour qu'on ne prît pas ces paroles à la rigueur de la lettre, il ajoute aussitôt : « Je répandrai mon esprit sur ta race, et je bénirai ceux qui naîtront de toi ; tes enfants fleuriront sur la terre comme les saules sur les bords des ruisseaux. » *Ibid.* 3-4. On pourrait multiplier les citations, car toutes les grâces et toutes les richesses annoncées au

monde, lui sont prédites sous quelqu'un de ces noms. Comment douter, après cela, que tous les enfants de Jacob ne doivent pas participer à ces bienfaits? Cependant, il n'en est pas ainsi, et nous le voyons bien par cette partie considérable du peuple juif qui demeure plongée dans les ténèbres de l'incrédulité. Je voudrais savoir, docteur, ce que vous pourrez répondre à cette difficulté.

Le docteur. — Oh! ne me croyez pas embarrassé. Mille raisons s'offrent à mon esprit; mais, afin que l'abondance n'engendre pas la confusion, je tâcherai de vous les présenter dans le meilleur ordre, et avec toute la clarté possible.

Que je vous découvre, avant tout, de quelle manière le Sauveur se conduisit avec ce peuple, les égards qu'il eut pour lui, les récompenses qu'il lui donna, en ce temps même où la mémoire du crime commis contre lui par la complicité coupable de tous, était encore toute fraîche et toute sanglante! Et d'abord, quand il se montra au monde et qu'il commença à prêcher sa doctrine, il allait toujours au milieu de ce peuple, l'éclairant de ses enseignements, l'édifiant par les exemples d'une vie toute sainte, guérissant les infirmités, et l'attirant à la foi par le nombre et par l'éclat de ses miracles. Plus tard, en envoyant ses disciples prêcher l'Évangile, il leur ordonnait de laisser les terres des Gentils pour courir aux brebis de la maison d'Israël. Enfin, après son Ascension, les apôtres n'avaient pas d'autre soin, dans la ville de Jérusalem, jusqu'à leur dispersion dans le monde. Et quand les disciples furent contraints de quitter Jérusalem après le martyre de saint Etienne, saint Luc nous apprend « qu'ils allaient par toutes les villes de Judée, annonçant la parole de Dieu, » *Act.* viii, 4, aux Juifs et non aux Gentils. Pour saint Pierre et saint Jean « qu'on regardait comme les colonnes de l'Église, » saint Paul nous dit « qu'ils lui donnèrent la main, et qu'ils répartirent la prédication, de telle sorte que lui et saint Barnabé allassent vers les Gentils, tandis qu'ils évangéliseraient les Juifs. » *Galat.*, ii, 9. Que dire de la sainteté qui florissait alors dans toutes les églises de la Judée, et principalement dans la ville de Jérusalem? Certes, le nombre des fidèles était considérable

dans cette dernière ville ; et pourtant saint Luc nous en fait un magnifique éloge en nous disant « qu'ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme dans le Seigneur. » Il nous apprend encore « que tous vendaient ce qu'ils possédaient, et apportaient le prix de ce qu'ils avaient vendu aux pieds des apôtres, afin qu'ils le distribuassent à chacun selon qu'il en avait besoin. » *Act. iv, 32, 34, 35.* De tous, il a pu dire ailleurs « qu'ils étaient assidus à la prière dans le temple, et que, de retour dans leurs demeures, ils recevaient la sainte communion avec une grande simplicité de cœur ; que chaque jour, enfin, ils croissaient en sainteté et en crainte de Dieu, et qu'ils étaient pleins des consolations de l'Esprit-Saint. » *Act. ii, 46, 47.* Saint Paul célèbre encore la perfection de leurs vertus : il nous apprend « qu'ils souffraient, non-seulement sans murmurer, mais encore avec joie, les mauvais traitements et les injures de la part des incrédules. » *Hebr. x, 34.* Telles étaient, en un mot, la sainteté et la pureté de leur vie, que le même Apôtre, cherchant à louer la foi et la piété des fidèles de Thessalonique, leur disait : « Vous êtes devenus les imitateurs des Eglises de Dieu qui ont embrassé la foi de Jésus-Christ dans la Judée, ayant souffert de la part de vos concitoyens les mêmes persécutions que ces Eglises de la part des Juifs. » *I. Thess. ii, 14.* Grandes sont, à la vérité, toutes ces louanges ; mais, pour moi, j'estime autant l'empressement que ces premiers fidèles mettaient à renoncer à leurs biens, et ceci me semble faire mieux comprendre l'excellence de leur vertu. Car, ainsi que le dit un grand sage, de même que la pierre de touche nous découvre la finesse de l'or, de même, l'or est la pierre de touche de la vertu, et celui-là seul est entièrement vertueux, qui ne fait aucun cas de l'or ni de toutes les richesses du monde. Ce qui précède, doit vous apprendre avec quelle libéralité le Seigneur donnait aux Juifs l'abondance de ses grâces, même aux jours voisins de leur crime.

Que dire aussi de l'admirable sainteté des fidèles d'Alexandrie ? Comme ce fut une des choses les plus étonnantes du monde, et aussi des plus édifiantes, je crois devoir emprunter à Philon, un auteur juif très-distingué, le passage dans lequel il nous l'a

fait connaître. Philon nous raconte donc les vertus étonnantes de ces premiers fidèles, sans les exagérer par le charme de ses paroles, mais en décrivant simplement et fidèlement ce qu'il en avait vu ou appris. Ecoutez comment il s'exprime : « Avant tout, ces hommes abandonnaient leurs propriétés et leurs richesses temporelles ; par ce moyen, ils détachaient leurs cœurs de tous les ennuis et de toutes les sollicitudes du monde, et on les voyait s'arracher au sein des villes pour aller mener dans la campagne une vie solitaire, loin des bruits et des conversations des hommes qui ne pensaient et ne vivaient pas comme eux ; ils savaient, par expérience, quels obstacles insurmontables le commerce de pareilles sociétés offre à ceux qui veulent marcher dans le chemin difficile de la perfection. » Un peu plus loin, ce même auteur ajoute : « Or, cette race de héros, on la trouve répandue sur toute la surface de l'univers, dans la Grèce polie comme parmi les peuples barbares. Cependant, il faut tout dire ; elle habite de préférence l'Égypte, où elle est dispersée sur toute l'étendue du territoire, et surtout aux environs d'Alexandrie ; tous les bons ouvriers s'y donnent rendez-vous, comme sur un sol gras et fertile, mais plus riche encore par la sagesse que par l'abondance des moissons qu'on y récolte. Ils préfèrent néanmoins les bords du lac Marian, où une ceinture de collines les abrite contre les vents, et leur ménage, avec une retraite tranquille, un air tempéré. Ils sont divisés en diverses tribus ou communautés : chacune d'elles a un temple consacré à la prière, qui porte le nom de monastère, ou Sénion, et que nous pouvons interpréter en notre langue : réunion de saints. C'est dans ce lieu qu'ils se réunissent pour se communiquer les uns aux autres le mystère de leur vie chaste et pure : ils n'y portent jamais de quoi boire ou de quoi manger, mais seulement les livres de la loi et des prophètes, les hymnes qu'ils ont composées à la gloire de Dieu, et d'autres choses semblables, ayant toujours rapport à la religion et au culte. Fortifiés par la lecture et l'enseignement des Ecritures, ils font chaque jour des progrès nouveaux dans la vie parfaite à laquelle ils se sont voués. Ils passent les jours entiers dans ce saint exercice, la nuit les y surprend encore ; mais, non

contents de connaître la lettre, ils étudient le sens mystérieux de la loi, dans l'interprétation des saints, persuadés que, sous l'écorce de la loi, sont cachés de grands sacrements et d'ineffables mystères. C'est pourquoi ils conservent avec soin les interprétations par lesquelles, ceux qui furent leurs pères et leurs modèles dans l'austérité et la pénitence, leur ont expliqué les secrets de la sainte Ecriture, et ils suivent aveuglément cette doctrine comme celle de leurs maîtres. Ainsi peuvent-ils comprendre le sens de l'Ecriture, non-seulement selon ce que porte la lettre, mais plutôt d'après la vérité figurée, et quelquefois cachée sous des apparences trompeuses. Pour eux, la loi est quelque chose de vivant et de sensible : la lettre de la loi, ce qui saute aux yeux et frappe la vue est le corps ; l'âme, au contraire, est le sens spirituel et invisible qu'ils découvrent, en pénétrant avec la finesse de leur intelligence, comme à travers du verre, dans les plus merveilleux secrets.

» Et non-seulement ils chantent les hymnes que leur ont transmises leurs pères, ils en composent encore de nouvelles, en observant la mesure et la rime, afin de les redire avec une agréable mélodie. Ils observent la plus étroite continence, qu'ils regardent comme la base de tout l'édifice spirituel, et sur laquelle ils font reposer tous leurs saints exercices. Nul parmi eux ne mange ni ne boit avant le coucher du soleil. Voici comment leur temps est distribué : Le jour est employé à l'étude des saintes Ecritures, et une partie de la nuit consacrée aux besoins du corps. Il y en a même, ceux qui sont plus affamés de la parole divine, qui passent trois jours entiers sans rien prendre. Quoi donc ! Ceux qui sont les plus avancés dans la sagesse, et qui goûtent avec le plus de charme les secrets spirituels de la divine Ecriture, trouvent de si douces jouissances dans cette nourriture céleste, qu'ils passent jusqu'à six jours sans songer à leurs corps ; ce n'est qu'alors qu'ils consentent à prendre quelque aliment, encore même est-ce moins pour contenter leur goût que pour soutenir leur vie.

» A côté de ces hommes si purs se trouvent aussi quelques femmes, dont la plupart sont demeurées vierges jusqu'à une

extrême vieillesse. Elles ont toujours conservé leurs corps exempts de toute souillure, sans y être forcées par la nécessité, mais par la seule dévotion de leurs âmes, et afin de pouvoir s'adonner tout entières à l'exercice de la vertu. Sans doute qu'elles regardent comme une infâme profanation ces actions par lesquelles on déshonore ce vase dédié à la divinité, et qu'elles estiment coupable de rechercher tout autre commerce quand on désire jouir de la compagnie sainte et immortelle du Verbe de Dieu, et produire, en cette société sainte, des fruits pour toujours préservés de toute corruption mortelle. Voilà pourquoi dans les communautés dont je parle, les hommes vivent toujours séparés des femmes. »

Le même auteur ajoute « que ces fidèles de l'Eglise primitive observaient, comme nous, les vigiles saintes, surtout aux jours où nous célébrons la mémoire de la Passion du Sauveur, et que nous passons dans le jeûne, la prière et la lecture des saintes Ecritures. » Puis, il nous raconte de quelle manière ils célébraient l'office divin, « comment l'un d'eux, se levant, chantait d'une voix grave et modeste le premier verset d'un psaume que le chœur entier poursuivait. » Il nous apprend encore « que dans ce temps de pénitence, ils couchaient la nuit sur la terre nue, et non plus sur leurs lits, qu'ils ne buvaient pas de vin, qu'ils ne mangeaient pas de viande, et qu'ils n'avaient que du pain et des herbes pour toute nourriture, et de l'eau pour toute boisson. » Il décrit aussi « la manière dont les ministres et les prêtres remplissaient leurs fonctions, la prééminence acquise à la dignité épiscopale, » et une foule d'autres pratiques usitées encore de nos jours parmi ceux qui se retirent dans les églises ou les monastères pour y mener la vie religieuse.

Ces témoignages, empruntés à Philon, suffisent pour nous montrer combien, en ce temps-là, la sainteté était en honneur parmi les fidèles circoncis. Le vie qui y est décrite est si extraordinaire, elle révèle tant de vertus et fait paraître une si merveilleuse abstinence, qu'elle semble être plutôt une vie angélique qu'une vie humaine.

Mais là ne se bornèrent pas la foi et la dévotion des Juifs con-

vertis. Avant et après la destruction de Jérusalem, quand un nouveau peuple vint s'établir dans la nouvelle ville, la foi demeura toujours intacte, sous les regards vigilants des évêques qui gouvernaient cette Eglise jusqu'aux temps de l'empereur Adrien, sous lequel les Juifs s'étant révoltés une seconde fois, furent de nouveau détruits et chassés de leur patrie. Eusèbe nous apprend qu'il y eut quinze évêques à Jérusalem, depuis les apôtres jusqu'à cette époque. Voici comment il s'exprime : « On compte, avant les temps de l'empereur Adrien, quinze évêques qui se sont assis sans interruption sur le siège de Jérusalem. Juifs de nation, ils étaient demeurés inébranlables dans la foi après leur conversion, et la sainteté de leur vie les avait fait trouver dignes du sacerdoce par ceux qui pouvaient juger de la valeur des personnes. On ne peut nier que l'Eglise ne doive sa conservation à cette légion de saints prélats qui, remontant aux apôtres, a été formée par d'illustres personnages. La voici, selon l'ordre chronologique. Le premier est saint Jacques, qui fut disciple de notre Seigneur. Les autres sont : Siméon, Justin, Zacharie, Tobie, Benjamin, Jean, Mathias, Philippe, Sénèque, un autre Justin, Lévi, Efrein, Joseph et Judas. » Faut-il donc d'autres preuves de la continuité de la foi et de la religion des fidèles de Jérusalem jusqu'à cette dernière calamité? Ce n'est qu'alors que commence, avec leur dispersion, leur tiédeur et l'oubli de leurs premières vertus. Hélas! ils ne furent pas les seuls, et ce relâchement passa des Juifs aux Gentils, qui, dédaignant l'état parfait dans lequel ils vivaient sous la primitive Eglise, en vinrent peu à peu à se montrer tels que nous les voyons aujourd'hui. La même chose arriva aux enfants d'Israël après la conquête de la terre promise. Tant que le souvenir des prodiges par lesquels le Seigneur leur avait témoigné sa miséricorde demeura vivant dans leur esprit, tant que vécurent ceux qui en avaient été témoins, ils se montrèrent fidèles et reconnaissants envers un si grand bienfaiteur; mais, à peine ces derniers furent-ils morts, que l'idolâtrie se propagea et prit racine parmi eux. Telle est, en effet, la condition du monde, qu'il ne sait pas persévérer dans sa résolution, et que, par des vicissitudes qui lui sont

naturelles, il va toujours d'une chose à l'autre, passant du mieux au pire.

Nous le savons d'ailleurs par expérience et nous en avons de fameux exemples dans toutes les républiques de l'univers et surtout dans celles des Assyriens, des Athéniens, des Lacédémoniens, des Perses et des Romains ; ces derniers, après d'humbles commencements, arrivèrent, grâce à la justice et à la discipline qu'ils observèrent dans la paix comme dans la guerre, à un degré de puissance remarquable ; mais quand il se départirent de cet amour de l'équité, ils perdirent bientôt un à un tous leurs avantages. C'est donc avec raison que notre vie est comparée aux poids d'une horloge, qui ne demeurent jamais dans le même état, mais descendent toujours ; notre chair nous offre le même spectacle : comme elle vient de la terre, c'est toujours vers la terre qu'elle nous attire comme vers son élément naturel. Aussi ne vous étonnez pas si, dans la suite des temps, l'austérité de la primitive Eglise et la charité des premiers chrétiens se sont peu à peu affaiblies et presque éteintes, puisqu'elles n'ont plus été soutenues et encouragées par ces hommes apostoliques et ces saints pères qui en entretenaient l'ardeur par leurs paroles, leurs exemples et leurs miracles. Ces réflexions étaient importantes, et j'en ai voulu faire le premier fondement de ce que j'avais à dire sur cette matière.

I.

L'endurcissement de la plus grande partie du peuple juif annoncé par les prophètes.

J'ajoute maintenant qu'à la venue du Sauveur une partie du peuple juif devait croire en lui, tandis que l'autre partie s'obstinerait dans son incrédulité. En voici la raison : nous en trouvons une première figure dans ce qui arriva au patriarche Jacob, boiteux d'un pied et parfaitement sain de l'autre, après que l'ange eut touché le nerf de sa cuisse, d'où le peuple juif devait sortir. *Gen. xxxii.* Par là, en effet, comme nous le verrons plus loin, nous étaients prophétisées et la docilité d'une partie des enfants d'Israël, et l'obstination irrémédiable des autres. Le vieillard Siméon l'annonçait d'ailleurs formellement à la sainte Vierge,

quand il lui disait « que son fils était établi pour la résurrection et pour la ruine de plusieurs, » *Luc. II, 34*, non par sa faute néanmoins, mais par le crime de ceux qui ne croiraient pas en lui. Entendez maintenant les prophètes. Voici d'abord comment s'exprime Isaïe : « En ce jour paraîtra dans sa magnificence et dans sa gloire le germe du Seigneur et le fruit sublime de la terre. Ceux du peuple d'Israël qui seront sauvés se réjouiront dans l'allégresse. Les restes de Sion et de Jérusalem deviendront une nation sainte : ils seront écrits à jamais au livre de vie dans Jérusalem, lorsque le Seigneur aura lavé les iniquités des filles de Sion par un souffle d'équité et par un vent brûlant, » *Isa. IV, 2-4*, c'est-à-dire par l'esprit de la crainte et de l'amour de Dieu. Ailleurs le prophète déclare que le nombre de ceux qui croiront sera bien petit : « Quand ton peuple, ô Israël, s'écrie-t-il, aurait été aussi multiplié que les sables de la mer, les restes seulement, c'est-à-dire la plus petite partie, se convertiront. » *Isa. X, 22*.

L'Écriture atteste à chaque page cette vérité, et l'on pourrait sans peine multiplier les témoignages qui annoncent l'aveuglement du plus grand nombre de Juifs. Il faut entendre ce qu'en dit Daniel : « Après soixante-deux semaines, dit-il, le Christ sera mis à mort, et ce peuple ne sera plus son peuple, car il doit le renier. » *Dan. IX, 26*. Il est clair qu'un peuple qui devait renier le Christ ne devait point croire en lui. Isaïe y revient encore dans le chapitre cinquante-troisième de ses prophéties, où il parle uniquement de la passion du Sauveur, qui fut l'occasion de l'aveuglement d'un grand nombre : « Qui croira à votre parole, Seigneur ? Pour qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? » Puis un peu plus bas : « Nous avons désiré le voir ; il était méprisé, le dernier des hommes, homme de douleur, connaissant l'infirmité ; son visage était obscurci par les opprobres et par l'ignominie, et nous ne l'avons point connu. » *Isa. LIII, 1-3*. Il termine en disant que ce Seigneur, dont il avait publié l'innocence, serait regardé comme un malfaiteur et tenu pour le dernier des hommes. Une autre fois le même prophète, racontant cette belle vision pendant laquelle il aperçut Dieu assis au milieu des séraphins, nous apprend que Dieu lui ordonna d'annoncer

au peuple « qu'il fermerait ses yeux, qu'il appesantirait ses oreilles, qu'il endurcirait son cœur et qu'en punition de cet aveuglement leur terre serait détruite et désolée. » *Isa.* iv, 10-11. Comme nous le voyons maintenant, au chapitre quarante-neuvième du même prophète, le Sauveur, qui le remplit tout entier, parle à son Père éternel en ces termes : « Voici ce que dit le Seigneur, qui m'a formé dans le sein de ma mère pour ramener Israël à lui; mais Israël ne sera pas ramené. » *Isa.* XLIX, 5. Certes, le Sauveur ne pouvait pas nous annoncer plus clairement que ceux qui ne croiraient pas en lui seraient plus nombreux que ceux qui y croiraient. C'est encore pour cette raison qu'il disait par le prophète Malachie : « Mon amour n'est point en vous, et je ne recevrai plus de présents de votre main; car mon nom est grand parmi les nations et l'on sacrifie et l'on m'offre en tous lieux une oblation pure et sans tâche. » *Malach.* I, 10-11. Était-il possible de mieux indiquer l'incrédulité de la plus grande partie du peuple? Voici, en effet, que le Seigneur lui annonce qu'il ne met plus en lui son amour, qu'il ne recevra plus d'offrandes de ses mains, et qu'il en acceptera de la main des Gentils. Mais le prophète Isaïe annonce aussi clairement, au chapitre soixante-cinq, que parmi le peuple il y en aurait qui croiraient et d'autres qui ne croiraient pas. En parlant des premiers, il dit : « Je me souviendrai des miséricordes du Seigneur, je chanterai des cantiques de louanges pour tout ce qu'il a fait en notre faveur, pour tous les biens dont il a comblé Israël, selon l'étendue de sa clémence et la grandeur de sa miséricorde. » *Isa.* LXIII, 7. Puis il ajoute : « Ce peuple est véritablement mon peuple, ces enfants ne renient point leur père et il est devenu leur Sauveur. » *Id.* 8. Voilà ce qu'il dit de la foi des premiers. Quant aux seconds, il s'exprime ainsi : « Dans toutes leurs tribulations l'ange qui est en sa présence les a sauvés; dans sa tendresse, dans sa clémence, lui-même il a voulu les racheter, il les a soutenus, il les a portés durant une longue suite de siècles; mais ils ont provoqué sa colère, ils ont affligé son saint Esprit, il est devenu leur ennemi et il les a abattus. » *Id.* 8-9. Voyez comme dans ces paroles le Prophète, en énumérant les bienfaits reçus, fait res-

sortir l'énormité de ce crime! Quand il dit : « Dans ses tribulations ce peuple ne fut point abandonné, » il veut dire que Dieu ne se fatigue et ne cesse jamais de le secourir dans toutes ses épreuves. Quand il ajoute que « l'ange de sa droite les sauverait, » il entend par cet ange, dont le nom signifie messenger, le Fils même de Dieu, envoyé dans le monde par son Père éternel pour nous sauver. Mais il va plus loin et il dit : « que dans sa clémence le Sauveur a voulu racheter les hommes et qu'il les a portés sur lui. Comment les a-t-il portés? De la même manière qu'il dit ailleurs qu'il les porte dans son sein et dans ses entrailles, qu'il les avait soutenus et sauvés dans tous les siècles passés, » *Isa.* XLVI, 3-4; ce qu'il faut entendre de tout ce que Dieu fit pour eux. Mais en retour, ils provoquèrent sa colère par leurs crimes et ils affligèrent son saint Esprit en résistant à ses inspirations et à ses commandements. Le Prophète fait connaître aussitôt le châtiment de cette révolte en disant « que ce Dieu qui était leur ami devint aussitôt leur ennemi, et que celui qui auparavant les protégeait et les défendait contre tous, prit les armes pour les attaquer. » C'est encore ainsi qu'en usa le prophète Nathan pour découvrir à David la malice de son crime, *I Reg.* xii; il lui rappela d'abord les bienfaits qu'il avait reçus de Dieu, afin de lui faire entendre combien sa faute était grande et coupable. Mais c'en est assez; toutes ces autorités nous démontrent suffisamment ce que nous avons avancé, à savoir, qu'une partie du peuple juif devait persévérer dans son incrédulité, tandis que l'autre croirait au Sauveur.

Le catéch. — Vous avez parlé avec tant de force et de clarté que nul ne peut se soustraire à l'évidence de vos raisons et refuser d'y acquiescer de tout cœur.

Le docteur. — De plus, mon frère, tout ce qui précède éclaire d'un jour nouveau les Ecritures et les Prophètes : c'est à la clarté de cette lumière sainte qu'il les faut lire, sous peine de ne les point comprendre et de se tromper comme ceux qui sont demeurés jusqu'à ce moment plongés dans les ténèbres de l'incrédulité. Examinez attentivement les passages prophétiques de l'Ecriture; comme ils ont tous rapport à l'avenir, ils menacent

quelquefois les hommes des châtimens de Dieu, quelquefois au contraire ils leur promettent d'abondantes faveurs et des grâces signalées. Cela est si ordinaire que dans le même chapitre, après avoir annoncé de grands bienfaits de Dieu, ils semblent détruire quatre lignes plus bas tout ce qu'ils avaient annoncé, en faisant craindre au peuple des calamités et des désastres épouvantables. Or, ces contrastes ne laissent pas de produire dans l'esprit du lecteur une certaine confusion, à cause des contradictions apparentes qu'on croit saisir entre des propositions si rapprochées. Mais la règle que nous proposons est infaillible et certaine; n'oublions pas que toutes les fois que Dieu, par la bouche de ses prophètes, promet des faveurs et des grâces, il s'adresse à ses fidèles serviteurs; ce sont les méchants qu'il menace, au contraire, de ses vengeances et de ses coups; c'est à eux qu'il réserve, comme prix de leur malice, sa colère et même son abandon. L'Apôtre exprime bien cette vérité dans ces paroles: « Colère, indignation, tribulation et angoisse pour l'âme de tout homme qui fait le mal, qu'il soit Juif ou Gentil; mais, au contraire, gloire, honneur et paix à tout homme qui fait le bien, au Juif aussi bien qu'au Gentil. » *Rom.* II, 9, 10. J'ai donc bien raison, mes frères, de donner comme certaine et nécessaire dans l'interprétation des Ecritures, des prophètes, cette règle dont je parle; sans elle, en effet, comment ne pas éprouver de confusion en présence de cette dernière prophétie? le prophète Isaïe, de la même plume qui venait de prophétiser les grands biens réservés aux enfans d'Israël, annonce à ces mêmes Israélites la destruction et la ruine. Toute confusion disparaît dès qu'on se souvient que dans la première partie de sa prophétie, il s'adresse aux bons, et dans la seconde aux méchants.

Le catéch. — Cette règle, en effet, me paraît sage; seulement je voudrais savoir quelles sont les promesses faites aux bons et les menaces suspendues sur la tête des méchants.

Le docteur. — Je vous ai déjà parlé des promesses. Quant aux châtimens et aux menaces, ils sont tels qu'on ne peut contenir son étonnement en les lisant; ils sont proportionnés au péché qu'ils ont mission de punir et qui fut le plus grand de tous les

crimes du monde. Au psaume soixante-huitième, qui depuis le commencement jusqu'à la fin traite de la passion, David annonce les désastres et les plaies que ce crime attirerait sur ses auteurs ; il le fait même sous forme de malédiction, afin d'exciter plus de terreur et d'épouvante. Ainsi après ces paroles où le Sauveur s'écrie : « Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, ils m'ont présenté du vinaigre pour étancher ma soif, » le Prophète donne cours à ses malédictions et s'adresse à Dieu en ces termes : « Que leur table, Seigneur, leur soit un piège, le châtiment de leur péché et leur scandale. » *Ps. LXVIII, 26, 27.* Cette table, ainsi que nous l'apprend l'Apôtre, désigne le banquet et l'aliment des saintes Ecritures qui sont le soutien véritable des âmes. Les incrédules ne retirent d'elles, au lieu de la lumière et de la vie qu'elles contiennent, que poison et ténèbres. Le Prophète le déclare bien dans sa seconde malédiction : « Que leurs yeux s'obscurcissent, s'écrie-t-il, afin qu'ils ne voient point et qu'ils demeurent toujours courbés sous le joug de la servitude. Versez sur eux votre fureur ; et que le feu de votre colère s'attache à eux. Que leur demeure soit déserte et que personne n'habite sous leurs tentes, parce qu'ils ont persécuté celui que vous éprouviez et qu'ils ont ajouté de nouvelles douleurs à mes souffrances. Qu'ils ajoutent sans cesse à leurs iniquités, Seigneur, qu'ils soient à jamais privés de votre clémence. Qu'ils soient effacés du livre des vivants, et que leurs noms ne soient point écrits avec les noms des justes. » *Ps. LXVIII, 27-33.* Quelles paroles, quels châtiments ! quelles malédictions ! En vérité peut-on rien imaginer de plus terrible ? On comprend, à la rigueur, que le Prophète voue les hommes au malheur, qu'il désire voir ces ingrats exilés de leur patrie et leurs habitations abandonnées de tous ; ce sont là des fléaux qui n'atteignent que la chair ; mais qu'il demande à Dieu d'endurcir leurs cœurs, de multiplier toutes leurs douleurs, de leur refuser toute sainteté et toute justice, d'effacer enfin leurs noms du livre de vie, voilà d'affreux châtiments et qui dépassent tout ce qu'on peut concevoir de terrible ! Le Prophète n'oublie pas de donner la cause de ces malheurs, et il ajoute : « Car, Seigneur, ils ont persécuté celui que vous aviez frappé, et ils ont augmenté les dou-

leurs de mes blessures ! » Il est clair que leurs dérisions et leurs insultes furent pour le Sauveur un surcroît d'amertume. De plus, s'il est dit que le Père éternel frappa son Fils, c'est pour nous laisser entendre que dans l'ardeur de sa charité il consentit à accepter le sacrifice de son Fils unique pour les péchés du monde, ce qui fait dire au Prophète qu'il l'avait blessé et mis à mort.

Le catéch. — Ah ! docteur, sans doute que ces menaces me font trembler de frayeur. Néanmoins, ce qui m'effraie et m'étonne encore davantage, c'est la forme de malédiction qu'emploie le Prophète dans ce passage ; car cela me paraît tout-à-fait contraire à la charité.

Le docteur. — Oh ! il ne faut pas croire que le Prophète, rempli de l'Esprit de Dieu, appelât sur ses frères les effets redoutables de ces malédictions : seulement c'est un procédé usité dans l'Écriture d'annoncer le châtement sous cette forme. Les exemples en sont nombreux. En voici un plus célèbre : Moïse, annonçant à son peuple, les fléaux dont Dieu le châtierait s'il violait ses commandements, lui disait entre autres choses : « Que le ciel qui est au-dessus de toi, soit d'airain, et que la terre sur laquelle tu marches, soit de fer ; que le Seigneur répande sur la terre de la poussière au lieu de pluie, jusqu'à ce que tu meures de faim ; qu'il te livre aux mains de tes ennemis, de telle sorte que, sortant contre eux par une voie, tu fuies par sept, et tu sois dispersé dans tous les royaumes de la terre ; que ton corps serve de pâture à tous les oiseaux du ciel et à toutes les bêtes de la terre. » *Deut.* xxviii, 23-26. Que ces malédictions sont terribles et redoutables ! Mais qui croira jamais que Moïse désirât de les voir fondre sur le peuple qu'il aimait tant ? N'est-ce pas Moïse qui demandait à Dieu « de l'effacer du livre où son nom était écrit, » *Exod.* xxxii, 32, s'il ne voulait pas consentir à pardonner le crime de l'adoration du veau d'or ? S'il use donc de cette façon de parler, c'est pour montrer au peuple la grandeur du crime qu'il avait commis. Or, dites-moi, y a-t-il jamais eu au monde un crime plus énorme, une faute qui méritât de plus terribles malédictions et de plus grands châtements que la mort indigne du Fils de Dieu, récompensé de toutes ses miséricordes et de ses bienfaits

par des tourments ignominieux ? Les calamités dont parle le Prophète au psaume cent huitième, et qui commence ainsi : « O Dieu, ne taisez pas ma louange, » ne sont pas moins terribles. Mais, comme vous pouvez les lire vous-même, je ne m'occuperai pas à raconter ici d'aussi lamentables choses. Jugez maintenant de la vérité de ces prophéties où sont prédits l'aveuglement et l'obstination des Juifs incrédules, l'éloignement de Dieu, leur invincible opiniâtreté et le mépris auquel ils doivent être condamnés chez tous les peuples de l'univers. Les vengeances du ciel, vous les voyez et tout le monde peut les voir. Qu'elles vous apprennent au moins que Dieu est Dieu en toutes choses, c'est-à-dire qu'il est grand en toutes ses œuvres, grand quand il châtie, grand quand il récompense, grand dans l'amour qu'il témoigne aux bons, grand dans la haine profonde qu'il porte aux méchants, parce que l'une et l'autre de ces choses relèvent également de sa bonté.

Or, en suivant cette règle, que voyons-nous ? C'est que si les grandes promesses dont j'ai parlé en commençant s'adressent à la partie du peuple qui reconnut le Messie pour son véritable Sauveur et Roi, ces menaces, au contraire, atteignent cette autre partie du peuple, qui, non contente de ne pas recevoir le Sauveur, alla jusqu'à le mettre à mort. Voilà le crime dont Dieu promet à Moïse de se constituer lui-même le vengeur, *Deut. xviii*, voulant signifier par là l'étendue et la rigueur de sa vengeance. C'est, en effet, une manière de parler très-ordinaire dans l'Écriture d'attribuer à Dieu tout ce qui est grand, comme quand on dit, le jour de Dieu, la montagne de Dieu, etc. Or, combien a été et combien est encore terrible la manifestation de la colère de Dieu envers le peuple juif ! Je l'ai déjà longuement exposé dans ce livre. Aussi je vous regarde maintenant comme suffisamment éclairé, et je crois avoir répondu à tous vos doutes. Si vous jetez les yeux sur la noirceur du crime des bourreaux du Sauveur, vous reconnaîtrez que les épreuves qu'ils endurent sont légitimes et méritées ; car, ainsi que je vous l'ai dit, toutes les iniquités du monde ne sont qu'un jeu auprès de cette souveraine iniquité. Souvenez-vous de la conduite de Dieu envers son peuple : après le schisme d'Israël, dix tribus sacrifient aux idoles,

et Dieu, pour les punir, les abandonne, les arrache de la terre promise qu'il leur avait donnée, les fait tomber sous le joug des Assyriens, les disperse enfin parmi tous les peuples de l'univers et ne révoque jamais le décret de la captivité à laquelle il les a condamnées. *IV Reg.* xvii. Et quand la tribu de Juda est tombée dans la même faute, il l'envoie expier son forfait dans la captivité de Babylone, renverse et détruit son magnifique temple. *IV Reg.* xxv. N'étaient-ils donc pas de la race d'Abraham? N'étaient-ils pas enfants d'Israël? Et ce peuple, n'était-ce pas celui que Dieu s'était formé entre toutes les nations? Dieu n'aimait-il pas à s'appeler, tantôt son Père et tantôt son Epoux? Ne l'avait-il pas, par d'éclatants prodiges, délivré de la tyrannie des Egyptiens et magnifiquement vengé de tous ses ennemis? N'avait-il pas pour lui promulgué sa loi sur le mont Sinaï? Ne l'avait-il pas, enfin, comme fait un aigle, porté sur ses ailes dans toutes ses voies? Toutes ces faveurs sont incontestables, et nul ne les peut nier. Et cependant, quand ce peuple, désobéissant aux lois de son Libérateur, offrit son cœur aux idoles, Dieu l'abandonna, et, comme nous l'apprend Jérémie, « il rejeta son autel, il maudit son sanctuaire, il le livra sans pitié entre les mains d'ennemis cruels, qui humilièrent les vierges dans les villes de Juda, et abusèrent honteusement des enfants de Jérusalem. » *Thren.* ii, 7, 5, 11, 13. Pouvez-vous concevoir de plus redoutables châtimens? Et ici, laissez-moi vous présenter une considération importante : encore que Dieu aime ses serviteurs comme un père ses enfants ou un époux son épouse, comme nous pouvons nous en assurer à chaque pas dans l'Écriture, son amour tient néanmoins davantage de celui de l'époux pour son épouse que de celui du père pour son fils. Un père ne cesse jamais d'aimer son enfant, quand même ce fils serait coupable ou criminel; nous le voyons certes bien par l'amour de David pour Absalon, le plus ingrat des enfants des hommes. L'amour conjugal, au contraire, quoique plus vif que l'amour paternel, ainsi que nous l'indiquent les paroles adressées à Eve par notre premier père, a des bornes, et l'époux, trahi par l'infidélité de sa compagne, lui voue, à la place de sa première tendresse, une haine infinie. Or, tel est l'amour de Dieu, envers

ses serviteurs : sont-ils obéissants et fidèles, ils ont en lui plus qu'un père et qu'un époux ; méconnaissent-ils son amour, l'enfer deviendrait leur partage s'ils mouraient au moment de leurs péchés. C'est ainsi qu'il eût traité David adultère, et saint Pierre renégat, si l'un et l'autre de ces deux saints n'avaient fait pénitence de leur crime. Aussi, je vous l'avoue, la Synagogue a eu beau jouir pendant longtemps des préférences du Christ, elle a eu beau être son épouse bien-aimée, et comme telle traitée avec un amour dont le livre des Cantiques nous a transmis l'ivresse ; depuis son idolâtrique adultère, voyez combien elle a été cruellement châtiée et punie ? Or, si le peuple, par son déicide, s'est rendu coupable d'un crime mille fois plus horrible que toutes ses fautes passées, faut-il s'étonner qu'il endure des peines en rapport avec l'énormité de son forfait ? Voilà ce que notre Seigneur nous a lui-même expressément donné à entendre dans ces paroles de Jérémie : « Mon peuple s'est révolté contre moi, il m'a poursuivi de ses cris comme le lion de la forêt, c'est pourquoi je l'ai haï. » *Jerem.* XII, 8.

II.

Suite du même sujet ; la primauté de la foi des Gentils.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici, l'apôtre saint Pierre nous l'apprend magnifiquement dans son épître aux fidèles juifs ou gentils, dispersés dans les provinces du Pont, en Galatie, en Cappadoce, en Asie et en Bithynie, s'appuyant sur le témoignage d'Isaïe, et voici dans quels termes : « Je poserai dans Sion, dit le Seigneur, la principale pierre de l'angle, pierre choisie et précieuse, et quiconque croira en elle ne sera point confondu. Elle est votre gloire, vous qui croyez ; mais, pour les incrédules, cette pierre, qui doit être placée au sommet de l'édifice, est devenue une pierre d'achoppement, une pierre de scandale pour ceux qui ne veulent pas ajouter foi à la parole de l'Évangile, contrairement à tous leurs devoirs. Mais vous qui croyez, vous êtes la race choisie, la nation sainte, le sacerdoce royal, le peuple conquis par Dieu, afin que vous annonciez les grandeurs de celui qui vous a appelés des ténèbres dans lesquelles vous étiez plongés

à la véritable lumière, » c'est-à-dire à la connaissance du mystère de son Evangile. I *Petr.* II, 6-9. Voilà un résumé parfait de tout ce que je vous ai dit. Par là, mon frère, voyez combien est différent le sort des fidèles et des incrédules : à ceux qui croient, la dignité, la gloire, les trésors de grâces inestimables ; aux autres, le scandale et la chute ; car pour les uns Jésus-Christ est la pierre fondamentale qui les soutient, pour les autres, au contraire, cette pierre devient un sujet de scandale, de chute et de malheur.

Or, comme le nombre des fidèles devait être plus considérable dans le monde parmi les Gentils que parmi les Juifs, ne trouvez pas extraordinaire qu'on donne aux premiers les premières places dans l'Eglise. Et pour que ceci ne vous étonne pas, entendez comment Dieu s'en explique clairement dans Isaïe : « Fils de l'étranger, s'écrie-t-il, toi qui te convertis au Seigneur, ne dis point : Le Seigneur m'a séparé de son peuple. Eunuques, ne dites plus : Je ne suis qu'un bois aride. Le Seigneur a dit : Aux eunuques qui garderont mes lois, je donnerai dans ma maison et dans l'enceinte de mes murs un nom et une place d'honneur qui leur seront meilleurs que des fils et des filles ; je leur donnerai un nom qui ne périra pas. » *Isa.* LVI, 3, 4, 5. Il appelle ici ses fils et ses filles les fidèles du peuple juif ; les étrangers sont ceux des Gentils qui, avant d'être convertis à la foi, étaient hors de la maison de Dieu ; mais à ces derniers il promet un nom plus grand, une dignité supérieure à celle de ses fils et de ses filles, c'est-à-dire des fidèles circoncis ; et il en donne la raison. Dès le commencement du monde, Dieu marquait cette prééminence en préférant presque toujours les puînés des enfants aux premiers-nés. Adam eut deux fils, Caïn et Abel ; nous savons qu'Abel eut toutes les faveurs de Dieu ; d'Esau et de Jacob, les deux enfants d'Isaac, Jacob le plus jeune, est celui que Dieu préfère. Et plus tard, on vit, à n'en pas douter, cette prééminence assurée dans la naissance de Pharès et Zara, fils de Juda. Quand ils furent sur le point de naître, Zara tira le premier la main du sein de sa mère, et la sage-femme y attacha un ruban d'écarlate en disant : Celui-ci sera l'aîné ; mais cet enfant ayant retiré la main, l'autre vint au monde, et celui qui s'était montré le premier ne sortit qu'après lui. *Gen.* xxxviii.

27, 30. Ces deux enfants sont l'image des deux races de fidèles : l'un nous représente les fidèles juifs, l'autre les fidèles gentils. A la vérité, le peuple juif tira le premier la main, le premier il commença à servir Dieu et à obéir à ses commandements ; mais il la retira bientôt, quand un grand nombre des siens ne voulurent pas reconnaître leur Sauveur et leur Roi. C'est alors que parut le peuple gentil, prêt à le recevoir. Et ce ne fut que lorsqu'il fut sorti, que les Juifs sortirent aussi, selon le témoignage que rend l'Écriture en disant « que lorsque la plénitude des nations serait entrée dans l'Église, tout Israël serait sauvé. » *Rom. x, 23, 26.* La prophétie d'Osée, citée plus haut, se rapporte tout entière à cette matière. Voyez-vous maintenant comment dans cette naissance la primauté qui semblait appartenir au premier enfant est devenue le privilège du second ? Mais nous trouvons un exemple aussi mémorable de ce changement et de cette primauté dans les deux fils du patriarche Joseph, Manassès et Ephraïm. Joseph les présenta à son père afin qu'ils reçussent sa bénédiction, et il eut soin de placer Manassès, qui était l'aîné, à la droite du vieillard, et Ephraïm à sa gauche. « Or, le saint patriarche, étendant sa main droite, la posa sur la tête d'Ephraïm, qui était le plus jeune, tandis qu'il étendit sa main gauche sur la tête de Manassès. Ce que voyant, Joseph s'affligea, et, prenant la main de son père, il s'efforçait de la transporter de la tête d'Ephraïm sur celle de Manassès, et il dit : Il n'est pas juste, mon père, de faire une telle substitution ; Manassès est l'aîné ; mettez votre main droite sur sa tête. Jacob refusa en disant : Je le sais, mon fils, je le sais, celui-ci sera grand et deviendra aussi le chef de peuples nombreux ; mais son jeune frère croîtra plus que lui et sa prospérité se multipliera parmi les nations. » *Gen. XLVIII, 14-20.* Vous voyez, mon frère, la prééminence des fidèles de la gentilité figurée dans ces mots de l'Écriture ; mais, remarquez-le, l'autre partie des fidèles n'en éprouve aucun préjudice, car le saint patriarche bénit aussi Manassès, qui la représentait, en lui annonçant que sa postérité se multiplierait ; seulement celle de son frère devait devenir plus étendue et plus nombreuse. Le déplaisir que fit paraître Joseph de voir son second fils préféré au premier, est

entièrement semblable à celui que vous paraissiez éprouver au commencement, quand vous croyiez que la première place revenait de droit à votre peuple. Imités donc le saint homme Joseph ; il se soumit sans murmure dès qu'il apprit que telle était la volonté de Dieu : soumettez-vous à votre tour et rendez gloire à Dieu dans toutes ses œuvres.

III.

Que les vrais croyants sont de la race d'Abraham, de Jacob et de David.

Du culte des images.

Le catéch. — Je n'ai rien à répondre, docteur, et il ne me reste plus qu'à m'humilier et à confesser que Dieu est juste et saint dans tout ce qu'il fait. Il suffit de savoir qu'il agit, pour demeurer dans le silence, sans se permettre de juger ses œuvres, mais seulement de confesser ses louanges. Dites-moi maintenant comment les promesses que j'ai citées en commençant et qui sont faites d'une manière générale à tout le peuple juif sous le nom de maison de Jacob et de David, de peuple d'Israël, de Jérusalem, de montagne de Sion, ne se rapportent qu'à cette partie du peuple qui a embrassé la foi ?

Le docteur. — Avant de vous répondre, permettez-moi de vous faire une question. Supposé le cas où tout le peuple d'Israël se serait converti, la religion et la foi de ces nouveaux croyants auraient-elles été les mêmes que celles de leurs aïeux, ou bien devaient-elles être différentes ?

Le catéch. — Peut-être pouvait-il y avoir entre elles des différences accidentelles ; quant aux choses essentielles, la foi, ce me semble, ne devait pas changer. Toute la différence, en effet, consistait en ce que les événements que les uns regardaient comme à venir, les autres les croyaient déjà accomplis. Donc rien n'était changé à l'essence des choses, et à toutes les époques on dut avoir la même religion et la même foi.

Le docteur. — Fort bien ; mais, dites-moi, quel nom donnerez-vous à ce nouveau peuple qui accepte cette manière de croire ?

Le catéch. — Je lui laisserais toujours les mêmes noms ; car, la foi ne changeant pas, je ne vois pas pourquoi il serait nécessaire de modifier les noms.

Le docteur. — D'où il suit que le peuple chrétien peut encore s'appeler maison de Jacob et de David, peuple d'Israël, montagne de Sion, cité de Jérusalem; ainsi par ce mont de Sion et de Jérusalem, par la maison de David, nous entendons tout le peuple d'Israël. C'est ainsi que Dieu dit par Zacharie : « Dites à la fille de Sion qu'elle se réjouisse parce que son roi est venu. » *Zach.* ix, 9. Il dit ailleurs par la bouche du même prophète : « Je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem mon esprit de grâce et de prière. » *Id.* xii, 10. Il est clair que dans ces passages la fille de Sion est pour nous le peuple d'Israël, en faveur duquel est venu ce nouveau Roi. Nous n'entendons pas autrement ces noms de maison de David et d'habitants de Jérusalem; car l'esprit de grâce promis en cet endroit n'était pas réservé à l'une des deux parties du peuple que ces noms désignaient directement, mais plutôt au peuple entier, représenté par ces deux fractions particulières. Pour en revenir à notre sujet, supposons, comme c'est d'ailleurs la vérité, qu'une partie seulement du peuple juif eût embrassé la foi, voyons, comment appelleriez-vous cette partie fidèle ?

Le catéch. — Mais il n'y pas de doute possible. Cette portion fidèle du peuple doit porter le même nom qu'on aurait donné au peuple dans le cas où tout entier il aurait cru.

Le docteur. — Mais alors, si au peuple fidèle devaient être attribués tous ces noms et toutes ces promesses, pourquoi la portion du peuple demeurée fidèle aurait-elle perdu ses droits à la même dignité et aux mêmes titres? Eh! quelle raison, je vous prie, pour que l'incrédulité du plus grand nombre fût nuisible à la foi et à la dignité de la minorité? Mais aujourd'hui, s'il n'y avait plus que cent fidèles dans l'Eglise chrétienne, n'est-ce pas que le nom, les titres et les privilèges de l'Eglise vivraient en eux? De même le petit nombre de ceux qui ont cru parmi les Juifs a hérité des noms, des titres et des promesses de tout le peuple. Une goutte d'eau s'appelle aussi justement eau que toute l'étendue de l'Océan: aussi, à cette fraction peu nombreuse du peuple demeurée fidèle appartient le nom de tout le peuple, aussi bien que s'il avait cru sans exception, et c'est en elle que se conservent,

se vérifient et s'accomplissent toutes les promesses faites par Dieu.

Le catéch. — Il me semble bien que ce que vous dites est fort raisonnable; mais j'ai encore une chose à vous demander. Voici: croyez-vous que ces promesses que Dieu fit au peuple juif, désigné sous les noms de peuple d'Israël, de maison de Jacob, etc., puissent convenir également aux Gentils convertis?

Le docteur. — Qu'importent aux yeux de Dieu les différences de races et d'origines? Les distinctions charnelles n'établissent pas de différence aux yeux de Dieu entre ceux qui ont la même foi, la même obéissance et le même esprit, et, on peut le dire, ils ne sont pas moins enfants d'Abraham, ceux qui imitent sa résignation et sa foi, que ceux qui descendent de lui selon la chair. Au contraire, si ces derniers abandonnent la foi de ce patriarche, l'Écriture ne les regarde plus comme ses légitimes et véritables enfants. Voici ce que leur dit le Seigneur par la bouche d'Ezéchiël: « Votre race et votre origine sont de la terre de Chanaan; votre père était Amorrhéen et votre mère Céthéenne; » *Ezech.* xvi, 3; car ils étaient dignes de cette origine par leurs vices. Voyez-vous comment Dieu refuse formellement le titre de fils d'Abraham à ceux qui ne tiennent de lui que l'être corporel? il les appelle enfants des Chananéens et des Amorrhéens, parce qu'ils se livrent à tous les vices de ces peuples. C'est conformément à ce principe que dans les Écritures, où le culte de l'esprit est plus en honneur que celui de la chair, chacun porte le nom de celui dont il imite les œuvres. En voulez-vous la preuve? Le Sauveur appelle Zachée le Publicain « enfant d'Abraham, » *Luc.* xix, 9, parce qu'il imitait la sainteté de ce grand patriarche. Une autre fois il dit en voyant Nathaniel: « Voici vraiment un Israélite en qui il n'y a point de déguisement, » *Joann.* i, 47, donnant à entendre par ces paroles que les trompeurs n'étaient pas de vrais Israélites, quoiqu'ils descendissent de la race d'Israël. Donc entre les croyants, qu'ils soient issus d'origine juive ou qu'ils soient enfants de la gentilité, nous n'établissons pas de différence, parce qu'ils sont conduits par la même foi et le même esprit. Le Sauveur, en venant au monde, a eu surtout en vue d'unir les peuples

dans les mêmes croyances et la même obéissance ; c'est pourquoi l'Écriture l'appelle pierre angulaire : il unit étroitement deux murailles, c'est-à-dire deux peuples en une même intelligence. Voilà encore pourquoi « il a détruit le mur de séparation entre les deux peuples, » *Ephes. II, 14*, c'est-à-dire les cérémonies et les sacrifices de la loi.

Le catéch. — Au sujet de votre réponse, que je trouve fort juste, j'ai encore une autre chose à vous demander. En dehors des cérémonies et des sacrifices de la loi, qui distinguaient les Juifs des Gentils, il y avait entre ces deux peuples d'autres différences. Les Juifs, ayant toujours dans la mémoire ces paroles dans lesquelles Dieu leur défendait de faire aucune figure des choses du ciel ou des images de la terre, n'admirent d'images d'aucune sorte depuis la captivité de Babylone. Les temples chrétiens sont, au contraire, remplis d'images devant lesquelles les fidèles se prosternent, et beaucoup d'hérétiques ont regardé cette pratique comme une sorte d'idolâtrie.

Le docteur. — La religion chrétienne est si éloignée de favoriser ce crime, qu'il faudrait un long ouvrage pour raconter ce que d'innombrables martyrs ont souffert, je ne dis pas pour n'être pas idolâtres, mais seulement afin de ne pas toucher aux viandes sacrifiées aux idoles. Nous admettons les images dans nos temples, il est vrai ; mais c'est seulement pour aider notre mémoire ou exciter notre piété par la vue des figures des saints ou par la représentation des mystères de notre rédemption. Et qui peut méconnaître l'influence incontestable de la peinture quand elle représente une scène de la vie du Sauveur, sa naissance, sa glorieuse transfiguration, le lavement des pieds, la prière au jardin des Olives, la flagellation, la couronne d'épines, le portement de la croix et le douloureux crucifiement ? Que de larmes ces tableaux n'ont-ils pas fait répandre ? Ces images excitent la compassion des hommes instruits ; elles sont pour les ignorants comme un livre dans lequel ils peuvent lire ce qu'ils apprendraient, s'ils savaient comprendre, ce que les livres contiennent. Toutefois, l'honneur qu'on rend aux images se rapporte essentiellement aux personnes qu'elles représentent ; ainsi voyons-nous

entourer d'honneurs les ambassadeurs des rois. Est-ce à leurs propres personnes que ces marques de respect s'adressent? Loin de là, on entend honorer en eux l'auguste personne des princes dont ils sont les représentants; cela est si vrai, qu'une insulte qui leur serait faite serait réputée faite à ceux qui les envoient. De même, lorsque, nous agenouillant au pied de la croix, nous adorons ce bois sacré et nous lui attribuons la rédemption du monde, nous ne prétendons pas offrir nos adorations à ce signe matériel, mais plutôt au Seigneur, qui l'a choisi pour devenir l'instrument de notre salut. Il est d'un fréquent usage dans le langage ordinaire d'attribuer à l'instrument l'effet de la cause principale; c'est ainsi que nous disons : Voici l'épée qui a conquis Séville. Vous objectez la défense que Dieu fit aux Juifs de ne faire aucune image? Mais n'oubliez donc pas qu'aux temps où elle fut faite, l'univers entier adorait les statues et les images des démons, que le peuple juif en particulier était très-enclin à l'idolâtrie, puisque Jérémie a pu comparer la violence de cette inclination à celle de l'âne sauvage aux temps de ses amours, et que nous le voyons, jusqu'au règne d'Ezéchias, adorer le serpent d'airain que Moïse avait fait fondre dans le désert. Vous serez alors moins étonné si le Législateur, dans sa sagesse souveraine et avec la connaissance profonde qu'il avait de la nature de ce peuple, veut lui épargner, par l'interdiction de se faire des images d'aucune sorte, toute occasion d'idolâtrie. Aujourd'hui que nous sommes éloignés de ces occasions de chute, quel péril y a-t-il à nous représenter les scènes sacrées de notre rédemption?

Que tout ceci vous apprenne comment les docteurs hébreux, pour confirmer ce malheureux peuple dans son erreur, diffament notre religion, rendent contre nous toutes sortes de faux témoignages, appellent idolâtrie l'honneur que nous rendons aux images, et nous accusent ainsi d'un crime que nous n'aurions garde de commettre, même au prix de mille morts. En présence de cette mauvaise foi, ceux qui sont amis de la vérité, ceux qui se flattent d'avoir un bon jugement et une intelligence éclairée, doivent se tenir en garde contre les apparences et ne pas prêter l'oreille aux faux témoignages de nos adversaires. Leur premier

devoir consiste à consulter nos docteurs et à leur demander l'explication des choses que nous professons.

Le catéch. — Maintenant, ô mon maître, je suis tranquille et joyeux, soutenu et consolé, tant est claire la connaissance que j'ai des vérités d'où dépendent mon bonheur et mon salut. Encore qu'aux clartés de la foi je me fusse affermi dans cette douce certitude, mon cœur a trouvé dans l'explication de nos mystères une nouvelle allégresse et un surcroît de forces. C'est pourquoi j'adresse au Père des lumières, qui par votre entremise a éclairé et consolé mon esprit, mes plus sincères actions de grâces. Néanmoins, j'aurai encore une chose à vous demander; mais, si vous le voulez bien, elle fera le sujet de notre prochain entretien.

DIALOGUE XII.

Où il est traité du petit nombre des fidèles.

Le catéch. — Il me reste encore deux questions importantes à vous faire. Toutes les prophéties annoncent qu'après la venue du Sauveur la sainteté et la justice seraient florissantes dans le monde et qu'il paraîtrait des hommes si saints et si vertueux qu'on ne pourrait s'empêcher, à les voir, de reconnaître leur mérite et d'en remercier le ciel. Or, cette sainteté, nous ne la voyons pas encore dans la plus grande partie de la chrétienté, et je me demande alors comment se sont vérifiées les promesses du Prophète. De plus, permettez-moi de vous demander un éclaircissement au sujet du petit nombre des fidèles; car, à s'en tenir aux oracles des prophètes, il semble que le règne du Christ devrait être autrement étendu qu'il n'est. J'attends que vous veuillez bien éclaircir mes doutes sur ces deux points.

Le docteur. — La réponse à votre première difficulté, vous auriez pu la trouver dans ce que j'ai dit au sujet des œuvres que notre Seigneur devait opérer en venant en ce monde. En traitant de l'une de ces actions, j'ai montré la sainteté qui brillait sur la terre aux temps fortunés de la primitive Eglise, et dont les auteurs les plus dignes de foi nous ont rapporté l'éclat. Et pour

commencer par Jérusalem, saint Luc, en nous parlant de la sainteté qui y régnait, nous dit : « Tous les fidèles ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme, ils vendaient tout ce qu'ils possédaient et déposaient aux pieds des apôtres le prix de ce qui avait été vendu, afin que la distribution en fût faite entre tous les pauvres. » *Act.* iv, 32, 34, 35. Saint Paul nous apprend aussi « qu'ils voyaient avec joie tous leurs biens enlevés et qu'ils acceptaient les mauvais traitements pour la confession de la foi. » *Heb.* x, 34. Quant aux fidèles qui avaient été circoncis, Philon, un des écrivains juifs les plus célèbres, nous raconte d'eux les choses les plus merveilleuses. Saint Basile et saint Augustin font aussi mémoire des autres fidèles dispersés sur toute la surface de l'Égypte; ce dernier docteur invoque même à l'appui des faits qu'il cite le témoignage des Manichéens, comme s'il s'agissait de choses tellement notoires que les hérétiques eux-mêmes ne les pussent nier. Saint Jérôme, dans sa lettre à la vierge Eustochie, décrit dans les plus grands détails la vie de ces religieux, et saint Chrysostome revient souvent, avec son éloquence ordinaire, sur ce sujet, dans ses homélies. Mais Théodoret a écrit dans son histoire religieuse la vie des saints qui se trouvaient en Grèce au temps où il vivait, c'est-à-dire cinq cent cinquante ans après la naissance du Sauveur. C'est dans cette histoire qu'il dit qu'à cette époque il y avait des monastères formés de deux cents vierges environ, tantôt plus, tantôt moins, que les vierges avaient pour lit quelques nattes, et qu'elles employaient leurs mains à travailler la laine, et leurs bouches à chanter les louanges de Dieu. Il nous apprend qu'on trouvait ces monastères non-seulement en Grèce, mais encore dans tout l'Orient, et que la Palestine, l'Égypte, la Cilicie, la Mésopotamie et toute l'Europe en étaient remplies. L'Italie, qui se trouve en Europe, avait aussi ses grands hommes, dont saint Grégoire, qui vivait après Théodoret, nous a raconté la vie dans les quatre livres de ses dialogues. Par là vous voyez combien la sainteté était florissante aux temps dont nous parlons. Mais cette vérité est encore attestée par le nombre incalculable de martyrs immolés dans le monde entier pour la confession de la foi. Or, chose admirable et digne d'at-

tention, presque tous ces saints étaient issus de pères gentils et idolâtres. En somme, les prophéties dans lesquelles Isaïe disait qu'à la venue du Messie les loups devaient habiter avec les agneaux, les arbres stériles et sauvages produire des fruits, les solitudes et les déserts devenir fertiles, et les lieux durs et arides se changer en des fontaines ou des rivières abondantes, se trouvent accomplies. On voyait le sens de toutes ces comparaisons que le Prophète croyait devoir employer pour signifier le grand changement de vie par lequel des hommes farouches et semblables aux démons dans leur façon de vivre mèneraient la vie des anges.

Ne pensez pas cependant que le Sauveur ait jamais abandonné son Eglise! Aux saints dont nous venons de parler succédèrent les Augustins, les Chartreux, les Bénédictins, les Bernardins, les Dominicains, les Franciscains et une foule d'autres ordres dont les chroniques contiennent les vies d'hommes religieux et saints qui furent l'ornement et la gloire de ces communautés naissantes. Et de nos jours encore, sur toute la surface de la chrétienté, dans tous les âges et dans toutes les conditions, parmi les laïques comme parmi les ecclésiastiques, il y a des personnes dont la religion et la vertu, attestée par une pureté de vie sans tache, nous portent sans cesse à glorifier Dieu, ainsi que s'exprime Isaïe. Que la sainteté des premiers âges de l'Eglise se soit refroidie, il n'y a rien d'extraordinaire; elle a subi la loi des choses humaines, qui ne persévèrent jamais dans le même état. Voyez quelle fut la conduite des enfants d'Israël : mis en possession de la terre promise, ils persévérèrent fidèlement dans le service et la connaissance de Dieu tant que le souvenir des bienfaits qu'ils avaient reçus de lui demeura présent à leur mémoire; mais à peine en eurent-ils perdu le souvenir, qu'ils commencèrent à déchoir de la pureté de leur vie pour se vouer au culte des idoles.

Quant à la prophétie d'Isaïe dont vous avez parlé, et qui a rapport à la sainteté des fidèles, voici ce que j'ai à vous en dire. Cette prophétie et celles qui lui ressemblent ne doivent pas s'entendre d'une manière générale de tous les fidèles, puisqu'il y aura toujours des péchés, par conséquent des pécheurs dans le monde, mais seulement de ceux qui veulent tirer profit de la doctrine,

des secours et des sacrements donnés au monde comme des moyens infaillibles de salut. Les fidèles qui, par paresse ou par indifférence, ne profitent pas de ces moyens, ne sauraient être compris dans cet oracle du Prophète. Et ceci est conforme au style et au langage de ces hommes inspirés, qui, ainsi que je vous l'ai dit déjà, en un même chapitre, font de grandes promesses et de redoutables menaces; voyez, en effet, le chapitre soixante-trois d'Isaïe et quelques autres semblables. Encore que les prophètes, en parlant, s'adressent à tout le peuple, néanmoins n'oublions pas que les faveurs sont surtout promises aux bons et les menaces réservées aux incrédules et aux méchants. Aussi, quand le Prophète dit qu'au temps du Messie la ferveur des premiers chrétiens les ferait facilement reconnaître et juger, et qu'on trouverait dans l'excellence de leur vie un motif de glorifier Dieu, il entend parler de ceux qui veulent profiter des remèdes que le Sauveur apporte au monde et non de ceux qui s'endorment dans la turpitude de leurs vices. Cette interprétation est de beaucoup la plus raisonnable, elle est dictée d'ailleurs par le mode de raisonnement que la nature nous enseigne et qui consiste à s'élever des choses claires aux choses obscures, des certaines aux incertaines... Et puisque nous avons prouvé ailleurs par des prophéties et des signes certains que le Sauveur était déjà venu, il nous faut interpréter notre prophétie de telle manière qu'elle ne nous conduise pas à la négation de ce qui est clairement démontré. Laissons lui donc le seul sens qui lui puisse convenir, en conservant entière et sauve la vérité de toutes les prophéties.

Le catéch. — Je ne sais ce qu'on pourrait objecter à votre réponse si sage et si conforme au langage des saintes Ecritures et de la raison. Et, ne serait-il pas, en effet, ridicule de croire que tous ceux qui ont reçu le Messie doivent toujours demeurer saints et pratiquer la vertu dans toute sa perfection? N'est-ce pas en cela que consiste l'excellence de cette vie éternelle que nous attendons? Mais, ici-bas, emprisonnés que nous sommes dans la chair et le sang, conçus et enfantés dans le péché, pouvons-nous espérer de tous les hommes ce degré de vertu? Sans doute, l'efficacité de la grâce du Christ, répandue dans le monde, doit y

faire fleurir une foule d'âmes saintes; mais, à cause de la corruption de notre nature, les bons doivent y être mêlés aux méchants, et, il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il y a eu des chutes lamentables au ciel, dans le paradis terrestre, et parmi les apôtres mêmes du Sauveur. Maintenant, que vous avez répondu à ma première demande, veuillez, s'il vous plaît, éclaircir mes doutes sur la seconde, et m'expliquer la diminution progressive de la foi et le petit nombre des fidèles.

I.

Le petit nombre des fidèles expliqué par la sainte Ecriture.

Le docteur. — Pour vous répondre, mon frère, il me faudrait vous exposer, dans un long traité, l'horreur que Dieu a du péché, et les redoutables châtimens qu'il lui inflige. Vous trouveriez certainement moins étrange, après cela, qu'en face des iniquités de la terre, ce juge toujours équitable ait promis une si grande diminution du nombre des chrétiens. Mais, ce serait m'engager dans un travail sans fin, et je me contenterai de vous rapporter un exemple de la sainte Ecriture, qui vous fera voir que les péchés ont été la cause de cette diminution qui vous étonne. Souvenez-vous donc de la magnifique promesse faite par Dieu à son serviteur Abraham, en récompense de l'obéissance avec laquelle le patriarche allait sacrifier son fils Isaac. « J'ai juré par moi-même, dit le Seigneur, parce que tu n'as pas épargné ton fils unique par amour pour moi, je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel. » *Gen. xxiv, 16, 17.* Dieu confirma encore cette promesse un jour où, prenant ce patriarche, à l'écart dans la campagne, il lui dit qu'il lui donnerait une postérité aussi nombreuse que la poussière de la terre. Cette promesse, Dieu commença à l'accomplir au temps de la captivité d'Egypte; les soixante petits-fils ou arrières petits-fils d'Abraham qui entrèrent dans ce pays s'y multiplièrent tellement dans l'espace de quatre cents ans, qu'encore que Pharaon eût donné ordre de faire périr dans les eaux tous leurs enfants mâles, les Hébreux sortirent d'Egypte au nombre de plus de six cent mille, sans tenir compte des femmes et des enfants, qui excédaient de beaucoup ce chiffre.

Leur prospérité ne fit que s'accroître, et l'Écriture nous dit que sous les règnes de David et de Salomon, « Juda et Israël étaient innombrables comme le sable de la mer. » III *Reg.*, iv, 20, et « qu'il y avait, dans la seule tribu de Juda, cinq cent mille combattants. » II *Reg.* xxiv, 9. Comme vous le voyez, la parole de Dieu recevait déjà son entier accomplissement. Mais, qu'arrivait-il dans la suite? C'est que, les iniquités du peuple allant toujours croissant, Dieu, après avoir longtemps pris patience, et, après avoir, mais inutilement, visité son peuple par ses prophètes et ses fléaux, abandonna définitivement les dix tribus qui s'étaient séparées de la maison de David, et les livra au roi des Assyriens, qui les dispersa par toutes ses terres, où il les tint en une sujétion et un vasselage perpétuels. Restait la tribu de Juda, sur le territoire de laquelle étaient construite la ville de Jérusalem avec son magnifique temple; elle aurait dû s'instruire par le malheur des autres, mais elle ne le fit pas; elle imita les égarements des dix tribus, et partagea leur triste sort, selon que Dieu lui-même l'en avait menacée par le prophète Ezéchiel, en disant : « Tu as marché dans la voie de ta sœur, c'est-à-dire, du peuple des dix tribus, et je te donnerai à boire le même calice. » *Ezech.* xxiii, 31. En effet, Nabuchodonosor parut bientôt, qui vint mettre le siège devant Jérusalem, et réduisit le peuple à une telle extrémité, que les mères osèrent manger la propre chair de leurs enfants. C'est ce que Jérémie attristé nous apprend dans ses Lamentations : « Les femmes, si portées à la pitié, ont mis leurs enfants dans des chaudières bouillantes; ils sont devenus leur nourriture dans la destruction de mon peuple. » *Thren.* iv, 10. L'illustre cité de Jérusalem fut détruite, et ce temple magnifique, le plus beau de tous les temples de l'univers, ce temple à la construction duquel Salomon avait employé plus de cent cinquante mille hommes, fut renversé et livré aux flammes avec le tabernacle, l'arche du Testament, et toutes les autres choses qui y avaient été mises par l'ordre de Dieu. Il n'y avait plus dans tout ce royaume d'autels ou de temples consacrés au Seigneur, ni de peuple qui lui rendit un culte, puisqu'il fut, avec son roi, mené en captivité à Babylone, où il subit de telles épreuves

que, lorsque Cyrus, roi des Perses, lui rendit, avec la liberté, la faculté de retourner à Jérusalem pour repeupler la ville et relever le temple, il n'était plus composé que d'environ quarante mille hommes. » I *Esd.* 11. Moïse avait clairement annoncé au peuple tous ces événements; car, après avoir dit aux enfants d'Israël : « Je ne puis seul soutenir la charge d'un si grand peuple, parce que Dieu vous a multipliés comme les étoiles du ciel, » *Deut.* 1, 10, il ajoute, une autre fois : « Si vous n'observez pas les commandements de votre Dieu, il fera tomber sur vous toutes les plaies d'Egypte, jusqu'à ce que vous soyez entièrement détruits, et vous demeurerez en petit nombre, vous, qui vous étiez d'abord multipliés comme les étoiles du ciel. » *Deut.* xxviii, 60, 62. Ce que Moïse annonçait se vérifia au temps de la captivité de Babylone, et les trois enfants jetés dans la fournaise par ordre de Nabuchodonosor, pour n'avoir pas voulu adorer sa statue, le confessèrent aussi. Tandis qu'ils étaient au milieu des flammes sans en recevoir de mal, ils adressaient à Dieu de ferventes prières, en lui demandant la délivrance de son peuple, et en lui rappelant la promesse et le serment solennel qu'il avait faits autrefois à leurs pères de multiplier leur postérité comme les étoiles du ciel. « Seigneur, disaient-ils, nous sommes diminués plus que toutes les nations, et nous sommes humiliés aujourd'hui sur toute la terre, à cause de nos péchés. Il n'est en ce temps-ci ni prince, ni prophète, ni sacrifice, ni lieu sacré où nous puissions présenter nos offrandes, et nous venons devant vous, Seigneur, avec un cœur contrit et humilié. » *Dan.* iii, 37, 38, 39. Voilà bien à quelles extrémités ses iniquités réduisirent cette grande nation! Mais Dieu, et ceci est plus fort encore, n'ayant plus dans tout ce royaume qu'un autel et qu'un temple, se donna peu de soin de protéger le pays, lorsque les péchés se mirent entre lui et son peuple. Jérémie s'en plaignait amèrement dans ses Lamentations : « Le Seigneur, disait-il, a rejeté son autel, il a maudit le lieu de sa sanctification. » *Thren.* ii, 7. En effet, comme dans la pensée de Dieu, c'était le peuple qui devait honorer le lieu, et non le lieu qui glorifiait le peuple, il n'eut plus aucune sollicitude du lieu dès que le peuple eut prévarié.

II.

Des causes de la diminution du nombre des chrétiens.

Le catéch. — Je connais bien toute cette histoire, mais quel rapport a-t-elle avec ce que je vous ai demandé? Pourquoi les chrétiens sont-ils si peu nombreux lorsque la rédemption de Jésus-Christ est si abondante, et les promesses faites au monde avant sa venue si magnifiques?

Le docteur. — Ce que je viens de dire répond parfaitement à votre question, et voici comment : Dieu est aujourd'hui ce qu'il était autrefois, puisqu'il ne saurait y avoir en lui ni altération, ni changement, et il châtie les hommes de nos jours comme il le faisait alors. De même donc qu'il promit autrefois aux patriarches de rendre innombrable leur postérité, et qu'il accomplit fidèlement ses promesses, jusqu'à ce que le peuple, l'irritant par ses iniquités, s'attira cette ruine dont je vous ai parlé, de même le Seigneur en a usé avec l'Eglise. Il annonça, par la bouche de ses prophètes, la dilatation du règne de Jésus-Christ, et il a tenu parole. Du vivant même des apôtres, l'Evangile avait été prêché et cru dans tout le monde, comme l'affirme saint Paul, quand il dit « que l'Evangile, annoncé à toutes les créatures qui sont sous le ciel, portait en elles tous ses fruits, » *Coloss.* 1, 23; et le prophète Isaïe s'en étonnant à juste titre, s'écrie : « Des extrémités de la terre, nous avons entendu la louange et la gloire du Juste, » *Is.* xxiv, 16, c'est-à-dire du Christ, appelé juste par excellence; puis il admire encore combien rapidement la prédication de l'Evangile et la gloire du Christ s'étaient propagées jusqu'aux confins de l'univers. Ce même étonnement, le Prophète le fait paraître quand il s'écrie : « Qui sont ceux qui volent comme des nuées? » *Is.*, lx, 8. Il compare aux nuées les prédicateurs de l'Evangile, qui parcourent le monde avec agilité et presque au vol, le fécondant par des eaux célestes, afin de lui faire produire des fruits pour la vie éternelle. Et, depuis les apôtres, le nombre des fidèles s'est accru en proportion même des persécutions des tyrans. L'Ecriture nous apprend qu'autrefois les enfants d'Israël se multipliaient d'autant plus que les Egyptiens cherchaient à

leur être plus nuisibles. Ainsi, sous les coups des tyrans, grandissait le nombre des fidèles, qui envahissaient la terre entière. Et, lorsque deux cents et quelques années après, tous les persécuteurs étant morts, Constantin et Théodose inaugurèrent la glorieuse chaîne des empereurs chrétiens, ce fut alors le beau temps de l'Évangile ! Son règne s'étendit de plus en plus ; toutes les nations de l'univers l'acceptèrent, et l'on vit bientôt les temples et les autels des démons renversés et détruits, les idoles brûlées et réduites en cendres, à jamais arrachées aux adorations des humains. Ainsi fut accomplie cette promesse que Dieu fit autrefois par la bouche de Zacharie : « Je détruirai sur la terre le nom des idoles, et j'en perdrai même le souvenir. » *Zach.* XIII, 2. Cette victoire était réservée au Messie.

Mais, après que l'Église eut étendu ses rameaux dans tout le monde, après qu'avec le nombre des fidèles se furent accrues leurs richesses, leur prospérité et la faveur des empereurs, on vit croître en même temps le faste, l'avarice, la sensualité, l'ambition, et, avec elles, toutes les passions dont la convoitise est la mère, les discordes, les jalousies, les haines, et tant d'autres plus détestables. Alors se réalisa en nous ce que Moïse avait prophétisé du peuple juif, en disant : « Le peuple bien-aimé s'engraissa, et, après s'être engraisé, rassasié et enivré, il a délaissé le Dieu son Créateur, et s'est retiré du Dieu son salut. » *Deut.* XXXII, 15. Or, le monde a toujours présenté, ce semble, le même spectacle, et les mêmes causes ont toujours été suivies des mêmes effets, à moins que Dieu ne soit intervenu par sa grâce d'une manière particulière. Le cas présent n'est nullement en contradiction avec ce principe ; car la prospérité, toujours si funeste dans toutes les républiques de l'univers, a été l'occasion de notre chute. Les iniquités allant toujours croissant, à mesure que la prospérité augmente et s'accroît, ainsi que nous le voyons dans toutes les histoires anciennes, et, plus particulièrement à notre malheureuse époque, que voulez-vous que fasse, dites-moi, le Juge équitable, sinon, étant données les mêmes fautes, porter la même sentence, et permettre, par un jugement plein de droiture, que la foi soit enlevée à ceux qui n'en ont pas voulu connaître le prix ! Les

Écritures appuient manifestement ce que j'avance. Dans l'Apocalypse, Dieu fait annoncer à quelques Églises que, si elles ne font pénitence et ne se corrigent des fautes qu'il leur énumère, « il se lèvera contre elles et transportera sa lumière en un autre endroit. » *Apoc.* II, 5. Or, transporter cette lumière, est-ce autre chose qu'arracher le flambeau de la foi, et le faire servir à éclairer d'autres contrées, ce qui est le plus grand des fléaux que Dieu nous puisse envoyer en cette vie, puisque, perdre la foi, c'est se fermer à jamais la porte du salut. Jésus-Christ, dans l'Évangile, dit aussi « qu'il sera donné à celui qui a, tandis que celui qui n'a pas, même ce qu'il croit avoir, lui sera ôté. » *Luc.* VIII, 18. Qu'est-ce à dire, sinon que celui qui tire profit des dons qu'il a reçus, en recevra encore davantage, tandis que celui qui n'a pas, ou qui ne tire pas parti de ce qu'il a, perdra même ce qu'il croit posséder, c'est-à-dire la foi et l'espérance, les seules vertus qui demeurent dans l'âme quand elle a perdu la grâce par le péché. Souvenez-vous, à ce sujet, de ce mauvais serviteur qui enfouit scrupuleusement l'argent de son maître, sans chercher à en tirer le moindre intérêt. Que fit le maître? Il donna ordre d'enlever cette monnaie au serviteur négligent, et de la donner à celui qui avait plus reçu, et qui avait fait produire ce qu'on lui avait confié. Or, quelle est cette monnaie avec laquelle nous acquérons les biens de la grâce et de la gloire, sinon la lumière de la foi, qui nous est donnée dans ce but? Elle devient plus vive pour ceux qui savent la voir, tandis que son éclat disparaît aux yeux de ceux qui refusent de la reconnaître. L'Apôtre nous enseigne cette vérité quand il dit « que la colère de Dieu se révèle dans l'Évangile contre l'impiété des hommes qui tiennent la vérité de Dieu captive dans l'iniquité. » *Rom.* I, 18. Qu'est-ce à dire, sinon que la foi étant un don de Dieu qui nous découvre le chemin royal de la vie éternelle, ne pas mettre en pratique ce qu'elle nous enseigne, c'est la tenir emprisonnée et captive; et, pour ainsi dire, enchaînée des pieds et des mains, afin qu'elle ne puisse user de toute sa liberté et produire des fruits féconds? C'est pourquoi les méchants méritent d'être privés de ce précieux trésor, qui, loin de leur être utile, deviendrait pour eux le sujet d'une

plus grande condamnation, puisque, comme nous l'apprend le Sauveur, le serviteur qui a connu la volonté de son maître, et qui ne l'a point exécutée, sera plus sévèrement puni que celui qui ne la connaît point; » *Luc. XII, 47*; et, pour son châtement, on lui enlèvera cette lumière de la foi dont il abuse. C'est encore la doctrine expresse du grand Apôtre, lorsqu'il dit « que les méchants n'ayant pas reçu et aimé la vérité, afin d'être sauvés, Dieu leur enverra l'esprit d'erreur, de sorte qu'abandonnant la vérité de Dieu, ils croient à tous les mensonges du démon. » *II Thess. II, 10, 11.*

Par tout ce qui précède, vous pouvez comprendre quelle est la cause de notre chute et aussi de la vôtre : elle n'est autre que nos péchés et le peu de profit que nous retirons du trésor et de la lumière de la foi, des faveurs et des secours que Dieu nous donne pour nous faire garder ses commandements. Nous en avons un nouveau témoignage, outre ceux que nous avons invoqués plus haut, dans cette parabole de la vigne dont il est parlé dans Isaïe, et qui avait été l'objet de toutes les sollicitudes du Seigneur. « Cette vigne, Dieu l'avait plantée de sa main, il l'avait entourée d'une haie, il avait bâti au milieu une tour et un pressoir, espérant qu'après tant de soins, elle donnerait des fruits excellents; mais elle ne produisit que des fruits sauvages; » *Isa. V, 2*; c'est-à-dire qu'au lieu du fruit des bonnes œuvres elle ne donna que l'amertume des mauvaises. Aussi que fera le Seigneur ? il faut entendre quelle sera sa vengeance : « J'enlèverai, dit-il, la haie qui l'environne, et je l'abandonnerai comme une proie aux attaques de tous ses ennemis ; elle ne sera plus ni taillée, ni cultivée, et j'ordonnerai aux nuées de ne plus répandre leur rosée sur elle, c'est-à-dire, je lui retirerai les bienfaits de ma grâce, et les épines et les ronces, qui sont la figure du péché, la couvriront. » *Isa. V, 5, 6.* Nous trouvons l'accomplissement rigoureux de cette prophétie dans la captivité des dix tribus d'Israël, que Dieu livra au pouvoir du roi des Assyriens et qui furent ainsi privées de toutes les grâces et de tous les secours que Dieu leur accordait pour observer ses commandements, je veux dire du temple, des prêtres, des sacrifices, des prophètes et de la loi, en un mot de

tous les autres bienfaits qu'elles avaient reçus par la lumière de la foi.

III.

Combien sont coupables les chrétiens qui abusent de la lumière de la foi.

Le docteur. — A mon tour je vous demanderai lequel de ces deux peuples vous semble avoir reçu de Dieu les plus grands secours pour bien vivre : est-ce le peuple juif, est-ce le peuple chrétien ?

Le catéch. — Que me demandez-vous, docteur, une chose que vous savez mieux que moi ?

Le docteur. — Toute comparaison est impuissante à exprimer cette vérité. Les Juifs n'avaient que les ombres, les chrétiens ont la lumière ; eux n'avaient que la figure, nous avons la vérité ; ils avaient la loi, nous avons l'Évangile ; ils n'avaient que la lettre qui tue, nous avons l'esprit qui vivifie ; leurs sacrifices étaient des sacrifices d'animaux, mais nous, nous possédons le sacrifice du véritable Agneau, qui est le Christ, et qui s'offre chaque jour pour nous dans nos églises ; ils n'avaient enfin qu'un seul sacrement, celui de la circoncision, tandis que nous en avons sept, qui tous ont la propriété de donner la grâce aux âmes bien disposées, et parmi eux, le divin sacrement de l'autel, que nous pouvons recevoir aussi souvent que nous désirons. Mais, par-dessus tout, nous avons l'ineffable mystère de l'Incarnation et de la passion du Fils de Dieu, qui nous révèle la grandeur de l'amour que Dieu témoigne à la vertu et la haine qu'il a du péché, puisque c'est à cause de cela qu'il a voulu descendre du ciel sur la terre sous les apparences de la chair et mourir sur une croix. Qu'elles sont donc admirables les faveurs que Dieu fait aux chrétiens ! Et comme ces derniers, prévenus de tant de grâces et si fortement encouragés à pratiquer la vertu et à détester le péché doivent correspondre aux intentions du ciel, quand même il faudrait, pour se montrer fidèles, supporter mille morts !

Maintenant, pesez bien, je vous prie, ce que je vais vous dire. Si les dix tribus de votre peuple, car je veux encore les prendre pour exemple, furent abandonnées de Dieu, arrachées de la terre

des Chananéens qui leur avait été donnée, réduites en servitude sous le joug des Assyriens, dispersées enfin dans le monde entier, en punition de l'abus qu'elles avaient fait de la lumière, de la foi et de la loi qu'elles avaient reçue avec ses sacrifices et ses cérémonies, que vous semblent mériter tant de mauvais chrétiens qui, malgré toutes les faveurs et tous les secours dont ils ont été prévenus, vivent comme des païens, faisant leur Dieu de leur ventre, de leur argent, de leur honneur, des délices de la chair, et échangeant ainsi contre un vil plaisir ce qui a été acheté par le sang d'un Dieu? Ne sont-ils pas dignes d'être dépouillés de tous ces biens, dont ils n'ont pas voulu profiter? Quoi donc, mon frère! non-seulement je ne m'étonne pas de ce que ce Juge équitable a permis qu'une grande partie du peuple chrétien perdît la foi, j'admire plutôt comment, malgré la perversité de tant de chrétiens, il reste encore quelques fidèles, et j'en remercie Dieu de tout cœur! Car, vous le savez bien, Dieu ne subit pas les vicissitudes du temps : mille ans, en sa présence, sont comme le jour d'hier, qui n'est déjà plus; et s'il a si sévèrement châtié son peuple, sans avoir égard à la pensée que ce peuple descendait d'Abraham, son fidèle serviteur, et qu'il n'avait reçu, pour pratiquer le bien, que les secours si fragiles de la loi, comment traitera-t-il tous ces chrétiens insensés qui, au mépris des soins dont il les entoure, se livrent sans frein à tous les vices et à toutes les passions? Ah! je tremble pour eux, et involontairement mes craintes s'accroissent au souvenir de ces paroles du Sauveur : « On demandera plus à celui à qui on a plus confié. » *Luc. XII, 48.*

Le catéch. — Eh bien! docteur, que je vous avoue ma satisfaction! Je n'ai pas d'objection à faire à vos paroles, et, loin de m'étonner des rigueurs et des châtiments de Dieu, en présence de tant d'hérésies et d'une diminution si considérable du peuple chrétien, j'admire que sa justice n'ait pas été plus rigoureuse, lorsque la plupart des hommes demeurent tellement insensibles à sa vengeance, qu'ils ne veulent reconnaître ni la main qui les frappe ni changer de vie sous ses coups.

Le docteur. — Voyez-vous à présent, mon frère, d'où vient cette diminution progressive de la foi, qui vous étonne? Je vous

en ai clairement découvert la cause, et si tant de nations n'ont plus la foi, c'est qu'elles n'ont pas voulu en profiter quand elles l'avaient. La théologie, d'après l'enseignement des docteurs, est à la fois une science spéculative et pratique, puisqu'elle nous enseigne ce que nous devons croire et ce que nous devons faire. Il en est de même de la foi, qui contient les mêmes enseignements ; elle se perd bientôt entièrement, si nous la laissons oisive, en croyant des choses qui la condamnent. Le fer, dont on n'use pas, se couvre d'une rouille qui le ronge insensiblement ; le cheval, dressé pour la course, périt bientôt dans l'inaction, s'il n'est souvent tenu en haleine et excité à la course ; pourquoi s'étonner si Dieu permet que nous perdions la foi quand nous ne la faisons pas servir à la fin pour laquelle elle nous a été donnée, c'est-à-dire pour être et la règle et l'ordre de notre vie ?

Le catéch. — Outre la raison, vous avez donné à l'appui de votre doctrine des témoignages de l'Écriture sainte si formels, qu'il n'est pas possible de la nier sans abjurer la foi ; car l'Esprit-Saint affirme que la perte de la foi est le châtement du péché.

Le docteur. — C'est, en effet, ce qui arrive, au moins pour quelques hommes tellement plongés dans les vices et les habitudes sensuelles, qu'il leur semble impossible de vivre sans cela ; la perversité de leurs mauvaises inclinations, accrue par la longue habitude du péché, contribue à les confirmer dans leur erreur et les tient tellement enchaînés dans la servitude de leurs vices, qu'ils n'ont aucune issue pour en sortir. Dans cet état, ces hommes sont dans la disposition prochaine de perdre la foi ; voici comment : En s'adonnant à leurs plaisirs et à leurs voluptés, ils ne laissent pas de redouter le jugement de Dieu et les peines de l'enfer ; aussi vient un hérétique qui nie audacieusement l'immortalité de l'âme ou la providence de Dieu, et les voilà exposés à embrasser cette erreur qui, en arrachant toute épine de leur cœur, la laisse dormir à l'aise dans leurs vices et leurs plaisirs. Et comment expliquer autrement le succès d'Épicure, cet homme brutal et vil qui n'avait jamais eu aucune connaissance sérieuse de la philosophie ? Sa doctrine, qui niait ces deux vérités, eut un grand nombre d'adhérents, et, malgré la grossièreté de ses

enseignements, ce philosophe trouva tant de disciples de ses erreurs, il fut si généralement estimé, qu'on trouvait son image gravée sur les anneaux et dans les vases d'argent, et que l'on disait de lui que seul il avait connu la vérité et délivré le genre humain de vaines terreurs. La raison de ce phénomène est la force qu'a l'amour pour aveugler la raison, à cause du rapport qui existe entre la volonté et l'entendement. Si la volonté s'attache fortement à une chose dont il lui serait pénible de se séparer, l'entendement, pour la délivrer de cette peine, cherche des raisons à l'appui des désirs sensuels. Il les approuve et les justifie, alors même qu'ils sont contraires à la foi; nous n'en avons que trop d'exemples dans ce malheureux siècle. Et en effet, ils ont autant de sujet de vivre librement et de faire le mal ceux qui croient que la foi sans les œuvres suffit pour nous sauver, que ceux qui nient la providence divine et l'immortalité de l'âme; aussi une nouvelle lumière commença-t-elle à briller quand le monde entendit pour la première fois ce blasphème que la foi seule était nécessaire au salut.

Le catéch. — Cette raison n'est pas moins convaincante que la précédente. L'une et l'autre aboutissent aux mêmes conclusions et nous prouvent que la multitude des péchés des hommes a été cause de la diminution de la foi dans le monde.

Le docteur. — Vous seriez autrement confirmé dans cette croyance si vous connaissiez combien Dieu hait profondément le péché, et avec quelle rigueur il le punit. Je pourrais, si le temps me le permettait, vous le montrer par d'étranges exemples. Néanmoins, comment passer sous silence ce passage du prophète Ezéchiel, que je voudrais graver sur toutes les places et dans tous les carrefours, afin de montrer aux hommes combien il est dangereux de s'élever contre Dieu? Le Seigneur, après avoir annoncé à son peuple par la bouche de ce prophète les châtimens qu'il lui réservait en punition de ses péchés, adresse au même prophète ces paroles : « Pour toi, fils de l'homme, prends un fer tranchant, rase tous les cheveux de ta tête et les poils de ta barbe, prends un poids et une balance, pèse-les et divise-les en trois parties égales. Mets-en un tiers au feu et brûle-le au

milieu de la cité ; prends-en un autre tiers et tu le couperas avec l'épée autour de la ville ; le troisième tiers enfin, jette-le au vent et poursuis-le l'épée à la main. Et tu en prendras, dans cette troisième partie, un petit nombre, et tu les lieras au bord de ton manteau, et tu en ôteras encore quelques-uns que tu jetteras au milieu du feu ; et il en sortira une flamme qui se répandra sur toute la maison d'Israël. » Voilà la parabole ; entendez comment le Seigneur l'entend et l'explique : « Celle-ci est Jérusalem ; je l'ai établie au milieu des nations, et elle a méprisé mes jugements et mes commandements avec plus d'impiété que les nations étrangères. C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur : Parce que tu as surpassé en impiété les nations qui sont autour de toi, j'exercerai mes jugements au milieu de toi, à la face des nations, et je ferai en toi ce que je n'ai jamais fait, ce que je ne ferai jamais pour punir tes abominations. Au milieu de toi, les pères dévoreront leurs enfants, et les enfants leurs pères ; j'accomplirai en toi mes justices, et je jetterai tes débris à tous les vents. Je suis vivant, dit le Seigneur, et, parce que tu as violé mon saint nom par tous tes crimes et toutes tes abominations, je te briserai, et je ne te pardonnerai ni te ferai miséricorde. La troisième partie de tes enfants mourront de la peste, et seront consumés par la faim ; un autre tiers périra par l'épée, et je jetterai le reste à tous les vents, et je tirerai le glaive contre eux ; j'assouvirai ma fureur, je rassasierai en eux ma colère, et je serai consolé de leurs épreuves, et ils sauront que moi, le Seigneur, j'ai parlé dans ma colère, lorsque j'aurai assouvi mon indignation contre eux. Je ferai de toi un désert, je te rendrai l'opprobre des nations qui t'entourent, en présence de tous les passants. Et tu seras l'opprobre, le blasphème, l'exemple et la stupeur des nations d'alentour, lorsque j'aurai exécuté contre toi mes jugements dans ma fureur, dans mon indignation et dans le bouillonnement de ma colère. C'est moi, le Seigneur, qui l'ai ainsi déterminé. On connaîtra ma justice lorsque j'enverrai contre toi les flèches pesantes de la faim, qui donneront la mort, et que je les enverrai pour te perdre. Avec la faim, je susciterai contre vous des animaux avides de votre chair, qui vous dévoreront, et la

peste et le sang passeront au milieu de vous, et je tirerai le glaive. » *Ezech.* v. Dans ces paroles, Dieu nous enseigne la haine profonde et la vive répulsion qu'inspirent à son infinie bonté le péché et sa malice.

Le catéch. — Ce langage est terrible, et affreuses sont les menaces que Dieu fait par son prophète. J'en suis tout consterné. Qu'ai-je donc entendu? Quoi! Dieu serait aussi cruel! Telle serait sa colère! telle sa fureur! Sa justice serait si rigoureuse? ses menaces si redoutables? la haine que lui inspire le péché si profonde? Quoi! Dieu pourrait se venger ainsi du péché? Quel est l'homme qui, s'il a tant soit peu de foi, ne sera saisi d'épouvante en entendant annoncer que des pères dévoreront leurs enfants, et des enfants leurs pères, ainsi que tant d'autres châtimens inconcevables, inouïs, contenus dans la prophétie que vous venez de me faire connaître.

IV.

Suite et conclusion du même sujet.

Le docteur. — Comprenez-vous maintenant avec combien de raison l'Apôtre a dit « que c'était une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, » *Hebr.* x, 31, et pourquoi David s'écrie : « Qui connaît la puissance de votre colère, qui pourra en mesurer et en comprendre l'étendue? » *Ps.* lxxxix, 13. Mais que dire d'un fléau plus terrible que tous les autres, je veux dire cette indifférence avec laquelle Dieu permit que toutes les filles de Sion fussent déshonorées par leurs ennemis, et que les jeunes gens eux-mêmes devinssent les instruments d'infâmes plaisirs? Car ici il ne s'agit plus du corps, et le mal va bien au-delà, puisqu'il affecte l'âme; Dieu semble punir en juge et en ennemi, plutôt qu'en père; et il ne s'en défend pas, car il dit par Jérémie : « Je l'ai frappé en ennemi d'une blessure cruelle. » *Jerem.* xxx, 14. Dieu, qui traita son peuple avec tant de rigueur, a aussi permis que la foi se soit perdue dans tant de parties du monde, en punition des mêmes fautes.

Le catéch. — Mais l'honneur de Dieu ne semble-t-il pas intéressé en cette affaire? N'aurait-il rien à gagner à ce que le

nombre de ceux qui croient en lui et qui l'adorent fût plus considérable et plus grand?

Le docteur. — Je vous ai déjà dit que si, au temps passé, le Seigneur n'a pu trouver indigne de lui de demeurer sans peuple, sans temple, sans autel et sans sacrifices, à cause du péché, il peut permettre, sans inconvénient, que la foi diminue, pour tirer vengeance de crimes plus nombreux et plus coupables. Et ici, pour vous mieux éclairer, je devrais énumérer devant vous toutes les iniquités qui règnent dans le monde. Je ne le ferai pas néanmoins, car ce serait un travail infini. Je vous dirai seulement, et je ne puis y penser sans une douleur profonde, que beaucoup de chrétiens vivent de nos jours comme s'ils ne l'étaient pas, comme s'ils ne croyaient ni à Dieu, ni au jugement, ni au paradis, ni à l'enfer, ni à une autre vie. comme si tout s'achevait au tombeau! Les vices les plus honteux, les excès dans le boire dans le manger, les travestissements, les jeux, les plaisirs les plus criminels, voilà les dieux qu'ils adorent, et, il faut le dire en versant des larmes de douleur, on se croirait, à les voir, transporté dans une terre de païens. Qui pourra dire l'ambition, les délices, les soins exagérés du corps, l'avarice, avec son cortège ordinaire de mensonges, d'injustices et d'oppressions coupables qui règnent sur la terre? Ah! ce n'est pas que la providence et la justice de Dieu sommeillent : au contraire, plus le mal fait de progrès, plus deviennent terribles les châtimens du ciel. Toutes les calamités, tant spirituelles que corporelles, auxquelles l'Eglise est en proie depuis sa fondation, d'où procèdent-elles donc, si ce n'est du péché? Et, pour ne plus parler des temps passés, jetez les yeux sur ce qui se passe de nos jours autour de nous, et voyez combien le peuple chrétien est cruellement éprouvé, ici, par l'hérésie, là, par d'autres infortunes et des désastres de toute nature. Commencez par la Hongrie, voyez l'Allemagne, passez en Flandre, en Angleterre, en France : que l'indignation divine s'y manifeste bien par des hérésies étranges? La Castille et le Portugal, quoique ayant échappé aux atteintes de l'hérésie, ne sont pas plus heureuses; des famines, des pestes, des naufrages, des morts illustres sont venus les consterner.

Et, comme si Dieu ne voulait pas laisser l'Italie elle-même exempte de tribulations, voici qu'une peste cruelle y sème de tous côtés la mort. Comment raconter les maux qui, en dehors de ces calamités, ont fondu sur l'Europe, avec des accidents si étranges, et ont fait tant de victimes? Vous le voyez, la justice de Dieu est d'une droiture invariable; elle poursuit le péché partout où il se trouve, sans reculer devant aucune difficulté; s'il le faut, elle détruit les nations; s'il le faut, elle ruine les provinces et les royaumes; fallut-il frapper l'univers, nous savons qu'elle l'a fait au temps du déluge, quand les crimes avaient grandi et s'étaient multipliés sans mesure. Ne vous étonnez donc pas si la foi a diminué dans le monde, à proportion que les péchés se sont accrus. Hélas! ils vont se multipliant si vite, que si nous ne savions que les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir contre l'Eglise, on pourrait craindre que l'incendie qui a déjà ruiné une partie de son empire, ne le détruisît bientôt entièrement!

Le catéch. — Cela suffit, docteur, vous avez amplement répondu à ma demande, et, j'aime à le reconnaître, rien n'a manqué à la perfection de votre réponse, ni les raisons puissantes, ni les exemples convaincants, ni les témoignages les plus clairs de la sainte Ecriture. Je n'ai donc plus rien à vous demander, et tous mes doutes sont éclaircis. Permettez-moi seulement de rendre grâce au Père céleste qui a voulu se servir de votre ministère pour éclairer mon intelligence, consoler mon âme et confirmer ma foi. Cette science, que je possède avec sa grâce toute-puissante, me servira de guide pour jouir de sa gloire, qu'il a promise à tous ceux qui marcheraient, sans faillir, dans la voie de ses commandements. Que son nom soit donc à jamais béni, puisqu'il lui a plu de me retirer des voies perdues où je marchais, et de conduire mes pas dans le chemin de la vérité. Pour vous, mon père, puisse-t-il vous donner, en récompense, les mêmes lumières et la même doctrine dont je vous suis redevable.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE QUINZIÈME VOLUME.

INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI.

TROISIÈME PARTIE. — OU L'ON TRAITE DU MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION : ON Y DÉMONTRE A QUEL POINT LE MOYEN CHOISI PAR LA SAGESSE ET LA MISÉRICORDE DIVINES, POUR LE SALUT DU GENRE HUMAIN, EST EN RAPPORT AVEC CE BUT. CETTE PARTIE SE DIVISE EN TROIS TRAITÉS : IL EST PARLÉ DANS LE PREMIER DES FRUITS DE L'ARBRE DE LA CROIX ; DANS LE DEUXIÈME, DES FIGURES DU MYSTÈRE DU CHRIST ; ET DANS LE TROISIÈME, ON RÉPOND EN FORME DE DIALOGUE AUX QUESTIONS QU'ON PEUT SOULEVER TOUCHANT CE MYSTÈRE.

PROLOGUE, où sont exposés les fruits précieux et les avantages qu'obtiennent ceux qui méditent avec piété le mystère de notre rédemption. . . . 1

PREMIER TRAITÉ. — DES CONVENANCES QUE LA RAISON DÉCOUVRE DANS LE MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION ET DES FRUITS QU'ON PEUT RETIRER DE L'ARBRE DE LA CROIX.

CHAPITRE PREMIER. Méthode suivie dans cette troisième partie.	10
CHAP. II. La doctrine catholique sur le péché originel est conforme à la raison.	12
CHAP. III. Pourquoi il a plu à la bonté de Dieu de secourir l'homme, et de laisser le démon dans son péché.	22
CHAP. IV. Qu'aucune créature, si parfaite fût-elle, ne pouvait payer à Dieu la dette commune du genre humain.	26
CHAP. V. Que le Fils de Dieu pouvait seul satisfaire à son Père pour les péchés des hommes : convenance de son incarnation	33
CHAP. VI. Que la satisfaction de notre Seigneur est conforme aux lois de la justice.	39
CHAP. VII. Des fruits que le monde retira de l'arbre de la croix.	49
CHAP. VIII. Second fruit de l'arbre de la croix : la dignité et la gloire qu'il nous a procurées.	52
CHAP. IX. Troisième fruit de l'arbre de la croix : un souverain prêtre intercède sans cesse pour nous auprès du Père éternel.	55

CHAP. X. Quatrième fruit de l'arbre de la croix : connaissance de Dieu et de tout ce qui concerne notre salut.	58
CHAP. XI. Cinquième fruit de l'arbre de la croix : la grâce divine	62
CHAP. XII. Sixième fruit de l'arbre de la croix : les sacrements de la loi nouvelle.	68
CHAP. XIII. Septième fruit de l'arbre de la croix : l'horreur du péché et l'amour de la vertu.	71
CHAP. XIV. Huitième fruit de l'arbre de la croix : la charité.	75
CHAP. XV. Neuvième fruit de l'arbre de la croix : l'espérance.	95
CHAP. XVI. Dixième fruit de l'arbre de la croix : la vertu d'humilité.	103
CHAP. XVII. Onzième fruit de l'arbre de la croix : la vertu d'obéissance.	107
CHAP. XVIII. Douzième fruit de l'arbre de la croix : la patience.	111
CHAP. XIX. Treizième fruit de l'arbre de la croix : exemples et motifs pour la pratique de toutes les vertus.	116
CHAP. XX. Quatorzième fruit de l'arbre de la croix : de l'austérité et de la pauvreté de la vie évangélique.	122
CHAP. XXI. Quinzième fruit : l'arbre de la croix est la matière de méditations élevées et de sublimes contemplations	127
CHAP. XXII. Seizième fruit de l'arbre de la croix : nous avons dans ce mystère le moyen de présenter et d'appuyer devant le Seigneur nos prières et nos demandes.	133
CHAP. XXIII. Dix-septième fruit de l'arbre de la croix : elle est une protection et un secours dans les tentations.	136
CHAP. XXIV. Dix-huitième fruit de l'arbre de la croix : les victoires et les triomphes des saints martyrs.	139
CHAP. XXV. Dix-neuvième fruit de l'arbre de la croix : que le monde a été ramené par elle à la foi et à l'obéissance de son légitime Roi et Seigneur.	152
CHAP. XXVI. Vingtième fruit de l'arbre de la croix : le bonheur de la gloire.	155

TROISIÈME PARTIE. — DEUXIÈME TRAITÉ. — DES FIGURES DE JÉSUS-CHRIST.

CHAP. XXVII. Des figures qui, dans l'antiquité, représentèrent la venue et le mystère du Christ	162
---	-----

TROISIÈME PARTIE. — TROISIÈME TRAITÉ.

DIALOGUES OU L'ON SE PROPOSE DE RÉSOUDRE AUSSI CLAIEMENT QUE POSSIBLE TOUTES LES QUESTIONS QUE LA SAGESSE HUMAINE PEUT SUGGÉRER TOUCHANT L'INCARNATION ET LA PASSION DE NOTRE SAUVEUR.

DIALOGUE PREMIER. De la cause pour laquelle le Fils de Dieu est venu en ce monde.	194
---	-----

DIALOGUE II. Pourquoi le Sauveur, en venant en ce monde, a-t-il pris la nature humaine.	200
DIALOGUE III. On demande ici pourquoi, du moment où notre Seigneur avait jugé devoir se faire homme, il voulut vivre dans l'obscurité, l'indigence et le travail.	217
DIALOGUE IV. Des causes et des convenances de la mort du Sauveur.	231
AU LECTEUR CHRÉTIEN.	270

QUATRIÈME PARTIE. — PREMIER TRAITÉ.

DU MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION CONSIDÉRÉ D'APRÈS LES LUMIÈRES DE LA FOI.

CHAPITRE PREMIER. De quelle manière l'auteur procède dans cette quatrième partie.	276
CHAP. II. Du premier principe et de la cause de notre rédemption, qui fut la bonté infinie de notre Créateur; de la fin pour laquelle il a créé l'homme.	277
CHAP. III. De l'état de l'homme après le péché.	282
CHAP. IV. De la première espérance de salut qui fut donnée aux hommes après le péché.	284
CHAP. V. De quelques signes par lesquels notre Sauveur est plus clairement désigné.	292
CHAP. VI. Des prophéties qui concernent la vie de Jésus-Christ.	299
CHAP. VII. Des prophéties concernant la mort et les circonstances de la passion du Sauveur.	301
CHAP. VIII. Des prophéties qui se sont accomplies après la mort et la sépulture du Sauveur.	308
CHAP. IX. Des grandes et merveilleuses actions que le Sauveur devait opérer après sa venue dans le monde.	311
CHAP. X. De la première des œuvres accomplies par le Sauveur du monde après sa venue sur la terre, ou bien de l'extirpation de l'idolâtrie qui en couvrait la face.	321
CHAP. XI. De la seconde des œuvres de notre divin Sauveur, qui fut de porter les hommes à la connaissance du vrai Dieu.	332
CHAP. XII. De la troisième des œuvres de notre Sauveur, qui devait consister dans la réformation des mœurs des hommes.	338
CHAP. XIII. De la quatrième œuvre du Sauveur après sa mort; châtement exemplaire de ceux qui l'avaient fait mourir.	366
CHAP. XIV. Des calamités qui ont précédé la destruction de Jérusalem.	370
CHAP. XV. De la conquête de la Galilée et de la Judée par l'empereur Vespasien : désastres qui la signalèrent.	379
CHAP. XVI. Du siège de Jérusalem et de ses rigueurs.	384
CHAP. XVII. Du sort des Juifs qui ont persévéré dans leur aveuglement.	402

CHAP. XVIII. De l'exil universel des Juifs infidèles.	410
CHAP. XIX. Du temps de la venue du Messie, où devaient commencer toutes les merveilles dont il a déjà été question.	435
CHAP. XX. Conclusion et résumé de tout ce qui précède.	449
CHAP. XXI. Des oracles des sibylles sur le mystère de Jésus-Christ notre Sauveur.	459

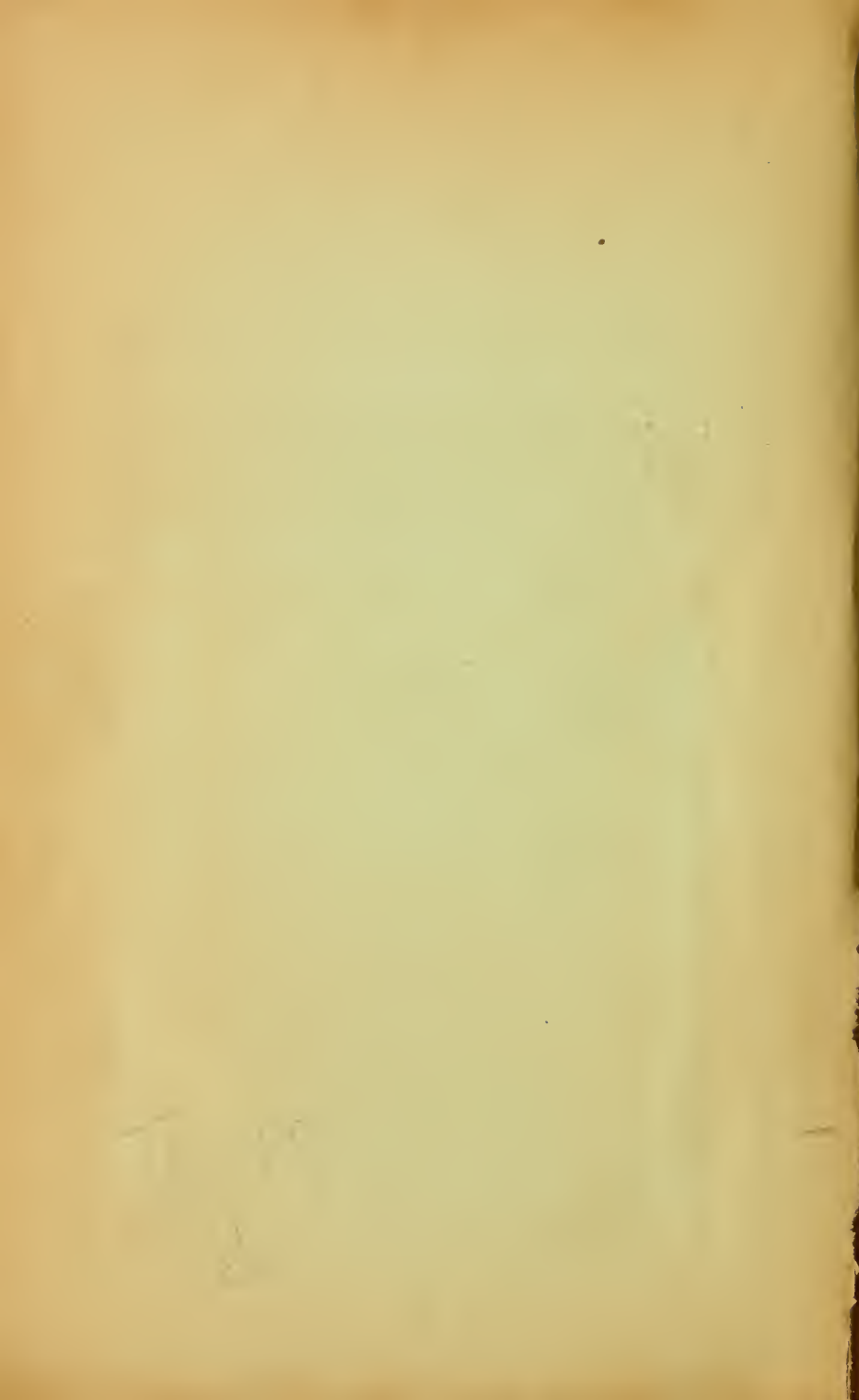
QUATRIÈME PARTIE. — DEUXIÈME TRAITÉ,

DANS LEQUEL ON RÉPOND EN FORME DE DIALOGUE A TOUTES LES OBJECTIONS QU'ON PEUT FAIRE SUR LE MYSTÈRE DU MESSIE.

DIALOGUE PREMIER. La conversion du monde prédite par les prophètes prouve la venue du Messie.	465
DIALOGUE II. Mensonges, erreurs et extravagances du Talmud.	473
DIALOGUE III. De la divinité de Jésus-Christ.	483
DIALOGUE IV. Du mystère de la sainte Trinité.	494
DIALOGUE V. De l'humanité de Jésus-Christ notre Sauveur.	513
DIALOGUE VI. De la pauvreté et de l'humilité du Sauveur.	520
DIALOGUE VII. De l'austérité et des travaux de la vie du Sauveur.	533
DIALOGUE VIII. De la gloire de la mort du Sauveur.	538
DIALOGUE IX. Du très-saint sacrement de l'autel.	578
DIALOGUE X. De l'abrogation des sacrifices et des cérémonies de la loi.	608
DIALOGUE XI. De l'aveuglement et des épreuves du peuple juif.	627
DIALOGUE XII. Où il est traité du petit nombre des fidèles.	641

FIN DE LA TABLE DU QUINZIÈME VOLUME.





LUIS de Granada.

Oeuvres completes.

B2

7074

.U33

A3F7

v.15 /

